3 1761 02027794 2

MANUEL

THE LIBRARY
of
VICTORIA UNIVERSITY
Toronto
WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/centansdapostol04orto

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Les

Oblats de Marie Immaculée

durant le premier siècle de leur existence

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

EN PRÉPARATION

Tome V

États-Unis, Mexique, Ceylan, Afrique australe

sous le généralat du T. R. P. Fabre (1861-1892)

L'Histoire des Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence (1816-1916), est divisée en trois périodes :

Ire Période. Des origines à la mort du vénéré Fondateur (1816-1861) ..... 2 volumes.

IIe Période. Généralat du T. R. P. Fabre (1861-1892) 3 volumes.

IIIe Période. (1893-1916) :

Généralat du T. R. P. Soullier (1893-1897) ;
Généralat du T. R. P. Augier (1898-1905) ;
Généralat du T. R. P. Lavillardière (1906-1908) ;
Généralat de Mgr Dontenwill (1908-).

IMPRIMATUR :

Aug. Dontenwill, O. M. I.
Archiep. Ptolemaïdensis,
Sup. gen.

Cent ans d'Apostolat
dans les deux Hémisphères

Les

Oblats de Marie Immaculée

durant le premier siècle de leur existence

PAR LE

R. P. Th. ORTOLAN, O. M. I.

Docteur en Théologie et en Droit canonique,
Lauréat de l'Institut catholique de Paris
et de l'Académie française.

avec nombreuses illustrations : portraits, vues, cartes et plans

TOME IV

AU CANADA

1861-1892

PARIS (VIe)

LETHIELLEUX, Libraire-Éditeur

10, rue Cassette, 10

EMMANUEL
156443
WITHDRAWN FROM VICTORIA
UNIVERSITY LIBRARY

Le Très Révérend Père Fabre,

Supérieur général de 1861 à 1892.

(Autre portrait, t. III, p. 6)

LIVRE QUATRIÈME

Dans l'Est du Canada

1861 - 1892

CHAPITRE PREMIER

Notre-Dame de Bethsiamits

1861-1870

§ 1

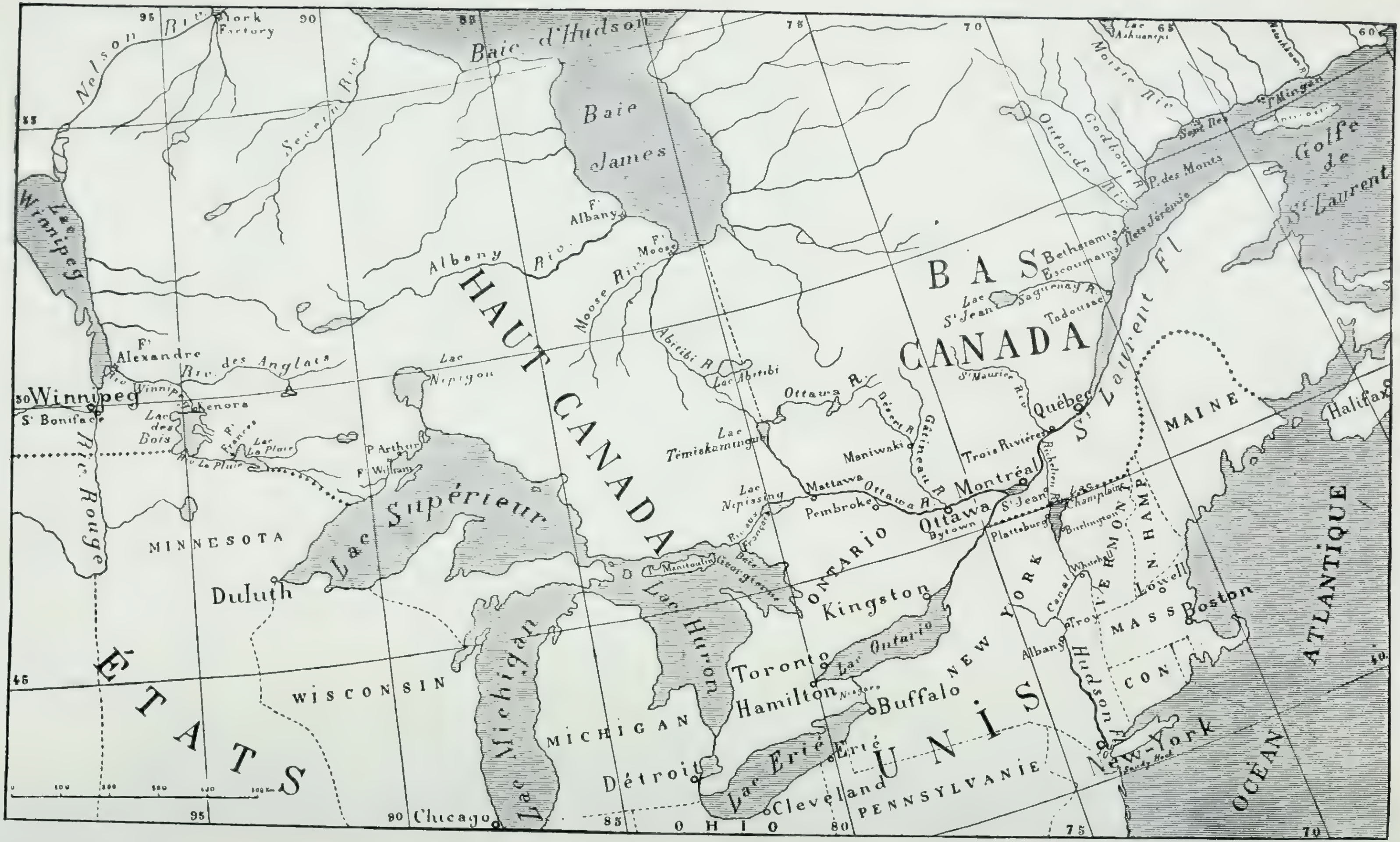
Consolants progrès de la Foi chez les Montagnais de l'Est.

Depuis 1844, les Oblats évangélisaient, au prix de fatigues inouïes les tribus nomades disséminées sur de vastes espaces, au nord-est du Saguenay. Visitant également les îles voisines du littoral, ils avaient poussé leurs excursions apostoliques jusqu'à un millier de kilomètres de leur point de départ, et, sur cette longue route, multiplié les postes avec chapelles (1).

Pour être plus au centre de ces missions, qui, de jour en jour, s'étendaient davantage, ils transférèrent, le 10 octobre 1862, leur résidence des Escoumains, où elle se trouvait depuis 1853, à Bethsiamits, quatre-vingts kilomètres plus loin, près de l'embouchure de la rivière du même nom et de la baie aux Outardes, là où le Saint-Laurent confond déjà ses eaux avec celles de l'Atlantique.

En y arrivant, le P. Arnaud et son compagnon n'eurent, d'abord, qu'une tente pour abri. C'était en plein pays sauvage, à la lisière de l'immense forêt qui se continuait jusqu'à la baie d'Hudson. A quelque profondeur qu'on s'avançât, sous son épais feuillage, on ne voyait que des arbres serrés, ne s'écartant un peu que dans la proximité d'innombrables lacs, de marécages, de cours d'eau, successivement torrents écumants, rivières impétueuses et vrais fleuves, larges parfois d'une demi-lieue.

(1) Cf. t. II, p. 78-91 ; 134-139.


HAUT CANADA
BAS CANADA
ÉTATS UNIS
Baie d'Hudson
Baie James
Golfe de St Laurent
St Laurent Fl
OCÉAN ATLANTIQUE
Lac Winnipeg
Lac Supérieur
Lac Michigan
Lac Huron
Lac Ontario
Lac Érié
Baie Georgienne
Lac Nipigon
Lac Nipissing
Lac Témiskamingue
Lac Abitibi
Lac St Jean
Lac des Bois
Lac La Pluie
Winnipeg
St Boniface
Kenora
York Factory
Nelson Riv.
Severn Riv.
Albany Riv.
Moose Riv.
Abitibi R.
Ottawa R.
Gâtineau R.
Désert R.
St Maurice Riv.
Saguenay R.
Richelieu R.
Riv. des Anglais
Riv. Rouge
Riv. Winnipeg
Riv. La Pluie
Ft Alexandre
Ft Albany
Ft Moose
Ft William
P. Arthur
Outarde Riv.
Godbout R.
Moisie Riv.
Lac Ashuanipi
Mingan
Sept Iles
P. des Monts
Ilets Jérémie
Bethsiamits
Escoumains
Tadoussac
Québec
Trois Rivières
Montréal
Ottawa
Bytown
Maniwaki
Mattawa
Pembroke
Kingston
Toronto
Hamilton
Niagara
Buffalo
Détroit
Cleveland
Érié
Chicago
Duluth
St Jean
Plattsburg
Burlington
Lac Champlain
Whitehall
Canal
Troy
Albany
Hudson Fl.
New-York
Sandy Hook
Lowell
Boston
Halifax
ONTARIO
MINNESOTA
WISCONSIN
MICHIGAN
OHIO
PENNSYLVANIE
NEW YORK
VERMONT
N. HAMP.
MASS
CON
MAINE
Manitoulin
95
90
85
80
75
70
65
60
55
50
45

Sans retard, les vaillants ouvriers se mirent à l'ouvrage. Il leur fallait recommencer, là, ce qu'ils avaient fait au Saguenay et aux Escoumains, c'est-à-dire s'armer de la hache, de la truelle et de la bêche, pour se transformer, selon le besoin, en bûcherons, charpentiers, architectes, maçons et laboureurs.

A l'origine, tant que la maison ne fut pas construite et chauffée par des poêles indispensables, allumés jour et nuit, ils souffrirent beaucoup du froid très rigoureux de ces parages. La neige, en effet, tombe dès le mois d'octobre et couvre le sol jusqu'à la fin de mai. Dans le milieu de juin, persistent encore, çà et là, des amas de neige résistant aux rayons du soleil. La mer elle-même se glace, en hiver, et l'on marche dessus comme sur la terre ferme.

Durant la belle saison, elle offre au regard les scènes les plus variées : files interminables de navires cinglant vers le Canada, colossales baleines se poursuivant au milieu des vagues, innombrables troupeaux de phoques et de marsouins.

— Dans une de nos expéditions, racontait l'un des Missionnaires, nous rencontrâmes une baleine, tuée depuis peu. On l'aurait prise pour une grosse épave de vaisseau naufragé. Des milliers de goélands, aux ailes blanches, voltigeaient alentour, cherchant à s'en nourrir. Nous débarquâmes sur le monstrueux cétacé, et nous le contemplâmes à loisir, devenu le jouet des flots, la proie des oiseaux du ciel et des autres poissons.

Un indigène adressa, un jour, au P. Arnaud, en le frappant amicalement sur l'épaule, un compliment de nature à lui inspirer sans doute quelque sentiment de vanité, s'il n'avait eu une humilité à toute épreuve.

— *Tshil mian ilno espish miluashin* ! lui dit-il ; toi, tu es beau, comme un vrai sauvage. A quelle tribu ton père appartenait-il ?

Cette question demeura sans réponse, et, dans l'impossibilité de connaître la famille de l'apôtre, on lui donna le nom élégant de *Kauaskamuest*, qui signifie : voix douce et sonore.

Après la fonte des neiges, au mois de mai 1863, les travaux de construction furent poussés avec vigueur.

Bientôt s'éleva, en l'honneur de la Mère du Rédempteur, une jolie chapelle à trois nefs, de trente mètres de longueur. Peu à peu elle s'embellit de remarquables décorations, conçues et exécutées avec beaucoup de goût. Rien n'y manqua, ni ornements sacerdotaux de toutes couleurs, ni vases sacrés, ni aucun des objets nécessaires au culte divin, ni garnitures d'autels, chandeliers, fleurs artificielles, nappes et tapis, statues et tableaux, œuvre d'artistes d'Europe.

On ne s'attendrait pas, écrivait, quelques années plus tard, le P. Charpeney, à trouver, ici, de grandes toiles venues de Rome, et l'on est agréablement surpris en les voyant. Les stations du Chemin de Croix, peintes aussi à l'huile, ne dépareraient pas une église de ville. Et quelle exquise propreté ! On se croirait dans une chapelle de couvent ! Entrons dans la sacristie. Ouvrez les armoires, et comptez ces chasubles, ces dalmatiques, ces chapes, si nombreuses et si riches, ces chandeliers de toutes dimensions, ces candélabres à plusieurs branches, et tant d'admirables choses qui captivent l'attention !... Ne penseriez-vous pas qu'un vaisseau chargé de toutes ces splendeurs a dû s'échouer dans les environs, jeté à la plage par la tempête ?... Non, ce n'est pas cela ; mais le zèle pour la maison de Dieu a réalisé ces merveilles, dans ce pays si reculé. »

Non loin, sur une tour, une grandiose statue de la Sainte Vierge, le visage tourné vers la mer, qu'elle domine. Vingt à trente blanches colombes semblent la contempler dans le ravissement. Ce monument, imposant et gracieux à la fois, est ce qu'on aperçoit, d'abord, en arrivant de n'importe quel côté. Les marins, en passant au large, n'oublient pas de saluer Notre-Dame de Bethsiamits, de se recommander à sa protection maternelle, et de la remercier du secours obtenu d'elle dans les moments périlleux.

Au bas de la tour, une statue colossale du Christ au Sépulcre. En arrière, un charmant bocage de sapins et de bouleaux invite à la prière et au recueillement.

— Il est rare, disait le même Père, de ne pas rencontrer là quelque sauvage agenouillé.

Près de l'église, dans le jardin, en un site très agréable, est l'habitation de la Communauté, entourée d'une galerie sur laquelle il fait bon venir respirer l'air pur de la campagne, et promener ses regards sur la vaste étendue des eaux. Le long des murs extérieurs, s'épanouissent, au printemps, durant l'été et même une partie de l'automne, des géraniums et des roses de Bengale, aux vives nuances : on en chercherait, en vain, de plus magnifiques, même chez les jardiniers-fleuristes les plus renommés de Montréal et de Québec.

— C'est ici, disait l'auxiliaire de l'archevêque, après une tournée de Confirmation, que je voudrais terminer mes jours.!

L'endroit, en effet, est très salubre et des plus attrayants. Aussi les Pères de la province du Canada, dont la santé réclamait des ménagements, allaient volontiers s'y reposer durant les mois de juillet et d'août.

Peu d'années auparavant, lieu absolument inculte, où les chasseurs nomades dressaient leur hutte éphémère, Bethsiamits devint bientôt

très animé. Autour de la chapelle et du presbytère se forma une agglomération de plus en plus florissante. Sept à huit cents pêcheurs canadiens s'y fixèrent. En outre, de quinze à seize cents Montagnais y campèrent, à époques déterminées, sur les terres, ou réserves, que leur avait concédées le Gouvernement.

Bethsiamits. — A droite de la chapelle, la maison des Pères ; à gauche, le musée. (Dans le t. II, p. 135, 137, les portraits des PP. Arnaud et Babel ; p. 139, vue plus détaillée de la maison.)

Complètement convertis par les Pères, et fervents chrétiens, ils assistaient quotidiennement au Saint Sacrifice, en répétant les cantiques, composés en leur langue, par le P. Flavien Durocher. Messes, vêpres, enterrements, tout se chantait en leur idiome, alternativement par les hommes placés à droite dans l'église, et par les femmes à gauche. Leurs voix, guidées par une oreille fine et délicate, étaient si justes et si mélodieuses, que les étrangers présents à ces pieux exercices en étaient dans l'admiration.

Mgr de Tloa étant venu de Québec, accompagné de douze prêtres, pour conférer le sacrement de la Confirmation, fut très frappé de leur recueillement. De grosses larmes d'émotion coulaient de ses yeux, tandis qu'il leur distribuait le pain eucharistique.

— Ce qu'il y a d'extrêmement remarquable dans nos chers Montagnais, écrivait le P. Nédelec, le 15 février 1864, c'est leur foi. Par cette vertu, ils s'élèvent au-dessus de tous les autres peuples, même des Irlandais, même des Bretons, universellement réputés si dévoués à leurs croyances, à leurs prêtres, au Souverain Pontife... Le Montagnais est religieux par-dessus tout. Il aime Dieu, et rarement il offense ce bon Père, dont la Providence se manifeste d'une manière si prévenante à son égard. Elle lui envoie régulièrement, tantôt du gibier aquatique, canards,

outardes, etc., tantôt des perdrix blanches, grises, etc., tantôt des lièvres ; en hiver, des caribous, des ours, des loups-cerviers, des bisons, des renards, des loups marins ; en été, des poissons de toute espèce : saumons, truites, harengs, morues, etc. Le fleuve Saint-Laurent en abonde. Les Montagnais ne jurent jamais et ne blasphèment pas le nom de Celui qui leur révèle si constamment toute sa tendresse. Le vol leur est en horreur ; au contraire, ils s'entr'aident avec générosité.

Matin et soir, la prière se faisait en commun, et ensemble, chaque jour, ils récitaient très dévotement le chapelet. Leur tenue à l'église était vraiment édifiante. Jamais ils ne tournaient la tête, et gardaient les yeux modestement baissés. Ils vénéraient leurs Missionnaires, leur obéissant comme des enfants, et suivant, en tout, leurs conseils.

« - Réellement, concluait le P. Nédelec, ils méritent le dévouement que nous leur portons.

Après Dieu, ils devaient cette surprenante transformation au zèle des Oblats qui les avaient évangélisés : les Pères Durocher, Arnaud, Babel, Charpeney, Burtin, Nédelec, Coopman, Bernard, auxquels furent adjoints, plus tard, les Pères Lacasse, Désiré Fafard, etc.

Ces excellentes dispositions des Montagnais, non seulement ne s'affaiblirent pas avec le temps, mais se maintinrent, en s'améliorant sans cesse. Une vingtaine d'années après, Mgr Bossé, préfet apostolique du golfe de Saint-Laurent, en témoignait officiellement dans une lettre aux Oblats de Bethsiamits, le 29 octobre 1882 :

« Votre chrétienté rappelle par sa ferveur les Réductions fondées autrefois au Paraguay. Oh ! qu'il a fallu d'efforts pénibles et surhumains pour changer les enfants des bois en catholiques si pieux !... En esprit, chers Pères, je baise vos pieds, usés à courir, sans fin ni trêve, après les idolâtres ; je presse contre mes lèvres, avec respect et amour, ces mains qui ont versé l'eau sainte sur tant de têtes, autrefois infidèles ; je vénère comme reliques ces membres que vous avez livrés au froid, aux moustiques, à la vermine, aux plus dures fatigues, à tout ce qu'il y a, pour un blanc, de crucifiant, dans une telle vie toute d'immolation. Ces grands sacrifices, vous les avez accomplis avec joie et de bon cœur, pour augmenter le nombre des brebis dans le bercail du Christ.

§ 2

Au Labrador. — Esquimaux et Naskapis

De Bethsiamits, comme centre d'évangélisation, les Pères rayonnaient au loin, à plus de quinze cents kilomètres, jusque chez les Esquimaux des régions glaciales du Labrador.

Ils ne les atteignaient que par un long et dangereux voyage de six mois entiers, sur une mer agitée et à travers les *icebergs*, ou montagnes de glace flottantes. Ces intrépides apôtres partaient au printemps, pour ne revenir qu'à l'automne, après avoir contourné toute l'immense presqu'île du Labrador, et avoir pénétré dans le détroit d'Hudson, par lequel la baie du même nom communique avec l'Atlantique.

— Pendant la traversée, écrivait le P. Babel, le 12 août 1865, à la veille de franchir le détroit de Belle-Ile, je n'aurai pas besoin de chercher les violons pour danser. Les vents est et sud-est se chargent gratis de la musique, et, lorsque nous serons dans les eaux du Labrador, ils nous en promettent une plus complète, au milieu des énormes bancs de glace, parmi lesquels il nous faudra nous risquer, exposés toujours à voir notre bateau brisé, comme un fétu de paille, par leur pesante masse... Le retour sera aussi mouvementé et périlleux, avec les vents d'automne qui ne sont pas moins violents... Dans mes expéditions, j'ai couru les plus pressants dangers, et sur terre et sur mer. Ce qui me rassurait, c'est que l'on priait pour moi, et ces prières m'ont sauvé et préservé du naufrage.

— Quelle route étrange et combien impressionnante ! écrivait, de son côté, le P. Arnaud. C'est un vrai labyrinthe d'îles et de montagnes de glace flottantes ! Mes yeux n'avaient pas assez de puissance d'adaptation pour contempler, non pas ces beautés, mais ces changements de scènes, variant à chaque instant. Autour de notre goélette, les baleines venaient jouer et nous faire des gentillesses. Les seuls habitants de ces lieux solitaires sont quelques animaux aquatiques. A peine si on distingue, par-ci par-là, quelques arbustes, ou quelques taches de verdure, apparaissant dans les anfractuosités des rochers !

L'intérieur du Labrador, presque absolument inconnu à cette époque, sauf des Missionnaires et des sauvages, est une des contrées les plus tourmentées du globe. En beaucoup d'endroits, l'œil effrayé ne découvre que d'énormes rochers, à parois verticales, bizarrement déchiquetés par les agents atmosphériques. Chaque année, à l'automne, l'eau s'infiltre dans leurs fissures, et, quand se produit le dégel avec le printemps, cette eau détache des masses considérables, qui tombent les unes sur les autres, dans une confusion indescriptible, frappante image du chaos, tel qu'il devait exister aux premiers âges du monde !

Ailleurs, c'est une sorte de terrain volcanique, un vrai culbutis de montagnes, avec lacs et marécages, résultat des commotions effroyables qui, aux temps géologiques, l'ont si affreusement bouleversé.

— Comment s'y prendre, pour parler de ce pays, sans en médire ? demandait charitablement le P. Arnaud.

La plupart des rivières qu'on y rencontre, ne sont qu'une suite inin-

terrompue de rapides écumants, le long desquels on ne peut avancer que lentement, en tirant le canot au moyen de cordes. Il faut ensuite traverser une foule de passages difficiles et escarpés, en chargeant sur son dos canot et bagages. Parfois, c'est, pendant des heures entières, une escalade perpétuelle, sur le bord des ravins, des précipices et des gouffres béants.

- Le Missionnaire doit voyager à l'apostolique, écrivait le P. Babel, le 27 octobre 1866 ; il doit s'attendre à bien des privations et des souffrances... Sur quarante-trois jours passés en canot, j'en ai eu vingt-sept pluvieux. Pendant tout ce temps-là, mes habits n'ont, pour ainsi dire, pas séché. Malgré la pluie, nous allions toujours. Me mouiller ici, ou me mouiller plus loin, me disais-je, importe peu. En avant donc ! Que Dieu accepte mes peines... Le soir, je me couchais mouillé ; et, le lendemain, je me relevais mouillé... Puis, ce furent des intempéries plus rudes encore : vents continuels, violents orages et tourbillons de neige qui nous aveuglaient et nous transissaient de froid... Quand nous eûmes dévoré notre dernière galette et notre dernière bouchée de lard, il nous restait encore plus de cinq cents kilomètres à parcourir, sans provision aucune... Terrible situation, si nous n'avions compté sur la divine Providence !... Elle nous a toujours secouru, au moment opportun... Nous n'avions jamais rien à l'avance ; mais, quand arrivait l'heure du dîner ou du souper, nous ne manquions jamais du nécessaire. Le Bon Dieu nous envoyait ce qu'il nous fallait : des oiseaux, ou des quadrupèdes, gros et gras, se mettaient gentiment, à point nommé, à portée de notre fusil.

L'année suivante, le voyage fut plus pénible encore.

- Dieu a fécondé mes travaux au delà de mon attente, écrivait le P. Babel, le 10 novembre 1867, mais au prix de beaucoup de fatigues et de dures épreuves. Après une absence de cinq mois et demi, je suis rentré à Bethsiamits tout brisé, et tellement faible que je puis difficilement vous tracer quelques lignes... Plus d'une fois, je faillis succomber, et je commençais à faire le sacrifice... Le Bon Dieu exigeait-il la vie du Missionnaire de ces âmes infortunées, privées jusqu'ici des biens surnaturels ?... Mais Dieu ne réclamait pas tant de moi. J'en fus quitte pour de nombreuses souffrances que j'ai été heureux de lui offrir.

Instruit de ces travaux surhumains et de leur résultat, l'Archevêque de Québec écrivait :

Béni soit Dieu de l'heureux succès de cette mission. Bénédiction à celui à qui il a été donné de l'accomplir, et au vénérable Institut qui l'a envoyé ! L'Évangile a été annoncé, enfin, dans ces régions lointaines, jusqu'ici impénétrables à nos Missionnaires. Espérons que le Seigneur

protégera l'entreprise, et fournira les moyens de continuer cette œuvre de salut.

De si héroïques sacrifices ne pouvaient qu'attirer très abondantes les grâces de Dieu sur les vaillants ouvriers apostoliques et sur la Congrégation dont ils étaient les fils.

Ces sacrifices si méritoires furent continués, les années suivantes. Sans répéter ce que nous avons déjà relaté des difficultés de tout genre résultant d'un climat si rigoureux et d'un pays si accidenté, disons un mot de celles du langage.

— Je tâche d'apprendre l'idiome des Esquimaux, écrivait l'un des successeurs des premiers Missionnaires du Labrador, le P. Lacasse, au mois de septembre 1875. Je m'y suis mis avec ardeur. Mon dictionnaire est déjà passablement rempli, et j'ai un tableau synoptique des verbes assez complet... Mais, en m'exerçant à prononcer un de leurs *k*, ou *kh*, j'ai failli prendre un mal de gorge. Le moyen, je vous prie, de faire partir une syllabe du creux de l'estomac, de l'étouffer à son passage dans le gosier, puis de la pousser avec violence dans le nez, et, là, en dépit des répugnances et des lois de la force centrifuge, l'avaler de nouveau, et lui donner un coup de mort dans le larynx, où elle doit expirer en de bonnes conditions... Pour me consoler et m'encourager, mon professeur, jeune homme de dix-sept ans, cuisinier de son métier, me prophétise que je ne pourrai jamais prononcer certains mots, avec une élégance absolue, mais m'assure, pourtant, que l'on me comprendra.

C'est l'essentiel !... Quant à appartenir à l'académie... esquimaude, je suis assez humble pour y renoncer...

§ 3

Un Muséum d'Histoire naturelle sur les bords du Saint-Laurent

Qu'une opulente capitale possède un Muséum d'Histoire naturelle, cela se comprend ; mais comment supposer qu'il y en aurait jamais eu un, à Bethsiamits ? Et, cependant, cette merveille s'opéra, si loin de toute ville populeuse.

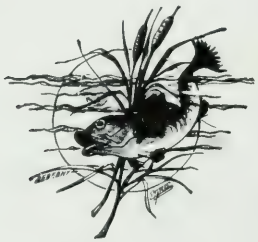
Au milieu du jardin, fut bâtie, dans ce but, une maison à deux étages. Un singulier arc de triomphe en précédait l'entrée. C'était une gigantesque machoire de baleine. Ce trophée était un commentaire lumineux de nos saints Livres. En le contemplant, on se rappelait l'histoire de Jonas, et l'on constatait qu'il pouvait loger à l'aise, même avec quelques compagnons de voyage, dans un cétacé de cette taille, transformé en navire vivant.

A l'intérieur de l'édifice, on admirait, parfaitement conservés, en des vitrines ou des bocaux, une multitude d'oiseaux, de quadrupèdes et de poissons de l'Amérique du Nord. L'étonnement, déjà grand, croissait encore, quand on apercevait de nombreux représentants de la faune de l'Amérique du Sud, des Alpes, des Indes, et même d'ailleurs.

Quel prodige avait réuni, en ce lieu, une collection aussi variée ?

Chacun sait, sur les rives du vaste golfe de Saint-Laurent, écrivait le P. Charpeney, que les Révérends Pères Arnaud et Babel, tout en étant de zélés Missionnaires, sont aussi d'intrépides chasseurs et des empailleurs habiles. De plus, ces Pères ont, comme à leur service, une phalange de capitaines marins, qui se plaisent à leur rapporter de leurs lointains voyages des objets curieux, dont ils leur font cadeau, par amitié et par reconnaissance. Pendant mon séjour, le P. Arnaud a reçu une lettre d'un marin, en station navale dans l'Extrême-Orient, lui promettant des spécialités chinoises et japonaises.

Par des échanges avec des naturalistes de profession, les Pères, en outre, se procuraient une foule de sujets rares et précieux, sans beaucoup de frais. Ils réussirent ainsi, en quelques années, à constituer une collection scientifique des plus remarquables.



Témiskamingue. — Village de la baie des Pères, devenu ensuite Ville-Marie. — A droite de l'église, la maison des Oblats ; à gauche, le couvent-hôpital des Sœurs Grises.

(Voir dans le t. II, p. 50, la carte du lac indiquant l'emplacement de la ville.)

CHAPITRE II

Témiskamingue

1862-1880

§ 1

Ville-Marie.

Visités, pour la première fois, au mois de juin 1844, par le P. Laverlochère, suivi plus tard par les Pères Garin, Clément, Paillier, Armand, Lebret, Pian, Déléage, Mourier, Guéguen, auxquels succédèrent les Pères Poitras, Prévost, etc., les Indiens des environs du lac Témiskamingue, en quelques années, passèrent à peu près tous au catholicisme. Rares furent ceux que les superstitions, les prestiges des magiciens ou des jongleurs, et la passion pour les liqueurs alcooliques retinrent dans les ténèbres de l'infidélité.

Cette mission des Oblats, de plus en plus consolante, allait devenir le principe d'un mouvement vital qui ne cessa de croître, et le foyer

Témiskamingue. — Ville-Marie. Maison des Oblats. En arrière, à gauche, une partie de l'église.

intense d'une colonisation improvisée en pleine solitude, mais prédestinée à un épanouissement aussi vaste qu'étonnant. Avec les lumières surnaturelles, les pionniers de l'Évangile apportaient les avantages de la civilisation à ces régions presque entièrement inexplorées avant leur arrivée.

A mesure que les progrès de la Foi s'étendaient et s'affermissaient, la fondation d'un établissement fixe paraissait de plus en plus nécessaire. Elle fut autorisée par une lettre du Très Révérend Père Général, en date du 20 octobre 1862. Les Évêques du Canada applaudirent à cette initiative, dont ils auguraient un bien considérable pour les âmes et même pour la prospérité matérielle du pays.

Commencée le 12 mai 1863, sur la rive occidentale du lac, en face du fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, la maison, en simples planches, ne fut terminée qu'à l'automne. Elle était loin d'être un palais, quoiqu'une partie dût provisoirement servir aussi de chapelle. Ces débuts furent humbles.

— Nous sommes entrés dans notre demeure, le 14 octobre, écrivait le P. Pian. Pour tout mobilier nous n'avions qu'un banc Nous couchions tranquillement sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si sainte Thérèse avait visité notre habitation, elle n'aurait certainement rien trouvé de contraire à la pauvreté.

Peu à peu, ce gîte, si modeste à l'origine, prit de plus amples proportions, pour répondre aux nécessités de l'apostolat.

Quelques années plus tard, l'établissement émigra sur la rive orientale. A l'oratoire succéda, alors, une jolie chapelle, en pierres et en briques, ayant vingt-deux mètres de long et dix de large, avec une voûte gracieuse, un autel de style gothique, de grandes statues, des vitraux coloriés, et une flèche élancée qui se voyait de loin, sur les eaux du lac.

En même temps, les Pères bâtirent un presbytère, suffisant pour une communauté, et un couvent-hôpital, confié aux Sœurs Grises.

Dans le voisinage, des maisons s'élevèrent les unes après les autres. Cette agglomération s'appela, d'abord, village de la Baie des Pères, à cause du charmant petit golfe qui est en contre-bas, et que l'on désignait ainsi depuis que les Oblats résidaient sur ses bords. Puis ce centre de population, ayant pris quelque apparence de cité, devint Ville-Marie.

§ 2

La Colonisation.

De la mise en valeur de ces importantes contrées, destinées à un prospère avenir, s'occupèrent spécialement le P. Gendreau, d'abord éco[illegible]

de notre collège d'Ottawa, président de la Société de colonisation du Témiskamingue, et son confrère, le P. Poitras, directeur de la même Société.

Le P. Gendreau.

En reconnaissance de leurs éminents services, le Gouvernement donna leurs noms, ainsi que ceux de Mgr de Mazenod, de Mgr Guigues, du T. R. P. Fabre, Supérieur général, du P. Laverlochère, du P. Tabaret, et de quelques autres Oblats, à plusieurs des cantons riverains du lac Témiskamingue et de la rivière Ottawa (1).

Il n'entre pas dans notre plan de parler en détail de cette entreprise hardie que le succès couronna. On en trouvera un exposé intéressant et très développé, dans l'ouvrage de M. Arthur Buies, *L'Outaouais* (in-12, Québec, 1889), p. 126-146.

(1) Voir la carte dans le t. II, p. 50.

CHAPITRE III

Université d'Ottawa

1866-1889

§ 1

L'Acte du Parlement.

Conçu pour procurer une éducation très soignée aux jeunes gens des classes dirigeantes et aux aspirants au sacerdoce, le collège d'Ottawa, dirigé par les Oblats depuis sa fondation, le 26 octobre 1848, n'avait pas cessé de marcher dans la voie du progrès, et le nombre de ses élèves s'était augmenté en proportion. Appartenant aux meilleures familles, ils accouraient de toutes les provinces : Bas Canada, ou Québec, Ontario, Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve, Manitoba, territoires du Nord-Ouest, et même des États-Unis.

Ils se divisaient en deux catégories bien distinctes. Les uns, se destinant à l'industrie, aux finances, ou aux affaires, suivaient le cours commercial, poussé jusqu'à l'enseignement supérieur ; les autres, désireux d'embrasser l'une des professions libérales, suivaient le cours classique, dans lequel les sciences naturelles et positives se combinaient sagement avec les langues mortes et les langues modernes : le tout agencé de façon à ouvrir l'intelligence du disciple ; à orner sa mémoire de tout ce que présentent d'admirable les sciences naturelles : minéralogie, botanique, zoologie, physique, chimie, mécanique, astronomie, géologie : à exercer son jugement par la culture des hautes mathématiques : algèbre, géométrie analytique, calcul infinitésimal, différentiel et intégral ; économie politique, philosophie ; enfin, à développer chez lui le goût du beau, par l'étude approfondie des chefs-d'œuvre littéraires grecs et latins, français et anglais.

Par son programme étendu et varié, l'établissement offrait ainsi, à tous, les moyens d'instruction appropriés au rang qu'ils devaient occuper, plus tard, dans la société. Mais il leur garantissait aussi l'avantage, unique alors dans ces contrées, d'acquérir une connaissance parfaite du français et de l'anglais, ce qui leur faciliterait l'entrée des principales carrières, l'usage de ces deux langues étant toujours nécessaire pour remplir la plupart des emplois. Dans ce but, la classe se faisait le matin en anglais, et le soir en français. Cette méthode assurait au collège

d'Ottawa une suprématie réelle sur les autres maisons d'éducation, dans lesquelles l'anglais ou le français ne tenaient qu'une place secondaire.

Un pareil système, très utile aux élèves, exigeait un personnel de professeurs exceptionnel. Chacun d'eux devait posséder à fond l'anglais et le français. Les simples surveillants eux-mêmes ne pouvaient s'acquitter de leur charge, s'ils ne savaient les deux langues.

Tracer un programme embrassant toutes les branches du savoir, n'est pas très difficile. L'essentiel est de le réaliser, de manière à captiver l'élève, et à lui inculquer l'amour des matières qu'il comporte.

A cette fin, il fut réglé que chaque professeur n'aurait qu'une branche à enseigner, afin qu'il lui fût plus facile de s'y spécialiser. On mettait également à sa disposition tout ce qui était nécessaire, ou utile, pour rendre ses leçons claires, agréables et instructives : bibliothèque vaste et choisie, cartes les plus perfectionnées, instruments les plus nouveaux, préparations les plus récentes, cabinet de physique, laboratoire de chimie, musées de zoologie, de minéralogie et de géologie supérieurement organisés.

En vertu de la méthode adoptée, le professeur s'attachait, avant tout, à faire bien comprendre à l'élève l'objet de son enseignement, et ne lui permettait jamais de confier à sa mémoire ce qui n'était pas encore parfaitement saisi. Grâce à ces moyens, il excitait l'enthousiasme du jeune homme, et créait en lui un désir toujours croissant de s'instruire

Chaque jour, durant les quatre heures de classe, l'élève voyait se succéder, dans la chaire, quatre professeurs différents, chacun avec sa spécialité et sa touche personnelle. Cette diversité avait pour effet de soutenir son attention, et de donner à ses facultés une nouvelle vigueur. A la première heure, par exemple, c'était le professeur de latin, ou de botanique ; à la seconde, celui de grec, de mathématiques, ou d'histoire ; à la troisième, celui de français ; à la quatrième, celui d'anglais, qui exposaient successivement les richesses et les beautés de la langue de Racine et de Corneille, de Shakespeare et de Milton.

Ce programme et cette méthode reçurent l'approbation d'hommes distingués et particulièrement compétents.

Certaines institutions se confinent trop peut-être dans les notions générales, et, par suite, elles imposent aux jeunes gens l'obligation d'aller ailleurs étudier les diverses branches de la science et de l'industrie. D'autres, surtout en Amérique, envisageant directement et presque exclusivement la pratique, vont droit à la spécialité, en négligeant la partie qui devrait lui servir de fondement.

Au collège d'Ottawa, on s'attacha à réunir les avantages des deux systèmes, sans tomber dans l'exclusivisme de l'un ou de l'autre. Il mérita ainsi, de plus en plus, le renom d'une excellente maison d'éducation. Tout élève bien doué qui suivait consciencieusement ses cours, pouvait se présenter pour n'importe quelle carrière : le barreau, la médecine, les mines, les ponts-et-chaussées, les finances, l'industrie, le commerce, etc.

De si remarquables et si constants succès lui attirèrent la sympathie des hommes au pouvoir.

Le 15 août 1866, le Gouverneur général du Canada, lord Monk, donna, au nom de la couronne royale d'Angleterre, la sanction souveraine à l'Acte du Parlement qui, le 4 du même mois, avait proclamé le collège d'Ottawa Université, avec tous les droits et privilèges inhérents à ce titre, même celui de la collation des grades pour les lettres et pour les sciences. Cette distinction allait être d'un grand secours à la cause de la religion et de la vertu.

Dès lors, les élèves arrivèrent encore plus nombreux. On compta parmi eux des fils de députés, de sénateurs et de ministres.

On dut agrandir notablement la bâtisse, et, d'améliorations en améliorations, elle devint digne de la ville choisie pour être la capitale de la Confédération. Ses musées de minéralogie, de conchyliologie, d'ornithologie et de zoologie ; son cabinet de physique et son laboratoire de chimie reçurent des développements considérables.

Non seulement ils n'étaient pas une de ces modestes installations strictement suffisantes pour les expériences et les démonstrations du professeur en classe, mais de vrais instruments de travail, n'ayant peut-être pas leurs pareils, au Canada. Ils étaient pourvus abondamment de machines de toutes sortes et des éléments les plus variés, de manière que les élèves, même en dehors des classes régulières, eussent la possibilité d'y venir eux-mêmes manipuler et expérimenter les produits chimiques qu'on mettait à leur disposition. Ils pouvaient ainsi acquérir des connaissances pratiques des plus utiles.

Cet avantage était compris et très apprécié. Presque en tout temps, on était sûr de rencontrer des élèves au laboratoire.

Pendant de nombreuses années, le Gouvernement, n'ayant pas encore de laboratoire, envoyait faire ses analyses à celui du collège-université qui revêtait ainsi une importance de plus en plus grande aux yeux du monde officiel et savant de la capitale.

Pour faciliter la piété des élèves, on contruisit une magnifique chapelle de quarante mètres de long, sur treize de large et seize de haut. Son style

Université d'Ottawa. — La chapelle.

(Dans le t. II, p. 95, portrait du P. Tabaret ; p. 97 et 98, vues extérieures du premier collège et de l'université.)

était dans le genre moresque, comportant une grande richesse de dorures et d'ornementations.

Ajoutons que le collège d'Ottawa a été, dit-on, le premier, en Amérique, à être éclairé à l'électricité.

§ 2

L'Acte du Saint-Siège.

Par un bref pontifical, daté du 5 février 1889, Léon XIII érigea notre collège d'Ottawa en Université catholique, avec tous les droits et privilèges attachés à ce titre, en particulier le pouvoir de conférer les doctorats en philosophie, théologie et droit canon.

La nouvelle Université catholique fut solennellement inaugurée, les 9 et 10 octobre 1889, en présence du cardinal Taschereau, archevêque de Québec, de douze archevêques et évêques du Canada et des États-Unis, d'un très nombreux clergé venu non seulement de toutes les parties du diocèse d'Ottawa, mais des autres diocèses de la Confédération, et d'une foule immense, parmi laquelle on remarquait l'élite de la société de la capitale.

Sur le vaste et bel édifice flottaient le drapeau du Pape, entre ceux de la France et de l'Angleterre, tandis que toutes les cloches de la ville carillonnaient joyeusement.

Nous ne décrirons pas ici les séances académiques qui eurent lieu, à cette occasion, dans la grande salle du collège. Ce récit nous mènerait trop loin. De très éloquents discours furent prononcés et chaleureusement applaudis.

A la nuit tombante, le collège s'illumina soudain de mille feux. On admirait, à chaque fenêtre, des transparents de toutes couleurs, dans lesquels les armes de la Congrégation se mêlaient aux emblèmes de la science.

— Ce furent, écrivait le P. Langevin, des fêtes splendides, dont tous demeurèrent enchantés. Dieu a donc béni cette vigne plantée sur les bords de l'Ottawa ! Fécondée par la rosée du ciel et les sueurs de nos Pères, elle a poussé des racines profondes dans le sol, et ses rameaux verdoyants se couvrent de fruits savoureux... Qu'elle croisse donc, cette chère Université, sous les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ !... Qu'elle ne cesse jamais de puiser, au cœur de notre famille, cette sève religieuse qui est sa condition de vie !... Que, du haut du ciel, Dieu veille sur elle !... Qu'il la visite de sa grâce et lui donne de se perfectionner et de se développer.

Dans son allocution au consistoire du 30 décembre 1889, le Souverain Pontife Léon XIII, résumant, dans une vue d'ensemble, les consolations de l'Église et ses espérances, durant l'année qui finissait, indiqua, parmi ces consolations les plus douces, la création de l'Université d'Ottawa.

Cette parole, si flatteuse pour ceux qu'elle concernait, était pour les Oblats un précieux encouragement.

§ 3

Le P. Tabaret.

Un nom indissolublement uni à l'Université d'Ottawa est celui du P. Tabaret, qui, venu de France, en fut le créateur.

Quand il prit la direction du collège, en 1853, l'établissement était encore des plus modestes, et son état financier inspirait les plus vives inquiétudes.

Pour obvier à tant de difficultés, le P. Tabaret se multiplia. Doué d'une admirable universalité d'aptitudes et d'un vrai génie d'organisation, il fit marcher de front les améliorations matérielles avec le développement intellectuel et moral.

Tour à tour, ou, plutôt, simultanément supérieur, professeur et surveillant, il agissait avec un dévouement sans borne, et prêchait d'exemple à tous, maîtres et élèves, jetant une semence abondante de sacrifices personnels, de travaux incessants, de luttes énergiques et patientes contre des obstacles sans nombre et de tous genres.

A lui sont dus tous les perfectionnements successivement apportés à cet établissement de haute éducation : agrandissements de la bâtisse, extension des programmes, méthodes adoptées comme les meilleures dans le milieu spécial où l'on se trouvait.

Dans ce but il avait élaboré son plan d'étude, de manière à concilier les intérêts des Canadiens-Français et ceux des élèves de nationalité anglaise.

Le mélange des deux langues, disait-il, présente un inconvénient, mais il n'est pas insurmontable. Les meilleurs écrivains, dans chaque pays, n'ont-ils pas su plusieurs langues parfaitement ?... Un homme vit autant de vies qu'il parle de langues. Au reste, dans cette partie du Canada, la nécessité des deux langues ne se discute pas : elle s'impose. Ottawa étant la capitale du *Dominion*, point de position officielle pour ceux qui ne parleront point l'anglais.

D'ailleurs, en réunissant ainsi, dès leur enfance, les adolescents de nationalités diverses, qui devraient, un jour, diriger l'opinion publique, le P. Tabaret espérait contribuer puissamment à raffermir l'union

parmi les catholiques et à diminuer les préjugés funestes qui divisent deux peuples si bien faits pour s'estimer l'un l'autre ; préjugés dont la force lui semblait surtout provenir de ce que ces deux peuples, qui vénèrent l'Église catholique comme la même Mère, et qui se réunissaient, alors, dans les mêmes temples pour prier, n'échangeaient pas leurs idées, et vivaient rapprochés sans se connaître, et pour ne se regarder qu'à travers le prisme de leurs préventions réciproques.

On le voit, le P. Tabaret avait, à un degré éminent, ce que l'on pourrait appeler le côté pratique du génie. Placé, jeune encore, à la tête d'un collège qui commençait, il n'essaya point de copier aveuglément les systèmes d'Europe ; mais, après avoir scruté les besoins de la population qui l'entourait, il s'industria à prendre, des établissements qu'il connaissait, ce qui lui parut mieux convenir au milieu, désormais son champ d'action.

Tout le monde fut surpris de la hardiesse de son plan d'études. Ce n'était rien moins qu'une révolution dans l'enseignement catholique Trouverait-il les hommes nécessaires pour la réussite d'une entreprise aussi audacieuse ? Parviendrait-il jamais à la faire comprendre et accepter du public ? N'allait-il pas à un échec inévitable ?

A ceux qui articulèrent des objections, il donna des réponses si péremptoires, qu'ils devinrent eux-mêmes enthousiastes de son projet. Quant à ceux qui se contentaient de critiquer, sans être de la partie, il les laissa dire, sans se préoccuper aucunement de leurs pronostics pessimistes. Il savait attendre ; mais, avant de mourir, il eut la consolation de voir de longues années d'expérience confirmer, en les dépassant même, ses prévisions si justes. Presque tous ceux qui avaient douté du succès, se rallièrent à ses idées si personnelles, ou s'y conformèrent, ailleurs, dans la mesure du possible.

Aussi, sous son habile direction, et grâce à des progrès constants dans toutes les branches de la science, l'établissement, dont la réputation s'étendait de plus en plus, monta, du rang de collège, à celui d'université. S'il avait voulu que l'anglais y fût enseigné avec toute la perfection désirable, c'est également parce que, à Ottawa, chaque jour, le catholique instruit est obligé de se rencontrer avec des protestants. Son bonheur était de penser que ses disciples, tout en ayant des convictions raisonnées et profondes sur la religion et la saine philosophie, n'auraient pas à confesser leur infériorité dans les autres branches du savoir.

Quand Léon XIII éleva l'Université d'Ottawa à la dignité d'Université catholique, avec le privilège de la collation des grades, le

Université d'Ottawa. — Salle pour les séances littéraires.

P. Tabaret, depuis trois ans, avait quitté la terre, mais son souvenir était toujours vivant et remplissait tous les cœurs.

En reconnaissance de ses bienfaits inoubliables, et en hommage aux qualités éminentes qui l'avaient distingué, on lui dressa, le jour même de l'inauguration solennelle de l'Université catholique, une belle statue en bronze, fondue à Paris, plus grande que nature.

C'était un don magnifique des anciens élèves. On grava sur le socle l'inscription suivante :

J. H. TABARET PATRI ET FUNDATORI
ALUMNI
UNIVERSITATIS OTTAWIENSIS

§ 4

Église Saint-Joseph.

A l'université est annexée l'église paroissiale de Saint-Joseph, bâtie d'abord pour les Canadiens-Français et les Irlandais.

La différence de langues engendra, là, comme partout où on la rencontre, des difficultés, qui, jointes à l'exiguïté du local, trop petit pour le nombre croissant des fidèles, firent songer souvent à la séparation des deux éléments en deux paroisses distinctes, et, par conséquent, à la construction d'une nouvelle église.

Sur le point d'être réalisé, en 1886, ce projet ne put, cependant, être repris que quelques années plus tard.

Cette église de Saint-Joseph était fréquentée par la population aisée et instruite de la capitale, par les familles des membres du Gouvernement fédéral, par des députés, des sénateurs et des ministres. Aussi, sans cesser d'être simple, comme il convient à la parole de Dieu, la prédication devait y être particulièrement soignée. Les cérémonies s'y accomplissaient avec pompe, et les chants y étaient exécutés avec habileté, par un chœur nourri et bien exercé, accompagné, parfois, surtout aux fêtes principales, par un orchestre choisi.

CHAPITRE IV

Québec. — Église Saint-Sauveur

1866-1889

§ 1

Gigantesque incendie.

Depuis 1853, les Oblats travaillaient avec zèle à sanctifier la partie de Québec dont l'Archevêque de cette ville leur avait confié le soin.

Quand ils avaient pris possession de l'église Saint-Sauveur, destinée à une population de six mille âmes, qui augmenta ensuite très notablement, cet édifice, aux vastes proportions, était loin d'être achevé, n'ayant encore que les quatre murs et le toit. Ils le terminèrent, l'ornèrent avec goût de peintures, statues, candélabres, meublèrent la sacristie et la pourvurent amplement de vêtements sacrés.

Sous leur vigoureuse impulsion, le quartier dont ils étaient chargés s'était rapidement modifié. Ils l'avaient doté abondamment des institutions de charité ayant pour but l'éducation et la moralisation des masses : écoles pour douze cents enfants, patronages, cercles littéraires, Conférences de Saint-Vincent de Paul, confrèries de la Sainte-Famille et des Enfants de Marie, société de Bon-Secours, archiconfrérie du Sacré-Cœur, union Saint-Joseph, bibliothèque paroissiale, etc., etc.

Très édifiante surtout était la retraite qu'ils prirent l'habitude de prêcher spécialement pour les hommes, chaque année, vers la Noël.

En 1863 déjà, il y eut plus de treize cents hommes qui, venus pour adorer l'Enfant Jésus durant la messe de minuit, plus heureux que les bergers accourus près de la Crèche, le reçurent dans leur cœur, et l'emportèrent dans leur maison.

Les années suivantes, il y eut jusqu'à trois mille hommes à ces pieux exercices.

Rien de plus beau et de plus émouvant que le spectacle de cette foule compacte, se pressant, à cinq heures du matin et à sept heures du soir, autour de la chaire de vérité, pour entendre, avec une religieuse attention, les paroles de vie, écrivait le P. Durocher, le 11 novembre 1864. Il y a, là, de quoi remuer les cœurs les moins sensibles. Nous avons

eu la consolation de voir un grand nombre de ces pauvres chrétiens, qui, depuis plusieurs années n'avaient pas eu le bonheur de s'approcher du saint Tribunal, s'unir avec empressement à ceux qui s'acquittent de leurs devoirs d'une manière régulière. Ces retraites produisent une impression profonde sur la masse du peuple.

Satisfait d'un si merveilleux résultat, l'Archevêque prodiguait aux Oblats les marques de son approbation et de son entière confiance ; le clergé leur exprimait publiquement son estime, et les fidèles s'attachaient à eux par des liens d'affection et de gratitude que les années, en s'écoulant, fortifiaient et resserraient de plus en plus.

Après treize ans de travail, d'abnégation et de sacrifices, les Oblats avaient transformé entièrement ce quartier, quand une terrible épreuve les visita.

A quatre heures du matin, le 14 octobre 1866, éclatait un de ces incendies qui, parfois, causent de si épouvantables ravages au Canada

Le soir du même jour, la moitié du quartier de Saint-Roch et tout celui de Saint-Sauveur étaient entièrement détruits. Sur ce vaste terrain, où la veille on comptait plus de deux mille maisons, l'œil n'apercevait plus, au-dessus des décombres, que des pans de murs noircis de l'église Saint-Sauveur : tout le reste avait disparu, et quinze mille personnes demeuraient sans abri.

Avec beaucoup de peine et en s'exposant à la mort, les Pères avaient réussi à préserver des flammes les ornements d'autel et les vases sacrés ; mais leur presbytère, leur mobilier et leur belle bibliothèque avaient été dévorés par le feu.

Le lendemain, le P. Durocher, âgé de soixante-six ans, errait à travers les ruines fumantes ; des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et tous étaient émus de la tristesse empreinte sur sa vénérable figure. Il avait été le créateur de cette œuvre importante, que, depuis treize ans, il avait dirigée avec une sollicitude si paternelle. A lui et à ses dévoués collaborateurs, ses frères en religion, Saint-Sauveur avait dû son développement... et tout cela était anéanti !...

Si les RR. PP. Oblats avaient besoin de consolation, lisait-on dans le *Courrier du Canada*, le 19 octobre 1866, nous pourrions leur dire que les sympathies unanimes leur sont acquises. Tous ceux qui sont en état d'apprécier la grandeur des sacrifices qu'ils ont faits dans l'intérêt particulier de Saint-Sauveur et dans l'intérêt général de Québec, sont profondément peinés de la catastrophe qui a détruit le fruit de leurs pénibles travaux. Toute la population exprime le même espoir celui que la catastrophe du 14 octobre n'aura pas pour effet de le

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

éloigner de Québec, où ils ont opéré tant de bien, et où ils peuvent encore en faire tant. Ce sont eux qui ont créé Saint-Sauveur ; c'est à eux de le ressusciter de ses ruines .Nous ne dirons pas qu'eux seuls le peuvent ; mais, si l'on juge par ce qu'ils avaient accompli, on affirmera avec certitude que cette œuvre de résurrection ne saurait être confiée à des mains plus habiles et plus dévouées.

Avant l'incendie, Saint-Sauveur était une succursale de Saint-Roch. L'Archevêque désirait l'ériger canoniquement en paroisse, et en offrait la desserte aux Oblats. A cet effet, il leur cédait la propriété du sol et les ruines de l'église, plus quelques arpents de terrain pour y constituer le cimetière. Mais les Oblats devraient réparer l'église, les écoles et le presbytère à leurs frais...

Au printemps précédent, la population catholique de ce quartier s'élevait à neuf mille âmes, et probablement, avant deux ans, atteindrait encore et même dépasserait ce chiffre ; mais ces familles, en général peu aisées avant l'incendie, le seraient encore moins dorénavant. Quel concours en attendre ?

C'est parce que cette population était pauvre que les Oblats étaient venus s'établir au milieu d'elle, en 1853. Plus pauvre et plus nombreuse maintenant, elle sollicitait encore davantage le zèle des Missionnaires dont la vocation spéciale est de se consacrer au service et au salut des âmes les plus déshéritées.

§ 2

Réédification et amélioration.

Sans se décourager à la vue de la tâche immense qui leur incombait, les Pères se mirent à l'œuvre.

Mais Dieu bénit leurs efforts.

En moins de deux ans, l'église reconstruite sur un plan plus grandiose recevait les fidèles ; les écoles s'ouvraient à treize cents enfants, et les Pères eux-mêmes s'installaient dans leur maison, mieux appropriée que l'ancienne aux besoins d'une communauté.

Successivement l'église fut embellie magnifiquement d'ornementations de peintures, de statues, de riches autels, d'une chaire, de stalles, de boiseries, d'une table de communion, d'un superbe chemin de croix en relief, colorié avec beaucoup de goût et dont chaque station compte de quinze à dix-huit personnages très expressifs. Ajoutez à cette énumération un orgue puissant et un carillon de quatre cloches.

En même temps, les œuvres de zèle reprenaient sur une plus vaste

échelle. Nous en donnerons, comme spécimen, la retraite prêchée aux hommes, à l'occasion du Jubilé de 1870.

Quand le P. Royer, déjà connu avantageusement, monta en chaire, plus de deux mille hommes se groupaient à ses pieds. Les jours suivants, l'auditoire s'accrut encore. Remuées, elles aussi, par ce qu'elles en apprenaient, les paroisses voisines qui n'avaient pas eu la faveur d'une retraite de ce genre, envoyaient à Saint-Sauveur des centaines d'hommes et de jeunes gens. Les vastes nefs de l'église et les spacieuses tribunes étaient littéralement combles : spectacle des plus impressionnants !

Deux instructions avaient lieu chaque jour : l'une, vers six heures du matin, après la messe ; l'autre, le soir, à sept heures. L'assistance était toujours aussi compacte. On voyait, alors, tous ces travailleurs, avant d'aller à leur ouvrage quotidien, ou, après l'avoir terminé, oublier leurs préoccupations et leurs fatigues. Debout pour la plupart, pendant trois quarts d'heure, ils demeuraient suspendus aux lèvres du prédicateur, dont la voix vibrante et claire arrivait très distinctement jusqu'aux extrémités de l'immense enceinte et pénétrait les cœurs.

Tous les sujets de la morale chrétienne furent successivement abordés, et les vices présentés sous les couleurs les plus propres à en inspirer l'horreur. La justice fut traitée avec lucidité et avec une exposition détaillée des cas pratiques, répondant aux besoins des auditeurs : devoirs des chefs d'atelier et ceux de leurs subordonnés, etc.

De nombreuses restitutions prouvèrent le triomphe de la grâce et l'à-propos de ces instructions pratiques.

Dès les premiers jours, les confessionnaux furent assiégés. Tous les Pères de la communauté restaient au Tribunal de la pénitence, le matin jusqu'à huit heures, et, le soir, depuis deux heures, jusqu'à très tard dans la nuit : travail écrasant, mais plein de célestes consolations.

Jamais retraite n'avait produit un bien aussi considérable : réparations d'injustices, réconciliations d'ennemis, apaisement des partis, etc., etc.

Quelques années plus tard, la paroisse devenant de plus en plus chrétienne, on bâtit une belle chapelle, annexe avec crypte. Elle fut placée sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes. Ce nouveau local permit de donner une plus grande extension aux œuvres.

On y réunissait, à des heures différentes, soit dans la chapelle supérieure, soit dans la crypte, la Congrégation des jeunes gens, celle des hommes mariés, le Tiers-Ordre de Saint-François. On y célébrait les dimanches et fêtes, une messe spéciale pour les enfants des écoles,

qui, au nombre de seize cents en 1874, étaient dix-huit cents en 1879, et trois mille, dix ans après.

La Confrérie de la Sainte-Famille pour les femmes mariées comptait plus de dix-neuf cents membres ; celle des Enfants de Marie pour les jeunes filles, quatorze cents ; le Tiers-Ordre de Saint-François, onze cent soixante ; la Congrégation des hommes, près de sept cents ; celle des jeunes gens, plus de quatre cents.

Avec toutes ces œuvres multiples et les soins ininterrompus qu'elles nécessitaient : retraites, exercices variés, assemblées de tout genre, la paroisse de Saint-Sauveur qui, en 1888, comprenait plus de seize mille âmes, présentait l'aspect d'une mission continuelle. Outre les huit retraites annuelles pour les différentes catégories de cette importante population, les Pères prêchaient de dix à douze sermons par semaine.

Le nombre total des communions, en 1889, approcha de cent trente mille.

Non contents d'un labeur aussi considérable dans la paroisse, les Pères de Saint-Sauveur allaient prêcher de très nombreuses missions et retraites, non seulement dans toutes les parties du diocèse de Québec, mais aussi dans les diocèses environnants, et jusque dans les États-Unis.

§ 3

Le P. Grenier.

Un de ceux qui, après le P. Durocher, méritèrent le plus de la paroisse Saint-Sauveur, fut le P. Grenier qui lui succéda.

Né à Roscoff, dans le diocèse de Quimper, en Bretagne, il était fils d'un haut fonctionnaire de la marine française. Dans la riche et large demeure familiale, il trouva, en naissant, un oratoire privé où, chaque jour, un prêtre offrait le Saint Sacrifice. C'est dire qu'il grandit dans une atmosphère de piété, et qu'il reçut de ses parents, non seulement les biens de la terre, mais, avec la vieille foi bretonne, solide comme le granit des montagnes, l'apanage des vertus chrétiennes qui en découlent.

Le sérieux de son caractère, une énergie qui ne faiblissait pas, le vif désir de s'instruire, la distinction de ses manières et de son langage, et sa parfaite éducation firent de lui un jeune homme accompli.

Tandis que le monde lui souriait et lui promettait des succès brillants, il entendit la voix de Dieu l'appelant au sacerdoce et à l'apostolat. Sans la moindre hésitation, il renonça à tous les avantages de la terre, et alla frapper à la porte de notre noviciat de Nancy, le 9 mars 1848.

Au mois d'octobre 1850, une obédience l'envoyait au Canada. Il partit joyeux, en disant à sa patrie un adieu qu'il croyait éternel. Il ne la revit, en effet, que quarante-deux ans plus tard.

Placé d'abord à Montréal, il vint, en 1853, à Québec, comme collaborateur du P. Durocher, qu'il seconda puissamment dans ses œuvres de zèle et d'organisation. Il y resta dix ans ; puis, après un court séjour à Plattsburg, fut nommé supérieur de la maison d'Ottawa et aumônier des Sœurs Grises ; ensuite, maître des novices, à Lachine, en 1868. Deux ans plus tard, l'obéissance le ramenait à Québec, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort, successivement supérieur de la communauté, curé de la paroisse et assistant du provincial.

Le P. Grenier.

(Dans le t. II, p. 131, 132, vues de l'intérieur et de l'extérieur de l'église Saint-Sauveur.)

Pendant plus de trente ans, il pratiqua, à un degré rare, toutes les vertus du bon pasteur. Elles lui attirèrent l'estime et l'affection des fidèles et du clergé. On le considérait comme un véritable saint, et on lui attribua, de son vivant, plusieurs guérisons inexplicables, en dehors d'une intervention surnaturelle. Sans porter sur ces faits surpren-

un jugement qui est du ressort de l'Église, on ne peut pas n'être pas impressionné par les témoignages qui les relatent. Ils sont un écho de la vénération dont on l'entourait.

Dévoré du zèle de la maison de Dieu, il voulut l'embellir le plus possible. C'est sous son administration et par sa courageuse initiative, que furent entreprises et heureusement terminées ces immenses et magnifiques peintures qui ornent la vaste église de Saint-Sauveur, dont il acheva aussi le clocher.

Ces peintures consistent en plus de trente très grands tableaux, les uns à fresque, les autres sur toile, couvrant les murs latéraux, le transept, le sanctuaire et la voûte. Ils représentent les principaux mystères de notre foi et diverses scènes de la vie de Notre-Seigneur.

Exécutées par des peintres de talent, elles édifient les fidèles et font l'admiration des connaisseurs. Chacune d'elles, prise isolément, est remarquable ; mais elles se complètent l'une l'autre, formant un tout d'une conception grandiose, noble, hardie, originale, réalisée avec succès par des artistes de valeur, qui, à la correction du dessin, ont su joindre la fraîcheur et la richesse du coloris.

Ainsi les murs de l'église sont comme une prédication salutaire et constante pour ceux qui en franchissent le seuil.

CHAPITRE V

Montréal. — Église Saint-Pierre

1866-1889

§ 1

Œuvres de zèle.

Fixés depuis 1848 à Montréal, dans l'un des quartiers les plus populeux, mais dont les habitants avaient, jusqu'alors, négligé beaucoup les pratiques religieuses, les Oblats, après avoir réuni dans une chapelle provisoire ces chrétiens attiédis, avaient bâti une vaste et magnifique église de style gothique, inaugurée solennellement, le 26 juin 1853, dimanche avant la fête de saint Pierre, auquel elle fut dédiée.

Successivement ils l'avaient splendidement ornée à l'intérieur, l'embellissant de riches vitraux, de superbes autels, de très jolies stalles encadrant gracieusement le sanctuaire, d'un grand orgue, le meilleur instrument que la ville eût jusque-là possédé, etc. Quelques années plus tard, ils installèrent dans le clocher un remarquable carillon de treize cloches harmonisées, fondues en France par la célèbre maison Paccard ; puis, une horloge annonçant au loin, de quart d'heure en quart d'heure, les divisions du temps.

Sur de larges terrains achetés autour de l'église, pour l'isoler et la mettre à l'abri d'un incendie toujours possible, ils avaient élevé des écoles ; une maîtrise pour plus de cent élèves qui devaient, par leurs chants et les cérémonies, rehausser l'éclat des offices ; une maison en pierres pour une nombreuse communauté, etc. ; murs avec cours et jardins, afin que l'église restât néanmoins bien dégagée. Le tout formait un ilôt entier, ensemble important de constructions, circonscrit par les quatre rues Visitation, Dorchester, Sainte-Rose et Panet.

Simultanément l'édifice spirituel, établi sur des bases solides, s'était développé en proportion. Une grande salle de la maîtrise était affectée à un cercle de délassement pour les jeunes gens et les hommes, afin de les préserver des atteintes du vice, en les écartant des mauvaises compagnies et des assemblées dangereuses, par l'attrait des agréments d'une société vraiment chrétienne.

Grâce aux multiples industries d'un zèle éclairé, ce faubourg, longtemps l'un des plus mal famés de la ville, était devenu bientôt l'un des meilleurs sous le rapport de la piété.

Un des moyens qui contribua le plus à cette régénération morale, fut, là aussi, la retraite annuelle donnée aux hommes comme préparation à la fête de la Noël.

Montréal. — Eglise Saint-Pierre. Intérieur.
(Dans le t. II, p. 109, vue de la façade extérieure.)

Malgré un froid de vingt degrés et plus encore, l'église, pourtant si grande se remplissait, chaque matin, dès cinq heures. A la clôture, dix-huit cents hommes, en 1857, s'étaient agenouillés à la Table sainte ; deux mille, en 1858 ; deux mille cinq cents, en 1863 et les années suivantes.

Des chiffres éloquents et grandissant sans cesse, révélèrent l'intensité de vie chrétienne et son accroissement continu.

La première année après l'inauguration de l'église, on y avait consommé treize mille hosties, et, en 1857, plus de quarante mille. Dans la suite, ce nombre fut doublé et même plus que triplé. Il atteignait quatre-vingt mille, en 1879 ; quatre-vingt-neuf mille, en 1886, et, neuf ans plus tard, environ cent cinquante mille.

Dans cette statistique, pourtant déjà si consolante, ne figurent pas les communions pascales.

Cela suppose un travail énorme, soit pour les confessions, soit pour le soin des malades.

Chaque dimanche, de quatre à cinq mille fidèles assistaient aux diverses messes.

Pour soutenir et développer ce bien, diverses associations avaient été fondées ; elles s'adressaient à toutes les classes de la population.

Nommons en premier lieu la Congrégation de Sainte-Anne pour les femmes mariées : elles étaient neuf cents, en 1863 ; plus de quinze cents, en 1873 ; et près de deux mille, quelques années plus tard. Leurs réunions avaient lieu, deux fois par mois. Les communions générales aux principales fêtes étaient des plus édifiantes. A cette Congrégation se rattacha ensuite une association de couture. Chaque jeudi, plusieurs de ces dames travaillaient en commun à la confection de vêtements pour les pauvres.

La Congrégation de l'Immaculée-Conception, qui groupait de quatre à cinq cents jeunes filles en 1863, en comptait huit cents, dix ans plus tard, et ensuite plus d'un millier. Chaque dimanche, elles venaient chanter les louanges de la Reine des vierges, et entendre des instructions spéciales.

La Congrégation du Sacré-Cœur pour les jeunes gens comptait aussi plusieurs centaines de membres. Près de onze cents s'approchaient de la Table sainte, le 8 décembre, jour de la clôture de leur retraite annuelle. Le spectacle de ces nombreux adolescents, priant ensemble et se renouvelant dans la piété par la fréquentation des sacrements, est un des plus beaux que l'on puisse voir. Cette Congrégation faisait la joie des mères de famille, en leur donnant les garanties les plus consolantes sur la persévérance de leurs fils dans l'attachement au devoir et dans la pratique des solides vertus, qui assurent la possession du véritable bonheur sur la terre.

A cette œuvre des jeunes gens était annexée une bibliothèque, abondamment fournie des livres les plus intéressants, pour empêcher la circulation de productions licencieuses, dont une certaine propagande malsaine menaçait déjà le pays.

Les hommes aussi avaient leur Congrégation spéciale, sous le vocable du Cœur immaculé de Marie. Elle comprenait également plusieurs centaines de membres, appartenant à toutes les classes de la société. Ils se réunissaient, tous les dimanches et les jours de fête, à six heures et demie du matin. Cette heure incommode aurait dû, ce semble, être un obstacle au développement de cette Congrégation si utile et si impor-

tante. Il n'en fut rien. Fatigués du travail de la semaine, ces vaillants chrétiens prenaient encore sur leur repos hebdomadaire du matin, et, même en hiver, faisaient le sacrifice d'un sommeil réparateur et souvent nécessaire. Bravant le froid et la neige, ils venaient consacrer une heure et demie, chaque semaine, à mériter la protection de la Reine des cieux.

N'oublions pas, dans cette rapide nomenclature, une institution dont l'influence fut des plus salutaires, la Société de Tempérance, œuvre des plus essentielles dans ces pays froids, où l'abus des liqueurs fortes constitue un si grand danger pour l'honneur et la paix des familles.

Cinq cents membres assistaient aux réunions mensuelles. Bien des épouses et des mères bénissaient quotidiennement la Providence d'avoir ménagé cette planche de salut à tant de malheureux. L'organisation en était des plus sérieuses : conseil, tenant des séances régulières, le second dimanche de chaque mois ; visiteurs de quartiers, rendant compte de la conduite des associés dont ils ont la charge ; encouragements à ceux qui persévèrent ; renvoi de ceux qui s'obstinent à violer le règlement, etc.

Chaque année, dans une réunion spéciale du mois de juin, on remettait l'oriflamme d'honneur à celui qui avait gagné le plus de personnes à l'œuvre de la Tempérance. C'est lui qui le portait aux processions durant l'année courante.

Dans la conviction que la prière est le plus puissant levier pour soulever les âmes vers les régions sereines de la vertu, on ajouta à l'œuvre de Tempérance une association de zèle. Elle se composait de dames et jeunes filles s'engageant à prier, tous les jours, et à communier, le troisième mardi de chaque mois à la messe dite de Tempérance, pour le succès de la cause.

Terminons cette énumération, en indiquant la Confrérie du Saint-Rosaire, qui comptait plus de trois mille membres.

Comment passer sous silence l'éclat avec lequel se solennisaient les principales fêtes ? Deux, cependant, méritent d'être signalées : le Jeudi Saint et les Quarante-Heures. Grâce au zèle et à la piété des congréganistes, dont le chiffre total montait à plus de quatre mille, il n'y avait peut-être pas d'église où le spectacle fut plus édifiant. Au commencement de la nuit, des centaines de jeunes gens, groupés autour de l'autel, récitaient l'office, entremêlé d'autres prières et de cantiques. Puis, c'était le tour des pères de famille. Notre-Seigneur ainsi, pendant la nuit, se voyait constamment entouré de nombreux et fidèles adorateurs.

Au sein d'une population aussi bien disposée, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ne tarda pas à prendre un développement considérable.

Des centaines de personnes se firent inscrire à l'Institution de la Garde d'Honneur. Le Très Saint Sacrement fut exposé tous les premiers vendredis du mois. Rien de plus touchant que ces phalanges d'adorateurs se succédant sans interruption aux pieds de Jésus-Hostie. Ce fut à tel point, que l'on voulut faire davantage, et outre l'adoration mensuelle, on songea à établir l'adoration hebdomadaire, chaque vendredi, quoique sans exposition d'abord. Ces pieuses industries contribuèrent puissamment à raffermir et à étendre le règne de Dieu dans les âmes.

Avec toutes les retraites prêchées régulièrement aux diverses Confréries ou Associations, avec les instructions données à chacune de leurs réunions si fréquentes, avec les exercices si suivis des mois de Marie, du Sacré-Cœur, de saint Joseph et des Morts, avec les nombreuses visites aux malades et l'affluence constante aux confessionnaux, c'était, dans l'église Saint-Pierre de Montréal, non moins que dans celle de Saint-Sauveur de Québec, comme une mission incessante et un labeur sans trêve.

Non seulement les cinq principales Congrégations se maintenaient dans la régularité, mais progressaient constamment. Il fallait même donner satisfaction à la piété, en lui procurant des fêtes supplémentaires C'est ainsi que, chaque année, furent organisés de beaux pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré, sanctuaire vénéré, sur les bords du Saint-Laurent, à une trentaine de kilomètres en aval de Québec. L'un, au commencement du mois de juin, était pour les femmes, parfois au nombre de plus de huit cents ; l'autre, au mois d'août, était pour les hommes et les jeunes gens, dont le nombre n'était pas moins considérable. Des grâces singulières, et, quelquefois, même des guérisons miraculeuses récompensaient la foi des pèlerins.

Le jour du départ du premier pèlerinage, bien avant l'heure, on voyait, de toutes les rues du quartier, les pieuses pèlerines, chargées de leur panier de provisions, se diriger vers le bateau aux vastes proportions, sur lequel flottait, à l'extrémité du grand mât, le pavillon de Sainte-Anne, avec cette inscription : Bonne sainte Anne, protégez vos enfants !

Sur l'estrade qui séparait les deux salons du navire, on plaçait la statue de la Sainte.

On quittait le port au chant de l'*Ave Maris stella*, tandis que, sur les quais, stationnaient, agitant leurs mouchoirs, les maris, les fils, les parents et une foule de curieux.

Peu après, les Pères se rendaient au confessionnal et devaient y rester de longues heures. Les grilles étaient placées un peu partout, et les

personnes qui ne s'étaient pas déjà confessées à l'église, s'empressaient de le faire. Puis, on adressait aux voyageuses une instruction générale, terminée par la prière du soir.

Beaucoup ne se couchaient pas, et, toute la nuit, on entendait le murmure des groupes récitant à haute voix le chapelet ou d'autres oraisons.

On arrivait le matin à Québec. Les rayons du soleil levant revêtaient d'un éclat des plus vifs les toitures en fer blanc de la vieille cité de Champlain. On contemplait le magnifique paysage, dans lequel se détachaient la majestueuse citadelle, la cathédrale, l'université, l'évêché, le clocher de Saint-Roch et celui de Saint-Jean.

En face, l'île d'Orléans, avec sa végétation luxuriante ; sur la rive opposée, la ville de Lévis : à gauche la côte de Beaupré, d'un pittoresque incomparable ; dans le lointain, la chaîne des Laurentides. C'est un superbe panorama, parlant éloquemment de la puissance du Créateur. Sa vue repose l'âme et la dispose aux influences de la piété.

Le voyage se continuait à travers ce merveilleux décor. Plus on s'approchait du sanctuaire vénéré, plus on se recueillait, en se préparant à la sainte communion. A la vue de l'église, on entonnait un cantique et l'on déployait la bannière.

Enfin, le navire accostait. Il fallait un temps assez long à cette foule pour descendre à terre. On l'employait à organiser la procession ; puis, de huit à neuf cents femmes, le chapelet à la main, priant à haute voix ou chantant des cantiques, traversaient le vaste quai et défilaient dans le village, au son des cloches saluant leur passage.

Aussitôt commençait la messe de communion, pendant laquelle des files interminables et recueillies s'approchaient de la sainte Table. A neuf heures, grand'messe avec sermon. Puis, vénération des reliques. L'après-midi, vêpres chantées et bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

Ces moments heureux passent trop vite. Il fallait, hélas ! songer au départ. Le retour n'était pas moins pieux ; on priait, on chantait ; on saluait, au passage, l'Hôte divin du Tabernacle, présent dans les nombreuses églises, échelonnées sur le rivage. Plusieurs conférences données par les Pères, intéressaient les voyageuses. Puis, avaient lieu l'exercice du mois du Sacré-Cœur et la prière du soir.

Au matin du lendemain, on arrivait à Montréal. Les quais étaient couverts d'une foule encore plus nombreuse que le jour du départ, avide de connaître les incidents et les péripéties de la traversée. En les racontant, les narratrices répétaient souvent, comme un refrain, au souvenir des joies intimes de la piété goûtées dans le vénéré sanctuaire :

— C'est beau ! c'est consolant ! Nous reviendrons encore ! Nous reviendrons !

Aussi édifiant était le pèlerinage des hommes, accompli dans les mêmes conditions et d'après le même programme.

L'attachement de la population pour les Oblats devenait de plus en plus profond et s'exprimait en maintes circonstances. Dans une de ses lettres, le P. Lefebvre, supérieur de la maison de Montréal, en 1880, relate une de ces manifestations :

— Comme par le passé, la veille du 1er de l'an, au soir, voit toujours, de plus en plus nombreuse, la réunion des principaux citoyens du quartier, venant offrir à ceux qu'ils appellent *leurs Pères*, leurs vœux et leurs présents. La joie la plus vive anime les heures de cette soirée. Le lendemain, notre parloir devient le rendez-vous de l'élite de la société montréalaise, ainsi que de nos amis du faubourg. D'une heure à six heures du soir, juges, avocats, médecins, membres de la législature, riches négociants se rencontrent avec les ouvriers, tous assemblés dans l'intention de témoigner leur affection aux Oblats.

Il en fut ainsi les années suivantes. C'était, là, une tradition locale que les fidèles se gardaient bien de laisser tomber en désuétude.

De leur côté, du 2 au 5 janvier, huit Pères, se partageant la ville par quartiers, rendaient les visites reçues.

§ 2

Dans le diocèse et au delà.

Malgré leur travail si considérable dans la populeuse cité, les Oblats prêchaient, presque sans interruption, non seulement sur tous les points du diocèse de Montréal, mais aussi dans beaucoup d'autres diocèses, même des États-Unis, de très nombreuses missions et retraites couronnées des plus consolants succès.

Il en résultait des demandes si multipliées, que, malgré le désir de satisfaire à toutes les exigences, le supérieur était souvent obligé de décliner des invitations qu'il aurait eu toutes sortes de raisons d'accepter. Chaque jour, il lui en arrivait même de fort loin : du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de l'île du Prince-Édouard, des diocèses de Boston, Chicago, Albany, Springfield, Providence, Burlington Détroit, Grand-Rapide, etc.

Les Oblats de Montréal furent aussi, en diverses régions, les apôtres infatigables de la Tempérance.

Investis officiellement de ce mandat, d'abord par Mgr Bourget, ils parcoururent, dans ce but, le diocèse en tous sens. Ils s'arrêtaient

trois ou quatre jours dans chaque paroisse, pour une série d'instructions sur ce sujet, si pratique dans les pays froids, où l'ivrognerie produit dans les masses populaires des effets si désastreux.

Ces exercices si salutaires eurent un prodigieux succès. On les appelait la *Retraite de la sainte Tempérance.* Des milliers d'hommes s'engagèrent solennellement à renoncer aux boissons enivrantes.

A la demande de l'évêque de Saint-Hyacinthe, les Pères prêchèrent également cette croisade dans son diocèse, où elle dura près de cinq ans, chaque paroisse étant successivement évangélisée. Partout, leur parole entraînante produisit des fruits abondants de conversion.

§ 3

La maison des Oblats, résidence du Délégué apostolique.

Pendant toute l'année 1884, la maison des Oblats de Montréal eut l'honneur de donner l'hospitalité à Mgr Smeulders, de l'Ordre des Cisterciens, envoyé par Léon XIII au Canada, pour traiter des affaires ecclésiastiques du pays, et à ses deux secrétaires, les RR. PP. de Bie et Daidé. L'estime dont jouissait la Communauté dans l'opinion publique, lui valut d'être choisie, entre toutes les maisons religieuses, par le délégué apostolique pour domicile, durant tout son séjour au Canada, distinction qui fut très remarquée.

– C'est le 12 décembre 1883, écrivait le P. Lefebvre, que le représentant du Vicaire de Jésus-Christ fit son entrée dans la ville. Notre P. Provincial et un vicaire général étaient allés à sa rencontre jusqu'à la station de Saint-Martin, située à une vingtaine de kilomètres. Il fut reçu avec la plus grande pompe, à l'église Notre-Dame, par Mgr Fabre, évêque de Montréal, par un nombreux clergé et un immense concours de fidèles. Personne, excepté l'évêque diocésain et nos Pères, ne savait où il fixerait sa résidence. Bien des questions furent posées à ce sujet. Enfin, la cérémonie de Notre-Dame terminée, Son Excellence dévoila le mystère en prenant, avec ses secrétaires et notre P. Grenier qui l'avait accompagné de Québec à Montréal, le chemin de notre Communauté. Nos nobles hôtes arrivés chez nous, exprimèrent, tout d'abord, le bonheur qu'ils éprouvaient d'être *chez des frères et chez eux*, comme ils le répétèrent fréquemment dans la suite. Rien de plus cordial que les rapports que nous eûmes, pendant plus d'une année, avec ces trois religieux si distingués et si saints.

Plusieurs fois, Mgr Smeulders officia pontificalement dans l'église Saint-Pierre. Il visita volontiers chacune des Congrégations qui y sont établies, présida la fête de la Société de Tempérance, et fit le voyage

d'Ottawa, pour bénir la première pierre des nouvelles constructions de notre Université.

Montréal. — Maison des Oblats et clocher de l'église Saint-Pierre.

Quand il quitta Montréal, treize mois plus tard, pour retourner en Europe, il dit aux Pères qui le remerciaient de l'insigne honneur qu'il leur avait fait en venant habiter parmi eux :

— Ce n'est pas à moi à vous remercier ; c'est moi qui vous dois des remerciements. Vous m'avez prodigué tant de soins et d'attentions délicates ; vous m'avez tant édifié, que je ne l'oublierai jamais. Soyez persuadés que vous aurez toujours en moi un véritable ami à Rome.

Lachine. — Maison du noviciat.

CHAPITRE VI

Lachine. — Noviciat de Notre-Dame des Anges

1867-1889

D'abord ouvert à Saint-Hilaire de Belœil, en 1841, puis transféré à Longueuil, de 1843 à 1850, le noviciat de la province du Canada avait, en 1851, été installé à Montréal, où le troisième étage de la maison des Pères lui fut spécialement affecté, ainsi qu'une partie de la cour pour les récréations. Mais le nombre des postulants ayant sensiblement augmenté, il fallut nécessairement chercher un autre local.

Douze kilomètres environ au sud de Montréal, sur la rive gauche du majestueux Saint-Laurent, en face du Sault-Saint-Louis, se trouve une jolie petite ville de quelques milliers d'habitants, appelée Lachine.

Ce nom qu'elle porte depuis 1669, rappelle les cris moqueurs par lesquels furent accueillis, à leur retour, des explorateurs partis de là, avec l'intention de découvrir la Chine et les rivages de l'Asie, qu'ils

croyaient assez rapprochés. Quand ils revinrent, peu de mois après, sans avoir vu autre chose qu'une portion de l'immense plaine du Nord-Ouest américain, ils furent l'objet de la risée publique. De tous côtés

Lachine. — Chapelle du noviciat.

retentissaient sur leur passage ces mots ironiquement prononcés : « La Chine ! La Chine ! » Le nom resta à la cité naissante, qui, vingt ans plus tard, prise et détruite par les Iroquois, se releva néanmoins de ses ruines, grandit de plus en plus, et sera bientôt comme un faubourg de Montréal, qui ne cesse de s'étendre dans cette direction.

En 1866, une belle propriété comprenant plusieurs immeubles assez grands, un verger, un jardin, une prairie et un terrain vague, fut mise en vente, à Lachine. Le provincial du Canada se hâta de l'acheter pour le noviciat. L'endroit était des mieux choisis. Il était relié à Montréal par six trains de chemin de fer chaque jour en été, et par quatre en hiver. De plus, pendant la belle saison, un bateau partait, tous les matins, pour Montréal, et procurait à ses passagers le plaisir de franchir, sur les ondes écumantes, les fameux rapides du Sault-Saint-Louis.

Et quel site magnifique ! Rien de plus poétique. L'établissement domine une berge, au pied de laquelle coule le Saint-Laurent, qui, mêlant en ce lieu ses eaux à celles de l'Ottawa, compte bien quatre kilomètres de largeur. Devant soi, on a la gracieuse église de Caughnawagha ; à droite, le superbe lac Saint-Louis, avec plusieurs îlôts, dont les arbres toujours verts reposent agréablement la vue, tandis que des bateaux à vapeur sillonnent le fleuve en tous sens.

Après les aménagements convenables, cette nouvelle résidence fut inaugurée, le 24 mai 1867, et dédiée à Notre-Dame des Anges.

Quelques années plus tard, on reconstruisit complètement la maison sur un plan régulier, et avec des proportions assez vastes pour recevoir une nombreuse communauté.

CHAPITRE VII

Hull. — Notre-Dame de Grâce

1870-1890

§ 1

Commencements et premiers développements.

Sur la rive gauche de l'Ottawa, en face de la ville de ce nom, capitale du Canada, se dresse la cité populeuse de Hull. Elle lui est reliée par le pont Royal-Alexandra, ouvrage remarquable, achevé en 1902, et qui a coûté de cinq à six millions de francs. Sur son large tablier passent, sans se gêner réciproquement, piétons, voitures, tramways électriques, et wagons emportés par la vapeur. On l'appelle aussi pont interprovincial, parce que si, au point de vue ecclésiastique, les deux agglomérations appartiennent au même diocèse, civilement Ottawa est de la province de l'Ontario, tandis que Hull est de celle de Québec, ces deux provinces étant séparées par la rivière Ottawa. Hull n'est donc pas considéré comme un faubourg de la capitale, mais plutôt comme une ville distincte, ayant près de vingt mille habitants.

Fondée en 1801 par l'anglais Philémon Wright, elle devait lui rappeler sa patrie absente, la ville commerçante de Hull, en Angleterre, dans le comté d'York, bâtie sur l'estuaire de l'Humber. Mais elle grandit lentement, se peuplant surtout d'ouvriers attirés par les scieries mécaniques, les fonderies, les usines et les mines du voisinage.

Un oratoire très modeste y fut construit par le P. Durocher, en 1846, sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours, et décoré du titre un peu ambitieux de chapelle des Chantiers. Quand, après les derniers glaçons d'hiver et sur les radeaux du printemps, les Missionnaires revenaient de leurs courses apostoliques auprès des bûcherons disséminés dans l'immense forêt, c'est là qu'ils célébraient le saint Sacrifice. En temps ordinaire, le service religieux était assuré par les Pères de notre maison d'Ottawa qui, chaque matin, traversaient la rivière en canot.

En 1864, le P. Reboul doubla les dimensions de la chapelle, y ajouta un transept et une sacristie. Il convertit aussi en cimetière un terrain de deux hectares, à deux kilomètres de distance.

A partir de ce moment, Hull ne cessa d'augmenter, et acquit bientôt l'importance d'une ville manufacturière. En 1873, sa population dépassait déjà dix mille âmes.

Prévoyant ce développement, les Oblats, le 1er octobre 1868, avaient posé solennellement la première pierre d'une église aux vastes proportions, dédiée à Notre-Dame de Grâce. Elle avait plus de soixante mètres de long et une vingtaine de large. Trois ans suffirent pour la terminer, avec une sacristie longue de vingt-cinq mètres et large de quinze, contenant deux chapelles superposées, très utiles pour les catéchismes et les réunions des confréries.

Avec la maison de la communauté, le tout formait un ensemble imposant. Cette maison bâtie en solides pierres, avait vingt mètres de long sur quinze de large, et quatre étages au-dessus du rez-de-chaussée.

En même temps que surgissaient ces divers édifices matériels, s'organisait, de mieux en mieux, le ministère paroissial. Les offices attiraient, d'ordinaire, beaucoup de fidèles dans le saint Lieu. Les retraites, neuvaines et autres exercices en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, de la Sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Anne, et pour le soulagement des âmes du Purgatoire, étaient bien suivis, et les membres des pieuses confréries augmentaient, chaque année. Sauf des cas exceptionnels, tous accomplissaient le devoir pascal, ce qui était bien consolant dans une population déjà si considérable.

Cela ne suffisait pas au zèle éclairé des Pères, qui n'épargnaient ni peines, ni fatigues pour atteindre des résultats de plus en plus satisfaisants. Dès l'origine, ils s'étaient spécialement occupés de l'éducation de la jeunesse. En 1863 déjà, ils avaient doté la paroisse naissante de deux écoles : l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Celle-ci compta bientôt plus de trois cents élèves. Une dizaine d'années après, la population augmentant toujours, il y avait à Hull, pour les filles, trois écoles parfaitement dirigées par les Sœurs Grises. L'école des garçons étant devenue aussi de beaucoup insuffisante, on construisit, dans ce but, au centre même de la ville, un collège très spacieux en pierres, ayant quatre étages surmontés d'un dôme, qui fut aussitôt fréquenté par quatre cents élèves. C'était, sous tous rapports, un des plus beaux établissements de ce genre dans toute la province de Québec.

Parmi les Oblats qui se dévouèrent, à Hull, citons les Pères Reboul, Baudin, Phaneuf, Charpeney, Marion, Mourier, Amiot, Thirien, Cauvin, etc.

§ 2

Incendie et reconstruction.

— Dernièrement écrivait le P. Charpeney, le 27 octobre 1877, notre cité a été éprouvée par trois incendies qui ont détruit des propriétés considérables. C'est pénible de penser que, d'un jour à l'autre, il peut arriver, dans une ville bâtie en bois comme la nôtre, un embrasement épouvantable, auquel rien ne résisterait. Que le Seigneur éloigne à jamais de nous une pareille catastrophe !

Hélas ! ce triste pressentiment allait se réaliser.

Le 5 juin 1888, vers deux heures de l'après-midi, le feu éclata à l'Hôtel de Ville, qui servait aussi de marché public, et prit vite des proportions inquiétantes. Excité par un vent violent, il réduisit promp-

Hull. — Le grand incendie.

tement en cendres cet édifice, puis se communiqua aux habitations voisines, sur une étendue de plus d'un kilomètre. Près de cent cinquante maisons furent détruites. L'église, qui venait de recevoir une toiture nouvelle, le presbytère et le couvent des Sœurs subirent le même sort. Le fléau se propagea si rapidement, qu'on ne put presque rien sauver, sauf les vases sacrés et les ornements : chasubles, chapes, aubes, chandeliers et missels. Les Pères perdirent tous leurs meubles, leur linge et leur bibliothèque composée de quatre mille volumes, ainsi que celle de la paroisse, qui en comprenait un millier.

A la première alarme, ils étaient accourus, mais entourés presque instantanément par les flammes furieuses, ils avaient dû concentrer leurs efforts uniquement sur la sacristie et le sanctuaire. Quand ce drame, aussi terrible que soudain, fut terminé, et qu'il ne resta que des murs branlants et des ruines fumantes, ils se trouvèrent les uns sans chapeau, les autres avec seulement une vieille soutane et des chaussures à moitié calcinées, sans abri et sans toit. Mais ils s'oublièrent eux-mêmes, pour donner à la population consternée l'exemple du courage et de la résignation, parcourant en tous sens le théâtre de cet épouvantable désastre, pour consoler les affligés, distribuer des secours et relever les esprits abattus.

Penser au présent ne suffisait pas. Il fallait songer aussi à l'avenir.

Sans retard, on aménagea une chapelle provisoire pour les exercices du culte. L'œuvre de reconstruction commença avec élan et ardeur. La première pierre de la future église qui devait être et plus grande et plus belle, fut solennellement posée, le 15 septembre 1889.

Trois ans plus tard, en la fête de la Noël, 25 décembre 1892, le nouveau temple était inauguré. C'est un vaste monument en pierres qui, à l'extérieur, sont taillées en bosse. Il est de style romano-byzantin, à trois nefs avec transept ; voûtes surbaissées, colonnes élégantes galeries et tribunes tout le long ; peintures de bon goût ; fenêtres et rosaces à vitraux tamisant la lumière ; orgues puissantes ; chœur spacieux, à triple rang de stalles, tandis que, dans la partie destinée aux fidèles, s'alignent de nombreux bancs, très commodes, en merisier verni.

Au-dessous, une chapelle inférieure, ou crypte, de même longueur et largeur que l'église supérieure.

Sur l'entrée principale, un clocher élancé, ajouré et gracieux, porte la croix dans les airs, jusqu'à plus de quatre-vingts mètres de hauteur.

Vu de la rive opposée de l'Ottawa, du sommet de la colline du Parlement, ou du pont Royal-Alexandra, l'édifice sacré charme le regard par l'ampleur et l'harmonie de ses proportions.

Contiguë à l'église est la maison des Pères, grande et bien aérée, également bâtie en pierres, avec sept fenêtres de façade, trois étages et mansardes, une bibliothèque bien fournie, un jardinet, un logement séparé pour le gardien et sa famille, une remise et un hangar.

Les écoles aussi furent reconstruites, multipliées et agrandies, au point de pouvoir recevoir plus de deux mille élèves, auxquels des maîtres et des maîtresses capables enseignent les connaissances utiles et la pratique de la vertu.

Hull. — Eglise et maison des Oblats, avec ses dépendances.

(Dans le t. II, p. 177, portrait du P. Reboul, fondateur de Hull.)

Enfin, se développaient simultanément toutes les œuvres d'un zèle intelligent : associations, congrégations, confréries, sociétés de Saint-Vincent de Paul, sociétés de secours mutuels, union Saint-Jean-Baptiste, union Saint-Joseph, etc. La confrérie de Sainte-Anne pour les femmes mariées eut jusqu'à treize cent cinquante membres ; celle des Enfants de Marie, près de cinq cents ; celle du Rosaire, deux mille huit cents.

Des cérémonies imposantes, et des chants religieux parfaitement exécutés, attiraient, de plus en plus, les fidèles à l'église. On leur distribuait abondamment le pain de la parole divine par des prédications fréquentes, soignées et adaptées aux diverses classes : retraites pour les enfants, pour les jeunes gens, pour les jeunes filles, pour les mères de famille, pour les hommes mariés. Les auditeurs à chacune d'elles, se comptaient par centaines. Il y en eut ensuite plus d'un millier. On y prit la salutaire habitude de la récitation, en commun, de la prière du soir et du chapelet.

Toutes ces pieuses industries ont fait de Hull une paroisse florissante et profondément chrétienne.

CHAPITRE VIII

Mattawa

1871-1890

Dans leurs nombreuses courses vers le lac Témiskamingue et la baie d'Hudson, les Oblats avaient, depuis longtemps, remarqué l'endroit situé au confluent de la rivière Mattawa et de l'Ottawa. Ils songèrent, de bonne heure, à y établir une résidence, car cette position leur paraissait digne de leur sollicitude, attendu que les voyageurs et ouvriers qui montaient vers les chantiers d'abattage des arbres, ou en descendaient, s'arrêtaient, là, comme à un point central. Aussi, quoiqu'il n'y eût encore qu'une famille de blancs fixée en ce lieu, et quelques sauvages campés dans les environs, les Pères Nédelec et Guéguen y passèrent l'hiver, en 1869.

Leur logement y fut, d'abord, très pauvre : une étroite chambre, sous le toit d'une vieille masure, avec deux lits, deux chaises et une table. C'était, à la fois, leur dortoir, leur salle d'étude et leur cour de récréation. Le rez-de-chaussée servait d'oratoire, pendant la semaine. Le dimanche, ils traversaient la rivière Mattawa, pour aller, sur l'autre rive, célébrer le saint Sacrifice dans une modeste chapelle en planches, datant de 1864.

A l'automne de 1870, on mit à leur disposition la moitié d'un immeuble un peu moins misérable. Ils y restèrent jusqu'en 1872, époque à laquelle ils purent se construire, en y travaillant de leurs propres mains, une maison en bois.

Entre temps, leur résidence avait été canoniquement constituée, en 1871, avec le P. Poitras comme directeur.

Autour d'eux, un village se forma et se développa, assez lentement, d'ailleurs. Une quinzaine d'années après, on y comptait cinq cents âmes de population stable et quinze cents de population flottante.

Ce fut un entrepôt important pour le commerce des bois, et surtout pour les approvisionnements nécessaires à l'alimentation des bandes de bûcherons disséminés dans la forêt.

Au printemps, les ouvriers des chantiers venaient s'y reposer de leurs rudes travaux, et y dépenser, sans souci du lendemain, la majeure partie de leur argent si péniblement gagné.

L'agglomération augmentant, de jour en jour, la chapelle fut considérablement agrandie, en 1880 ; puis, rebâtie complètement, en belles et bonnes pierres, sur de plus amples proportions. C'est, maintenant, une fort jolie église, à trois nefs, séparées par d'élégantes colonnes, peinte et dorée avec goût. Aux extrémités de la façade principale, deux clochers élancés et gracieux. Entre eux, sur le fronton, une statue monumentale de sainte Anne, à laquelle la paroisse est consacrée. A l'intérieur, au-dessus de la porte, une large tribune pour les chantres et pour l'orgue. Au fond, une vaste sacristie, toute revêtue de boiseries finement exécutées.

Mattawa. — Église et maison des Oblats.

Simultanément la demeure des Pères fut remplacée par une maison en briques, d'agréable aspect, commode et adaptée aux besoins d'une communauté.

Comme toujours, les écoles suivirent cette progression ascendante : c'est une tradition constante chez les Oblats. Dès 1871, ils en avaient créé une, où l'on enseignait, en même temps, trois langues, car on y voyait de petits sauvages assis à côté de Français et d'Anglais. Le nombre

des élèves, qui n'était que de trente la première année, monta à soixante-sept, en 1876 ; atteignit la centaine, en 1881 ; et comprit deux cents enfants des deux sexes, en 1887.

Dans leur zèle, les Pères fondèrent aussi un couvent pour les Sœurs Grises. Outre l'intruction des jeunes filles, elles furent chargées du service d'un hôpital établi surtout en faveur des hommes des chantiers, qui, auparavant, dans leurs maladies, se trouvaient privés de tout secours, au sein des vastes forêts qu'ils exploitaient.

CHAPITRE IX

Archeville. — Ottawa-Est

1885-1892

§ 1

Le Scolasticat Saint-Joseph.

Depuis plus de quarante ans, la Congrégation était implantée au Canada. Quoiqu'elle s'y fût développée considérablement, elle n'y avait pas encore de scolasticat pour réunir les futurs Missionnaires, et les préparer, d'une façon plus immédiate, aux travaux de l'apostolat. Les ressources de la province ne lui ayant pas permis d'acheter un terrain et de bâtir un édifice approprié à ce but, elle plaçait les jeunes recrues dans une aile de notre collège d'Ottawa, pour y suivre les cours de philosophie et de théologie avec les séminaristes du diocèse.

Cette combinaison, à cause de ses inconvénients, ne devait être que provisoire, mais ne dura pas moins, cependant, d'une vingtaine d'années. Le nombre des scolastiques augmentant, il fallait leur procurer un local plus spacieux et mieux adapté à leur genre de vie.

D'abord, par l'achat d'une terre attenante, on agrandit et l'on régularisa une propriété que la Congrégation possédait à Archeville, faubourg d'Ottawa, sur les bords de la rivière Rideau, maintenant Ottawa-Est, car, dans la suite, ce faubourg fut englobé dans la capitale même.

Dès l'automne de 1883, on y creusa les fondations d'une maison, dont la façade aurait près de soixante mètres, en comprenant le corps principal du bâtiment et ses deux ailes, celles-ci peu saillantes en avant, mais se prolongeant beaucoup en arrière. La hauteur totale serait de seize à dix-sept mètres.

Au printemps suivant, les murs sortaient du sol, et le tout fut terminé durant l'été de 1885. On y arrivait, de la route, par une large avenue d'érables, nouvellement plantés, et qui formeraient bientôt une allée des plus imposantes.

L'édifice est en pierres de taille équarries, mais non polies, avec leurs joints dessinés au ciment. Chaque étage a onze fenêtres de façade, dont trois sont géminées : une au milieu et une à chaque extrémité. Toutes sont reliées entre elles, près de leur sommet, par un cordon de

pierre en saillie. Le toit, très orné, est à coupes variées et à mansardes. Au milieu, sur le devant, un clocheton élancé et gracieux avec un petit bourdon, qu'on entend, dans tout le voisinage, sonner l'*Angelus* et la fin des récréations passées dans le vaste jardin aux pelouses verdoyantes. Le long de la cime de la toiture aux ardoises de diverses couleurs, courent des crêtes en fer doré. Sur la flèche du clocheton, recouvert de zinc, une croix métallique domine tout le monument, à l'aspect grandiose et pittoresque. Il peut recevoir une centaine de scolastiques. Dès l'origine, saint Joseph en fut constitué le patron.

On en prit officiellement possession, le 8 septembre 1885, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge. Le lendemain, se fit l'inauguration solennelle, puis commença, dans ce bel immeuble, cette vie de scolasticat, partagée entre la prière et l'étude, coupées, à intervalles réguliers, par les récréations quotidiennes et les promenades hebdomadaires.

§ 2

Le P. Mangin.

Le premier supérieur fut le P. Mangin, « cœur chaud, sous une enveloppe de glace ». Aussi, sans rien enlever au respect qui lui était dû, l'appelait-on aimablement un *iceberg*. Mais, sous cette impassibilité apparente, se cachaient les trésors d'une bonté profonde, quoiqu'elle ne se manifestât point par ces expressions plutôt factices que réelles, dont d'autres sont si prodigues. Homme d'intérieur et capable de tremper fortement les caractères, on ne pouvait le connaître sans l'estimer, et même sans l'aimer. Il tint le gouvernail jusqu'en 1893. Alors, lui succéda celui que tous, d'un commun accord, appelèrent « le bon Père Duvic ».

Comme, au début, l'appareil de chauffage n'était encore que très imparfaitement conditionné, le feu se déclara au premier étage, le 25 janvier 1886, vers neuf heures du matin. Si cet accident avait eu lieu, la nuit, Dieu sait quelles en auraient été les épouvantables conséquences.

Un scolastique, s'en étant aperçu, courut tout affolé chez le Supérieur :

— Mon Père ! mon Père, s'écria-t-il, le feu !... le feu !...

Avec sa placidité ordinaire, ou plutôt son flegme impertubable, le P. Mangin répondit :

— Le feu !... eh bien ! il faut l'éteindre !

Chacun y travailla avec empressement, et, à midi, tout danger était conjuré ; mais une partie du corridor était en cendres.

Scolasticat d'Archeville.

Par prudence, on enleva du sous-sol, où il constituait une menace perpétuelle d'incendie, le foyer de l'appareil de chauffage. On le relégua dans une dépendance séparée, complétée par une monumentale cheminée

Le P. Mangin.

en briques, et contenant la chaudière, dont la vapeur, par un ensemble de tuyautages, circulait dans tous les étages et dans toutes les pièces de la maison.

Quand, plus tard, le collège d'Ottawa eut été transformé en université, le scolasticat d'Archeville en devint partie intégrante pour la Faculté de théologie.

CHAPITRE X

Notre-Dame de la Pointe-Bleue

1887-1892

§ 1

Autour du lac Saint-Jean.

Pour la première fois, en 1844, les PP. Flavien Durocher et Garin visitèrent les abords du lac Saint-Jean, d'où sort le Saguenay. Ils voyagèrent par un froid de près de quarante degrés centigrades, couchant, le soir, sur le sol glacé, n'ayant pour toit que la voûte du ciel, ou une anfractuosité de rocher. Le lendemain, ils chaussaient de nouveau leurs raquettes, et reprenaient leur course sur la neige.

Les zélés Missionnaires y revinrent, les années suivantes, et y fondèrent une mission. Là, comme ailleurs, les Montagnais furent dociles. L'onde du saint Baptême en régénéra plusieurs, et le nombre des convertis ne cessa de croître. Ils se montrèrent assez généreux pour orner la chapelle bâtie sur leurs terres, en 1853.

D'elle le P. Durocher pouvait écrire dix ans plus tard :

– Cet édifice est construit sur un tertre, près des eaux. Il domine tout le lac, et on distingue, de fort loin, sa jolie flèche couverte de fer-blanc. J'ai acquis un beau chemin de croix. Nous en ferons l'érection, l'année prochaine. Cette cérémonie et la procession solennelle en l'honneur de la Très Sainte Vierge, rendront nos sauvages plus fidèles à leur promesse de tempérance.

En évoquant le souvenir de ces premiers travaux d'évangélisation, un Missionnaire écrivait :

Que le lac Saint-Jean était beau, alors, avec ses grands ormes, ses pins gigantesques et ses frênes aux feuillages touffus, qui mariaient leurs ombrages sur sa surface limpide. Dans les anses, sur chaque point, on rencontrait des familles. Là, les Montagnais dressaient leur tente, jetaient leurs filets, tendaient leurs pièges pour le castor et pour la loutre. Les environs étaient peuplés d'orignaux, ou élans. A la Pointe-Bleue, Netetishiu, ils tiraient l'ours et se rassemblaient pour leur festin. Un peu plus loin, ils se réunissaient, à l'automne, pour s'appro-

visionner de poissons blancs, qui, avec les lièvres, étaient la nourriture quotidienne de ceux qui ne pouvaient suivre les chasseurs dans la forêt, tels que les veuves, les vieillards et les infirmes. Pendant l'été, des myriades de tourtres, ou pigeons ramiers, s'abattaient sur les côteaux, couverts, alors, de graines sauvages.

Quand la civilisation eut pénétré, tout changea d'aspect. Les flammes et la hache du bûcheron détruisirent la forêt, et changèrent en terre fertile des régions précédemment incultes. Mais aussi la chasse et la pêche disparurent presque entièrement.

Obligés de s'adonner à l'agriculture pour vivre, les Montagnais reçurent du Gouvernement une réserve à la Pointe-Bleue. Très fidèles à l'assistance aux offices, ils restèrent soumis comme des enfants, faisant la consolation et la joie de leurs Missionnaires.

§ 2

Progrès de la colonisation.

Avant l'évangélisation de ces contrées par les Oblats, nul n'avait songé à s'y établir. Les difficultés pour s'y rendre étaient si nombreuses, que ces lieux reculés semblaient inaccessibles. N'était-ce pas, d'ailleurs,

Pointe-Bleue. — Maison des Pères, bâtie, d'abord, pour juniorat.
(Voir dans le t. II, p. 78, la carte du Saguenay et du lac Saint-Jean, montrant l'emplacement de la Pointe-Bleue.)

le repaire des sorciers et des jongleurs cruels, comme le rapportait la renommée ? Cette seule pensée terrifiait l'imagination de bien des gens. Comment n'être pas retenu par la redoutable perspective de se trouver

en contact avec d'affreux sauvages, capables de scalper les malheureux imprudents qui s'aventureraient parmi eux ?

Tout paraissait mystère dans ces contrées lointaines : dimension des lacs, rochers escarpés, montagnes se perdant à l'horizon dans l'azur du ciel, sombres vallées avec leurs majestueux sapins, leurs cèdres odoriférants et leurs arbres si variés dans leur forme et la couleur de leur feuillage. Devant cet inconnu plein de surprises de tout genre, l'âme était comme saisie d'angoisse.

Mais, à la suite des Missionnaires intrépides, quelques colons se risquèrent, encouragés par l'exemple des vaillants apôtres. Ils furent émerveillés de la beauté des sites et de la fertilité du sol. Le mouvement était donné. D'autres colons arrivèrent... le pays était ouvert... de nouvelles agglomérations se préparaient.

Dans cette persuasion, les Oblats conçurent, en 1887, le projet d'y élever, à côté de la chapelle, une assez vaste maison, dans le but d'y installer le juniorat de la province du Canada.

Ce projet se réalisa ; mais, néanmoins, le juniorat fut définitivement fixé dans la ville d'Ottawa, comme plus centrale.

CHAPITRE XI

Ottawa. — Juniorat et église du Sacré-Cœur

1891-1892

§ 1

Les débuts.

Comme toutes les œuvres voulues de Dieu, le juniorat de la province du Canada eut d'humbles commencements.

Greffé d'abord sur le noviciat, il fut, de 1871 à 1876, logé dans une partie de la maison de Notre-Dame des Anges, à Lachine ; puis, transféré à notre collège d'Ottawa, notablement agrandi. Il y occupa le quatrième étage de ce qui fut ensuite l'aile centrale de l'Université. Les junioristes avaient, là, leur oratoire, leurs salles d'étude et de récréation et leur dortoir. Sur le même palier était la chambre de leur directeur. Ils suivaient les mêmes cours que les autres élèves du collège, mais ne voyaient ceux-ci que durant les classes et à la chapelle, séparés d'eux pour tout le reste. Cet état de choses persista de 1876 à 1888.

Un contact encore trop immédiat avec des adolescents qui ne songeaient qu'à se créer une situation dans le monde, tendait, cependant, à détruire, chez plusieurs junioristes, l'esprit de désintéressement et de dévouement à l'apostolat qui doit les animer, et qui seul peut assurer des garanties suffisantes de persévérance.

Pour ce motif, on bâtit, en 1889, sur les bords du lac Saint-Jean, la maison spacieuse dont nous avons parlé, à la fin du précédent chapitre.

Cet endroit, malgré ses charmes et la tranquillité de sa solitude, était, néanmoins, trop éloigné des voies ordinaires de communication, pour présenter les avantages multiples que doit réunir une maison d'éducation. On résolut donc de laisser le juniorat dans la capitale du Canada, et on l'installa provisoirement, le 3 septembre 1891, dans un immeuble que possédait la Congrégation, à quelques pas du collège, devenu Université, et dont les junioristes continueraient, mais comme externes, à suivre les cours.

§ 2

La nouvelle bâtisse.

A partir de ce moment, le succès dépassa les espérances, et le nombre des junioristes ne cessa d'augmenter. Il fallut donc songer, sans plus de retard, à construire pour eux une maison spéciale, grande et adaptée à leur genre de vie.

Solennellement la première pierre en fut posée, le 2 novembre 1893. Quinze mois suffirent pour achever cette bâtisse, élégante, commode,

Ottawa. — Juniorat.

remarquable par son architecture, et dominée par une croix monumentale, au sommet d'une sorte de tourelle, au-dessus de l'entrée principale. L'ampleur du local et ses divisions parfaitement comprises, permettent d'y recevoir aisément plus d'une centaine d'élèves. Chapelle, salles d'étude et de récréation, réfectoire, dortoirs, tout, en un mot, est large, bien éclairé, bien aéré et bien chauffé, ce qui est indispensable

Ottawa. — Église du Sacré-Cœur, en face du juniorat, vu de côté.
— Au devant, une partie de la cour du juniorat, séparée de l'église par la rue Cumberland.

pour les rudes hivers de la région. L'ensemble est disposé de manière à favoriser, en même temps, la piété, les travaux intellectuels et le développement des forces physiques.

La fréquentation par les junioristes des cours de l'Université d'Ottawa, dirigée par nos Pères, fournit aux futurs apôtres les moyens de faire des études très sérieuses et variées. En plus des langues anciennes, ils approfondissent les langues modernes, dans lesquelles ils auront à exercer le saint ministère, surtout le français et l'anglais. Ils acquièrent aussi des connaissances étendues en histoire, en sciences naturelles et en mathématiques.

Pour leur éviter l'influence, parfois néfaste, d'un séjour trop prolongé dans le monde, on ne les envoie que rarement passer quelques semaines dans leur pays natal. Mais, afin de leur procurer le repos intellectuel, les distractions utiles et la vie au grand air, dont les jeunes gens ont besoin après la demi-réclusion, parfois pénible, et l'observance du règlement, quelque peu monotone, de l'année scolaire, on leur a ménagé une agréable villégiature pour le temps des vacances. C'est une maison de campagne, située à une distance de trente à quarante kilomètres d'Ottawa, dans une charmante position, sur le penchant d'une colline, près d'un gracieux lac aux eaux transparentes et poissonneuses. Difficilement les amateurs de la belle nature trouveraient un endroit plus attrayant. Aussi junioristes et professeurs s'y plaisent-ils beaucoup. Les promenades en canot et la pêche forment un de leurs délassements favoris.

§ 3

Église du Sacré-Cœur.

Au juniorat résident le curé et les vicaires de la grande et coquette église paroissiale du Sacré-Cœur, dont le soin est confié aux Oblats. En diverses circonstances, les Pères professeurs de l'Université prêtent leur concours pour les prédications. En outre, les dimanches et fêtes, les junioristes, par leurs chants et les cérémonies liturgiques qu'ils exécutent avec grâce, contribuent à l'éclat des offices. L'assistance des fidèles en est plus régulière et empressée.

Dans cette paroisse, l'esprit de la population était plutôt mondain ; mais, par l'effet du zèle éclairé et des pieuses industries des Oblats, les progrès du sentiment religieux s'accentuèrent, chaque année. Les familles, dont beaucoup appartiennent à la classe dirigeante, y sont maintenant franchement chrétiennes.

CHAPITRE XII

Albany

1892

§ 1

Sur les côtes de la baie d'Hudson.

Pressés par la soif du salut des âmes les plus abandonnées, les Oblats, de leur résidence de Témiskamingue, poussaient fréquemment de longues pointes vers le Nord. Mais au prix de quelles souffrances et de quels dangers !

En remontant de nombreux rapides, puis en chargeant sur leurs épaules leur fragile canot d'écorce, à cause d'interminables et pénibles « portages », ils atteignaient les « hautes terres », ou ligne de faîte séparant les eaux qui se précipitent dans le bassin de l'Ottawa de celles qui coulent vers le septentrion.

Parvenus sur ces cimes, ils gagnaient à pied le versant opposé, près d'une des branches de l'Abitibi, et, remettant leur canot à flot, ils se laissaient aller à la dérive, non sans s'exposer à toutes sortes d'aventures tragiques. Ils arrivaient ainsi aux lacs Abitibi, situés à deux cents kilomètres environ au nord de Témiskamingue. Route vraiment difficile et très accidentée, tantôt sous la voûte épaisse des forêts s'étendant à perte de vue, tantôt à travers des savanes et des plateaux fangeux.

Après avoir évangélisé les sauvages de ces endroits, ils reprenaient leur course vers la baie d'Hudson.

S'abandonner au courant eût été chose des plus simples et des plus agréables, si cette rivière n'était une des plus dangereuses de l'Amérique. Impétueuse comme un torrent, elle n'offre qu'une série de rapides, de cascades, de chutes et d'écueils. L'eau, cependant, y est si trouble qu'elle ne permet pas d'apercevoir les arêtes de rocher à quelques centimètres de profondeur. Sur son frêle esquif il faut au nautonier, dans cette descente vertigineuse, de six à sept jours, une prudence extrême. A chaque instant, sa barque risque de se briser.

A l'embouchure de cette terrible rivière qui se jette dans la baie James, prolongation de la baie d'Hudson, à une lieue de la plage, dans

une petite île, se dresse la *Moose Factory*, l'un des comptoirs de la Compagnie ayant alors le monopole du commerce des fourrures. La position géographique de ce poste le constitue comme l'entrepôt général de tous ceux qui sont établis dans un rayon de cinq cents kilomètres. Plusieurs navires y chargent, chaque année, les précieuses pelleteries, pour les transporter à Londres.

Là aussi, les messagers de l'Évangile s'arrêtaient pour catéchiser les sauvages, les instruire, les baptiser, les marier et les transformer en bons chrétiens.

Ensuite ils s'élançaient encore plus au nord, désireux de faire de nouvelles conquêtes spirituelles. Ils se rendaient jusqu'au poste d'Albany, situé à plus de deux cents kilomètres, également sur une petite île, à l'embouchure de la rivière du même nom.

Quoique ce voyage s'accomplît en été, la mer était en partie couverte de glaces. Sous cette latitude si élevée, la navigation, en effet, ne s'ouvre qu'à la fin du mois de juin, et ne dure que jusqu'à la mi-septembre. Néanmoins, pendant ce court espace de temps, la mer n'est jamais entièrement libre.

On ne peut progresser qu'avec une vigilante circonspection parmi ces glaçons énormes, vraies montagnes errantes, qui, constamment, menacent d'écraser le navire comme un fêtu de paille.

Quand on y pense le moins, survient, tout d'un coup, un courant ou un raz de marée, assez puissant pour empêcher l'action du gouvernail et entraîner irrésistiblement le navire vers ces écueils gigantesques, qui s'approchent de lui et l'entourent, comme s'ils voulaient l'assiéger. Le seul moyen d'échapper à ce danger imminent, est de jeter les ancres sur l'un des plus gros bancs de glace, de s'y fixer solidement, et ensuite d'écarter les autres avec de longs bâtons ferrés.

A l'automne, la mer est déjà gelée complètement, et la couche de glace ne cesse, dès lors, d'augmenter. Elle atteint de dix à douze mètres d'épaisseur, au sud de la baie d'Hudson, et incomparablement plus, à mesure qu'on s'avance vers le nord.

Pour comble d'infortune, là pullulent, en quantité inimaginable, des maringouins, ou moustiques impitoyables, dont la piqûre venimeuse occasionne une douleur cuisante. Il y a aussi d'affreuses mouches noires, grosses et velues, non moins altérées de carnage.

Que de fois, écrivait un de ces intrépides Missionnaires, nous avons failli être mangés vifs par ces innombrables tyrans ailés. Ils nous obligeaient à guerroyer contre eux, jour et nuit, ce qui ne contribuait pas peu à augmenter nos fatigues. Nous sortions victorieux du combat,

mais non sans avoir perdu beaucoup de sang à la bataille. Lorsqu'ils s'abattaient sur nous, en moins de deux secondes nous en étions littéralement couverts, depuis nos chaussures jusqu'à notre chapeau, et nous devenions semblables à un essaim d'abeilles agglomérées autour de leur reine.

La coutume des Missionnaires était de se rendre dans ces régions lointaines et inhospitalières par le moyen d'une goëlette faisant le service entre Moose et Albany. Une année, comme celle-ci n'était pas arrivée, ils n'hésitèrent pas à exposer leur vie à la merci des flots, sur de fragiles canots d'écorce, plutôt que de laisser leurs néophytes sans le pain de la parole divine.

Six jours leur furent nécessaires pour franchir ces espaces, mais par un temps si mauvais que, de mémoire d'homme, on n'en avait jamais vu de pareil dans ces parages, pourtant si souvent tourmentés par d'épouvantables tempêtes.

Très pénibles sont, en outre, les courses apostoliques dans l'intérieur des terres, le sol étant assez bas pour être baigné, deux fois par jour, par la marée qui monte très haut et s'étend très loin.

— Malgré toutes les précautions prises pour garder l'équilibre sur ce terrain détrempé, écrivait l'un des Pères, de fréquentes culbutes préparent du travail à l'aiguille et à la brosse, car il en reste sur la soutane des traces nombreuses d'une glaise collante, qui ne disparaît qu'avec le morceau.

Même quand on s'avance ensuite dans les vastes forêts aux arbres rabougris, les inconvénients ne sont pas moindres. Elles sont entrecoupées d'immenses marécages, dans lesquels l'eau n'est pas assez profonde pour permettre à un canot de flotter, mais où il y a assez de vase pour obliger à d'interminables détours, dans le but de se frayer un chemin à travers les broussailles.

— Tandis que nos sauvages pataugeaient dans la boue, les uns tirant, les autres poussant le canot, nous, avec la louable intention d'échapper à ces désagréments, nous en subissions d'autres du même genre. Les arbres que nous ne pouvions éviter de coudoyer, nous envoyaient des aspersions copieuses : le sol sur lequel nous marchions, ressemblait, quelquefois, beaucoup trop au marécage voisin, de sorte que bientôt notre toilette, toute maculée de haut en bas, ne laissait rien à désirer. Puis, la neige commença à tomber avec abondance pour recouvrir le tout et nous rafraîchir le visage : c'était le complément, rien n'y manquait. On aurait pu même se contenter de moins !... Et il fallait continuer, de ce train, des heures et des heures !... Parfois

vous un marais de vingt-cinq à trente kilomètres de long, où l'on ne peut presque pas trouver une seule place pour mettre le pied, sans enfoncer jusqu'au genou, et, quelquefois, davantage. Songez qu'il est traversé par un nombre infini de petits ruisseaux, qu'il faut passer à gué, en s'enfonçant plus encore, et cherchez un moyen pour vous tirer proprement de là !...

Par un sentiment de réserve fort compréhensible, les Pères n'osaient pas aller pieds et jambes nus comme les sauvages. Afin d'éviter les coupures des roseaux, ils crurent prudent de se munir chacun d'une paire de bottes, mais sans chaussons pour se garantir du froid très vif, car ils savaient que cet attirail serait tout mouillé, dès les premiers pas sur ce terrain fangeux.

Bientôt ils s'aperçurent que le système des sauvages était le plus simple et le seul praticable. Leurs bottes, en effet, furent, en un instant, remplies d'eau et de boue, et leurs jambes se lassèrent bientôt de traîner ce lourd fardeau. Aussi, à peine avaient-ils fait de sept à huit cents mètres, que leurs bottes vinrent, comme d'elles-mêmes, se mettre sur leur dos, au lieu de rester attachées aux pieds.

Mais, alors, ce fut une autre épreuve, bien plus pénible encore. Leur épiderme n'étant pas assez dur pour résister, comme celui des sauvages, ils sentirent aussitôt des douleurs aiguës à leurs pieds ensanglantés, car, à chaque pas, ils les posaient sur des fragments de roseaux brisés, ou sur des lianes aquatiques, tranchantes comme des rasoirs.

Après quelques heures d'un pareil trajet, ils étaient forcés de s'arrêter, tout couverts de boue et épuisés de fatigue. Impossible de poser le pied à terre, sans éprouver des souffrances intolérables. Les jambes fléchissaient sous le poids du corps...

— Nous ne pouvions plus avancer qu'en nous appuyant, des deux mains, sur un bâton. Pourtant, nous n'avons jamais perdu courage. Le Bon Dieu nous a soutenus ; mais Lui seul peut rendre supportables de pareils supplices...

— Quelquefois les marches forcées, l'air de la mer, les milliers de maringouins qui nous harcelaient sans cesse et nous piquaient de leurs dards, allumaient en nous une soif ardente, écrivait le P. Lebret en 1863. Ah ! si alors nous avions eu un peu d'eau douce pour nous désaltérer !... mais il fallait marcher des heures entières avant d'en rencontrer !... C'était, pour l'ordinaire, une eau stagnante et bourbeuse, à moitié saturée de sel ! Ne nous plaignons pas : elle n'avait pas, cependant, l'amertume du fiel présenté à notre divin Sauveur, et nous nous estimions heureux de l'avoir telle qu'elle était.

— Dans ces missions de la baie d'Hudson, écrivait le P. Pian, le

1er mars 1864, nous ne mangeons ni crapauds, ni lézards... car il n'y en a point ; mais nous pouvons nous convaincre que les âmes coûtent bien cher et que le chemin du ciel est étroit et raboteux. Néanmoins, ces souffrances n'effrayent pas vos enfants, mon bien-aimé Père ; au contraire : ils les aiment et ils les recherchent, parce qu'ils savent que les fruits de salut sont proportionnés aux travaux et aux peines des Missionnaires.

Chaque année, se renouvelaient les mêmes voyages périlleux, les mêmes privations, les mêmes sacrifices et les mêmes héroïsmes.

§ 2

La Mission des Saints-Anges.

Grâce à tant de dévouement, la mission d'Albany devint de plus en plus florissante ; les chrétiens s'y distinguèrent par leur ferveur et leur piété. Beaucoup arrivaient de fort loin, et parcouraient, parfois, plus de deux cents lieues pour voir le prêtre. Ces pauvres Indiens achetaient, au prix des fatigues les plus rudes, le bonheur de recevoir une bénédiction, d'entendre la parole de Dieu, de se purifier dans les eaux du baptême ou de la pénitence, et de s'agenouiller à la Table sainte.

— La mission d'Albany, écrivait le P. Nédelec, le 10 novembre 1871, possède une chapelle très convenable et déjà enjolivée par quelques ornementations. Dans leur misère si grande, nos sauvages ont voulu s'accorder le luxe d'un véritable bourdon. C'est la plus belle cloche du pays, et ils l'ont achetée en Angleterre.

A ces néophytes si bien disposés les Missionnaires multiplièrent leurs visites, jusqu'à ce qu'il leur fût possible de se fixer, à demeure, auprès d'eux. Ce projet, longtemps caressé, se réalisa, enfin, au printemps de 1892.

Ce nouvel établissement fut placé sous la protection des saints Anges. Les premiers à l'habiter furent les Pères François-Xavier Fafard et Guinard, accompagnés du Frère Lapointe. De là ils rayonnèrent à des distances de sept à huit cents kilomètres, et plus encore, vers le nord et l'ouest, prêchant, catéchisant et célébrant la messe en plein air.

— Les préparatifs sont bientôt terminés, écrivait le P. Fafard, le 22 décembre. Le temple est vaste et splendide. A sa voûte scintillent un nombre infini d'étoiles. En face, s'étend la mer immense, dans laquelle, comme dans un miroir, se reflètent les perfections admirables de son divin architecte. Une forêt vierge en forme les murs, et, dans leur enceinte, des multitudes d'oiseaux accourent, à tire-d'ailes, mêler

leurs chants à celui des enfants des bois, pour louer, bénir, adorer et remercier la Victime sans tache qui s'immole sur ce lointain rivage.

— J'ai cru le remarquer, écrivait un peu plus tard le même Père, la grâce se manifeste jusque sur la figure et dans les yeux des nouveaux baptisés. On ne saurait le nier : la conversion d'un païen est une des plus glorieuses victoires du ciel sur l'enfer. Aussi le Missionnaire s'estime-t-il heureux d'être appelé à participer à une œuvre si divine. Tout, alors, le touche, l'émeut et le transporte. Les lacs, les forêts et les plaines qu'il traverse, lui fournissent la consolante pensée d'être leur premier interprète auprès de leur Créateur et souverain Maître. Oui, il tressaille de bonheur, lorsqu'il peut se dire : Je suis le premier chrétien, le premier prêtre qui foule, de ses pieds, cette terre infidèle !... Ma prière est la première louange qui, de cette forêt, monte vers le trône du Très-Haut !... L'écho se réjouit de répéter mon cantique en l'honneur de Jésus et de sa divine Mère, habitué, comme il l'est, à ne renvoyer que le cri des jongleurs et le bruit de leurs tambours !... Et ces pauvres enfants des bois, c'est de ma bouche qu'ils recueillent, dans leur intelligence, les premiers germes de la vérité, et, dans leur cœur, la première étincelle du divin Amour !... Ces pensées, ainsi que mille autres de ce genre, me ravissent, me transportent, m'enthousiasment !... Combien en sont adoucies les peines et les épreuves inhérentes à ce dur ministère !...

LIVRE CINQUIÈME

Dans le Nord-Ouest Canadien

1861 - 1892

CHAPITRE PREMIER

Sur les bords de la rivière Rouge

1861-1887

§ 1

Situation politique de la Colonie.

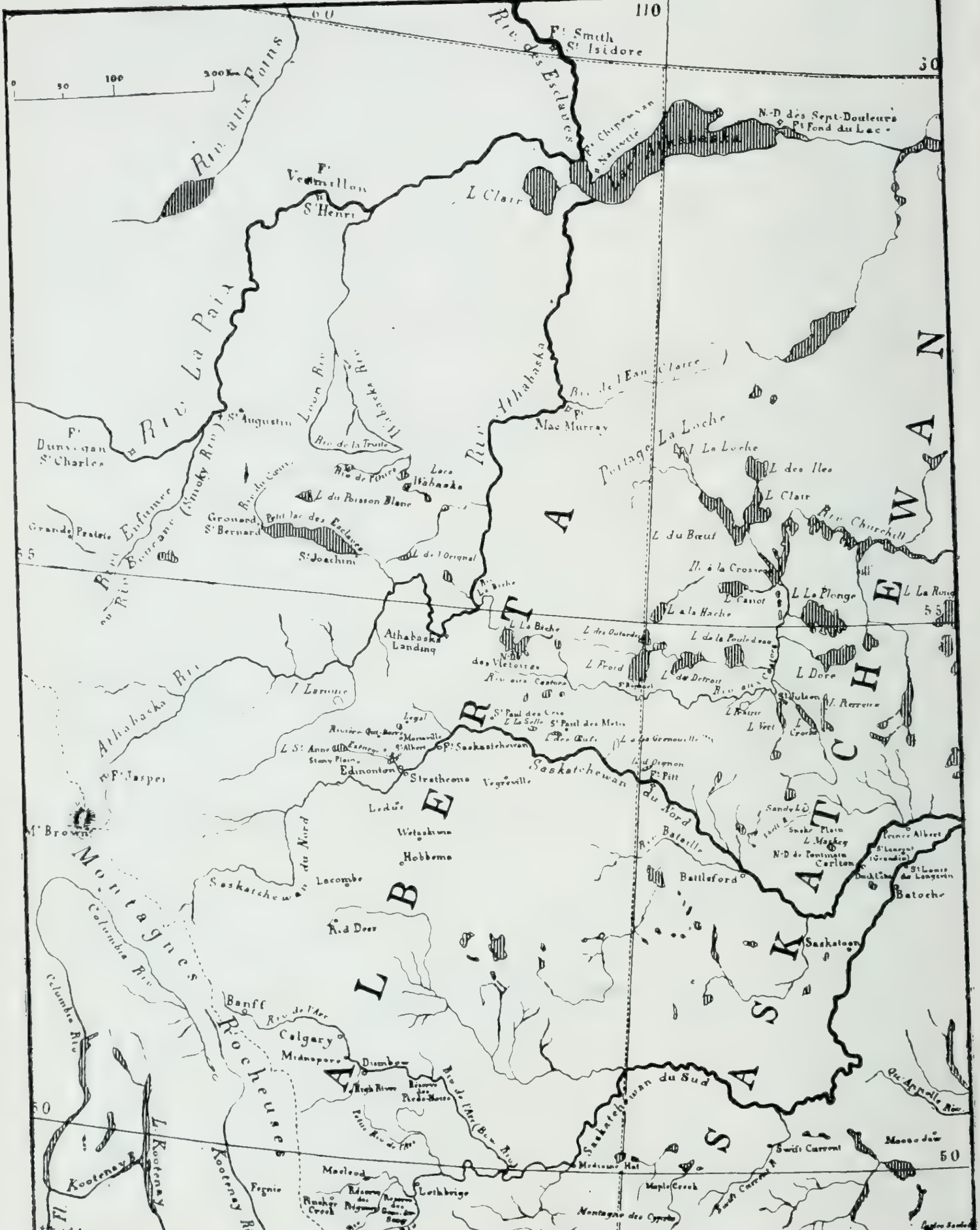
Dans le second volume de cette Histoire, nous avons raconté comment lord Selkirk, un des principaux actionnaires de la Compagnie de la baie d'Hudson, avait appelé, en 1811, des Canadiens, des Écossais et des Métis, pour les établir près du confluent de l'Assiniboine et de la rivière Rouge, là où se trouvait le fort Gibraltar, remplacé, quelques années après, par le fort Garry.

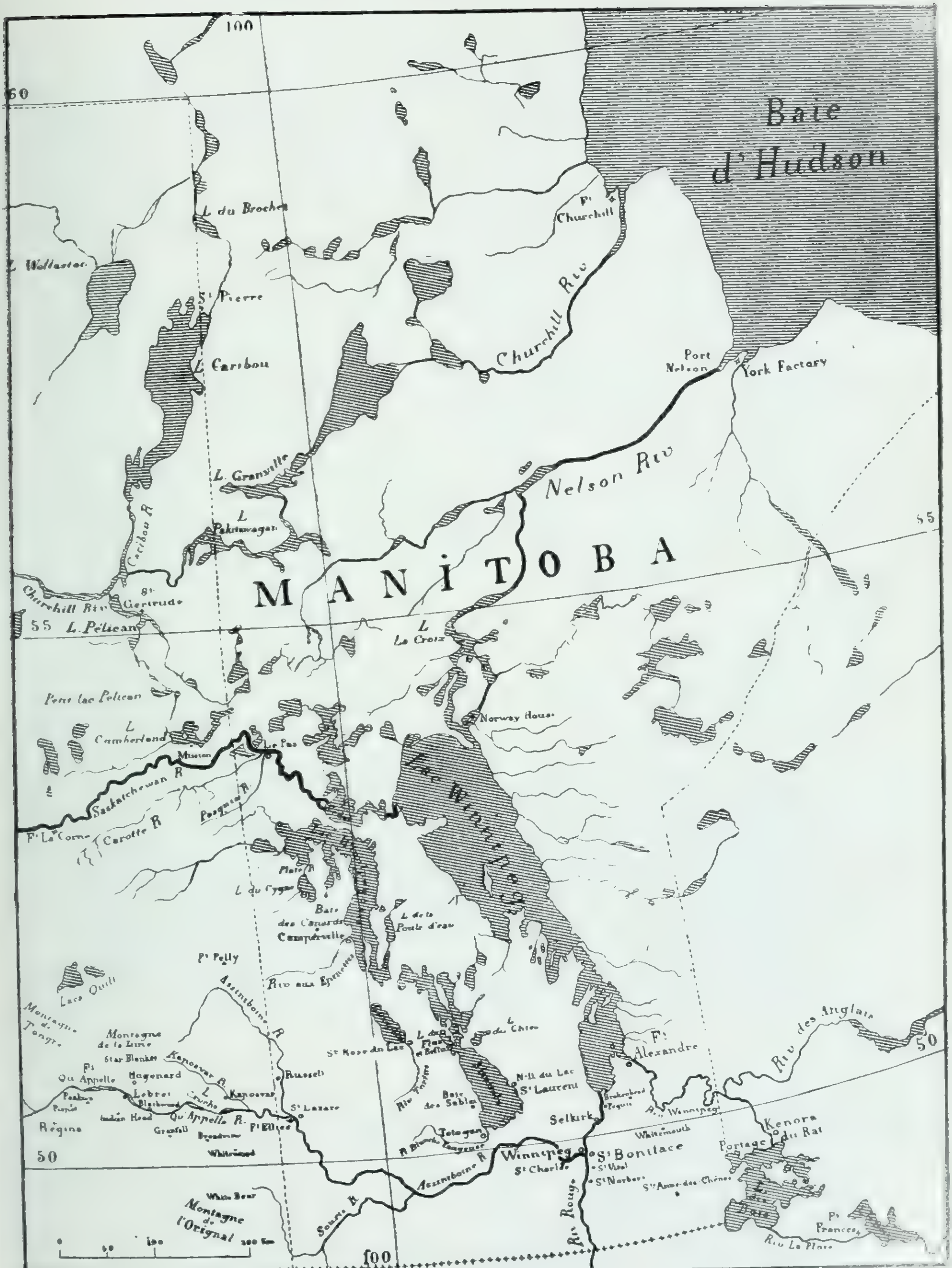
Son but était de mettre en culture le pays environnant, afin d'en tirer, pour le personnel employé à la traite des fourrures dans l'immense Nord-Ouest, les produits agricoles qu'on ne pouvait lui fournir qu'avec des frais énormes et en quantités insuffisantes, vu la difficulté des transports et la grandeur des distances.

Durant bien des années, les espérances conçues ne se réalisèrent que médiocrement, des gelées tardives empêchant les récoltes de mûrir, ou des nuées de sauterelles les détruisant, avant qu'elles ne fussent dans le grenier. On dut chercher longtemps les méthodes les mieux adaptées à cet âpre climat.

Quand les Oblats y arrivèrent, en 1845, rien ne présageait que cette région fût réservée à un brillant avenir.

On l'appelait « Colonie de la Rivière-Rouge », *Red-River Settlement* ou *Assiniboia*, et elle s'étendait sur un rayon d'une centaine de kilomètres, autour de Saint-Boniface.


110
60
Ft Smith
St Isidore
Riv. des Esclaves
Riv. aux Foins
0 50 100 200 Km
N.-D. des Sept-Douleurs
Ft Fond du Lac
Lac Athabaska
Ft Chipewyan
Nativité
Ft Vermillon
St Henri
L. Clair
Riv. La Paix
Riv. Athabaska
Riv. de l'Eau Claire
Ft Mac Murray
St Augustin
Ft Dunvegan
St Charles
Riv. de la Truite
Portage La Loche
L. La Loche
L. des Iles
L. Clair
Riv. Churchill
L. du Poisson Blanc
Lac Athabaska
Grande Prairie
Grouard
St Bernard
Petit lac des Esclaves
St Joachim
L. de l'Orignal
L. du Bœuf
Il. à la Crosse
L. Canot
L. La Plonge
L. La Ronge
55
55
L. la Biche
L. à la Hache
L. des Outardes
L. de la Poule d'eau
Athabaska Landing
L. Froid
L. du Détroit
L. Doré
Athabaska Riv.
Riv. aux Castors
St Julien
St Paul des Cris
St Paul des Métis
L. des Œufs
L. à la Grenouille
Ft Saskatchewan
Legal
Morinville
St Albert
L. Ste Anne
Stony Plain
Edmonton
Strathcona
Vegreville
Saskatchewan
du Nord
L. d'Oignon
Ft Pitt
Ft Jasper
Mt Brown
Leduc
Wetaskiwin
Hobbema
Riv. Bataille
Battleford
Sandy L.
Snake Plain
L. Muskeg
N.-D. de Pontmain
Carlton
Prince Albert
St Laurent (Grandin)
St Louis de Langevin
Batoche
Duck Lake
Saskatchewan du Nord
Lacombe
Montagnes
Columbia Riv.
R. d. Deer
Saskatoon
Banff
Riv. de l'Arc
Calgary
Midnapore
Rocheuses
High River
Riv. de l'Arc (Bow Riv.)
Saskatchewan du Sud
Qu'Appelle Riv.
50
50
Moose Jaw
Swift Current
Medicine Hat
Maple Creek
Macleod
Fernie
Pincher Creek
Lethbridge
Kootenay
L. Kootenay
Kootenay Riv.
Columbia Fl.
Montagne des Cyprès
L. des Cyprès
Montagne des Bois
110
ALBERTA
SASKATCHEWAN


Baie d'Hudson
MANITOBA
L. du Brochet
L. Wollaston
St Pierre
L. Caribou
Ft Churchill
Churchill Riv
Port Nelson
York Factory
Nelson Riv
L. Granville
L. Pakitawagan
Caribou R
Churchill Riv
St Gertrude
L. Pélican
L. La Croix
Petit lac Pelican
L. Cumberland
Norway House
Le Pas
Saskatchewan R
Ft La Corne
Carotte R
L. du Cygne
Baie des Canards
Camperville
L. de la Poule d'eau
Ft Pelly
Lacs Quill
Assiniboine R
Riv aux Epinettes
Montagne de la Tortue
Montagne de la Lune
Ft Qu'Appelle
Hugenard
Lebret
Indian Head
Qu'Appelle R.
Grenfell
Broadview
Whitewood
Régina
St Lazare
Russell
St Rose du Lac
N.-D. du Lac
St Laurent
Baie des Sables
Selkirk
Ft Alexandre
Riv Winnipeg
Riv des Anglais
Kenora
Portage du Rat
L. des Bois
Ft Frances
Riv La Pluie
Winnipeg
St Boniface
St Charles
St Norbert
St Anne des Chênes
Whitemouth
Riv Rouge
Souris R
White Bear
Montagne de l'Orignal
Assiniboine R
100
60
55
50
0 50 100 200 Km

Quoiqu'elle demeurât sous la haute autorité de la Compagnie de la baie d'Hudson, la colonie de la Rivière-Rouge avait un statut politique spécial, avec, à sa tête, un gouverneur qui n'appartenait pas nécessairement à cette Compagnie, mais pouvait être choisi en dehors d'elle par la couronne d'Angleterre.

Celui-ci avait, pour le seconder dans son administration, un conseil composé de plusieurs membres, qui, sans être absolument électifs, étaient choisis par la Compagnie, d'après les vœux exprimés par la population, au moyen de pétitions accompagnées de signatures.

De ce conseil, qui était, en même temps, législatif, émanaient les règlements, lois et ordonnances. Comme Mgr Taché, en sa qualité d'évêque, assistait aux délibérations, il fit adopter, à diverses reprises, des mesures en faveur de la religion et des bonnes mœurs.

La justice était rendue par un juge en chef, avec le titre de *recorder*, aidé de juges de paix. Ce tribunal, sorte de cour suprême, avait des sessions trimestrielles, tandis que, chaque mois, dans le district central, et, tous les deux mois, dans les autres circonscriptions, se réunissaient des tribunaux inférieurs, dits petites cours, pour les causes d'ordre civil et d'importance moindre.

Le fort Garry.

Ne s'élevant guère au-dessus du chiffre de dix mille âmes, ce petit peuple, comme séquestré du reste du monde, parlait, cependant, plusieurs langues : français, anglais, celtique, sauteux, cris, etc. Cette multiplicité d'idiomes présentait de sérieux obstacles à l'évangélisation ; mais, en revanche, on jouissait, là, d'une liberté que beaucoup de nations dotées d'une organisation sociale plus savante, ne possèdent pas toujours au même degré.

On prévoyait déjà, pourtant, qu'avec l'amélioration des moyens de communication, le flot de l'immigration, bientôt peut-être, envahirait ces contrées, y apportant, avec quelques avantages, des inconvénients, des heurts et des vexations inconnues jusqu'alors, sous un régime plutôt paternel et patriarcal.

§ 2

Incendie de la cathédrale et de l'évêché de Saint-Boniface.

En 1860, la capitale de la colonie, Saint-Boniface, était loin de présenter l'aspect d'une opulente cité. Elle se composait des habitations, ou fermes, des Canadiens et des Métis, non pas réunies en un tout régulier, comme le serait une ville, ou même un village, avec ses rues et ses places, mais construites, çà et là, sans ordre, et disséminées à de grands intervalles, les unes des autres, sur les deux côtés de la rivière.

Dix ans plus tard, dans un rayon d'un kilomètre, on ne comptait encore que cinq ou six maisons.

Il y en avait trente-cinq, en 1876, habitées par quarante-cinq familles, formant un total de trois cents personnes, parmi lesquelles beaucoup plus d'hommes que de femmes, remarque le document auquel nous empruntons ces détails (1).

Les bâtisses les plus importantes étaient celles qui, au centre, presque dans l'isolement, constituaient la mission proprement dite.

En premier lieu, la cathédrale, longue de trente mètres, large de quinze et haute de treize, sous voûte. Ses deux tours, aux flèches recouvertes de métal blanc, élevaient la croix triomphante à plus de trente mètres dans les airs. Elles contenaient trois superbes cloches, dont les sons harmonieux ajoutaient à la pompe des cérémonies. Les décorations intérieures étonnaient les étrangers, qui, après avoir franchi un triste désert, ne se seraient pas attendus à trouver, à de pareilles distances, tant d'art et de bon goût.

Adossée à la cathédrale, était la demeure de l'évêque, maison assez vaste, dont une partie avait servi, jusqu'en 1858, à l'école des garçons, tenue par les Frères des Écoles chrétiennes. Cette école fut, à cette époque, transférée dans un grand immeuble bâti spécialement dans ce but, non loin de la cathédrale, et pompeusement décoré du nom de collège.

1: *Le Métis*, du 8 juin 1876. Fondé pour défendre les droits des Canadiens menacés par des sectaires protestants, ce journal parut, pour la première fois, le 27 mai 1871, et, en même temps qu'il défendit la cause de la justice, rendit de grands services aux catholiques.

A égale distance, de l'autre côté, surgissait un spacieux couvent pour les Sœurs Grises, avec pensionnat pour les jeunes filles de la classe aisée, externat pour celles auxquelles les parents ne voulaient faire donner qu'une instruction plus simple, orphelinat, hôpital et dispensaire.

Toutes ces œuvres si importantes, fruit de tant de travaux, de soucis et de sacrifices, témoignaient du zèle inlassable des ouvriers évangéliques et présageaient, pour un avenir prochain, de plus amples développements.

Or, le 14 décembre 1860, vers dix heures du matin, tandis que tout était silencieux, sous un ciel gris et sur le sol glacé par un froid de vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, soudain, à l'une des fenêtres de la demeure épiscopale, éclatèrent des cris de détresse :

– Au feu !... au feu !...

Presque au même instant, le tocsin fit entendre ses sons lugubres...

Aussitôt la population inquiète se rendit sur le lieu du sinistre, pour porter secours. Mais les flammes se développèrent avec une telle intensité, et envahirent si rapidement les appartements, qu'il fut impossible de les éteindre. Elle sortaient furieuses par toutes les ouvertures, projetant au loin une épaisse fumée.

Même les efforts pour circonscrire le fléau dévastateur furent inutiles... Bien plus : les flammes s'élancèrent de l'évêché jusqu'à la cathédrale. Ce monument que l'on considérait, alors, à juste titre, comme le plus bel édifice de tout le territoire soumis à la Compagnie de la baie d'Hudson, ne fut bientôt plus qu'un terrifiant brasier, dont personne ne pouvait approcher.

Après deux heures de douloureuse angoisse, les spectateurs impuissants de cette affreuse scène, ne virent plus, devant eux, que des ruines noircies et des cendres fumantes. On n'avait réussi à sauver que quelques ornements d'autel et des vases sacrés.

Quelques mois plus tard, un autre incendie se déclarait dans une grange appartenant aux Sœurs. Un vent violent le communiqua aux dépendances de l'évêché épargnées le 14 décembre. De nouveau, tous les secours furent vains, et quatre grands bâtiments, renfermant une foule d'objets nécessaires et précieux, furent à jamais complètement anéantis.

Ces deux incendies détruisaient entièrement l'établissement épiscopal de Saint-Boniface, qui avait coûté tant de peine, de soucis, de travaux, de privations et de sacrifices à Mgr Provencher, d'abord, et à Mgr Taché, ensuite. Perte d'autant plus grande, qu'on se trouvait si loin des pays

civilisés, sur lesquels seuls on pouvait compter pour remédier à l'immense désastre.

De ces édifices, étonnement des étrangers et légitime orgueil des catholiques du diocèse, il ne restait debout que des pans de mur, calcinés et branlants. Du mobilier, plus une chaise ; de la bibliothèque, plus un livre ; des archives, registres et autres documents importants, plus une feuille ; des effets à l'usage personnel de l'évêque, des religieuses et des employés, plus un lambeau.

Au moment de cette catastrophe, Mgr Taché se trouvait à douze cents kilomètres au nord-ouest de Saint-Boniface, en route vers le lac Sainte-Anne, où il allait donner la Confirmation.

Comment décrire son émotion et sa peine à son retour, le 23 février, après un voyage de cinquante-cinq jours de marche à la raquette, sur la neige, durant un hiver très rigoureux, et après quarante-quatre nuits passées en plein air, à la belle étoile, par un froid intense de quarante degrés au-dessous de zéro ?

Quelques années plus tard, il le racontait en termes touchants. Laissons-lui la parole.

Le 14 décembre, je m'étais levé, dès une heure du matin, mon guide prétendant que ce n'était pas trop tôt, pour atteindre, ce jour même, ceux qui nous avaient précédés. Nous marchâmes dans un mauvais sentier jusque vers dix heures. Nous nous arrêtâmes, alors, pour prendre un peu de nourriture. La rareté du bois ne nous permit de faire que très peu de feu.

Je m'assis auprès de ce modeste foyer, assez préoccupé. J'avais froid, j'avais faim et j'étais fatigué. Dans cette position peu enviable, à plus de trois cents lieues de Saint-Boniface, il me vint à la pensée de regretter mon habitation et l'espèce de bien-être que j'y aurais goûté, si quelque bienfaisant magicien m'y avait tout à coup transporté !

Hélas ! pourquoi faut-il que nous soyons si facilement enclins à désirer ce que nous n'avons pas, et à regretter le sort que nous fait la Providence, pourtant si bonne et si paternelle ? Oh ! comme l'on sait peu, quelquefois, ce que l'on souhaite !...

En cette circonstance, auprès d'un petit brasier qui ne me réchauffait presque pas, je regrettais les calorifères de l'évêché de Saint-Boniface, et, à cette même heure, ces mêmes calorifères réduisaient mon évêché et ma cathédrale en un immense brasier, dont la violence détruisait, en quelques instants, ces édifices qui m'étaient si chers !...

Je trouvais désagréable le soufflement du vent, agitant avec bruit les cimes des arbres dépouillés de la forêt, et me glaçant moi-même !...

et j'aurais voulu être là, où j'aurais entendu le craquement de nos édifices religieux, s'affaissant sous le poids de la destruction, et lançant à ceux qui les environnaient des torrents de flammes !... J'étais tenté de trouver douloureuses quelques souffrances physiques, et Dieu m'épargnait les tortures morales, les déchirements du cœur que m'aurait coûtés la vue du désastre qui fondait sur nous !...

En face de ces décombres informes, l'évêque s'agenouilla, courba la tête, et adora les décrets insondables du Tout-Puissant, qui éprouve, parfois, si mystérieusement, ceux dont le seul désir est de procurer sa gloire par le salut des âmes...

Des larmes silencieuses coulaient de ses yeux, malgré sa soumission complète à la divine volonté !

Autour de lui, les habitants étaient venus se grouper, émus par le spectacle de cette douleur si grande, et ils unissaient leurs larmes à celles de leur Pasteur.

Comme si cette épreuve, pourtant si terrible, n'eût pas suffi, une autre s'y ajouta, presque aussi désastreuse.

Au printemps suivant, le dégel, accompagné de pluies torrentielles, fit déborder la rivière Rouge. Sorties abondamment de son lit devenu subitement trop étroit, les eaux se précipitèrent de toutes parts, inondant les campagnes, détruisant tout sous leur passage, et, par d'immenses dégâts, plongeant le pays dans la misère la plus profonde.

Le désir des catholiques d'aider leur Évêque fut donc, en grande partie, paralysé par les pertes énormes qu'ils avaient dû subir eux-mêmes, et par l'extrême pauvreté à laquelle la plupart se virent réduits par cet autre fléau.

Transivimus per ignem et aquam ! Nous avons passé par le feu et par l'eau, pouvait répéter, en toute vérité, Mgr Taché, comme, autrefois, le saint roi David.

Il ne manquait plus qu'une invasion de sauterelles, pour qu'il pût ajouter, comme le prophète Joël : *Residuum erucæ comedit locusta, et residuum locustæ comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo !*

Elles arrivèrent, un peu plus tard, quand, après l'inondation, survint la sécheresse, car ce malheureux pays était destiné à subir les maux les plus opposés, se succédant les uns aux autres.

« La sécheresse a été si complète, qu'il ne pousse presque plus rien, écrivait, alors, Mgr Taché à sa mère. Nos jardins sont, en général, comme le jour où ils ont été bêchés. Dans bien des champs, on ne retirera pas même la valeur de la semence. Nos immenses prairies sont desséchées

et arides. Puis, les vers, les chenilles, les sauterelles secondent le vent destructeur. Il y a une misère inexprimable dans le pays. Nous sommes assiégés, tous les jours, par une foule d'affamés.

Ces ravages terribles causés à la Rivière-Rouge par les sauterelles, vers, chenilles et autres êtres plus malfaisants les uns que les autres, pullulant en nombre inimaginable et dévorant la majeure partie, ou même la totalité des récoltes, se renouvelèrent souvent, et, parfois, durant plusieurs années consécutives.

Dans une de ces conjonctures si graves, Mgr Taché écrivait au P. Aubert :

— La famine est à nos portes. On n'a jamais rien vu de semblable. Les sauterelles ont complètement détruit toutes les récoltes, et cela dans toute l'étendue du pays. Il n'y a pas un oignon dans nos jardins et pas un épi dans nos champs !...

§ 3

Reconstruction.

En face de tant de ruines et de tant de maux accumulés les uns sur les autres, avec des circonstances si funestes, Mgr Taché, malgré sa profonde tristesse, ne perdit pas courage.

Selon lui, une belle église était indispensable à la Rivière-Rouge.

Elle l'était, d'abord, pour les catholiques. Sans un édifice convenable, ils seraient privés du secours puissant offert à leur foi par le spectacle, si réconfortant, des cérémonies religieuses. Elle n'était pas moins nécessaire pour la population mixte, à laquelle il importait de montrer que, même extérieurement, la véritable Épouse de Jésus-Christ avait le triomphe de la supériorité. Ne l'était-elle pas aussi pour les sauvages ignorants et grossiers de ce vaste diocèse, dont les limites, à cette époque, s'étendaient, à l'ouest, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et, au nord, jusqu'à l'océan Glacial ? Pour eux Saint-Boniface était, dans cette immensité, le seul point brillant qui attirait leurs regards. N'éprouveraient-ils pas une fâcheuse impression, lorsque les ministres de l'erreur, pour les convaincre que notre religion n'est pas la véritable, leur diraient et sembleraient leur prouver, par sa pénurie, qu'elle n'est que la religion des pauvres et des indigents, c'est-à-dire de ceux qui ne possèdent pas assez de ressources pour en avoir une meilleure ?

— Les malheureux Indiens souffrent tant de leurs privations incessantes et, parfois, extrêmes, écrivait à ce propos Mgr Taché à Mgr Bourget, évêque de Montréal, qu'ils ne croient que difficilement à la divinité

du dénuement de la Crèche. Aussi je suis intimement persuadé que la religion perdrait beaucoup, et ses intérêts les plus chers seraient compromis, si les choses en demeuraient à l'état où elles en sont maintenant ; si tout notre passé restait en ruines ; si ces cendres, durcies par l'inondation, n'étaient pas remuées, pour en tirer quelque chose qui atteste la puissance du catholicisme, même dans les circonstances les moins favorables.

Mû par ces considérations, Mgr Taché, malgré sa répugnance à tendre la main, se mit en route pour le Canada, le 22 juin 1861, puis pour l'Europe, afin de solliciter la charité des cœurs généreux et compatissants. Il prêcha dans de nombreuses églises, et à ses appels répondirent de sympathiques échos.

Grâce aux subsides qu'il obtint, il put, durant l'été de 1862, bâtir, toute en pierres, au chevet de sa cathédrale future, une sacristie qui devait servir d'église provisoire, bien petite, il est vrai, car elle n'avait que douze mètres de long sur dix de large, dimensions convenables pour une sacristie, mais insuffisantes pour une église. Il la bénit solennellement, le 1er novembre, fête de la Toussaint, en présence de toute la population qui renaissait à l'espérance.

Pendant l'hiver suivant, on abattit dans la forêt, non loin de Sainte-Anne-des-Chênes, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Saint-Boniface, les arbres nécessaires pour la charpente de la cathédrale.

Les travaux de maçonnnerie furent commencés au printemps de 1863, et continuèrent jusqu'à l'automne suivant. L'édifice avait, alors, les quatre murs et le toit ; mais il fallut bien des années encore, pour lui donner les perfectionnements désirables : revêtement des colonnes, qui longtemps ne restèrent que des poutres équarries ; boiseries diverses, et surtout un clocher avec de nouvelles cloches. Celles-ci ne furent installées, dans leur domicile aérien, qu'au mois de mars 1865.

Dix ans plus tard seulement, les colonnes furent recouvertes ; puis, on dressa une tribune au fond de la nef pour l'orgue à tuyaux, et l'on commença les boiseries du chœur, en bois de cèdre des montagnes Rocheuses.

La cathédrale ne fut vraiment terminée qu'en 1887, et fut consacrée, le 18 septembre de la même année.

Elle n'avait certainement pas l'aspect imposant et la valeur artistique de nos magnifiques basiliques de France, ou d'Italie ; mais elle frappait le regard par ses proportions harmonieuses, comme aussi par les lignes pures et simples de ses trois nefs.

Après que le gros œuvre de la cathédrale avait été terminé, on avait

songé au palais épiscopal, dont les fondations furent posées, en 1864. Malgré toute l'activité des ouvriers, il ne fut habitable que vers le mois d'août 1865, quoiqu'il fût loin, à cette époque, d'être achevé.

Sur la porte d'entrée, Mgr Taché plaça une statue de la Sainte Vierge sauvée de l'incendie. Il la constitua la gardienne et la protectrice de la maison, suivant la parole de la Sainte Écriture : *Posuerunt me custodem* (Cant., I, 5).

Saint-Boniface, en 1880.

(Dans le t. II, p. 185, portrait de Mgr Taché.)

Lentement l'agglomération de Saint-Boniface s'accroissait, et prenait, peu à peu, l'air d'une petite ville. En 1882, on y comptait un peu plus de deux mille habitants.

§ 4

Winnipeg.

Si le développement de Saint-Boniface fut lent, celui de la ville qui se forma en face, sur la rive gauche de la rivière Rouge, dans le voisinage du fort Garry, fut, au contraire, assez rapide. Elle devint, dans la suite, un centre commercial si important, qu'elle mérita d'être appelée le « Chicago canadien ».

Jusqu'en 1869, elle ne fut qu'un modeste hameau, dont la population comprenait moins d'une centaine de personnes ; mais elle ne tarda pas à grandir, comme par enchantement.

L'année suivante, en effet, elle avait deux cent quarante habitants ; en 1874, elle en avait déjà près de cinq mille ; en 1875, sept mille ; en 1881, huit mille ; mais, en 1891, grâce à l'ouverture du chemin de fer canadien pacifique, la population s'élevait à plus de vingt-huit mille âmes.

A partir de cette époque, ses accroissements furent plus rapides encore. En 1893, elle comptait déjà trente-neuf mille habitants ; en 1901, plus de quarante-deux mille ; en 1906, quatre-vingt-dix mille. Quelques années plus tard, sa population atteignait le chiffre de cent cinquante mille âmes.

Depuis elle n'a cessé d'augmenter, par le courant ininterrompu d'immigration qui attire tant de gens de différentes langues dans les vastes plaines du Nord-Ouest Américain, dont on connaît, maintenant, l'extraordinaire fertilité.

Winnipeg devint, en même temps, la porte de ces territoires immenses, et le plus important marché de grains de l'empire britannique. De nos jours, il en expédie annuellement plus de soixante millions de boisseaux, soit plus de vingt millions d'hectolitres.

Au mois de mai 1869, Mgr Taché y ouvrit une école, et en confia la direction aux Sœurs Grises. Le 15 juin suivant, il dit, dans l'humble oratoire de cette école, la première messe qui ait été célébrée à Winnipeg, et nomma un jeune Oblat, le P. Mac Carthy, desservant des catholiques de l'endroit.

Tels furent les modestes commencements de la paroisse, depuis si importante, de Sainte-Marie, et du pensionnat du même nom.

Quoique les habitants de la ville naissante, pour la plupart de langue anglaise, fussent protestants en grande partie, et même orangistes, la chapelle du couvent fut bientôt trop étroite, car il arriva aussi des Irlandais, des Écossais et des Anglais catholiques. Les Oblats construisirent donc, sur un autre terrain, une bâtisse destinée à servir de presbytère, au rez-de-chaussée, et d'église, au premier étage. Nommé curé de la nouvelle paroisse, le P. Lacombe eut pour vicaire le P. Baudin, envoyé des États-Unis, au mois de septembre 1872.

Cette nouvelle église fut bénite solennellement, le 30 août 1874, par Mgr Taché qui, en présence d'une affluence considérable de fidèles, y célébra pontificalement le saint Sacrifice. Un Oblat, le P. Lavoie, directeur du collège de Saint-Boniface, prêcha un éloquent sermon sur ce texte : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église !

Les Oblats, en effet, avaient ouvert une école de garçons qui, dès

l'origine, eut une cinquantaine d'élèves, et devint le germe d'un collège florissant.

En septembre 1874, Mgr Taché consacra, dans la nouvelle église, une cloche dont le parrain fut M. Masson, député au Parlement fédéral, de passage à Saint-Boniface, et hôte du prélat.

A la même époque, le pensionnat de jeunes filles passa aux mains des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie spécialement vouées à l'éducation, et que le zèle du P. Lacombe avait amenées de Montréal, le 22 juillet précédent. Sous leur direction, le pensionnat de Sainte-Marie prit un merveilleux essor, couronné par des succès croissants. Attirées par sa bonne renommée, des jeunes filles protestantes y accoururent, au grand déplaisir des révérends ministres, qui firent tout leur possible, mais inutilement, pour les en détourner.

— Notre genre d'apostolat, écrivait le P. Lacombe au T. R. P. Fabre, le 24 décembre 1877, est adapté aux besoins d'une ville qui naît, et qui se forme par l'afflux d'émigrants de différentes nationalités et de différentes croyances religieuses. Le pasteur doit aller à la recherche de la brebis égarée, et la ramener péniblement au bercail. Le *compelle intrare* a ici son application, dans toute la force du terme. Que de gens, catholiques seulement de nom, nous arrivent de tous côtés pour faire fortune, et se cachent de nous pour n'être pas troublés par nos invitations !... Combien qui ne font que passer et repasser, en quête d'un emploi, n'importe où !...

Mais d'autres préoccupations remplissaient déjà l'esprit du P. Lacombe, toujours très entreprenant :

— Nous nous proposons, continuait-il dans la même lettre, de commencer, dans quelque temps, les premiers travaux d'une église plus vaste... En prévoyant que le flot de l'immigration va couler encore, il faut prévoir aussi que bientôt notre chapelle actuelle sera par trop insuffisante. Il nous faut, d'ailleurs, une église catholique convenable, en présence de ces temples que les sectes protestantes, bien pourvues d'argent, veulent bâtir en divers endroits de la ville. Nos paroissiens ont, maintenant, aussi plus d'élan, et semblent montrer plus de bonne volonté pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Le chant, les cérémonies, etc., tout cela a un grand attrait pour nos nouveaux venus, dont beaucoup ne sont pas entrés dans une église, depuis plusieurs années.

Dans ce terrain prêt pour la moisson, l'ennemi du genre humain s'empressa de semer l'ivraie.

— Ici, continue encore le P. Lacombe, ici, comme partout ailleurs, notre jeune pays est déjà envahi par les sociétés secrètes qui me font

contre nous une guerre acharnée, non pas ouvertement, mais en tâchant par la ruse de gagner les catholiques faibles, ou à demi instruits. Plusieurs, sans abandonner formellement leur religion, restent, cependant, unis à ces faux amis, qui les retiennent dans leurs liens criminels.

Pour encourager les paroissiens de Sainte-Marie, et raviver leur piété, Mgr Taché, de temps en temps, y officiait pontificalement, et adressait lui-même à l'auditoire une allocution toujours très goûtée.

Quoique la majorité de la population fût un mélange de protestants, de francs-maçons et d'orangistes, le prêtre catholique, néanmoins, était partout respecté. Les Pères portaient constamment l'habit ecclésiastique dans les rues, et nul ne se permettait à leur égard la moindre parole inconvenante. Les protestants eux-mêmes s'empressaient à leur montrer de la sympathie, et à les assurer de leurs bons offices.

En 1879, on se trouva suffisamment prêt pour la construction de la nouvelle et grande église, dont la première pierre fut solennellement bénite, le 15 août 1880, par Mgr Taché, entouré de ses religieux, en présence d'un grand nombre de catholiques et même de protestants.

Les travaux furent poussés avec tant d'activité que, le 4 septembre 1881, treize mois après, le gros œuvre était assez avancé, pour que l'édifice pût être ouvert au culte. La bénédiction du monument et la cérémonie d'inauguration furent faites par Mgr Taché, en présence d'une foule considérable, aux premiers rangs de laquelle on distinguait Son Excellence le lieutenant-gouverneur, avec les notabilités de Winnipeg et de Saint-Boniface. A l'évangile, Mgr Lynch, archevêque de Toronto, monta en chaire, et prononça, en anglais, le discours de circonstance. Après l'office, Mgr Taché, à son tour, adressa aux paroissiens quelques paroles émues, pour les féliciter de leur générosité, de leur esprit de foi et de leur entente pour les œuvres, malgré leurs diverses nationalités.

Bâtie au centre d'un des plus beaux quartiers de la ville, sur une artère qui en porte le nom, la *Saint Mary's Avenue*, cette vaste église est de style roman. Ses lignes harmonieuses laissaient déjà comprendre que, lorsqu'elle serait complètement terminée, elle offrirait un aspect des plus satisfaisants.

Malgré l'envahissement de l'élément anglais et protestant, l'élément français et catholique, qui avait paru perdre du terrain, s'était, cependant, renforcé peu à peu.

- Des cérémonies telles que celles que nous venons de voir, écrivait, à ce propos, le P. Lacombe, ne peuvent que contribuer à la vitalité de la véritable religion, dans ce pays, et assurer son succès.

Durant les années suivantes, on ajouta au monument une sacristie et un large sanctuaire, que Mgr Taché inaugura, le 1er novembre 1885, fête de la Toussaint, par une messe pontificale. Deux ans plus tard, la

Winnipeg. — Eglise Sainte-Marie.

belle église de Sainte-Marie, entièrement achevée, fut consacrée, le 25 septembre 1887, une semaine exactement après la cathédrale de Saint-Boniface. Catholiques et protestants s'étaient donné rendez-vous pour être témoins de ces deux cérémonies qui furent très imposantes, et laissèrent dans l'esprit des assistants un ineffaçable souvenir.

L'accroissement du nombre des catholiques, dans la ville toujours grandissante de Winnipeg, amena Mgr Taché à y créer une autre paroisse, qu'il mit sous le vocable de l'Immaculée-Conception. A peine avait-il ouvert au culte l'église de Sainte-Marie, le 4 septembre 1881, qu'il se préoccupa d'en bâtir une autre, dans la partie septentrionale de la ville, près de l'emplacement de la gare actuelle du chemin de fer.

Cette troisième construction fut menée rapidement aussi, à tel point que Mgr Taché put la bénir, le 8 décembre 1882. La P. Lebret, qui en avait surveillé les travaux, fut nommé curé de la nouvelle paroisse. Il construisit, à côté de l'église, un petit presbytère et une école.

Outre leur ministère déjà si absorbant, les Pères de Winnipeg desservaient encore les prisons et le pénitencier. Celui-ci se trouvait à une vingtaine de kilomètres, au nord-ouest de la cité.

§ 5

Saint-Charles.

Dans une vaste plaine, sur les bords de l'Assiniboine, affluent de la rivière Rouge, à une vingtaine de kilomètres de Saint-Boniface, avait été fondée la paroisse de Saint-Charles. Dès 1854, alors qu'il n'y avait qu'un peu moins de deux cents habitants, les Pères y avaient commencé, avec la construction d'un humble presbytère, celle d'une chapelle, remplacée ensuite par une église assez belle et plus spacieuse. En 1869, le nombre des habitants était monté à trois cent cinquante, et atteignit, peu après, le chiffre de quatre cents environ.

Cette paroisse n'était pas des plus privilégiées au point de vue spirituel, à cause du contact permanent avec les partisans de l'erreur ; aussi, en général, ces catholiques laissaient beaucoup à désirer. Les Pères n'épargnèrent, ni leur temps, ni leurs peines, pour leur donner, en anglais et en français, les instructions adaptées à ce milieu. Ils ouvrirent, en outre, une école fréquentée par une quarantaine d'enfants, et, plus tard, par quatre-vingts. N'ayant pu, pendant un temps assez long, avoir un instituteur, ils firent la classe eux-mêmes, acceptant généreusement ce surcroît de travail.

C'est probablement avec un peu trop d'enthousiasme, que le P. Marcou, en 1878, arrivé récemment de Montréal, à la saison chaude, écrivait, après quelques jours passés en cet endroit :

Saint-Charles est, dit-on, le plus beau site du Manitoba, et je n'ai pas de peine à le croire. Le terrain y est élevé et fertile. Le bois y abonde. La rivière Assiniboine roule ses ondes limpides, à quelques

pas de l'église... Bref, il y a, là, tout ce que les peintres demandent pour leurs paysages. N'y aurait-il pas, là, également, tout ce qu'il faut pour un noviciat ? Quoi qu'il en soit, je n'oublierai pas les jours heureux que j'y ai vécu !...

Théoriquement, la maison de Saint-Charles fut considérée comme devant être la maison de campagne des Pères de Sainte-Marie de Winnipeg ; mais, en réalité, ils n'y allèrent pas souvent, étant trop occupés, pour trouver le temps de prendre un peu de repos, malgré le grand besoin que, parfois, ils en auraient eu.

§ 6

Selkirk.

A quarante kilomètres au nord-est de Winnipeg, à un peu plus de la moitié de la distance entre cette cité et le lac du même nom, se constitua un nouveau centre d'habitation, destiné à un certain développement. C'est la ville actuelle de Selkirk, divisée en deux parties : la plus populeuse, sur la rive gauche de la rivière Rouge, *West Selkirk*, et l'autre, en face, appelée *East Selkirk*.

Malgré l'éloignement, les Pères de la maison de Sainte-Marie se chargèrent aussi d'assurer les secours spirituels aux familles catholiques de cette ville naissante.

Il en résultait pour eux une extrême fatigue, vu la multiplicité des voyages nécessités par cet apostolat ; mais ce ministère, rendu si pénible par les circonstances, s'imposait, car les catholiques étaient entourés, de toutes parts, non seulement par des protestants, mais, de plus, par des païens. Aussi, afin d'y fortifier le bien accompli, les Oblats y établirent trois écoles : une pour les enfants blancs, et deux pour les enfants sauvages.

A Selkirk se rattachèrent divers postes d'évangélisation, que les Pères visitaient fréquemment. Nous ne citerons ici que les principaux : Peguis, à huit kilomètres au nord, où ils bâtirent une jolie chapelle dédiée à saint Pierre ; Brokenhead, ou la Tête cassée, à trente kilomètres au nord-est ; Whitemouth, sur la rivière du même nom, à plus de soixante kilomètres au sud-est, etc.

§ 7

Troubles politiques.

Vers 1867, une certaine inquiétude se manifesta dans le [illegible] de la Rivière-Rouge, au sujet de son avenir.

Serait-elle définitivement annexée au Canada, ou appartiendrait-elle aux États-Unis ?

Ceux-ci, séparés d'elle par des frontières arbitraires, sans aucun accident de terrain pour les délimiter, ni les défendre, la convoitaient, et cherchaient à la soustraire à l'influence anglaise. Dans leur pensée, tout le Nord-Ouest devait être un trait d'union entre eux et l'Alaska, qu'ils venaient d'acquérir, la même année, en l'achetant à la Russie.

Désireux de s'étendre du côté de l'ouest, le Canada s'empressa de traiter avec la Compagnie de la baie d'Hudson, pour obtenir, en échange d'une compensation pécuniaire, les droits seigneuriaux qu'elle affirmait posséder, en vertu de la charte de 1670, par laquelle Charles II, roi d'Angleterre, lui avait octroyé le monopole exclusif du commerce des pelleteries.

Si élastiques étaient les termes de la charte royale, que la Compagnie avait prétendu, pendant deux siècles, avoir non seulement le monopole commercial, mais aussi la propriété absolue de l'immense territoire qui va, depuis les rivages de la baie d'Hudson, jusqu'aux sources lointaines des fleuves et rivières innombrables qui y déversent leurs eaux.

Elle administrait donc ces vastes régions, en pleine souveraineté.

Après deux cents ans de jouissance entière, le 1er décembre 1869, elle ne promit au Canada de lui abandonner ses droits, que moyennant le versement d'un chiffre respectable de millions de francs, plus la concession d'un vingtième des terres situées dans la zone fertile.

Mais les habitants n'avaient pas été consultés.

Se croyant vendus, malgré eux, et lésés dans leurs droits de propriété, comme aussi dans leur dignité de citoyens libres, les colons de la Rivière-Rouge se soulevèrent, et se donnèrent un chef dans la personne de Louis Riel.

Bientôt les troubles furent tellement graves, que le Gouvernement du Canada en fut effrayé. Il supplia donc Mgr Taché de revenir immédiatement de Rome, où le prélat était allé assister au concile du Vatican. Sa présence paraissait indispensable pour la pacification des esprits surexcités.

Dans leurs revendications, les colons étaient soutenus par des émissaires du Minnesota, qui, trouvant l'occasion bonne pour intervenir et réaliser des projets d'annexion, leur offrirent de fortes sommes d'argent, des armes et des munitions.

Ce concours intéressé ne fut pas accepté.

Néanmoins, des Américains se proposaient d'envahir le Manitoba. Ils se mirent même en marche, et leur succès eût été certain, si les

Métis avaient consenti à se joindre à eux ; mais, d'après les conseils de l'évêque et des missionnaires, ils préférèrent, malgré ce qu'ils avaient souffert en ces douloureuses circonstances, rester fidèles à la couronne britannique, dont ils reconnurent toujours la suzeraineté, et à laquelle leur loyauté assura la conservation du pays.

Leur jonction à l'avant-garde de l'armée américaine eût fourni, en effet, aux États-Unis un prétexte pour intervenir ouvertement et plus efficacement, en vertu du principe du *self-government*, ou droit qu'ont les peuples de choisir le gouvernement de leur goût.

A la suite de ces événements mémorables et d'une importance capitale, la colonie de la Rivière-Rouge, dont la population avait sensiblement augmenté, fut, le 15 juillet 1870, détachée administrativement des autres territoires du Nord-Ouest. Incorporée à la Confédération canadienne, elle forma la partie principale de la nouvelle province de Manitoba, désormais douée de tous les rouages d'un gouvernement régulier.

Maintenue sous la souveraineté de l'Angleterre, cette nouvelle province avait à sa tête un lieutenant-gouverneur, représentant du roi. En outre, elle avait un Parlement, composé de deux Chambres : la Chambre des Députés, ou Assemblée législative, et le Conseil législatif, sorte de Sénat modérateur.

Sous prétexte d'économies à réaliser, celui-ci fut supprimé, en 1877, et il ne resta que l'Assemblée législative, constituant, à elle seule, tout le Parlement provincial.

Ce ne fut pas sans inconvénient, comme nous le verrons plus loin, quand nous traiterons de la question scolaire au Manitoba. Des sénateurs à vie auraient probablement, par leur expérience, tempéré le sectarisme des députés élus en 1880, et qui, par leur intolérance fanatique, travaillèrent, avec hypocrisie d'abord, puis avec acharnement, à enlever aux catholiques les droits que la Constitution leur reconnaissait.

Le premier lieutenant-gouverneur fut l'honorable M. Archibald, homme de grand tact, et animé des meilleures intentions. Comme preuve manifeste de son impartialité, il prit, pour le seconder, deux ministres : l'un d'origine française et l'autre d'origine anglaise.

Un de ses travaux les plus urgents devait être la division de la nouvelle province, en vingt-quatre circonscriptions, ou collèges électoraux, pour l'envoi de vingt-quatre députés à l'Assemblée législative. Ne connaissant pas assez le pays, pour mener, lui-même, cette œuvre à bonne fin, il s'adressa à Mgr Taché, dont il appréciait la haute intelligence et l'expérience consommée des hommes et des choses.

Quelques jours suffirent à l'évêque, pour préparer un projet de division, dans lequel les limites de chaque arrondissement électoral étaient fixées avec une grande précision.

Le lieutenant-gouverneur en fut enchanté. Il le communiqua à ses ministres et aux Anglais les plus marquants. Tous s'en montrèrent très satisfaits, et ce projet fut adopté sans la moindre modification.

Heureux de ce premier résultat, M. Archibald continua, dans la suite, à consulter souvent Mgr Taché, pour lequel son admiration et sa vénération allaient grandissant.

Plusieurs de ses successeurs agirent de même, et l'intervention de l'évêque eut la plus salutaire influence pour l'avantage de chacun. Malheureusement il n'était pas en son pouvoir d'écarter complètement les causes de malaise, et surtout les éléments de désordre qui se glissent si facilement dans les choses humaines, principalement dans les agglomérations, où se coudoient des races diverses, aux intérêts parfois si opposés.

Les troubles de 1870 que nous venons de relater, ne furent donc qu'un prélude.

Nous verrons, plus loin, la reprise et le développement, bien plus accentué, de ce mouvement insurrectionnel, quinze ans plus tard. Les conséquences funestes s'en firent longtemps sentir, non seulement dans la province du Manitoba, mais même très au delà de ses frontières, dans le vaste Nord-Ouest Canadien.

CHAPITRE II

Évangélisation des Sauteux

1861-1887

§ 1

Saint-Laurent (Lac Manitoba).

Parmi les sauvages du Nord-Ouest Américain, les Sauteux furent au nombre de ceux qui se montrèrent le plus rebelles aux enseignements des Missionnaires.

Cruels, dissolus, orgueilleux et vaniteux même, car, comme des jeunes filles, ils tressaient en nattes leur chevelure, y semant à profusion des morceaux de cuivre, des paillettes brillantes, des boutons même, qu'ils disposaient aussi en colliers, ils étaient d'une grossièreté sans égale, et adonnés au vice de l'ivrognerie, qui en fait naître tant d'autres.

L'abus des liqueurs enivrantes les portait aux pires excès.

Dès 1847, leur évangélisation fut commencée par le P. Bermond, qui, à diverses reprises, résida parmi eux.

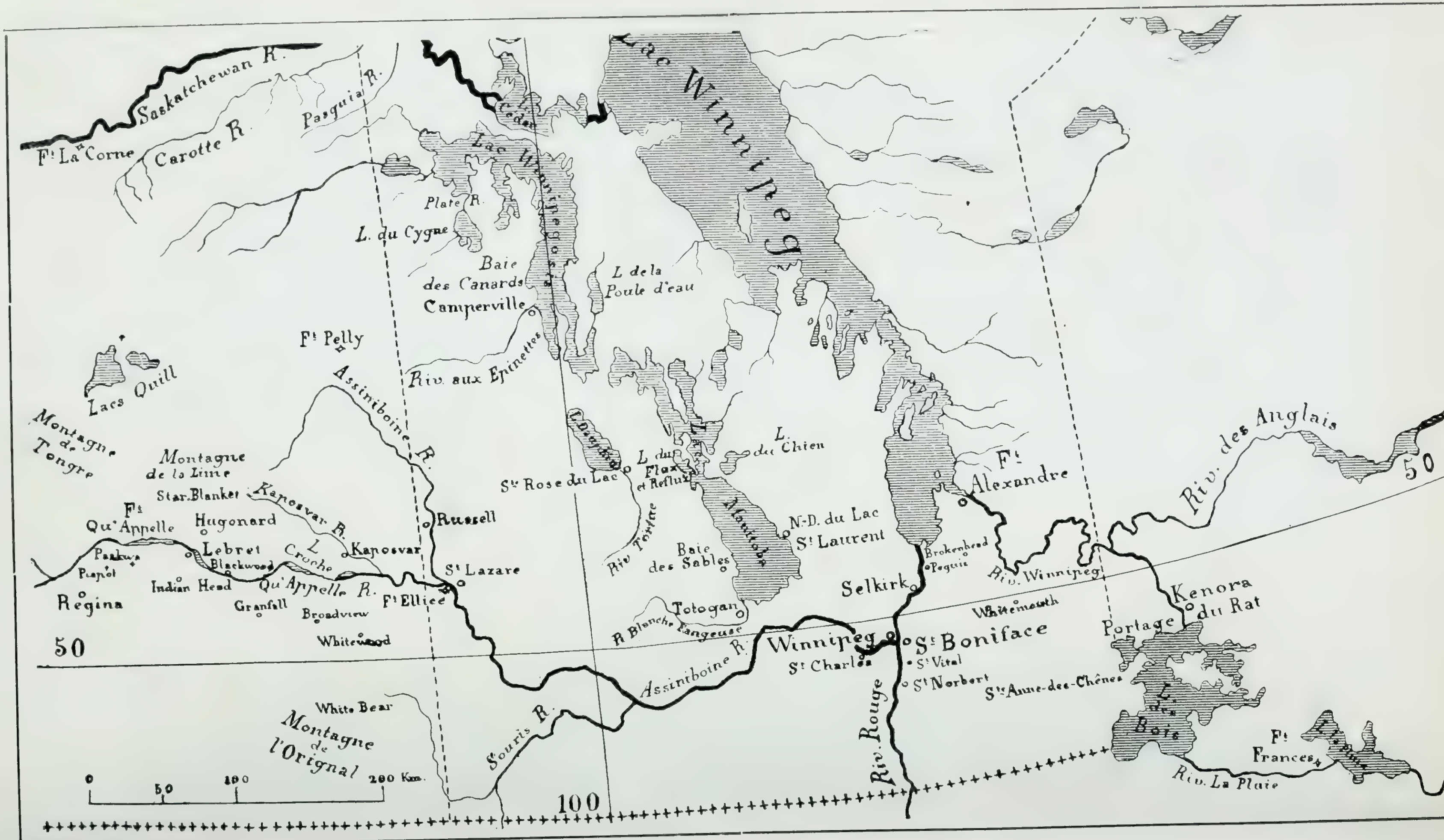
Dans un de leurs postes les plus éloignés, à la baie des Canards, *Duck bay*, vers le milieu de la rive occidentale du lac Winnipegosis, à plus de trois cents kilomètres au nord de Saint-Boniface, il leur bâtit une chapelle.

Il fit de même près de la rive sud-est du lac Manitoba, et appela cette Mission Notre-Dame du Lac. Le P. Tissier l'y rejoignit ; mais les résultats de plusieurs années de dévouement furent absolument nuls.

Devant la mauvaise volonté de ces sauvages, et vu le petit nombre des ouvriers évangéliques à cette époque, les supérieurs crurent plus sage de diriger les Missionnaires vers d'autres tribus mieux disposées, et qui semblaient désirer la lumière de la foi, au lieu d'immobiliser une phalange d'apôtres sur une terre complètement stérile en fruits de salut.

Dans la pensée des Oblats, ce n'était, là, cependant, que partie remise.

L'évangélisation des Sauteux fut reprise, en 1861. On commença par les riverains du lac Manitoba, qui avaient paru un peu moins revêches que les autres.



Lac Winnipeg
Saskatchewan R.
Pasquia R.
Fᵗ La Corne
Carotte R.
Lac Winnipegosis
Plate R.
L. du Cygne
Baie des Canards
Camperville
L. de la Poule d'eau
Fᵗ Pelly
Lacs Quill
Riv. aux Epinettes
Assiniboine R.
Montagne de Tongre
Montagne de la Lime
Star Blanket
Kanosvar R.
Fᵗ Qu'Appelle
Hugonard
Lebret
Blackwood
L. Croche
Kanosvar
Russell
Sᵗ Lazare
Qu'Appelle R.
Fᵗ Ellice
Regina
Indian Head
Grenfell
Broadview
Whitewood
50
L. Dauphin
Sᵗ Rose du Lac
L. du Flax et Reflux
L. du Chien
Manitoba
Riv. Tortue
Baie des Sables
N.-D. du Lac
Sᵗ Laurent
Totogan
R. Blanche
Fangeuse
Fᵗ Alexandre
Brokenhead
Peguis
Selkirk
Riv. Winnipeg
Riv. des Anglais
Kenora
du Rat
Portage
Whitemouth
Winnipeg
Sᵗ Boniface
Sᵗ Charles
Sᵗ Vital
Sᵗ Norbert
Sᵗ Anne-des-Chênes
L. des Bois
Fᵗ Frances
Riv. La Pluie
Assiniboine R.
Riv. Rouge
Souris R.
White Bear
Montagne de l'Orignal
0
50
100
200 Km.
100

Non loin de l'emplacement où avait été Notre-Dame du Lac, l'ancienne mission du P. Bermond ; dans un joli site, près du lac, à la lisière de la prairie et de la forêt, ils fondèrent une nouvelle mission, qu'ils dédièrent à saint Laurent. Les alentours en furent, peu à peu, singulièrement embellis par les travaux persévérants des Pères et des Frères convers.

Néanmoins, cette fois encore, les commencements furent difficiles. Il ne fallut rien moins qu'une constance à toute épreuve, pour rendre moins ombrageux ces farouches caractères, et ramollir un peu ces âmes, plus dures que les rochers.

Les conversions individuelles furent lentes ; mais, en 1866, on comptait, à Saint-Laurent, treize familles catholiques : c'était peu, et c'était beaucoup.

Dix ans plus tard, ce chiffre était presque triplé. Cette chrétienté naissante se composait de trente-deux familles, et, circonstance digne de remarque, c'étaient des familles nombreuses.

L'école établie par les Pères avait une cinquantaine d'enfants ; puis, elle en eut jusqu'à soixante-dix.

Une lettre écrite, le 20 septembre 1869, par le P. Simonet, montre le bien accompli déjà.

- Nos fidèles de Saint-Laurent sont de bons chrétiens. Ils fréquentent tous assez souvent les sacrements... Je n'ai qu'une chose à leur reprocher : c'est leur paresse, ou leur indifférence, quand il s'agit de faire quelque chose pour leur église.

Il s'agissait, en effet, de remplacer l'ancienne chapelle, pauvre construction de dix mètres de long sur sept de large, qui menaçait ruine. Du reste, rien ne la distinguait des maisons ordinaires, si ce n'est une petite croix placée au sommet.

On dut attendre encore, avant de pouvoir poser les fondements de la future chapelle, dont on ne bénit la première pierre que le 10 août 1873, fête de saint Laurent, patron de la Mission. Elle fut terminée en deux ans. C'était une jolie église de vingt mètres de long. Elle posséda même un harmonium pour soutenir la voix des chantres.

Cette rénovation du temple matériel était le prélude immédiat d'un perfectionnement plus grand encore dans les âmes, et de bénédictions du ciel toutes spéciales.

A l'occasion de l'année jubilaire de 1875, le P. Lacombe, supérieur de la maison de Sainte-Marie de Winnipeg, vint prêcher, à Saint-Laurent, une retraite qui opéra un très grand bien. Commencée le 19 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, elle se termina, le dimanche suivant, 26.

- Deux fois par jour, écrit le P. Camper, les fidèles se rassemblaient pour implorer les miséricordes divines, et entendre expliquer les grandes vérités du salut. Le matin, à neuf heures, la grand'messe était suivie d'une instruction. A trois heures de l'après-midi, il y avait chant d'un cantique, récitation du chapelet, puis une seconde instruction.

Avertis quelques semaines d'avance, tous se firent un devoir d'assister à chacun de ces exercices. Ceux mêmes qui demeuraient à dix ou douze kilomètres, se seraient reproché d'en manquer un seul. Matin et soir, la nouvelle chapelle se remplissait, comme les dimanches et les grandes fêtes.

Pauvres, vivant, au jour le jour, de pêche ou de chasse, la plupart, pour être assidus, avaient un véritable sacrifice à faire, mais ils préféraient s'exposer au jeûne, plutôt que de laisser passer une si bonne occasion d'entendre la parole de Dieu. Ils l'écoutèrent avec la plus religieuse attention.

A la fin de la retraite, tous, à l'exception de deux ou trois rebelles, s'approchèrent du tribunal de la Pénitence et reçurent la sainte Communion.

Mgr Taché avait promis de venir clôturer la retraite, en conférant à quelques personnes le sacrement de Confirmation. Le samedi, dans l'après-midi, plusieurs jeunes gens à cheval partirent à sa rencontre, armés chacun d'un fusil, et l'atteignirent à une douzaine de kilomètres de la Mission. Dès qu'ils l'aperçurent, ils le saluèrent de nombreuses décharges, puis tombèrent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Ils se rangèrent ensuite derrière sa voiture, pour lui servir d'escorte.

Le cortège arriva, vers cinq heures du soir, à Saint-Laurent. Avertis de son approche, tous les retraitants se massèrent, à genoux, à la porte de l'église, pour recevoir, à leur tour, la bénédiction du prélat, à laquelle les jeunes gens, à cheval, répondirent par une nouvelle décharge de mousqueterie.

Le lendemain, à la grand'messe d'abord, puis l'après-midi, Mgr Taché prit plusieurs fois la parole pour féliciter les assitants des excellentes dispositions qu'ils avaient apportées à la retraite. En terminant, il les engagea à la couronner par un nouveau sacrifice, librement accepté et courageusement offert à Dieu : celui de renoncer, toute leur vie durant, à l'usage de boissons enivrantes. Cent quarante répondirent à l'invitation de leur bien-aimé Pasteur. Dans ce nombre, on comptait des femmes et des jeunes filles, car même le sexe faible avait un fort penchant pour l'*eau-de-feu*.

L'impression produite sur les sauvages par cette retraite fut profonde. Longtemps ils en parlèrent avec émotion, aimant à se rappeler ces jours,

durant lesquels ils avaient goûté de si célestes joies. La parole de Dieu n'avait pas seulement retenti à leurs oreilles, comme un airain sonnant ; elle était allée droit à leur cœur.

Depuis cette époque, leurs confessions et leurs communions devinrent plus fréquentes. Plusieurs s'approchaient des sacrements chaque mois et même plus souvent. Les moins fervents ne manquaient pas de le faire, au moins aux principales fêtes.

Auparavant, en semaine, presque personne n'assistait à la messe ; mais, depuis, un bon nombre y vinrent, chaque matin. Ils prirent, en outre, l'habitude de la visite quotidienne au Très Saint Sacrement, et de la pratique, si louable et si bienfaisante, du chemin de la croix.

Malgré l'inconstance si naturelle aux sauvages, ce ne fut pas, là, un feu de paille. Au Chapitre général de la Congrégation, en 1879, le délégué du vicariat de Saint-Boniface put, en connaissance de cause, affirmer que Saint-Laurent était vraiment une belle mission, donnant de réelles consolations aux Pères qui en étaient chargés.

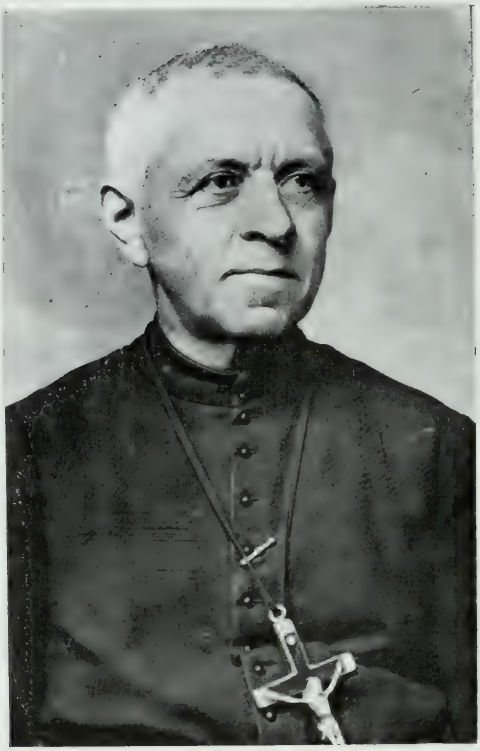
Dans un ouvrage publié à la même époque, et intitulé : *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord*, un voyageur distingué, le comte Louis de Turenne, constate, lui aussi, l'assiduité des sauvages de Saint-Laurent aux exercices du dimanche.

— Les fidèles, écrit-il, sont nombreux et assistent à l'office avec recueillement. A la fin de la messe, le P. Camper prononce un sermon, d'abord en français, pour les Métis, puis en sauteux, qu'il semble posséder admirablement. Cette langue harmonieuse et sonore, il la parle avec toute l'emphase et les gestes qui caractérisent les Indiens.

En 1885, il y avait, groupées aux alentours de la chapelle, cent trente-six familles, formant un total de plus de sept cents âmes. On put établir, dans cette population, deux congrégations : l'une, celle de Sainte-Anne, pour les mères de famille, et l'autre, celle des Enfants de Marie, pour les jeunes filles. Il en résulta un accroissement notable de la piété.

Mgr Taché étant revenu, le 30 août 1886, pour confirmer soixante-huit personnes, éprouva une très vive consolation. Il se rappelait, avec émotion, ce que cette fondation avait coûté de souffrances, et combien longtemps elle était demeurée stérile. Il la voyait, maintenant, florissante, avec un grand nombre de chrétiens très attachés à notre sainte religion, dont ils observaient fidèlement les préceptes.

Parmi les Oblats si méritants qui, avec un courage inlassable, se dévouèrent à cette œuvre si pénible, mais, enfin, couronnée de succès, nommons les Pères Simonet, Camper, Saint-Germain, Dupont, Gascon, Chaumont



Le P. Camper.

Saint-Laurent (Lac Manitoba).
Troisième église, bâtie pour remplacer les deux premières, construites en bois.

et le Frère Mulvihill, irlandais, qui, sans cesser d'être un excellent religieux, y fut d'abord maître d'école, puis maire, notaire et juge de paix de la localité, titres variés que lui conféra le Gouvernement, et dont il remplit les multiples fonctions à la satisfaction de tous.

Non seulement les Missionnaires prodiguaient les soins spirituels à la population, de plus en plus nombreuse, qui se groupait autour de leur église, mais aussi aux sauvages disséminés sur les bords des lacs Manitoba et Winnipegosis, ou petit Winnipeg, ayant chacun une longueur presque de deux cents kilomètres.

Ils rayonnèrent également plus à l'ouest, autour du lac du Cygne, *Swan lake*, un peu plus petit que le lac Winnipegosis, avec lequel il communique par la rivière Plate.

Cet apostolat nécessitait, jusqu'à plus de quatre cents kilomètres dans le nord, des voyages incessants, d'autant plus pénibles et fatigants que, par un phénomène assez singulier, dans ces lacs, où les couches de calcaire abondent, des blocs isolés de granit se rencontrent, amoncelés en bancs qui se prolongent bien loin, au large, et rendent la navigation périlleuse. Plusieurs fois, les fragiles canots des Missionnaires vinrent s'y briser.

En certains endroits, ce sont des cailloux, rangés en lignes parallèles, couverts d'une mince couche de terre, mais laissant entre eux, sous un gazon trompeur, une série de marais quelquefois fort étendue. Cette mince végétation gêne énormément la marche de ceux qui, se croyant sur un sol résistant, se retrouvent, à leur grand déplaisir, très souvent les pieds dans l'élément liquide et froid.

Au printemps surtout et à l'automne, on ne doit pas oublier, qu'en ces parages, la terre c'est de l'eau.

Autour de ces trois lacs, sur de larges espaces, vivaient d'assez nombreux sauvages, mais en familles isolées, et, par suite de cet état de dispersion, plus difficiles à évangéliser. En outre, ces aborigènes se déplaçaient fréquemment, car, ignorant la culture, ils vivaient exclusivement de chasse et de pêche.

– Le travail du Missionnaire voyageur est très rude, écrivait le P. Tissot, dans son Rapport au Chapitre général de 1873. Arrivé auprès de quatre ou cinq familles, il doit aller au secours de tous, depuis celui qui vient de naître, jusqu'au vieillard : baptiser, instruire, confesser, consoler les affligés et réprimander ceux qui dévient du bon chemin.

Souvent, tout cela était à faire dans une seule et même famille. C'était l'occupation, partout recommencée, du Père, pendant les mois

que durait sa tournée. Pour sa nourriture, il s'en remettait à la générosité de ceux qu'il visitait : c'est-à-dire qu'elle n'avait rien de succulent, ni même de simplement attrayant. Le sauvage n'est pas donnant : c'est là son moindre défaut. Surtout quand il est pauvre et qu'il n'a que le strict nécessaire, la pensée ne lui viendra jamais de se dépouiller de la moindre parcelle de ses provisions, pour l'offrir à celui qui, au prix de tant de fatigues, accourt lui apporter en abondance les biens spirituels.

Malgré tant de privations, de dangers et de misères, le Missionnaire était content. La foi lui ouvrait des horizons immenses. Dans son cœur, il goûtait une joie qui n'est plus de la terre. Au sein de tant d'épreuves quotidiennes, il apprenait, de plus en plus, par son expérience personnelle, combien est vraie la parole du Maître : « Mon joug est suave et mon fardeau léger ! »

Pour gagner à Jésus ces déshérités de la nature, les Oblats étaient heureux de se faire, comme saint Paul, tout à tous, même sauvages avec les sauvages, en ce sens qu'ils devaient renoncer à tout ce que la civilisation regarde comme indispensable à la vie humaine.

Chaque année donc, les Pères de Saint-Laurent, les uns après les autres, équipaient leurs traîneaux à chiens, chaussaient les raquettes, ou, suivant la saison, s'embarquaient sur un frêle canot d'écorce. Ils employaient chacun plusieurs mois à ces courses apostoliques si fatigantes, de huit à neuf cents kilomètres. Le plus souvent, ils en faisaient à pied la majeure partie, à la suite de leurs chiens charriant les bagages, et, le soir, campaient à la belle étoile, par des froids extrêmement rigoureux.

Outre le travail continuel de ces visites, il fallait étudier et posséder à fond au moins trois langues extrêmement difficiles, pour répondre aux exigences de ce ministère varié.

Ils évangélisèrent ainsi plusieurs postes, dont nous ne citerons ici que les principaux :

1° D'abord, l'ancien poste de Notre-Dame du Lac.

2° Totogan, à l'ouest, près de l'extrémité méridionale du lac Manitoba.

3° La Rivière Blanche-Fangeuse, *White-mud river*, qui se jette dans ce lac, près de Totogan. Elle aurait peu d'importance par elle-même, mais elle traverse une petite vallée fertile, où quelques familles s'étaient établies, et où probablement d'autres viendraient encore se fixer. Les Pères donc la visitèrent fréquemment.

4° La baie des Sables, *Sandy bay*, sur la côte occidentale.

5° Le lac du Chien, *Dog lake*, près de la côte orientale du lac Manitoba, à l'endroit où celui-ci se resserre.

6° Le Détroit, ou presqu'île entre ces deux lacs.

7° Le lac du Flux et Reflux, en anglais *Ebb and Flow*, petit lac très étroit, mais allongé à l'ouest de cette presqu'île.

8° La rivière de la Poule d'eau, en anglais *Water-hen*, trait d'union entre les lacs Manitoba et Winnipegosis. Vu ses nombreux méandres, elle parcourt, de vingt à trente fois, la distance qui sépare ces deux lacs. Elle est rapide, peu profonde, et a une foule de subdivisions à travers ce pays bas et marécageux.

9° Le lac du Cygne, *Swan lake*, à l'ouest de la partie septentrionale du lac Winnipegosis.

10° La rivière Plate, *Shoal river* ; la rivière à la Grue, *Crane river* ; Posen, etc., etc.

La multitude de lacs qui couvre le pays, dans cette vaste région, et l'inextricable dédale des cours d'eau qui les unit, rendent très vraisemblable le sentiment d'après lequel, à une époque géologique relativement peu éloignée, tous ne formaient, avec le grand lac Winnipeg, qu'un seul et même bassin : vraie mer intérieure.

En fait, beaucoup de ces terrains sont à peine émergés, et encore très imbibés d'eau. Ils forment des marécages, au milieu desquels il est très difficile de marcher, et dans lesquels on est très exposé à s'enfoncer, et même à s'enliser.

Le résultat de ces expéditions si longues, si fatigantes, et, parfois, si périlleuses, ne fut pas sans consolations. Une lettre du P. Camper, datée du 17 décembre 1884, nous le révèle :

« Daigne le Maître du champ nous envoyer encore un plus grand nombre d'ouvriers. Vous seriez étonné de voir nos enfants sauvages lire passablement en français... Et si vous les entendiez chanter avec ensemble, soit la messe des Anges, soit la messe Royale, ou bien des cantiques en sauteux et en français, même des antiennes et des psaumes en latin, vous seriez émerveillé !... Je n'ai pas besoin de vous dire combien le progrès de nos fidèles, éloignés à de telles distances, réjouit le cœur du Missionnaire. Ils lui font oublier et compter pour rien la rigueur du froid, les campements à la belle étoile, et les marches forcées de plusieurs centaines de kilomètres, au pas de course, à la suite des chiens qui tirent le traîneau, chargé de son bagage.

§ 2

Notre-Dame des Sept-Douleurs.
(Baie des Canards et rivière aux Épinettes.)

Quoique tant de postes divers fussent régulièrement visités par les Pères de Saint-Laurent, celui de la baie des Canards, fondé autrefois par le P. Bermond, n'était pas négligé.

C'était, au contraire, un de ceux auxquels ils se consacraient spécialement.

En 1864, un mouvement de conversion s'y dessina. Les Pères eurent le bonheur de baptiser quelques adultes, et Mgr Taché vint donner la confirmation à vingt-deux d'entre eux.

Chaque année, les infatigables Missionnaires y passèrent une partie de l'hiver, recueillant, chaque fois, de nouveaux fruits de conversion.

En 1869, ils y élevèrent une nouvelle chapelle plus spacieuse, car celle qu'ils avaient bâtie, huit ans auparavant, était insuffisante, et, d'ailleurs, tombait en ruines.

Un sauvage catholique de la baie des Canards, Jean-Baptiste Napakisit, leur servait ordinairement de guide dans leur courses à travers les forêts, les marécages et les fondrières.

L'année du Jubilé, en 1875, les habitants du lieu voulurent le choisir pour chef.

Après bien des hésitations, il accepta, dans l'espoir que, si le Gouvernement agréait sa nomination, il verrait se réaliser le plus ardent de ses désirs : entendre plus souvent parler de Jésus-Christ, et procurer à ses enfants et à ceux des autres le bienfait d'une éducation chrétienne.

C'étaient, là, certainement de fort beaux sentiments, et il serait à souhaiter que tous les élus du suffrage universel, dans nos pays civilisés, députés, maires et sénateurs, eussent un idéal aussi élevé.

Le nombre des Pères ayant augmenté, il fut, enfin, possible de constituer un établissement fixe, près de la baie des Canards, à l'embouchure de la rivière aux Épinettes, *Pine river*, qui se jette dans le lac Winnipegosis. L'église que les Oblats y bâtirent, fut dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ils y fondèrent aussi une école, ainsi qu'au poste de la Poule d'eau.

C'est de là, désormais, que furent desservies les autres stations situées plus au nord, comme celles du lac du Cygne, de la rivière Plate, etc.

Une agglomération s'y forma, et augmenta peu à peu. En outre, plusieurs familles indiennes, venant des plaines de l'ouest, résolurent

de s'y arrêter. Il en résulta un village, puis, plus tard, une petite cité, qui grandit, elle aussi, et que, par reconnaissance pour le P. Camper, on appela Camperville, nom qu'elle porte encore sur les cartes géographiques actuelles.

Ce qui attira, de plus en plus, en cet endroit, les sauvages nomades et aussi les Métis, c'était la facilité de l'existence offerte par un lac très poissonneux, et, surtout, la présence d'une école, dont ils voulaient faire bénéficier leurs enfants.

Païennes, ou indifférentes, à leur arrivée, ces familles ne cachaient pas, cependant, leur intention de se convertir au catholicisme, et commençaient par faire baptiser leur nombreuse progéniture.

§ 3

Sainte-Rose du Lac (Lac Dauphin.)

Un autre centre de population se forma à l'ouest du lac Manitoba, et au sud-est du petit lac Dauphin, dans la vallée de la *Turtle river*, appelée, par les uns, rivière aux tourtes, ou tourterelles, et, par les autres, rivière aux tortues, le mot anglais *turtle* ayant ces deux significations.

Il fut, d'abord, composé de Métis, auxquels s'adjoignirent ensuite des colons blancs, franco-canadiens, et même des Européens, venus de la France, de l'Irlande et de l'Écosse.

C'est de la station d'*Ebb and Flow*, lac du Flux et Reflux, que les Oblats avaient commencé par porter à cette région les secours religieux. Ils y bâtirent ensuite une belle église et une école, en rapport avec l'importance de la population.

Grâce à leur zèle, fut créée, là, une paroisse qu'ils appelèrent Sainte-Rose du Lac, et qui prit, dans la suite, de notables développements.

§ 4

Fort Alexandre (Lac Winnipeg.)

Magnifique pièce d'eau, le lac Winnipeg a près de quatre cent cinquante kilomètres de long, et, parfois, jusqu'à quatre-vingt-seize de large.

Quoiqu'il ait eu, autrefois, une surface triple, ou quadruple, on voit, par ces chiffres, qu'il a encore une étendue fort convenable : elle équivaut à quarante-trois fois celle du lac de Genève.

A l'est, ses bords sont formés par des rochers granitiques ; à l'ouest, par des couches de calcaire et des bancs de sable ; mais, à cause de son peu de profondeur, ses eaux ne sont pas limpides : de là, son nom de Winnipeg, qui, en algonquin, signifie eau bourbeuse et sale.

Il reçoit des cours d'eau très importants, entre autres : au sud, la rivière Rouge ; au nord-ouest, la Saskatchewan ; au nord-est, vis-à-vis de l'embouchure de celle-ci, par une sorte de symétrie, la rivière Winnipeg, qui est comme scindée en deux branches, venant à la rencontre l'une de l'autre, pour mêler leurs ondes dans cette mer intérieure.

Fort belle rivière, la Winnipeg, longue de sept à huit cents kilomètres, traverse le lac La Pluie et le lac des Bois, reçoit ensuite, à droite, la rivière aux Anglais, et présente sur son parcours une foule de rapides, se terminant en chutes et en cascades. Ils sont si nombreux, en certains endroits, qu'on l'appelle, alors, rivière Blanche, car ils s'y succèdent, si rapprochés les uns des autres, que, sur de grandes distances, l'eau est partout écumante.

Près de l'embouchure de la rivière Winnipeg, à cent trente kilomètres environ au nord-est de Saint-Boniface, s'élève le fort Alexandre, d'où l'on a une vue splendide sur l'immense lac.

Les Oblats qui l'avaient visité, peu après leur arrivée, y retournèrent, et y fondèrent un établissement, vers 1865, pour évangéliser les Sauteux de cette région, jusqu'au lac des Bois, la rivière La Pluie et la rivière aux Anglais.

Dix ans plus tard, beaucoup de ces sauvages étaient devenus profondément chrétiens. Les Pères leur bâtirent une belle église, avec une école.

§ 5

Kenora ou Portage du Rat (Lac des Bois).

Long de plus de cent kilomètres et large de cinquante à soixante, le lac des Bois, *Lake of the Woods*, renferme plusieurs milliers d'îles : dix-mille, assure-t-on, grandes et petites, couvertes de forêts de cèdres, de trembles, d'épinettes et de sapins ; innombrables bouquets de verdure, émergeant des eaux.

A chaque instant, l'aspect du paysage change. Entre ces îles, des passages, tantôt larges, tantôt étroits, mais irréguliers et très pittoresques, constituent, par leurs gracieux méandres, un inextricable labyrinthe, dans lequel on pourrait très facilement s'égarer, si on n'avait un guide expérimenté et un habile pilote.

Nous n'oublierons jamais l'excursion que nous y fîmes, nous-même,

au mois d'août 1912, sur le coquet petit bateau à vapeur de notre maison de Kenora. C'est un de nos plus charmants souvenirs de notre long et si instructif voyage dans le Nord-Ouest Américain.

A l'extrémité septentrionale de ce remarquable lac des Bois, la rivière Winnipeg, par laquelle il se décharge, forme des cascades mugissantes, en se précipitant sur un lit de rochers.

C'est un endroit délicieux, et, à notre époque, le rendez-vous des promeneurs pendant la belle saison.

On y vient même de la ville de Winnipeg, quoiqu'elle soit éloignée de plus de deux cents kilomètres, distance qu'en chemin de fer on parcourt actuellement en quelques heures.

Le nom, si curieux, de Portage du Rat, ou Portage aux Rats, fut donné à ce lieu par les sauvages, qui, ne pouvant descendre en canot ces rapides dangereux, et obligés de faire « portage », trouvèrent établis aux environs une multitude de rats musqués, qui avaient élu domicile dans les grandes herbes et les joncs des marais voisins, où ils s'étaient construits des habitations sphériques, assez semblables à celles des castors.

De bonne heure, les Oblats visitèrent cette localité, et y bâtirent une chapelle sous le vocable de Notre-Dame du Portage. Suivant

Kenora. (Portage du Rat.) — Église et maison des Pères.

leur pratique constante, ils y ajoutèrent une école, fréquentée par soixante-dix enfants, chiffre qui, dans la suite, monta à cent soixante. Ce développement les amena à créer trois autres écoles dans ce district. Diverses compagnies, en effet, ne tardèrent pas à exploiter les forêts de cette région, même sur une grande échelle. Elles y construisirent de nombreuses scieries mécaniques, en vue du commerce des bois qui, en peu de temps, devint considérable.

La première chapelle fut remplacée par une belle église en pierres, contiguë à la maison des Pères, avec une magnifique tour en granit rouge et gris : le tout sur un petit monticule qui domine le lac et les cascades, près de la gare actuelle et importante du chemin de fer *Canadian Pacific*.

De là, les Pères entreprenaient, vers le nord, l'est et le sud, des courses dans un rayon d'une centaine de kilomètres, faisant ainsi, de leur établissement du Portage du Rat, un véritable centre de missions indigènes. Ils s'avançaient jusqu'à des stations fort éloignées, telles que Keewatin, Déception, Rottland, et celles du lac Seul, de la baie Vermillon, de la rivière de l'Aigle, du lac des Fleurs, des détroits du Foin, etc. Aucune fatigue ne les arrêtait, quand il s'agissait de jeter la bonne semence de l'Évangile, au milieu des tribus infidèles, plongées dans les ténèbres des plus grossières erreurs.

Le courant ininterrompu de l'immigration détermina, au Portage du Rat, l'éclosion d'une petite ville, qu'on appela Kenora. Elle prit, peu à peu, une réelle importance, de sorte que la Congrégation y possède, de nos jours, un établissement des plus agréables et des plus intéressants.

§ 6

Fort Frances (Lac La Pluie).

Parmi les postes visités, dès l'origine, par les Pères de la résidence de Kenora, il nous faut donner une mention spéciale à celui de fort Frances, situé près de l'endroit où commence la rivière La Pluie, qui fait communiquer le lac de ce nom avec celui des Bois, à plus de cent cinquante kilomètres au sud-est du Portage du Rat.

En été, le voyage était facile : on pouvait le faire en canot ; mais, en hiver, le lac et la rivière étant glacés, on ne pouvait y aller qu'en traîneau à chiens, ou bien à cheval. Comme on devait souvent s'écarter des chemins battus, pour visiter les groupes isolés, on était dans la nécessité de chausser les raquettes, et de faire à pied une grande partie du trajet. La nuit venue, quand on sentait tous ses membres transis

par le froid, on n'avait d'autre ressource que de coucher, en plein air, sur quelques branches de sapin, en guise de lit, ou au fond d'une excavation creusée dans la neige.

— On a beau avoir l'âme poétique, écrivait, à ce propos, le P. Cahill, après une journée de fatigue extrême, au moment de prendre un peu de repos, dans de telles conditions, on ne peut se défendre, aux débuts surtout, de quelque anxiété. Mais on s'y fait... Roulez-vous dans vos couvertures, près du feu que vous aurez eu soin de bien préparer, et attendez le sommeil. Il ne tardera pas à venir, pour peu que vous soyez habitué à ce genre de couchette...

Il y avait, dans les environs de fort Frances, un certain nombre de familles, descendant de Canadiens, qui, venus, un siècle auparavant, au service de la Compagnie du Nord-Ouest pour la traite des fourrures, s'y étaient mariés à des sauvagesses. Ces ancêtres avaient pris assez rapidement les habitudes de leur nouvelle patrie, ne gardant rien de celles du pays qui les avait vus naître. Ils en avaient oublié même la langue. Eux et leurs fils, ou petits-fils, ne parlaient guère que le sauteux.

Là aussi, les Oblats commencèrent par bâtir une chapelle et une école fréquentée régulièrement par une trentaine, puis une cinquantaine d'enfants indigènes.

— Ces Métis sauteux, écrivait encore le P. Cahill, sont maintenant de braves gens, dont la foi, l'assiduité aux offices et la participation aux sacrements font ma consolation. Ils savent bien leurs prières, et ont une aptitude prononcée pour le chant.

CHAPITRE III

Dans la vallée de la Qu'Appelle

1865-1889

§ 1

Saint-Florent.

La rivière Rouge reçoit, à Winnipeg, le plus important de ses affluents, l'Assiniboine, au cours excessivement tortueux, et d'une longueur de plusieurs centaines de kilomètres.

Celle-ci, à son tour, a pour principal tributaire, à l'ouest, la rivière qu'Appelle, ou qui Appelle. Ce cours d'eau serpente au fond d'une délicieuse vallée, et, en s'élargissant à plusieurs endroits, forme huit lacs très poissonneux.

Actuellement, le grand chemin de fer *Canadian Pacific*, qui unit les deux océans, traverse cette vallée. A cinq cent vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Winnipeg, un peu avant Regina, se trouve la gare de Qu'Appelle.

De cette gare, pour atteindre notre établissement, il ne reste plus qu'à parcourir une vingtaine de kilomètres, en voiture, par de beaux chemins et sur un terrain accidenté. A mesure que le voyageur s'approche du terme, il est frappé, de plus en plus, d'admiration, à la vue du superbe panorama qui se déroule à ses yeux.

C'est la vallée de la Qu'Appelle, entourée de collines d'une centaine de mètres de hauteur, au fond de laquelle reposent huit lacs charmants, peu larges, mais longs de quelques kilomètres. Ils se relient ensemble par la rivière du même nom, qui, considérée des cimes environnantes, semble un filet d'argent, tendu comme une ligne de pêcheur cherchant des victimes, dans ces jolis lacs, riches viviers, où abonde un poisson excellent.

— Entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses, écrivait Mgr Taché, il n'y a rien de comparable aux beautés de cette vallée gracieuse.

Lui-même, le 12 octobre 1865, fête de la Maternité de la Sainte Vierge, il vint, en personne, sur un fertile plateau, entre deux lacs, jeter les

fondements d'une Mission, destinée, dans les desseins de la Providence, à devenir l'un des centres les plus importants de l'évangélisation des sauvages, comme aussi de leur éducation, par la grande école industrielle qui, dans la suite, y fut ajoutée.

Dans les immenses plaines qui s'étendent à l'ouest de Saint-Boniface, il n'y avait encore aucune église, ni chapelle, et les pauvres tribus nomades qui les habitaient, étaient toutes plongées dans les ténèbres du paganisme, ne connaissant que les rites superstitieux, cruels et ridicules d'une abjecte idolâtrie.

— *Pinguescent speciosa deserti*, s'écriait Mgr Taché, en se rappelant une parole de l'Écriture-Sainte, persuadé, comme par un pressentiment surnaturel, que l'établissement dont il fixait l'emplacement, aurait, pour le salut de tant d'âmes jusqu'alors abandonnées, une influence décisive et des plus efficaces.

La nouvelle Mission fut placée, d'abord, sous le patronage de saint Florent, et il en fut ainsi pendant une vingtaine d'années.

Le premier Oblat qui en eut la charge, fut le P. Decorby, auquel on adjoignit, deux ans plus tard, le P. Lestanc ; puis, le P. Hugonard, qui devait laisser un souvenir impérissable, et dont une station de chemin de fer porte actuellement encore le nom, comme une autre, dans le voisinage, porte celui du P. Lebret, son confrère, que le Gouvernement fédéral du Canada nomma le premier « maître de poste » de cette localité.

Avant d'entreprendre la conversion des sauvages, il fallait s'occuper, d'abord, des Métis, qui, dans cette région, s'adonnaient à la chasse, principalement à celle, parfois si périlleuse, du bison, ou buffalo, ou bœuf des prairies.

Une quarantaine de familles de ces Métis demeuraient, de préférence, dans le voisinage de la Mission ; mais près de quatre cents autres étaient disséminées à de grandes distances, dans un rayon de deux à trois cents kilomètres, ce qui nécessitait, pour les Pères, des voyages longs et pénibles, durant plus de la moitié de l'année.

Ces intrépides chasseurs, en effet, obligés pour vivre de suivre les troupeaux de bisons, changeaient souvent de place. Il en résultait des campements volants, de cinquante à quatre-vingts familles chacun, ce qui faisait surgir, çà et là, comme des villages différents, mais éphémères.

Un pareil genre de vie présentait une réelle difficulté pour l'évangélisation des Métis de Qu'Appelle, en même temps qu'un grand obstacle

à l'action civilisatrice de la religion. Néanmoins, ils s'attachèrent beaucoup à leurs Missionnaires. Ils écoutaient avec respect leurs avis, leurs conseils, même leurs remontrances, et ils surent apprécier leur dévouement pour eux.

Sur le nombre prodigieux des buffalos, à cette époque, écoutons ce que nous en dit un témoin oculaire :

— Je dûs partir pour assister une petite fille qui se mourait, et qui réclamait ma présence, écrivait le P. Decorby. Son père m'avait envoyé sept chevaux avec recommandation de ne pas les ménager, et de bien organiser mes relais. Nous avons mis deux nuits et une journée pour nous rendre, et trois jours pour revenir. Eh bien, tout ce long trajet s'est accompli au milieu des animaux de la prairie : troupeaux innombrables, paissant tranquillement dans les gras pâturages des vallées !... Aussi loin que le regard pouvait atteindre, on n'apercevait que des masses noires, se mouvant sur le fond blanc du sol couvert de neige.

Vous croirez peut-être que les voyages doivent être bien dangereux, au milieu de semblables hôtes !... C'est ici qu'apparaît la bonté de Dieu, et aussi que se manifeste la royauté de l'homme ! Le bœuf des prairies qui, provoqué, est terrible, et fait voler en l'air son adversaire, comme une balle élastique, pour le broyer ensuite sous ses pieds et lui labourer les flancs de ses effroyables cornes, n'a pas même l'idée de se mesurer avec l'homme, si ce dernier ne lui cherche querelle.

Bien plus nombreux que les Métis, étaient les sauvages.

— Un des postes que je dessers, appelé la montagne aux Cyprès, écrivait encore le P. Decorby, est devenu le rendez-vous de toutes les tribus indiennes, non seulement des territoires soumis à la domination anglaise, mais aussi des États-Unis.

L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri comptait, en ce lieu, près de quinze cents loges. Les Nez-Percés en comptaient trente-six. Ajoutez deux à trois cents loges de Sauteux, de Cris, d'Assiniboines, de Sioux, etc., et les débris d'une puissante tribu qui, après avoir tout massacré et pillé dans un coin de l'Orégon, a traversé deux mille cinq cents kilomètres, et est allée se heurter à une troupe de soldats américains.

Ces sauvages battus nous arrivèrent exténués, décimés, dans l'état le plus pitoyable, par une neige d'automne, sans chaussures, sans habits, sans provisions, et, la plupart, avec de récentes blessures mal cicatrisées.

L'espoir de trouver des vivres par la chasse au buffalo, avait attiré tout ce monde, mélange inimaginable et plus que bizarre de diverses races et de diverses croyances.

Dans cette agglomération si étonnante, la foi du Missionnaire découvrait une intention de la Providence.

Était-ce sans motif que ces tribus de langues différentes, naguère encore animées d'une haine féroce les unes contre les autres, et se poursuivant, armées du scalpel, pour se détruire entièrement, s'unissaient, maintenant, pour s'entr'aider dans le péril commun ? Dieu, qui veut le salut des âmes, avait permis que, pressés par le besoin, ces hommes, encore dans les ténèbres du paganisme, fussent assemblés de tant de régions diverses et lointaines, pour être plus à portée du zèle des Missionnaires.

Ainsi Qu'Appelle devenait un centre très important d'évangélisation chrétienne et de civilisation. Mais il fallait y faire usage de sept langues différentes : le français, l'anglais, le sauteux, le sioux, l'assiniboine, le cris et même le hongrois.

- Ceux qui exercent le saint ministère au milieu de populations homogènes, définitivement établies par groupes nombreux, écrivait, à ce propos, Mgr Taché, ne peuvent guère se faire une idée de ce qu'il faut travailler, dans nos régions, pour acquérir la connaissance des langues, courir en tous sens à d'immenses distances, et traiter avec des nations nullement en harmonie de mœurs, d'habitudes et de pensées. Pour juger du zèle et du mérite de nos Pères, il faut donc faire attention à toutes ces difficultés, plus encore qu'aux succès obtenus.

§ 2

Le Sacré-Cœur.

Pendant plus de vingt ans, la Mission de Qu'Appelle avait été sous le patronage de saint Florent. Un mouvement de piété des Oblats la leur fit dédier au Sacré-Cœur.

- Après avoir changé de vocable, écrivait Mgr Taché, en 1887, cette Mission a refait sa toilette matérielle. Toutes les vieilles constructions ont été remplacées par de nouvelles : église restaurée avec une dépense de quinze mille francs ; maison neuve, qui a nécessité un débours semblable ; dépendances renouvelées moyennant dix mille francs. En somme, dépense d'une quarantaine de mille francs, dont une partie dut être empruntée.

Ainsi rajeunie, l'église avait des dimensions convenables. On y remarquait une très belle statue du Sacré-Cœur, placée dans le sanctuaire, et deux tableaux fort jolis, représentant la Sainte Vierge et saint Joseph. Sauvages et Métis aimaient à y prier. Le concours du personnel

de la grande école industrielle, fondée par les Oblats dans le voisinage, et dont nous aurons à parler bientôt, permettait de donner aux cérémonies religieuses un éclat et une pompe qui ne se rencontrent pas dans bien des paroisses, même en des pays plus civilisés.

Qu'Appelle. — Église de la Mission.

— Nos catholiques aiment beaucoup à venir à nos offices, écrivait le P. Magnan, le 25 janvier 1889. Il y en a qui font assez régulièrement de vingt-cinq à trente kilomètres, même pendant les froids rigoureux de l'hiver, pour assister à la messe le dimanche. J'ai connu un sauvage, âgé de soixante-six ans, qui, tous les dimanches, faisait dix-sept kilomètres à pied. Dans bien des cas, pendant l'été, notre église est déjà trop petite, pour contenir tous ceux qui viennent, d'un peu partout, à nos offices.

§ 3

Courses apostoliques, à grandes distances.

Autour de l'église du Sacré-Cœur, dans un rayon de deux cents kilomètres, en toutes directions, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, vivait une population de quatre mille sauvages, disséminés en une trentaine de centres, très éloignés, les uns des autres, sur une superficie de cent vingt mille kilomètres carrés, presque le quart de la France.

Chacun de ces centres, point minuscule dans cet espace immense, n'avait que de cent cinquante à deux cents habitants, ou, quelquefois, mais rarement, trois cents.

Dans le voisinage plus immédiat de Qu'Appelle, quoique à des distances variant de cinquante à cent kilomètres, se trouvaient : Paskwa, Standing Buffalo, Pia-Pot, Blackwood, Indian Head, Broadview, Whitewood, etc., etc.

Cinq autres postes se rencontraient dans ce qu'on appelait la montagne de la Lime, en anglais *File Hill*, située au nord-est ; six autres encore, à une distance de cent trente kilomètres, au nord-ouest, dans ce qu'on appelait la montagne de Tondre, en anglais *Touchwood Hill.*

Plus loin, mais toujours dans la direction nord-ouest, Yellow Quill, Quill Lake, à cent quatre-vingt-quinze kilomètres ; et White Cap, à Moose Woods, à trois cent cinquante-six kilomètres.

Un peu moins éloigné, vers l'ouest, à cent quarante-cinq kilomètres, Moose Jaw, ou Machoire d'Orignal.

Mais bien plus loin, dans la direction sud-ouest, à deux cent trente kilomètres, la montagne des Bois, en anglais *Woods Mountain* et *Willow Bunch*, bouquet de Saules. C'est une suite de collines boisées et ravinées par une foule de petits ruisseaux, qui s'y sont creusé des lits profonds. Là est la dernière étape, sur le sol canadien, pour les buffalos, menacés d'extermination par les infatigables et peu prévoyants chasseurs, trop acharnés contre ces animaux inoffensifs et précieux.

Plus loin encore, toujours vers le sud-ouest, Foremost Man, à Maple Creek, près de la montagne des Cyprès, *Cypress Hills*, qui ressemble beaucoup, pour la conformation topographique, à la montagne des Bois.

Notons, à cent trente kilomètres, à l'est de Qu'Appelle, un poste pour les Hongrois, Kaposvar ; puis, plus loin encore, la Mission Saint-Lazare, près du fort Ellice, au confluent de la rivière Qu'Appelle et de l'Assiniboine ; et, un peu au nord de celle-ci, Russell, sur la frontière du Manitoba ; le fort Pelly, au nord de l'Assiniboine, etc.

Enfin, au sud-est, à une distance de cent quinze kilomètres, dans le *Moose Mountain*, ou montagne de l'Orignal, Ocean Man, Pheasant Rump, et White Bear.

D'un bon nombre de ces sauvages appartenant à quatre ou cinq tribus différentes, et autrefois si farouches, les Pères, à force de zèle de peines, de patience et de persévérance, firent de vrais chrétiens.

Ils leur bâtirent des chapelles, parfois fort jolies, toutes placées sous le patronage de la Sainte Vierge : Notre-Dame des Lumières, à *Standing*

Qu'Appelle — Vue d'ensemble

A gauche, au fond, l'église de la Mission, avec, en avant, la maison des Pères. A droite, l'école industrielle et ses dépendances.

Buffalo ; Notre -Dame de Bon-Secours, à Paskwa ; Notre Dame de Bon-Conseil, à Pia-Pot ; Notre-Dame des Anges, à la montagne de la Lime ; Notre-Dame d'Espérance, à la montagne de Tondre ; le Très Saint Cœur de Marie, au lac Croche, etc. Elles formaient ainsi une couronne autour de la Mission centrale de Qu'Appelle, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Dans beaucoup de ces postes aussi, les Oblats construisirent des écoles pour l'éducation de ces enfants de la nature agreste.

§ 4

L'École industrielle indienne modèle.

Indépendamment de l'école fondée par les Pères pour la Mission du Sacré-Cœur de Qu'Appelle, et qui avait soixante-dix élèves ; et outre les nombreuses écoles établies par eux dans les postes que nous venons d'énumérer, ils en créèrent une de bien plus grande importance pour tout le district. Elle était réservée à un très prospère avenir, et devint le modèle, ou prototype, de toutes les autres institutions analogues, dans les immenses territoires du Nord-Ouest.

Dès 1883, Mgr Taché en négocia la fondation avec le Gouvernement fédéral d'Ottawa.

Sur un terrain acheté par le prélat, s'élevèrent des bâtisses, aux dimensions assez vastes, pour un commencement. Sur sa recommandation motivée par les mérites de l'élu, le P. Hugonard fut agréé par Sir John Macdonald, alors surintendant des Affaires Indiennes et premier Ministre du Canada, qui le nomma, au mois de janvier 1884, directeur officiel de la nouvelle école, avec le titre de « principal ».

Les travaux de construction ne furent terminés qu'au mois de décembre 1884.

Au printemps de 1885, commença la première année scolaire, avec trente garçons comme élèves : autant que la bâtisse pouvait en contenir, à ce moment.

En 1886 seulement, purent y être admises quelques jeunes filles sauvages, confiées aux Sœurs Grises. On logea l'élément féminin au grenier, jusqu'à ce que fut achevée, en 1887, la construction de la maison qu'on lui destinait spécialement.

A la fin de l'année 1886, l'école comptait déjà quatre-vingts jeunes sauvages des deux sexes. Le Samedi Saint, quatorze de ces adolescents païens avaient reçu le baptême. Ce premier résultat montrait déjà

quels fruits abondants de salut, pour les âmes déshéritées, cette école était appelée à produire.

L'impression favorable que faisaient les enfants de l'école sur les tribus auxquelles ils appartenaient par la naissance, contribuait beaucoup à disposer leurs parents et leurs proches aux influences surnaturelles et bienfaisantes de la grâce.

Cette institution fut une œuvre bénie de Dieu. On constata vite le bien réel opéré par elle, dans l'œuvre si difficile de l'évangélisation et de la civilisation des sauvages. C'était même, pour ce but si désirable à atteindre, le moyen le plus sûr et le plus efficace.

Le programme de l'école répondait parfaitement à ce besoin.

Outre l'instruction que les enfants y recevaient, comme dans les autres écoles, on leur apprenait divers métiers : menuiserie, cordonnerie, agriculture, etc. de manière qu'ils pourraient vivre honorablement plus tard par leur propre travail, et devenir des citoyens utiles à la société. En même temps, on les formait à la pratique des vertus. C'était préparer des générations croyantes pour l'avenir.

Bons chrétiens, quand ils retourneraient dans leurs tribus, ils seraient des auxiliaires précieux pour le Missionnaire, car ils ne pourraient manquer d'exercer une grande influence sur les membres de leur famille et sur leurs amis.

Il en fut ainsi, en effet.

Par leur piété et leur bon exemple, ces enfants, après être sortis de l'école, amenèrent bien des leurs à la vraie religion.

Souvent même, ils n'attendaient pas la fin de leur éducation pour accomplir cette bonne œuvre.

L'été dernier, écrivait le P. Magnan, le 25 janvier 1889, le P. Campeau a eu la consolation d'instruire toute une famille, qui est aujourd'hui une excellente famille chrétienne. Celle qui, après Dieu, lui a ménagé cette consolation, est une humble enfant de l'école industrielle, qui, sachant son père malade, est allée le visiter, lui a parlé de la sublime beauté et des célestes espérances de notre sainte religion. Elle ne l'a quitté qu'après l'avoir déterminé à se convertir, lui, et les autres personnes de sa famille. Aujourd'hui, cette jeune indienne jouit de ce bonheur, et, revenue à l'école, elle édifie toutes ses compagnes.

Avec un dévouement inlassable et très éclairé, le P. Hugonard présidait à tout. Les sauvages l'appelaient « le grand prêtre et le grand homme du Gouvernement ». Il était comme l'âme de cette institution,

Qu'Appelle. — L'école industrielle, vue du jardin

qui, chaque année, on pourrait même dire chaque semaine, acquérait de nouveaux développements.

En 1889, il y avait déjà cent quarante enfants, et ce nombre n'allait pas tarder à s'augmenter encore.

Les bâtisses s'agrandissaient en proportion.

Celle des jeunes filles avait coûté plus de treize mille piastres, ou soixante-cinq mille francs, somme considérable pour l'époque, et qui, de nos jours, monterait à plus de trois cent mille. Mais déjà, dans l'une et l'autre partie de l'établissmeent, les places manquaient.

Trois ans plus tard, le chiffre des enfants s'élevait à cent quatre-vingt quatorze.

Un peu après, cette école devint la plus grande du Canada, et put en loger deux cent vingt-cinq.

De l'avis de chacun, elle était aussi la meilleure du genre.

Voici ce qu'en disait l'inspecteur du Gouvernement, dans son Rapport officiel :

- L'intérieur de chacune de ses divisions, celle des garçons et celle des jeunes filles, est une merveille de propreté et d'ordre, à commencer par la salle de réception, les différentes salles d'étude, le réfectoire, les dortoirs, etc.

Pour qui connaît la malpropreté instinctive et presque incroyable des sauvages, un tel éloge a une valeur toute spéciale.

- Cette école, disait avec raison le P. Magnan, est la perle de nos Missions, et notre principale espérance pour la conversion des sauvages !...

CHAPITRE IV

Au nord de la Saskatchewan

1861-1889

§ 1

Ile-à-la-Crosse.

Située au nord-ouest de Saint-Boniface, mais à une distance de deux mille kilomètres, à cause des immenses détours nécessaires pour y arriver, à travers une infinité de lacs, de marécages, de ruisseaux et de rivières, l'Ile-à-la-Crosse, dans le curieux lac du même nom, fut, dès 1846, évangélisée par les Oblats. Nous avons déjà raconté ces premières expéditions si pénibles, et dit le résultat heureux qu'elles obtinrent, malgré toutes sortes d'obstacles amoncelés sous les pas des pionniers de l'Évangile et de la civilisation (1).

Ils y avaient bâti une jolie église en bois, avec flèche élancée ; une maison convenable pour la Communauté, avec plusieurs dépendances ; un couvent pour les Sœurs Grises de Montréal, qui avaient accepté de s'y charger du soin des malades et de l'éducation des enfants, si grossiers et si dépravés autrefois.

Les fêtes religieuses attiraient dans la gracieuse chapelle un grand nombre de sauvages, Cris et Montagnais. Ils accouraient de toutes parts, ne craignant pas de faire jusqu'à cinq ou six journées de marche, par des froids de trente à quarante degrés centigrades, uniquement pour se confesser, entendre la Messe et recevoir la sainte Communion. Pendant des heures entières, ils chantaient, de cœur autant que de bouche, les louanges de ce Dieu que nul d'entre eux ne connaissait, quelques années auparavant.

Ces peuplades, plongées naguère dans toutes les turpitudes de l'infidélité, ouvraient, désormais, leurs yeux à la lumière surnaturelle. Leur piété, leur recueillement, leur générosité même dans la pratique du bien, parfois si difficile et si contraire à la nature déchue, consolai

(1) Cf. t. II, p. 172-180 ; 252 sq. ; 257-264.

ceux qui se dévouaient si complètement pour leur régénération sociale et leur salut éternel.

Arrivé en 1865, le P. Caer relatait ainsi ses impressions dans une lettre à son Supérieur général :

— Le site est magnifique ; mais ce qui m'a causé le plus de surprise, ce fut de trouver ici une école où sont réunis des enfants sauvages

et métis, bien propres, bien polis, parlant aussi bien le français que de jeunes élèves de notre beau pays. La Mission gagne à cela une considération et un certain air de civilisation, que je n'aurais pas cru rencontrer dans ces régions si reculées.

Cette école, aux résultats si précieux, était, cependant, entièrement à la charge de la Mission, qui ne pouvait la soutenir qu'à force de privations et de sacrifices.

Mission de l'Ile-à-la-Crosse, en 1865.
(Dans le t. II, p. 258, portrait de Mgr Grandin.)

— Ah ! continuait le P. Caer, que je voudrais voir, témoins de nos travaux et de nos fatigues, quelques-uns de ces riches chrétiens qui abondent en France. Ils verraient un évêque, Mgr Grandin, accablé, non sous le poids des années, mais sous celui d'infirmités précoces, se livrer à tous les travaux les plus repoussants, afin de soutenir les diverses œuvres de la Mission, et de la faire prospérer davantage... Ils le verraient, à tous les instants qui ne sont pas consacrés à ses exercices religieux ou au saint ministère, occupé à arracher du sol les racines ou les pommes de terre ; à défricher quelque champ inculte, à couper du bois, ramasser du foin, aider à battre le blé, etc... Sans doute, nous nous faisons un devoir et un bonheur de le seconder, autant que nous le pouvons ; mais, malgré nos efforts, sa part demeure toujours pénible, rude et fatigante... Il lui serait trop douloureux, et à nous aussi, de laisser tomber une école qui fait la gloire de la Mission et sa principale espérance... Il faut donc que nous nourrissions toutes ces bouches, et comment les nourrir, dans ce pays dénué de tout, sans un labeur opiniâtre ?...

Si les Anges se réjouissaient du bien accompli, le démon en concevait

une haine plus féroce, et cherchait à détruire une œuvre si laborieusement édifiée.

Des infirmes et des vieillards avaient été reçus par charité dans la maison des Sœurs, et d'autres, dans celle des Missionnaires, devenue aussi celle de l'évêque. Pour en recevoir un plus grand nombre, on avait, par une nouvelle construction, doublé les dimensions de cette demeure, qui, élevée au rang et à la dignité de palais épiscopal par la présence du prélat, n'en était pas moins des plus modestes et des plus rudimentaires.

En vue de cette adjonction, on avait dû aller chercher le bois, jusqu'à une cinquantaine de kilomètres : tous, frères convers, prêtres et l'évêque lui-même avaient coopéré au dur travail de l'abatage des arbres, de leur équarrissage et de leur charroi, sur une telle distance et par de très mauvais chemins, à peine tracés dans ce désert, coupé de marécages.

Tour à tour bûcherons, charpentiers, maçons, manœuvres et portefaix, ils avaient élevé la plus belle maison qu'on eût jamais vue dans ce pays ; mais malheureusement elle était complètement en bois...

On l'avait à peine terminée, lorsque, le 1er mars 1867, tandis que l'évêque, les Pères, les Frères convers et les pensionnaires de l'école prenaient leur repas du soir, dans un réfectoire attenant au couvent des Sœurs, un enfant se précipita, tout essoufflé, au milieu d'eux, en criant, affolé :

Au feu !... Au feu !... Votre maison brûle !...

Tous coururent vers la maison de la Communauté, et voulurent pénétrer au-dedans, pour arrêter le désastre ; mais, dès que la porte eut été ouverte, une violente et forte flamme s'en échappa.

Au risque d'être brûlé vif, Mgr Grandin entra, cependant, se dirigeant vers la chapelle intérieure, pour retirer du Tabernacle la sainte Eucharistie.

En même temps, le Père économe effrayé, s'écriait :

Sauvons la poudre, au plus vite ; sans quoi tout va sauter !...

Cette poudre était un des moyens d'échanges usité dans ces régions, où ni la monnaie d'argent, ni les billets de banque n'avaient cours. Pour payer les provisions, acheter les peaux pour les vêtements, comme aussi pour rémunérer les services, les Missionnaires avaient, dans une espèce de magasin, des étoffes, des meubles, du plomb et de la poudre de chasse.

Quel terrible danger, en cas d'incendie !...

On brisa donc, en toute hâte, la lucarne du magasin ; mais impossible d'y mettre les pieds, tant une fumée irrespirable et lourde prenait à la gorge, et suffoquait tous ceux qui tentaient d'y entrer.

Le Frère chargé du soin des enfants, était occupé à lancer, d'une fenêtre, leurs couvertures déjà mordues par le feu.

L'évêque l'appelle, le supplie et lui ordonne de descendre, sans le moindre retard. Il l'aide à sortir... Au même instant, le plancher s'effondre, projetant, de tous côtés, une pluie d'étincelles.

On n'avait plus qu'à prendre le large, et au plus vite...

Pères, Frères, Sœurs, enfants, voisins, tous coururent se réfugier sur le lac glacé.

— Debout sur la glace, en face d'un brasier ardent, écrivait, plus tard, Mgr Grandin, nous étions tous condamnés à voir, impuissants, périr, sous nos yeux, le fruit de tant de travaux et l'objet de tant d'espérances... Mais voici qu'une clôture en bois, qui séparait la maison de l'église, prend feu. Nous nous précipitons instinctivement vers l'église. Au même instant, une détonation se fait entendre : c'est la poudre qui éclate, lançant, dans toutes les directions, des débris enflammés !... Heureusement personne n'est atteint... Au milieu de tant de malheurs, Dieu a pitié de nous. Le vent qui poussait les flammes vers l'église, change subitement, et les chasse vers le lac. L'église était sauvée.

A neuf heures du soir, tout était fini, c'est-à-dire tout était détruit.

— Je me trouvais sans asile, continue Mgr Grandin ;... sans asile avec un Père gravement malade, trois Frères convers, dont l'un bien malade aussi, et tous les enfants... Nous n'avions pas une couverture pour nous garantir d'un froid de trente degrés !... L'incendie avait fait fondre la neige... Nos pieds étaient mouillés, et pas un ne pouvait changer de chaussures... Le lendemain, j'étais sans bréviaire, sans rituel... nous n'avions rien, pas même un mouchoir pour essuyer nos larmes... et j'eus la faiblesse d'en répandre beaucoup...

On avait pu, durant les années précédentes, constituer, à l'Ile-à-la-Crosse, une bibliothèque relativement bien montée ; on y avait réuni aussi un grand nombre de filets de pêche, nécessaires pour procurer la nourriture des Pères, des Frères, des enfants et des Sœurs : tout avait disparu, en moins de deux heures.

Ce terrible désastre frappa également, par contre-coup, les sauvages eux-mêmes. Presque tous avaient déposé à la Mission des malles, des caisses, ou des valises contenant leurs habits de fête pour les jours de communion, et même les fourrures des animaux tués à la chasse, pour

les vendre ensuite. Tout cela aussi n'était plus qu'un monceau de cendres.

Malgré sa profonde douleur, le saint évêque n'oublia pas de remercier Dieu qui permettait une si terrible catastrophe. Il conduisit tout son monde à l'église, et, tandis que les ruines fumaient encore, non seulement il accepta le sacrifice avec une héroïque résignation, mais il entonna le *Te Deum*, l'hymne de la reconnaissance.

Puis, il s'adressa à l'auditoire, pour le consoler et le réconforter. De son âme déchirée jaillirent des paroles d'admirable conformité à la volonté divine, et d'amour indéfectible envers Celui qu'il était venu prêcher de si loin, et qui distribue, comme il le veut, les joies et les épreuves.

Mes enfants, leur dit-il, quand on a le bonheur d'avoir la foi, on courbe la tête, en adorant les desseins insondables de l'infinie sagesse. Chaque croix qu'elle nous envoie, doit nous attacher davantage et plus intimement à Jésus-Christ, notre bien-aimé Sauveur !...

On le voit, malgré les larmes échappées à sa sensibilité, larmes qu'il se reprochait humblement comme une faiblesse, le saint évêque avait le cœur grand et l'inflexible vaillance des héros.

Après avoir pourvu au logement provisoire des Missionnaires et des élèves, il partit, malgré la rigueur de la saison, traversa tout le Canada, et s'embarqua pour la France, afin d'y recueillir les ressources nécessaires à la reconstruction de l'établissement dévoré par les flammes.

Plusieurs années devaient s'écouler, avant que le désastre fût entièrement réparé. Et au prix de quelles fatigues et de quels soucis !... Néanmoins, les sauvages, précédemment convertis, demeurèrent fermes dans leurs croyances, et des païens, après s'être fait instruire, demandèrent le baptême.

Des uns et des autres, le P. Légeard écrivait, le 10 novembre 1873 :

Notre chère Mission pourrait, je pense, marcher de pair avec bien des paroisses de France, où fleurit la piété. Les offices s'y font régulièrement, et je suis très satisfait de tout notre monde... Non seulement les sacrements sont fréquentés, aux principales fêtes, mais un certain nombre de personnes communient, tous les mois... Enfin, je crois pouvoir dire qu'il y a lieu d'être content de nos chrétiens d'ici.

Trois ans plus tard, le même Père écrivait :

Nos gens, sans doute, ont aussi leurs défauts ; mais ils nous écoutent, quand nous les instruisons. Et ce qui me donne meilleur espoir encore pour l'avenir, c'est qu'il n'y en a pas un qui, chez lui, n'ait l'image

du Sacré-Cœur. Ce divin Cœur, j'en suis sûr, ne manquera pas de leur accorder les bénédictions que Lui-même a promises à tous ceux qui l'honorent.

Durant les années suivantes, non seulement ces bons sentiments persévérèrent, mais on put constater avec joie de nouveaux et très consolants progrès.

Sauvages Cris traversant en canot le lac de l'Ile-à-la-Crosse, en face de la Mission.

Considérant la transformation étonnante produite, chez les sauvages, par la religion, même au point de vue social, Mgr Grandin faisait cette réflexion, pleine d'esprit et de justesse :

- Puissent nos écoles et nos Missions se multiplier, et les sauvages finiront par disparaître, sans cesser d'exister !

§ 2

Grand Portage La Loche.

Parmi les nombreux postes régulièrement visités par les Pères de résidence à l'Ile-à-la-Crosse, il faut citer, d'abord, comme l'un des plus importants, celui du Grand Portage La Loche, à deux cents kilomètres de distance, vers le nord-ouest.

C'est une série de collines sablonneuses, à base calcaire et granitique, sur une largeur d'une douzaine de kilomètres.

De tout temps, cette éminence fut considérée comme la porte de l'Extrême Nord, et l'étape principale de l'interminable route allant de Winnipeg aux plages de la mer polaire. En cet endroit, à plus de deux mille kilomètres de Saint-Boniface, se rencontraient, plusieurs fois l'année, les diverses brigades des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson.

L'une, celle du Mackenzie, y arrivait, chargée des ballots de fourrures ; l'autre, celle de la Rivière-Rouge, apportait, de son côté, les caisses de marchandises et de provisions pour les échanges avec les sauvages. Au retour, la brigade de la Rivière-Rouge entassait sur ses canots les précieuses pelleteries, pour les expédier au Canada, et, de là, jusqu'en Europe ; et la brigade du Mackenzie revenait vers le nord, avec les marchandises et les provisions.

Là aussi, au printemps et à l'automne, se réunissaient de nombreux sauvages. Les PP. Tissot, Végreville et autres de l'Ile-à-la-Crosse prirent donc l'habitude, dès 1854, d'y séjourner, plusieurs mois, chaque année, pour y évangéliser Montagnais et Métis.

Ainsi commença la Mission de la Visitation. Les conversions y furent nombreuses et durables.

En 1870, le 1er septembre, Mgr Grandin pouvait écrire :

Presque tous les sauvages de cette région sont convertis... Ils sont, cependant, moins bons que ceux de l'Ile-à-la-Crosse, parce qu'il s'y fait, chaque année, pour le transport des marchandises et des fourrures, un grand concours d'étrangers, qui ne sont pas toujours, hélas ! un sujet d'édification pour nos chers chrétiens.

Quelques années après, pourtant, l'état général s'était fort amélioré, car le P. Légeard écrivait, le 10 novembre 1873 :

La bonne volonté que les Montagnais nous témoignent, par leur empressement et leur assiduité aux saints exercices, est aussi grande que possible, et le Missionnaire en remercie Dieu de tout cœur... Nos sauvages ont certains défauts, il est vrai ; leur compagnie n'est pas toujours agréable ; mais, quand on les voit si parfaitement disposés, on prend courage, et on passe par-dessus bien des misères et des difficultés.

Plus tard encore, un autre Père écrivait :

Il n'y a que l'amour des âmes qui puisse nous faire entreprendre de semblables voyages, tant la distance est considérable, et tant les dangers y sont incessants, à cause des bois à traverser et des nombreux rapides à franchir... Mais, une fois arrivés, nous sommes, là, au milieu

de bonnes âmes qui, comme toutes celles de ce district, n'ont jamais connu le poison de l'hérésie... Des ministres protestants ont essayé, parfois, d'y faire quelques prosélytes. Ils en ont été pour leurs frais : nul n'a prêté l'oreille à leurs discours mielleux, tandis qu'une foule compacte entoure constamment le prêtre catholique, pour l'entendre, lui soumettre ses différends, le consulter dans les difficultés pratiques, prier avec lui, se confesser et communier...

§ 3

Lac Canot.

Dans le voisinage plus immédiat de l'Ile-à-la-Crosse, à une trentaine de kilomètres vers l'ouest, sur les bords du lac Canot, les Pères fondèrent une Mission qu'ils dédièrent à la bienheureuse Marguerite-Marie. Une chapelle y fut construite, en 1872, et on y ajouta bientôt une école.

— Voici qui vous étonnera peut-être, écrivait le P. Légeard au P. Martinet, le 10 novembre 1873 : c'est que presque tous les hommes du lac Canot, et la plus grande partie des femmes savent lire, assez couramment, les caractères syllabiques. Plusieurs même savent écrire, et ce n'est pas rare qu'ils m'envoient de petites lettres en cris, pour demander ce dont ils ont besoin. Je suis content de les voir prendre cette habitude de nous écrire, et, quand j'en ai le temps, je ne manque jamais de leur répondre... Pauvres sauvages, ils ont bien leurs défauts et ils sont loin d'être parfaits ; mais on doit leur rendre le témoignage qu'ils sont dociles, obéissants, remplis de bonne volonté, et qu'on peut en faire tout ce que l'on veut !

Quinze ans plus tard, en 1889, le P. Rapet leur rendait ce témoignage :

— La Mission du lac Canot est une Mission modèle, grâce au zèle des différents Missionnaires qui se sont occupés d'évangéliser les Indiens dont elle se compose. Si ces chers Indiens ne nous donnent, aujourd'hui, que des consolations, nous le devons surtout au P. Légeard, qui a su leur inculquer une profonde dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ils ont mis à profit les saintes instructions reçues de ce bon Père, dont ils conservent le plus précieux souvenir.

§ 4

Lac Vert.

Depuis 1847, les Oblats évangélisaient aussi les peuplades habitant les rives du lac Vert, *Green lake*. On y arrive, de l'Ile-à-la-Crosse, en remontant, vers le sud, la rivière aux Castors, *Beaver river*, pendant

près de cent cinquante kilomètres, jusqu'au point où son lit tourne brusquement vers l'ouest. Là est le confluent du cours d'eau qui sert de déversoir au lac Vert.

L'amélioration spirituelle des aborigènes y fut cependant assez lente.

C'est une terre ingrate, écrivait le P. Légeard, en 1873. Espérons, néanmoins, qu'un jour elle pourra porter des fruits de salut.

Durant les années suivantes, ces espérances se réalisèrent.

Le Père chargé de ces chrétiens, était, à la fois, instituteur et curé.

Sa modeste résidence est bien primitive, écrivait l'évêque. Elle ne l'expose pas à manquer à son vœu de pauvreté, par le luxe et l'opulence. Son presbytère est une petite masure en pièces de bois. Le mobilier, le vêtement, la nourriture de l'apôtre, tout y porte le cachet de l'indigence. Comment ne pas admirer l'abnégation de ce Missionnaire, qui accepte de vivre dans un pareil dénuement !... Son zèle et son dévouement sont plus grands que ses forces et que ses ressources... L'église elle-même n'est pas plus riche... Que de besoins et quelle pauvreté dans cette étable de Bethléem !... Mais les fidèles, pourtant, y viennent nombreux.

§ 5

Lac Froid.

Peu après leur arrivée dans ces régions si dèshéritées, les Oblats avaient fondé un autre centre d'évangélisation, sur les bords du lac Froid, *Cold lake*. C'est un magnifique bassin. Ayant reçu les eaux du lac des Outardes, il commence la série des lacs de la Truite, du Détroit et de la Poule d'eau, qui, avec la rivière du même nom, forme, mais plus au nord, une route parallèle à la rivière aux Castors. Souvent les Missionnaires suivirent cette route plus septentrionale, pour aller plus rapidement de l'Ile-à-la-Crosse au lac La biche et au lac Athabaska.

Leur demeure, là aussi, ne fut d'abord qu'une cahute de branchages ; puis, et pendant longtemps, qu'une maisonnette en bois mal équarri.

Les habitants étaient des sauvages, autrefois nomades, très dédaigneux de la vie sédentaire, coureurs de prairies et d'aventures, chasseurs de bisons et voleurs de chevaux. Peu à peu, ils changèrent leur manière de vivre, grâce à l'influence des Pères. Ils furent convertis, en grande partie, par le P. Legoff.

Maintenant, écrivait le P. Petitot, en 1881, ils labourent, sèment, fauchent, récoltent, élèvent des bestiaux, ne logent plus sous des tentes, mais dans des maisons qu'ils se sont construites. Ils sont devenus

les paysans de ces contrées, mais, toutefois, avec les caractères distinctifs d'une sauvagerie non encore disparue, et qui ne cède ou recule que lentement. Chaque dimanche, tous se réunissent dans ma chapelle... Il reste encore beaucoup à faire, mais j'ai bon espoir.

Durant l'été de la même année, Mgr Grandin alla les visiter.

— Groupés autour de leur chef, écrit-il, les sauvages nous reçurent avec force salves joyeuses de coups de fusil. Ils voulurent, sans nous laisser le temps de nous reposer un peu de ce très long et très pénible voyage, se confesser immédiatement, afin de communier, le lendemain, fête de la Pentecôte.

Les autres visites qu'il leur fit donnèrent lieu à des démonstrations non moins enthousiastes.

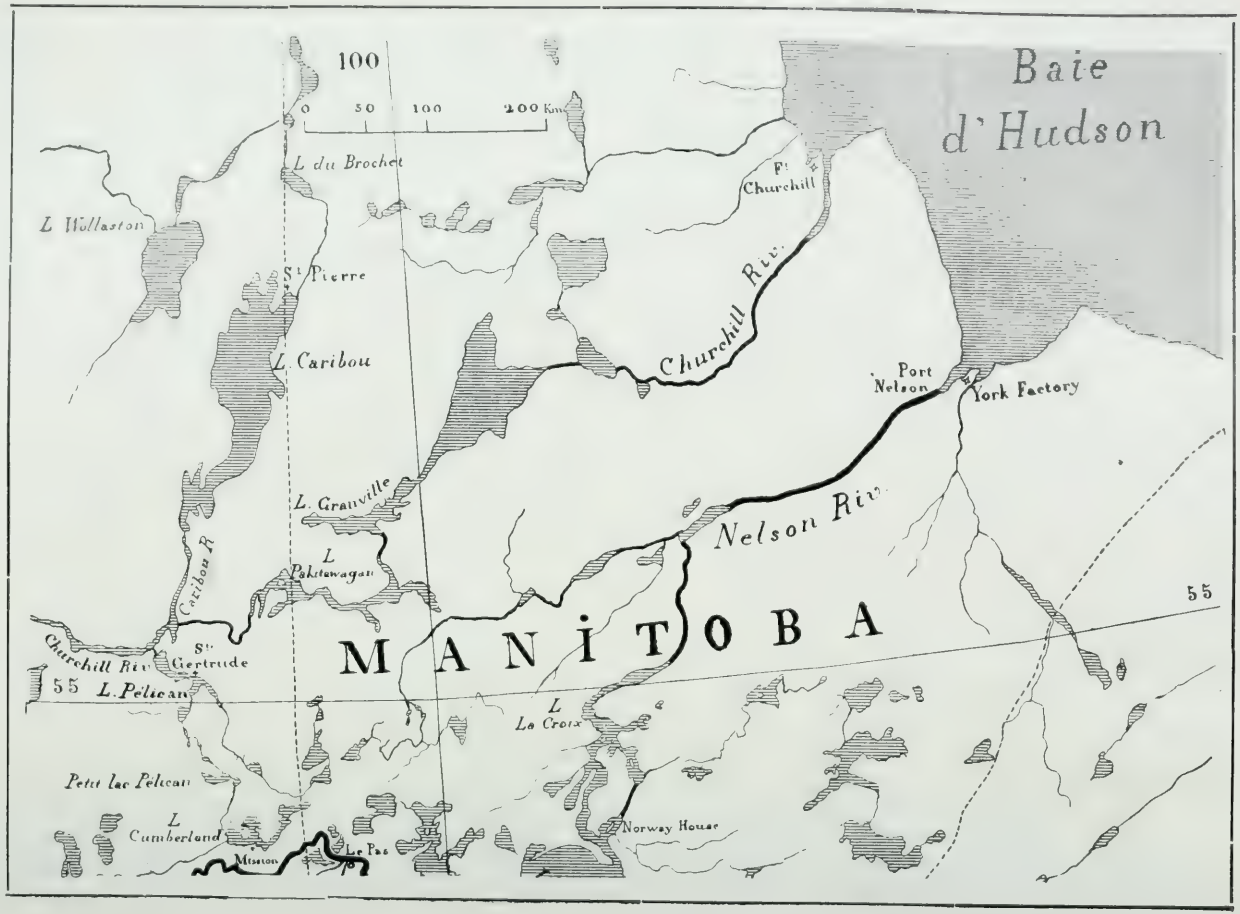
— Les premiers sauvages qui nous aperçurent de loin, écrivait-il, le 6 avril 1889, tirèrent une décharge générale. Le signal est compris. De toutes parts, les détonations se font entendre. Dans plusieurs demeures, les hommes et les jeunes gens sont absents ; mais il y a des fusils... Des femmes, des enfants de huit à dix ans s'en emparent, et font vaillamment le coup de feu. Tout ce monde accourt à notre rencontre, et arrive à la Mission, presque en même temps... Il n'est guère possible de vous donner une idée de la joie de ces bons chrétiens... Depuis qu'ils ont une cloche, un certain nombre, chaque matin, assistent à la Messe. Et ne croyez pas qu'ils soient tout près de la Mission. Ils doivent faire de deux à trois kilomètres, et même quatre.

L'évêque passa, lui-même, une partie de ses journées au confessionnal. On lui envoyait même des petits enfants de cinq à six ans. Pour ne pas faire de la peine aux parents, il acceptait ces bambins, leur faisait faire une prière, les bénissait et les renvoyait contents.

Tous les sauvages un peu éloignés vinrent camper près de la Mission, afin de communier à la Messe.

— Autrefois, remarque Mgr Grandin, nous n'admettions les sauvages à la communion qu'avec beaucoup de réserve, et pas avant le mariage ; mais, maintenant, qu'ils sont sérieusement christianisés, nous n'avons plus les mêmes raisons d'être aussi sévères. Nous devons même combattre l'éloignement scrupuleux de quelques-uns pour ce remède divin, dont ils s'abstiennent par un respect exagéré qui confine au jansénisme...

Quitter ces braves gens n'était pas toujours facile, car immanquablement, au dernier instant, ils avaient le plus de chose à dire à leur évêque. Les sauvages ne sont jamais pressés... Quand, enfin, le prélat avait pu se mettre en route, on le saluait, au départ, comme à son arrivée, par de nombreuses salves de mousqueterie.


100
0 50 100 200 Kms
Baie d'Hudson
L du Brochet
Ft Churchill
L Wollaston
St Pierre
L Caribou
Churchill Riv.
Port Nelson
York Factory
L Granville
Nelson Riv.
L Pakitawagan
Caribou R
MANITOBA
55
Churchill Riv
St Gertrude
55 L Pelican
L La Croix
Petit lac Pelican
L Cumberland
Norway House
Mission
Le Pas

§ 6

Lac Caribou.

Situé à plus de cinq cents kilomètres au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse, le lac Caribou, ou lac du Renne, *Reindeer lake*, compte parmi les plus grands de l'Amérique, car il a plus de deux cents kilomètres de long, sur soixante-dix de large.

Tout entouré de rochers et très profond, ce vaste bassin contient des eaux d'une limpidité remarquable.

Mais il était alors presque inaccessible. On n'y arrivait que par des chemins affreux, exigeant, au moins, quinze jours de course à la raquette, ou en traîneau à chiens. Pendant ce temps, on couchait, chaque soir, à la belle étoile, par des froids très vifs. On devait traverser ensuite tout un dédale de broussailles inextricables et de marécages fangeux.

Avant sa promotion à l'épiscopat, Mgr Taché s'y rendit, en 1847, y restant, chaque fois, de huit à neuf semaines. Il trouva les sauvages assez bien disposés, et dédia à saint Pierre cette chrétienté naissante. Il y revint, en 1849 et 1850, mais ne put rencontrer personne.

A son tour, en 1851, le P. Maisonneuve ne fut pas plus heureux, quoiqu'il eût réussi à s'avancer très loin, jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac. Il eut beaucoup à souffrir, surtout de la faim.

Le site, examiné avec attention, semblait très peu apte à un établissement. Ni bois de construction, ni terre cultivable ; presque pas de poisson dans le lac ; pas de gibier en l'air... En perspective, la famine perpétuelle. On ne se soutiendrait, là, qu'avec des difficultés extrêmes et de fortes dépenses.

En outre, la bise glaciale qui descend de la baie d'Hudson, en rend le climat aussi rigoureux que sous le cercle polaire, et le défaut de communications engendre des obstacles presque insurmontables au transport des approvisionnements.

Néanmoins, les Oblats ne se découragèrent pas, et ils revinrent explorer la contrée en tous sens. Le P. Végreville, au mois de février 1861, s'avança même jusqu'au lac Brochet, une centaine de kilomètres plus au nord.

Au mois de septembre de la même année, il partait, de nouveau, pour le lac Caribou, avec le jeune P. Gasté et le Fr. Péréard, cette fois, pour une fondation définitive à l'extrémité septentrionale du lac. Les trois vaillants pionniers de l'évangile arrivèrent, le 21 septembre, à l'entrée du lac, et, le 4 octobre, à la rive septentrionale.

Leur habitation ne consista, d'abord, qu'en une sorte de cabane de cinq mètres de côté, faite de grosses branches superposées, et dont les interstices étaient remplis de boue détrempée. Sur le toit, en guise de tuiles, était une couche de sable que le vent s'empressa de disperser au loin. Les peaux de caribou parcheminées qu'on avait mises aux fenêtres, pour remplacer les vitres qu'on ne pouvait emporter à de pareilles distances et à travers tant d'obstacles, furent bientôt dévorées par les loups du voisinage, qui, un jour, ou plutôt une nuit, en firent leur régal.

Cette minuscule hutte, écrit le P. Gasté dans ses mémoires, n'avait qu'une seule pièce, servant à la fois de chapelle, de salle de communauté, de cuisine, de réfectoire, de dortoir et de salle de réception pour les sauvages. L'ameublement était à l'avenant. L'unique table, en planches grossières et mal jointes, formait l'autel, le matin ; puis, aussitôt la Messe terminée, elle était dépouillée de ses ornements, pour reprendre sa simplicité et son usage ordinaire.

Comme sièges, trois malles renfermant le linge de corps.

Le bois de chauffage, qu'il fallait aller chercher très loin et porter sur le dos, car les Pères n'avaient pas encore de chiens, procurait aussi l'éclairage, et chacun, le soir, ne pouvait lire, ou écrire, qu'à la lueur du feu pétillant dans la cheminée.

Aux premières glaces, arrivèrent un grand nombre de sauvages, dans un état de pauvreté inexprimable, n'ayant que quelques lambeaux d'étoffe pour se couvrir et se protéger du froid... Comprenant, à la manière de vivre des Pères, qu'ils avaient peu à attendre d'eux sous le rapport matériel, ils se tinrent sur la réserve. Ils ne prêtèrent qu'une oreille distraite à leurs enseignements, et ne tardèrent pas à partir.

Mais ces Missionnaires étaient des intrépides. Ils chaussèrent leurs raquettes, et, malgré d'immenses fatigues, car les sauvages sont bons marcheurs, ils suivirent les fugitifs, et les évangélisèrent dans leurs divers campements.

Tant de zèle ne devait pas rester sans résultat.

Dieu bénit ces efforts surhumains. Peu à peu, les germes de salut jetés dans ces cœurs si durs, se développèrent, et annoncèrent la moisson prochaine.

Usé prématurément par des fatigues excessives, et torturé par des rhumatismes aigus contractés dans ses longs voyages à travers les marécages glacés, le P. Végreville dut se rendre à la Rivière-Rouge, en 1864, et fut remplacé par le P. Moulin.

Celui-ci, marchant sur les traces de son prédécesseur, accompagna les Montagnais dans leurs chasses, presque ininterrompues, à la poursuite des caribous, afin d'évangéliser, sans trêve, ces chasseurs toujours en mouvement.

– On parle encore aujourd'hui, écrivait le P. Gasté, des voyages du joyeux P. Moulin, plus dur à la fatigue que les sauvages eux-mêmes.

Au mois de novembre 1866, arriva Mgr Grandin, mourant de faim, le nez et le menton gelés, les jambes hors de service... C'était sa première visite à ce poste si reculé... Elle faillit lui coûter la vie ; mais son cœur était si grand, qu'il ressentait les souffrances de ses frères, plus que les siennes propres.

– Cette Mission, écrivait-il, à son retour, est aussi pénible, et même beaucoup plus, que celle de *Good Hope*, sous le cercle polaire... Le mercure y gèle... C'est à peine si on peut y faire passer ce qui est strictement indispensable aux Missionnaires, pour les empêcher de périr d'inanition...

Ayant appris par lui des renseignements circonstanciés sur une si poignante situation, le T. R. P. Fabre, Supérieur général, lui répondit :

– J'ai reçu les nouvelles que vous m'avez données sur la Mission du lac Caribou. Pauvres Pères !... pauvres Pères !... que de privations ! que de souffrances !... Mon Dieu ! venez à leur aide ; consolez-les ; fortifiez-les par votre grâce... Oh ! mon bien-aimé Père, comme vous avez eu à souffrir !... Et comment, avec une telle vie, osez-vous penser à faire les jeûnes de Règle ? Vous ne le pouvez pas ; vous ne le devez pas. Est-ce que vous ne jeûnez pas constamment ?... Ah ! n'y pensez pas, n'y pensez plus. Offrez au Bon Dieu, pour le salut des âmes, vos peines, vos privations, votre vie de sacrifices... Que nous faisons peu de chose ! combien nous souffrons peu, à côté de ce que vous souffrez !...

Ce n'était pas encore assez pour le zèle de ces apôtres au cœur vaillant !

Le 21 avril 1868, le P. Gasté, relevant d'une grave maladie, entreprenait un voyage, qui ne pouvait durer moins de sept mois, au nord-est et à l'est du lac Caribou, vers la baie d'Hudson, sous un climat des plus âpres, à travers toutes sortes d'obstacles presque insurmontables et de dangers incessants.

Il s'avança, plus de mille kilomètres au nord du lac Caribou jusqu'au lac Doobant, situé plus au nord encore que le grand lac des Esclaves, presque au milieu entre celui-ci et la baie d'Hudson. Il y arrivait, le premier des Missionnaires et aussi des explorateurs.

Son but était d'apporter aux Esquimaux la lumière de la foi.

Il avait compté sans les dégels précoces qui vinrent le surprendre, le 26, et qui rendirent bientôt sa situation intenable, sous une pluie battante.

Les masses de neige accumulées sur les bords des lacs avaient, en fondant, exercé une si forte pression sur la glace, qu'il s'y était produit des craquelures un peu partout, puis des affaissements, formant d'immenses cavités, remplies d'eau très froide.

C'est sur des espèces de ponts glissants, constitués par des crêtes de glace, qu'il lui fallait passer, en s'aidant d'un bâton et plongé jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée, avec tout son bagage sur le dos. Il y gagna des rhumatismes articulaires qui le firent affreusement souffrir, et, plus tard, lui rendirent la marche impossible. Les pieds, les jambes, les genoux, les reins, les épaules, tout était pris à la fois. Il ne dut la vie, après Dieu, qu'au dévouement de deux sauvages. Ceux-ci le traînèrent sur une misérable planche, au-dessus de rudes aspérités, qui, à chaque instant, par suite des secousses violentes qu'elles causaient, augmentaient ses douleurs, déjà si atroces.

Au cours de cette expédition si terrible, il eut, cependant, la consolation de baptiser quatorze adultes, après les avoir instruits, et de préparer les voies à l'évangélisation des Esquimaux. Divers groupes de ceux-ci, en effet, prirent, dès lors, l'habitude de venir, de temps en temps, le visiter chez lui.

Quoique cette Mission du lac Caribou fût naturellement si peu attrayante, ou plutôt rebutante, l'héroïque P. Gasté s'y affectionna et y passa courageusement sa vie entière, jusqu'à un âge très avancé.

Un de ses compagnons, le Fr. Guillet, écrivait, le 10 septembre 1875 :

L'hiver dernier a été fort rigoureux, et nous avons eu, presque sans interruption, des froids de quarante à cinquante degrés, avec un vent du nord qui soufflait sans cesse et le rendait plus pénible encore. Tout craquait : la glace du lac se soulevait, en se brisant sous les attaques de ce froid indicible. Il en résultait des détonations sur le lac comme celles d'une batterie de canons...

Au cours des années suivantes, les conversions se multiplièrent, et la Mission du lac Caribou donna, sous ce rapport, de vraies consolations à ceux qui s'y dévouaient, en y supportant des privations de tout genre et des souffrances inexprimables. Ils s'y attachèrent, en proportion de ce qu'elle leur coûtait.

Le P. Gasté appartenait à une excellente famille de Laval, qui fut la bienfaitrice de cette Mission si déshéritée du lac Caribou. Grâce à ses parents et à leurs amis, il l'enrichit de beaux ornements d'église, de vases sacrés, de tapis et même d'un harmonium. Les sauvages étaient

émerveillés de la beauté de leur chapelle. Les cérémonies liturgiques les ravissaient, et les chants avec accompagnement à l'harmonium excitaient leur enthousiasme.

— C'est le paradis ! s'écriaient-ils.

Nous avons connu, à Laval, le P. Gasté, en 1919. Sur l'ordre de ses Supérieurs, il y était venu passer quelque temps, pour essayer de rétablir une santé bien compromise. C'était, alors, un vénérable vieillard de plus de quatre-vingts ans. Les froids rigoureux endurés si longtemps, l'avaient rendu extrêmement sourd : malgré cette pénible infirmité, il restait l'homme le plus aimable du monde, plein de prévenances délicates et d'exquise politesse pour ses visiteurs.

Il songeait moins à se soigner, qu'à procurer à sa Mission bien-aimée des sympathies précieuses et des secours, dont elle avait toujours besoin.

Néanmoins, il était frappé à mort, et ses jours étaient comptés.

Très surnaturel, il ne se faisait pas illusion sur l'état précaire de ses forces défaillantes ; mais il n'avait qu'un désir, comme, plusieurs fois, il nous le dit, lui-même :

— Revenir au lac Caribou !...

Quelques mois après, il exhalait son dernier soupir...

Une fois de plus, il laissait son pays natal, et partait : mais c'était pour le ciel !...

Quels hommes que ces vaillants !... comme leur héroïsme sera la condamnation, au tribunal de Dieu, de tant de mondains qui ont passé une vie oisive, stérile en bonnes œuvres, au milieu des plaisirs et des voluptés, à la recherche exclusive de l'or et de l'argent, pour satisfaire leurs passions ! *Condemnat justus mortuus vivos impios... Et erunt post hæc decidentes sine honore, et in contumelia inter mortuos in perpetuum... et usque ad supremum desolabuntur.* (Sap., IV, 16, 19.)

§ 7

Détroit du Pélican (Pelican-Narrow).

Pendant que les Oblats, pour la recherche des âmes perdues, poussaient des pointes d'un millier de kilomètres au nord du lac Caribou, ils s'avançaient également, à l'est et au sud-est, dans ces âpres contrées qui s'étendent vers la baie d'Hudson.

Au cours d'un de ses nombreux voyages dans ces régions désolées, le P. Gasté, en 1874, eut la pensée de fonder une Mission au lac Pélican, qui se décharge dans la rivière Churchill, presque en face de la rivière Caribou.

Comme emplacement, il choisit l'endroit où le lac se resserre, et que, pour ce motif, on appelle le Détroit du Pélican, *Pelican-Narrow*. Il mit cette nouvelle Mission sous le patronage de sainte Gertrude.

En 1875, le P. Blanchet y fit un séjour de deux mois. L'année suivante, le P. Bonnald y fut envoyé, et la Mission fut définitivement établie.

Les Cris, habitant près de la rivière Churchill et de la rivière Nelson, instruits par des néophytes précédemment convertis, vinrent demander le baptême. Leur nombre augmenta, et une chapelle convenable leur fut bâtie par deux de nos Frères convers, les Frères Nemoz et Labelle, dont le dévouement à toute épreuve secondait puissamment le zèle des apôtres.

Parmi les nouveaux convertis se trouvait un ex-sorcier, chez lequel les cérémonies rituelles de l'exorcisme et les paroles *Exi ab eo, immunde spiritus*, eurent une vérification visible et frappante. Le démon semblait regretter le domaine qu'il était contraint de quitter.

De là, les Pères rayonnèrent jusqu'au fort Nelson, près de l'embouchure de la rivière du même nom. La première fois qu'ils y arrivèrent, en 1883, ce fut un événement. Jamais, auparavant, un Missionnaire catholique n'avait paru dans ce pays. Dix-sept Indiens reçurent le baptême. La semence de la grâce continua, les années suivantes, à produire des fruits, en se multipliant.

Toujours infatigable, Mgr Grandin qui avait déjà visité la Mission du lac Pelican, en 1880, y retourna, en 1884. Cette fois, deux cents sauvages l'attendaient, pour lui souhaiter la bienvenue. Ce nombre aurait été plus considérable, si ceux de la rivière Nelson avaient pu être avertis assez tôt de la visite épiscopale. Une centaine regrettèrent de n'avoir pu arriver à temps.

En cette circonstance, cinquante-trois convertis reçurent le sacrement de Confirmation.

Mais, là aussi, quel affreux climat !

Courir après les chiens et les traîneaux était le seul moyen, durant le voyage, de maintenir la chaleur vitale, tellement le froid était rigoureux, écrivait le P. Bonnald. Dans le traîneau, on grelottait... Même au campement, on gelait devant le feu où flambaient les géants de la forêt... En faisant nos prières, le dos tourné vers la flamme, le givre s'attachait à nos cheveux, aux cils des yeux et à la barbe... Ah ! cependant, combien je chéris mes sauvages, car je les connais... Ils ont quelques défauts, mais peu de vices et beaucoup de vertus. Ils aiment à se confesser, et se confessent très bien.

Dans un campement, où il s'arrêta, le P. Bonnald affecta de ne pas faire attention à un homme qui, depuis son baptême, avait paru très

indifférent : tous se confessèrent, et le Père ne l'appela pas pour se présenter, à son tour, au sacré Tribunal.

Mais, durant la nuit, le malheureux lui envoya son fils pour lui dire :

— Moi seul, je fais pitié... Toi, prêtre, tu as entendu les confessions des autres, et tu ne me regardes même pas.

Aussitôt le Missionnaire prit son surplis et son étole, et alla trouver le pauvre mécontent. Il le trouva tristement assis, à côté de sa femme, dans sa hutte.

La femme se retira et les laissa seuls. Le Père s'assit sur une bûche ; le sauvage s'agenouilla à ses pieds, et se confessa avec les meilleures dispositions.

Ainsi peu à peu se forma, au lac Pélican et dans les environs, une chrétienté que, plusieurs années plus tard, Mgr Pascal, dans son Rapport au Chapitre général, pouvait appeler « une chrétienté modèle ».

§ 8

Pakitawagan.

Un autre centre d'évangélisation fut créé à Pakitawagan (la Pêcherie) sur la rivière Churchill, à deux cents kilomètres au nord-est du lac Pélican.

Dans ces contrées désolées et tristes, les Oblats trouvèrent de nombreuses âmes, errantes comme des brebis sans pasteur. Au prix de très grandes fatigues, ils eurent la consolation de les amener dans le bercail du divin Maître. Ces sauvages, eux aussi, devinrent de fervents chrétiens.

A leur sujet, le P. Bonnald écrivait :

- Nos bons sauvages de Pakitawagan, comme ceux du lac Pélican, ont une excellente pratique qui leur attire les bénédictions de Dieu : la visite quotidienne du Très Saint Sacrement, durant tout le temps qu'ils passent près d'une église.

Le jour de la Noël, ces bons Indiens, plus pauvres que les bergers de Bethléem, voulurent faire à Jésus, comme les Mages, des présents de roi. Un vieillard, vêtu de peaux de lièvres, lui offrit une fourrure de martre ; un autre lui apporta quelques belettes. C'était plus que l'obole de la veuve. Chacun se montra généreux, à sa façon...

Initiés aux chants liturgiques, ils chantèrent avec entrain le *Kyri* le *Gloria*, etc. Tous étaient remarquables de foi et de piété.

– S'il pleut, s'il est nuit, écrivait encore le P. Bonnald, ils attendent patiemment à la porte de l'église, les pieds dans la boue, leur tour pour la confession. J'admire le travail de la grâce dans ces bonnes âmes, et, de tout mon cœur, je remercie Dieu qui aime à se révéler aux simples et aux petits.

Il y avait parmi eux un vieillard des plus édifiants. Avec quelle foi il se prosternait à la chapelle, devant le tableau de Jésus en croix ! Il priait tout haut. Quel grand merci il prononça après sa confession, quand le prêtre lui permit la sainte communion pour le lendemain !

Après s'être relevé, en passant devant la table de communion, il fit une grande révérence à Notre-Seigneur. Arrivé à la porte de l'église, avant de sortir, il envoya, une fois encore, au Saint Sacrement, un regard affectueux, accompagné d'un profond salut.

Quoique sauvages de naissance, ces fervents chrétiens auraient pu être proposés, comme modèles, à bien des gens si fiers d'être nés en pays civilisé.

La confession de la plupart se réduisait à ceci :

Mon Père, je n'ai pas de péché à te dire. Depuis que je crois et que j'ai été baptisé, je ne pense pas avoir offensé le bon Dieu, une seule fois.

Si, ne voulant pas se contenter d'une réponse aussi vague et qui lui paraissait superficielle, ou incomplète, le Père essayait de poser des questions et de les multiplier, il ne trouvait jamais matière d'accusation.

Oui, répondait le pénitent, oui, mon Père, quand je ne connaissais pas la vraie religion, et que je ne savais pas prier, j'ai commis bien des fautes, mais, alors, seulement, pas depuis ce temps-là. Ces fautes, le baptême les a effacées... Après le baptême, je me suis bien gardé d'en commettre...

Et, depuis leur régénération, plusieurs années s'étaient écoulées déjà !...

Combien y en a-t-il, dans les pays civilisés, qui pourraient parler de même ?...

En constatant une telle innocence, dans des âmes sorties naguère du paganisme et demeurées frustes et ignorantes des sciences humaines, comment ne pas se rappeler la terrible parole de Notre-Seigneur aux Juifs, si orgueilleux d'être les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : *Venient ab Oriente, et Occidente, et Aquilone, et Austro, et accumbent in regno Dei... Et erit fletus et stridor dentium, cum videritis vos expelli foras !...* (Luc, xiii, 28-29).

Cette parole du souverain Juge ne s'applique-t-elle pas aussi à bien des chrétiens civilisés, instruits, mais tièdes ou indifférents ?...

§ 9

Lac Cumberland.

Tant de courses apostoliques, si fatigantes et si méritoires, ne suffisaient pas encore au zèle des vaillants Oblats. Ils allèrent, en outre, fonder la Mission Saint-Joseph, sur les bords du lac Cumberland, non loin de la Saskatchewan inférieure, à cent cinquante kilomètres, au sud-est du lac Pélican. Ils y bâtirent une chapelle et une école.

Quelques années après cette fondation, le P. Teston écrivait, le 3 novembre 1885 :

« Je suis bien content, au lac Cumberland. Les catholiques n'y sont pas encore légion, mais ils assistent régulièrement aux offices. Le jour de la Toussaint, bon nombre se sont approchés des sacrements... Je n'ai qu'à me louer aussi de l'exactitude des enfants à l'école et de leur application. Ils savent leurs prières, en français et en cris, ainsi que le catéchisme. Ils apprennent le calcul, en cris, en français et en anglais, et traduisent l'anglais en cris, presque toujours très bien... L'instruction des enfants, si nécessaire partout, prend, ici, une importance particulière.

CHAPITRE V

Entre les deux Saskatchewan

1870-1887

§ 1

Prince-Albert (1).

Sur la rive droite de la Saskatchewan du nord, environ à soixante kilomètres en amont de sa jonction avec la Saskatchewan du sud, s'élève la petite ville de Prince-Albert. Elle n'avait encore que mille huit cents habitants, en 1893, et deux mille deux cent soixante-quinze, en 1901.

Primitivement elle ne fut, comme les autres cités du Nord-Ouest Américain, qu'un fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, autour duquel des colons, surtout de langue anglaise et protestants pour la plupart, vinrent s'établir peu à peu.

De bonne heure, les Oblats visitèrent régulièrement les quelques catholiques qui s'y trouvaient. En 1879, le P. Leduc y acheta un terrain pour la construction d'une église ; mais le nombre de catholiques n'y était pas encore assez nombreux, pour qu'il fût possible de se lancer dans une entreprise aussi coûteuse.

On acheta donc, en 1882, une vieille maison en troncs d'arbres, avec d'humbles dépendances. Le tout fut aménagé de manière à servir de résidence pour le Missionnaire et de chapelle pour les fidèles.

Il en fut ainsi pendant plusieurs années.

Le jovial P. André fut désigné, le premier, pour y exercer le saint ministère d'une façon stable.

Tout le monde l'aime : catholiques et protestants ; il a gagné tous les cœurs, écrivait le P. Fourmond, le 26 décembre 1883. Il réside dans la ville naissante de Prince-Albert, au sein d'une population presque en entier composée d'Anglais et de protestants, dont il fait tout ce qu'il veut.

Quelques mois après, le P. Soullier, assistant général, étant venu faire la visite canonique de nos maisons d'Amérique, relatait ses impressions, dans les termes suivants :

(1) Voir la carte, p. 120.

— Prince-Albert est une petite ville qui pose déjà comme une métropole, toute fière de sa bourgeoisie anglaise, de ses riches magasins, de ses moulins à vapeur et de son beau fleuve... La véritable religion, cependant, n'y est encore qu'un grain de sénevé ; mais sa force d'expansion ne tardera pas à se produire, et à prendre, comme partout ailleurs, la tête du mouvement.

En 1887, on y eut, enfin, une vraie chapelle.

Cette petite ville était destinée à devenir résidence épiscopale, quand fut érigé, en 1890, le vicariat apostolique de la Saskatchewan, séparé du vicariat de Saint-Albert, détaché lui-même du diocèse de Saint-Boniface, comme nous le raconterons plus tard.

§ 2

Battleford.

A l'ouest de Prince-Albert, dans une vallée profonde, mais assez étroite, coule une rivière qui n'a pas moins de cinq cents kilomètres de long, la rivière Bataille, ou *Battle river*.

Son nom rappelle les nombreux combats que se livrèrent, sur ses bords, les sauvages Cris, Pieds-Noirs et autres habitants de ces régions, qui se poursuivaient d'une haine invétérée. Les accidents de terrain, en effet, y offraient beaucoup de facilités pour les guerres d'embuscade que se faisaient ces cruels et impitoyables ennemis.

Au confluent de cette rivière et de la branche septentrionale de la Saskatchewan, à deux cent cinquante kilomètres de Prince-Albert, il n'y avait, en 1870, qu'un établissement précaire de la Compagnie de la baie d'Hudson.

— Elle n'a pas encore de fort véritable en cet endroit, écrivait Mgr Grandin, le 26 janvier 1870, car elle y redoute les Pieds-Noirs. Le chef-traiteur pense qu'une Mission catholique serait, pour ce fort, une plus sûre protection que tous les bastions possibles... J'ai promis d'y envoyer un Père, ou deux, pour évangéliser les âmes.

Au mois de septembre de la même année, Mgr Grandin écrivait encore :

— A l'embouchure de la rivière Bataille, se trouve, maintenant, un nouveau poste de commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les Cris de la prairie, et aussi, quelquefois, les Pieds-Noirs, s'y rendent en grand nombre. Outre les employés de la Compagnie, des commerçants libres s'y sont fixés pour la traite des fourrures. Comme le terrain est, d'ailleurs, excellent, et que le bois de construction y abonde, un nombre considérable de nos Métis chrétiens sont venus également s'y établir

Voilà donc une région qui va devenir de plus en plus importante. Dans ma récente visite, j'y ai baptisé dix-sept enfants, nés depuis quelques mois. J'y ai entendu des confessions et distribué le pain eucharistique.

Insensiblement se forma, là, un centre de population qui devait avoir, plus tard, pendant quelques années, une certaine célébrité. Il fut choisi, en 1876, pour être la capitale des territoires du Nord-Ouest, titre qu'il posséda peu de temps, car il dut le céder, en 1883, à la ville naissante de Régina.

Cet emplacement qui avait paru destiné à un grand avenir, fut appelé *Battleford*, ou Gué de la rivière Bataille. On y éleva les constructions requises pour le fonctionnement d'un gouvernement régulier, ainsi que pour l'installation d'un corps de la police à cheval. La Compagnie de la baie d'Hudson y eut, alors, un grand magasin. A côté s'élevèrent d'autres maisons de commerce, des hôtels assez modestes, il est vrai, et même les ateliers d'un journal spécial, intitulé *The Saskatchewan Hérald.*

Ce n'était pourtant pas une ville, mais un village de quelques centaines d'habitants.

Les Oblats ne tardèrent pas à s'occuper activement de porter à ce poste les secours de la religion. Un des premiers fut le P. Lestanc. Il y vint, en 1877, et dédia cette Mission à saint Vital, patron de Mgr Grandin.

A la date du 7 décembre 1877, il écrivait au P. Leduc :

J'ai mis une semaine pour me rendre de la montagne de l'œil à Battleford. Ici, j'ai trouvé le P. André à l'œuvre ; il était arrivé trois jours avant moi... Le gouverneur est charmant. Il nous a fait la plus gracieuse réception. J'ai eu l'occasion de le voir, plusieurs fois déjà, et, plus je le connais, plus je l'estime. Hier soir, il a donné un grand dîner à notre occasion. Il n'y avait que des catholiques parmi les invités... Le gouverneur est aimé de tous, même des sauvages, pour lesquels il est très patient et charitable... Je veille sur ces nombreux sauvages, pauvres âmes abandonnées, mais exposées à tant de séductions. Ne pouvant réussir à réunir tous ces sauvages dans le même local, je vais, chaque jour, de maison en maison, de loge en loge, enseigner le catéchisme et les prières. Je fais l'école en cris et en anglais. J'ai, aujourd'hui, quinze de ces visites à mon actif. Jugez si j'ai le temps de m'ennuyer.

Le service divin avait lieu dans un hangar, prêté dans ce but par M. James Mac Kay, ami de Mgr Taché.

Dès cette année, le Père administra seize baptêmes à des adultes, bénit deux mariages, et reçut quelques abjurations de protestants.

Le 24 janvier 1879, le P. Hert écrivait au T. R. P. Supérieur général :

— A mon arrivée, il n'y avait à Battleford point de bâtiment où l'on pût célébrer la sainte Messe, point de maison pour abriter le Missionnaire, point d'ornement : bref, tout manquait. Peu à peu, j'ai achevé une construction qui doit servir d'église. Oh ! ce n'est rien d'extraordinaire ; c'est même très misérable. Il n'y a pas trois nefs, mais à peine une, et, lorsqu'on fait la génuflexion, il faut bien prendre ses mesures, pour ne pas renverser les voisins : voilà pour les dimensions. Quant à la beauté, inutile de la chercher. Figurez-vous une chaumière avec quatre petites fenêtres, et vous aurez l'église de Battleford. L'intérieur, cependant, présente un peu l'aspect d'un édifice destiné au culte.

Des Métis, en effet, avaient fabriqué un autel, d'après un dessin du Père et sous sa direction. On l'orna de chandeliers venus de France, et, de chaque côté, on plaça des tableaux représentant le Sacré Cœur de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie. Avec des étoffes rouges (couleur très aimée dans le pays), on confectionna un devant d'autel et des tentures pour le fond du sanctuaire.

La fête de la Noël fut célébrée très solennellement.

Autour de l'autel, étaient disposés de jeunes sapins, dans les branches desquels furent disséminées toutes les lampes et bougies qu'on put se procurer. Le Père découpa, dans du carton, des inscriptions de circonstance. Un chœur de chanteurs et de chanteuses, exercés soigneusement, plusieurs jours à l'avance, rehaussa par ses mélodies harmonieuses l'éclat de la cérémonie.

Grâce à ces préparatifs, la fête fut splendide. Jamais, dans le pays, on n'avait vu rien de si beau. Les protestants eux-mêmes voulurent assister à la Messe de minuit. La chapelle était trop petite pour la foule qui s'y entassait littéralement. La Messe fut chantée avec entrain. A l'offertoire, à l'élévation, à la communion, après le dernier évangile, on exécuta des cantiques en français, en anglais, en latin et en cris.

Le lendemain, des protestants dirent au Père qu'ils ne s'attendaient pas à une si belle cérémonie, et que le temps leur avait paru bien court. Le journal de la localité, *The Saskatchewan Herald*, la seule feuille qui se publiât, alors, dans tout le Nord-Ouest, donna un compte rendu des plus élogieux.

Longtemps cette Mission resta dans un état précaire. Les espérances qu'on avait fondées sur Battleford ne se réalisèrent que très lentement, après que son titre de capitale du Nord-Ouest lui eut été enlevé.

Une église un peu convenable n'y fut construite qu'en 1883 ; on y ajouta ensuite un clocher, puis une cloche.

De ce centre, les Pères allaient visiter régulièrement divers postes sauvages disséminés dans un rayon d'une soixantaine de kilomètres.

§ 3

Saint-Laurent (Grandin).

Situé sur la rive droite de la Saskatchewan du nord, qui, à cet endroit, n'a pas moins de quatre cent quatre-vingts mètres de large, et à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Prince-Albert, le fort Carlton fut visité par notre P. Moulin, durant l'hiver de 1860 à 1861. Il y porta les secours de la religion aux colons, aux Métis et aux Cris résidant autour de ce poste, ou s'y donnant, de temps en temps, rendez-vous pour le commerce des fourrures.

A partir de cette époque, les Oblats y revinrent fréquemment, pour exercer le saint ministère. Néanmoins, les déplacements incessants de cette population nomade les amenèrent à établir leur Mission à une trentaine de kilomètres à l'est, sur la rive gauche de la Saskatchewan du sud : Ils la dédièrent à saint Laurent.

Mais quelle pauvreté et quelle misère !...

Dans une lettre du 30 décembre 1873 au T. R. P. Supérieur général, le P. Petitot nous la dépeint, après une visite qu'il y fit :

« Saint-Laurent, dit-il, est un groupe d'une trentaine de cabanes, en troncs d'arbres, revêtues de torchis, et jetées pêle-mêle sur une pointe de terrain, en forme de fer à cheval, s'avançant sur la rivière. Ce n'est encore qu'un cantonnement d'hiver, et cela explique cet état misérable. Il n'y a encore ni église, ni presbytère... Je voudrais que vous vissiez la chaumière qui sert, à la fois, d'habitation au Père et de chapelle pour les fidèles. Je n'ai encore rien vu de pareil dans tout le nord, moi qui ai tant voyagé dans les régions les plus déshéritées. Cela tire des larmes !... c'est, cependant, là, qu'un de mes excellents confrères a passé déjà cinq années !... Figurez-vous une longue cabane sans pignon, semblable à une grande caisse de mort, ayant pour porte une peau de bison parcheminée tendue sur un cadre ; pour fenêtre encore des lambeaux de parchemin ; pour toiture des perches alignées à plat, recouvertes de paille et de terre, que le printemps a transformée en un jardin pittoresque d'absinthe et d'herbes folles, au milieu desquelles un saule a l'effronterie de simuler un clocher : faible image des jardins suspendus de Babylone...

L'intérieur correspondait à la beauté du dehors : un délabrement inimaginable !...

Peu à peu, la population augmenta, et le Gouvernement, pour honorer l'incomparable dévouement des Missionnaires, donna officiellement à cet embryon de cité le nom de Grandin.

En 1878, il y avait, tout autour, mais disséminés dans un rayon d'une trentaine de kilomètres, près de douze cents catholiques. Leur éparpillement sur un espace aussi étendu, rendait l'exercice du saint ministère très pénible.

La plupart étaient des Métis, assez bons chrétiens, mais peu disposés à s'imposer des sacrifices matériels, pour aider leurs Missionnaires à construire une chapelle et une école. Quelquefois même, ils les contrecarraient dans leurs projets de zèle, par ignorance plutôt que par mauvaise volonté.

Dans son Rapport au Chapitre général de 1879, le P. Leduc disait à ce propos :

— Il est difficile de se faire une idée des embarras et des tracasseries de tout genre éprouvées par les Pères, pour le matériel de cette Mission : trompés par leurs entrepreneurs, trompés par leurs ouvriers, ils ont eu de multiples déboires. La présence d'un Frère convers, charpentier, leur aurait épargné la dépense de milliers de dollars, et ils auraient, maintenant, une maison convenable, tandis que le tout est, pour ainsi dire, entièrement à refaire, au moins dans un avenir prochain.

Outre une bonne école attenante à la Mission, les Pères désiraient en fonder une seconde, sur l'autre rive de la Saskatchewan, où s'établissaient aussi un certain nombre de familles.

Une lettre du P. Fourmond, à la date du 26 décembre 1883, nous expose l'état d'esprit de la population, à cette époque :

— Hier, nos Métis ont célébré la fête de la Noël. On lisait sur leurs visages la foi et la simplicité des bergers de Bethléem. Je puis dire qu'ils en ont aussi la pauvreté. En effet, depuis la disparition des buffalos, poursuivis à outrance et exterminés par ces incorrigibles chasseurs, leur misère devient, de jour en jour, plus grande. L'agriculture qui, seule, pourrait les indemniser des ressources que la chasse ne peut plus leur fournir, n'a pour eux aucun attrait. Ils y sont inexpérimentés... D'ailleurs, comment les presser d'entrer dans cette voie ? Ceux qui, parmi les colons anglais, y réussissent le mieux, éprouvent eux-mêmes, en ce moment, une grande gêne, parce qu'ils n'ont pas de débouchés pour les produits de leurs terres : aussi le commerce languit...

Il n'en fallait pas autant pour décourager les Métis, dont la volonté, toujours chancelante, était incapable d'efforts pénibles et persévérants

§ 4

Duck Lake. — Lac Canard.

A une dizaine de kilomètres au sud-est de Carlton, et à peu près à la même distance au sud-ouest de Grandin, se trouve un lac gracieux, le lac Canard, *Duck lake*, ainsi nommé à cause des nuées de canards qui, au printemps, viennent s'abattre sur ses eaux paisibles, ou se cacher dans les grandes herbes qui l'entourent, comme une couronne de verdure.

C'est une petite mer intérieure, avec une île couverte de trembles, aux feuilles toujours agitées. Outre les multitudes de canards, on y voit, en nombre considérable, des cygnes et des poules d'eau nageant à sa surface, tandis que des grues, au long bec, stationnent sur ses bords C'est un paysage charmant.

Les Oblats y arrivèrent, pour la première fois, en 1868. Ils venaient visiter quelques familles patriarcales de Métis. L'autel fut dressé en plein air, et ces pauvres gens, privés depuis longtemps de secours religieux, pleurèrent de bonheur en assistant à la sainte Messe.

Dès lors, les Pères de Saint-Laurent y vinrent d'une façon régulière. Un autel en plein air ne suffisait plus ; mais il fallut, cependant, à cause du manque de ressources, attendre encore huit ans, avant de pouvoir commencer la construction d'une église un peu digne de ce nom. Là encore, les Pères furent largement volés par les entrepreneurs et par les ouvriers. A chaque instant, il fallait leur faire des avances d'argent, mais rien ne marchait. Les matériaux coûtaient cher, et leur transport était très onéreux. Bien des fois, les Pères durent travailler de leurs mains, comme de simples manœuvres.

Ce ne fut qu'après des difficultés de tout genre et de grandes fatigues, que ce nouveau sanctuaire fut achevé et livré au culte. On le dédia au Sacré-Cœur de Jésus.

Grâce au zèle des Pères, fécondé par les bénédictions divines, il y avait, en 1879, deux cent cinquante catholiques, et cette Mission semblait appelée à croître en importance, en raison de son site si agréable et des sérieux avantages qu'il promettait.

Ces espérances, en effet, se réalisèrent, au cours des années suivantes, et, le 5 avril 1883, le P. Leduc pouvait écrire :

« - Cette belle Mission est vraiment pleine d'avenir.

Le P. Touze en était, alors, chargé, et s'y dépensait sans compter.

§ 5

Notre-Dame de Pontmain au lac du Marais.

A trente kilomètres au nord-ouest de Carlton, se trouvait une réserve de Cris que les Oblats commencèrent à évangéliser, en 1878. Ils n'y eurent, d'abord, pour logis qu'une misérable hutte ; mais les dispositions assez bonnes qu'ils découvrirent en ces païens leur firent espérer, pour l'avenir, une consolante moisson d'âmes.

C'était un peu au nord du lac des Marais, *Maskeg lake*. En langue sauvage, le mot *Maskeg* signifie marécage. De là vient le nom de Maskégons donné aux tribus qui habitent les bords de la baie d'Hudson, ainsi que les terres avoisinant les groupes de lacs, où se réunissent les eaux des grands fleuves qui se rendent à cette baie. Ces pays, en effet, sont très marécageux.

Les Cris dont il vient d'être question, étaient apparentés à ces tribus : de là le nom du lac près duquel ils étaient établis, en anglais *Maskeg lake*, ou lac des Maskegs.

Cette Mission, dédiée à Notre-Dame de Pontmain, se développa assez rapidement, pour que Mgr Grandin ait pu écrire, en 1881, dans son Journal de voyage, où sont relatées ses incessantes courses apostoliques :

- Le vendredi, 23 septembre, j'arrivai à la Mission de Notre-Dame de Pontmain, où je fus surpris des progrès de cet établissement. La maison-chapelle était couverte et surmontée d'un beau petit clocher, dont la cloche sonna, dès mon apparition.

Les espérances conçues au sujet de cette Mission ne furent pas déçues. Tous ces sauvages devinrent de bons chrétiens.

En outre, la sollicitude des Pères s'étendait sur de nombreuses réserves : celles de *Snake plain*, de *Sandy lake*, de *Shell river*, de *Devil's lake*, des Sauteux de la rivière Serpent, etc.

§ 6

Saint-Eugène.

Centre géographique des trois missions précédentes, le fort Carlton participait à ces progrès réalisés autour de lui.

En 1884, on y commença, enfin, la construction d'une chapelle projetée depuis 1880. Elle fut dédiée à saint Eugène, en souvenir de Mgr Eugène de Mazenod.

CHAPITRE VI

Au sud de la Saskatchewan

1867-1890

§ 1

Batoche (1).

Une centaine de kilomètres au sud-ouest de Prince-Albert, et une dizaine au sud-est de *Duck lake*, sur la rive droite de la Saskatchewan méridionale, se forma un centre de population, Batoche, ainsi appelé du nom d'un riche Métis français, qui vint, l'un des premiers, y fixer sa résidence.

– Je passai à cette place, pour la première fois, en 1867, écrivait le P. Leduc. C'était, alors, un vrai désert et je me rappelle y avoir fait la rencontre d'un ours noir énorme. Je ne me doutais guère, à ce moment, que quelques années plus tard, nous aurions, en cet endroit, une belle et florissante Mission.

Commencée en 1881, elle fut placée sous la protection de saint Antoine.

Les Pères y bâtirent une église convenable, terminée en 1884, ainsi que, le presbytère et même une école. Il y avait, déjà, à cette époque, une population assez nombreuse et entièrement catholique. Elle augmenta, les années suivantes, par l'arrivée de nouveaux colons.

Nous aurons dans la suite à parler de cette ville, à propos des troubles qui éclatèrent dans la Saskatchewan, en 1885. Elle fut assiégée par les troupes du général Middleton et prise par lui.

§ 2

Saint-Louis de Langevin.

Trente-cinq kilomètres au nord de Batoche, et aussi sur la rive droite de la Saskatchewan du sud, se constitua, vers 1885, une autre agglomération. Les Oblats y célébrèrent les offices, d'abord, dans une maison mise à leur disposition par M. J.-B. Boucher, jusqu'à ce que fut achevée la construction d'une véritable église, en 1889. On y ajouta, peu après, un presbytère convenable.

1. Voir la carte, p. 120.

Cette Mission était susceptible d'acquérir un grand développement, vu la fertilité du sol. En cet endroit, allèrent s'établir de préférence les colons de langue française, venus d'Europe et du Canada.

En 1892 l'église, quoique récente, devenait déjà trop étroite.

De là, régulièrement les Pères portaient les secours religieux à un certain nombre de familles, disséminées sur un rayon de plus de cent kilomètres : à *Stony Creek*, à *Fish Creek*, ou Anse aux Poissons, à la rivière Carotte, au fort La Corne, à la montagne des Bouleaux et à deux réserves de sauvages Cris.

L'ouvrage donc ne manquait pas. Au contraire, les Missionnaires étaient surchargés, car le nombre des bras ne correspondait pas toujours à l'abondance de la moisson qui se levait, sous le soleil de la grâce, sur ce vaste terrain, cultivé avec tant de zèle par les vaillants ouvriers de l'Évangile.

§ 3

Regina.

Choisie à la place de Battleford pour devenir la capitale des Territoires du Nord-Ouest, Regina (la Reine), ainsi appelée en l'honneur de la reine d'Angleterre, Victoria, n'existait pas encore, en 1882, époque à laquelle le P. Hugonard, à la demande d'un canadien-français, vint, en cet endroit, situé à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Qu'Appelle, célébrer la Messe pour la première fois.

Au printemps de 1883, le P. Saint-Germain y retourna, pour procurer à un groupe de Métis les secours religieux. Le P. Mac-Carthy lui succéda, en 1885.

Les années suivantes, une chapelle et un presbytère y furent bâtis ; mais, malgré son titre de capitale, Regina ne se développa que très lentement.

CHAPITRE VII

Au nord de l'Alberta

1861-1887

§ 1

Lac La Biche (1).

Deux cents kilomètres au nord-est d'Edmonton, capitale de la province actuelle de l'Alberta, on rencontre le lac La Biche, *Red deer lake*. S'il n'est pas, comme beaucoup d'autres du Nord-Ouest Américain, remarquable par ses grandes dimensions, quoiqu'il ait de quarante à cinquante kilomètres de long, sur huit à dix de large, il est, néanmoins, un des plus pittoresques, avec sa ceinture variée de golfes en miniature, de promontoires, de collines et de vallées. Quelques îles verdoyantes, émergeant de la surface, agrémentent le tableau.

Quand, après la disparition des neiges, les voyageurs ayant traversé bois et marécages, rivières impétueuses et torrents écumants, aperçoivent ses bords, ils ne peuvent retenir un cri d'admiration. Mais, dès le mois de novembre, le lac se revêt d'une couche solide de glace, et la conserve jusqu'au milieu de mai, car cette gracieuse pièce d'eau se trouve tout près du cinquante-sixième degré de latitude nord. Le thermomètre, durant l'hiver, y marque ordinairement de vingt-cinq à trente degrés centigrades au-dessous de zéro, et descend, parfois, jusqu'à quarante ou quarante-cinq.

Dans les premiers jours d'octobre 1853, y était arrivé un Oblat zélé, le P. Rémas, avec l'intention d'y fonder une Mission. Il n'eut, d'abord, pour demeure, qu'une petite hutte de bois, de trois à quatre mètres de longueur et deux mètres de haut. Pas de meuble : ni chaise, ni table, ni lit. Il couchait sur le sol glacé. Ce qu'il eut à souffrir dans cet humble réduit, est indescriptible.

Voleurs par nature, les Cris non seulement n'aidaient, en aucune manière, le Missionnaire à améliorer sa triste situation, mais ils tentaient

(1) Voir la carte, p. 120.

de le piller le plus possible. Et, comme, même pour des bandits de profession, il est difficile de dépouiller un homme dénué de tout, ils l'accablaient de sarcasmes et d'outrages.

Le P. Rémas était un de ces vaillants apôtres capables de tout endurer par amour de Dieu et des âmes. Il ne se découragea point, et, à force de patience, acquit une certaine influence sur ces esprits insensibles.

Pour assurer le succès rendu presque impossible par tant d'obstacles accumulés, la Mission fut dédiée à Notre-Dame des Victoires.

Si pénible à ses débuts, l'établissement du lac La Biche devait acquérir, plus tard, avec un développement appréciable, une importance toute spéciale pour les Missions du Nord-Ouest. Deux routes fluviales le mettaient en communication relativement facile avec l'Ile-à-la-Crosse et le lac Athabaska.

La première était la rivière aux Castors, *Beaver river*, dont une des sources est dans le voisinage de la résidence du lac La Biche, et qui débouche dans le lac de l'Ile-à-la-Crosse, en face de la maison des Missionnaires.

La seconde route était la rivière Athabaska elle-même, qui, par l'un de ses affluents de droite, reçoit les eaux du lac La Biche. On pouvait ainsi, de là, se transporter dans le Grand Nord jusqu'à l'Océan Glacial par le fleuve Mackenzie, continuation de la rivière Athabaska.

Grâce à ces deux routes fluviales, on espérait faire de l'établissement du lac La Biche, où la terre est assez fertile quand on prend la peine de la cultiver, un entrepôt, un centre d'approvisionnement pour les Missions les plus septentrionales.

En outre, pour achever ce réseau, les Oblats percèrent, à travers la forêt, un chemin carrossable de plus de deux cents kilomètres, jusqu'au fort Pitt, pour unir leur beau lac aux prairies arrosées par la Saskatchewan. Cette entreprise, jugée chimérique par les habitants de ces contrées, fut achevée, à leur grande stupéfaction, en 1856, grâce au courage, à l'endurance et à la ténacité des Missionnaires, apôtres et trappistes, à la fois.

Si les arbres géants de la forêt cédèrent à leurs vigoureux coups de hache, les superstitions de l'infidélité reculèrent aussi devant eux.

En même temps, en effet, que les Pères et les Frères convers défrichaient de vastes étendues de terrain, ils construisirent une chapelle, une maison d'habitation, et, en 1862, un couvent pour les Sœurs Grises de Montréal, comprenant école, pensionnat et orphelinat.

Des conversions récompensèrent tant de zèle et de sacrifices.

En 1868, la chapelle était déjà fréquentée par quatre ou cinq cents Métis et sauvages cris.

L'année suivante, le 12 juin 1869, Mgr Grandin pouvait écrire au T. R. P. Supérieur général :

La Mission du lac La Biche est la plus avancée de nos Missions sous le rapport matériel, et comme le point central des Missions du nord... Pendant longtemps les consolations spirituelles ont manqué à ceux de nos Pères qui la dirigeaient. Aujourd'hui, grâces à Dieu, les habitants de cette localité semblent, enfin, comprendre le dévouement du Prêtre, et paraissent décidés à en profiter. Je viens d'y passer plus d'un mois, et j'y ai eu de grandes consolations. J'ai donné la confirmation à quatre-vingt-quinze personnes, âgées de douze à quatre-vingts ans... La chapelle actuelle ne peut plus suffire ; il faut, de toute nécessité, une église plus grande.

Mission du lac La Biche. — Église et école.

Cinq ans plus tard, le P. Leduc écrivait :

Je suis heureux de constater un grand changement en mieux, opéré par l'influence de la religion. Les sauvages montrent la meilleure volonté pour se faire instruire, et s'approcher des sacrements. Pendant huit jours consécutifs, ils se sont rendus fidèlement, trois fois par jour, aux exercices de la retraite. Si, parmi les Cris, il y a encore bien des

mauvais, on rencontre aussi parmi eux de vrais priants, de sincères chrétiens, même en assez grand nombre... La sainteté du mariage et son indissolubilité sont, maintenant, généralement bien comprises ; l'autorité du père et de la mère dans la famille, quoique faible, tend, tous les jours, à s'affermir davantage.

Cette dernière remarque montre, d'une façon sensible, les progrès accomplis.

Autrefois, en effet, la famille n'existait pas : d'abord, à cause de la facilité avec laquelle les époux se séparaient, pour le moindre prétexte ; puis, à cause du manque absolu d'autorité des parents sur leurs enfants.

La coutume était que le père se disait maître des garçons, et la mère maîtresse des filles ; mais, en réalité, ils n'étaient maîtres de leurs enfants, ni l'un ni l'autre.

Les garçons un peu grands affirmaient n'avoir aucun ordre à recevoir de la part des auteurs de leurs jours. De leur côté, le père et la mère allaient répétant que la conduite de leurs fils et de leurs filles ne les regardaient pas. Les plus répréhensibles égarements de ceux-ci laissaient ceux-là absolument indifférents.

En apprenant aux parents leurs devoirs envers leurs enfants, la religion remédia à ce triste état de chose, et fit cesser de très graves désordres invétérés.

Auparavant, les sauvages se vantaient des péchés les plus honteux, comme s'en vantaient les anciens romains, malgré leur haute civilisation et leur culture intellectuelle ; comme s'en vantent encore, aujourd'hui, les mondains raffinés, appartenant à cette partie de la société moderne qui vit sans mœurs, parce qu'elle vit sans Dieu.

— Si Asmodée exerce ici, comme partout ailleurs, son impudique empire, je puis affirmer, écrivait encore le P. Leduc, que le vice est loin d'être honoré, comme il l'est en d'autres pays, si fiers de leur civilisation matérielle. Je n'hésite pas à le dire bien haut : je suis convaincu que nos chrétiens, Métis ou sauvages, sont, en moyenne, beaucoup plus chastes qu'on ne l'est dans la plupart des villes populeuses, commerçantes et riches, où des dehors de dignité superficielle ne cachent, parfois, que les affreuses laideurs d'une profonde corruption.

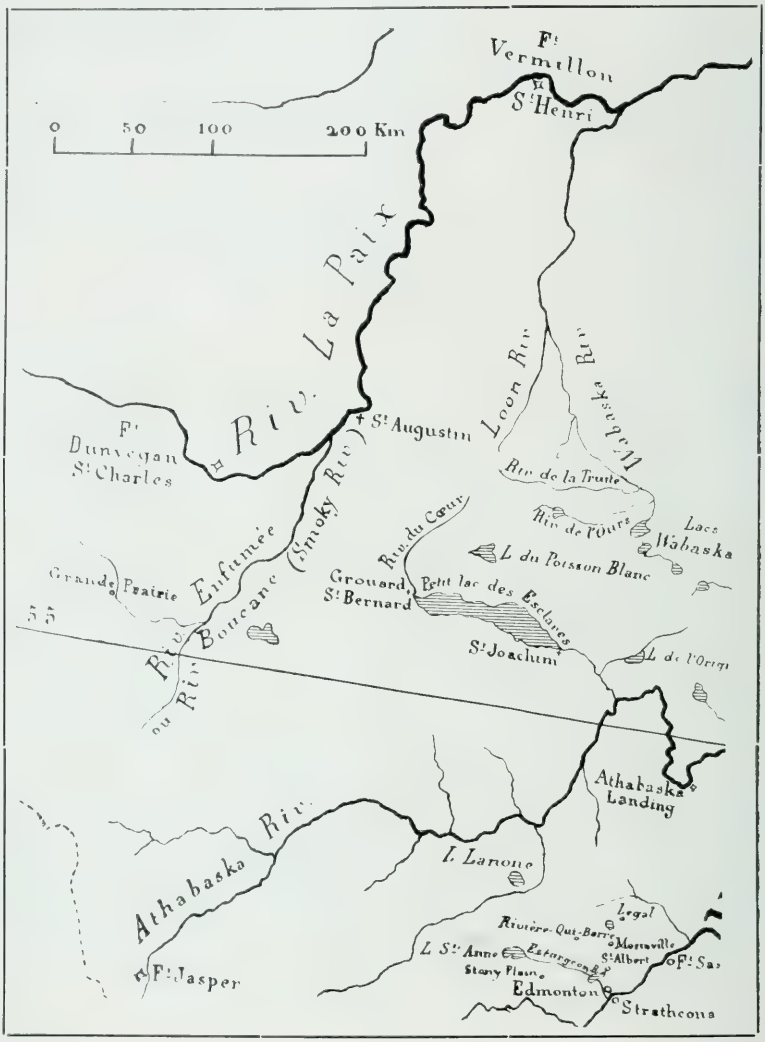
§ 2

Lac Sainte-Anne.

Un charmant petit lac, situé à une soixantaine de kilomètres à l'ouest d'Edmonton, porte actuellement le nom de sainte Anne, patronne du Canada ; mais, avant l'arrivée des Missionnaires catholiques, il

était appelé par les indigènes *Manito-Sakahigan*, ou lac du Diable.

Dès 1853, les Oblats y fondèrent une Mission permanente, et les progrès de la foi y furent assez sensibles.



Une première chapelle bâtie par les Missionnaires ne suffit bientôt plus, à cause du nombre croissant des conversions. On dut songer à l'agrandir. On y ajouta une école et un couvent pour les Sœurs Grises de Montréal, qui avaient accepté, en 1858, de s'y charger de l'éducation des enfants et du soin des malades.

Le bien opéré, dès les débuts, ne cessa de croître, durant les années suivantes.

Outre les sauvages, il y avait, autour du lac Sainte-Anne, de sept à huit cents Métis, vivant des produits de la chasse et de la culture. Ils devinrent tous, en général, d'excellents chrétiens.

Du lac Sainte-Anne, les Pères allaient fréquemment jusqu'aux montagnes Rocheuses, à plus de deux cents kilomètres de distance, porter aux âmes abandonnées la parole de Dieu.

C'étaient pour eux de longs et très pénibles voyages, mais non sans résultats pour des centaines de païens perdus dans ces immensités.

§ 3

Edmonton (ancien fort des Prairies).

Capitale de la province actuelle de l'Alberta, Edmonton, à plus de treize cents kilomètres au nord-ouest de Saint-Boniface, est, maintenant, une belle ville, aux larges avenues, aux bâtisses régulières, aux monuments remarquables, et dont la population de plus de cent mille habitants augmente sans cesse.

Construite sur la rive septentrionale de la Saskatchewan du nord, qui, en ces endroits, n'a pas moins de deux cents mètres de largeur, avec des berges hautes de plus de soixante mètres, elle est complétée, sur la rive opposée, par la ville de Strathcona, ou Edmonton du sud.

Mais, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, elle n'existait pas.

A sa place, s'élevait simplement un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, appelé le fort des Prairies.

Dans ces régions, Cris, Pieds-Noirs, Gens-du-Sang, Piéganes, Sarcis, infatigables chasseurs, erraient à l'aventure, constamment en guerre les uns contre les autres.

La Mission du fort Edmonton, ou fort des Prairies, dédiée à saint Joachim, dépendit, d'abord, de celle du lac Sainte-Anne. Ces deux Missions considérées, alors, comme n'en faisant qu'une, étaient, cependant, distantes d'une soixantaine de kilomètres. Il en résultait pour les Pères un surcroît de courses, d'au moins deux mille kilomètres par an.

Leur présence, en effet, y était souvent requise, car, outre les nombreux employés, métis et canadiens, séjournant habituellement dans ce fort, l'un des plus importants de l'ouest, un millier de sauvages le fréquentaient, aux époques désignées pour la traite des fourrures.

En ces jours de réunion, c'était une véritable tour de Babel : on n'y parlait pas moins de huit langues différentes.

Plusieurs des chefs qui se succédèrent à ce poste, catholiques ou non, prodiguèrent aux Missionnaires les marques de respect et d'attachement. Ils construisirent, à leurs frais, dans l'intérieur du fort, une jolie petite chapelle, à laquelle s'adjoignit ensuite une maison pour les Pères.

Tous, cependant, ne furent pas aussi bienveillants, et quelques-uns se firent remarquer plutôt par leurs dispositions hostiles.

En 1873, par exemple, se trouvait, à la tête de ce poste, un fanatique, dont la première préoccupation fut d'éloigner, autant qu'il le put, les serviteurs et les employés catholiques de la Compagnie, pour les remplacer par des protestants. Aussi fut-il impossible, à cette époque, d'établir un Père, d'une façon stable, au fort d'Edmonton. Les Oblats s'y rendirent, de temps en temps, de leurs autres résidences, pour y célébrer la Messe, le dimanche, et donner leurs soins aux rares catholiques qui avaient réussi à s'y maintenir.

Par suite de cette hostilité persistante, les progrès de la foi furent assez lents, et plusieurs années s'écoulèrent, avant qu'on pût espérer avoir, là, une chrétienté florissante.

En 1881, seulement, il fut permis aux Oblats d'acheter, dans les environs du fort, un terrain sur lequel ils élevèrent, en 1882, une modeste bâtisse de dix mètres de long, sur huit de large. Le rez-de-chaussée servait de chapelle, et l'étage supérieur d'habitation au Père.

Le premier Oblat qui eut, là, une résidence fixe, fut le neveu même de l'évêque, le P. Henri Grandin, qui s'y installa, le 1er octobre 1883. Dès lors, le bien s'accomplit sur une plus vaste échelle et sur une base plus solide. C'était le prélude d'un progrès beaucoup plus ample pour un avenir encore un peu lointain.

Une ville, il est vrai, allait naître ; mais ses accroissements seraient, d'abord, peu rapides. En 1892, elle n'aurait encore que deux cents habitants. L'année suivante, elle en comptait presque deux mille.

§ 4

Saint-Albert.

A une douzaine de kilomètres au nord d'Edmonton, sur le sommet d'une colline dominant la vallée de la rivière Esturgeon, là où ce cours d'eau, revenant sur lui-même en gracieux méandres, traverse un joli petit lac, arrivèrent, à la fin de décembre 1860, Mgr Taché et le P. Lacombe.

Frappé de la beauté du spectacle, l'évêque s'arrêta, et, se tournant vers son compagnon, lui dit :

— En vérité, ce site est charmant : je le choisis pour une Mission nouvelle, et, en l'honneur de votre patron, je l'appelle Saint-Albert.

Puis, plantant dans la neige son bâton de voyageur, il ajouta :

— Ici même, construisez la chapelle.

A cet endroit, quelques mois après, se dressait l'autel d'une modeste église qui serait, plus tard, cathédrale.

Autour de la chapelle et du presbytère, une vingtaine de familles métisses, attirées par la fertilité du sol, commencèrent à se grouper,

Saint-Albert. — Cathédrale construite en 1870.
(Autre vue de Saint-Albert, dans le t. II, p. 208.)

durant l'été de 1861. Ce chiffre augmenta insensiblement, et la ville grandissante de Saint-Albert acquit, dans la suite, assez de notoriété, pour donner son nom à toute la province de l'Alberta.

Là, Mgr Grandin établit son siège épiscopal, quand, le 22 septembre 1868, de coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface, il fut devenu vicaire

apostolique. Ce point, en effet, était plus central que l'Ile-à-la-Crosse, où il avait résidé jusqu'alors.

Trois ans plus tard, le 27 octobre 1871, il était nommé évêque de Saint-Albert.

A cause de l'augmentation de la population, la première chapelle devint bientôt trop étroite. On dut songer à en construire une autre, et plus grande et plus digne de sa destination.

Cette cathédrale, toute en bois et en forme de croix latine, avait des proportions harmonieuses. Quoique non entièrement encore ornée, en 1874, elle faisait déjà l'admiration non seulement des sauvages, mais aussi des Métis, qui accouraient, quelquefois, de plusieurs journées de marche pour la visiter. Elle leur paraissait un chef-d'œuvre, car ils n'avaient jamais rien vu de semblable.

Terminée, elle coûta plus de soixante mille francs, somme considérable pour l'époque, et pour ces régions si reculées, privées de communications faciles.

En arrivant de l'est du Canada, les voyageurs, quels qu'ils fussent, étaient eux-mêmes fort étonnés de trouver un tel édifice, à une si grande distance. Ce n'était pas, cependant, un monument de vastes dimensions ; mais c'était ce qu'il y avait de mieux, alors, en ce genre, dans les immenses territoires du Nord-Ouest.

Auprès de la cathédrale s'élevèrent successivement une école pour de nombreux enfants, un orphelinat, un hôpital et un couvent pour les Sœurs Grises de Montréal, qui se dévouaient à l'éducation de la jeunesse et aux œuvres de charité.

Dans les environs de Saint-Albert, étaient trois autres écoles catholiques.

De Saint-Albert dépendaient plusieurs postes secondaires, dont quelques-uns étaient éloignés de plusieurs journées de marche. C'étaient le lac Lanone, le fort Saskatchewan, Morinwille, la Rivière-Qui-Barre, *Stony plain*, Hobbema, etc. Le plus reculé était le fort Jasper, dans les montagnes Rocheuses, à plus de trois cents kilomètres de distance.

§ 5

Saint-Paul des Cris.

Fondée en 1865, sur la rive gauche de la Saskatchewan du nord, près du lac La Selle, *Saddle lake*, à cent quatre-vingts kilomètres au nord-est d'Edmonton, cette Mission fut fréquentée, dès l'origine, par un grand nombre de Cris, dont la plupart étaient encore infidèles.

Les Pères les convertirent ; puis, afin de les arracher aux dangers et aux misères de la vie nomade, leur apprirent l'agriculture.

§ 6

Fort Pitt (1).

Presque à égale distance de Carlton et d'Edmonton, mais à plus de quatre cents kilomètres de l'un et de l'autre, se trouvait le fort Pitt.

Dès 1854, les Pères le visitèrent, de temps en temps, et eurent beaucoup à lutter contre des employés subalternes de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, achetant à vil prix, au moyen de quelques litres d'*eau-de-feu*, les fourrures les plus précieuses, non seulement faisaient un grand tort matériel aux sauvages, mais, en favorisant ainsi leur penchant si vif pour les liqueurs enivrantes, les maintenaient dans un état de dégradation effroyable. L'ivrognerie les conduisait par une pente fatale aux pires excès : le vol, le meurtre, les pratiques les plus abominables du paganisme et l'immoralité la plus éhontée.

Touchés de pitié, les Oblats résolurent de ne rien négliger pour restreindre et abolir, si c'était possible, la coutume, chère aux gens sans conscience, de s'enrichir aux dépens de ces infortunés, dont on détruisait la santé physique, en même temps qu'on les plongeait davantage dans l'abîme des vices les plus dégoûtants.

Cependant, à cause de leur petit nombre et de l'immensité des distances, les Pères, pendant plusieurs années, ne purent faire que des apparitions temporaires dans ce poste qu'ils auraient tant voulu évangéliser complètement.

Ce n'est qu'en 1875, qu'il leur fut possible de s'y installer à demeure.

Trois ans après, le P. Lestanc écrivait :

« - La Mission du fort Pitt a déjà obtenu d'assez beaux résultats, pour nous autoriser à croire qu'elle est bénie de Dieu... C'est un lieu de passage pour des milliers de Cris. On y voit surgir continuellement de nouvelles loges de sauvages. Plus de la moitié de ces pauvres gens étaient infidèles à notre arrivée. Aujourd'hui, bon nombre sont baptisés, et déjà le changement est grand dans les mœurs.

Au point de vue matériel, l'installation des pasteurs de ces brebis perdues était des plus précaires. Une misérable cabane de dix mètres de long sur sept de large, simple hutte, ouverte à tous les vents, servait, à la fois, d'église, de dortoir, de cuisine, de salle de réception, de salle d'exercices etc.

(1) Voir la carte p. 120.

Une petite alcôve noire, de deux mètres de large sur un mètre et demi de profondeur, était le palais de la divine Eucharistie. L'unique appartement qui restait, abritait trois Pères et un Frère convers.

De la Mission du fort Pitt dépendaient plusieurs autres.

L'une des plus importantes était celle qui fut fondée près du lac d'Oignon, *Onion lake*, à la distance d'une vingtaine de kilomètres, dans la direction du nord-ouest. Elle fut dédiée à Notre-Dame du Rosaire, et donna bien des consolations aux vaillants apôtres.

Notons également la Mission établie près du lac la Grenouille, *Frog lake*, pièce d'eau profondément encaissée entre deux plateaux, à trente kilomètres au nord-ouest du lac d'Oignon. Là, également, les Pères réussirent à fixer, d'une façon stable, un certain nombre de Cris initiés par eux à l'agriculture, et qui, renonçant à la vie nomade si pleine, autrefois, d'attraits pour eux, s'étaient construit des maisonnettes autour de ce joli petit lac.

Parmi les Missions secondaires dépendant du fort Pitt, signalons aussi celle du lac En-Long, dédiée à saint Charles, et celle du lac des Roches, dédiée au bon Larron.

CHAPITRE VIII

Dans le sud de l'Alberta

1865-1889

§ 1

Pieds-Noirs, Piéganes et Gens-du-Sang.

Les sauvages à la conversion desquels les Oblats travaillèrent avec succès dans les contrées dont nous venons de parler, appartenaient surtout à la nation des Cris ; mais, dans le sud de l'Alberta, habitait une nation bien diverse, celle des Pieds-Noirs, divisée en trois principales tribus : les Pieds-Noirs proprement dits, en anglais *Black Foot*, les Piéganes et les Gens-du-Sang.

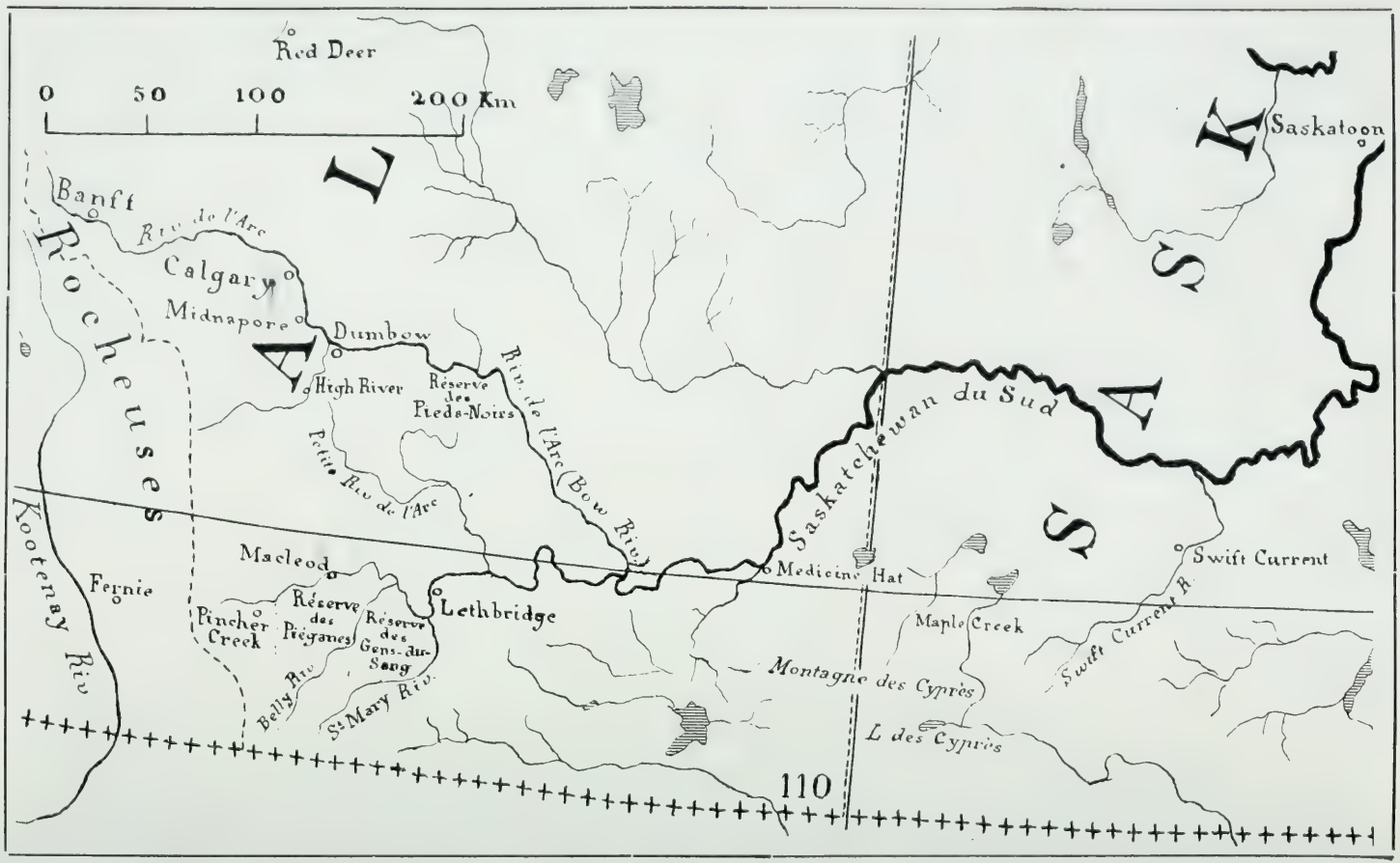
Leurs mœurs étaient on ne peut plus mauvaises.

Une dépravation sans pareille résultait, d'abord, de leur oisiveté, car ils ne songeaient qu'à jouer et à fumer, quand ils ne chassaient pas : or, pour les sauvages surtout, la paresse est la mère de tous les vices.

La seconde cause de leur abjection morale était leur habitude de vivre ensemble dans des camps où ils se réunissaient en grand nombre, sans autre but que celui de s'amuser le plus possible. L'agglomération de tant de personnes de différent sexe, que ne retenait aucun sentiment de religion, de pudeur et de crainte, favorisait les pires excès. Aux conversations les plus licencieuses, non seulement de la part des hommes, mais aussi de la part des femmes et des enfants, succédaient des actes tellement répréhensibles, qu'on pouvait croire que, chez tous, le sens moral était complètement éteint.

Cette corruption générale et cet amour effréné des plaisirs sensuels s'alliaient à une passion terrible : celle de la vengeance la plus implacable.

Un Pied-Noir était incapable d'oublier une injure. Fallait-il attendre des années entières pour satisfaire sa rancune, celle-ci ne diminuait en aucune façon. Sans rien laisser paraître de ses dispositions intimes, il guettait l'occasion favorable, puis, quand le moment lui semblait propice, il fondait sur sa victime, et, l'œil en feu, il se délectait en voyant le sang couler à flots, sous des blessures multipliées, qu'il tâchait de ne pas rendre mortelles tout de suite, par un raffinement de cruauté.


Red Deer
0 50 100 200 Km
ALTA
SASK
Saskatoon
Banff
Riv. de l'Arc
Rocheuses
Calgary
Midnapore
Dumbow
High River
Réserve des Pieds-Noirs
Riv. de l'Arc (Bow Riv.)
Petite Riv. de l'Arc
Saskatchewan du Sud
Kootenay Riv.
Macleod
Fernie
Pincher Creek
Réserve des Piéganes
Réserve des Gens-du-Sang
Lethbridge
Belly Riv.
St Mary Riv.
Medicine Hat
Swift Current
Maple Creek
Swift Current R.
Montagne des Cyprès
L des Cyprès
110

Voleurs d'instinct, ils ne rougissaient pas de leurs déprédations et de leurs rapines, mais, au contraire, s'en faisaient gloire : c'était leur point d'honneur. Plus l'un d'entre eux avait volé, plus il était estimable et respecté.

Que dire de leur penchant irrésistible pour l'*eau de feu*, l'eau-de-vie, et les scènes lamentables qui en étaient la suite inévitable et fatale !... plus encore chez eux que chez les Cris !...

Pauvre humanité !.. Dans quels abîmes effroyables d'abjection et de perversion ne tombe-t-elle pas, privée des lumières de la foi et des secours de la religion véritable !

§ 2

Commencements d'évangélisation.

Vers 1865, les Pères commencèrent à visiter les Pieds-Noirs. Ce ne fut pas sans danger. Pour éviter, d'abord, d'être volés, il leur fallut, à l'exemple des sauvages, n'avoir même pas un vêtement de rechange, coucher, la nuit, tout habillés, et renoncer aux moindres soulagements en fait de nourriture. Ils devaient se contenter de boire de l'eau de neige fondue, ou de l'eau bourbeuse, dans les ustensiles sales et dégoûtants des Pieds-Noirs : souffrir, en un mot, tout ce que la malpropreté a de plus rebutant.

Une privation, plus douloureuse encore, fut la privation de la Messe. Il n'aurait pas été prudent de la célébrer au milieu de ces infidèles. Le moindre mal qui pût arriver aux Pères, pendant les moments les plus solennels, eût été d'être complètement dévalisés. Ils ne voulaient pas surtout exposer les saints mystères à de sacrilèges profanations.

Puis, comme les Pieds-Noirs étaient en guerre perpétuelle avec les Cris, les Pères, sous peine de perdre la vie, devaient paraître n'avoir avec les Cris aucune relation, car les sauvages, non encore christianisés, ne pouvaient comprendre qu'on pût les aimer eux-mêmes vraiment, et ne pas haïr profondément leurs ennemis.

Bien des années furent nécessaires, avant que les Missionnaires, par leurs bons procédés, réussissent à se faire accepter.

A l'hostilité des commencements succéda, alors, un état de tolérance, qui permit de baptiser un certain nombre d'enfants et de rares adultes en danger de mort. Mais pas de vraies conversions.

– Je me suis rendu chez les Pieds-Noirs, écrivait Mgr Grandin. Jusqu'à présent, je n'avais jamais visité des sauvages sans recueillir quelques consolations. Cette fois, je n'en ai eu aucune... absolument aucune. Ces malheureux forment assurément la tribu la plus nombreuse de

mon diocèse... mais ils sont d'une immoralité effrayante, et ne rêvent d'autre bonheur que celui de la bête... de la brute même. Ce sont des gens *quorum deus venter est*... Leur ventre est leur dieu, dans toute la force du terme : ils ne veulent que manger, s'amuser, et vivre longtemps, pour jouir davantage.

Comptant principalement sur l'avenir, les Pères prodiguaient leurs soins aux enfants en bas âge. Ceux-ci, néanmoins, en grandissant, n'étaient que trop portés à imiter leurs parents. Ils ne consentaient même pas à réciter la Salutation angélique, à cause de ces mots : « Priez pour nous, à l'heure de la mort ! »

Ce n'est pas bon, s'écriaient-ils, de dire pareilles choses !...

La mort !... ils en chassaient toujours la pensée, et ne supportaient point qu'on leur en parlât.

Je serais tenté de secouer la poussière de nos pieds, et de nous transporter ailleurs, écrivait encore le bon Mgr Grandin, éploré à la vue de tant d'endurcissement. J'admire ceux des nôtres qui se dévouent à cette ingrate Mission. Que Dieu les soutienne... Leur récompense sera d'autant plus belle au ciel, que leurs consolations sont nulles sur la terre...

Son vicaire général, le P. Leduc, écrivait, de son côté :

Il m'est impossible d'exprimer tout ce que nos Pères, depuis quinze ans, ont enduré de souffrances, de privations, de peines morales, au milieu des Pieds-Noirs, des Gens-du-Sang, des Piéganes et des Sarcis... Ils n'ont reculé devant aucun sacrifice... et ces sauvages demeurent insensibles à tant de dévouement !...

Avant d'être fixé à l'église Sainte-Marie de Winnipeg, le P. Lacombe les avait souvent visités dans leurs divers campements. Par sa charité et son héroïsme, il avait acquis leur estime et leur confiance.

Connaissant sa grande influence sur ces esprits indociles, Mgr Grandin ne cessa de demander que ce vaillant apôtre lui fût rendu. Il finit par l'obtenir, avec d'autres auxiliaires, et ce précieux renfort communiqua une vive impulsion à l'œuvre de l'évangélisation, jusque-là si stérile.

Dans l'espérance d'avoir plus d'emprise sur les nouvelles générations, on s'attacha à multiplier les écoles. Malgré des difficultés de tout genre, on parvint, en quelques années, à réaliser ce dessein, partiellement du moins.

Aujourd'hui, écrivait le P. Leduc, les choses ont bien changé de face... Des petits Pieds-Noirs sont tout fiers de savoir déjà passablement lire et calculer... fiers aussi de connaître un certain nombre

de mots anglais... Les Piéganes ont également leur école, et les Gens-du-Sang aussi !...

Les élèves, pourtant, n'y étaient pas très nombreux : ils ne formaient qu'une minime exception...

Pour insuffisantes qu'elles fussent encore, ces écoles eurent, néanmoins, de salutaires effets, non seulement sur les enfants, mais aussi sur les adultes.

Un des personnages les plus importants de la tribu des Pieds-Noirs, ou, plutôt, sans contredit, le plus important de tous, leur grand chef, connu sous le nom de Pied-de-Corbeau, *Crowfoot*, se montra de plus en plus sympathique au catholicisme, et se convertit.

« — Je n'ai jamais vu, raconte un auteur américain, un sauvage d'un plus noble aspect, ou un homme qui ressemblât davantage à un roi. Grand et droit, il était svelte comme une jeune fille, avec le regard de l'aigle et la figure d'un ancien Romain, mais fier, hautain, digne et autoritaire. On le craignait, et nul ne se fût avisé de résister à sa volonté. Quoiqu'il parlât peu, il était immédiatement obéi. Un oui, ou un non de sa part, sorte de grognement plutôt que parole articulée, donnait le mot d'ordre à toute la tribu. Je ne crois pas me tromper, en affirmant que, durant tout le temps de son règne, Pied-de-Corbeau fut le plus grand monarque Indien du Canada (1).

Cet homme terrible, qui faisait tout trembler devant lui, subit l'influence des Missionnaires, et devint l'ami intime du P. Lacombe. Son exemple contribua grandement à rapprocher les Pieds-Noirs de la vraie religion, car il demanda le baptême, et mourut chrétien, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Non seulement les Pieds-Noirs ne s'opposaient plus, comme précédemment, à ce que leurs enfants fussent régénérés par l'eau baptismale, mais ils venaient spontanément avertir le prêtre de la naissance d'un nouveau-né ; plusieurs mêmes apportaient aussitôt le bébé à la Mission, afin qu'il fût baptisé sans retard.

C'était, là, un progrès immense, dans cette tribu, autrefois si farouche. Était-ce un indice probable que le moment approchait, où ces infortunés ouvriraient leur cœur à la grâce et embrasseraient la vraie foi ?... L'avenir le dirait.

(1) Julian Ralph., *On Canada's frontier*, New-York, 1892, p. 53 sq.

§ 3

École industrielle de Dunbow.

Avec l'aide du Gouvernement canadien, parmi les membres duquel il comptait beaucoup d'amis et d'admirateurs, le P. Lacombe résolut de fonder, pour la régénération chrétienne des Pieds-Noirs, un grand établissement d'éducation, qui serait analogue à celui de Qu'Appelle pour les Cris, les Sauteux et les Sioux.

Outre la lecture, l'écriture et le calcul, on apprendrait aux enfants divers métiers et l'agriculture, suivant leurs goûts, afin qu'ils devinssent, plus tard, d'honnêtes ouvriers, capables de gagner leur vie par leur travail. Les élèves sortis de cette école seraient une élite, car on les formerait plus complètement et plus parfaitement à la pratique de la vertu. On avait donc tout lieu d'espérer que leur influence serait grande et salutaire dans leur tribu. La transformation sociale des sauvages ne pourrait qu'être favorisée et hâtée, par l'éducation professionnelle donnée à leurs enfants.

L'emplacement choisi pour cette école fut un joli site, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de la ville actuelle de Calgary. C'était au confluent de la rivière de l'Arc, *Bow river*, avec la rivière du Grand-Bois, *Highwood river*.

A cause du caractère spécial du paysage environnant, cet endroit reçut le nom de *Dunbow*, ou Arc de collines : c'était, en effet, une belle vallée, entourée de petites éminences gracieusement arrondies.

Sous l'énergique impulsion du P. Lacombe qui dirigea lui-même les constructions, les travaux furent poussés assez activement pour que, le 17 octobre 1884, pût être inaugurée cette institution importante, dont on se promettait tant de résultats heureux pour l'évangélisation des Pieds-Noirs.

Les débuts, cependant, furent des plus pénibles.

Trop épris de la liberté sans frein dont ils avaient joui jusqu'alors, et, de plus, ennemis-nés de toute discipline régulière, les petits Pieds-Noirs, malgré la vigilance constante du jour et de la nuit dont ils étaient l'objet, trouvèrent moyen de franchir toutes les clôtures, en passant par les fenêtres, quand les portes étaient trop solidement fermées, et, prenant la clef des champs, s'évadèrent, pour la plupart, les uns après les autres.

Quand les gentils reclus ne réussissaient pas à s'échapper, les parents qui, eux-mêmes, leur avaient conseillé de le faire, venaient les chercher, et les emmenaient de force.

A défaut des parents, c'étaient des amis qui, se présentant comme les frères des élèves, demandaient à les voir et à visiter l'établissement. La visite achevée, et, malgré l'admiration affectée qu'ils avaient montrée en parcourant les diverses salles, ils sortaient des armes de dessous leurs vêtements, au moment de partir, et, avec les plus violentes menaces contre les professeurs ou directeurs, s'emparaient des enfants, et les entraînaient à leur suite.

Que faire avec une telle engeance ?

Rivière de l'Arc, près de Dunbow.

Le 12 janvier 1885, le P. Légal écrivait au P. Boisramé :

« Les commencements de cette école industrielle n'ont pas été sans épreuves, et toutes les difficultés sont loin d'être aplanies. Si l'épreuve est le cachet des œuvres de Dieu, nous avons lieu de nous féliciter. Espérons, qu'avec le temps, tous les préjugés tomberont !...

Ces intraitables Pieds-Noirs allaient-ils donc refuser encore ce puissant moyen de régénération sociale et de salut éternel, que les Missionnaires leur avaient procuré, à tant de frais ?

Dans son Rapport du 17 octobre 1885, au T. R. P. Supérieur général, Mgr Grandin révèle ses craintes et ses angoisses, à ce sujet :

Le 15 septembre dernier, je me rendis à l'école industrielle, en compagnie des RR. PP. Lacombe et Legal. Je trouvai, là, le cher P. Claude et le Fr. Little, bien à leur affaire. Ils ont un magnifique établissement,

bien pourvu de tout, *excepté d'enfants*. Les Pieds-Noirs, en effet, semblent avoir juré de refuser tous les moyens de civilisation et de christianisation. Ils ne veulent, à aucun prix, nous confier leurs enfants... Il y avait, alors, seulement deux Pieds-Noirs, avec quelques Métis, et l'un de ces petits sauvages devait, quelques jours plus tard, être repris par sa mère... Je vais partout demander des prières, pour obtenir que Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain, prenne en pitié ces malheureux endurcis. Elle ne résistera pas à tant de supplications, et, si comme quelques-uns le croient, les Pieds-Noirs sont maudits de Dieu, Marie fera rétracter cette malédiction...

C'était vraiment espérer contre toute espérance !

§ 4

Calgary.

A trois cents kilomètres au sud d'Edmonton, se trouvait l'ancien fort Calgary, au centre d'un immense désert. Il se composait d'un petit nombre de maisonnettes et d'un magasin, sans grande importance, de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Non loin de là, établirent leur résidence provisoire les premiers Oblats chargés de visiter les Pieds-Noirs. Ce provisoire dura longtemps, et cette résidence, pendant bien des années, ne fut qu'une misérable masure faite de troncs d'arbres arrondis, superposés les uns aux autres, laissant, par une foule d'interstices, passage à tous les vents, tandis que la toiture, aux pièces mal jointes, permettait à la pluie, avec la même facilité, de pénétrer à l'intérieur.

C'est dans ce pauvre logis, que les Pères venaient se reposer des fatigues si dures de leurs courses apostoliques, et trouver, dans la solitude, de nouvelles forces pour continuer, sans faiblir, un ministère d'abnégation, sans consolation aucune, et presque sans espérance.

Il en fut ainsi jusqu'en 1883.

Ce pays paraissait sans avenir, jusqu'au jour où le bruit courut que la ligne du chemin de fer transcontinental du Pacifique canadien allait traverser ces prairies presque inhabitées, et donner à Calgary une chance de développement.

Bientôt, en effet, des campements d'ouvriers s'échelonnèrent de kilomètre en kilomètre, les rails furent posés avec une promptitude extraordinaire, et une locomotive fit son apparition.

Aussitôt quelques maisonnettes en planches, construites en toute hâte par des spéculateurs, et un certain nombre de tentes, plus ou moins symétriquement alignées, simulèrent un embryon de ville ; mais cet

embryon allait croître avec une rapidité surprenante, comme par enchantement.

Depuis 1883, il s'est opéré dans ces parages un changement prodigieux, écrivait le P. Leduc, le 31 décembre 1887. Nous n'avions, alors, qu'une bicoque pour toute résidence, et voilà que nous sommes, aujourd'hui, convenablement établis ! Calgary n'a que trois ans d'existence : elle est déjà éclairée à la lumière électrique, et compte une population de quatre mille âmes. Les catholiques y sont noblement représentés. La chapelle que nous avons élevée, est déjà insuffisante pour les besoins religieux des fidèles. Près de quatre-vingt-dix enfants fréquentent notre école, dirigée avec un grand zèle et un consolant succès par douze religieuses de la Congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus. Les parents sont enchantés des progrès des élèves. Beaucoup de protestants envoient leurs enfants au couvent des Sœurs, quoiqu'ils aient dans la ville une école dirigée par leurs coreligionnaires. Les jeunes personnes de notre aristocratie trouveront à ce couvent du Sacré-Cœur tous les avantages d'une éducation forte, solide et complète. Avec l'instruction religieuse, elles y recevront l'enseignement en français et en anglais, depuis le cours élémentaire jusqu'au cours supérieur.

La chapelle, avec un joli clocher, avait vingt mètres de long sur sept de large, était complétée par une tribune destinée au chœur des musiciens, et possédait un bel harmonium venu sans accident de Montréal.

Chaque dimanche, cette église se remplissait trois fois : le matin, à la première messe ; vers onze heures, à la grand'messe ; dans l'après-midi, pour les vêpres, le chapelet et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Trois fois aussi par dimanche, les Pères distribuaient aux assistants la parole de Dieu, et ils le faisaient en trois langues : en français, en anglais et en cris. Ces prédications étaient toujours écoutées avec attention et recueillement.

En prévision de l'accroissement considérable que Calgary n'allait pas tarder à prendre, les Oblats résolurent d'y bâtir une église en pierre, qui répondît par ses dimensions aux exigences nouvelles causées par l'augmentation de la population.

D'après les plans adoptés, cette église devait mesurer de quarante à quarante-cinq mètres de long sur dix-huit de large, avec un transept de vingt-cinq mètres, surmonté d'une superbe coupole. La façade serait ornée de deux tours, et une magnifique statue de la Sainte Vierge, haute de six à sept mètres, placée au-dessus du portail d'entrée, domi-

nerait toute la ville, qui serait consacrée à Marie, sous le titre de Notre-Dame de la Paix.

Le style auquel on s'arrêta était le style roman, parce que la population le goûtait davantage, et qu'il était d'une exécution plus facile.

Les fondations de la triple nef furent jetées durant l'automne de 1887, et, à elles seules, ne coûtèrent pas moins de quinze mille francs, ce qui était beaucoup pour l'époque ; mais il en faudrait encore deux cent mille pour achever cet imposant édifice.

Calgary. — Église Sainte-Marie.

(Dans le t. II, p. 203, portrait du P. Lacombe.)

— Humainement parlant, écrivait le P. Leduc, c'est presque une folie d'avoir entrepris une telle construction ; mais il s'agit de la gloire de Dieu, du salut des âmes et de l'honneur de notre sainte religion. Nous comptons sur la Providence et sur Marie Immaculée, qui nous enverront, sans doute, des auxiliaires et des bienfaiteurs, *in tempore opportuno*. Puissent-ils arriver d'ici au printemps prochain !...

Située sur la ligne principale du Pacifique canadien, à mi-chemin entre Saint-Boniface et Vancouver, la ville de Calgary était réellement

appelée à un grand avenir. Elle aussi serait, plus tard, le siège d'un évêché catholique.

En attendant, elle devint le centre important de plusieurs postes d'évangélisation.

De là, en effet, d'abord, les Oblats entreprirent d'assurer, aussi régulièrement que possible, les secours religieux aux ouvriers occupés à la construction de la ligne du chemin de fer. Leurs campements et chantiers s'espaçaient sur des centaines de kilomètres.

Pour les atteindre, il fallait, parfois, traverser des marais où l'on s'embourbait ; puis, gravir des collines, en portant sur le dos la chapelle et autres bagages ; ensuite redescendre des pentes escarpées, dont la déclivité causait plus d'une chute, tandis que les pics plus élevés menaçaient de laisser tomber, sur les intrépides Missionnaires, de grosses pierres branlantes. Après ces rudes fatigues de la journée, on couchait, le soir, en été, sur un matelas de gazon, et, en hiver, sur un tapis de neige.

Toutes ces souffrances et mortifications étaient acceptées vaillamment et joyeusement, à la pensée qu'elles seraient la source de grâces de salut pour de nombreuses âmes sans pasteur.

Plus on s'approchait des montagnes Rocheuses, plus croissaient les difficultés de la route.

Armé de la croix, le prêtre s'avançait péniblement sur des sentiers raboteux, à travers les rochers détachés des plus hautes cimes. Chapelle au dos, bagages sous le bras, il lui fallait souvent passer d'un abîme à l'autre, n'ayant pour pont qu'un tronc d'arbre, jeté dans le vide, au-dessus de profondeurs que l'œil n'osait sonder.

Ailleurs, il trouvait un étroit chemin taillé dans le roc par les ouvriers eux-mêmes, au flanc d'une montagne ; mais, au lieu de diminuer, le danger augmentait davantage. A chaque instant, retentissaient des explosions de mine, lançant, sur ce versant de la montagne, une grêle de pierres de toutes dimensions. Il en résultait, chaque jour, de graves accidents, blessant et tuant les personnes, brisant et écrasant voitures et chevaux.

La construction du Canadien Pacifique fut, en effet, une œuvre colossale. On ne se doutera jamais des masses énormes qu'il fallut déplacer : tranchées géantes à creuser dans le roc ; profonds ravins à combler ; chaussées à élever sur des marais mouvants ; ponts audacieux surplombant d'effrayants abîmes, à de vertigineuses hauteurs.

C'est au milieu de ces obstacles et dangers de tout genre, que les Missionnaires allaient, d'un camp à l'autre, demandant à Dieu le retour

Montagnes Rocheuses dans l'Alberta.

des brebis égarées, et se tenant prêts à porter partout les secours de la religion aux blessés et aux mourants.

Mais au camp où il arrivait, épuisé de fatigue, le messager de l'évangile trouverait-il, du moins, un sympathique accueil ?... Ce camp était souvent un singulier mélange de religions et de nationalités différentes.

D'abord, il convenait de s'insinuer dans les bonnes grâces du patron, pour avoir plus facile accès auprès des ouvriers... Quand on était entré dans la place, on devait se faire tout à tous pour connaître les fidèles du troupeau, les réunir, leur distribuer le pain de la parole divine, les préparer par une bonne confession à la communion du lendemain.

C'était, là, un travail parfois bien difficile, exigeant, de la part du Missionnaire, autant de zèle que de délicatesse, et, de la part des hommes, le courage de s'avouer chrétiens, en face de compagnons hostiles et moqueurs.

Un soir, le P. Claude était occupé à entendre les confessions dans un camp. A mesure que les pénitents revenaient dans la grande tente qui servait de dortoir commun aux ouvriers, un groupe d'impies les saluaient de leurs sarcasmes.

— *All right !* s'écriaient-ils, narquois. Les papistes sont en règle ! Ils peuvent, maintenant, aller aux mines sans crainte : les pierres ne les atteindront pas ! Ils sont immunisés !... Ils sont tabous !...

Les catholiques qui avaient eu le courage de professer publiquement leur foi, allèrent aux mines, le lendemain et les jours suivants, tandis que deux de ces sacrilèges railleurs furent mis en pièces par la dynamite. On recueillit à peine quelques fragments de leurs membres pour les ensevelir.

Que n'étaient-ils prêts, eux aussi, à paraître devant Dieu !...

Fatigué par une journée de marche entravée par des obstacles et des dangers de tout genre, le Missionnaire, parfois, sans le savoir, tombait dans un camp d'orangistes sectaires ou de mormons. Ces gens-là, en effet, abondaient sur cette ligne.

Dans ce cas, il ne pouvait compter ni sur une réception enthousiaste, ni sur une hospitalité des plus empressées. Comment s'en étonner, dans un tel milieu ?

Ce qui était plus dur à son cœur d'apôtre, c'était de rencontrer des catholiques assez lâches, pour rougir de se faire connaître à lui comme tels, et refuser ainsi la lumière surnaturelle et les grâces de salut qui leur étaient offertes.

Mais ces cas étaient plutôt rares. Souvent, au contraire, les ouvriers

réclamaient eux-mêmes, et avec instance, la visite et la présence d'un prêtre.

Ils sentaient que le danger les menaçait de toutes parts. Malgré les précautions prises par les entrepreneurs de travaux ; malgré la vigilance des ouvriers et une prudence de chaque instant, fréquemment de graves accidents se produisaient. Tantôt un éboulement fortuit ensevelissait un grand nombre de victimes ; tantôt, comme nous l'avons déjà relaté, une explosion de dynamite semait la terreur et la mort dans un groupe de travailleurs.

Aussi les ouvriers se livraient avec plus de confiance et de courage à leur dangereuse tâche, quand ils savaient que, tout près, se trouvait le ministre de Dieu.

Ce sentiment du danger continuel et inévitable s'emparait, parfois, si profondément de certaines âmes, que même des hérétiques se convertissaient au passage du prêtre, ou de vieux pécheurs endurcis, renonçant, après des années d'égarements, à leur vie coupable, revenaient à la pratique de la vertu.

C'était, pour le Missionnaire, une compensation surabondante pour tant d'épreuves et de souffrances si généreusement acceptées.

Mais, à un pareil régime, la santé des ouvriers évangéliques était exposée à être compromise pour longtemps.

Le manque d'air dans les gorges étroites et les défilés humides des longues séries des montagnes parcourues ; la pluie reçue sur les chemins et la boue dans les camps ; le contact journalier avec les malades dans des hôpitaux improvisés, engendraient une fièvre spéciale, présentant tous les caractères de la fièvre typhoïde.

En route, le Missionnaire lui-même tombait malade. Le bruit de sa mort se répandait même ; et si, après quelque temps, il réapparaissait, on croyait voir un revenant. Les traces laissées par la maladie sur son visage hâve et défait, montraient à tous l'héroïsme de son dévouement, lui attiraient plus de reconnaissance, et rendaient son ministère si méritoire plus sympathique encore.

Dieu était glorifié, et beaucoup d'âmes régénérées dans les eaux de la grâce.

Ces courses apostoliques conduisirent les Pères de Calgary jusqu'au sommet des montagnes Rocheuses, à plusieurs centaines de kilomètres loin de leur résidence. Il nous suffira d'énumérer ici les principales stations, témoins de leurs fatigues et de leurs luttes pour la conquête des âmes : ce furent celles de *Maple Creek*, de Cochrane, de Morley, d'Anthracite, de Banff, de Laggan, du Parc-National, etc. Ils y allaient

visiter non seulement les ouvriers, mais des familles catholiques établies dans l'intérieur des terres, parfois à des distances considérables de la voie ferrée.

La plus importante de ces localités était le Parc-National, à cent cinquante kilomètres de Calgary, sur le bord de la rivière de l'Arc, au cœur des montagnes Rocheuses. On y avait découvert des eaux thermales et minérales, bientôt renommées, et les Pères y bâtirent une modeste, mais solide chapelle.

§ 5

Les Pieds-Noirs et le chemin de fer.

Avant d'arriver jusqu'à Calgary, la ligne du Canadien Pacifique avait eu à traverser la région occupée par les Pieds-Noirs. Quand les arpenteurs vinrent prendre des mesures, aligner des piquets et marquer les endroits où le terrain devait être attaqué, les sauvages qui se considéraient comme les maîtres absolus du pays habité par leurs ancêtres, commencèrent à murmurer, à s'agiter, à s'indigner.

Mais quand aux arpenteurs succédèrent des équipes d'ouvriers qui, après avoir planté leurs tentes çà et là, commencèrent à déchirer le terrain, à l'aplanir, à le niveler, à creuser des tranchées, à élever des chaussées, la colère des sauvages ne connut plus de bornes.

Hurlant, menaçant, l'œil écumant de rage, ils intimèrent aux ouvriers l'ordre de partir, sans retard, s'ils voulaient conserver leur vie.

— Nous n'allons pas chez vous, criaient-ils furieux ! Laissez-nous tranquilles dans notre patrie ! Nous ne voulons pas de vos inventions de votre « cheval de fer » qui amènera ici des légions de blancs. Si vous ne partez pas, malheur à vous ! Cette terre sera votre tombeau !

En entendant ces menaces, ouvriers, contremaîtres et ingénieurs haussèrent les épaules et n'en continuèrent pas moins leur travail. Ne connaissant pas le caractère des Pieds-Noirs, ils ignoraient à quelles extrémités sanglantes la rage pouvait conduire ces sauvages, plus terribles que les autres.

Mais le P. Lacombe le savait. Instruit de ce qui se passait, il se rendit immédiatement sur les lieux, où les Pieds-Noirs, au comble de l'exaspération, et ayant Crowfoot à leur tête, se préparaient à une lutte sans merci.

En même temps qu'il télégraphiait au lieutenant-gouverneur, Sir Dewdney, pour lui demander de venir, en toute hâte, offrir officiellement aux sauvages, comme compensation, un terrain plus grand et plus avantageux que la bande nécessaire à la ligne du chemin de fer,

le P. Lacombe, de concert avec son ami Crowfoot et les principaux de la tribu, organisait une assemblée générale, à laquelle toute la nation des Pieds-Noirs était convoquée, même les femmes.

Connaissant les usages indiens, d'après lesquels nulle affaire sérieuse ne peut être traitée, si elle n'est précédée d'un banquet, dans lequel l'abondance des mets doit être proportionnée à l'importance des intérêts en jeu, le P. Lacombe avait fait apporter une grande quantité de provisions, complétées par du sucre, du thé et beaucoup de tabac.

Quand tous eurent mangé à leur appétit (et l'appétit des sauvages est invraisemblable, tant ils engloutissent des quantités inimaginables de nourriture dans leur insatiable estomac) ; quand ils eurent bu à volonté et fumé à leur aise, le moment de parler, enfin, étant venu, le P. Lacombe se leva, et prit la parole :

— Mes amis, dit-il, voilà vingt ans que je m'occupe de vous, car je vous aime. Je vous connais tous, et, tous, vous me connaissez. S'il est, parmi vous, quelqu'un à qui j'aie jamais donné un mauvais conseil, qu'il se lève, et qu'il le dise.

A ces mots, le P. Lacombe, impassible, s'assied.

Personne ne se leva.

Tous se taisent. Un silence impressionnant plane sur l'assemblée.

Après quelques instants, le P. Lacombe se lève de nouveau.

— Vous reconnaissez donc que je ne vous ai jamais donné un mauvais conseil ?

Tous répondent en chœur :

— Jamais.

— Non seulement je ne vous ai jamais donné de mauvais conseils, mais n'ai-je pas toujours été votre meilleur ami ?

— Oui, toujours, toujours !

— Eh bien ! écoutez le conseil que vous donne, aujourd'hui encore, votre meilleur ami... Laissez les blancs placer leurs barres de fer. Pour une petite bande de terrain qu'ils vous demandent, on vous en concédera dix fois plus. Je vous le promets, au nom du représentant du Gouvernement qui va venir dans peu de jours. Si donc vous suivez mon conseil, vous n'y perdrez rien, au contraire. Mais, si vous vous obstinez à vouloir résister par la violence à leur projet qui doit amener la prospérité dans ces contrées, que gagnerez-vous ? Ignorez-vous donc que les blancs sont aussi nombreux dans leur pays que les moustiques ici, par une chaude soirée d'été ?... Ils ont une multitude d'armes à feu, puissants fusils et gros canons. Ils ne laisseront jamais sans vengeance le moindre mal fait à leurs frères. Vous n'êtes pas assez

forts pour lutter contre eux : ils vous extermineraient tous. Il vaut beaucoup mieux, pour vous, être leurs amis...

Longtemps le P. Lacombe parla sur ce thème, avec cette éloquence chaude et véhémente qui le caractérisait, et qui subjuguait les esprits les plus rebelles.

Tous convinrent qu'on suspendrait les hostilités, et qu'on attendrait l'arrivée du lieutenant-gouverneur.

Peu de jours après, Sir Dewdney arrivait, accompagné du colonel Mac Leod. De la meilleure grâce du monde, il ratifia toutes les promesses faites aux sauvages par le P. Lacombe. Les Pieds-Noirs s'apaisèrent, et les travaux sur la ligne du chemin de fer furent repris.

Le Gouvernement canadien et les directeurs de la puissante Compagnie du Canadien Pacifique furent toujours très reconnaissants du grand, ou plutôt, de l'immense service, rendu en cette circonstance par le P. Lacombe, à la cause de la civilisation et aux intérêts de tout le Canada lui-même.

Sans doute le Gouvernement avait les moyens de dompter les Pieds-Noirs et même de les exterminer... Mais les Pieds-Noirs, farouches et sanguinaires, se seraient défendus avec la rage du désespoir et tous les raffinements de cruauté inspirés par la plus implacable barbarie...

Et, alors, quelles hécatombes, de part et d'autre !...

Quelques mois après, au mois d'août 1884, le premier train du Canadien Pacifique arrivait à Calgary. Toute la ville était en fête, pour saluer la première locomotive qui amenait les hauts dignitaires de la Compagnie : c'étaient, outre le président Stephen, MM. William Van Horne, Donald Smith, R.-B. Angus, et le comte Hermann von Hohenlohe.

La veille, le P. Lacombe, supérieur de la communauté des Oblats, et curé de la paroisse naissante de Sainte-Marie de Calgary, avait reçu le télégramme suivant de M. Stephen, président de la Compagnie du Canadien Pacifique :

— Faites-moi le plaisir de venir dîner, demain, avec moi, dans mon wagon-salon, à Calgary.

Le banquet fut somptueux, et, dans ce wagon-salon princier, on offrit au P. Lacombe une place d'honneur.

Vers la fin du repas, au moment des *toasts*, M. Stephen se leva et dit :

— Mes amis, j'ai une proposition à vous faire. Permettez-moi d'abandonner, pour un moment, mon siège de président, et de le céder à notre vénérable ami et bienfaiteur, le R. P. Lacombe. Qu'il soit, pour au[illegible]

d'hui, le président du Canadien Pacifique. Acceptez-vous ma proposition ?

— Oui, oui, très volontiers.

— Et vous, Révérend Père Lacombe, acceptez-vous d'être, pour un jour, le président de notre Compagnie de chemin de fer ?

J'accepte, répondit le P. Lacombe, mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est que, en retour, M. Stephen devienne, pour un jour aussi, curé de ma paroisse.

— Bravo ! Bravo ! Hurrah ! Hurrah ! s'écrièrent tous les assistants, d'une seule voix.

— Et vous, Monsieur Stephen, acceptez-vous ?

Surpris, interloqué, mais charmé de la spirituelle répartie du P. Lacombe qu'il n'avait pas prévue, M. Stephen répondit :

— J'accepte !... Il faut bien que j'accepte !... mais, pauvre paroisse de Calgary, ce qu'elle perd au change !...

La conversation continua ainsi sur le ton le plus enjoué.

Les honneurs, cependant, ne faisaient pas perdre au P. Lacombe le sens éminemment pratique qu'il eut toujours à un haut degré.

Après quelques bons moments d'une franche gaieté partagée par tous, il dit :

— Puisque je suis aujourd'hui président de la riche et puissante Compagnie du Canadien Pacifique, il est de mon devoir d'en remplir les fonctions.

— Assurément... Qu'allez-vous faire ?

— C'est bien simple ! Comme président, je m'octroie deux « passes », deux permis de circulation gratuite, sur toutes les lignes du Canadien Pacifique, pour moi et mon secrétaire, ma vie durant.

— Très bien ! Très bien !... C'est juste ! accordé, accordé !

Mis en veine par ce premier succès, le P. Lacombe continua :

— Et je m'octroie l'expédition gratuite, par toutes les lignes du Canadien Pacifique, ma vie durant, de tous les bagages, caisses, colis nécessaires à toutes mes missions.

— Très bien ! Très bien !... C'est juste ! accordé, accordé !

En si bon chemin, le P. Lacombe ne pouvait s'arrêter. Il continua donc :

Et je m'octroie, ma vie durant, l'usage gratuit de toutes les lignes télégraphiques du Canadien Pacifique, pour tous les télégrammes que j'aurais à envoyer.

— Très bien ! Très bien !... C'est juste ! accordé, accordé !

— Et maintenant que j'ai agi comme président, vous, Monsieur

Stephen, agissez comme curé de la paroisse, et demandez-moi ce que vous voudrez.

M. Stephen demanda au P. Lacombe d'user de son influence, pour engager beaucoup de familles canadiennes à venir s'établir dans les contrées desservies par le Canadien Pacifique, afin de les coloniser.

— Je les aiderai de mon mieux, dit-il.

Et il tint parole, comme il tint parole pour tout ce qui avait été accordé au P. Lacombe personnellement. Après lui, ses successeurs la tinrent aussi, et pendant plus de trente ans, car le P. Lacombe ne mourut qu'en 1916, à l'âge avancé de quatre-vingt-neuf ans

Certains lecteurs trouveront peut-être indiscrètes les trois demandes formulées par le P. Lacombe, au milieu de « la chaleur communicative des banquets ».

Pour l'excuser, on pourrait alléguer qu'il n'avait pas en vue ses intérêts personnels, mais la prospérité de ses missions, par conséquent la civilisation des pauvres enfants des bois et le salut des âmes : but très élevé.

Néanmoins, n'a-t-il pas abusé, en cette circonstance, de la bienveillance marquée que lui témoignaient ces hommes supérieurs qui, par le génie et l'audace, par un courage invincible et une volonté de fer, eurent le mérite de concevoir, d'entreprendre et de mener à bonne fin une œuvre telle que la construction, à travers des obstacles réputés insurmontables, d'un chemin de fer de plus de cinq mille kilomètres, pour unir l'Atlantique au Pacifique ?

Œuvre merveilleuse qui, en peu d'années, changea l'aspect de tout un continent !...

Mais précisément, parce que ces hommes si intelligents se rendaient compte des énormes difficultés à vaincre dans cette œuvre colossale, ils apprécièrent, à sa juste valeur, l'immensité du service que leur avait rendu le P. Lacombe, en pacifiant les terribles Pieds-Noirs. Suivant le mot de M. Stephen, ils le considéraient comme leur bienfaiteur, et leur grand bienfaiteur.

Au jour du banquet, ils ne jugèrent donc pas exagérées les demandes formulées, avec tant de jovialité, par le P. Lacombe ; et, dans la suite, ils ne jugèrent jamais qu'elles fussent excessives, quand ils virent comment le P. Lacombe en usait... pour lui et pour les autres...

Et Dieu sait s'il en usa !...

En principe, les permis de circulation sont personnels : on ne peut pas les céder à d'autres.

Pour le P. Lacombe, cette loi n'existait pas. Ses deux permis de ci-

culation sur toutes les lignes du Canadien Pacifique, n'étaient presque jamais dans ses poches, ou dans ses mains. Il les cédait constamment à des confrères, ou à des amis. Ces permis circulaient constamment de l'est à l'ouest, de Québec jusqu'à Vancouver.

Dépourvu de ses « passes », le P. Lacombe n'en faisait pas moins d'innombrables et longs voyages. Sans autre formalité, il montait dans un train, et s'y installait.

Quand survenait le contrôleur demandant aux voyageurs s'ils avaient leur billet, le P. Lacombe ne se dérangeait pas pour si peu ; mais si l'employé, en passant devant lui, croyait devoir lui adresser la même question qu'aux autres, le Missionnaire des Pieds-Noirs le regardait avec un petit air de commisération, et lui disait :

— Eh bien !... quoi ? tu ne connais donc pas le P. Lacombe, toi !...

A ces mots fatidiques, le contrôleur s'inclinait, et allait continuer son inspection ailleurs.

Un jour, le P. Lacombe avait prêté ses deux « passes » à deux religieuses qui travaillaient pour les missions.

Au cours du voyage, survient le contrôleur qui demande à vérifier les billets.

Se croyant en règle, les deux religieuses présentent les deux « passes ». Le contrôleur les examine, puis murmure, avec une apparente sévérité, en fronçant le sourcil :

— A la rigueur, je pourrais deviner qui est secrétaire ; mais, dites-moi, laquelle de vous deux est le P. Lacombe ?...

Les pauvres religieuses rougirent... Le contrôleur sourit et s'éloigna sans insister davantage.

Cette même largeur d'interprétation dans l'usage des « passes » servait au P. Lacombe pour l'expédition des colis en franchise. Il les envoyait, sans compter, pour lui et pour les œuvres des missions.

Un jour qu'il avait fait ainsi enregistrer dans une gare une cinquantaine de colis de toute grosseur, les employés pensant être arrivés au terme, lui dirent :

— C'est fini, n'est-ce pas ? il n'y en a pas d'autres ?

— Oh ! oui ! c'est presque fini. Encore quelques-uns seulement.

Et dix ou douze caisses vinrent s'ajouter aux précédentes.

Pour les télégrammes gratuits c'était le même système.

Le P. Lacombe ne fut pas seulement, un jour, président du Canadien Pacifique. Toute sa vie, on lui laissa le titre de président d'honneur et il en usa largement.

D'aucuns trouvèrent, néanmoins, qu'il vivait bien longtemps, et qu'il coûtait cher à la Compagnie.

Ayant appris cette remarque désobligeante, le président répondit :

— Qu'il vive le plus longtemps possible ! Jamais le Canadien Pacifique ne pourra s'acquitter totalement de la dette qu'il a contractée envers le P. Lacombe.

Ce fut aussi la conviction de ses successeurs dans la direction de la puissante Compagnie.

Sir Thomas Shaughnessy, grand ami et admirateur du P. Lacombe, devenu, à son tour, président du Canadien Pacifique, prit l'habitude, en signe de perpétuelle reconnaissance, de donner, chaque année, au P. Lacombe, le 28 février, date de sa naissance, autant de dollars en or que le Père comptait d'années.

En 1913, il lui remit quatre-vingt-six de ces pièces d'or, car le vénérable Missionnaire avait, alors, quatre-vingt-six ans.

Le P. Lacombe s'amusa à les compter, en les faisant passer d'une main dans l'autre.

— Oui, dit-il, en souriant, le compte y est : quatre-vingt-six ; j'ai quatre-vingt-six ans ! Mon bon ami, je commence à vous coûter cher ! Mais bientôt j'aurai terminé ma course ici-bas !... Verrai-je seulement la fin de cette année ?...

— Certes, oui, vous la verrez, et d'autres encore, je l'espère, répondit le président. Je ne vous demande qu'une chose. Continuez à vivre, et, moi, je continuerai à remplir mon devoir : celui de payer.

Un autre président du Canadien Pacifique, Sir Van Horne, homme aux vastes conceptions, rompu au maniement des affaires les plus importantes et les plus compliquées, avait, quoique non catholique, pour le P. Lacombe une admiration sans bornes, une sorte de vénération. Il a laissé à la gloire de son ami un témoignage, dont nous ne croyons pas déplacé de citer ici quelques passages, traduits du texte anglais :

— La vie d'abnégation et de dévouement de cet homme de bien, de ce Missionnaire intrépide, écrit-il, surpasse tout ce qu'on en pourrait dire. Il a été, pour ses pauvres sauvages du Nord-Ouest, doux comme la clarté de la lune et fort comme le rayon du soleil... Nous, qui le connaissons, nous l'aimons à cause de sa bonté, parce que nous sentons qu'il est grand... Il a vécu caché aux yeux du monde, dans les camps des sauvages, s'assimilant à leurs usages pour gagner leur confiance, afin de les initier à la civilisation et au christianisme... L'incomparable exemple de dévouement et d'abnégation que nous a donné le P. Lacombe

ne devrait pas rester sans fruit pour nous... Il faudrait, certes, un cœur plus dur que la pierre, pour n'être pas touché de tant d'héroïsme, pendant plus de soixante ans... L'homme le plus irréligieux devrait courber la tête, devant la foi sublime qui a inspiré cet homme de bien, au cours de sa longue et laborieuse carrière.

Cet aperçu sur les relations si honorables du P. Lacombe avec le haut personnel dirigeant de la puissante Compagnie du Canadien Pacifique, nous a fait, un instant, oublier les Pieds-Noirs. Revenons-y, et demandons-nous quelle influence eut, sur leur civilisation, cette ligne de chemin de fer, à la construction de laquelle ils avaient été sur le point de s'opposer par la violence, et qui transforma si rapidement et si merveilleusement le pays où ils étaient nés.

N'est-ce pas intéressant de connaître quel fut l'état d'esprit de ces sauvages, mis subitement en face des étonnantes conquêtes de la science moderne ?

Les premières fois qu'ils virent une locomotive, ce « cheval de fer, ou cheval de feu », comme ils l'appelèrent, ils en furent ébahis, stupéfaits, presque épouvantés. Ce monstre de fer respirait plus bruyamment que les troupeaux de buffalos qu'ils avaient, autrefois, chassés dans leurs immenses plaines !... Il courait plus vite qu'eux, dévorant l'espace, et jetant, par ses narines, des torrents de fumée, même des flammes !... Et, avec quelle force irrésistible, il traînait à sa suite de longues files de chariots, si grands, si lourds, si pesamment chargés, que les Pieds-Noirs n'en avaient jamais vu de pareils !...

Mais, ces premières émotions passées, ils songèrent que, si les blancs avaient leurs savants, ils avaient, eux, leurs jongleurs, leurs « faiseurs de médecine », qui, selon eux, ont le secret de la santé et le secret de la vie. Les Pieds-Noirs n'étaient donc pas inférieurs aux blancs. Au contraire, ils étaient, au moins, leurs égaux. Seulement les blancs étaient plus nombreux, par conséquent plus forts, et on était bien obligé de les laisser s'emparer du pays, et l'organiser à leur guise.

Mais, peut-être, un temps viendrait où les buffalos reparaîtraient dans les vastes plaines, et les Pieds-Noirs pourraient goûter de nouveau les joies délirantes de la chasse passionnée, à travers champs, à perte de vue, des journées entières...

Et ces sauvages irréductibles, loin de se sentir humiliés en face des blancs triomphants, n'en devenaient que plus orgueilleux, plus remplis d'eux-mêmes, plus attachés aux sornettes et aux absurdités que débitaient, avec de grands gestes et de vifs éclats de voix, les sorciers dont les billevesées avaient charmé ou terrifié, tour à tour, leurs ancêtres.

Le monde pourrait changer... les Pieds-Noirs, eux, ne changeraient pas.

Et ils ne regardèrent plus qu'avec indifférence, même avec mépris, les « chevaux de fer et les chevaux de feu ».

Les buffalos étaient bien préférables !... Ah ! s'ils revenaient !... Ils reviendront !... ils reviendront !... Les jongleurs l'affirment et le répètent. Donc on peut attendre avec confiance !... Ils reviendront !...

§ 6

Macleod.

A cent cinquante kilomètres au sud de Calgary, se trouvait l'ancien fort Macleod. Depuis de nombreuses années, les Oblats avaient pris l'habitude de le visiter régulièrement, pour tâcher de convertir les nombreux Pieds-Noirs qui venaient continuellement s'y approvisionner, et même, quelquefois, séjournaient assez longtemps aux environs de ce poste.

La fertilité du terrain y amena un certain nombre de colons, catholiques et protestants. Il se forma donc, là aussi, une ville qui semblait devoir, avant peu, acquérir une réelle importance, vu sa position, près de la frontière des États-Unis. Elle serait nécessairement un lieu de passage, et probablement d'arrêt, pour beaucoup de nouveaux venus.

Néanmoins, sa croissance fut lente.

De cette cité naissante, le P. Leduc disait, dans son Rapport au Chapitre général de 1879 :

— Ville toute récente, informe au double point de vue du spirituel et du temporel... Le concubinage est à l'ordre du jour... Les catholiques demandent, à grands cris, un prêtre et une école. Les protestants eux-mêmes désirent voir un établissement catholique se fonder, au plus vite, au milieu d'eux. Il y aurait là un bien sérieux à faire...

Mgr Grandin y vint le 22 juin 1881, en compagnie du P. Doucet, étudier cette place qui lui fit une assez mauvaise impression :

— Espèce de ville qui meurt, avant d'être achevée !... écrivait-il. L'emplacement choisi pour la bâtir, était une île formée par la rivière du Vieux, *Old Man river ;* mais les eaux reprennent peu à peu le terrain qu'elles ont laissé, si bien qu'il faudra aller fonder ailleurs, à une vingtaine de kilomètres plus haut. Naturellement nous n'avons pas encore ici de pied-à-terre ; mais il y a bon nombre d'Irlandais catholiques. Il leur faudrait un prêtre et une école. Je le comprends et le désire autant qu'eux ; mais comment faire ?...

Un désir si légitime put, cependant, être réalisé, l'année suivante, et le P. Vantighem y fut envoyé à demeure.

Voici ce qu'il écrivait, le 11 novembre 1883 :

J'habite ici une hutte moins confortable qu'une remise d'animaux, et entourée de constructions du même genre. A tout ceci on donne le nom prétentieux de Ville de Macleod, *Town of Macleod*. Voilà pour le matériel... que dire maintenant du spirituel ?... Je suis parmi des gens presque païens, qui travaillent, le dimanche, comme pendant la semaine, quand ils ne jouent pas au billard. Savent-ils qu'il y a un Dieu ?... Ils doivent le savoir, car ce nom si saint de Dieu est souvent sur leurs lèvres, mais de quelle manière !... S'ils connaissent Dieu, ce n'est que pour le blasphémer, car, pour eux, c'est le blasphème qui illustre et embellit la conversation !... Quel changement pénible pour moi, élevé dans les Flandres si catholiques !... Une chose cependant me reste, et c'est la principale : je possède avec moi le Très Saint Sacrement et je n'ai qu'un désir : travailler, moi aussi, à la vigne du Seigneur... J'ai établi la liste de mes catholiques : j'en compte une soixantaine en tout, les enfants compris... Mais quelle sorte de catholiques !... Il faut en rabattre sur ce nombre, et c'est à peine s'il s'en trouve vingt véritables. J'ai ouvert une école dans une maison : j'ai dix élèves seulement...

Cette triste situation s'améliora peu à peu.

Maintenant, le P. Vantighem est mieux logé, écrivait Mgr Grandin, en 1885. Tout dans la maison respire le bon goût, une certaine élégance et la propreté, sans que la pauvreté y fasse défaut. La chapelle est convenable ; mais la population n'est pas encore ce que les Missionnaires auraient droit d'attendre. Comme chez tous les habitants de nos jeunes cités, l'affaire de leur salut est, pour eux, fort accessoire. Ils ont l'intention de s'en occuper, sans doute, mais quand ils auront fait fortune !...

De telles dispositions attristaient le P. Vantighem, auquel Dieu, cependant, ménageait parfois de douces consolations. A cause de la proximité de la frontière des Etats-Unis, le Gouvernement établit, là, un poste militaire important, où se trouvèrent des soldats catholiques, que le Missionnaire ramena aux pratiques religieuses de leur enfance. Très assidus aux offices du dimanche, ils rehaussèrent l'éclat des cérémonies par la beauté de leurs chants.

La maison-chapelle construite par le P. Vantighem faisait l'admiration des catholiques. Plusieurs fois, les protestants vinrent la visiter, afin de constater par eux-mêmes ce que peut un prêtre catholique,

pauvre, seul et sans aide, mais travaillant sans relâche, et avec un désintéressement absolu, à l'œuvre qui lui est confiée.

Pour fortifier le poste militaire, le Gouvernement se mit à bâtir de vastes casernes qui lui coûtèrent plus d'un million. Aussitôt la ville prit un accroissement notable.

Puis, autre cause de développement inespéré, on découvrit, presque inopinément, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Macleod, des mines de charbon considérables et riches de promesses. Sans retard, une puissante Compagnie en fit l'acquisition. Immédiatement, on conçut le projet d'un embranchement de chemin de fer, qui se rattacherait au Canadien Pacifique. A peine conçu, ce projet fut réalisé.

§ 7

Lethbridge.

Près de ces mines de charbon, une ville naquit, comme par enchantement, grandit avec une rapidité prodigieuse, et fut bientôt connue sous le nom de Lethbridge.

Vite, il y eut, là, d'assez nombreux catholiques, en majeure partie Irlandais. Ils demandèrent, avec instance, qu'un prêtre se fixât parmi eux.

Dans l'impossibilité d'obtempérer tout de suite à leurs justes désirs, le P. Vantighem accepta d'aller régulièrement les visiter, de Macleod. Sous sa direction, un comité se forma dans le but de bâtir une jolie chapelle en pierre, avec tribune, sanctuaire et clocher.

Dans les environs de Lethbridge.

« Cette église est l'honneur de la ville au charbon, écrivait le P. Foisy, le 7 avril 1889. C'est un vrai bijou pour un pays comme celui-ci.

En même temps, deux écoles étaient ouvertes : l'une à Lethbridge et l'autre à Macleod.

Elles marchent déjà si bien, écrivait encore le P. Foisy, qu'elles font envie aux protestants, dont plusieurs y envoient leurs enfants, plutôt qu'à celles de leur secte, érigées avant les nôtres, mais qui leur donnent moins de satisfaction.

§ 8

Pincher Creek.

Au pied des montagnes Rocheuses, à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Macleod, se formait aussi une ville nouvelle, dans un site vraiment délicieux.

Un climat doux, un sol fertile, des eaux en abondance, du bois de construction et de chauffage, de vastes prairies naturelles, excellentes pour l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes, tous ces avantages appréciables y attirèrent des colons, en majorité catholiques.

On s'empressa donc d'y construire une chapelle qui, le 29 juin 1885, fut solennellement bénite et inaugurée par le P. Leduc. Toute la population accourut à cette cérémonie. Le ministre anglican lui-même voulut contribuer à la pompe de la fête, en prêtant gracieusement son harmonium.

Comme sujet d'instruction, l'officiant choisit la primauté de saint Pierre. Devant les catholiques et les protestants, il commenta les paroles de l'Évangile : « Tu es Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église. » Elles lui fournirent l'occasion de dire de bonnes vérités, condamnant la révolte de Luther et de Calvin, non moins que celle d'Henri VIII et autres.

En prêchant, il remarqua l'un des auditeurs qui semblait prêter une attention très soutenue, et qui, à la collecte, déposa dans le plateau une généreuse offrande.

Après la cérémonie, le P. Leduc apprit que cet auditeur si attentif, n'était ni plus ni moins que le ministre méthodiste de la localité.

Le lendemain, le ministre anglican demanda aux Pères une place dans leur voiture, pour se rendre, avec eux, jusqu'à Macleod.

Tout le long de la route, il les entretint de questions religieuses.

Membre de la haute église et ritualiste avancé, il anathématisait sans pitié les méthodistes, les presbytériens et les autres adeptes des diverses sectes dissidentes. Il défendait absolument à ses ouailles

d'assister aux offices de ces transfuges ; mais il leur permettait, en son absence, d'assister à ceux de l'église catholique.

— L'Église catholique, disait-il aux Pères, est l'Église mère, et la haute église d'Angleterre, la *high Church*, en est une branche : la plus belle, assurément.

— Belle branche, répondirent les Pères ; belle comme une branche desséchée, puisqu'elle s'est violemment séparée du tronc qui lui communiquait la sève et la vie.

— Que voulez-vous ! repartit leur interlocuteur. Moi, fils d'un ministre anglican et d'une mère catholique, je connais votre foi... Je m'en constitue le champion contre les attaques des presbytériens et des méthodistes ; mais, élevé dans la *high Church*, je donnerais volontiers mille dollars pour avoir la foi que vous avez, exempte de tous doutes et de toutes perplexités.

Dans la suite, ce ministre anglican conserva les meilleures relations avec les Pères ; il allait souvent les visiter, et les Pères lui rendaient également visite, de temps en temps, dans l'espérance de l'amener à la vraie foi. Dieu, certainement, frappait à coups redoublés à la porte de cette âme.

Composée en majeure partie de Canadiens français, la petite ville de Pincher Creek ne cessa de donner des consolations aux Missionnaires. Elle devint réellement un charmant séjour, même une coquette station.

On songea donc à en faire un sanatorium, où les Pères, usés par les labeurs d'un long et pénible apostolat, viendraient se recueillir dans la solitude, se livrer aux douceurs d'une pieuse contemplation, refaire leurs forces physiques, ou se préparer, dans cet ermitage, au grand voyage de l'éternité.

CHAPITRE IX

Insurrection dans la Saskatchewan

1884-1885

§ 1

Mécontentement des Métis et des sauvages.

Par suite du courant d'immigration dont les flots se déversaient continuellement dans les vastes territoires du Nord-Ouest, en augmentant d'année en année, la condition des anciens maîtres du sol s'était profondément modifiée et changeait de plus en plus à leur désavantage.

Quelle différence, en effet, entre leur situation présente et celle dont leurs ancêtres et eux-mêmes avaient précédemment joui !...

Fils du désert, accoutumés, depuis leur première enfance, à une indépendance complète, qui leur permettait de parcourir, en tous sens, les prairies aux horizons sans bornes qui, toujours, fuyaient devant eux, les sauvages ne pouvaient se résigner à rester parqués, comme en demi-captivité, dans les « réserves » qu'on leur avait concédées.

Les subsides que le Gouvernement leur allouait, leur semblaient bien maigres, à côté de l'abondance que la chasse aux buffalos leur avait constamment fournie. Ils vivaient donc dans un état de gêne et de demi-jeûne, comparable, selon eux, aux angoisses de la faim.

Se considérant comme les possesseurs légitimes du sol où ils étaient nés, mais dont s'emparaient des étrangers « aux visages pâles », ils voyaient avec rage ceux-ci s'enrichir, tandis qu'ils s'appauvrissaient, eux, chaque jour davantage.

Ainsi s'accumulaient dans leur cœur des sentiments de haine et de désespoir, capables de les pousser à toutes les extrémités.

De leur côté, les Métis partageaient ces sentiments.

Autrefois, dans ces immenses espaces, ils avaient joui avec délices d'une atmosphère de pleine liberté, trouvant, eux aussi, dans la vie nomade, qui était pour eux comme une seconde nature, leur subsistance quotidienne.

Eux aussi avaient été les souverains du pays. Dans leurs perpétuels voyages, ils s'arrêtaient où ils voulaient... Sans entrave ni contrainte, ils plantaient leur tente à l'endroit qui leur plaisait... Puis, ils transpor-

taient leur domicile éphémère, au gré de leur caprice, et suivant les circonstances.

Or, cette entière liberté dont ils avaient goûté les charmes enivrants, sous le gouvernement paternel de la Compagnie de la baie d'Hudson ;... ces chasses aimées, aux multiples péripéties, parfois tragiques, mais toujours passionnantes, et qui procuraient l'abondance dans leurs camps... tout cela avait à jamais disparu, pour faire place à un état de gêne et d'humiliante pauvreté.

Il leur avait fallu devenir agriculteurs, ce qui n'était nullement dans leur goût.

Si, du moins, le Gouvernement qui s'était constitué après les troubles de 1870, dont nous avons parlé plus haut, leur avait laissé la propriété des terres qu'ils avaient déjà défrichées et améliorées, leur mécontentement, peu à peu, se serait atténué, et aurait probablement fini par disparaître, quand ils auraient profité du fruit de leurs travaux.

Mais ce Gouvernement avait mis la main sur tout le territoire, s'en était déclaré le propriétaire, et envoyait des arpenteurs pour le diviser en grands carrés, suivant la direction des degrés de longitude et de latitude, sans s'inquiéter des parties déjà occupées et possédées par les Métis.

Ceux-ci, afin d'être plus rapprochés les uns des autres, s'étaient fixés, de préférence, sur les bords des lacs et des rivières, ayant ainsi, chacun, des portions de terrain peu larges, mais très longues.

Le système d'arpentage ordonné par les autorités d'Ottawa, bouleversait tous les faits acquis, et entraînait fatalement une expropriation forcée. Il tendait à enlever aux Métis, non seulement le fruit de leurs travaux, mais même la possession de terrains qui, selon le droit des gens, leur appartenaient, à titre de premiers occupants, pour la transférer arbitrairement à des étrangers, à des inconnus qui n'y avaient aucun droit.

Mgr Taché, Mgr Grandin, le P. Leduc, son vicaire général, et d'autres Oblats s'étaient rendus, plusieurs fois, à Ottawa et à Battleford, pour soumettre aux autorités fédérales et provinciales les justes revendications des Métis, et obtenir pour eux satisfaction.

Après des efforts persévérants et des instances réitérées pendant sept années entières, de 1878 à 1885, ils reçurent des promesses que nul, dans les cercles officiels, ne s'inquiéta de traduire en réalités.

Bien plus, le pouvoir central semblait avoir pris à tâche de porter au comble l'exaspération des Métis, en envoyant dans la Saskatchewan des fonctionnaires vicieux, dont la grossièreté, les duretés et les insolences étaient de nature à blesser les susceptibilités les moins exigeantes.

Dans ce pays neuf, où tout était à organiser, il aurait fallu plus de tact, de modération et de savoir-faire. Avec de bons procédés et des paroles sympathiques, sauvages et Métis eussent été facilement gagnés. Par hostilité de race, on les irrita, de plus en plus, au contraire, avec des maladresses, des paroles méprisantes et des procédés que, non sans motifs, ils trouvèrent injustes.

Pour toutes ces raisons, le mécontentement devint général, et ne cessa de croître, d'année en année, jusqu'à ce qu'il arrivât au paroxysme.

§ 2

Préparatifs à la lutte(1).

Dans une forêt, entre Saint-Laurent de Saskatchewan et Prince-Albert, commencèrent à se tenir de vrais conciliabules.

Tout d'abord, les conjurés décidèrent que nul ne serait admis aux délibérations, s'il ne s'engageait par serment à garder, à leur sujet, le secret le plus absolu. La plupart prêtèrent ce serment, et ceux qui le refusèrent furent exclus.

Comme des conspirateurs, on s'enveloppait de l'ombre du mystère, et on se réunissait loin des regards indiscrets, au fond des bois.

Très soigneusement, on avait tenu les Pères à l'écart, et on ne les avait nullement consultés, comme on avait coutume de le faire, dans les choses importantes.

Plusieurs, les plus exaltés et les moins religieux, les accusaient même d'avoir cru trop facilement aux promesses fallacieuses du Gouvernement d'Ottawa.

On savait aussi que, si les Missionnaires admettaient la légitimité des revendications des Métis, puisqu'ils s'en étaient constitués les avocats en haut lieu, ils n'approuveraient certainement pas les moyens violents qu'on se proposait d'employer pour en assurer le triomphe.

A la suite de leurs conciliabules, les conjurés prirent la résolution d'aller chercher Riel dans les États-Unis, où il s'était réfugié depuis les événements de 1870, et de le rappeler comme le seul homme capable de porter remède aux maux dont ils souffraient.

« Nous nous sommes opposés énergiquement à ce projet, écrivait le P. André, mais nos remontrances ne furent pas écoutées ; nous fûmes même éconduits, parce que nous considérions comme dangereuse l'arrivée de cet homme ici.

(1) Voir la carte, p. 120.

Dans le courant du mois de juillet 1884, Riel arrivait à Saint-Laurent de la Saskatchewan. Ses compatriotes l'accueillirent avec enthousiasme comme un libérateur.

Voici le portrait que nous en trace le P. Fourmond :

— Une des premières visites de Riel a été pour moi. « Je ne veux rien entreprendre, m'a-t-il dit, que sous la direction du clergé et d'après ses conseils... » C'était la première fois que je voyais Riel. Je fus d'abord enchanté de sa conversation et de son bon esprit. J'admirai la foi qui respirait dans toutes ses paroles, la douceur qui caractérisait sa physionomie et son élocution... Cependant son visage où se peignent la bonté, l'humilité et la modestie, s'anime parfois, tout à coup, et s'enflamme d'un feu terrible, cela surtout quand on fait quelque opposition à ses idées... Les droits de sa nation sont pour lui sacrés, et il jure de les défendre jusqu'à la mort. Dans ces moments d'exaltation, ce n'est plus le même homme : son regard étincelant, l'éclat de sa voix, l'agitation de son épaisse chevelure, lui donnent un aspect effrayant.

Même impression chez le P. André, mais plus accentuée encore :

- Ma première entrevue avec Riel, dit-il, me fit comprendre immédiatement combien nous devions le tenir pour suspect. L'air mystique, le ton religieux qu'il affectait dans ses conversations, les dehors affables et humbles qu'il savait revêtir, tout en lui était de nature à tromper les simples et les ignorants. Nos gens le regardaient comme un héros, un génie, une sorte de prophète... Mais, sous ce masque, se cachaient un orgueil diabolique et une ambition démesurée. Dans son cœur gronde une haine sourde contre toute autorité, excepté, bien entendu, la sienne.

Ni le P. Fourmond, ni le P. André ne s'étaient trompés dans leurs pronostics.

Dès que Riel, en effet, s'aperçut que ni Mgr Grandin, ni les Missionnaires ne partageaient ses idées pour une résistance violente et le recours aux armes, le saint évêque, ses collaborateurs si dévoués aux Métis et tous les prêtres lui devinrent odieux. Il usa de toute son influence sur ses compatriotes pour les tourner contre leur clergé !

Il ne cessa plus de semer, dans l'esprit des pauvres Métis, la défiance contre les Missionnaires. Selon lui, ce n'étaient que des adulateurs du Gouvernement, payés pour soutenir son autorité ; donc des hommes vendus dont il fallait se méfier... des traîtres, en un mot, par conséquent des ennemis à combattre, comme les autres.

En arrivant dans la contrée, il avait commencé par agiter les esprits, dans de fréquentes réunions, faisant miroiter, aux yeux de ses partisans,

l'espérance d'un brillant avenir. A mesure que l'excitation des esprits grandissait, Riel devenait de plus en plus provocant et menaçant dans son langage. Comme un tribun, il se suggestionnait lui-même, en soulevant les foules.

– J'eus avec lui des luttes terribles, écrivait le P. André. Alors sa colère montait à un tel degré, qu'il perdait tout empire sur lui-même. On aurait dit, à ces moments, un vrai maniaque, se tordant en des contorsions et dans une fureur qui le rendaient méconnaissable. Je le contredisais ouvertement devant ses gens, lui montrant l'énormité et la folie de ses projets, l'appelant un ignorant et un visionnaire qui se complaisait à des rêves et à des plans insensés. J'avertis nos chrétiens, et cela plusieurs fois devant lui, des dangers qu'il y avait à soutenir un pareil homme. Je ne me cachai pas pour affirmer que cette agitation ne pouvait finir que par la guerre..., elle attirerait sur eux toutes sortes de malheurs..., elle couvrirait le pays de ruines et de sang.

Vains efforts !

Quelques-uns, plus réfléchis, commençaient à entrevoir l'abîme dans lequel Riel allait les entraîner. D'autres, animés par l'esprit de discorde, ne songeaient qu'à soulever des tempêtes. Comme toujours, dans de semblables circonstances, des meneurs ayant l'espérance de pêcher en eau trouble, poussaient ouvertement à la révolte.

Ému enfin par les bruits de ces agitations, grossis par la renommée et par les rapports des journaux, le Gouvernement envoya un petit corps de cavalerie, pour maintenir le calme ; puis, cela n'ayant pas suffi, commanda d'arrêter Riel, cause de toute cette perturbation.

Cet ordre, regardé comme intempestif par les uns, et comme sage par les autres, précipita les événements.

§ 3

La révolte.

Se voyant menacé, poursuivi, traqué, Riel réunit une armée en toute hâte, dans laquelle il fit entrer par la force, sous peine de mort immédiate, ceux qui hésitaient à le suivre. Puis il s'empara d'un magasin de munitions, saisit plusieurs trains chargés de farine, et envahit l'église de Batoche, pour en faire son quartier général.

C'était le 18 mars 1885.

— La Providence, qui prévoyait ce mouvement miraculeux, disait-il, avec une emphase prophétique, à ses recrues, avait préparé cette église pour vous servir de forteresse... Batoche deviendra célèbre dans l'histoire, comme le lieu béni d'où sortira l'émancipation du Nord-Ouest.

Batoche. — Église paroissiale.

Pour augmenter sa petite armée, Riel y enrôla les Sioux, comme les Cris, et envoya partout du tabac pour s'attacher les autres tribus.

L'idée que les sauvages allaient se joindre aux Métis jetait, dans les esprits l'épouvante et la consternation. On voyait déjà tout le pays livré au meurtre et à la rapine... Une guerre d'extermination commençait.

Un gouvernement provisoire fut établi, à Batoche, le 19 mars, fête de saint Joseph. Riel, religieux à sa manière, l'inaugura par le pillage et la profanation de l'église.

En vrai despote et sans forme de procès, il condamnait à mort tous ceux qui, essayant de se soustraire à son autorité, refusaient de servir sous ses ordres.

Dans l'église même étaient rendues ses sentences sans appel.

Prenant une attitude de tribun, Riel haranguait la foule... Les timides et les peureux approuvaient par leurs applaudissements, mais la terreur étreignait tous les cœurs. Personne n'osait protester contre la conduite de ce furieux qui affectait la piété.

Avant de porter une sentence de mort, il faisait un signe de croix et récitait une prière. Puis, pour se justifier, il se mettait debout devant l'autel, et parlait, de longues heures, ne cessant d'attaquer de ses diatribes les évêques, les prêtres et même le Pape. Il affirmait la prétention de réformer l'Église catholique, qu'il appelait dédaigneusement « la Vieille Romaine ». Déjà il avait substitué au dimanche le samedi et affirmait qu'il détrônerait Léon XIII, afin de le remplacer par un autre plus digne, qu'il avait choisi.

- Dieu est avec nous, s'écriait-il. Un éclatant miracle s'accomplira en notre faveur, et notre cause triomphera, d'une façon merveilleuse, sans effusion de sang... Partout le Nord-Ouest se soulève. Battleford est dans les mains des sauvages, nos amis et nos alliés. Winnipeg est en pleine révolte. Edmonton et Saint-Albert rentrent dans le mouvement d'émancipation. Confiance ! Dieu est avec nous !

Malgré ces assurances et ces prophéties, des forces considérables se préparaient, de divers côtés, pour écraser Riel. A moins que celui-ci ne se rendît, ce qu'il ne paraissait pas disposé à faire, le sang coulerait certainement.

Il coula, en effet, dès le 26 mars.

Ce jour-là, vers deux heures de l'après-midi, commencèrent les hostilités près du lac Canard, *Duck lake*, entre des citoyens de Prince-Albert courant au secours de la garnison de Carlton, et une troupe de Métis et de sauvages voulant s'emparer de ce poste. Il y eut, de part et d'autre, des blessés et des morts, mais l'avantage resta aux Métis.

Riel assistait à cet engagement. Pour encourager ses hommes et les rendre comme invulnérables au milieu du danger, il tenait, élevée au-dessus d'eux, une grande croix d'Oblat qu'il avait volée au P. Touze, et avec laquelle il les bénissait.

On aurait pu croire que, profitant de ce premier succès, Riel prendrait vigoureusement l'offensive, pour devenir maître non seulement de Carlton, mais aussi de Prince-Albert, dont la population était maintenant affolée.

Un véritable homme de guerre n'aurait pas hésité... Riel n'en fit rien.

Plus visionnaire que stratège, il perdit son temps à dogmatiser.

Il répéta, d'abord, que la victoire viendrait par un éclatant miracle, sans effusion de sang.

— Ce sang n'aurait pas dû couler, vous dis-je. Qu'il n'en coule pas davantage, et nous pourrons compter sur le miracle promis. Plus merveilleux alors sera le triomphe de notre cause. Tous devront y voir manifestement la main du Très-Haut.

D'après une vision qu'il prétendait avoir eue naguère, il enseignait que seule la première personne de la Sainte Trinité était Dieu.

En conséquence, il commanda à ses subordonnés, quand ils réciteraient l'*Ave Maria*, de ne plus dire « Sainte Marie, Mère de Dieu », mais « Sainte Marie, Mère du Fils de Dieu ».

Puis, comme les Pères refusèrent de confesser et d'absoudre les adhérents à cette doctrine hérétique, il affirma avoir reçu du ciel le pouvoir de confesser, et invita ses hommes à user de son ministère.

Après s'être confessé à lui et avoir reçu un semblant d'absolution, un Métis murmura :

— Ma conscience était, tout de même, plus tranquille, quand je m'étais confessé à un prêtre !... Auparavant, je n'entreprenais jamais un voyage sans me confesser ; maintenant il faut que, sans me confesser, j'aille me battre, et, peut-être, me faire tuer.

Ce malheureux, en effet, fut tué dans un combat, peu après.

Mais, si Riel occupait inutilement son temps à des billevesées qui permettent de croire que son cerveau se détraquait, tous ses alliés ne l'imitaient pas.

L'un d'eux, encore païen et surnommé le Gros-Ours, *Big Bear*, chef des tribus habitant dans les environs du fort Pitt, jura de mettre à mort tous les étrangers venus dans le Nord-Ouest.

Des paroles, il ne tarda pas de passer aux actes.

A la tête de sept à huit cents sauvages, farouches autant que lui,

il marcha, en toute hâte, vers la Mission établie près du lac La Grenouille.

Grâce aux efforts des deux zélés Missionnaires qui en étaient chargés, les PP. Fafard et Marchand, et aux ressources qu'ils recevaient de leurs familles, cette Mission était en pleine prospérité. Son aspect riant et coquet faisait l'admiration de tous les visiteurs. Outre l'église achevée et le presbytère avec ses dépendances, il y avait une école fréquentée par quarante élèves.

De tout cela, le Gros-Ours fit, en quelques heures, le Jeudi Saint, 2 avril, un monceau de ruines fumantes, arrosées du sang de deux martyrs.

Ses hommes, au moment même de l'office, entrèrent dans l'église, en costume de guerre, c'est-à-dire à peu près nus, le corps tatoué d'une manière étrange, la tête ornée de plumes et de verroteries, le visage affreusement barbouillé.

Avec des vociférations effroyables, ils intimèrent aux assistants l'ordre de se rendre immédiatement dans le camp du Gros-Ours, pour s'y constituer prisonniers et entendre leur sentence.

Terrifiés, les fidèles sortirent de l'église et marchèrent en file, à la suite des deux Pères qui s'avançaient, les premiers, récitant des prières.

A une certaine distance des maison, l'Agent du Gouvernement auprès des sauvages refusa d'aller plus loin. Aussitôt une balle l'étendit raide mort, et un autre canadien fut blessé. Le P. Fafard se précipita vers le mourant pour lui apporter les secours spirituels à ce moment suprême : mais, tandis qu'il lui donnait l'absolution, une balle le frappa, à son tour, et le renversa inanimé.

Pendant cette fusillade, le P. Marchand, à trois cents pas de là, entendait les coups de fusil, mais, gêné par un pli de terrain, ne pouvait voir exactement ce qui se passait. On vint lui annoncer qu'il y avait des blessés, et que son confrère lui-même était mort ou agonisant.

Sans redouter le danger, le P. Marchand courut vers le théâtre du massacre, pour apporter aux victimes les secours de son ministère.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il reçut une balle au front : sa mort fut instantanée.

Après cet horrible attentat, les assassins pillèrent l'église, la sacristie, le presbytère, et, quand ils eurent pris tout ce qui leur convenait, mirent le feu à l'établissement.

Autour de ce foyer, contemplé par eux avec une joie féroce, ils organisèrent une danse diabolique. Pour la rendre plus satanique, ils s'affublèrent des habits des deux martyrs et des ornements de l'église. On les voyait sauter, comme des énergumènes, dans une sarabande effré-

née, revêtus, les uns d'une soutane, les autres de chasubles en drap d'or, en drap d'argent, en drap noir et de chapes de diverses couleurs. Ceux qui n'avaient pu réussir à s'emparer d'une chape ou d'une chasuble, avaient, du moins, une étole ou un manipule, une aube ou un surplis.

Fier de cet abominable exploit et persuadé que tout tremblait devant lui, le Gros-Ours envoya des émissaires au lac La Biche. Il enjoignait à tous les sauvages de l'endroit, sous peine de mort, de venir grossir ses troupes de pillards et d'assassins, assurant que, dans peu de jours, la Mission de Notre-Dame des Victoires serait, elle aussi, totalement saccagée et mise à feu et à sang.

Si ce forfait avait pu être accompli, il aurait eu des conséquences désastreuses jusqu'aux Missions de l'Extrême-Nord. Nous l'avons dit, en effet, vu sa position géographique, l'établissement fondé par les Pères sur les bords du lac La Biche, était devenu un entrepôt général, centre d'approvisionnement pour les Missions les plus septentrionales.

Avertis du danger, les Pères et les Frères passèrent une partie des nuits à entasser, dans des cachettes creusées dans le sol, dans les caves, dans l'épaisseur des planchers, dans les étables, etc., les articles indispensables pour empêcher les Missionnaires du Nord de périr d'inanition : provisions, poudre, balles, plomb, filets pour la pêche, farine pour les hosties du saint Sacrifice, vin de messe, etc.

Cette précaution n'était pas inutile, car les sauvages des environs, prévenus par les émissaires de l'arrivée prochaine du Gros-Ours et de sa bande de forcenés, voulurent, à l'avance, s'assurer une bonne part du butin.

Ils coururent donc au fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, situé sur la rive opposée, pour le mettre au pillage, et, avec les plus effrayantes menaces, ordonnèrent au gardien de leur en livrer immédiatement les clefs.

Bien à contre-cœur, mais pour éviter la mort, le gardien obéit.

Aussitôt ce fut une scène indescriptible.

Hommes, femmes, enfants, tous se précipitèrent dans les magasins et dans les habitations du gardien, des commis et des employés. En moins d'un quart-d'heure, il ne resta plus une épingle : objets de commerce, comestibles de toutes sortes, fourrures, tout disparut.

Puis, pour achever leur œuvre de dévastation, ces sauvages, enivrés par leur facile succès, brisèrent non seulement les vitres, mais les portes, les fenêtres, les tables et les meubles qu'ils ne pouvaient emporter. Les chaises volaient en morceaux, sous de violents coups de hache ;

les livres, déchirés en mille pièces, étaient jetés au vent qui en emportait les feuillets dans toutes les directions.

Pour s'amuser, elles aussi, les sauvagesses, vraies mégères, à l'instar de leurs redoutables maris, et désireuses de se montrer dignes d'eux, prenaient un infernal plaisir à déchiqueter, en les tailladant avec des ciseaux, les robes et tout le linge de M^me^ Young, femme du gardien-chef.

Fatigués de casser et de briser, mais chargés de dépouilles, les sauvages se retirèrent enfin, en disant que, dans quelques jours, quand arriveraient le Gros-Ours et sa troupe, ce serait le tour de la Mission d'être pillée, renversée de fond en comble, et réduite en cendres.

§ 4

Répression.

Entre temps, un premier contingent de soldats canadiens, remontant la vallée de la Saskatchewan, s'avançait vers Batoche.

Instruit de leur approche, Gabriel Dumont, parent et principal lieutenant de Riel, et qui parut, en maintes circonstances, avoir de réelles aptitudes militaires, exprima, plusieurs fois, la volonté d'aller s'opposer à la marche de l'ennemi, avec un nombre suffisant de compagnons.

Excellents tireurs et connaissant parfaitement le pays, les Métis, cachés dans des plis de terrains, auraient pu harceler constamment la colonne envoyée contre eux, et lui infliger de très sérieuses pertes,

En tombant, à chaque pas, dans des embuscades, les soldats qui pénétraient pour la première fois, dans ces contrées pleines de surprises, n'auraient-ils pas été bien vite démoralisés, à la pensée qu'un ennemi insaisissable frappait sur eux des coups redoublés, puis, après le combat, se dérobait à leurs yeux ?

Cette manœuvre était certainement fort bien conçue, mais Riel ne l'approuva pas et s'y opposa même, toujours pour le même prétexte que le triomphe de sa cause paraîtrait d'autant plus miraculeux, qu'on aurait moins recouru à ces moyens trop humains, selon lui.

Pendant plus d'une semaine, Gabriel Dumont rongea son frein, rageur de voir une si belle occasion lui échapper par l'incompréhensible obstination de Riel, qui, certainement, perdait la tête. Mais, enfin, il n'y tint plus, et résolut d'agir à sa guise.

Le 23 avril, il quitta donc Batoche, à la tête de plusieurs centaines d'hommes bien déterminés. Dès le lendemain, il rencontra la petite armée canadienne dans un ravin, près de l'Anse-aux-Poissons, *Fish*

Creek, et immédiatement engagea la bataille qui dura une journée entière.

Une grêle de balles pleuvait sur les Canadiens qui eurent des morts et des blessés ; mais les troupes gouvernementales, commandées par le général Middleton, étaient plus nombreuses. En outre, elles avaient des mitrailleuses et des canons.

La lutte était par trop inégale. Malgré des prodiges de valeur, les Métis durent se retirer et rentrer à Batoche.

Cet échec fut compensé par un succès de *Poundmaker*, ou Faiseur-d'Enclos, autre chef indien qui, lui aussi, avait levé l'étendard de la révolte.

A la tête d'une tribu de Cris, il pilla la ville de Battleford, et ravagea tout sur la rive méridionale de la Saskatchewan, faisant de nombreux prisonniers, parmi lesquels le P. Cochin. Il incendia les maisons, vola les chevaux, détruisit les églises et emporta les objets les plus précieux.

Craignant que ces bandits ne réussissent à se joindre aux forces du Gros-Ours, le colonel Otter se lança à leur poursuite, les atteignit, le 2 mars, et leur livra bataille. Elle dura de cinq heures du matin jusqu'à midi. Les Indiens se battirent si vaillamment, leurs attaques furent si violentes, leur feu si nourri et si meurtrier, que le colonel Otter, les croyant plus nombreux qu'ils n'étaient, crut prudent de se retirer. Cette victoire des rebelles prit le nom de bataille du ruisseau du Couteau-Coupé, *Cut Knife Creek*.

Poundmaker, plus vaillant dans la lutte qu'habile dans la stratégie, ne sut pas profiter de son succès.

Ayant donné quelques jours de repos à ses troupes, et ayant reçu du renfort, le général Middleton, auquel s'était uni le colonel Otter, s'avança vers Batoche, pour l'assiéger et s'en emparer.

Le premier assaut des troupes canadiennes, le 9 mai, fut repoussé avec pertes, et les assaillants durent se retirer.

Dissimulés dans des tranchées que Middleton ne les croyait pas capables de construire avec tant d'ingéniosité, les Métis se trouvaient à l'abri et tiraient à coups sûrs.

La bataille continua, les deux jours suivants, 10 et 11 mai, sans que la situation réciproque des belligérants changeât d'une façon sensible ; mais, le 12, les Métis s'aperçurent que les munitions allaient leur manquer.

Dans cette triste extrémité, ils recoururent à toutes sortes d'expédients, pour remédier à cette fatale indigence. En guise de balles, ils

glissèrent dans leurs fusils de petits morceaux de fer et même des cailloux..

Ce stratagème ne leur réussit guère, car par ces moyens leur feu perdait de sa sûreté précédente et devenait moins meurtrier, tandis que celui des troupes régulières augmentait d'intensité, et semait la mort dans leurs rangs.

Pendant quatre jours, les Métis combattirent avec courage ; mais, mal équipés, que pouvaient-ils contre une armée nombreuse, abondamment fournie des engins destructeurs inventés par la science moderne, et dirigée par des officiers de carrière, instruits et expérimentés ?

Aussi l'inévitable arriva : le 12 mai, la rébellion était définitivement écrasée, à Batoche même, où elle avait pris naissance.

Elle avait duré presque deux mois... mais, pendant ce peu de temps, que de ruines elle avait accumulées... Sept Missions des Oblats avec leurs églises et leurs dépendances étaient complètement détruites, de fond en comble, et tous leurs objets volés... Longtemps des sauvages malpropres, païens incorrigibles, se promenèrent fièrement, affublés d'habits taillés dans des ornements précieux, pillés dans les sacristies.

Obligés d'abandonner leur quartier général et repoussés vers la rivière, les Métis, cependant, se replièrent avec habileté, et se réfugièrent dans un bois voisin. Bien qu'entourés de toutes parts, un certain nombre réussirent à s'échapper, grâce aux ténèbres de la nuit, et s'enfuirent aux États-Unis.

D'autres, moins heureux, durent se rendre, sans condition, au général vainqueur.

Dans ce nombre fut Riel lui-même, qui, assure-t-on, aurait pu s'échapper, s'il l'avait voulu, mais qui préféra se livrer. Qu'y a-t-il de vrai dans cette assertion ? Nul, à cette heure, ne pourrait le dire.

Ayant appris la défaite définitive de Riel, Poundmaker, le 23 mai, envoya, de Battleford, son prisonnier, le P. Cochin, au colonel Otter, avec une lettre pour traiter des conditions de paix.

Revenu à Battleford, deux jours après, le Père apportait à Poundmaker et aux autres sauvages un message du général Middleton, leur enjoignant de se rendre sans conditions. La réponse était dure, et Poundmaker hésita, quelque temps, à se soumettre, se rappelant ses succès dans la bataille de *Cut Knife Creek*.

Mais les instances du P. Cochin, qui avait acquis de l'influence sur lui, finirent par le décider. Il céda à ses sages conseils, et, avec les principaux de ses compagnons, vint, le 26 mai, déposer une grande quantité d'armes à feu entre les mains du général.

Poundmaker, prisonnier à son tour, montra, dans sa captivité, autant de dignité, qu'il avait montré de bravoure dans les combats.

Quoique païen encore, il avait subi la salutaire influence du prêtre, et était beaucoup moins perverti que le Gros-Ours.

Celui-ci tint plus longtemps la campagne. Il s'était cantonné dans le fort Pitt, dont il s'était emparé. L'approche des troupes canadiennes l'empêcha de réaliser son projet d'excursion vers le lac La Biche, et ainsi les Missions de l'Extrême-Nord furent à l'abri de ses déprédations.

Quand il apprit la déconfiture totale des autres rebelles, il comprit que toutes les forces canadiennes allaient se tourner contre lui. Dans l'impossibilité de lutter contre tant d'ennemis, et ne se voyant plus en sûreté, même derrière les palissades du fort Pitt, qui n'auraient pas résisté longtemps aux boulets de canon, il prit le parti de s'enfuir ; mais il fut capturé, près de Carlton, le 2 juillet.

Le Nord-Ouest fut ainsi délivré de ce redoutable bandit.

§ 5

Action pacificatrice des Oblats.

N'ayant pu empêcher le conflit, les Oblats firent tout ce qui dépendait d'eux pour le circonscrire, lui enlever tout moyen de s'étendre, et en atténuer les douloureuses suites.

A Saint-Albert, Mgr Grandin et le P. Lestanc ne cessèrent, depuis le commencement des troubles, de prêcher la paix et de s'efforcer de maintenir la tranquillité parmi les Métis et les sauvages de cette région. Ils y réussirent.

Au lac Froid, le P. Le Goff resta, pendant plusieurs semaines, sous une menace de mort, de la part des sauvages de cet endroit, parce qu'il leur avait conseillé, et même prescrit, de ne point prendre les armes. Finalement ils l'amenèrent prisonnier.

De même le P. Paquette, au lac Maskeg, à une vingtaine de kilomètres au nord de Carlton. Pour avoir tâché de déjouer les desseins des insurgés, il s'exposa à leur ressentiment, et longtemps sa vie fut en danger.

Le P. André s'attira l'inimitié de Riel et de ses partisans, pour avoir constamment cherché à apaiser les esprits. On voulut s'emparer de lui pour lui fermer la bouche ; peu s'en fallut qu'on ne le mît à mort.

A Batoche, le P. Fourmond, pour le même motif, fut, pendant toute la durée des hostilités, le prisonnier de Riel qui lui défendit de [illegible]

culer, sans son autorisation expresse, même pour les besoins du saint ministère.

Avec le P. Fourmond, d'autres Pères furent retenus prisonniers par Riel, qui craignait leur influence auprès des Métis. Ce furent le P. Végreville, le P. Touze et le P. Moulin qui reçut, des insurgés, un coup de feu dans la jambe.

Entre Edmonton et Calgary, le P. Scollen connut journellement, pendant deux mois entiers, le danger d'être tué, parce qu'il s'efforçait de calmer les sauvages de ce district.

Le P. Cochin, nous l'avons déjà indiqué, fut, pendant plusieurs semaines, prisonnier de Poundmaker. Ce fut à son influence que les blancs, gardés en captivité comme lui, durent, pour une grande part, de n'avoir pas été mis à mort.

Le P. Leduc, vicaire général de Mgr Grandin, s'attira l'inimitié personnelle des partisans de Riel, pour n'avoir négligé aucune occasion de dénoncer la révolte comme une coupable folie, et d'avoir représenté Riel sous son vrai jour à ceux qui montraient de la sympathie pour lui.

Enfin le P. Lacombe s'acquit un titre nouveau à la reconnaissance éternelle du Canada, en maintenant dans la tranquillité les six mille Pieds-Noirs établis au sud de Calgary. Ce fut là un service incalculable rendu à la cause de l'ordre. Si cette tribu puissante et essentiellement belliqueuse s'était jetée dans la mêlée, son entrée dans la lice aurait été le signal d'un soulèvement général, parmi les sauvages du Nord-Ouest. Combien aurait duré alors cette révolte générale ? Que de ruines n'aurait-elle pas amoncelées partout ? Que d'incendies allumés par ces hordes farouches ! Que d'atrocités commises ! Que de torrents de sang versé !...

Un auteur protestant le reconnaît, en termes formels, dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'histoire du Nord-Ouest Américain.

« – Si les Indiens de l'ouest, dit-il, s'étaient joints à leurs frères de l'est et du nord, on aurait eu des événements autrement sérieux à enregistrer, car les Pieds-Noirs, les Piéganes, les Gens-du-Sang et les Sarcis étaient connus pour les tribus les plus batailleuses et les plus cruelles des plaines. Les visites réitérées du P. Lacombe à toutes les réserves sauvages, sa diplomatie chrétienne, son amitié intime pour Pied-de-Corbeau et autres chefs redoutables les maintinrent dans une stricte neutralité, et furent, à n'en pas douter, la cause principale de leur inaction. On ne peut songer, sans frémir, à ce que serait devenu tout le pays, si ces formidables tribus s'étaient unies aux insurgés (1).

(1) Begg, *History of the North-West*, 3 in-8°, Toronto, 1894, t. III, p. 237.

Le Gouvernement d'Ottawa était également très inquiet au sujet de la détermination que prendraient les Pieds-Noirs, détermination qui pouvait entraîner les conséquences les plus terribles.

Quand arriva le télégramme du P. Lacombe annonçant que les Pieds-Noirs, Gens-du-Sang, Piéganes et autres se rangeaient du côté de la paix, le Parlement était en séance, et délibérait sur les moyens à prendre pour porter remède à la situation.

Interrompant l'orateur, le président réclama le silence, pour faire, disait-il, une communication urgente de la plus grave importance.

Au milieu de la plus vive attention, il lut le télégramme qu'il venait de recevoir. Aussitôt tous se levèrent, en signe de joie intense, et un tonnerre d'applaudissements éclata dans l'assemblée. Unanimement, on acclama le P. Lacombe comme un bienfaiteur public, digne de tous les honneurs et des plus magnifiques récompenses.

Quoiqu'ils eussent tant souffert eux-mêmes, dans leurs personnes et dans leurs biens, de la folle rébellion des Métis et des sauvages, les Oblats, ministres d'un Dieu crucifié qui, sur la croix, pria pour ses bourreaux, usèrent de leur influence, pour obtenir du Gouvernement qu'il fût clément envers les vaincus prisonniers, plus égarés que coupables.

Mgr Grandin, Mgr Taché, plusieurs Pères adressèrent, en ce sens, des pétitions à Ottawa.

Principal auteur de la révolte, Riel, fut néanmoins condamné à mort, le 18 septembre, après un procès qui dura deux mois. Malgré un grand nombre de protestations de la population indignée de ce verdict, il fut exécuté, le 16 novembre 1885.

Ce pauvre Riel avait donné tant de preuves de dérangement cérébral que, d'après les médecins spécialistes chargés de l'examiner sur ce point, il méritait moins d'être pendu qu'enfermé dans un asile d'aliénés ; mais les passions politiques l'emportèrent sur la justice.

Sa fin fut profondément chrétienne. Le P. André, qu'il avait auparavant condamné à mort durant son règne éphémère, resta plusieurs semaines avec lui, dans la prison, pour le soutenir au milieu de l'épreuve, et le préparer à paraître devant Dieu.

Écoutant les charitables exhortations du prêtre, le malheureux rentra en lui-même, reconnut ses erreurs, regretta ses fautes, et demanda humblement pardon du scandale donné.

Au moment de la suprême expiation, sa piété fut telle, qu'elle attendrit tous les assistants et jusqu'au bourreau chargé de lui passer le nœud fatal.

Si les démarches des Oblats ne réussirent pas à préserver Riel du dernier supplice, elles eurent un meilleur résultat pour les autres prisonniers, dont ils obtinrent l'élargissement, après quelques mois de détention.

Rendus à la liberté, ces révoltés convertis baisaient les mains de leurs bienfaiteurs, et ne savaient comment leur témoigner leur reconnaissance.

§ 6

Sanguis martyrum, semen christianorum.

Les PP. Fafard et Marchand étaient tombés martyrs de la charité, à cause de leur empressement à porter aux blessés les secours spirituels.

Huit de leurs meurtriers furent condamnés à mort, mais, instruits par le P. Cochin et le P. Bigonesse, ils reçurent le baptême, et embrassèrent la vraie foi.

Poundmaker, sorti de prison, grâce à l'intervention spéciale du P. Lacombe, se repentit également, et, le 18 février 1886, fut régénéré dans les eaux du baptême, avec vingt-huit autres sauvages de sa tribu.

Le Gros-Ours lui-même, retenu un peu plus longtemps en prison à cause de ses méfaits, mais délivré ensuite, le 5 février 1887, à la requête des Pères, n'échappa point à l'influence de la grâce que lui avait attirée la pieuse intercession de ses victimes, priant pour lui dans le ciel.

Lui aussi, par la conversion et le baptême, il devint enfant de Dieu et de la véritable Église, qui seule est, pour les hommes, l'Arche du salut éternel.

Ainsi, une fois de plus, la parole de Tertullien se réalisait :
— Le sang des martyrs est une semence de chrétiens !...

CHAPITRE X

La question scolaire

1870-1892

§ 1

Organisation de l'instruction publique au Manitoba.

Durant les vingt-cinq premières années de l'évangélisation du Nord-Ouest Américain par les Oblats, de 1845 à 1870, la question scolaire ne se posa, pour ainsi dire, point.

Suzeraine de cette immense contrée, la Compagnie de la baie d'Hudson leur laissa une liberté pleine et entière. Ils en profitèrent pour établir des écoles dans toutes leurs Missions, autant que leurs ressources en hommes et en argent le leur permirent.

Quand l'ancienne colonie de la Rivière-Rouge, le 15 juillet 1870, fut devenue la province canadienne du Manitoba, avec un lieutenant-gouverneur à sa tête et un Parlement, la législation scolaire commença.

Nous avons raconté précédemment comment le premier lieutenant-gouverneur, l'honorable M. Archibalt, doué d'un grand tact et animé des meilleures intentions, ayant à diviser la nouvelle province en vingt-quatre circonscriptions électorales, s'était adressé, pour ce travail, à Mgr Taché, dont il appréciait la haute intelligence et l'expérience consommée.

Très satisfait du projet que l'évêque lui présenta, et qui fut adopté sans la moindre modification, il recourut au prélat de nouveau, peu après, pour un service plus important encore : celui de préparer un projet de loi réglementant l'instruction publique au Manitoba.

Ce projet, dont l'application devait entraîner des conséquences si grandes pour l'intérêt des âmes, fut composé par Mgr Taché, étudié ensuite par un comité de spécialistes, puis présenté au Parlement qui l'adopta à l'unanimité.

La charte constituant la province avait déclaré solennellement que « rien dans les lois ne devrait être fait de nature à porter préjudice au droit touchant les *écoles confessionnelles*, que n'importe quelle classe de personnes possédait, de par la loi *ou la coutume*, au moment de l'union.

C'était, en somme, reconnaître à tous la liberté religieuse.

S'appuyant sur ce document officiel et d'indiscutable valeur, renfermant les engagements pris par le Gouvernement fédéral du Canada envers ceux qui librement étaient entrés dans la Confédération canadienne, le projet élaboré par Mgr Taché établissait des *écoles séparées* pour les catholiques et des *écoles séparées* pour les protestants.

L'administration de ces écoles, au point de vue civil et matériel, appartenait à un *Bureau d'éducation*, composé de quatorze membres, dont une moitié était catholique et l'autre protestante ; mais tout ce qui avait rapport à la religion et à la morale, c'est-à-dire au choix des professeurs et directeurs, à celui des livres et à la discipline, relevait uniquement des membres catholiques du *Bureau d'éducation* pour les écoles catholiques, et des membres protestants pour les écoles protestantes.

Ainsi les écoles catholiques étaient indépendantes de la section protestante du *Bureau d'éducation*, et les écoles protestantes indépendantes de la section catholique.

Les unes et les autres, reconnues *officiellement* par l'État, recevaient les mêmes *faveurs administratives* et des subventions pécuniaires, en proportion du nombre respectif de leurs élèves.

Quoique *confessionnelles*, ces écoles pouvaient également, les unes et les autres, être appelées *écoles publiques* et mêmes *nationales*.

Trouvé unanimement juste et sage, ce régime scolaire subsista, plusieurs années, sans modifications substantielles.

§ 2

Premières menaces contre les écoles catholiques.

Dans les pays chrétiens, l'un des fléaux les plus redoutables pour l'avenir de la religion est celui des *écoles neutres*, ou *laïques*, c'est-à-dire *sans Dieu*. Cette neutralité prétendue aboutit bientôt à une réelle hostilité.

Il y avait, dans la province de l'Ontario, des Orangistes fanatiques et sectaires, dont le rêve fut toujours de faire, du vaste Nord-Ouest, un pays exclusivement anglais et protestant. Leur plan ne pouvait réussir à l'origine ; mais les flots d'immigrants venant de tous côtés, et principalement de la Grande-Bretagne, parurent, vers 1877, devoir submerger la race française, et, en noyant celle-ci, anéantir la religion catholique.

Encouragés par ce renfort, les Orangistes essayèrent de réaliser leur désir ; mais, trop faibles encore pour s'imposer par la force, ils eurent recours à des moyens détournés, qui, sous les dehors de la justice et en prétextant l'intérêt général, dissimulaient leur véritable dessein et leur hypocrisie.

Une partie de la population est protestante, disaient-ils, et une autre catholique. En établissant des *écoles séparées* pour chaque catégorie de croyances, on est obligé de trop multiplier les écoles, ce qui les *expose à végéter*, par l'éparpillement des secours dont le Gouvernement peut disposer en leur faveur. Diminuons ce nombre exagéré et nuisible d'écoles, en instituant des écoles, non pas confessionnelles, mais neutres, que fréquenteront, à la fois, les enfants catholiques et les enfants protestants. Nous aurons ainsi moins d'écoles, mais elles seront plus florissantes, car nous pourrons les établir sur un grand pied, et leur donner des maîtres plus capables, parce qu'ils seront mieux rétribués. De cette manière, nous assurerons le triomphe du progrès...

A ces accents doucereux et trompeurs, qui ne reconnaîtrait le langage des loups cachés sous la peau des brebis ?... Les bons Apôtres !... Ils espéraient bien que ces écoles neutres en théorie, pousseraient pratiquement les élèves vers la religion protestante.

Un journal de Toronto, le *Globe*, se fit le porte-parole des Orangistes de l'Ontario, en essayant de semer dans le public les idées qui leur étaient chères.

Mais Mgr Taché veillait... Sans tarder, il dénonça le péril.

Dans une série d'articles publiés par le *Métis*, sous le titre général d'*Éducation et Instruction*, il démontra, par des arguments serrés et une claire logique, que les écoles mixtes, ou neutres, sont contraires au droit naturel, au droit évangélique et à la constitution générale du Canada qui a pour fondement l'égalité civile et politique des deux races anglaise et franco-canadienne, et aussi l'égalité des deux religions. Le prélat montrait, en outre, que ces écoles mixtes étaient contraires à la charte constitutionnelle de la province du Manitoba, puisque celle-ci garantissait aux deux races la liberté civile et religieuse.

Comme les Orangistes de l'Ontario et leurs adhérents fanatiques de Winnipeg ignoraient, pour la plupart, le français, il publia pour eux des articles en anglais qu'il réunit ensuite en brochure.

Articles et brochure furent beaucoup lus. L'argumentation du vaillant évêque parut si forte, que nul n'osa contester en public la solidité des principes sur lesquels il s'appuyait, ni la légitimité des conclusions qu'il en tirait logiquement.

Le calme se fit, pour quelque temps, du moins, et Mgr Taché put écrire à Mgr Grandin, le 24 février 1877 :

— Nous avons été menacés d'une attaque contre nos écoles. La bombe était prête à éclater, lorsque la publication de la première partie d'un travail dont je m'occupe sur cette importante question, a mis le désarroi

dans le camp ennemi, qui croyait, en travaillant dans l'ombre, nous porter le coup fatal.

Dans de nombreux écrits, Mgr Taché continua à prouver, non plus seulement par des considérations théoriques, mais par des faits, que les écoles neutres enfantent les mauvaises mœurs. Il citait, pour appuyer sa thèse, des écrivains des États-Unis attribuant aux écoles neutres de ce pays la progression des crimes. Ces citations venaient d'autant plus à propos, que les ennemis des écoles confessionnelles assuraient que les écoles mixtes, ou neutres, étaient pour beaucoup dans la prospérité enviable de la grande république américaine, voisine du Canada. Il importait donc, selon eux, de marcher sur ses traces.

La vigoureuse défense des écoles confessionnelles par Mgr Taché ferma la bouche à ses contradicteurs. Pendant plusieurs années, ils n'osèrent plus les attaquer ouvertement. Néanmoins, ils poursuivirent leurs menées souterraines. Peu à peu, lentement, mais sûrement, ils arrachèrent à la faiblesse des autorités provinciales quelques avantages de nature à rompre l'équilibre légal, en faisant pencher la balance en leur faveur.

Un homme distingué, qui fut, plus tard, lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest, l'honorable M. Forget, écrivait à ce propos :

— L'histoire fidèle et complète du travail lent et sourd de tout ce monde acharné à la destruction de nos écoles, serait curieuse à faire. Nombre d'âmes candides seraient, certes, plus qu'étonnées, si l'on fixait à chacun sa part de responsabilité.

§ 3

Déclaration de guerre.

Jusqu'à la fin de l'année 1887, les conservateurs eurent le pouvoir dans la province de Manitoba ; mais, depuis longtemps, les libéraux, qui, malgré le nom dont ils s'affublent, sont les champions de l'intolérance civile et religieuse, désiraient prendre en mains les rênes de l'administration.

Ne pouvant y parvenir sans l'appui des catholiques qui leur reprochaient de viser à l'abolition des écoles confessionnelles, ils repoussèrent ces accusations en termes véhéments, affirmant que, s'ils arrivaient au pouvoir, la liberté religieuse, non seulement ne serait pas compromise, mais serait soutenue par eux.

Grâce à cette promesse qui n'était qu'un leurre, les libéraux obtinrent, aux élections du 12 janvier 1888, le triomphe souhaité si ardemment.

Le chef du nouveau gouvernement, M. Greenway, au début de sa

magistrature, sentant son autorité encore faible, et comprenant que, pour le succès de son administration, il avait besoin encore du concours des catholiques, multiplia, dans ce but, ses démarches auprès de Mgr Taché, en lui renouvelant la promesse formelle que les droits des catholiques à leurs écoles seraient absolument respectés.

En prenant ces engagements réitérés, les libéraux et leur chef étaient-ils sincères ?... La suite des événements révéla les pensées secrètes et la duplicité mensongère de ceux qui avaient de si belles paroles sur leurs lèvres. Toutes les garanties promises s'évanouirent bientôt en fumée, et un pouvoir acquis grâce à l'aide des catholiques fut entièrement tourné contre eux.

L'année 1888 n'était pas terminée que commençait une série de règlements successifs, ayant tous pour but de restreindre, de plus en plus, les droits que les catholiques avaient de choisir eux-mêmes, pour leurs écoles, les maîtres, les livres, les manuels, les inspecteurs, etc.

Simultanément, on leur infligeait dans le Bureau d'Éducation une infériorité manifeste, en statuant que le nombre des membres, réduit de quatorze à huit, comprendrait cinq protestants et seulement trois catholiques.

On se proposait de donner, chaque année, et, si possible, plusieurs fois par an, un tour de vis à l'étau qui enserrait la liberté des catholiques et l'exercice de leurs droits, jusqu'à ce qu'on arrivât à leur étranglement complet.

Pendant toute l'année 1889, les envoyés des loges franc-maçonniques parcoururent le pays, et tinrent des réunions durant lesquelles furent prononcés des discours d'une violence extrême, pour enflammer les passions populaires contre les écoles catholiques séparées, et préparer leur abolition.

Il s'ensuivit une agitation profonde que le gouvernement libéral se garda bien de calmer, mais qu'il entretetint, au contraire, avec grand soin, par ses représentants et leurs amis.

Préméditée depuis longtemps, cachée d'abord sous les voiles de l'hypocrisie, timidement dévoilée ensuite, puis cyniquement affichée en plein jour, la volonté bien arrêtée de supprimer les écoles catholiques, prévalut au Parlement manitobain, le 19 mars 1890.

Ce jour-là, après plus d'un mois de discussions et de débats ardents de part et d'autre, fut définitivement votée une loi abolissant les écoles catholiques, confisquant les fonds qui leur appartenaient, et prohibant, désormais, dans les écoles publiques, tout enseignement religieux.

Par ces innovations injustifiables, le gouvernement du Manitoba

savait parfaitement qu'il violait la Constitution. Mais peu lui importait. Un de ses porte-paroles, au cours de la campagne d'agitation, qui précéda la consommation de l'iniquité scolaire, n'avait-il pas proclamé qu'on arriverait au résultat cherché, « nonobstant tout statut, ou toute loi contraire » ?

Les sectaires, en effet, se soucient peu de la légalité et même de la justice, quand elles sont opposées à leurs desseins pervers. Ces mots de justice et de légalité seront constamment sur leurs lèvres, pour arriver à leurs fins. Ils n'en violeront pas moins constamment la justice et la légalité, au gré de leurs intérêts et de leur ambition.

Leurs machinations avaient réussi. Ils pouvaient se réjouir et s'applaudir de l'œuvre accomplie : les écoles publiques, neutres en théorie, seraient pratiquement protestantes. C'était le principal. Le reste importait peu...

§ 4

Résistance.

Dans une lettre publique, digne et vengeresse, Mgr Grandin fit entendre noblement, mais fortement, ses plaintes et ses protestations :

— Le parti catholique français, disait-il, a des droits qu'on ne peut lui ravir sans injustice. Il a même des droits à la reconnaissance de cet autre parti, fort et puissant, qui tient à l'opprimer. N'est-ce pas les Canadiens-français et les Métis qui ont rendu possible la colonisation du Nord-Ouest, en facilitant les rapports des blancs avec les sauvages ? Ne sont-ils pas encore aujourd'hui le vrai trait-d'union entre les uns et les autres ?... Mais la reconnaissance, ou même le simple souvenir d'une obligation n'est pas, semble-t-il, la vertu des puissants... Il faut, nous, minorité, nous résigner à ne plus compter dans la société, trop heureux si on nous permet de vivre comme des parias ou des vaincus !... Malgré une certaine dose d'humilité que je m'efforce de cultiver en moi, il m'en coûte, cependant, pour moi et pour les miens, d'accepter de pareilles conditions de vie...

De son côté, Mgr Taché publia un Mandement magistral sur ce sujet palpitant. Avec toute la majesté du Pontife et toute l'énergie d'un vrai Pasteur défendant les brebis de son troupeau, il dévoile l'iniquité commise par les détenteurs du Pouvoir.

— Cette loi est radicalement injuste, affirmait-il... Les catholiques ne peuvent l'accepter... Ils ne peuvent pas exposer leurs enfants au danger dont les menace la nouvelle législation... En fermant l'école à la prière et à la doctrine chrétienne, on la ferme à leurs enfants qui, comme nous,

veulent prier, croire et aimer... Jésus, ami des enfants, étant banni de l'école, vous ne pouvez pas y envoyer les vôtres. Ce Dieu, ami de leur âge, vous dit, à vous, leurs parents et leurs gardiens : « Qui n'est pas pour moi, est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi, dissipe. » Nous voulons que ces enfants demeurent avec leur Sauveur ; nous ne voulons pas les confier à ceux qui font profession de le méconnaître, au point d'empêcher qu'on parle de Lui dans l'école.

Saint-Boniface. — Résidence archiépiscopale de Mgr Taché, durant les dernières années de sa vie.

Cette résolution était grave. Elle allait mettre les prélats et les fidèles dans la nécessité de créer des écoles *privées* ou *libres*, ne recevant aucune subvention de l'État, et restant entièrement à la charge des familles et du clergé. Les catholiques n'en seraient pas moins taxés par les municipalités, pour contribuer au maintien des écoles publiques, ou protestantes. Ils auraient ainsi double impôt à payer.

Dans un pays naguère en friche, et maintenant encore simplement en voie d'organisation, par conséquent dans un pays pauvre, cette situation serait pénible et même douloureuse ; mais il n'y avait pas à hésiter une minute : les droits sacrés de Dieu et les intérêts éternels des âmes l'exigeaient.

Tout en condamnant solennellement, au nom de l'Église dont il était le représentant officiel, cette loi détestable, et en traçant aux parents chrétiens leur devoir, Mgr Taché s'occupa activement de la faire annuler.

D'après la Constitution en vigueur au Canada, on pouvait appeler d'une décision du Parlement provincial au Gouverneur général en son Conseil.

Des réunions se tinrent donc dans le but de rédiger des pétitions en ce sens, et de les faire couvrir de nombreuses signatures. En quelques jours, on en recueillit plus de quatre mille. On les envoya à Ottawa ; mais cet appel traîna en longueur, à cause des machinations du chef du parti libéral, ou de l'opposition, Edward Blake, trop bien secondé par son lieutenant, Wilfrid Laurier, catholique pourtant !

Le premier ministre, Sir John Macdonald, chef du parti conservateur, était personnellement d'avis que les droits des catholiques ne pouvaient être sacrifiés, tant ils paraissaient incontestables ; mais les élections fédérales devaient avoir lieu, au commencement de l'année suivante, et, afin de ne pas créer de difficultés pour ce moment redoutable, il différa l'examen de l'affaire, dans l'espérance que le temps arrangerait tout, et le tirerait d'embarras.

Dans les gouvernements parlementaires, les passions politiques et la soif du pouvoir gâtent bien des hommes !... Combien qui naturellement seraient honnêtes, ou qui même affectent de se dire croyants et catholiques, mais qui, pour arriver aux honneurs et à la fortune, tentent ce que l'apôtre saint Paul a déclaré impossible : associer la lumière aux ténèbres, la justice à l'iniquité, le Christ à Bélial. (*II Cor.*, VI, 15.)

Leurs paroles mielleuses, leur éloquence entraînante, leur habileté à cacher le vrai fond de leurs pensées, leurs protestations même de la droiture et de l'excellence de leurs intentions peuvent tromper les hommes : elles ne sauraient tromper Celui qui lit au plus intime des consciences, le Dieu, Juge incorruptible des vivants et des morts !

Pilate n'a pas crucifié Jésus : il l'a laissé crucifier. L'Église immortelle n'en chantera pas moins, jusqu'à la fin du monde, dans son *Credo* immuable : *Passus est sub Pontio Pilato.*

Avec ses amis, Mgr Taché épanchait l'amertume de son cœur, à la vue de tant de lâcheté et d'hypocrisie :

Les lois les plus odieuses et les plus inconstitutionnelles ont été forgées contre nous ; mais, à Ottawa, on n'a pas l'air de le savoir, et on ne se soucie pas d'y porter remède !... On le pourrait, mais on ne le veut pas... On pourrait empêcher ce mal et la perte des âmes... On s'en lave les mains !...

— Hélas ! disait-il à un autre de ses interlocuteurs, comme je redoute la faiblesse de nos gouvernants !... Que Dieu les éclaire, les inspire et les fortifie !

Puis, se souvenant que le Christ sur la croix avait prié pour ses bourreaux, le prélat, plein de surnaturelle pitié pour les coupables, ajoutait :

— Que Dieu pardonne aux auteurs de ces lois mauvaises, et à ceux qui les protègent !...

Nous aurons à raconter, plus tard, comment, après la mort de Mgr Taché, survenue en 1894, son successeur, le vaillant Mgr Langevin, O. M. I., continua vigoureusement la lutte sur le terrain scolaire, pour sauver l'âme des enfants, et assurer l'avenir de l'Église dans ces contrées, où tant de saints Missionnaires avaient travaillé, souffert et épuisé leur vie.

§ 5

Dans les Territoires.

Quoique la loi votée, au Manitoba, pour l'abolition des écoles catholiques, concernât surtout cette province, elle eut une répercussion et des conséquences fâcheuses, même désastreuses, jusqu'aux derniers confins des immenses territoires du Nord-Ouest.

Depuis plusieurs années, d'ailleurs, dans la Saskatchewan et l'Alberta, la plupart des employés du Gouvernement étaient choisis parmi les Anglais, protestants, méthodistes ou presbytériens. Aussi, en toutes circonstances, affichaient-ils un grand esprit d'intolérance contre l'Église catholique et ses institutions.

Affligé de cette hostilité persévérante, Mgr Grandin, en 1890, groupa, dans un volumineux mémoire, les faits les plus saillants de cette injuste et longue persécution administrative. Son intention était de le porter à la connaissance du Gouvernement fédéral, puis, s'il y avait lieu, de le livrer à la publicité.

Il partit donc pour Ottawa, et, en passant à Saint-Boniface, le 14 juillet, il communiqua son écrit à Mgr Taché, qui le lut avec un vif intérêt, mais aussi avec une profonde tristesse, en constatant que la haine qui avait éclaté dans le Manitoba contre la religion catholique, se déchaînait, avec la même satanique fureur, dans les Territoires du Nord-Ouest.

— En présence de tant de faits, disait-il, comment ne pas croire à une volonté bien déterminée de l'Administration, pour enrayer, autant que possible, l'action des Missionnaires catholiques, au milieu des aborigènes du Nord-Ouest ?... Quand le Canada a pris officiellement et

politiquement possession de ce vaste pays, il a trouvé des sauvages pacifiés par nous et disposés, par notre influence, à accepter le nouvel ordre de choses. A moins de fermer volontairement les yeux à la lumière, comment ne pas reconnaître, dans cet état de choses, l'action civilisatrice du prêtre, au milieu de ces hordes, naguère si cruelles et si barbares ? Mais la conjuration du silence a paru de bon aloi, pour se débarrasser du fardeau de la gratitude ; puis, après avoir gardé un injuste silence, on a commencé à se servir de tous les moyens, pour écarter, ou détruire, l'influence de ceux qui avaient assuré cet heureux résultat, au prix des plus grands sacrifices, des plus grands labeurs, et même au prix de graves périls quotidiens... Bien plus, pour anéantir l'influence catholique, on multiplie, à notre détriment, les faveurs les plus marquées, envers des gens qui n'ont jamais eu la pensée de pénétrer dans ce pays, quand l'accès en était difficile, et surtout quand il offrait du danger...

Cette réflexion du courageux prélat n'est que trop vraie : et il est bon, il est juste que l'histoire impartiale le constate.

C'est seulement quand les sauvages furent devenus inoffensifs, grâce surtout au dévouement des Pères, que les ministres et prédicants des diverses sectes affluèrent de toutes parts. Anglais d'origine, ils obtinrent facilement la protection du Gouvernement et de ses employés, qui, protestants pour la plupart, voyaient en eux des auxiliaires pour supplanter les Missionnaires catholiques, ou, du moins, pour amoindrir, de plus en plus, et rendre inefficace, autant que possible, l'action de leur ministère, auprès des tribus que nos Pères avaient, les premiers, évangélisées.

Mgr Grandin, le 28 juillet, partit pour Ottawa. Il allait plaider, auprès des autorités fédérales, la cause des sauvages exposés à perdre la foi, comme, trois siècles auparavant, le célèbre Barthélemy de Las Casas était allé, à la cour de Madrid, plaider la cause des malheureux Indiens de l'Amérique Méridionale, opprimés et scandalisés par les *conquistadores* et les commerçants espagnols.

Le puissant empereur Charles-Quint, et, après lui, Philippe II, son fils, prêtèrent une oreille favorable aux plaintes de Barthélemy de Las Casas. Selon ses conseils, ces grands princes promulguèrent, en faveur des Indiens, des Ordonnances empreintes d'un grand esprit d'humanité.

Un succès analogue fut-il réservé au saint avocat des Indiens de l'Amérique du Nord ?

A Ottawa, Mgr Grandin vit plusieurs ministres et plusieurs hauts employés. Tous le reçurent avec beaucoup de politesse, et lui firent de belles promesses... mais ce ne furent que des promesses verbales,

sans qu'aucun acte positif vînt jamais en prouver la sincérité ! *Verba, verba ; prætereaque nihil.*

On lui recommanda surtout de ne pas publier son mémoire. Les hommes politiques ne craignaient rien tant que la publicité.

Les historiens sont pleins d'éloges pour Barthélemy de Las Casas et ses énergiques réclamations. Mgr Grandin n'eut pas moins de mérite :

Mgr Grandin, dans ses dernières années.

(Autre portrait, t. II, p. 259).

il eut, en plus, celui de l'épreuve persistante et d'un déni de justice continué.

Certains politiciens persécutaient par haine l'Église qu'il représentait ; les autres la persécutaient par faiblesse et par timidité, en laissant faire les persécuteurs, quand ils auraient pu et qu'ils auraient dû mettre un frein à leurs violences.

Ces vexations des agents protestants contre les écoles catholiques se multiplièrent encore, au cours des années suivantes, dans les Territoires du Nord-Ouest. Le Parlement provincial de Regina voulut imiter celui du Manitoba, et, par une Ordonnance de 1892, édicta les mêmes prescriptions, mais avec plus d'hypocrisie.

Plus astucieux que le gouvernement du Manitoba, disait Mgr Taché, celui des Territoires a laissé aux écoles catholiques leur nom et un semblant d'existence ; mais il les a dépouillées de tout ce qui constitue leur caractère propre et assure leur liberté d'action.

Par ses dispositions néroniennes, cette fameuse Ordonnance donnait, en effet, au Nord-Ouest canadien, l'étrange spectacle d'écoles appelées catholiques, mais administrées par des protestants, ayant un programme d'études déterminé par des protestants, et tous les livres de classe choisis par des protestants.

C'était introduire le loup dans la bergerie, et l'établir pasteur des innocents agneaux, livrés sans défense à ses dents dévorantes.

A la vue d'un tel danger pour ses ouailles chéries, Mgr Grandin renouvela ses plaintes et ses protestations avec plus d'instances.

Comme saint Ambroise, il savait qu'un évêque s'expose à la colère céleste, s'il ne dit pas hautement la vérité, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Lui, si doux de caractère, si bon, si charitable, devenait irréductible, quand sa conscience était engagée. Rien n'aurait pu le faire plier, ni reculer d'un pas.

Il écrivit donc, au premier ministre d'alors, une lettre dont nous nous reprocherions de ne pas citer ici, au moins un passage, car elle montre comment cet évêque, si humble, savait, quand il le fallait, dire la vérité aux puissants d'ici-bas :

En fait de politique, affirmait-il, je ne suis d'aucun parti... Je veux être pour le Gouvernement existant, aussi longtemps qu'il n'est pas contre Dieu et l'Église. Mon désir a toujours été de faciliter la tâche si difficile de nos gouvernants. Cependant, il y a une mesure que je veux d'autant moins dépasser, que je me vois plus près d'aller rendre compte à Dieu de ma trop longue administration. Ce n'est pas après avoir passé près d'un demi-siècle, dont plus de quarante ans d'épiscopat, pour répandre la civilisation chrétienne dans le Nord-Ouest, au prix de privations et de souffrances à peine croyables, que je consentirais à finir ma vie par une lâcheté.

Puis, en guise de conclusion, il disait avec une franchise toute épiscopale :

Je me permets d'ajouter, très honorable Monsieur, que ce ne sont

pas seulement les évêques qui devront rendre compte à Dieu de leur administration. La loi est générale et sans exception aucune : les grands et les puissants n'y échapperont pas ; et ce jugement sera d'autant plus sévère et redoutable, que la charge et l'honneur auront été plus élevés...

Ce solennel avertissement du saint évêque était le commentaire, grave et autorisé, de ces paroles de la Sagesse éternelle : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* (*Sap.*, VI, 6.)

Il ne restait plus aux évêques et aux missionnaires qu'à chercher les moyens d'atténuer, dans la mesure du possible, les effets désastreux de ces lois et ordonnances persécutrices, inspirées par la Franc-Maçonnerie, qui, partout, de préférence, s'attaque à l'âme des enfants : d'abord, parce que les faibles petits enfants ne peuvent se défendre ; ensuite, parce que les enfants d'aujourd'hui sont les hommes de demain.

Qui tient l'enfance, tient l'avenir.

A cette œuvre de toute première nécessité, évêques et missionnaires consacrèrent leurs ressources et leurs forces ; ils y sacrifièrent leur santé. Mais ils acquirent devant Dieu de grands mérites pour le ciel, et contribuèrent à sauver les âmes, malgré les furieux efforts de l'enfer.

OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
BAIE D'HUDSON
YUKON
MACKENZIE
KEEWATIN
COLOMBIE BRITANNIQUE
ALASKA
Cercle polaire
Grand lac des Ours
Grand lac des Esclaves
L. Athabaska
Mackenzie Fl.
Yukon Fl.
Dawson
Klondike
Porcupine R.
Bell R.
Riv. Peel
R. Rouge Arctique
Anderson R.
F.t Anderson
F.t Good Hope N.-D. de Bonne Espérance
F.t Norman St. Thérèse
F.t Franklin
L. Faraud
L. Fabre
L. Taché
L. Grandin
L. Tempier
L. La Martre
L. Mazenod
L. Clut
L. Séguin
L. Rey
L. Aylmer
Coppermine R.
Riv. Mine de cuivre
Yellowknife R.
R. des Couteaux Jaunes
F.t Rae St. Michel
F.t Providence
F.t Simpson Sacré-Cœur
F.t Liard St. Raphael
Riv. aux Liards
Riv. Noire
R. Nelson
F.t Nelson St. Paul
F.t Resolution St. Joseph
F.t Smith St. Isidore
R. des Esclaves
F.t Chipewyan N. Nativité
F.t Fond du Lac N.-D. des Sept-Douleurs
Riv. aux Foins
Riv. La Paix
F.t Vermillon St. Henri
L. du Brochet
L. Wollaston
F.t Churchill
Churchill R.
C. Churchill
Chesterfield Inlet
St. Cœur de Marie
F.t Yukon
F.t McPherson S. Nom de Marie

CHAPITRE XI

Dans l'Athabaska

1861-1890

§ 1

Mission de la Nativité.

Élévation du P. Faraud et du Père Clut à l'épiscopat.

Sous le cinquante-neuvième degré de latitude nord, à plus de six cents kilomètres de l'Ile-de-la-Crosse, est situé le lac Athabaska.

Cette magnifique pièce d'eau n'a pas moins de trois cent soixante-dix kilomètres de long, sur trente à soixante de large, avec une superficie de plus de onze mille kilomètres carrés. Transparente comme le cristal, elle remplit un vaste bassin creusé dans le granit.

Des rochers rougeâtres de cent cinquante à deux cents mètres de haut, tantôt courbés en golfes gracieux, tantôt anguleux et taillés à pic, la bordent, au nord et à l'est. Ses rives occidentales sont, au contraire, basses et marécageuses. Les nombreuses et puissantes rivières qui s'y déversent de ce côté, forment, par l'union de leurs bras, plusieurs deltas immenses : bourbiers mouvants, îlots vaseux, où ne croissent que des joncs de diverses espèces, des saules et des roseaux.

Aux endroits d'où l'eau se retire après les grandes crues, on trouve de longues dunes et des plaines sablonneuses, parsemées de graviers et de galets arrondis, tandis que, dans la partie orientale, surgissent une multitude d'îles à base granitique, couronnées de sapins et de cyprès. On dirait, de loin, une flotte voguant, toutes voiles dehors. De là, le nom d'Athabaska, qui, en langue crise, signifie « réseau d'herbes ».

Le premier prêtre catholique qui l'ait visité, fut le P. Taché, en 1847. Pendant quelques semaines, il y évangélisa les sauvages.

Satisfait de ce premier essai, il revint, au mois d'octobre 1848.

L'année suivante, y arrivait le P. Faraud, pour y résider et y établir une Mission permanente. Il poursuivit activement l'œuvre de la conversion des sauvages, et poussa, en même temps, avec ardeur les travaux de construction.

Doué de toutes les qualités requises pour conduire à bonne fin cette double entreprise ; aussi habile à manier la hache et le rabot qu'à péné-

trer les arcanes du langage des Chipewyans, il fut simultanément apôtre et architecte.

Pour des sauvages errant, des mois entiers, dans la forêt sans limites, l'enseignement oral ne suffisant pas, il voulut leur procurer un supplément par un volume qu'ils emporteraient avec eux, au cours de leurs pérégrinations.

Dans ce but, il leur apprit à lire et à écrire, après avoir inventé, lui-même, des signes spéciaux pour représenter les sons propres à leur idiome. Tâche ardue, mais féconde. Les Montagnais d'Athabaska eurent ainsi un catéchisme, des cantiques et une traduction de l'Histoire Sainte en leur dialecte, le tout imprimé par ses soins en caractères syllabiques.

Entre temps, il bâtissait, de ses mains, une maison et une chapelle, non loin du fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, près de l'endroit où, du lac, sort la rivière des Esclaves, prolongation de celle d'Athabaska. En outre, il attaquait la forêt, abattait les arbres, et défrichait le sol pour créer un jardin.

L'inauguration de la chapelle eut lieu, le 8 septembre 1851. En souvenir de cette date, il donna à l'établissement, dont il est regardé justement comme le fondateur, le nom de Mission de la Nativité.

Douze ans, il y demeura, d'abord seul, puis avec des compagnons que ses Supérieurs lui envoyèrent.

Peu à peu, grâce à lui et à ses confrères, cessèrent, parmi les sauvages, la polygamie, les jongleries, les superstitions et les désordres de tout genre. Les esprits s'ouvrirent aux influences surnaturelles, et l'on prévit le jour où la tribu, sans exception, serait convertie.

Pour hâter le progrès de la foi, Mgr Taché supplia le Souverain Pontife de diviser l'immense diocèse de Saint-Boniface, qui alors s'étendait jusqu'à l'océan Glacial. Déjà, en 1857, il avait obtenu un coadjuteur dans la personne de Mgr Grandin. Les travaux des Missionnaires ouvrant toujours des horizons nouveaux, et les besoins des populations augmentant en proportion du zèle dépensé, les districts de l'Athabaska et du Mackenzie furent érigés, le 13 mai 1862, en vicariat apostolique distinct, dont le Saint-Siège confia l'administration au P. Faraud.

Vu la distance, l'élu ne connut son élévation à l'épiscopat qu'un an après, au mois de juillet 1863.

Il partit pour la France, et fut sacré à Tours, le 30 novembre 1863, par Mgr Guibert, avec le titre d'évêque d'Anemour.

Durant les années suivantes, grâce au dévouement des PP. Clut, Tissier et autres, les progrès de la foi ne cessèrent de s'accentuer. Ce

fut à tel point, que Mgr Faraud, avec l'agrément du Saint-Siège, dut s'adjoindre un auxiliaire. Le 15 août 1867, dans cette même Mission de la Nativité dont il avait été le fondateur, il sacra Mgr Clut, auquel le Souverain Pontife avait accordé, avec les honneurs de l'épiscopat, le titre d'évêque d'Arindèle.

Mgr Faraud.

Mgr Faraud fixa sa résidence à Notre-Dame des Victoires, au lac La Biche, et Mgr Clut resta à la Nativité.

— C'est là ma demeure, écrivait celui-ci, quelques années plus tard, si toutefois je puis dire que j'en ai une, car la majeure partie de mon temps se passe en interminables et fatigants voyages, pour visiter nos Pères dans leurs Missions. La première visite générale m'a demandé cinq ans. Quoique j'aie profité de toutes les occasions favorables d'hiver et d'été pour visiter chaque poste en temps opportun, j'ai dû, cependant, en laisser plusieurs que je n'avais pu atteindre, durant cette période. Jugez, par là, des difficultés des communications en ces immenses pays.

Tant d'efforts, grâce à Dieu, ne furent pas sans résultat.

Dans son rapport au Chapitre général de 1879, Mgr Clut écrivait :

— La Mission de la Nativité, la plus ancienne du vicariat, est aussi l'une des plus florissantes. Les sauvages de ce quartier sont généralement de bons chrétiens. Il n'y reste aucun païen, et cela depuis longtemps. On a aussi un ministère actif auprès des employés du fort, qui est comme la capitale du district... De leur côté, les sauvages sont avides d'instruction religieuse.

Deux ans après, il écrivait encore, le 12 juillet 1881 :

— Grande affluence de Cris et de Montagnais dans notre église, le jour de la Pentecôte. Nous avons eu cent quarante communions.

Les Pères de la Nativité visitaient régulièrement, en outre, le poste du fort Mac Murray, à deux cent soixante-dix kilomètres vers le sud, sur la rive droite de la rivière Athabaska, au confluent de la rivière de l'Eau claire.

A la Mission fut annexée une école catholique, tenue par les Sœurs Grises, et un orphelinat.

Sous la direction de ces religieuses zélées, ces deux institutions contribuèrent, pour une bonne part, aux résultats satisfaisants de l'évangélisation.

§ 2

Notre-Dame des Sept-Douleurs (Fond-du-Lac).

Près de l'extrémité orientale du lac Athabaska, à trois cents kilomètres de la Nativité, habitait la tribu des « Mangeurs de Caribou ».

Au mois de septembre 1853, le P. Grollier s'était rendu à cet endroit, appelé Fond-du-Lac, dans l'espérance d'y établir une nouvelle Mission. Il la dédia à la Sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le titre était bien choisi. Ces missions reculées du Nord-Ouest ne sont-elles pas, toutes, les stations d'un chemin de Croix continuel ? La croix a sauvé le monde : c'est encore l'immolation qui obtient aux infidèles la grâce de la régénération.

Sans le sacrifice de soi, l'apostolat ne se conçoit point. Le P. Grollier fut apôtre et victime. Non seulement il eut à souffrir beaucoup, mais il donna sa vie. Dans cette première excursion déjà, il faillit périr de misère et de faim. S'étant égaré sur les bords du lac, il resta cinq jours sans manger. On le retrouva inanimé, n'ayant plus qu'un souffle.

Si ses souffrances furent grandes, ses consolations le dédommagèrent

un peu. La Vierge, Reine des Apôtres et des Martyrs, réserva au créateur de cette Mission nouvelle bien des joies surnaturelles et des encouragements.

Quoique située à l'endroit appelé Fond-du-Lac, la Mission n'est pas, en réalité, à l'extrémité même du lac Athabaska, qui se prolonge encore une cinquantaine de kilomètres vers l'est. Mais, en ce lieu, ses deux rives se rapprochent et ne laissent entre elles qu'un détroit resserré, de sorte que l'on se croirait au bout du lac ; ensuite elles s'écartent de nouveau, pour former un joli bassin.

Vers le nord, les côtes montent en gradins. On a, de là, une vue superbe sur la nappe liquide, qui s'étend jusqu'au delà de l'horizon, vers le couchant, et au-dessus de laquelle s'élève un gracieux archipel.

Au sud, une haute colline boisée, ou montagne de l'Orignal, achève de donner un aspect pittoresque au tableau.

Néanmoins, le pays est pauvre. Peu de terre cultivable ; des cyprès et des sapins clairsemés ; une végétation languissante, des rochers presque partout.

Ce n'est que par un labeur persévérant et pénible qu'on parvint, dans la suite, à faire un petit jardin potager. Il fallut pour cela écarter les pierres et le gravier ; aller chercher au loin, çà et là, quelques sacs de terre végétale, les transporter en bateau ; les étendre sur le sol granitique. On put ainsi récolter quelques pommes de terre.

Dans cette pénurie, c'est le lac qui aurait pu fournir aux gens établis sur ses bords leur principale nourriture ; mais, préférant aux occupations de la pêche, les plaisirs de la vie nomade, les sauvages se livraient à la chasse du caribou, le *reindeer* des Anglais.

C'est une espèce de renne que la Providence a multiplié, en nombre incalculable, dans les immenses steppes, ou *Barren grounds*, qui s'étendent du lac Athabaska jusqu'à la mer Arctique.

Le caribou est, pour ces peuplades septentrionales, ce qu'était le buffalo pour les Cris des prairies, les Pieds-Noirs, les Piéganes, les Gens-du-sang, les Sarcis et les Métis eux-mêmes.

Animal très précieux dans ces régions glacées, le caribou n'a qu'un défaut : perpétuellement vagabond et d'une extraordinaire agilité, il est parfois très difficile à atteindre, car il est d'un naturel farouche. Jamais on n'a réussi à le domestiquer.

Moins heureux que les Lapons, possesseurs de troupeaux innombrables et dociles, les Mangeurs de caribou doivent être très souvent en mouvement, pour saisir leur proie, qui, à la moindre alerte, s'enfuit avec la rapidité du vent.

Durant l'été, ils la poursuivent jusque sur les rivages de l'Océan Glacial ; en automne, le gibier est plus gentil : il se rapproche, et, vers la Toussaint, il afflue dans les environs du Fond-du-Lac.

On en fait, alors, de véritables hécatombes.

Tout l'hiver, grâce au froid, la viande séchée et la graisse fondue se conservent fraîches. Le reste, pilé, constitue le *pemmican*, provision de bouche d'une utilité de premier ordre, pour les longs voyages à travers les contrées arides et désertes.

Préparée à la mode du pays, c'est-à-dire assez sommairement, la peau se change en vêtements chauds.

Détaillée en lanières, elle sert à mille usages différents, en particulier au tissage des raquettes.

Quant à la langue, c'est de l'avis de tous, un des mets les plus délicats.

Le P. Grollier y retourna, en 1854 et en 1855.

Bien que ces longs voyages ne fussent ni sans fatigues, ni sans dangers, il y revint les années suivantes, jusqu'en 1858. Cette fois, c'était pour lui faire ses adieux, car il allait bientôt se diriger plus au nord, vers le pôle, pour y terminer prématurément, par l'immolation totale, sa noble et sainte vie d'apôtre au dévouement sans limite.

Pendant les dernières semaines qu'il demeura à la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il se dépensa, sans compter, pour l'instruction religieuse des Mangeurs de Caribou, leur prodiguant tous les soins assidus et éclairés que peut inspirer le zèle le plus ardent pour le salut des âmes.

Les Pères qui lui succédèrent eurent, eux aussi, la consolation de voir leurs efforts couronnés de succès. Les sauvages les écoutaient avec attention, et profitaient de leurs enseignements.

Comprenant, de plus en plus, l'affection que les Pères avaient pour eux, les néophytes, de leur côté, s'attachaient, de plus en plus, à leurs bienfaiteurs.

Ainsi se continua, d'année en année, l'évangélisation de ces peuplades, si éloignées de toute voie de communication. Cette Mission prit rang, dès lors, parmi les plus florissantes.

Devenu évêque, Mgr Clut n'oublia pas ses chers Mangeurs de Caribou, qu'il avait, lui-même, plusieurs fois évangélisés.

Voici ce que Mgr Faraud écrivait, à ce sujet, dans son rapport du 6 mai 1868 :

— Au Fond du-Lac, Mgr Clut instruit, confesse, distribue la communion et confirme... Très fervents, ces bons chrétiens lui donnèrent, pen-

dant son séjour parmi eux, de vraies consolations. Il faut la force et le courage de ce cher prélat, pour faire le voyage sur le lac Athabaska, en cette saison. Il est obligé de marcher, en s'enfonçant, partout, jusqu'aux genoux, dans l'eau glaciale.

Arrivé au but, le Missionnaire, évêque ou simple religieux, n'avait pour demeure qu'une pauvre maison en bois, divisée en plusieurs pièces, dont la plus grande servait de chapelle, et une autre de sacristie.

Dans une de ses lettres, Mgr Clut, le 23 novembre 1874, nous raconte ses impressions :

— Cette année encore, j'ai donné la mission aux Indiens du Fond-du-Lac. J'éprouvai beaucoup de fatigues à cette occasion ; mais les consolations n'en furent que plus grandes. J'entendis environ six cents confessions ; il y eut deux cent trente communions et soixante confirmations. Jusqu'au 19 juin, jour de mon départ pour la Nativité, j'avais toujours quelques familles à instruire, même quand d'autres avaient repris le chemin de leurs vastes solitudes, pour aller à la chasse du caribou, qui constitue leur seule nourriture.

Missionnaire dans son traîneau à chiens.

Au moment de son départ, tous ceux qui avaient pu attendre jusqu'alors, se rassemblèrent sur le rivage. Ils se mirent à genoux pour recevoir sa bénédiction, baiser son anneau et lui toucher la main.

Plusieurs poussaient des gémissements et versaient des larmes.

— Reste avec nous, lui disaient-ils ; et, si tu pars, reviens bientôt.

Un de ceux qui se dépensèrent le plus à la Mission de Notre- Dame des Sept-Douleurs, fut le P. Pascal, qui, lui aussi, plus tard, devait être élevé aux honneurs de l'épiscopat, et devenir le premier évêque de Prince-Albert. Il résida au poste si reculé du Fond-du-Lac, plusieurs années, d'une façon permanente.

Voici ce qu'il écrivait, le 1er avril 1876, de ses chrétiens, voués encore à la vie nomade :

- Je suis heureux de vous apprendre que j'ai eu le bonheur, ce printemps, de voir la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs fréquentée par beaucoup de nouvelles figures. Une nombreuse bande venue de la Grande-Baie, m'a donné l'occasion de faire un grand nombre de baptêmes. Dans une seule matinée, j'en ai fait quatorze, dont deux d'adultes. Le vieux Lotlepe-tcho était du nombre. Sa haute stature ne me permettant pas de lui verser facilement de l'eau sur la tête, j'ai dû le faire asseoir. Je crois que le bon Dieu a répandu sa grâce sur ce pauvre peuple. Quant à l'édifice matériel, j'ai de bonnes nouvelles à vous donner. Les constructions sont presque achevées. La maison, placée sur la petite butte qui avoisine la croix de mission, est dans le plus bel emplacement. Posé sur un gravier épais, l'édifice que l'on aperçoit de très loin, a dix mètres de long et sept de large, sans compter la petite chapelle. J'ai la confiance que ce bâtiment pourra durer de longues années.

Nous trouvons d'autres détails intéressants dans une de ses lettres, du 10 décembre 1879 :

— D'année en année, mes sauvages s'approchent plus exactement du sacrement de Pénitence. Ils aiment les longues prières, et n'éprouvent aucun dégoût de la parole de Dieu. Chanter des cantiques est leur bonheur. Ils n'ont pas les défauts communs aux autres tribus. Ainsi, ils ne sont enclins ni au vol, ni aux superstitions et sorcelleries qui sont, pour tant d'autres, un principe de ruine spirituelle.

Plusieurs de ces sauvages convertis étaient fidèles à réciter deux chapelets, chaque dimanche, ainsi que le vendredi et les jours de jeûne et d'abstinence.

Quand ils se trouvaient éloignés du prêtre et plongés dans la solitude des bois, ils réunissaient toutes leurs images religieuses et en décoraient une de leurs « loges », ou tentes, dont ils faisaient comme une sorte de chapelle, où ils s'assemblaient pour prier et chanter des cantiques.

Si on considérait ces pauvres gens uniquement au point de vue des attraits naturels, écrivait encore le P. Pascal, on se sentirait peu porté à vivre parmi eux. Revêtus de peaux de bêtes, qui leur donnent quelque ressemblance avec les animaux qu'ils chassent dans les bois ; couverts de vermine..., sans aucun principe de la plus élémentaire éducation,

ils n'ont rien en eux-mêmes qui attire... Mais, si la foi déchire ces voiles sordides, on aperçoit des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ..., âmes encore toutes neuves et aptes à recevoir les lumineux enseignements de notre religion... Les répugnances se changent, alors, en attraits, et ces natures honnêtes se corrigent bientôt au contact du prêtre.

Ah ! que ne pouvons-nous suivre ces pauvres gens dans tous leurs voyages, et ne jamais les quitter d'une minute ! Que de dangers pour leurs âmes seraient conjurés ! Pour cela, il nous faudrait être plus nombreux...

Que Dieu souffle au cœur de tant de jeunes prêtres qui, dans les meilleurs diocèses de France, attendent longtemps un poste et une occupation, le feu sacré du zèle, et que sa bonté nous suscite des phalanges de collaborateurs !...

Qu'ils viennent prendre place à notre foyer misérable, où pétille l'épinette ; que, revêtus comme nous, des fourrures arrachées aux animaux, ils couchent à la belle étoile, sur un tapis de neige, en attendant les courses et les fatigues apostoliques du lendemain !... Les consolations ne leur manqueront pas, ni les épreuves non plus ; mais nous pouvons leur promettre que les premières l'emporteront de beaucoup sur les secondes... Au service de Dieu et des âmes, dans ces déserts de l'Amérique du Nord, le cœur bat à l'aise, et on vit dans un plus vif sentiment de la présence de Dieu.

§ 3

Saint-Henri (Fort Vermillon).

Regardée comme la branche occidentale du Mackenzie, la rivière La Paix, que les Montagnais appellent aussi la Grande-Rivière-Rouge, ou Vermillon, *Tsi-tchôr-dessé*, vient unir ses eaux à celle de la rivière des Esclaves, au nord-ouest du lac Athabaska.

Elle n'a pas moins de dix-sept cents kilomètres de longueur (plus de deux fois celle du Rhône), avec une largeur parfois de trois à quatre kilomètres, et des rives majestueuses par leur hauteur.

Successivement elle longe de magnifiques forêts et des plaines fertiles.

Le sous-sol de sa vallée recèle des richesses minérales considérables : houille, asphalte, soufre, gypse, fer et même des gisements d'or.

Vers le milieu du XIX^e^ siècle, ces trésors étaient encore insoupçonnés. Les Missionnaires, d'ailleurs, ne s'en souciaient pas. Ce qu'ils cherchaient, c'étaient des âmes, infiniment plus précieuses.

Sur les bords de cette imposante rivière, étaient établis deux forts de traite : le fort Vermillon, à cinq cents kilomètres de la Nativité, et le fort Dunvégan, à six cents kilomètres encore plus loin, c'est-à-dire à plus de mille kilomètres des rives occidentales du lac Athabaska.

Premier apôtre de ces contrées si peu connues alors, le P. Faraud visita ces deux postes. Il mit le premier sous la protection de saint Henri, son patron, et le second sous celle de saint Charles, patron de Mgr de Mazenod.

Près du fort Vermillon.

Dans ces vastes espaces habitaient les sauvages Castors.

Déjà au courant de ses travaux à la Nativité, les Castors l'accueillirent avec des transports de joie : démonstrations plutôt extérieures. Quand il fallut en venir à la pratique de la morale chrétienne, les difficultés s'amoncelèrent.

Renoncer aux superstitions de tout genre, aux jeux de hasard, causes de disputes et de batailles, à l'immoralité surtout, était dur. Beaucoup même refusèrent de laisser baptiser leurs enfants, sous prétexte que, si ceux-ci tombaient malades, les remèdes de leurs jongleurs ou sorciers seraient désormais inefficaces pour eux.

Quelques-uns, cependant, par leur conversion sincère, consolèrent l'apôtre. Les employés de la Compagnie aussi se montrèrent dociles à ses enseignements, et profitèrent de son ministère.

Ainsi commencé, le bien augmenta, dans la suite, à chaque visite du Missionnaire. Rien ne le décourageait. Les obstacles, au contraire, excitaient son ardeur.

Son retour au lac Athabaska lui demandait plus de vingt jours de marche, à la raquette, souvent sous des tempêtes de neige d'une violence inouïe. Dans ce parcours d'un millier de kilomètres, à pied, au milieu de très graves dangers, il faillit périr, plusieurs fois, de misère, de faim et de froid.

Le souvenir de ces terribles expéditions ne l'empêchait pas de les renouveler.

Dieu récompensa tant de constance et de générosité : de nombreuses brebis égarées entrèrent au bercail.

A la suite du P. Faraud, d'autres Pères continuèrent cette œuvre d'évangélisation. Comme, cependant, vu leur nombre restreint, il ne leur fut pas possible de s'installer au fort Vermillon, d'une façon permanente, un ministre protestant, Bompass, que les Oblats avaient chassé du district de Mackenzie, y vint, pendant l'été de 1867, pour essayer de pervertir les Castors. Il les croyait trop peu encore affermis dans leur foi, pour être capables de lui tenir tête, en l'absence de leurs prêtres.

Un premier échec l'attendait.

Les sauvages campés autour du fort Vermillon, se montrèrent absolument insensibles à tous les moyens qu'il employait pour les séduire.

Dans l'espérance de réussir davantage auprès de ceux qu'il supposait avoir moins subi l'influence des Missionnaires, il prit le parti d'aller visiter tous les camps, dispersés au fond des bois.

Ceux-là aussi furent intraitables. Ils ne consentirent, en aucune façon, à se laisser instruire par lui, répétant qu'ils préféraient attendre l'arrivée du prêtre catholique.

Obstiné dans son dessein perfide, le prédicant tenta de se présenter, de nouveau, dans un camp d'où on l'avait éconduit.

— Déjà, tu étais venu me voir, lui dit le chef ; j'avais refusé de prier avec toi, et tu reviens encore !... Me prends-tu pour un enfant ?... Penses-tu que je change si vite de résolution ? Tu n'as rien à faire ici : ni mes gens, ni moi, ne voulons prier avec toi... Va-t-en !

Le ministre ayant riposté qu'il ne partirait pas... qu'il était bien libre, s'il voulait, de rester à cet endroit,... que cette terre lui appartenait à lui, aussi bien qu'aux autres hommes,... le chef lui répondit :

— C'est bon ! reste si tu veux ; mais, comme nous ne voulons pas de toi, nous allons lever le camp, et nous irons très loin.

Ainsi fut fait. En un quart-d'heure, les tentes des sauvages furent repliées, et tout ce monde se mit en marche.

Ne se tenant pas pour battu, Bompass se mit en route, lui aussi, pour suivre ces agneaux qui lui échappaient.

— Ah ! non, s'écria le chef en colère. Je ne veux pas que tu nous accompagnes. Nous voulons rester fidèles à la religion que les prêtres nous ont enseignée... Va-t-en au plus vite !... Va-t-en !...

Force fut de retourner en arrière.

Après plusieurs jours de marche, l'infortuné ministre de l'erreur rentrait au logis, harassé de fatigue, déclarant, dans son orgueil froissé, qu'il ne recommencerait pas de pareilles expéditions, puisqu'on faisait de lui si peu de cas.

Entre temps, Mgr Clut était arrivé au fort Vermillon.

— Autant les sauvages ont montré d'indifférence et de répugnance pour celui qui cherchait à leur enseigner l'hérésie, écrivait-il, le 6 juillet 1868, autant ils ont manifesté d'empressement et de sympathie à mon égard. Aussi j'ai été satisfait, au delà de mes espérances. Tous se hâtèrent de venir me voir... Je leur recommandai de profiter de ma présence, et de ne pas manquer d'assister aux instructions générales que je ferais, chaque jour, matin et soir. En outre, ceux qui désiraient conférer avec moi séparément, pourraient se présenter à n'importe quelle heure, toutes les fois qu'ils le voudraient, car je n'étais venu que pour eux et j'étais entièrement à leur disposition.

L'évêque fut pris au mot.

A partir de cette déclaration, dit-il, je n'eus plus un moment à moi. Depuis ma messe, jusqu'à dix ou onze heures du soir, je ne m'appartenais plus... Mais, si j'éprouvai beaucoup de fatigue, les consolations abondèrent... Je fis traduire en castor la moitié de notre catéchisme montagnais. Je composai quelques nouveaux cantiques, dont le chant donnait de l'entrain aux exercices. J'avais écrit les refrains sur des feuilles à part, que nos sauvages tenaient à la main, pendant qu'on chantait. J'écrivis aussi les prières et les leur distribuai.

Ce poste continua à être visité régulièrement par les Pères de la mission de la Nativité, entre autres le P. Tissier, le P. Laity et le P. Husson. Ils y séjournaient, chaque année, près de quatre mois, de septembre à décembre, jusqu'à ce qu'il fût possible de s'y établir définitivement. Ils y eurent alors une maison-chapelle très propre et un jardin bien cultivé. Ces progrès furent dus, en très grande partie, au P. Husson.

§ 4

Saint-Charles (Fort Dunvégan) (1).

Six cents kilomètres au sud-ouest du fort Vermillon, sur la rive gauche de la rivière la Paix, se trouve le fort Dunvégan. Une pointe de terre

(1) Voir la carte, p. 154.

longue de six kilomètres, large de cinq cents mètres en moyenne, et peu au-dessus du niveau des plus hautes eaux, tel fut l'emplacement choisi par la Compagnie de la baie d'Hudson pour y construire un établissement.

En arrière se dressent verticalement les côtes fort élevées de la rivière. Elles forment comme un mur gigantesque protégeant contre le vent du nord le plateau inférieur.

Sur la rive opposée, même barrière infranchissable, mêmes collines abruptes.

Mais, sur ces côtes altières, au nord, comme au sud de la rivière la Paix, s'étendent de magnifiques plateaux qui, dans la suite, devaient attirer l'attention du Gouvernement et des particuliers.

Quand on avait le courage de gravir les pentes raides des côtes, et qu'on avait franchi une première zone étroite de terrain ondulé comme une mer en mouvement, on voyait se dérouler devant soi des prairies immenses, parsemées, çà et là, de bouquets d'arbres groupés ensemble dans de légères dépressions du sol, comme des fleurs dans une corbeille.

Tantôt la forêt empiète sur la prairie, et présente un massif d'arbres plus imposant ; tantôt, comme pour prendre sa revanche, la prairie, ne souffrant pas que le moindre arbrisseau lui porte ombrage, déroule, sans obstacle, son manteau de verdure.

Ici, un lac où les oiseaux aquatiques prennent leurs ébats ; là, un ruisseau dont le cours, inoffensif dans la plaine, devient plus loin un torrent, et creuse des abîmes infranchissables, en venant se précipiter dans la rivière.

En parcourant ce pays, le voyageur, en été, rencontre, à chaque pas, un nouveau sujet d'admiration. Naturellement fertile, le sol se revêt d'une végétation luxuriante, et le climat est relativement tempéré, car la neige n'y tombe qu'à la fin de novembre, et disparaît complètement à la fin de mars, chose bien rare, à cette latitude, dans l'Amérique septentrionale.

Autrefois, comme dans les vastes plaines de la Saskatchewan et de l'Alberta, de nombreux troupeaux de buffles y paissaient en liberté : mais, comme ceux-ci, chassés sans pitié, ils disparurent, et laissèrent le terrain libre aux futurs colons, qui, plus tard, y viendraient laisser errer les animaux domestiques, ou y faire croître les végétaux nécessaires à la vie de l'homme.

Telle était la belle patrie de la tribu indienne des Castors, branche de la grande famille Montagnaise. Toute la vallée de la rivière La Paix avait été sous leur dépendance, et leur nom leur vint, sans doute, de la multitude des animaux à fourrures, appelés castors, qui s'y étaient multipliés prodigieusement.

Au mois d'octobre 1867, le P. Tissier s'y fixa ; mais que de peines, de fatigues et de dangers, pour atteindre ce paradis terrestre !...

Durant le trajet, tout son bagage tomba à l'eau, et y demeura deux jours. Objets d'église, livres, papiers, furent retrouvés, mais dans un état qui les mettait entièrement hors d'usage ; le reste disparut à jamais.

Les bonnes dispositions que le Missionnaire constata, soit parmi les sauvages, soit parmi les habitants du fort, lui firent oublier sa mésaventure. Émus de compassion, les employés de la Compagnie se cotisèrent, et lui offrirent une somme de vingt-cinq livres sterling. Le chef du poste, M. Roderick Ross, fut, lui aussi, très aimable et sympathique.

Si bien accueilli, le P. Tissier y prolongea son séjour. Sept années durant, il y persévéra seul, ayant assez de peine à vivre ; mais, malgré des obstacles de tout genre, le nombre des chrétiens augmenta, chaque année, d'une manière sensible.

Là aussi, se dévouèrent successivement les PP. Le Doussal, Husson, Grouard, Le Serrec, Le Treste, etc.

Sauvagesses se reposant sur la neige, dans la forêt.
Au premier plan, à droite, les raquettes ;
à gauche, en avant, un tronc d'arbre que le froid a fait éclater .

De la Mission Saint-Charles, les Pères rayonnaient au loin, pour porter les secours religieux en divers postes secondaires.

Parmi ceux-ci, nommons, d'abord, le poste de la rivière Boucane, ou rivière Enfumée, en anglais *Smoky river*. C'est un affluent de droite de la rivière La Paix, entre le fort Dunvégan et le Petit lac des Esclaves. Il y avait, là, près du confluent des deux rivières, à quatre-vingts kilomètres à l'est de Saint-Charles, un entrepôt de la Compagnie de la baie d'Hudson pour la traite des fourrures. Les Pères y élevèrent une maison et une chapelle convenable, qu'ils dédièrent à saint Augustin.

Un second poste, plein d'avenir, était celui de la Grande Prairie, à une centaine de kilomètres au sud du fort Dunvégan.

Nommons également deux autres postes situés aussi sur la rivière La Paix, mais en amont du fort, à trois et quatre cents kilomètres à l'ouest, dans les montagnes Rocheuses, par-delà la frontière de la Colombie britannique.

L'un est le fort *Saint John*, nommé aussi le fort d'Épinettes, parce qu'il est situé près du confluent de la rivière d'Épinettes et de la rivière La Paix. Cette Mission fut dédiée à saint Pierre.

L'autre est le fort *Hudson's Hope*, appelé aussi le Portage de la Montagne. On le dédia à Notre-Dame des Neiges.

Il fallait neuf jours de navigation, parfois bien périlleuse, pour atteindre Saint John, et treize jours pour arriver à Hudson's Hope.

Dans ces divers postes, les Pères réussirent si bien, que les prédicants protestants, après avoir essayé de s'y introduire et de s'y établir, durent laisser le terrain et battre en retraite.

§ 5

Saint-Bernard (Petit lac des Esclaves) (1).

Considéré comme moins important, quand on le compare au grand lac du même nom qui est une vraie mer intérieure, le Petit lac des Esclaves, situé à deux cent cinquante kilomètres au nord-ouest du lac La Biche, a, cependant, des dimensions respectables : cent vingt kilomètres de long, sur seize de large en moyenne.

Avant que les bateaux à vapeur ne le sillonnassent, il fallait plusieurs jours de navigation pour le traverser dans sa longueur.

Très poissonneux, il présente des ressources précieuses, quand le gibier manque au chasseur.

(1) Voir la même carte, p. 154.

En outre, ses bords sont agréables, et le terrain qui l'entoure, assez fertile, pourvu qu'on prenne la peine de le travailler, car, si le climat est très rigoureux en hiver, il est, durant l'été, assez chaud pour rendre fructueuse la culture des légumes et des céréales.

Les premiers Oblats à le visiter régulièrement furent le P. Lacombe et le P. Rémas. Celui-ci, en 1871, s'y installa pour une résidence définitive, à l'extrémité occidentale, et mit la nouvelle Mission sous le patronage de saint Bernard.

Il y resta trois ans ; mais sa santé ne lui permettant pas un plus long séjour à cette haute latitude et dans une habitation encore très rudimentaire, il retourna au lac La Biche.

Les PP. Dupin et Bourgine, venus de Saint-Albert, le remplacèrent.

Autrefois, la puissante tribu des Castors avait étendu jusque-là ses terrains de chasse ; mais les ancêtres des Cris les avaient repoussés vers le nord-ouest, dans la vallée de la rivière La Paix.

A l'époque dont nous parlons, on trouvait, aux environs du petit lac des Esclaves, outre les descendants des anciens Cris, vainqueurs des Castors, un nombre assez considérable de Métis Canadiens, Irlandais, Écossais, Iroquois, issus des employés, ou serviteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui s'étaient mariés à des sauvagesses.

De la Mission, placée sur une hauteur dominant le pays, la vue est magnifique.

Au commencement, deux petites huttes, couvertes d'écorces, en guise de tuiles, formèrent l'église et le presbytère.

Malgré leur dénuement, les Pères se livrèrent avec ardeur à l'évangélisation de cette population si mêlée, et le succès récompensa leur zèle.

Dociles à la voix des prêtres, les sauvages brûlèrent leurs fétiches et tous les divers ustensiles dont ils se servaient dans leurs jongleries. Peu à peu se forma un noyau de bons chrétiens, qui, eux-mêmes, dans leurs voyages, se firent apôtres, pour répandre au loin l'enseignement religieux qu'ils avaient reçu.

En 1878, on construisit une chapelle plus en rapport avec l'augmentation du nombre des fidèles. On voulut la faire aussi belle que les circonstances le permettaient. Tous contribuèrent, par une cotisation ou par le travail, à l'orner et à l'embellir.

Cinq ans plus tard, Mgr Clut étant venu, dit aux Pères qui habitaient encore le misérable presbytère des premiers débuts :

Vous avez d'abord pensé à loger le divin Maître : c'est très bien ; maintenant, pensez à vous-mêmes.

Ainsi fut fait, et chacun eut, dès lors, son étroite cellule.

Durant les années suivantes, grâce aux efforts intelligents et persévé-

rants du P. Collignon et du P. Desmarais, furent réalisés des progrès considérables pour le spirituel et pour le temporel.

Sur les bords du Petit lac des Esclaves aussi, l'œuvre de l'évangélisation fut complétée par la fondation d'une école, pour les enfants sauvages et métis. Le premier directeur en fut un Frère convers irlandais, le Fr. O'Ryan, venu exprès de la Colombie britannique. Cette école prospéra, et les élèves y furent assez nombreux.

Deux ans plus tard, à cette institution on ajouta un orphelinat.

De la mission Saint-Bernard dépendaient une demi-douzaine de postes secondaires. Les Pères les visitaient régulièrement, au prix de fatigues généralement très pénibles, et même accablantes, mais non sans fruit pour les âmes.

A une soixantaine de kilomètres, au nord-est, était le poste du lac du Poisson Blanc.

Plus loin encore, à cent soixante kilomètres de distance, vers le sud-ouest, était le poste du lac des Esturgeons, joli lac de moyenne grandeur, bordé de belles épinettes, long de quarante kilomètres et large de vingt à vingt-cinq. Il ne fallait pas moins de quatre jours de marche, pour l'atteindre. Cette mission fut dédiée à saint François-Xavier. Les efforts des Pères y parurent longtemps stériles ; mais, en 1888, ils furent couronnés d'un plein succès.

Traiteur recevant des sauvages
qui lui apportent les peaux des animaux tués par eux.

Une autre mission, dédiée à saint Antoine, fut établie à huit kilomètres au nord de Saint-Bernard, sur les bords de la rivière du Cœur. On y fonda aussi une école. Là, également, les débuts furent pénibles ; mais, peu à peu, les ignorants furent instruits, les faibles encouragés, et l'église finit par se trouver trop petite, tandis que la maison d'école se remplissait d'enfants.

En même temps, une autre maison s'ouvrait, à l'extrémité orientale du Petit lac des Esclaves : ce fut celle de saint Joachim.

Un peu plus tard, furent fondées les missions des lacs Wabaska et la Truite. Là se trouvait un immense pays que n'avait pas encore foulé le pied du Missionnaire.

Nous devons signaler aussi l'établissement de la mission d'Athabaska Landing, poste que sa situation géographique rendait particulièrement important pour les missions du Grand Nord.

Pour éviter des redites qui seraient fastidieuses au lecteur, contentons-nous de nommer simplement quelques autres postes, tels que ceux du lac de l'Ours, du lac de l'Orignal, du lac Kitow, etc.

Mais au prix de quelles fatigues le bien s'accomplissait !...

- Dans quelques jours, écrivait le P. Desmarais, je vais battre la campagne, pour ramener dans l'école mes chères brebis dispersées pendant les mois d'été. Je me propose aussi d'aller au Poisson Blanc et au lac des Esturgeons, pour recruter de nouveaux enfants. Ce sont des centaines de kilomètres à parcourir... mais je ne crains ni le travail, ni la misère, ni les souffrances. Je ne redoute qu'une seule chose : laisser se perdre une de ces brebis, dont le bon Dieu m'a confié la charge... Quand je songe à quels dangers elles sont exposées, je sens mon âme à l'agonie !...

Une lettre écrite par le P. Desmarais, trois mois après, nous donne quelques détails sur ce voyage :

- Le traîneau, attelé de quatre chiens, étant suffisamment chargé par les provisions que je devais emporter, il me fallait faire à pied un trajet de plus de cent cinquante kilomètres. Quand j'arrivai au lac des Esturgeons, par un froid des plus vifs, j'avais les pieds tellement crevassés, que, pendant une partie de la première semaine, je dus rester au repos. Chaque pas que je faisais me donnait la sensation de marcher sur des éclats de verre... Je ne parle pas de mon nez, que j'eus la maladresse de laisser geler en route, et qui fit peau neuve.

Il semble que le ciel intervenait visiblement, pour rendre fécond le ministère exercé avec tant de dévouement et d'esprit de sacrifice.

— Il s'est passé, l'année dernière, écrit encore le P. Desmarais, un fait que je ne crains pas de regarder comme merveilleux. Un incendie de forêt avait causé de grands ravages près du lac des Esturgeons. Plusieurs maisons ont été détruites, et c'est à peine s'il en reste une quinzaine debout... Là, certes, n'est pas le miracle ; mais voici. Le feu ayant envahi le cimetière, tout le bois qui se trouvait sur la tombe des sauvages sans baptême a été la proie des flammes, tandis que les croix plantées sur la tombe de nos chrétiens sont restées intactes. Vous devinez sans peine l'effet que cet événement a produit sur la population. Les chrétiens ont été fortifiés dans leur foi, et ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême, se sont hâtés de le demander. Ces pauvres gens sont admirablement disposés pour notre sainte religion... J'ai multiplié pour eux catéchismes et instructions... De plus, j'allais voir à domicile ceux que la maladie, l'âge, et il faut bien le dire, un trop grand dénuement, empêchaient de venir aux réunions... Je n'ai eu que des consolations au milieu de ce bon peuple.

§ 6

Saint Isidore (Fort Smith) (1).

Situé sous le soixantième degré de latitude, le fort Smith est à peu près à égale distance du lac Athabaska et du Grand lac des Esclaves, sur les bords de l'imposant cours d'eau qui les fait communiquer l'un à l'autre.

Malheureusement la navigation n'y est pas toujours facile. Précisément dans le voisinage du fort Smith, de périlleux rapides s'échelonnent sur une vingtaine de kilomètres.

Ils présentent de redoutables dangers, car ils sont constitués non par de simples déclivités de terrain, mais par un chaînon secondaire des montagnes Rocheuses, qui, se détachant du massif principal, au-dessus du cinquante-sixième degré de latitude, se dirige obliquement vers le nord-est.

La magnificence du spectacle n'ôte rien à l'épouvante qu'il inspire, quand on se dit qu'il faut se risquer par là.

Ce ne sont que des pentes effrayantes où les ondes mugissantes, chevauchant, les unes sur les autres, bondissent furieuses, et d'où, avec un bruit assourdissant, elles se précipitent contre les énormes blocs qui obstruent le passage.

(1) Reprendre la carte du Mackenzie, p. 218.

Dans le second volume de cette Histoire, aux pages 211 et 212, nous avons donné une description détaillée de ces terribles rapides, théâtre de tant de catastrophes ruineuses et mortelles. Nous ne la reproduisons pas ici, pour éviter les redites, et le lecteur, s'il le veut, pourra facilement la retrouver à l'endroit indiqué.

Vu l'importance du fort Smith, étape indispensable sur la route du Grand Nord, les Pères, dès qu'ils le purent, y établirent une Mission. Elle fut dédiée à saint Isidore, patron de Mgr Clut, et, pendant longtemps, desservie par les Oblats de résidence à la Nativité, sur le lac Athabaska, quoiqu'ils en fussent éloignés de deux cent cinquante kilomètres.

Les sauvages fréquentant cette place, et les employés catholiques de la Compagnie de la baie d'Hudson bénéficiaient de leur ministère.

Par leur fidélité, ils donnèrent quelques consolations spirituelles aux Missionnaires, en retour de beaucoup de privations subies par ceux-ci, et de nombreuses fatigues héroïquement supportées.

Sur les rives du Grand Lac des Esclaves

CHAPITRE XII

Au Grand Lac des Esclaves

1861-1890

§ 1

Saint-Joseph (Fort Résolution) (1).

D'une vaste étendue, le Grand Lac des Esclaves, long de cinq cent cinquante kilomètres et large d'une centaine, a une superficie de plus de vingt-six mille kilomètres carrés. C'est plus de quarante-cinq fois celle du lac de Genève, orgueil de la Suisse. Situé à cinq cents kilomètres environ au nord du lac Athabaska, il fut ainsi appelé à cause de la tribu des Esclaves qui habitaient ces contrées désolées. Ceux-ci, en effet, eurent, plusieurs fois, à subir la domination tyrannique des Cris, leurs vainqueurs.

Dans la partie occidentale, cette mer intérieure, traversée par la rivière des Esclaves, présente une teinte jaunâtre, mais, en dehors de cette région boueuse, les eaux sont limpides. Au-dessus, s'élèvent des îles de granit, polies par l'action des glaces, et ressemblant, de loin, à

1) Pour ce chapitre et les trois suivants, voir la carte du Mackenzie, p. 218.

de nombreuses baleines au dos arrondi, et dormant à la surface des flots. Mais, au nord et à l'est, une suite de rochers lui font une ceinture pierreuse de plus de cent mètres de hauteur.

En hiver, la glace y atteint une épaisseur de trois à quatre mètres, et le thermomètre marque jusqu'à cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro ; même davantage. Durant le mois de juillet, des banquises se promènent encore au gré des courants, ou des vents qui soufflent.

Vers l'océan Arctique s'étendent des terres stériles et nues, *barren grounds*, patrie des rennes du désert et du bœuf musqué. Au sud, dans les halliers touffus, vivent, de préférence, l'orignal, ou élan, et le caribou, ou renne des bois.

Diverses tribus sauvages errent dans ces parages. Outre les Esclaves, ce sont les Plats-Côtés-de-Chiens qui prétendent descendre d'un gros boule-dogue. Qu'on ne se moque pas de leur estime pour cette noble origine. Beaucoup de nos prétendus savants modernes et matérialistes, se croyant déshonorés d'appeler Dieu leur Père, n'emploient-ils pas toute leur science à essayer de démontrer qu'ils descendent d'un singe ?... Et comme ils en sont fiers !... On peut les ranger à côté des Plats-Côtés-de-Chiens. Les deux thèses se valent : il n'y a entre elles qu'une différence de détail.

Indiquons aussi, parmi les habitants de ces pays lointains, les Peaux-de-Lièvres, dont les vêtements sont taillés dans la peau de cet animal ; les Couteaux-Jaunes, *Yellow-Knives*, que Franklin nommait aussi les Cuivres, *Copper-Indians*, parce qu'ils se servaient du cuivre d'une mine voisine, pour faire leurs couteaux, lances, têtes de flèche et autres instruments.

Tandis que le P. Taché se rendait en France, pour y recevoir la consécration épiscopale, le P. Faraud, au printemps de 1852, avait tenté d'évangéliser les sauvages de ces régions reculées, malgré la longueur de la route et les obstacles amoncelés sous ses pas.

Nul prêtre catholique n'avait encore paru en ces lieux.

Ce n'est pas sans peine qu'il descendit la rivière des Esclaves, à cause surtout des nombreux et terribles rapides du fort Smith, dont nous avons déjà parlé.

Il fut dédommagé de ses fatigues et des dangers courus par l'accueil sympathique des sauvages du Grand Lac. Assoiffés de vérités surnaturelles, ces Indiens qui n'avaient pas abusé des dons de Dieu, jusqu'alors inconnus pour eux, entouraient le Missionnaire, tout le long du jour et une partie des nuits. Ils n'étaient jamais assez longuement avec celui qu'ils vénéraient comme le messager du ciel.

Des visites passagères ne suffisaient pas pour de telles âmes aussi bien disposées.

Au mois d'avril 1856, le P. Faraud entreprit de fonder un établissement définitif, dans le voisinage du fort Résolution, placé près de l'embouchure de la rivière des Esclaves, au delà du soixante-unième degré de latitude nord. Dédiée à saint Joseph, la mission fut érigée

La route vers le Grand Lac.
Un rapide (l'un des moindres) de la rivière des Esclaves.

sur l'île de l'Orignal, à l'entrée du lac, près du fort. Cette île, ainsi nommée des élans qui la peuplaient autrefois, n'est séparée du continent que par un petit détroit peu profond. Elle est rocailleuse, mais couverte d'arbres.

Sans retard, le P. Faraud commença et mena à bon terme la construction d'une chapelle et d'une maison destinée aux Missionnaires qui, après lui, continueraient son œuvre.

C'est ce qui faisait écrire à Mgr Taché, six ans plus tard, quand le P. Faraud, promu à l'épiscopat, fut devenu le premier vicaire apostolique de l'immense district d'Athabaska-Mackenzie :

- Nos Pères de Saint-Joseph, comme ceux de la Nativité, habitent encore les demeures élevées par celui auquel la Providence a confié

naguère la houlette pastorale. La main qui les bénit, est celle qui les a logés.

Habile constructeur, le P. Faraud avait travaillé, avec plus d'entrain encore et de persévérance, à la régénération des païens. Il jouit, dans ce ministère, des plus douces et des plus abondantes consolations. Par leur fidélité et leurs progrès dans la pratique des vertus chrétiennes, ses chers Indiens le dédommageaient des héroïques fatigues qu'il s'imposait pour leur salut.

Plusieurs Oblats vinrent unir leurs efforts aux siens. Parmi eux, citons le P. Grollier, le P. Eynard, le P. Gascon, les Frères Perréard et Kearney, etc.

Rendez-vous de nombreuses tribus, ce poste, le plus avancé qu'on eût encore dans le nord, se transformait, vu le chiffre croissant des conversions, en foyer d'où jaillissait, dans la direction du pôle arctique, une lumière bienfaisante destinée à éclairer jusqu'aux extrémités les plus reculées de ces immenses champs de neige.

Bientôt la croix du Christ, portée si courageusement par les Oblats, serait plantée par eux sous le cercle polaire, et, plus loin encore, sur les rivages inexplorés de l'Océan Glacial.

En 1861, cependant, tous ces édifices étaient encore très modestes. Voici la description qu'en fait, dans son Journal de voyage, Mgr Grandin, lors de sa première tournée épiscopale de plus de trois ans, dans le Grand Nord :

De loin, nous découvrons l'île où se trouve la Mission. Nous voyons même la fumée s'élever au-dessus des arbres, et nous nous disons que le Frère cuisinier fait cuire son poisson. Des chrétiens qui nous rencontrent, tirent aussitôt quelques coups de fusil, pour annoncer notre arrivée. Le signal est compris. Bientôt nous apercevons une pauvre maison de bois, couverte en écorces, surmontée d'une croix et entourée de quelques loges sauvages ; nous distinguons sur le rivage une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants. A leur tête, nous reconnaissons les PP. Eynard et Gascon, avec le Fr. Kearney. A cette vue, je ne puis retenir mes larmes... Le souvenir des souffrances et des privations qu'ont endurées ceux qui se sont dévoués ici, me remplit d'émotion.

Un instant après, l'évêque serrait dans ses bras ses confrères ; puis, il les suivit dans leur pauvre chapelle. C'était une petite chambre disposée, tant bien que mal, en forme de sanctuaire, et précédée d'une autre salle où se plaçaient les sauvages, durant les offices ; mais trop petite, elle aussi, pour les recevoir tous aux époques de grands concours.

— Tout est pauvre, continue Mgr Grandin, mais ce petit autel fait par le Fr. Kearney est cependant orné avec goût ; ce petit tabernacle sans serrure, et qu'on ne peut tenir fermé qu'au moyen d'un morceau de bois et d'une vis, est propre et bien arrangé, et, tout pauvre qu'il est, il contient en lui-même, comme le sein virginal de Marie, Celui que la terre et le ciel ne peuvent contenir.

Adressant ce rapport à Mgr de Mazenod, le prélat Missionnaire ajoute ces lignes, qui font allusion à la grande dévotion du vénéré Fondateur envers la sainte Eucharistie :

— Bien-aimé Père, je vous vois, tous les jours, vous rendre dans l'église de votre ville épiscopale, où le Saint-Sacrement est solennellement exposé. Oh ! si vous pouviez venir, ici, dans ce pauvre petit sanctuaire, je suis sûr que vous y prieriez avec plus de bonheur que dans les riches églises de Marseille.

Au mois de novembre 1864, le P. Gascon écrivait une lettre montrant bien que la pauvreté régnait toujours en souveraine, à la Mission du Grand lac des Esclaves :

— La Mission Saint-Joseph, disait-il, est située dans une île d'un aspect sévère : des rochers, quelques maigres arbustes, d'humbles huttes de sauvages. Tout cela n'a rien de bien gracieux. La maison des Pères

Commencement des constructions .

est une méchante cabane en bois, couverte d'écorces d'arbre. Elle est bien petite de dimension, et on tâche de l'agrandir.

Mais, si le matériel laissait encore beaucoup à désirer, le spirituel, au contraire, donnait toujours de précieuses consolations :

« Les sauvages de la Mission Saint-Joseph, continue le P. Gascon, sont de bons chrétiens. Ils aiment les pratiques de notre sainte religion, et, en particulier, ils récitent avec bonheur le chapelet. Ceux qui ont fait leur première communion, s'ils passent ici quelque temps, ne manquent pas de se confesser, et de s'approcher de la sainte Table .. Ce qu'il nous faudrait, c'est une belle église. Il faudrait au sauvage, pour élever plus facilement son esprit et son cœur à Dieu, que le temple de ce Dieu fût moins misérable .. que l'enceinte en fût moins étroite, les murs mieux ornés, la voûte moins basse .. qu'il y brillât un rayon de la gloire de Celui qui l'habite !...

Malgré ce dénuement de la Mission, non seulement ces sauvages étaient d'excellents chrétiens, mais ils surent, quand il le fallut, se montrer généreux, chose rare parmi les Indiens.

En 1871, en effet, le manque de ressources fit prendre à Mgr Faraud, la résolution d'abandonner cette résidence, pour la couvertir en simple poste qui serait seulement visité de temps en temps.

Effrayés de l'isolement spirituel dans lequel ils allaient se trouver, ces sauvages se cotisèrent, et offrirent de se charger de toutes les dépenses qu'entraînerait le séjour permanent d'un Missionnaire parmi eux. Leur offre fut acceptée, et ils tinrent fidèlement leur promesse.

Cinq ans plus tard, le 22 octobre 1876, le P. Lecorre écrivait :

« L'île de l'Orignal est entourée d'une ceinture de bois de grève qui suffirait à chauffer la moitié de Paris, durant un hiver. Nous avons trois de ces énormes tas de bois près de la Mission. Il y a des pièces qui mesurent plus de dix mètres de longueur et jusqu'à un mètre d'épaisseur. Tous ces bois proviennent de la débâcle du fleuve : une fois sur le lac, ils abordent où les poussent la vague et le vent.

La Mission Saint-Joseph se composait alors de cinq petits édifices : la maison des Pères, la chapelle, un atelier de menuiserie, un hangar, et une autre dépendance.

Par leur conduite, les sauvages continaient à montrer que la semence de la parole de Dieu jetée dans leur cœur, était tombée sur une bonne terre.

Dans son rapport au Chapitre général de 1879, Mgr Clut pouvait écrire :

« Depuis vingt et un an, le P. Gascon dirige la Mission Saint-Joseph. Avec son grand zèle pour l'instruction de son peuple, composé de Métis

et de sauvages, il a formé une chrétienté modèle. Pas un de ses fidèles ne manque d'accomplir ses devoirs religieux.

Quatre ans plus tard, le P. Joussard écrivait, le 18 août 1883 :

— Des confrères privilégiés ont, parfois, à vous dépeindre l'imposant concours des foules à un pèlerinage, ou la pompe admirable d'une procession... Ici, rien de tout cela : ni Congrégations pieuses, ni fleurs ni cloches, ni orgues...

Chez nous tout est misérable comme le sol, sauvage comme la nature, triste comme le ciel gris. Quelques enfants des bois, noirs et basanés, couverts de haillons sordides, souvent tourmentés par la faim, transis de froid, dévorés par la vermine, exténués de fatigue, accourant du fond de leurs forêts au rendez-vous de la Mission : voilà le plus splendide spectacle que je puisse vous offrir... Eh bien ! au milieu de ce dénuement, le cœur du Missionnaire éprouve autant de joie vraie et intime que dans un centre plus brillant. Que de fois j'ai été ému jusqu'au fond de l'âme par la piété de mes ouailles !... Que de traits édifiants je pourrais citer... Toutes les fois que j'y songe, les larmes m'en viennent aux yeux !...

Ces bons sentiments se maintinrent et ne cessèrent pas de se développer, à tel point que le P. Grouard, en 1890, pouvait écrire :

— La population est toute catholique. Depuis dix ou douze ans, pourtant, se sont succédé, ici, bishop, évêque anglican, ministres et maîtres d'écoles hérétiques. Ils n'ont obtenu d'autre résultat que d'affermir nos sauvages dans leur foi et dans l'amour de la vraie religion.

Les Pères, eux aussi, avaient fondé une école. Elle était remplie d'enfants, tandis que celle des protestants restait vide.

En outre, les Oblats de la Mission Saint-Joseph visitaient régulièrement divers postes, dont plusieurs étaient situés à des distances de cent cinquante, deux cents et même quatre cents kilomètres, qu'ils parcouraient sur la glace et la neige, les raquettes aux pieds.

L'un de ces postes se trouvait, sur les bords du Grand lac des Esclaves, à l'embouchure de la rivière au Foin, *Hay river*, à deux cents kilomètres à l'ouest de Saint-Joseph. On le dédia à sainte Anne.

Un autre poste était celui de Saint-Vincent de Paul, établi dans une baie profonde, à l'est du Grand lac des Esclaves. Les sauvages Couteaux-Jaunes s'y réunissaient, plusieurs fois l'année, et ils furent tous convertis au catholicisme par les Pères.

— Ce sont de bons chrétiens, écrivait Mgr Clut, en 1873, et ils font la consolation de leurs Missionnaires.

§ 2

Saint-Michel (Fort Raë).

Dans une très profonde échancrure de la rive septentrionale du Grand lac des Esclaves, à plus de deux cents kilomètres au nord de la Mission Saint-Joseph, au delà du soixante deuxième degré de latitude, se trouve le fort Raë. En cet endroit, habitaient les Plats-Côtés-de-Chiens, dont nous avons déjà dit quelques mots.

Au mois de mars 1859, le P. Grollier était allé y fonder un centre d'évangélisation. La glace couvrait entièrement le lac : mais un obstacle de ce genre n'était pas de nature à l'arrêter. Il voyagea rapidement, et arriva, la veille du Dimanche des Rameaux.

Pour la première fois, le saint Sacrifice fut célébré, dans ces lointains parages, au jour anniversaire de celui où les Juifs s'étaient écriés, en voyant s'approcher le Sauveur des hommes : *Benedictus qui venit in nomine Domini !* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Tombée dans des âmes avides de la recevoir, la bonne semence porta des fruits.

Pour mieux assurer le développement du bien si heureusement commencé, la Mission fut mise sous la protection de l'archange saint Michel.

Campement d'été des sauvages du fort Raë.

– Cet ardent zélateur de la gloire de Dieu est le général en chef des armées célestes, disait le P. Grollier. Je lui recommande de veiller sur les eaux du Grand lac des Esclaves, pour empêcher de passer les ennemis de la gloire de Dieu.

Au cours des années suivantes, le P. Gascon, puis le P. Eynard continuèrent l'œuvre du P. Grollier.

Leurs nombreux convertis se montrèrent tellement attachés à la foi catholique, que les protestants jugèrent, de longtemps, inutile de tenter de faire parmi eux des prosélytes. Ce n'est qu'en 1865 qu'ils essayèrent ; mais vainement. Ni les paroles cauteleuses, ni les calomnies contre l'Église, ni l'or, ne purent ébranler la constance de ces chrétiens.

A leur sujet, le P. Gascon écrivait, le 26 novembre 1867, à Mgr Faraud :

— La piété, la candeur de ces sauvages, leur amour constant et sincère pour notre sainte religion sont vraiment admirables. Ceux qui ont déjà été régénérés dans l'eau du baptême, en ont conservé la grâce avec un grand soin ; les autres, par leur assiduité à se faire instruire et leurs pressantes sollicitations, prouvent combien est grand le désir qu'ils ont de le recevoir. Le différer, c'est leur causer une très vive douleur... Ce qui, plus que toute autre considération, manifeste leur bonne volonté, c'est qu'ils ont passé d'un état de libertinage illimité à une régularité de mœurs étonnante.

La Maison des Pères était loin, alors, d'être un palais. Ce n'était qu'une pauvre cabane, exposée à tous les vents, et n'ayant pour fenêtres que trois morceaux de parchemins percés. Elle servait également de chapelle.

Malgré cette pauvreté, les sauvages résistaient vaillamment à toutes les tentations dont les circonvenaient les ministres de l'erreur, qui leur faisaient mille promesses, et leur offraient toutes sortes de cadeaux pour les attacher à eux.

Même ceux que les passions charnelles retenaient encore loin des sacrements, étaient, par le fond de leur âme, attachés à la vraie foi.

Un jour, un sauvage mal famé et polygame rencontra, par hasard, le ministre protestant, qui, malgré ses efforts, n'avait pu attirer personne à son prêche.

S'étant approché de lui, le ministre lui dit :

— J'ai appris que le Père ne veut pas que tu ailles prier avec lui. Viens chez moi : je te recevrai à ma prière, et, de plus, je te donnerai une belle casquette...

— Ma mauvaise conduite, répondit le sauvage, pourrait, en effet, me faire chasser loin du prêtre, ce qui n'a pas encore eu lieu ; mais serais-

je excommunié, je ne voudrais pas de ta religion. Quant à ta casquette, garde-là. Si j'en ai besoin, j'en achèterai une.

En racontant une foule de faits de ce genre le P. Gascon ajoutait :

Le jour de mon départ mit le comble à ma consolation. Au signal donné, quatre cents sauvages vinrent me saluer en me touchant la main, tandis que pas un seul ne voulut jeter un simple regard au ministre attristé. J'attribue le succès prodigieux de cette mission, à l'intercession puissante de notre Mère Immaculée, que ces pauvres sauvages aiment tant, et qu'ils prient avec tant de dévotion. On voit bien que le bras de Dieu ne s'est point raccourci. Il fait aujourd'hui pour les âmes bien disposées ce qu'il a fait toujours : il se montre prodigue de ses dons.

Même succès les années suivantes :

Le P. Gascon écrivait encore, le 2 décembre 1869 :

Voir ce peuple prier et chanter avec les sentiments d'une foi si vive, me causait un bonheur indicible... A ces moments heureux, j'oubliais toutes les peines, les fatigues et même les dangers courus, chaque fois, pour venir jusqu'ici... Tous ceux qui avaient précédemment communié, se sont agenouillés, plusieurs fois, à la Table sainte, pour recevoir le pain des Anges... Leur assiduité à tous les exercices du matin et du soir m'a profondément édifié.

Ce bien déjà si consolant, augmenta, dès qu'on pût mettre au fort Raë, un Père, pour y demeurer continuellement.

Le premier, fut le P. Roure, qui arrivé en 1870, resta, durant de longues années, chargé de cette Mission à la satisfaction de tous. Mais son installation manqua, longtemps aussi, du confortable le plus essentiel, presque le plus indispensable.

Dans une lettre du 4 juillet 1876, Mgr Clut nous la décrit :

— Après un très pénible voyage, durant lequel j'avais failli me geler, dit-il, j'espérais trouver un bon lit dans la maison du P. Roure ; mais elle était si froide que je ne m'y sentis guère mieux que dans mes campements, sur la neige du Grand Lac, où la bise était glaciale. La Chambre-chapelle n'avait point de plancher. Sa porte, mal jointe, laissait passer l'air glacé par une température extrêmement rigoureuse.

Pour la fête de la Noël, l'évêque crut bon de chanter la messe de minuit ; mais ce ne fut pas sans peine, ni souffrance. Qu'on en juge par son récit :

— Ma tête touchait le plafond. Je me gelai les pieds et les jambes... Pour résister un peu au froid, je gardai mon casque de peau sur la tête, en guise de barrette. Si les rubricistes l'apprennent, ils en frémiront d'épouvante et crieront au scandale ; mais, avant de me condamner, qu'ils viennent passer quelques semaines sous notre beau ciel... un peu

moins beau pourtant que celui de la Côte d'azur... J'attends sans inquiétude leur verdict, persuadé que, malgré leur intransigeance, ils seront vite de mon avis... Donc, sans scrupule aucun, je gardai sur la tête mon casque de peau qui me servit, à la fois, de barrette et de mitre. Je gardai aussi mes épaisses mitaines aux mains, et mon lourd par-dessus en fourrure sur les épaules. De plus, j'étendis une grosse couverture doublée en fourrure pour m'envelopper les pieds et les jambes... Je le répète, cet accoutrement n'est guère conforme aux rubriques : je le sais ; mais je sais aussi qu'elles n'ont pas prévu ce cas... Je sais également que, malgré tant de précautions, je grelottais, de la tête aux pieds. Jugez de la rigueur du climat, et rendez-vous compte du bien-être et du confortable dont le bon P. Roure jouit dans son habitation... Et, cependant, pour réchauffer cette chapelle, j'avais fait ouvrir la porte qui donne sur la cuisine, où se trouvait un poêle en fonte bien enflammé !

Trois ans plus tard, heureusement, l'héroïque Missionnaire du fort Raë put se loger un peu mieux, c'est-à-dire un peu moins mal.

Avec le concours du Fr. Boisramé, durant l'automne de 1878 et le printemps de 1879, il se bâtit une maison en bois de dix-sept mètres de long sur sept de large. De plus, il y ajouta une annexe pour servir de chapelle.

Il racontait lui-même cette amélioration, avec une certaine complaisance bien légitime, dans une lettre du 16 novembre 1879 à Mgr Clut :

— C'est, dit-on, affirmait-il, la plus belle charpente qu'on ait vue au fort Raë, tant pour ses vastes dimensions, que pour la qualité du bois employé et la perfection de la main-d'œuvre... Bref, un véritable château pour la contrée... Mes sauvages, Plats-Côtés-de-Chiens, dont je suis toujours très content, sont ravis d'avoir une *belle maison de la prière*, ornée de vitres coloriées. Mais, pour compléter leur bonheur, ils me demandent une cloche qui puisse les appeler au loin, et dominer le bruit du vent. Je suis chargé de vous transmettre cette requête, et je le fais avec d'autant plus de confiance que vous-mêmes, autrefois, avez adressé en leur nom la même demande à Mgr Faraud... Votre voyage dans les *grands pays* nous vaudra cette étrenne.

Cet espoir ne fut pas déçu et la cloche arriva, à la grande satisfaction de tous : pasteur et fidèles. Ceux-ci ne se lassaient pas de l'entendre sonner.

Au mois d'août 1890, le P. Grouard, venu visiter cette Mission, au nom de l'Évêque, écrivait :

Tous les sauvages du fort Raë (près de huit cents, quand ils sont au complet) sont catholiques. Les ministres y ont, cependant, un établissement depuis longtemps, mais ils perdent leur temps et leurs peines à vouloir pervertir nos bons Plats-Côtés-de-Chiens. Deux Pères y résident, le P. Roure et le P. Ladet. Tout en s'occupant avec zèle et succès des âmes qui leur sont confiées, ils ont défriché un petit jardin qui leur permet de joindre quelques végétaux, salades, pommes de terre, navets, à la chair des rennes et caribous qui faisait, auparavant, leur seule nourriture, par trop animale, pour être toujours bien saine... Aussi maintenant, semblent-ils jouir, tous deux, d'une santé florissante. Le P. Roure surtout pourrait rendre des points à plus d'un bon chanoine... On ne dira pas que le froid tue... même le plus rigoureux conserve.

Ainsi, grâces à Dieu et au dévouement infatigable des Oblats de Marie Immaculée, toutes les populations environnant le Grand Lac des Esclaves et le Lac Athabaska, étaient exclusivement catholiques. Aucun sauvage, même le plus perdu de mœurs, n'avait consenti à devenir protestant.

CHAPITRE XIII

Au Mackenzie

1861-1892

§ 1

Mission de la Providence.

Vrai roi des fleuves du Nord-Ouest Américain et l'un des plus considérables du monde, le Mackenzie est formé de deux branches puissantes. Au sud, c'est la rivière Athabaska qui, sortie des montagnes Rocheuses, atteint le lac du même nom, après un parcours de douze cents kilomètres. Plus au nord, c'est la rivière La Paix, *Peace river*, longue de dix-sept cents kilomètres, et qui, après avoir marié ses eaux à celles de l'Athabaska, au delà de ce lac, s'appelle, pendant plus de quatre cents kilomètres, la rivière des Esclaves, *Slave river.*

Ainsi constitué par ces deux branches déjà si importantes, le Mackenzie sort du Grand lac des Esclaves, et roule majestueusement, vers l'Océan Glacial arctique, ses eaux grossies de celles de la rivière aux Liards, à elle seule plus volumineuse que le Rhône.

Dans son ensemble, il se développe sur une longueur de plus de quatre mille kilomètres, et détermine, près de son embouchure, par les divers bras de son vaste estuaire, une foule d'îles sur lesquelles s'attroupent les morses et les phoques, tandis que, non loin du rivage, en été, s'ébattent les baleines et les cachalots.

Tout le long de son cours, il est si imposant, que les tribus échelonnées sur ses bords ont, pour le désigner, malgré la diversité de leurs idiomes, une expression synonyme : *le fleuve aux rives géantes.*

D'une largeur moyenne de deux à quatre kilomètres, il en a de six à huit, dans certaines de ses expansions ; une vingtaine, à la tête de son delta, et plus de quatre-vingts près de l'Océan. Mais, obstrué de glaces, de la mi-octobre à la fin de juin, ou au commencement de juillet, il ne peut malheureusement, malgré l'énorme masse de ses eaux, féconder les contrées qu'il traverse.

Durant l'été de 1861, Mgr Grandin, aussitôt après sa consécration, entreprit, dans les régions voisines du cercle polaire, une tournée pastorale qui ne devait être qu'un long et pénible voyage de plus de trois ans.

Les distances si considérables qui séparaient les Missions établies déjà dans ces contrées reculées, de celles de l'Alberta et de la Saskatchewan, lui démontrèrent que l'Ile-à-la-Crosse étaitt rop éloignée, dans le sud, pour en être constituée comme le centre.

Il songea donc à fixer sa résidence sur les bords mêmes du Mackenzie, à cinquante kilomètres environ au nord du Grand lac des Esclaves, et, ne comptant que sur Dieu pour surmonter les innombrables et terribles difficultés qu'il entrevoyait, l'appela Mission de la Providence.

Pendant plusieurs mois, son palais épiscopal se composa uniquement d'une tente en toile blanche, dressée à côté d'une grande croix, et d'une sorte de hangar provisoire, où étaient entassés les objets les plus divers.

Entre temps, on coupait des arbres, on arrachait des écorces d'épinettes qu'on mettait en réserve pour la future toiture, on défrichait, on brûlait des broussailles, on creusait la terre : le tout avec de grandes fatigues.

En septembre 1862, la maison se trouva debout, ainsi que la chapelle attenante, mais sans portes, ni fenêtres. Quelle masure !... moins maison qu'une cabane... Formés de troncs de sapins bruts, dont les extrémités s'unissaient les unes aux autres par d'imparfaites mortaises, ces grossiers édifices paraissaient tenir par miracle, à tel point qu'on se jugeait plus en sûreté sous la simple tente de toile.

Néanmoins, on en prit possession avant l'hiver.

Mais, de même qu'il n'y avait encore ni portes ni fenêtres, il n'y avait de meubles d'aucune sorte, pas même la plus petite table et la moindre chaise.

On mangeait donc assis sur le sol, sans plancher ; on écrivait sur ses genoux ; on couchait par terre, pêle-mêle avec des outils, des barils de ferraille et de poudre, qui ensuite servaient d'autel pour la célébration de la sainte Messe !...

Avant les grands froids, on bousilla ces constructions branlantes, afin de boucher, autant que possible, avec un mélange d'herbe et de terre détrempée, tous les interstices laissés par les madriers de sapins qui n'étaient pas même équarris. Mgr Grandin travailla lui-même à cette maçonnerie, qui tiendrait aussi longtemps qu'elle pourrait : ensuite, on recommencerait à boucher les trous par ce procédé bien rudimentaire, mais le seul qu'on pût employer.

Ainsi armé et cuirassé, on allait affronter le rude hiver polaire...

Superbe palais épiscopal, en réalité, et d'un confortable hors de pair !

Au mois de novembre, il fallut, de toute nécessité, boucher les fenêtres encore béantes avec un épais parchemin, en guise de vitres. Mais alors on n'y voyait plus à l'intérieur, et on dut, presque toute la journée,

garder une lampe allumée... Cette lampe n'était guère qu'un lumignon fumeux, ne donnant qu'une lumière incertaine.

Cette suprême indigence dura longtemps.

A ce propos, Mgr Grandin, le 6 novembre 1863, relatait dans son *Journal :*

- Nous n'avons encore, dans tout mon *palais*, ni lit, ni chaise... Jusqu'à présent, nous couchons au grenier, dans un lit aussi grand que le grenier lui-même, car il n'est autre que le plancher de ce grenier.

Bien des objets qu'ils attendaient de Saint-Boniface, ne leur étaient pas arrivés. La route était si longue et si fertile en surprises de toutes sortes : accidents, naufrages, oublis de la part des employés, pertes, vols, etc.

On manquait donc, à la Providence, d'instruments pour travailler, de papier pour écrire, d'hosties pour la sainte Messe (on tâchait d'en faire) et d'habillements pour se vêtir. Il n'y avait pas même une modeste montre.

Cette pénurie, remarquait plaisamment Mgr Grandin, nous transforme tous en réglementaires. Nous mangeons quand nous avons faim ; nous mesurons nos oraisons et nos méditations à l'horloge de notre ferveur. Mais notre grand embarras est pour nous lever. Si le Frère chargé de donner le signal, voit les étoiles, il est assez sûr de son coup ; mais les étoiles sont fréquemment voilées par d'épais nuages... Quand elles daignent paraître, il faut bien ouvrir les yeux pour les distinguer, et même sortir, ce qui n'est pas commode, quand on couche au grenier, et qu'il faut descendre par une mauvaise échelle, en pleine obscurité... Nous nous levons, je pense, assez régulièrement, entre deux heures du matin et six heures.

On n'en continuait pas moins à travailler avec ardeur, à scier les gros billots de bois et à raboter les planches. On ne comptait plus les arbres abattus, tant ils étaient déjà nombreux ; mais, durant l'été de 1864, on avait réussi à élever une maison de quinze mètres de long sur huit de large, avec deux étages. Elle était destinée aux Sœurs que Mgr Faraud allait emmener, pour la direction d'une école et le soin d'un orphelinat.

- C'est la plus belle construction des districts des fleuves Mackenzie et Athabaska, disait Mgr Grandin. Elle prêche à sa façon, peut-être plus haut que nous-mêmes, dans un pays où l'on est si matériel, et où l'on ne juge que par le confortable. Cette maison est une demeure convenable, car on ne peut appeler logement humain les espèces de baraque que nous avons habitées jusqu'ici. Notre ameublement aussi s'est un

peu amélioré : nous avons maintenant des tables pour écrire, ou manger, et des chaises pour nous asseoir... Voilà certes du progrès !...

Malgré cette amélioration et ce progrès, Mgr Clut, venu à la Providence, dix ans plus tard, écrivait, le 3 octobre 1874 :

J'ai trouvé cette Mission dans une extrême pauvreté, et, cependant, que de bouches à nourrir !... Pour trois Pères, quatre Frères, un évêque, cinq Sœurs, vingt-cinq enfants, élèves ou orphelins entièrement à notre charge, et trois familles de serviteurs, c'est-à-dire une cinquantaine de personnes, nous avons reçu, pour une année, trois cents kilogrammes de farine. Il est vrai qu'on a récolté un peu de blé et un peu d'orge ; mais on n'a ni beurre, ni graisse, pour assaisonner les aliments. On est si dénué en luminaire, que, depuis mon arrivée, j'ai prescrit qu'on ne se servirait que d'une seule bougie à la Messe. Le soir, tout le monde travaille autour de la même table, misérablement éclairée... Bientôt même, on manquera de chandelles... Que c'est triste !... Le vin pour la consécration fera aussi défaut !... et, à chaque Messe, nous n'en dépensons que le strict nécessaire !... Comme vous le voyez, il est facile, aux postes du Mackenzie, de faire des actes de mortification !... Malgré cela, nous sommes contents de notre sort ; pour moi, sauf la responsabilité de l'épiscopat, je n'en désire pas de meilleur.

Peu à peu, cependant, les conditions changèrent, et, cinq ans plus tard, dans son Rapport au Chapitre général de 1879, Mgr Clut pouvait dire :

La Mission de la Providence est devenue la plus importante du district. Nous venons d'y bâtir une église gothique en bois, et nous y possédons une maison convenable... Trois Frères convers rivalisent de zèle et d'habileté, pour mettre tout cet établissement sur un bon pied, au temporel... Quoique à une latitude fort élevée, elle est située dans des conditions qui permettent la culture de l'orge, des pommes de terre, etc. J'y ai fait transporter un moulin pour moudre l'orge. La Mission possède, en outre, tout l'attirail d'une forge et d'une ferblanterie.

Dix ans plus tard, en 1889, les progrès étaient bien plus accentués.

A quelque distance de la maison des Pères, se trouvait le couvent assez spacieux. L'orphelinat contenait plus de quarante-cinq enfants, et la Mission, à tous points de vue, pouvait être considérée comme un honneur pour le catholicisme. Mais qui dira les soucis et les préoccupations de tout genre que l'entretien d'un personnel aussi nombreux causait à l'Évêque et à ses dévoués collaborateurs, dans un pays aussi éloigné, privé de communications, et dans lequel la température n'at-

teignait pas moins de quarante-huit degrés centigrades au-dessous de zéro !

La pêche constituait la principale ressource de la Mission. Malgré les difficultés qu'elle présentait quand il fallait pêcher sous la glace, cet endroit étant très poissonneux, elle fournissait, en général, suffisamment.

Pendant tout l'hiver, c'est-à-dire pendant huit mois, le poisson formait le pain quotidien. On le servait à déjeuner, à dîner, à souper, sur la table des Pères et de l'Évêque, sur la table des Frères, sur celle des enfants et sur celle des Sœurs.

Lorsque manquait le poisson frais, on avait recours au poisson sec, conservé par le froid. Mais, s'il arrivait, avant la fin de l'hiver, quelques journées d'une température plus douce, le poisson en dégelant pourrissait... Alors on n'en tirait plus qu'une nourriture nauséabonde et répugnante, dont il fallait bien se contenter, sous peine de mourir de faim.

— Vos chiens de France refuseraient d'y toucher, écrivait l'un des Pères ; mais vos chiens ont des caprices que les Missionnaires du Mackenzie ne sauraient se permettre.

Comme la Mission de la Providence n'avait, dans son voisinage, aucun fort de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson, les sauvages d'abord ne firent guère qu'y passer, et ne prirent que plus tard l'habitude d'y séjourner plus longuement.

On les réunissait toutes les fois qu'on le pouvait, pour les catéchiser, leur apprendre des prières, et leur faire chanter des cantiques. Ainsi le bien commença à s'opérer, et se développa peu à peu.

§ 2

Au fort Simpson.

A trois cents kilomètres, au nord-ouest de la Mission de la Providence, sur la rive gauche du fleuve géant, au confluent de la rivière aux Liards, est situé le fort Simpson, centre et chef-lieu de tout le vaste district du Mackenzie.

De là partaient, chaque année, au printemps, les barques de la Compagnie de la baie d'Hudson, pour faire parvenir au Grand Portage La Loche les riches et nombreux ballots de fourrures ; là aussi, à l'automne, revenaient ces mêmes barques, chargées de toutes sortes de marchandises, destinées aux échanges, et seule monnaie ayant cours dans le pays.

Chaque barque était montée par neuf hommes, souvent de différentes nations. De plus, en cette circonstance, arrivaient les commis des autres postes, les familles de leurs serviteurs et un grand nombre de sauvages.

Pendant plusieurs jours, on voyait là une population composée d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Canadiens, de Norvégiens, de Métis et autres.

Barques de la Compagnie de la baie d'Hudson, sur le Mackenzie.

Parmi les sauvages, on rencontrait des Sauteux, des Maskégons des Cris, des Montagnais, des Esclaves, des Plats-Côtés-de-Chiens, des Couteaux-Jaunes, des Peaux-de-lièvres et même des Esquimaux.

Impossible d'imaginer, ou de décrire, la confusion qui résultait de la réunion de tant de gens de tout peuple, de toute tribu et de toute langue : c'était une vraie tour de Babel.

Le premier Missionnaire catholique qui vint parler de Jésus à cette foule hétérogène fut le P. Grollier, au mois d'avril 1858. Il catéchisa, du matin au soir, constamment entouré de sauvages qui l'écoutaient avec attention, et lui apportaient leurs enfants pour qu'il les baptisât. Il allait voir ensuite les familles dans leur tente, surtout quand il y avait des vieillards et des malades.

Ainsi fut fondé, dans ces parages, un poste d'évangélisation qu'il dédia au Sacré-Cœur de Jésus.

Après lui, quelques Oblats y passèrent, mais ne purent qu'y faire de rapides et plutôt rares apparitions.

Le 10 août 1861, Mgr Grandin y arrivait. Il réunit les sauvages, leur enseigna les principaux mystères, et leur donna les leçons les plus essentielles de la morale.

Rejoint par les Pères Séguin et Gascon, il prêcha, avec leur concours, une véritable mission, durant laquelle les sauvages furent assidus aux exercices, où l'affluence croissait chaque jour.

Alors eurent lieu quatre instructions par jour, en montagnais et autres idiomes, sans compter une foule d'entretiens particuliers que les Pères accordaient, chacun de leur côté, à différents sauvages.

La Mission se termina par une messe pontificale chantée, à laquelle plusieurs sauvages communièrent et furent confirmés.

Faute d'un local assez grand pour qu'on pût les y assembler tous, on avait dû faire la plupart des cérémonies en plein air.

Ce beau commencement était plein de promesses.

Mais le chef du district, M. Ross, le fanatique sectaire qui n'avait pu empêcher Mgr Grandin de s'établir à la Providence, usa de toute son influence sur ses employés et sur les sauvages, pour que le catholicisme ne s'implantât point chez lui, et que le fort Simpson devînt, au contraire, la citadelle du protestantisme dans les régions de l'extrême Nord.

Ce fut, dès lors, un vrai champ de bataille.

Comme les Pères ne pouvaient y avoir une résidence fixe, mais n'y faisaient qu'une halte de quelques jours, au printemps et à l'automne, l'agent de la Compagnie et le ministre protestant qui restait à demeure, s'efforçaient, aussitôt après le départ des Pères, de détruire tout le bien accompli par eux.

Présents, promesses, menaces, rien n'était épargné pour pervertir les néophytes. De gré ou de force, attirés par l'appât du gain, intimidés par des rodomontades, trompés par de belles paroles, les sauvages finissaient par feindre de passer au protestantisme, mais, au fond de leur cœur, gardaient, néanmoins, la vraie foi.

Venu au printemps de 1865, le P. Grouard fut effrayé des ravages de l'hérésie.

Traqués, surveillés, du matin au soir, quelques sauvages se hasardèrent à s'approcher de lui, pendant la nuit ; mais d'autres qu'il ren-

contra, allèrent jusqu'à lui refuser de lui toucher la main, par crainte de se compromettre.

Même lâcheté, en public, de la part de quelques-uns, quand Mgr Grandin et le P. Grouard retournèrent, à l'automne suivant. Mais, à peine l'Évêque et son compagnon furent-ils entrés dans leurs appartements, que la maison fut assiégée par les sauvages, désireux de toucher la main aux Missionnaires, et demandant à l'Évêque de les bénir.

On lisait sur leur front la joie et la tristesse.

- Un petit nombre, cependant, était resté en arrière, écrivait Mgr Grandin, le 15 novembre 1865 ; mais deux jours ne s'étaient pas écoulés, que tous m'entouraient, en protestant contre la violence qui leur avait été faite, et en m'assurant de leur attachement à la sainte cause.

On commença aussitôt les exercices de la Mission, en leur donnant tout l'éclat possible.

Le ministre ne se possédait plus de colère.

- Ils me le payeront, ces papistes, s'écriait-il, dans sa fureur.

Vaines paroles !

De tous côtés, il envoya des émissaires pour annoncer une réunion qui aurait lieu, dès le lendemain. Pour attirer nombreux les auditeurs, il déclara, à grand renfort de réclame, qu'il parlerait contre le papisme...

Personne ne vint.

— Remporter la victoire sur un ennemi de ce genre cause toujours du plaisir, écrivait, à ce propos, Mgr Grandin ; mais j'avoue, cependant, que mon cœur de Missionnaire n'est pas entièrement satisfait...

En partant, il laissait, en effet, l'ennemi dans la place. Durant l'absence de leur pasteur, ses ouailles bonnes, mais faibles, ne subiraient-elles pas l'influence délétère de la présence du ministre de l'erreur ?

N'était-il pas à craindre que ces pauvres sauvages seraient incapables de résister à de si puissantes séductions, et tomberaient dans l'indifférence ?

Hélas ! ces craintes, déjà si motivées, s'accentuèrent, durant les années suivantes.

De plus en plus, le fort Simpson devenait la citadelle du protestantisme. Grâce à la faveur du chef-traiteur et de ses commis, la plupart Écossais, et tous sectaires, le ministre avait pu élever un joli temple, orné de belles boiseries et de lustres venus d'Angleterre ; mais les Pères n'avaient jamais pu y obtenir la concession du moindre oratoire.

Beaucoup de sauvages, influencés par les autorités fanatiques de l'endroit et endoctrinés par le ministre, se montraient peu enclins à

écouter les enseignements des Missionnaires, quand ceux-ci y venaient pour un séjour forcément limité, deux ou trois fois l'an.

Un tiers cependant constituaient une exception consolante, et avaient de meilleures dispositions. Malheureusement, vu les circonstances, les Pères ne pouvaient demeurer assez longtemps, pour consolider la foi de leurs néophytes, et les prémunir contre tous les dangers qui la menaçaient.

Le 1er août 1884, le P. de Kérangué, après une visite à divers postes. et, en particulier, au fort Simpson, écrivait, après avoir parlé des péripéties de ces interminables voyages :

— Telle est notre vie errante, ou, pour mieux dire, notre vie apostolique. Nous avons en main, et nous jetons aux vents du ciel la semence du bien futur : solitudes, travaux incessants, privations nombreuses, distribution de la parole divine, telle est notre part dans le champ du Père de famille... A Dieu il appartient d'envoyer la rosée céleste. Nous attendons cette fécondité des prières des amis de Dieu, qui ont à cœur le salut des âmes les plus abandonnées... Ici, au fort Simpson, le petit Paris du Mackenzie, je suis trop souvent, hélas ! la voix qui crie dans le désert... Ici, Satan a bâti sa forteresse aux sept tours... Pour les renverser, il faudrait un Jean-Baptiste, ou les trompettes de Jéricho !... Je fais, pourtant, quelque peu de bien ici. Les Indiens, soi-disant protestants, s'apprivoisent peu à peu, malgré les calomnies des prédicants anglais. Ces pauvres sauvages commencent à s'apercevoir que nous n'avons ni queue, ni cornes, comme on le leur avait dit, et que nous sommes les Missionnaires des pauvres, comme des riches... Surtout, une chose les frappe : c'est que nous multiplions nos soins auprès des malades, que les prédicants anglais délaissent... Priez pour que le bien que je fais ici augmente, et que nos catholiques eux-mêmes professent leur croyance avec plus de courage, en face des ennemis de notre foi.

Grâce au zèle des Missionnaires, le bien augmenta, et prit de solides racines. Le P. de Kérangué finit par obtenir, des officiers de la Compagnie, une assez jolie maison qui lui servit de logis et de chapelle. Il conserva ainsi à la vraie foi plus de la moitié des sauvages.

Quand on songe aux libéralités des ministres protestants, qui, soutenus par l'or des sociétés bibliques, achetaient les âmes plus qu'ils ne les convertissaient ; quand on songe aussi à la morale facile de leur système qui autorisait même la polygamie, si chère à tous les sauvages, on trouvera certainement admirable que les Oblats, par de simples visites passagères, aient pu conquérir au catholicisme plus de la moitié de cette population, sans lui faire des largesses que leur extrême pau-

vreté ne leur permettait pas, et en la maintenant dans la pratique fidèle des austères devoirs de la vie chrétienne, tels que les a prêchés Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur de l'humanité !...

A ce signe, on distingue les vrais pasteurs des mercenaires !...

Missionnaire visitant un campement de sauvages, sur les bords du Mackenzie, en été.

§ 3

Au fort des Liards.

S'il est relativement aisé de se rendre de la Providence au fort Simpson, car on n'a qu'à descendre le Mackenzie et à laisser emporter sa barque par le courant du fleuve géant, il est bien plus difficile d'arriver du fort Simpson au fort des Liards, situé à plus de trois cents kilomètres vers l'ouest, au confluent de la rivière du même nom et de la rivière Noire, *Black river*. Il faut, en effet, remonter la rivière aux Liards, qui se précipite des sommets des montagnes Rocheuses, et dont le courant très rapide oppose une vive résistance à l'action des rameurs.

Pour triompher de cet obstacle, quatre hommes et quelquefois huit sont attelés comme des bêtes de somme, et tirent la barque. Ils marchent péniblement, au milieu des branches entrelacées, sur des pierres coupantes, ou dans la boue et dans l'eau, jusqu'à la ceinture.

Sur un long parcours, la rivière est bordée de côtes qui n'ont pas moins de cent cinquante à deux cents mètres de hauteur. Pour peu

qu'il pleuve, il se produit des éboulements affreux. Alors c'est comme par miracle qu'on échappe à la mort, sous une avalanche de boue, de terre et de rochers.

Le premier prêtre catholique qui visita ce poste, fut le P. Gascon, en 1858. Il y fonda une Mission qu'il dédia à l'archange saint Raphaël.

Mgr Grandin y vint, au mois d'août 1861. Beaucoup de sauvages y étaient réunis, non pour accueillir l'Évêque qu'ils n'attendaient pas, mais pour se mettre en rapport avec les traiteurs et faire avec eux leurs échanges.

Ce fut, pour eux, une surprise d'autant plus agréable qu'elle était moins prévue. Tous, en baisant l'anneau du prélat, répétaient le mot : *merci*, *merci*, mot qu'ils avaient emprunté au français, pour exprimer plus vivement leur joie.

Plusieurs avaient revu le P. Gascon, l'année précédente : mais d'autres rencontraient, pour la première fois, un ministre du Dieu vivant.

Pendant douze jours, Mgr Grandin leur prêcha ; puis, en partant, il leur laissa le P. Gascon, qui devait passer tout l'hiver au fort des Liards, pour continuer, développer et raffermir le bien déjà accompli.

Quand, après le départ du P. Gascon, le ministre protestant, au printemps de 1862, essaya de conquérir la place, les sauvages ne l'écoutèrent pas ; mais, afin de lui manifester le mépris qu'ils avaient pour lui, prédicant marié, « l'homme d'une femme », comme ils disaient, « et non l'homme du Grand Esprit », ils lui adressèrent, d'un air moqueur, la proposition suivante :

— Ecoute, nous prierons avec toi, et nous embrasserons ta religion, mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est que tu donneras tes filles comme épouses à nos petits garçons...

Pour acheter leurs âmes, le ministre consentait bien à leur offrir du tabac, du thé, du sucre et autres bonnes choses... mais donner ses chères filles en mariage à leurs affreux sauvageons !... Ah ! cela, non, par exemple !... Quelle effronterie de la part de ces misérables !... Il comprit, du reste, l'allusion à son propre mariage et se mordit les lèvres.

Ces excellentes dispositions des sauvages se maintinrent, et s'améliorèrent même, d'année en année, surtout quand un Père put établir là sa résidence permanente ; mais ce ne fut qu'en 1868.

A cette époque, la maison que les Pères avaient construite, n'avait encore ni portes, ni fenêtres, ni plancher, ni cheminée.

La chapelle, attenante à la maison, plaisait cependant beaucoup aux sauvages qui la trouvaient très jolie.

Au mois de juin 1875, Mgr Clut, après sa visite pastorale au fort des Liards, écrivait dans son *Journal :*

— Tous les Indiens de Saint-Raphaël, sauf un, sont maintenant baptisés. Voilà donc une chrétienté formée, en dépit des efforts du protestantisme, grâce à Dieu et aux Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Du fort des Liards, les Pères firent des excursions au fort Halket, situé à l'ouest, à plusieurs jours de voyage.

A l'automne de 1861, le P. Gascon y alla le premier. Jamais, auparavant, on n'y avait vu un prêtre catholique.

Mais quelles fatigues et que de périls de tout genre, pour atteindre ces parages reculés et inexplorés !...

D'abord il fallut, pendant deux jours, suivre la rivière aux Liards ; puis, s'engager dans la rivière du fort Halket, justement surnommée la « rivière au Courant fort ». Elle est très étroite, pleine de rapides et très dangereuse. On est souvent obligé de traîner les barques à l'aide d'un câble très solide pour qu'il ne soit pas brisé.

A certains endroits, on se trouve enfermé entre quatre rochers énormes, très rapprochés l'un de l'autre. On appelle ce redoutable passage la *Porte de l'Enfer.* Un peu plus loin est le *Portage du Diable.* Tout cela est sinistre...

Entre ces hautes rives, chaque coup de rame produit un bruit sourd qui, s'en allant de rocher en rocher, et répercuté par des échos multiples, cause vraiment le frisson...

Quelquefois, pour échapper au danger imminent de mort, aux endroits où les rapides présentent des difficultés insurmontables, on en est réduit à grimper vers le sommet de montagnes très escarpées, avec la crainte fondée de rouler, à chaque instant, par suite d'un faux pas, de rocher en rocher, jusqu'à la rivière qui bouillonne, au fond de précipices affreux... Toute chute serait mortelle.

Après tant de fatigues et de périls, une déception attendait le P. Gascon, quand il toucha enfin le but. Les sauvages qu'il allait évangéliser, pressés par la faim, avaient dû partir... Impossible de découvrir leur trace...

Ce fâcheux contre-temps ne découragea pas le vaillant apôtre. Malgré tant de dangers précédemment et inutilement courus, il revint, au printemps de 1862. Arrivé le 29 avril, il fonda une Mission qu'il dédia aux Saints-Anges.

Les sauvages qu'il rencontra, et qui habitaient ces parages, appartenaient à la tribu du *Mauvais Monde.*

Ce nom, qui semblait de triste augure, leur avait été donné, cependant, gratuitement et sans raison aucune, car ils n'étaient pas plus méchants que d'autres, au contraire... Ils écoutèrent attentivement la parole du prêtre. La semence divine jetée dans leur cœur produisit des fruits, et ils donnèrent des consolations à leurs Missionnaires.

§ 4

Fort Nelson.

A trois cents kilomètres au sud du fort des Liards, se trouve le fort Nelson, sur la rivière de ce nom, affluent de la rivière des Liards. Pour aller de l'un de ces forts à l'autre, il ne fallait pas moins de dix à douze jours d'un voyage difficile et dispendieux.

Le P. Grouard visita le fort Nelson en 1868. Il catéchisa les sauvages, fit trente-quatre baptêmes, dédia cette Mission à saint Paul, et y retourna en 1869.

Trois ans après, le P. de Kéranguć reprit ces visites. Il y alla, en 1872 et en 1873.

La distance et certaines circonstances ne permirent pas à ces Missionnaires, pourtant si zélés, d'y revenir plus souvent.

L'évangélisation y était donc à peine commencée, quand Mgr Clut vint y passer tout le mois de mai de l'année 1875. Après plusieurs semaines de catéchismes et de prédications, il put conférer le baptême à treize adultes. Sept furent admis à la première communion, et huit furent confirmés.

C'étaient les prémices d'une Mission qui ne prendrait de sérieux développements que lorsqu'un Père pourrait y être établi à demeure. Ce vœu ne devait se réaliser que quelques années plus tard.

Le 31 décembre 1880, le P. Lecomte écrivait de cette Mission :

« Notre fête de Noël a été bien belle. Les catholiques y ont tous pris part. Même les protestants ont voulu y assister. Pour donner une plus grande solennité à la cérémonie, et, à défaut d'harmonium, j'ai exécuté quelques morceaux sur ma guitare, avant la Messe. Cette musique aurait fait rire ailleurs... Ici, elle a ravi toute l'assistance. J'ai prêché en anglais et on m'a fort bien compris.

Après le P. Lecomte, le P. Gourdon résida à la Mission de Saint-Paul et s'y dévoua, non sans succès.

§ 5

Au fort Wrigley (1).

Le 14 août 1858, le P. Grollier était arrivé à la Grosse Ile, *Big Island*, située près de l'extrémité occidentale du Grand lac des Esclaves, et y avait jeté les bases d'une Mission qu'il mit sous le patronage du Saint-Cœur de Marie.

Durant les années suivantes, plusieurs fois les Oblats la visitèrent ; mais ils n'y eurent jamais de résidence fixe.

Quand ils eurent fondé la Mission de la Providence, qui n'en était pas éloignée, ils crurent préférable de transporter ce centre d'évangélisation, de la Grosse Ile au fort Wrigley, à deux cents kilomètres au nord du fort Simpson, sur les rives du Mackenzie, et on le mit également sous le patronage du Saint-Cœur de Marie.

Mais ce poste n'eut jamais grande importance. Trop peu de sauvages le fréquentaient, à cause de la difficulté qu'ils avaient de se procurer, dans les alentours, les choses les plus indispensables pour leur subsistance.

Il fut donc toujours considéré comme un poste secondaire, tantôt desservi par les Oblats de résidence au fort Norman, et tantôt par ceux qui s'occupaient du fort Simpson. Ils y accomplirent, en face du protestantisme arrogant, la même œuvre de préservation pour les sauvages et leur maintien dans la vraie foi.

§ 6

Au fort Norman.

Près de l'endroit où le déversoir du Grand lac des Ours se jette dans le Mackenzie, se trouve le fort Norman. En poussant sa première excursion apostolique jusqu'à l'Océan Glacial arctique, le P. Grollier, en 1859, salua ce poste au passage, mais sans pouvoir s'y arrêter plus d'un jour. Il y baptisa, néanmoins, une dizaine d'enfants, et le confia à la protection de la séraphique sainte Thérèse, dans l'espérance d'y fonder bientôt une Mission.

Durant l'été de 1860, il vint y demeurer deux mois, du 5 juin au 30 juillet, et assit solidement les bases de la Mission nouvelle. Il y retourna, au mois de juin 1861.

1. Voir les cartes des pages 218 et 292.

Au mois de janvier 1862, Mgr Grandin y vint, à son tour. Dans son *Journal*, il nous décrit les difficultés de la route :

— Vous ne sauriez croire la peine que nous avons eue, pour arriver à cet endroit. Il nous fallut plus de deux heures pour faire ce qui, en d'autres circonstances, n'eût pas demandé dix minutes. La jonction des deux cours d'eau rendait la glace plus dangereuse, là, que partout ailleurs. Vous auriez dit une foule de petites montagnes que nous ne pouvions gravir qu'à *quatre pattes*, et qu'autant de précipices séparaient, les unes des autres.

Au milieu de tant d'obstacles, on n'avait d'autre lumière, même en plein midi, que celle du crépuscule d'un soleil qui n'osait se montrer au-dessus de l'horizon.

Les chiens avaient brisé le traîneau, et les hommes leurs raquettes contre ce plancher de glace si accidenté. Pour comble de malheur, la nuit surprit les voyageurs dans ce mauvais pas. Désireux d'éviter le danger d'être engloutis dans les crevasses, parfois béantes, ils voulurent se rapprocher des rives ; mais elles étaient de véritables remparts dont la hauteur et les aspérités eussent fait reculer le plus agile et le plus courageux des soldats alpins. On dut se contenter de s'en approcher le plus possible, en marchant d'un glaçon à l'autre.

C'est ainsi, au milieu de toutes sortes de dangers, qu'on arriva à l'emplacement du fort Norman. Mais, alors, il était désert et abandonné, car la Compagnie venait de transférer ce poste, cent trente kilomètres plus loin, près des ruines de l'ancien fort Franklin, sur les bords du Grand lac des Ours, d'où il ne devait retourner vers le Mackenzie que dix ans plus tard.

Il fallut donc encore, pour arriver au nouveau fort, plusieurs jours d'un voyage que les rigueurs du froid rendirent extrêmement pénibles.

— Mon occupation continuelle pendant le trajet, raconte Mgr Grandin, fut de me frotter le nez et la figure pour les empêcher de se geler ; mais je dus renoncer, pour cette opération, à retirer mes mains de leurs épaisses mitaines en peau d'ours, car elles se seraient elle-mêmes gelées. Mon nez et mes yeux étaient trois sources abondantes qui me couvraient la figure de glace. En m'essuyant avec mes mitaines, l'eau pénétra dans le poil, s'y gela, et fit que bientôt elles ne donnèrent plus de chaleur à mes mains. Je me battais les flancs et multipliais mes efforts, pour ramener la chaleur dans mes doigts, sans pouvoir y réussir.

Le courageux Évêque arriva enfin au nouveau fort, mais à moitié gelé. Sa présence surprit chacun. On n'aurait jamais supposé qu'il pût venir en cette saison. Son séjour ne fut pas sans résultat heureux pour les sauvages et les employés de la Compagnie qu'il admit aux sacrements.

Ce Grand lac des Ours, encore plus considérable que le Grand lac des Esclaves, n'a pas moins de deux cent cinquante kilomètres de long, et deux cents kilomètres de large. Il est très profond.

Du mois d'octobre à la mi-juillet, il est couvert d'une couche de glace dont l'épaisseur varie de deux mètres à quatre mètres au large. On peut même dire qu'il est constamment embarrassé par les glaces, car, si la débâcle survient à la mi-juillet, elle se prolonge jusqu'en septembre, et n'est pas terminée, quand se forment les nouvelles glaces d'automne.

Entouré, d'un côté, par des steppes immenses et arides qui s'étendent à perte de vue, et, de l'autre, par des rochers granitiques qui constituent le fond de son excavation ; balayé par de terribles tourmentes qui enfouissent littéralement le fort de traite et ses dépendances, sous des masses d'une neige impalpable et fine comme les cendres volcaniques, il est, au sommet du plateau arctique, un des plus tristes séjours qu'on puisse imaginer.

Mais ces déserts sont pourtant des réservoirs de vie, et comme une terre nourricière pour un vaste district, par l'extraordinaire quantité de rennes qui s'y rencontrent. Rien d'étonnant donc que l'homme les parcoure ; qu'il y demeure, même en hiver, et surtout en hiver, car c'est alors que la chasse est plus rémunératrice. On tue, chaque hiver, plusieurs milliers de ces animaux.

Pourtant, quelle patrie peu digne d'envie ! La température y est plus rigoureuse que sur les bords du grand fleuve. Elle y descend jusqu'à plus de cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro.

Pendant l'été de cette même année 1862, le P. Grollier, déjà malade, tenta une nouvelle expédition apostolique à Sainte-Thérèse. Les forces, hélas ! trahirent son courage, et il dut rentrer à la Mission de Good Hope où était sa résidence.

Mais le P. Gascon y revint, au mois d'octobre 1862, et au mois de février 1863, avec l'intention d'y rester jusqu'au mois de juin, et d'y faire construire une maison d'habitation.

La mort du P. Grollier, survenue le 4 juin 1864, eut pour conséquence l'interruption, pendant deux ans et demi, des visites régulières.

En 1866, le P. Petitot en fut chargé, et s'en acquitta avec zèle, pendant plus de six ans, jusqu'en décembre 1872. Il avait réussi à construire une modeste maison.

Quand le fort de traite fut ramené sur les rives du Mackenzie, la Mission Sainte-Thérèse le suivit dans cette nouvelle transmigration ; mais on garda simultanément le poste du Grand lac des Ours qui continua, lui aussi, à être visité régulièrement.

En 1876, l'évangélisation de ces deux postes fut confiée au P. Ducot. Il s'y dépensa, pendant de nombreuses années, avec un dévouement admirable, poursuivant les sauvages nomades dans leurs campements mobiles, l'hiver comme l'été. Grâce à la générosité de son frère, orfèvre à Lyon, la pauvre chapelle du fort Norman possède des vases sacrés

Le P. Ducot.

très riches, de toute beauté, et vraiment dignes d'une splendide cathédrale.

Sauf quelques exceptions, les sauvages se montrèrent bien disposés et répondirent à l'appel de Dieu.

Leur régénération spirituelle s'accomplit, lentement d'abord, puis d'une manière plus consolante ; mais au prix d'extraordinaires fatigues, de privations de tout genre et de souffrances inouïes... Comme il en coûte d'enfanter certaines âmes à la vie divine !...

§ 7

Good Hope.

Tout près du cercle polaire, sur les rives du Mackenzie, à quatorze cents kilomètres au nord du Grand lac des Esclaves, à quatre mille huit cents de Saint-Boniface, et à plus de sept mille kilomètres au nord-ouest de Montréal, est situé le fort *Good Hope.*

Non seulement il avait une importance spéciale, vu le nombre considérable de sauvages qui s'y réunissaient, mais il constituait la dernière étape vers la mer Glaciale, et, par suite, jalonnait la route la plus directe pour pénétrer chez les Loucheux et chez les Esquimaux. La possession de cette place était le gage assuré de conquêtes beaucoup plus étendues.

— Par le fort *Good Hope*, écrivait le P. Grollier, en 1859, nous tiendrons toutes les tribus du Nord ; mais ceux d'entre nous qui s'y rendront, auront à apprendre deux nouvelles langues, complètement différentes de l'esclave et du montagnais.

Les Esquimaux habitaient sur les bords de l'océan Arctique, à l'est du Mackenzie.

A l'ouest, vers le Yukon et l'Alaska, vivaient les Loucheux, ainsi appelés, parce que la plupart étaient affectés de strabisme. Perpétuellement en guerre avec les Esquimaux, ils en massacraient le plus qu'ils pouvaient surprendre. Les parents de ceux-ci ne tardaient pas à redemander, avec usure, dent pour dent, œil pour œil, et tête pour tête.

Depuis longtemps, pressé par son zèle ardent, le P. Grollier souhaitait s'élancer vers ces contrées lointaines. Il n'aurait pas voulu que les ministres de l'erreur y parussent avant les apôtres de la vérité.

Un ministre protestant à *Good Hope !* Oh ! non, écrivait-il. Ce poste a quelque chose de si attrayant pour nous ! Il est si reculé dans le nord que, pendant trente-cinq jours, en été, le soleil ne s'y couche point ; mais, pendant bien plus de temps encore, la nuit n'existe presque pas, car elle n'est, avant et après cette période, qu'un long crépuscule lumineux. Si nous y allions, notre chère Congrégation aurait la gloire d'avoir fait saluer, la première, la croix par cet astre, alors sans déclin. Ces jours sans nuit ne sont-ils pas un peu l'image du ciel éclairé par l'éternel Soleil ?... Nous planterons, sur ces contrées étranges, le signe auguste de notre Rédemption... La croix triomphante, brillant d'une lumière supérieure, éclairera ces peuplades infortunées, et leur apprendra l'amour ineffable du divin Sauveur pour les hommes.

Au mois d'août 1859, le P. Grollier s'embarqua donc pour *Good*

Hope, avec l'intention de s'y installer, fermement résolu à annoncer, de là, l'Évangile jusqu'aux plus lointains confins du monde habité.

Il ne devait pas en retourner. Cinq ans plus tard, il mourrait, jeune encore, épuisé par les fatigues, les souffrances et les privations. Mais il aurait creusé un sillon profond, à travers les régions arctiques, et jeté une semence surnaturelle qui produirait des fruits abondants de salut.

A l'instar de saint François-Xavier, le P. Grollier, toujours avide de nouvelles conquêtes, laissait à d'autres le soin de continuer les œuvres qu'il avait commencées. Dès qu'elles paraissaient fondées assez solidement, il allait ailleurs en établir d'autres. Le nord l'attirait invinciblement. On peut le considérer non seulement comme un soldat d'avant-garde dans l'armée de l'apostolat, mais aussi comme un éclaireur envoyé au loin pour explorer le terrain, et indiquer le chemin à suivre.

Qu'il est terrible, pourtant, ce climat de l'Extrême Nord sous lequel, par amour de Dieu et des âmes les plus abandonnées, avait résolu de vivre, jusqu'à son dernier soupir, cet héroïque pionnier de l'Évangile, né dans le midi de la France, sur les rives enchanteresses de la Méditerranée aux flots d'azur, miroitant, toute l'année, sous la lumière étincelante d'un soleil toujours radieux !...

Si, dans ces contrées lointaines, l'été, avec son soleil si longtemps sur l'horizon, n'est pas dépourvu d'un certain charme, l'hiver, avec sa nuit qui dure depuis le 30 novembre jusqu'au 13 janvier, c'est-à-dire pendant un mois et demi, est excessivement rigoureux. Le mercure gèle, de bonne heure, dans les éprouvettes, et, pour juger de l'extraordinaire abaissement de la température, il faut se servir du thermomètre à alcool.

Quoique construit dans un site abrité contre les vents du nord, le fort *Good Hope* est fréquemment exposé à des froids de cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro. Dans le voisinage, on enregistre des froids de cinquante-cinq à cinquante-six degrés, et, un peu plus au nord, au fort Anderson, par exemple, de soixante à soixante-cinq.

— Ce froid terrible, écrivait plus tard un de nos Missionnaires, est plus redoutable que le loup affamé des steppes, ou l'ours gris des montagnes. Si vous n'êtes constamment sur vos gardes, il vous saisit immédiatement, à votre insu, pour vous mordre profondément, et vous faire des blessures mortelles.

Durant plus des trois quarts de l'année, la neige couvre tout de sa teinte uniforme. Les arbres grêles en sont chargés, et plient sous le

fardeau, comme des vieillards sous le poids de l'âge ; beaucoup éclatent et se fendent, de haut en bas, avec un bruit retentissant.

Les nombreux lacs de ces régions sont pris par les glaces près de onze mois, ou plutôt ils n'en sont jamais complètement débarrassés.

A cette latitude, le printemps est inconnu, car les saisons intermédiaires n'existent pas. L'été se réduit donc à peu de chose. Dans les derniers jours de mai, il neige encore abondamment, et tout est glacé. En août, déjà, les feuilles tombent ; en septembre, il neige ; et, en octobre, les rivières sont gelées, malgré l'impétuosité de leur cours.

Si l'on se rapproche davantage de la mer Glaciale où flottent perpétuellement des montagnes de glace, l'été n'est plus que de quelques jours, souvent très frais.

Quand on sort, par des températures simplement de quarante à cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro, la respiration devient sifflante. Elle produit un bruit aigu, semblable à celui d'une baguette que l'on agiterait vivement dans l'air. La barbe, sous l'haleine tiède, se couvre de givre et même de glaçons, au point de ne faire avec eux qu'une masse compacte. On a bien de la peine à se libérer de ce fardeau. Rarement on y réussit sans s'écorcher douloureusement, et laisser quelques poils à la bataille. Il se forme aussi, parfois, de ces malencontreux glaçons sur les sourcils et les cils.

Arrivé à *Good Hope*, le 31 août 1859, le P. Grollier, suivant son habitude bien digne d'un Oblat de Marie Immaculée, s'empressa de consacrer à sa céleste Mère cette Mission qu'il venait fonder si loin de tout pays civilisé.

Le nom anglais, *Good Hope*, lui suggéra le vocable à choisir. Il l'appela donc Notre-Dame de Bonne-Espérance. Ce titre n'exprimait-il pas exactement le motif qui lui avait fait entreprendre un si long voyage : le désir ardent et l'espérance de conquérir à Jésus-Christ ces vastes contrées jusqu'aux rivages de la mer Glaciale ? Les commerçants, fondateurs de ce poste si reculé, l'avaient nommé *Good Hope*, dans l'espoir d'y trouver la fortune. A son tour, le Missionnaire l'appelait Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans l'espoir de procurer à une foule d'âmes la lumière éternelle, dont l'Immaculée Vierge est la Mère : *Æterni Luminis Mater.*

Son espoir ne fut pas déçu, et, dès ses premières prédications, il fut assuré d'un remarquable succès.

Très mortifié, il vivait pauvrement, mais se dépensait sans compter.

Dieu voulut, plusieurs fois, en intervenant, récompenser son dévouement et féconder son zèle. Des faits mystérieux, qu'on ne pouvait con-

fondre avec de simples coïncidences, impressionnèrent profondément les sauvages, et donnèrent une singulière puissance à sa parole.

Aussi, moins de deux ans après son arrivée, le P. Grollier, au mois de mai 1861, pouvait écrire au Supérieur général :

« Tous nos sauvages veulent, maintenant, appartenir à notre sainte religion. Ce n'est pas à dire que tous en observent les commandements, comme ils le devraient. Hélas ! le cœur humain est partout le même, avec ses passions et ses inconséquences. La lutte entre l'esprit et la chair se retrouve ici, comme ailleurs, et plus encore peut-être... Quelques-uns, je n'en disconviens pas, continuent à mal vivre, et n'ont pas le courage de briser les liens qui les attachent au vice ; mais, même au milieu de leurs plus grands égarements, ils respectent la religion. Nul ne la croit inutile, et, si la mort les guette, ils s'empressent de réclamer le prêtre, soit pour lui demander le baptême, ou, s'ils l'ont déjà reçu, pour lui faire une confession, où ils se gardent bien de cacher aucune faute. Bien plus : sont-ils trop loin pour que le prêtre ait le temps d'arriver, ils ne craignent pas de s'imposer les plus douloureuses pénitences pour suppléer au sacrement.

Au mois d'octobre 1861, Mgr Grandin vint faire sa visite pastorale à *Good Hope*. Il décrit dans son *Journal* ce qu'était l'installation du P. Grollier et de son compagnon, le P. Séguin :

« — J'entrai dans leur logis... La grande pauvreté que je constatai partout, m'émut profondément. On m'offrit la seule chaise qu'il y eût, et eux s'assirent sur des caisses... Voulez-vous que je vous fasse connaître cette superbe demeure, devenue par ma présence palais épiscopal ?... Elle est faite de troncs d'arbres, que le Fr. Kearney, au moment où je débarquai, était occupé à enduire de boue pour la bousiller. Il n'eut que le temps de se laver les mains et le visage, puis de s'avancer de quelques pas, pour me demander de le bénir... Cette maison a sept mètres de long et six de large. Elle sert en même temps d'église, de salle des exercices, de salle de récréation, de réfectoire, de dortoir, de cuisine et d'atelier de travail : c'est un véritable *omnibus*.

Pour tout mobilier, il n'y avait qu'une table boiteuse et une vieille chaise données par charité, un banc, quelques caisses et une horloge.

Les lits ne prenaient pas une large place. On s'étendait, chaque soir, sur le plancher, enveloppé dans une couverture qu'on enlevait, le matin.

Au coin de la maison, une échelle branlante, façonnée par le P. Séguin, servait à monter au grenier, où se gardaient la bourse et les provisions de la Mission.

Cette bourse consistait en quelques pièces d'indienne, plusieurs

douzaines de mouchoirs de coton et quelques mètres de drap, pour les échanges.

Les provisions se composaient de viande sèche et de poisson salé, plus vingt livres de farine et autant de *pemmican*.

Pour ne rien dissimuler de ces immenses richesses, confessons qu'il y avait encore en réserve, mais seulement pour les très grandes fêtes, quatre ou cinq livres de thé, de sucre et de riz.

Quelques mois à peine avant l'arrivée de l'Évêque, cette splendide habitation laissait encore passer et la pluie et le vent. On dut refaire la toiture.

En septembre 1865, Mgr Faraud, à son tour, y fit une visite pastorale, durant laquelle il constata les progrès de l'évangélisation et les améliorations matérielles :

- Les sauvages ont été enthousiasmés, écrit-il. Pendant les huit jours que j'ai passés au milieu d'eux, ils ont été très exacts à se rendre aux exercices de la Mission. Le dimanche, je chantai une messe pontificale qui fit une vive impression sur leurs âmes. La mitre attirait leurs regards ; ils s'inclinaient instinctivement à tous les mouvements qu'ils me voyaient faire... Nos Pères sont, maintenant, bien installés à *Good Hope*. Je ne crains pas de dire que c'est notre meilleure Mission dans le Mackenzie. Ils y possèdent une habitation fort commode, une petite chapelle intérieure embellie par les pinceaux du P. Petitot, et ils ont déjà élevé la charpente d'une église destinée à être la merveille du pays...

L'année suivante, au mois de septembre 1866, le P. Petitot donnant la Mission à *Good Hope*, écrivait à Mgr Faraud :

- Touchés de la grâce, les sauvages ont manifesté des dispositions excellentes. Il y a des coups de grâce prodigieux, de véritables miracles...

De son côté, le P. Séguin écrivait au prélat :

— Jamais je n'avais vu nos sauvages aussi bien disposés. Pendant toute la durée des saints exercices, ils ont été d'une régularité parfaite. Rien n'était capable de les arrêter : la pluie, le mauvais temps, la maladie, la distance, tout cela n'était rien pour eux. Quand une raison majeure les avait empêchés d'assister à une réunion, ils venaient chercher leur nourriture spirituelle à un autre moment, parfois jusque bien tard dans la nuit. Nous pouvons dire sans hésiter : le doigt de Dieu est là... Comment parler autrement, quand on songe que plusieurs d'entre eux, il y a quelques années à peine, étaient des cannibales dévorant leurs propres enfants !...

Ces bonnes dispositions se maintinrent, et le nombre des catholiques ne cessa d'augmenter.

Huit ans plus tard, dans une lettre du 3 juin 1874, le P. Séguin témoigne de leur fidélité aux pratiques religieuses, de leur amour pour la prière, de leur désir de recevoir les sacrements.

Good Hope. — Chapelle et dépendances.

— Sans doute les sacrifices à accomplir sont nombreux ici, ajoutait-il, sous forme de conclusion ; mais je suis toujours heureux de ma vocation de Missionnaire et du lot qui m'est échu : je ne changerais pas pour tout l'or du Pérou.

Le 6 février 1879, le P. Séguin écrivait à Mgr Clut :

– Au printemps dernier, il y a eu à *Good Hope* plus de monde qu'il n'y en a eu, de mémoire d'homme ; aussi ai-je eu de l'ouvrage plus que jamais. Notre chapelle ne pouvait contenir qu'un tiers de mes gens. Le dimanche, je disais deux messes. J'ai entendu de nombreuses confessions, et j'ai eu plus de cent cinquante communiants.

Deux ans plus tard, le 30 mai 1881, le P. Séguin écrivait à Mgr Clut ces lignes si édifiantes :

- Dans votre dernière lettre, vous me paraissez bien affecté des tristes événements qui se passent en France, des décrets d'expulsion

contre les religieux et de la fermeture, par les persécuteurs, de toutes nos maisons dans la mère-patrie. Vous semblez redouter, pour nos Missions, un contre-coup qui amènerait la diminution de nos allocations... Permettez-moi de remonter votre courage... Quand même nous devrions endurer encore plus de privations que par le passé, qu'importe ?... J'espère bien que nous pourrons, avec la grâce de Dieu, supporter cet accroissement de misère... Dieu est tout puissant : ne sommes-nous pas ses serviteurs et ses ministres ?

Pendant le Carême, on avait eu, à *Good Hope*, la prière en commun, chaque soir, plus, trois fois par semaine, une lecture pieuse avec commentaire. Les gens du fort assistaient très exactement à ces réunions. Le mois de saint Joseph fut également bien célébré.

La Mission du printemps avait été très suivie. La chapelle ne désemplissait pas.

— Je suis plus content encore que les années précédentes, ajoutait le P. Séguin. Je reste au confessionnal tout le temps que les instructions me laissent disponible. J'ai entendu environ huit cents confessions...

En 1889, le P. Grouard ayant été chargé par Mgr Faraud de visiter, en son nom, les Missions du Mackenzie, arriva à *Good Hope*, le 18 juillet de cette année.

Dans une lettre, quelques semaines plus tard, il relatait ses impressions :

Good Hope. — Intérieur de la chapelle.

— *Good Hope*, écrivait-il, est une Mission charmante, surtout en été, où son soleil qui se couche à peine, éclaire et réchauffe admirablement cette nature presque polaire. La chapelle, quoique en bois, est un véritable bijou d'un effet surprenant. Un sénateur du Canada, M. Hardisty, inspecteur de la Compagnie, vint la visiter, avec M. Comsell, chef du district, et le Révérend Reeve, ministre anglican : ils en étaient émerveillés. Ces messieurs ne s'attendaient guère à trouver, sous le cercle arctique, une décoration si riche, si élégante et si variée. Le P. Petitot y consacra un vrai talent d'artiste, et le Fr. Ancel compléta la chapelle, en y faisant une allonge, ornée aussi de panneaux de peintures, surtout d'un beau tabernacle et d'un joli baldaquin, sous lequel une belle statue de la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus sur le bras, attire les regards et les cœurs. Elle mérite bien le nom de Notre-Dame de Bonne-Espérance, *Good Hope !*

Selon le témoignage du Père visiteur, tous les sauvages étaient catholiques.

— Quelques-uns, remarquait-il, laissent encore à désirer, me dit-on. Mais il faut bien que le Missionnaire ait quelque souci. Autrement il se croirait en paradis, même sous les glaces du pôle !...

§ 8

Au fort Mac Pherson.

Durant l'été de 1860, le P. Grollier s'avança à plusieurs centaines de kilomètres, au nord de *Good Hope*, dans le but de porter l'Évangile jusqu'aux extrêmes confins de la terre habitée.

Arrivé au delta du Mackenzie, il pénétra dans la rivière *Peel*, large de plus d'un kilomètre, le dernier de ses affluents, à gauche, dont les nombreux bras s'enchevêtrent tellement avec ceux du grand fleuve, que le courant y éprouve des va et vient continuels. Le tout forme un ensemble de chenaux presque inextricable, enserrant une multitude d'îles et d'îlots, qui se succèdent jusqu'à l'océan Glacial (1).

Sur les bords de la rivière *Peel*, entre le soixante-septième et le soixante-huitième degrés de latitude, et bien au delà du cercle polaire, à quatre cent quatre-vingts kilomètres au nord-ouest de *Good Hope*,

1) La rivière *Peel* fut ainsi nommée par Franklin, en 1826, en l'honneur de Sir Robert Peel, alors ministre de l'intérieur, à Londres. On ne voit donc pas pourquoi les anciens trappeurs canadiens ont traduit *Peel's river*, par rivière Plumée. Il est vrai que le mot *peel* signifie poil. Ont-ils voulu, par cette expression, indiquer l'aspect triste et dénudé de ses rives sans arbres, ni végétation, comme un oiseau plumé est dénudé ?

se trouve le fort Mac Pherson, dans les environs duquel Esquimaux et Loucheux, toujours en guerre, se livraient des combats fréquents.

Par ses prédications, le vaillant apôtre réussit à calmer leurs esprits ulcérés. Le 14 septembre 1860, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, tous les sauvages ayant assisté à la Messe, les deux chefs s'approchèrent de l'autel pour se réconcilier publiquement. Ils joignirent leurs mains dans celles du prêtre.

Quelle n'était pas ma joie ! écrivait le fervent Oblat à Mgr de Mazenod. La croix était le trait d'union entre moi, enfant de la Méditerranée, et les habitants des plages glacées de la mer polaire. La croix avait franchi cette distance immense ! Elle dominait *a mari usque ad mare*. Aussi, ayant donné au chef des Esquimaux, en souvenir de ce beau jour, une grande image du Sauveur crucifié, j'écrivis au bas ces mots de la prophétie qui s'accomplissait à cette heure : *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri*... Les nouveaux convertis ont emporté avec eux des croix, qui sont devenues un objet d'ambition pour tous... Si Dieu me prête vie, je me propose d'aller bientôt moi-même au Yukon et jusqu'à l'Alaska, à travers les forêts de l'Amérique russe.

Le zèle des âmes dévorait le P. Grollier, qui ne doutait de rien, pas même de ses forces physiques, lesquelles, épuisées avant l'âge, devaient le trahir bientôt...

A son retour, plusieurs de ses néophytes l'accompagnèrent jusqu'à *Good Hope*, dans leurs barques légères en peau de baleine. Pour la première fois, un prêtre catholique employait ce mode curieux de locomotion.

Parmi ces convertis, plusieurs étaient naguère des anthropophages, faisant la guerre à l'homme, uniquement pour avoir de la chair fraîche. Même les femmes avaient aidé à tuer les victimes destinées à ces affreux repas : puis, elles avaient dépecé, de leurs mains, les membres sanglants et les avaient fait cuire.

Stupéfait de l'extraordinaire conversion de ces cannibales et de ces mégères qui versaient, maintenant, des larmes au souvenir de leurs crimes, le P. Grollier s'écriait :

Oh ! ineffable puissance de la croix !

Cette Mission du fort Mac Pherson, sur la rivière *Peel*, fut dédiée au Saint Nom de Marie. Le P. Grollier y retourna, l'année suivante, pour confirmer le bien déjà si heureusement commencé ; mais il y souffrit la faim. Tombé malade, il ne put, malgré son grand désir, se mettre en route pour le Yukon.

En 1862, le P. Séguin le remplaça, et les résultats qu'il y obtint, le dédommagèrent largement de ses fatigues et de ses souffrances.

Plusieurs sauvages, ébranlés par les cadeaux du ministre, surtout par le tabac qu'il leur offrait, avaient consenti à aller prier avec lui ; mais leur protestantisme s'évanouit en fumée, aussi vite que le tabac reçu. Ils se donnèrent gratis au P. Séguin, malgré les promesses, les injures, les menaces et les calomnies du prédicant, furieux de voir ses victimes lui échapper.

A cause de la maladie et de la mort du P. Grollier, survenue en 1864, le P. Séguin ne put y retourner qu'au mois de juin 1865. On avait tout lieu de craindre que les sauvages ne finissent par se lasser de ne plus voir le prêtre catholique, et ne revinssent au ministre, surtout à cause des vexations que leur faisait souffrir le chef sectaire du fort, qui mettait tout en œuvre pour les amener à apostasier. Il n'en fut rien heureusement, sauf quelques rares exceptions.

— Mes catholiques sont bien décidés, écrivait, à son retour, le P. Séguin à Mgr Faraud, et l'opposition qu'ils éprouvent semble augmenter leur zèle. Tout bien compté, je crois que, s'il y a dix sauvages protestants, c'est le pis aller. Grâces à Dieu, notre sainte cause est encore triomphante.

Campement de Loucheux, en été, près de la Mission du Saint-Nom de Marie.

Depuis lors, chaque été, le P. Séguin leur donna les exercices d'une Mission. Ces Loucheux devinrent d'excellents chrétiens.

A leur sujet, le P. Séguin écrivait, le 3 juin 1874 :

— Au printemps dernier, j'ai visité, comme de coutume, mes chers Loucheux. Je les ai trouvés aussi zélés que les années précédentes, toujours pleins d'ardeur pour le service de Dieu, et exacts à tous les exercices de la Mission, comme des religieux. Aux instructions il ne manque personne de la population adulte : ce sont, alors, les enfants qui ont le soin des loges. Après la prière des grands, c'est le tour des enfants, et ils regarderaient comme un grand péché de ne pas venir.

Entre temps, la Mission avait été transportée, des environs du fort Mac Pherson, aux bords de la rivière Rouge arctique, autre affluent du Mackenzie.

Dans son Rapport au Chapitre général de 1879, Mgr Clut pouvait confirmer ces bons témoignages en faveur des Loucheux :

— Ils sont dévots, disait-il, et très attachés à notre sainte religion.

En 1890, le P. Grouard, chargé par Mgr Faraud de visiter, en son nom, les Missions de l'Extrême Nord, écrivait :

— Quels braves gens que ces Loucheux !... Je n'ai jamais vu autant de foi, de piété et d'entrain que chez eux !...

CHAPITRE XIV

Sur les rives de l'Océan Glacial Arctique

1865-1892

§ 1

Les Esquimaux.

En 1859, à trois cents kilomètres au nord-est de *Good Hope*, fut construit le fort Anderson, sur les bords du fleuve du même nom, pour la traite des fourrures.

Tout autour ne s'étendent que des terres stériles et nues, vrais déserts parsemés de glaciers éternels, parages chaotiques, plus affreux encore que les steppes horribles encerclant le Grand lac des Ours. On ne peut rien imaginer de plus triste et de plus désolé. Rien ne rappelle davantage la mort et le tombeau.

Les peuplades avec lesquelles la Compagnie de la baie d'Hudson désirait entrer en relations pour l'intérêt de son commerce, étaient les Esquimaux habitant ces régions infortunées, mais surtout les rives de l'océan Glacial Arctique, depuis les innombrables îles et îlots du vaste delta du Mackenzie jusqu'à la rivière *Coppermine* (Rivière Mine de cuivre) et au delà.

Ces indigènes avaient la singulière coutume de se percer le bas des joues, à droite et à gauche de la bouche, pour y introduire des osselets, ou de petites pierres rondes, blanches ou bleues, en guise de bijoux.

Outre leur extrême débordement de mœurs qui constituerait un grand obstacle à leur conversion, on aurait à compter avec leur esprit excessivement soupçonneux. D'une profonde duplicité, prompts à la colère et à la vengeance, très cruels, orgueilleux, voleurs de profession, car le larcin, loin de leur paraître un crime, leur semblait une prouesse, ils furent bientôt regardés, par la plupart des traiteurs, comme le rebut de l'espèce humaine : *most repulsive of the human species.*

Le nom Esquimaux, en langue crise et algonquine, signifie *mangeurs de viande crue.* Ils se nomment eux-mêmes *Innoïts*, c'est-à-dire les hommes par excellence, tant la conviction de leur propre supériorité sur tous les autres, est gravée au plus intime du cœur des peuples, qu'ils soient civilisés, ou les plus grossiers de tous.

Sans être des géants, les Esquimaux ne sont pas d'aussi petite taille que beaucoup l'avaient supposé. Les femmes, cependant, sont au-dessous de la moyenne.

Le genre de vie qu'ils mènent, doit certainement influer sur la couleur de leur peau. Enfermés, une grande partie de l'année, dans leur maison de glace, sans soleil, sans fatigue, ils sont moins cuivrés que d'autres

Esquimau paré de ses affreux bijoux,
et la poitrine labourée de coups de couteau pour faire sortir la maladie.
Cette manière barbare de soigner les malades est une de leurs superstitions
et constitue un de leurs sortilèges.

constamment exposés aux intempéries de l'air, et chez lesquels la misère et les privations de tout genre produisent des effets surprenants. Nos Missionnaires ont vu des sauvages du nord devenir presque aussi noirs que les nègres d'Afrique, à la suite de jeûnes rigoureux au milieu des frimas, quand leur manquent presque entièrement les ressources de la chasse et de la pêche.

Pendant la belle saison (si on peut l'appeler belle dans ces hautes latitudes, où l'été est si frais et si court), les Esquimaux habitent des huttes construites en bois de grèves emportés par le courant des fleuves, car, sur leurs plages désertes, aucun arbre ne peut croître.

Durant l'hiver, à défaut de bois et de pierre, ils se servent de quartiers de glace, en guise de matériaux ; et d'eau froide, sur le point de se geler, en guise de ciment. Par leur ingéniosité la glace se transforme ainsi en logis semi-sphériques, à l'intérieur desquels règne trop souvent une malpropreté repoussante, mais qui, par la transparence de leurs parois, laissent entrer, comme des plaques de cristal, la lumière du dehors.

Ces habitations originales, ou *iglous*, protègent contre les vents, les tempêtes et les rigueurs excessives d'un très dur climat, à nul autre semblable.

On ne saurait trop admirer comment la divine Providence donne aux Esquimaux, ainsi qu'aux autres hommes, en toutes circonstances et en tous pays, la faculté de dominer les obstacles, en apparence insurmontables, que la nature révoltée sème sous leurs pas.

Un peu de mousse et la chair des phoques, ou des baleines, suffisent à ces peuplades farouches, pour maintenir leur santé prospère, prolonger leur vie, et les mettre à l'abri de souffrances intolérables, qu'on croirait inévitables dans ces pays affreux.

La chair du phoque, ou de la baleine, nourrit la famille qui la mange crue, et se revêt de leur peau. L'huile de phoque, ou de baleine, alimente la lampe, dont la mèche consiste en un peu de mousse placée sur une pierre, ou sur le sol glacé. Cette huile nauséabonde est leur seul luminaire, bien triste et bien imparfait. C'est aussi leur seul combustible.

Pour se procurer du feu, les Esquimaux, à l'aide d'une sorte de rouet, font tourner très rapidement une baguette de bois dur, dans un morceau de bois tendre et inflammable.

Ils groupent leurs *iglous*, ou maisons de glace, en villages, dans les endroits où la pêche du phoque, ou de la baleine, leur promet une subsistance abondante ; dans le cas contraire, ils s'isolent les uns des autres.

Les interminables hivers qu'ils ont à subir, les forcent à plus de prévoyance que les autres sauvages. Cette dure nécessité et les dangers que crée chez eux la lutte pour l'existence, leur ont valu une habileté extraordinaire et un courage à toute épreuve, pour saisir toutes les occasions et toutes les chances de la pêche, si difficile sur la mer Glaciale.

On est surpris de leur adresse à préparer le cuir. Ils réussissent parfaitement à lui assurer une grande souplesse, et à le rendre imperméable au point qu'ils en font des canots, *kayaks* et *umiaks*, extrêmement

précieux : les premiers, effilés, pour la course ; les seconds, plus larges, pour le transport du matériel.

Ces *kayaks* sont très légers : l'Esquimau en porte facilement un sur son épaule. Ils sont, de plus, insubmersibles. Le pêcheur s'y installe, ou plutôt, s'y enfonce jusqu'à la ceinture, et s'y attache, au moyen de larges bandes très flexibles, façonnées avec les intestins de la baleine, et fixées à la seule ouverture, très étroite, ménagée au milieu du pont. Dès lors, cet homme semble ne constituer qu'un seul être avec son canot, fermé hermétiquement, de toutes parts, et, ainsi équipé, il ne craint pas d'affronter les plus redoutables tempêtes.

Esquimau dans son kayak.

En effet, les vagues écumantes pourront se précipiter avec furie, secouer en tous sens le frêle esquif comme un fétu de paille ; le recouvrir entièrement, lui et le pilote, sans que celui-ci soit, le moins du monde, exposé au danger de se noyer. L'embarcation, un instant submergée, remonte promptement à la surface, continue sa marche en avant, à l'assaut des ondes mugissantes, et s'élance, à de grandes distances, loin du rivage.

Pour la chasse des animaux terrestres, ces sauvages se construisent de curieux traîneaux de glace que tirent leurs infatigables chiens, et qu'ils conduisent avec une incomparable maîtrise.

Malgré toutes ces qualités physiques, les Esquimaux, nous le répétons, sont d'insatiables voleurs. Ils croient avoir droit à tout ce que possèdent les étrangers, et déploient autant de finesse que d'effronterie à dérober, puis à cacher tout ce qui excite leur convoitise. Sous ce rapport, ils égalent, s'ils ne les dépassent, les plus habiles pick-pockets, ayant opéré, ou opérant encore, dans les centres populeux des plus brillantes civilisations antiques et modernes.

§ 2

Premières tentatives d'évangélisation chez les Esquimaux de l'Est.

Dans les derniers jours du mois de février 1865, le P. Petitot, sur les ordres de Mgr Faraud, quittait *Good Hope*, pour une excursion au fort Anderson, dans le but de prendre contact avec les Esquimaux de l'est, et poser les bases de leur future évangélisation.

Cette première course apostolique dans ces parages reculés fut des plus pénibles. Le vaillant Missionnaire n'en rapporta que beaucoup de fatigues, et quelques faibles espérances sur les dispositions problématiques de ces farouches païens.

Sans se décourager de ce premier échec, et toujours d'après les ordres du vicaire apostolique, il repartit, le 25 octobre 1865, pour le fort Anderson, où il arriva le 2 novembre.

La rougeole l'y avait devancé.

Assez inoffensive pour les blancs, cette maladie contagieuse est, presque dans tous les cas, mortelle pour les sauvages qui en sont attaqués, parce que, dès l'éruption des boutons, ces infortunés, négligeant les avis qu'on leur donne, se dépouillent de leurs vêtements, s'exposent à l'air froid, et se roulent tout nus dans la neige, pour éteindre le feu qui les dévore.

En moins de six semaines, par suite de ces imprudences, de sept à huit cents Indiens, sur une population de cinq à six mille âmes, avaient payé leur tribut à la mort.

Les survivants, épouvantés d'une si effrayante mortalité, étaient, en outre, très aigris contre les blancs, auxquels, dans leur ignorance et leur douleur, ils attribuaient la cause de tant de maux.

— En de si tristes circonstances, écrivait le P. Petitot, je n'ai pu que baptiser quelques enfants et un adulte à l'agonie. Ce sont là, pour le ciel, les prémices de la nation esquimaude. Le peu que j'ai réussi à faire pourrait être considéré comme un double échec, si l'on se plaçait uniquement au point de vue humain. Mais nous savons qu'il faut semer dans les larmes, pour récolter dans la joie.

Une autre difficulté surgissait, pour rendre encore plus aléatoire l'évangélisation des Esquimaux.

La Compagnie de la baie d'Hudson, ne retirant pas assez de profit du fort qu'elle avait construit en ces régions si reculées, soit à cause de son grand éloignement et du manque de communication par eau, soit à cause de la faible quantité et de la mauvaise qualité des fourrures fournies par les Innoïts, pensait à laisser définitivement le fort Anderson, dans le courant de l'année suivante.

Comment, alors, serait-il possible d'atteindre ces brebis perdues ?

Retourné, malgré tant d'obstacles, au fort Anderson, le P. Petitot écrivait :

— Fuyant devant la maladie, les Esquimaux n'ont plus reparu, et il ne faut pas songer à s'aventurer, avec un blanc, ou même un Peau-Rouge, dans leurs déserts sans arbres. Eux seuls ont reçu de la Providence le talent de se réchauffer sans feu, et ils possèdent seuls le secret de pouvoir vivre, au milieu des glaces perpétuelles de ces climats. Les explorateurs des mers arctiques ont été obligés de les imiter, et la civilisation a dû se plier aux cruelles exigences de cette vie sauvage, au lieu de l'élever à elle... Donc, sans eux pour me conduire et m'aider, je ne trouverais qu'une mort certaine et sans utilité... Que Dieu bénisse ces pauvres Innoïts !...

§ 3

Dans le delta du Mackenzie, chez les Esquimaux de l'ouest.

Le fort Anderson ayant été abandonné par la Compagnie de la baie d'Hudson en 1866, les Missionnaires tournèrent leur zèle vers les Esquimaux de l'ouest, établis dans les nombreuses îles formées par le vaste delta du Mackenzie. On les disait, du reste, animés de meilleures dispositions, et on avait lieu d'espérer que les efforts tentés pour les amener à la foi chrétienne, ne seraient pas sans résultats.

Durant l'été de 1867, le P. Séguin se rendit chez eux, et fut assez bien reçu.

— Pour qu'il y ait quelque espérance de les convertir, écrivait-il, le 3 août 1867, à Mgr Faraud, il faudrait se fixer à l'endroit où ils se réunissent pour la pêche de la baleine, et où ils prolongent leur séjour. En hiver, c'est presque impossible de les évangéliser, car ils se partagent en une foule de petits groupes, éparpillés à de grandes distances.

Cette appréciation favorable émise par le P. Séguin était, ce semble, un peu trop optimiste. Le P. Petitot étant venu, l'année suivante, écrivait, le 24 juin 1868, au T. R. P. Fabre, Supérieur général :

— D'après ce que je vois et j'entends, chaque jour, depuis une quinzaine, je doute que ces pauvres Innoïts veuillent recevoir, pour le moment, la lumière que nous leur apportons de si loin.

Afin d'offrir le moins d'appât possible à leurs convoitises, il n'avait emporté qu'un bagage très mince. Une petite cassette de cinquante centimètres de longueur contenait tout son avoir, c'est-à-dire des filets de pêche, quelques livres de prières, et, pour payer sa nourriture un peu de tabac, seule monnaie agréée par ces hommes si étranges.

Des Loucheux, déjà bons catholiques, qu'il rencontra, en descendant le Mackenzie, le supplièrent de ne pas aller chez les Esquimaux qui, non seulement, affirmaient-ils, le dépouilleraient de tout, mais, en outre, par leur férocité, mettraient en péril sa propre vie.

Croyant ces recommandations excessives et sans fondement, le P. Petitot continua sa route, en canot, avec deux serviteurs de la tribu des Peaux-de-Lièvres. Il se dirigea ainsi vers la tête du delta constitué par quatre branches principales, qui se subdivisent en une multitude de canaux secondaires.

Entré dans le chenal occidental, il le trouva, quoiqu'on fût au commencement du mois de juin, obstrué de banquises qui se déplacèrent ensuite, et vinrent cerner presque entièrement sa fragile embarcation.

Ce ne fut ni sans peine ni sans danger, qu'il réussit à conduire son canot d'écorce, au milieu de ces masses mouvantes et mugissantes, à la force desquelles s'ajoutait encore celle d'un courant très rapide.

La nécessité le contraignit d'aborder à un rivage détrempé par la crue des eaux, et jonché de glaçons qui avaient littéralement haché de petits saules, seuls végétaux du delta avec quelques sapins.

Il dut prendre son repos sur une boue glacée, n'ayant d'autre couche que quelques branches de ces saules rabougris et humides.

C'était minuit, le soleil brillait encore au-dessus de l'horizon, et le passage du soir au matin fut l'affaire d'un instant. L'astre du jour ne s'assombrit pas ; mais, comme par enchantement, sa couleur rougeâtre devint subitement dorée : ce n'était plus le soir, c'était le matin !

Après avoir dormi quelques heures, le Missionnaire s'engagea dans l'inextricable labyrinthe d'îles et de chenaux, où jamais les Loucheux n'ont le courage de s'aventurer, et où les Esquimaux sont rois et maîtres.

Pour reconnaître leur route dans ce dédale, ces sauvages ont élevé, aux extrémités des îles, un, deux ou même trois *mais*, ou sapins dépouillés d'une partie de leurs branches. Les Loucheux n'ont rien compris à ce muet langage ; mais les blancs en ont découvert le secret. Un chenal, à l'entrée duquel ne se montre qu'un *mai*, est une impasse ; la présence

de plusieurs *mais* indique, au contraire, que le chenal offre une route sûre et un débouché dans une des quatre branches du fleuve.

L'arrivée du P. Petitot chez les Esquimaux du delta fut un gros événement pour ces êtres dégradés, farouches et très soupçonneux.

Que vient faire ce blanc parmi nous ? se demandaient-ils, inquiets.

Il vient pour manger de la baleine, ou du marsouin, disaient les uns.

Oh ! et aussi pour chasser le phoque, ajoutaient les autres.

— Peut-être nous donnera-t-il du tabac...

Non ! ne le croyez point : c'est un *an-rékok*, un sorcier. Prenons garde... il peut nous procurer la mort, sans même nous toucher... seulement en prononçant quelques paroles mystérieuses que lui seul connaît...

- Dans ce cas, s'il s'approche trop de nous, il aura affaire à notre *tsavi-ratsiark*, le coutelas qu'une main esquimaude sait toujours manier habilement, au moindre danger.

Telles étaient les dispositions édifiantes de ceux que le P. Petitot venait évangéliser.

Dès le premier jour, on essaya de lui voler tout ce qu'il possédait.

Deux Esquimaux chez lesquels il était allé loger, en invoquant les lois de l'hospitalité et en leur promettant une grande récompense, le défendirent.

Chez les Esquimaux, en effet, l'hospitalité donne droit à l'inviolabilité : c'est un véritable tabou qui protège corps et biens.

Mais, quand le P. Petitot voulut reprendre son voyage, en laissant emporter son canot par le courant de la branche occidentale du Mackenzie, ce fut une grande joie pour les Esquimaux. Ils pourraient, maintenant, le voler à l'aise, puisqu'il ne serait plus sous la sauvegarde de ses deux protecteurs. Une flottille de kayaks se lancerait à sa poursuite, et l'entourerait de toutes parts pour l'empêcher de s'échapper ; on ferait main basse sur tout son avoir, et, pour peu qu'il résistât, on l'aurait vite couvert de blessures et jeté au fond de l'eau.

C'est ce qui serait immanquablement arrivé, si ses deux protecteurs n'avaient consenti à naviguer à ses côtés, pour lui continuer leurs bons offices.

Quelques jours après, un violent ouragan ayant éclaté et brisé des filets de pêche tendus par les Esquimaux, ceux-ci se précipitèrent vers le P. Petitot, l'accusant d'avoir, lui-même, déchaîné cette furieuse

tempête, et le sommant, sur un ton impérieux, de la faire cesser au plus tôt.

— Ceci n'est point en mon pouvoir, répondit le Missionnaire ; Dieu seul est le maître des éléments.

Une réponse aussi sage ne les convainquit pas. Ils secouèrent la tête, lançant, à droite et à gauche, de sombres regards, et laissèrent entendre que leurs soupçons contre le P. Petitot et leur défiance à son égard allaient grandissant.

— C'est un mauvais sorcier, se dirent-ils... C'est notre ennemi... Il nous veut du mal... Tâchons de nous en débarrasser, sans plus tarder...

A partir de ce moment, ils ne le perdirent plus de vue.

Une nuit, tandis que la plupart dormaient, quelques-uns le surprirent écrivant dans son canot. Il n'en fallut pas davantage pour augmenter leurs soupçons en les aggravant.

Souvent ils l'avaient trouvé remuant les lèvres en récitant son bréviaire... Évidemment toutes ces paroles, adressées à un être invisible, n'étaient que des maléfices contre eux... Nouveau grief et non des moindres...

Un orage terrible se formait sur la tête du P. Petitot... Il s'en aperçut, et offrit avec joie sa vie pour la conversion de ces pauvres gens, plus égarés encore que coupables.

Entre temps, ses bourreaux joignaient la raillerie aux menaces.

— Il fait bien froid, lui disait, en ricanant, un Esquimau de haute stature et taillé en hercule ; mais, courage ! Encore un petit bout de chemin, et tu n'auras plus froid...

— Tu me parais avoir faim, ajoutait un autre ; mais, ce soir, tu n'auras plus faim, je t'assure...

Une foule d'autres lui parlaient sur le même ton, en lui répétant qu'ils avaient d'excellents couteaux bien tranchants, et que ces couteaux précieux étaient leurs meilleurs amis...

Ses deux protecteurs étant partis pour la chasse, on prit occasion de cette absence momentanée, pour le fouiller de pied en cap, et lui enlever les armes, dont on le supposait abondamment fourni.

On ne découvrit rien, pas même un simple canif, ce qui causa un profond étonnement !... une véritable stupéfaction !...

— Quel homme extraordinaire, se disait-on... Et quelle audace de se risquer parmi nous ainsi désarmé !... Puis, voyez comme il est calme ; comme il est toujours souriant... C'est évidemment un sorcier plus puissant que tous les autres... Il est trop sûr de lui-même... Sans cela il ne serait pas venu de si loin, n'ayant pour se défendre que les paroles mystérieuses qu'il ne cesse de marmotter, en lisant dans son livre... Prenons garde à nous...

Cette singulière persuasion et la crainte salutaire qu'elle leur inspira, furent cause que leur surveillance, si rigoureuse jusqu'alors, se relâcha peu à peu... Ils ne se souciaient pas de s'exposer, de trop près, à de si redoutables maléfices...

Ayant deviné leur tactique, mais sans paraître s'en apercevoir, le P. Petitot, profitant d'un moment favorable, lança son canot en sens contraire, remonta le courant du fleuve, et réussit à échapper à leurs desseins perfides.

Me voici revenu près du P. Séguin plus tôt que je ne le pensais, écrivait-il, le 1er juillet 1869. Je vois s'évanouir de nouveau mes espérances de convertir ces pauvres Innoïts... Que Dieu veuille bien ne pas l'imputer à mes péchés !... Je suis parti, le cœur brisé, de n'avoir pu faire autre chose pour l'évangélisation de ce peuple, que de semer quelques enseignements touchant l'existence de Dieu, la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'immortalité de l'âme, la vie future et l'éternité des peines.

Mais toutes ces vérités, pour la prédication desquelles nous entreprenons de tels voyages, n'ont été accueillies qu'avec des éclats de rire... Le Créateur semble pour eux ce qu'est le petit Poucet ou Barbe-Bleue pour les enfants de nos pays.

Que Dieu veuille bien donner sa grâce à ces infidèles qui, assurément, ne la méritent guère, car ils ne sont qu'un ramassis de voleurs et de cyniques libertins éhontés... D'autres sauvages ont des mœurs déplorables ; mais, du moins, ils se cachent pour se vautrer dans la fange... eux, sans pudeur aucune, étalent leurs turpitudes au grand jour...

Tant de dangers et de souffrances, en apparence stériles, n'arrivaient pas, néanmoins, à décourager le P. Petitot. Il ne resta pas longtemps à *Good Hope*, avec son compagnon, l'excellent P. Séguin. Espérant mieux réussir auprès d'une autre tribu esquimaude, il s'engagea, de nouveau, dans le vaste delta du Mackenzie, mais, cette fois, en descendit la branche orientale.

Afin d'éviter des redites, nous ne décrirons pas, en détail, cette troisième expédition. Ce furent les mêmes péripéties, les mêmes scènes romanesques, les mêmes soupçons de la part des Esquimaux, les mêmes menaces de mort contre le vaillant Missionnaire, les mêmes craintes puériles de ses prétendus maléfices.

Mêmes ruses pour s'emparer de sa personne, afin de le faire passer de vie à trépas.

— Embarque-toi dans mon *umiak*, lui dit un chef, sur le ton d'une hypocrite amitié. Tu seras, là, tranquille, et tu pourras dormir.

— J'ai mon canot, répondit le Père qui ne gardait aucune illusion

sur ces protestations de dévouement ; j'ai mon canot, et je n'ai pas sommeil.

— Mais tu seras fatigué, car nous allons voguer, toute la nuit.

— Ainsi ferai-je.

— Mais nous n'accosterons pas pour prendre nos repas.

— Je mangerai dans mon canot.

— Mais il fait eau, ton canot...

— Non, il a été regommé à neuf.

Dépité, le chef se tourna vers ses compagnons et leur dit :

— Rien à faire pour le moment, car il ne veut pas dormir.

Telles étaient leur lâcheté et la crainte de ses maléfices que, malgré leur force et leur supériorité numérique, bien qu'ils fussent vingt contre un, ils n'auraient pas osé l'attaquer, à moins qu'il ne fût endormi.

S'ils n'eurent pas le courage de le tuer, ils eurent, du moins, celui de le voler. Ils pillèrent son canot, et lui prirent tout, excepté ce qu'ils considéraient comme des *médecines*, c'est-à-dire des sortilèges : tels étaient son bréviaire et ses manuscrits qu'ils n'auraient su utiliser, et qui leur semblaient un danger perpétuel pour eux.

Après ce bel exploit, ils s'enfoncèrent dans leurs kayaks, et, à grands coups d'aviron, disparurent, en un clin d'œil.

– Désormais, écrivait le P. Petitot, à l'issue de cette expédition encore infructueuse, je dois attendre qu'ils aient appris à nous connaître, et qu'ils n'aient plus peur de nous... Je me vois le retour chez eux fermé pour un temps, à cause de leurs stupides préjugés. Ils voulaient purement et simplement me tordre le cou... me juguler, en un mot. Leur idée bien arrêtée est celle-ci : Tuons-le, avant qu'il nous tue !...

L'heure d'évangéliser fructueusement les Esquimaux, n'avait pas encore sonné !

Dieu ne demande pas le succès, ni le triomphe, mais la bonne volonté... Il est plus indulgent que les maîtres de la terre : l'intention droite et généreuse suffit à ses yeux.

§ 4

Autres essais.

Après une interruption forcée de huit années, le P. Petitot repartit de *Good Hope*, le 5 juin 1877, pour reprendre contact avec ces intraitables Esquimaux.

Il n'alla pas les chercher au fond de leur repaire, dans le dédale des nombreux chenaux du vaste delta du Mackenzie ; mais il se mit en ralation avec ceux qui, pour la traite de leurs fourrures, remontaient la rivière Peel et s'avançaient jusqu'au fort Mac Pherson.

La fréquentation des Loucheux catholiques avait diminué en ceux-ci les anciens préjugés, les craintes et les soupçons à l'égard du prêtre. Ils s'approchèrent donc de lui et lui amenèrent leurs malades, en demandant des médicaments : actes de confiance qu'ils n'auraient jamais osé se permettre jadis.

De plus, ils manifestèrent leur désir de se faire instruire des vérités de la foi chrétienne... Cette démarche était-elle sincère ? ou plutôt hypocrite et intéressée ? Cachait-elle une arrière-pensée ?... celle de recevoir des présents, dont ils se montraient toujours avides ?...

On pourrait le croire, à en juger par les résultats négatifs !...

Quand l'heure de la Providence sonnerait-elle ?...

En 1889, le P. Lefebvre fut destiné par Mgr Faraud à l'œuvre de la conversion des Esquimaux, aussi infidèles que par le passé.

Il partit pour son champ d'action, en compagnie du P. Grouard, alors visiteur des Missions de l'Extrême Nord.

Ce que le Père visiteur raconte, dans son Rapport officiel, montre bien que les Esquimaux étaient toujours les mêmes :

— En descendant le Mackenzie, écrit-il, nous rencontrâmes une flottille de barques esquimaudes se dirigeant vers la mer. Nous ouvrîmes de grands yeux, vous pensez bien ; mais bientôt nous vîmes de plus près ceux qui les montaient, car ils ne tardèrent pas à nous cerner de toutes parts.

Le premier qui se présenta à mes regards, à la proue de son *umiak*, était un homme assez âgé, chauve, avec une touffe de cheveux sur le front, visage rebondi, air souriant, membres charnus, forte corpulence, enfin un type de Roger Bontemps, qui me laissa une impression assez favorable.

Mais les jeunes gens, dans leurs légers *kayaks*, entourant notre esquif, fouillant partout sans vergogne, me firent assez l'effet de voleurs de grand chemin, toujours prêts à dévaliser les passants.

Heureusement, nous avions pris la précaution de mettre notre bagage sous clef. De plus, notre guide loucheux était une vieille connaissance, et parlait assez la langue des Esquimaux, pour leur inculquer un certain respect de nos personnes et de notre propriété.

Je ne garantirai pas que, sans lui, notre barque n'eût été livrée au pillage... Malgré leurs demandes, nous refusâmes de rien leur donner, excepté au brave homme dont je vous ai fait le croquis, et qui semblait être vraiment ami de notre guide, en raison de quoi j'autorisai ce dernier à lui offrir une petite poignée de thé qui fut reçue avec un grand *matchi*, c'est-à-dire « merci » prononcé à l'esquimaude.

Nous nous tirâmes ainsi de leurs mains, sans trop de frais...

Un autre groupe d'Esquimaux, campés un peu plus loin, leur fit un accueil moins déplaisant.

Laissons encore la parole au P. Grouard :

— Nos Loucheux catholiques nous disaient que les Esquimaux nous apprécient, maintenant, de cette façon : « Le ministre protestant est un homme comme le commis de la Compagnie et comme nous-mêmes ; mais les Pères sont *les fils du Soleil...* »

Cependant, continue le P. Grouard, tout fils du Soleil que nous soyons, nous ne pouvions les éclairer beaucoup, ne sachant pas leur langue. Nous commençâmes donc, le P. Lefebvre et moi, par étudier avec ardeur. Les Esquimaux, du reste, qui venaient nous voir par curiosité, nous indiquant les divers objets à leur portée, nous donnaient les mots correspondants, tout ravis de nous les entendre prononcer correctement... Je pris goût à cette étude... Je vous avouerai même que je me suis cru assez avancé en esquimau, pour oser composer deux cantiques. J'en ai chanté un, plusieurs fois, et, je crois, à la grande édification de mes auditeurs qui ne m'ont pas ménagé leurs approbations, en me répétant : *nakoyork*, c'est-à-dire : c'est bien, c'est beau, c'est bon...

Le temps de la grâce, il me semble, approche pour ce peuple... Mais il faudra à leur Missionnaire une charité, une patience, une prudence, un dévouement plus qu'ordinaires. Le secours d'en haut est nécessaire pour cela, et je vous prie de le demander.

Ce qui est le plus à craindre, c'est la venue des baleiniers américains, qui déjà se sont approchés des bouches du Mackenzie, et qui ne se privent pas de vendre quantité de liqueurs enivrantes aux Esquimaux : ceux-ci ne peuvent qu'en faire un abus déplorable...

Il y a, là, peut-être, une ruse du démon pour mettre obstacle à la conversion de ces malheureux. Mais la prière est plus puissante que tous les efforts des hommes pervers et de tous les démons. Aidez-nous donc par vos prières, et demandez-en pour nous le plus que vous pourrez.

Hélas !... Ces craintes du P. Grouard se réalisèrent plus vite que ses espérances...

Trois ans après, dans un Rapport également officiel, il écrivait, à propos des Esquimaux, toujours revêches :

— Le P. Lefebvre sème dans les larmes, et ne voit point encore germer la moisson...

OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
ALASKA
YUKON
MACKENZIE
OCÉAN PACIFIQUE
Cercle polaire
Yukon Fl.
Nulato
Pastolik
Fᵗ Newklukayet
Fᵗ Yukon
Fᵗ La Pierre
Porcupine R.
Bell R.
Fᵗ MacPherson
Sᵗ Nom de Marie
Riv. Peel
R. Rouge Arctique
Fᵗ Anderson
Anderson R.
Fᵗ Good Hope
N.D. de Bonne Espérance
Fᵗ Franklin
Fᵗ Norman
Sᵗᵉ Thérèse
Mackenzie Fl.
Fᵗ Wrigley
Sᵗ Cœur de Marie
Fᵗ Simpson
Sacré-Cœur
Providence
Grand lac des Esclaves
Dawson
Klondike R.
Fᵗ Liard
Sᵗ Raphaël
Riv. Noire
Riv. aux Liards
Fᵗ Nelson
Sᵗ Paul
Riv. Nelson
Riv. aux Foins
Riv. La Paix
Fᵗ Vermillon
Sᵗ Henri
Riv. Athabaska
Nativité
R. des Esclaves
Fᵗ Smith
Sᵗ Isidore
Fᵗ Résolution
Sᵗ Joseph
Yellowknife R.
R. des Couteaux jaunes
Riv. Coppermine R.
Mine de cuivre
0
250
500 Km
65
60
70
130
125
120
115
110

CHAPITRE XV

Au Yukon

1861-1873

§ 1

Premières excursions vers l'Alaska.

Comme nous l'avons raconté plus haut, les Loucheux qui fréquentaient le fort Mac Pherson, et ceux qui habitaient dans la vallée de la rivière *Peel*, avaient écouté la voix des Oblats de *Good Hope*, et s'étaient convertis au catholicisme.

Mais d'autres tribus de la même peuplade s'échelonnaient à l'ouest, sur un millier de kilomètres, jusqu'au fort Yukon, situé au confluent du fleuve de ce nom et de la rivière *Porcupine*, ou du Porc-Épic, dans le territoire de l'Alaska, à l'intérieur du cercle polaire.

Entraîné par son zèle dévorant qui ne reculait devant aucun obstacle, le P. Grollier, en 1861, voulut porter les lumières de la foi à ces malheureux, assis encore, suivant la parole de la Sainte Écriture, dans les ténèbres et les ombres de la mort.

Ses forces physiques, déjà profondément ébranlées par des fatigues surhumaines, le trahirent en chemin, et il ne put aller que jusqu'au fort de la Maison de Pierre, *Pierre's House*, qui s'élève au milieu des montagnes Rocheuses. Il y posa les bases d'une Mission qu'il dédia à saint Barnabé, le fidèle compagnon de l'apôtre saint Paul.

Immense fut son regret de n'avoir pu atteindre le fort Yukon. Il savait, en effet, qu'un ministre protestant, avec l'appui du commis de ce fort, très sectaire, se proposait d'introduire et de répandre ses erreurs dans les environs.

C'était précisément le même ministre que les prédications des Oblats de *Good Hope* avaient forcé d'abandonner les régions de la rivière *Peel*, et qui voulait se dédommager de ce retentissant échec, en agissant sur un autre théâtre, où il était sûr d'être soutenu par celui qui, en ce lieu, possédait l'autorité.

Le P. Séguin résolut de le poursuivre et de lutter avec lui, pied à pied, pour lui arracher les âmes que ce prédicant voulait attirer à l'hérésie et conduire dans les chemins de la perdition.

Au commencement du mois de juin 1862, le vaillant Missionnaire partit de *Peel's river*, et arriva, le 17 juin, à *Pierre's House*, après plusieurs jours d'une marche fatigante à travers des montagnes escarpées et des rivières impétueuses, ayant été, en outre, tout le temps, dévoré par des nuées de moustiques.

— Jamais je n'ai vu chemin pareil, écrivait-il, le 20 juillet 1862. On est dans l'eau, depuis le premier jour jusqu'au dernier... Dans la plaine, comme sur les montagnes, ce sont toujours des marais... Pas un sentier battu, de sorte que l'on ne pose jamais le pied d'aplomb. Il y a douze rivières à traverser. A quatre d'entre elles, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture. Le courant était si fort, qu'on était obligé, pour n'être pas entraîné par lui, de former la chaîne et de marcher en file, à la queue leu leu, en se tenant tous par les mains. Grâce à cette disposition, le premier éprouvait, seul, la résistance du courant en le remontant obliquement, et les autres étaient protégés par le premier.

Ainsi s'avançait la caravane, à travers les eaux mugissantes.

Une sauvagesse faillit s'y noyer. Étant restée un peu en arrière de son voisin, elle fut renversée par le courant. Ceux qui étaient à ses côtés furent ébranlés par sa chute, mais heureusement ne lâchèrent pas l'imprudente, qui en fut quitte pour la peur et pour un bain forcé.

— Tout ceci n'est encore rien, continue le narrateur, comparé à ce que font souffrir les maringouins et les moustiques. Ils sont si nombreux, dans ces parages, qu'ils obstruent la vue pendant le jour, et empêchent de fermer l'œil pendant la nuit. En arrivant au fort, j'avais une tête comme une courge et les doigts comme des saucisses, tellement ces petits animaux m'avaient mordu... Si vous avez, mon cher Père, quelques novices qui aient soif de mortifications, vous n'avez qu'à les envoyer ici, ils seront, je pense, satisfaits. Mais il ne faut pas que ce soient des résolutions éphémères, car chaque jour amène ses mortifications, et, quelquefois, elles sont si multipliées qu'on ne sait par où commencer.

Malgré les fréquentes distributions de tabac que le ministre fit aux sauvages, le zèle du P. Séguin ne fut pas sans résultat. Les Indiens ne se gênaient pas pour dire, même à haute voix, que, s'ils aimaient beaucoup le tabac du ministre, ils n'aimaient pas du tout le ministre lui-même.

Le 23 septembre, le P. Séguin arrivait au fort Yukon. Comme la température s'était sensiblement rafraîchie à cause de la saison avancée, il avait dû marcher, des journées entières, dans des marais dont l'eau était presque glacée, dormant ensuite, la nuit, sur une couche de neige,

après avoir eu beaucoup de peine à trouver quelques petites branches de saule, pour faire dégeler ses vêtements et sa nourriture. Mais les maigres flammes de ce feu ne suffisaient pas à réchauffer son corps transi de froid.

Dans les environs du fort Yukon, vivaient de douze à treize cents Indiens ; mais, à l'arrivée du P. Séguin, une quarantaine seulement étaient réunis. Les autres, disséminés dans les bois, ne devaient venir qu'au printemps. Le Missionnaire fut donc contraint, par cette circonstance, à passer tout l'hiver au fort Yukon, pour les attendre et essayer de les évangéliser.

C'était la première fois qu'un prêtre catholique paraissait dans ces contrées lointaines.

Néanmoins, beaucoup de ces sauvages avaient déjà vu des popes russes. Quelques-uns de ceux-ci n'étaient qu'à six jours de marche, mais ils ne s'étaient jamais dérangés pour venir jusqu'au fort Yukon.

En outre, les sauvages qui avaient eu l'occasion de les rencontrer, avouaient ne pas les comprendre. En effet, les ministres des diverses sectes et des églises schismatiques ne daignent pas se donner la peine d'étudier les langues des sauvages, pour les instruire vraiment. Que leur importe ?... Pourvu qu'ils soient confortablement logés, bien nourris et grassement payés, le reste, même le salut éternel de ceux qu'ils prétendent évangéliser, leur est parfaitement indifférent.

Une seule chose leur tient au cœur : empêcher l'extension du catholicisme. Pour cela ils multiplient les cadeaux aux sauvages et les calomnies, même les plus noires, contre les prêtres.

Au commencement, les indigènes sont séduits par ces présents et ébranlés par ces calomnies ; mais ils finissent toujours par mépriser ces prédicants de mensonge. Ceux qui continuent à se montrer leurs disciples ne le font que par intérêt et nullement par conviction.

Les popes russes n'avaient pas eu le courage d'entreprendre un voyage de six jours de marche, pour se mettre en contact avec ces brebis perdues ; mais le P. Séguin, au milieu d'obstacles de tout genre, n'avait pas hésité à faire un voyage, à pied, de trente-deux jours, pour apporter la lumière divine à ces âmes abandonnées.

Que de fois, dans les autres Missions, les sauvages avaient opposé ce zèle incomparable des Missionnaires à l'apathie coupable, disons mieux : à la paresse des ministres.

— C'est extraordinaire, disaient-ils, comme les prêtres catholiques sont dévoués, et comme ils apprennent facilement nos langues !... Voici des Pères arrivés depuis une année seulement, et ils parlent déjà notre

langue aussi bien que nous ; tandis que le ministre, après avoir passé cinq ans dans le pays, ne sait pas encore se faire comprendre.

L'hiver passé à Yukon par le P. Séguin fut, cependant, bien dur. Le chef traiteur du poste était, dit-on, le petit-fils de l'Évêque protestant de Toronto et très sectaire. Il logea le ministre chez lui et l'admit à sa table, tandis que le P. Séguin fut logé avec les domestiques, et ne fut autorisé à prendre ses repas qu'avec les derniers des serviteurs.

Pour ce qui le concernait lui-même, le P. Séguin ne s'inquiétait pas de cette humiliation. Il s'en réjouissait, au contraire, y voyant un trait de ressemblance avec le divin Sauveur.

Mais les sauvages, habitués à ne juger que d'après les apparences, conçurent un véritable mépris pour son enseignement. Ils ne voulurent pas l'entendre, et ne répondirent pas à son appel.

Ce fut la principale peine de l'héroïque Missionnaire.

A côté de celle-là, toutes les autres n'étaient rien... mais penser qu'après tant de fatigues, tant de travaux, tant de dangers courus, son ministère était réduit à la stérilité par la malice des hommes, vrais suppôts de Satan, n'était-ce pas une souffrance atroce ?...

Telle fut l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers, quand il vit que son immolation sur la croix serait inutile pour tant d'âmes qu'il venait racheter, par l'effusion douloureuse de son sang précieux.

Le disciple n'est pas au-dessus du Maître...

Heureux ceux que Dieu appelle à une si parfaite ressemblance avec son divin Fils !

L'agonie mortelle de Jésus à Gethsémani fut la source inépuisable des grâces de salut pour des légions innombrables d'âmes.

De même l'agonie intime du Missionnaire, quand il voit son ministère stérile, est, néanmoins, dans le plan de la Providence, une condition, parfois nécessaire, pour la conversion des plus opiniâtres pécheurs.

Par sa miséricordieuse bonté et son infinie puissance, toujours Dieu tire le bien du mal.

Dans ses *Vingt années de Mission*, Mgr Taché, parlant de cette première expédition du P. Séguin en Alaska, s'exprime ainsi :

« Le fort Yukon est sur le territoire russe. Le P. Séguin y fut traité à la cosaque. Il ne goûta pas la moindre consolation, pas le moindre dédommagement d'un long et pénible voyage, à travers les montagnes, sous la bise, lorsque les neiges précoces de septembre glaçaient les torrents, qu'il fallait franchir presque à la nage, au péril de la santé et même de la vie... Puisse le ciel entendre les soupirs du fervent Missionnaire, compter ses peines avec ses souffrances, et donner, plus tard, à ce peuple la grâce d'une réelle conversion !

Reparti du fort Yukon, le 3 juin 1863, le P. Séguin, après vingt et un jours de marche, à travers les mêmes torrents encore à demi glacés, arriva au fort de *Pierre's House*. Il y resta quelques jours, puis se remit en route, et, le 14 juillet, il eut le bonheur d'embrasser ses frères de *Good Hope*, après onze mois de voyage et d'un isolement d'autant plus cruel à son cœur, que l'échec de son zèle avait été plus complet.

En goûtant les joies pures de la vie de communauté, dans cette Mission de *Good Hope*, pourtant encore si pauvre, il s'écria, plusieurs fois :

— Ici, je me crois en paradis !...

Cette exclamation se comprend. Quand on a beaucoup souffert, on sait se contenter de peu !...

§ 2

Nouveaux efforts.

Après une interruption de quelques années que les circonstances mentionnées plus haut rendirent nécessaire, l'évangélisation du Yukon fut reprise.

L'infatigable P. Petitot s'y rendit, durant l'été de 1870.

En quarante jours, ils parcourut deux fois les douze cent cinquante kilomètres qui séparent *Good Hope* du fort Yukon, soit deux mille cinq cents kilomètres pour l'aller et le retour.

— Malgré la déclivité de certaines rivières dont le courant, extrêmement rapide, permettait de faire jusqu'à quatre cents kilomètres en trois jours, écrivait-il, le 1er août, au T. R. P. Supérieur général, tout le monde a regardé ce voyage comme une sorte de tour de force, et je suis moi-même étonné de l'avoir mené à bonne fin, en si peu de temps. Mais je dois avouer, toutefois, que j'y ai eu à souffrir, plus que dans aucune autre expédition de ce genre, de la chaleur et du froid, d'orages incessants et de quasi-naufrages, de la marche forcée à travers les montagnes Rocheuses, de la nourriture, de la vermine et des maringouins, mais surtout des hommes...

Il avait quitté le fort Mac Pherson, sur la rivière *Peel*, le 17 juin. Après avoir traversé cette rivière et une prairie marécageuse d'une dizaine de kilomètres d'étendue, il s'était engagé dans les montagnes Rocheuses.

Successivement il dut escalader neuf rangées de montagnes secondaires, dont les deux principales ne sont qu'une enfilade de pics, de dents gigantesques et d'anciens cônes volcaniques, tous plus hauts les uns que les autres.

Sur les montagnes secondaires sont des plateaux arides où on ne rencontre pas un seul arbre, ni le plus petit arbuste, mais seulement des mousses, des lichens, ou de grosses touffes d'une plante curieuse, lesquelles sont supportées par une tige courte, offrant si peu de solidité que l'on ne peut y poser le pied, sans les faire fléchir. A cause de ce manque de consistance et de ces apparences trompeuses, les indigènes ont donné à ces grosses touffes chevelues et versatiles le nom de *têtes de femmes*... bien peu galants, ni même charitables à l'égard de leurs compagnes, ces sauvages de l'Extrême Nord !...

Les intervalles qui existent entre ces prétendues têtes de femmes étant pleins d'eau et de boue, on en est réduit ou bien à marcher dans la fange tout le long de la route, ou bien à sautiller de tête en tête, c'est-à-dire de touffe en touffe, au risque de se fouler les pieds, et de se faire des entorses très douloureuses qui, pour longtemps, empêcheraient la marche.

Le voyage n'est pas moins pénible dans les mousses, véritables éponges entièrement imprégnées d'eau et de neige fondante.

Ces plateaux sont séparés par de profondes crevasses, analogues aux canons du Mexique et de la Californie, ravins plus ou moins abrupts, au fond desquels coule un torrent.

A leur tour les chaînes des pics sont séparées par des vallées de dix à douze kilomètres de largeur, très profondes, elles aussi, et où serpentent une multitude de petites rivières et de ruisseaux.

En arrière des montagnes secondaires se dressent des sommets couverts de neiges perpétuelles et couronnés de glaciers. Ils sont séparés, eux aussi, par des gouffres dont la seule vue épouvante, et sur les flancs desquels se précipitent, en mugissant, des rivières fougueuses aux nombreux rapides et aux cascades écumantes.

Au fort La Pierre et au fort Yukon, les protestants qui se croyaient, là, les maîtres incontestés, accueillirent fort mal le Missionnaire.

Imaginez, si vous le pouvez, écrivait le P. Petitot, quels n'ont pas été le trouble et la rage de ces gens fanatiques et sans mœurs, quand, après neuf ans, un prêtre catholique s'est de nouveau présenté à eux !... Ils ont mis aussitôt tout en œuvre pour prévenir contre moi les sauvages.. On me répéta ensuite que, si je m'opiniâtrais à rester dans le pays, je ferais connaissance avec le fusil et la rivière. C'était me dire, en termes assez clairs, qu'on se proposait de me fusiller et de me jeter à l'eau.

Cette excursion du P. Petitot n'eut donc pas plus de résultat immédiat que celle du P. Séguin, et toujours pour la même cause.

§ 3

Voyage d'exploration fait par Mgr Clut.

Préoccupé du salut des âmes, si abandonnées dans cette ancienne Amérique russe, passée, en 1867, sous la domination des États-Unis, Mgr Clut, qui croyait avoir la charge et la responsabilité de ces âmes, résolut d'aller lui-même visiter ce pays, en compagnie d'un de ses Missionnaires, qu'il se proposait d'y laisser, à son retour, si les circonstances lui paraissaient favorables à l'évangélisation.

Il partit donc de *Good Hope*, le 14 septembre 1872, avec le P. Lecorre, en canot d'écorce, se dirigeant par le Mackenzie vers la rivière *Peel*.

L'hiver semblait devoir être précoce, cette année.

Le P. Séguin et le P. Petitot n'avaient rien négligé pour dissuader Mgr Clut d'entreprendre un pareil voyage, à l'entrée de la mauvaise saison.

— Tout imprudent qu'on me dit, racontait, plus tard, le P. Petitot, je n'aurais jamais commis un tel acte de témérité.

Mais le digne Mgr Clut, sur les injonctions de sa conscience, allait tenter l'impossible.

D'après son plan, ce voyage devait être si long qu'une année n'y suffirait pas. Donc pourquoi différer ? Passer l'hiver ici ou là, dans l'Extrême Nord, n'est-ce pas même chose ? Le fort Yukon, pour lui, n'était pas le but dernier : ce n'était qu'une étape et simplement la moitié du chemin.

Cependant, le jour même du départ de *Good Hope*, le vent du nord soufflait avec violence, contrariant la marche du frêle esquif. Les avirons, agités par les rameurs, soulevaient déjà de petits glaçons autour de la barque. En outre, la neige tombait fine et abondante.

Nous ne décrirons pas ici les péripéties, les fatigues et les dangers de ce voyage qui ressembla, sous ce rapport, aux deux précédents faits par le P. Séguin et le P. Petitot. Mais à toutes ces misères s'ajoutèrent des souffrances atroces, causées par les terribles rigueurs d'un hiver précoce, toujours si dur dans ces âpres climats, surtout quand, pendant des mois entiers, on n'a pas un toit pour s'abriter, quelques heures au moins.

Plusieurs fois, les voyageurs furent sur le point de mourir de faim, leurs provisions s'étant épuisées, au cours d'un voyage que la lenteur de la marche prolongeait bien plus qu'on ne l'avait prévu.

Au commencement, en effet, les rivières à demi-gelées, plus tôt que de coutume, gênaient le canot dans ses évolutions ; puis, l'arrêtèrent complètement. Néanmoins, la glace n'était pas assez résistante pour

supporter les personnes et les choses. On ne pouvait donc ni avancer, ni reculer : ou bien l'on ne faisait que quelques pas, allant alternativement du centre de la rivière à ses bords, et de ses bords au centre, selon que la glace était plus ou moins épaisse.

Mgr Clut.

Et, encore, l'épaisseur de cette glace variait sans cesse aux divers endroits, suivant que le lit de la rivière se rétrécissait ou s'élargissait.

Pour le premier cas, c'étaient de gros blocs de glace, accumulés dans une confusion inexprimable, les uns sur les autres, et il fallait les tailler à coups de hache pour s'ouvrir un passage. Dans le second cas, la glace devenait de plus en plus mince; on ne pouvait s'y aventurer qu'avec une très grande prudence, au risque de la voir céder sous les pieds, de faire un plongeon dans l'eau très froide, d'être entraîné par le courant et de se noyer.

Avec ces multiples et inévitables retards, le temps s'écoulait, les provisions s'épuisaient à vue d'œil, et la terrible famine apparaissait, guettant ses victimes...

Souffrances inénarrables !...

Le P. Lecorre, qui n'était pas encore habitué à ce genre de vie, tomba malade de fatigue et faillit périr. Bientôt il lui fut très difficile de se tenir debout. On dut le coucher sur un traîneau, tiré par les hommes et par les chiens ; mais souvent les glaçons, accumulés de mille façons capricieuses, empêchaient le traîneau d'avancer, et, alors, le P. Lecorre, malgré son extrême faiblesse, était bien obligé de se mettre sur pied, et de marcher à travers tant d'obstacles et de difficultés.

Enfin, après un mois d'un voyage des plus pénibles, la petite caravane arriva au fort Yukon, le 13 octobre.

Tous étaient plus morts que vifs...

Le fort Yukon était alors la propriété de la Compagnie américaine Hutchinson, Kohl et C^ie^, dont le siège principal était à San-Francisco, et qui possédait la plupart des forts de traite établis dans l'Alaska.

Elle était, en principe, favorable aux Missionnaires, dont elle appréciait les services pour adoucir les mœurs des sauvages avec lesquels elle voulait entrer en relation, dans l'intérêt de son commerce.

De plus, le commis en chef du fort Yukon et ses collaborateurs, fanatiques sectaires, avaient été remplacés par des catholiques.

Pour tous ces motifs, la réception faite à Mgr Clut et à son compagnon, le P. Lecorre, fut des plus cordiales.

— Ils nous ont accueillis, écrit Mgr Clut, comme on accueille de vrais amis après une longue séparation. J'en remercie Dieu. Cette bienveillance de leur part favorisera notre mission auprès des sauvages... On a disposé pour nous les appartements occupés autrefois par les ministres protestants. Ceux-ci, paraît-il, prêchaient une morale des plus faciles. La polygamie, elle-même, n'était pas un obstacle au baptême, que ces bons apôtres accordaient aux méchants comme aux bons. Notre sainte religion aura beaucoup à faire, pour gagner à l'observance d'une morale plus austère ce monde si profondément perverti... Enfin l'œuvre est commencée. Là où régnait l'erreur, nous annonçons la vérité...

Mais l'ivraie, semée si abondamment par l'homme-ennemi dans le champ du Père de famille, n'était pas facile à déraciner.

Deux mois après, Mgr Clut écrivait :

— Quel espoir nous reste-t-il de retirer ces sauvages des liens de

l'hérésie ?... Nous sommes de plus en plus convaincus que, pour les amener à notre sainte foi, il nous faut arriver les premiers parmi eux. Quand à l'ignorance et à l'orgueil naturel des sauvages s'ajoute le fanatisme protestant, ils deviennent inabordables, et leur orgueil se traduit par un pédantisme ridicule. J'en ai fait, et j'en fais encore l'expérience...

En effet, Mgr Clut ajoutait tristement :

Je suis obligé d'avouer que, malgré la sympathie des autorités, nous n'avons rien à faire, ici, durant cet hiver. A part les messieurs catholiques du fort, notre domestique et un petit métis russe, nous n'avons personne auprès de qui nous puissions exercer notre ministère... Quelques sauvages sont d'abord venus assister à nos offices religieux, mais en curieux seulement, et ils ont bientôt cessé d'y paraître. Dans toute ma vie de Missionnaire, je n'ai jamais éprouvé un si cruel mécompte...

D'autres sauvages arrivèrent de deux principaux camps indiens, mais, eux aussi, imbus des plus sots préjugés.

Les ministres protestants leur avaient assuré que les prêtres catholiques étaient de vrais déicides, et les seuls responsables de la mort de Jésus. C'étaient les prêtres catholiques, en effet, qui avaient crucifié le Fils de Dieu. Une preuve incontestable de leur crime abominable était cette grande croix que les Oblats portent à la ceinture, croix dont les protestants ont horreur, car leurs mains sont pures du sang versé.

Bel argument, en vérité, et combien convaincant ! Mais les sauvages n'en demandaient pas davantage !... Quelques paquets de tabac leur avaient fait avaler cette insanité...

En rapportant des calomnies aussi outrageantes qu'elles étaient fausses, Mgr Clut ajoutait :

Et inutile de vouloir détromper ces sauvages entêtés et ignorants. Ils vous répondent, avec un orgueil sans pareil, que vous mentez. Voilà, à peu près, tout ce qu'ils ont appris des ministres protestants... Evidemment nous n'avons pas grand'chose à faire, pour le moment, parmi ces pauvres égarés !...

Les deux Missionnaires prirent donc le parti d'étudier, en attendant, les divers dialectes parlés sur le cours du Yukon.

Dès que se produirait la débâcle des glaces, ils descendraient jusqu'à l'océan Pacifique, pour reconnaître, en passant, les lieux les plus avantageux pour l'établissement de quelques Missions fixes, là où ils verraient le plus d'espérance de faire du bien.

Le 9 mai 1873, la glace du fleuve Yukon commença à se briser ; le 12, la rivière était presque entièrement libre, et, le 15, fête de saint Isidore, patron de Mgr Clut, les Missionnaires se remirent en voyage vers l'ouest.

— Nous descendons le fleuve Yukon, écrit Mgr Clut, et nous parcourons un vaste pays que jamais un prêtre catholique n'a visité. Nous sommes les premiers ministres de Jésus-Christ, venus dans ces régions lointaines... Puisse un si grand voyage n'avoir pas été entrepris en vain !...

En cet endroit, le fleuve avait une largeur de dix à douze kilomètres, et se composait de plusieurs branches entrecoupées d'îles innombrables.

Après trois jours de navigation, le Yukon changea d'aspect, obligé de resserrer toutes ses eaux dans un seul lit, entre des chaînes de montagnes, sur une étendue de plus de deux cents kilomètres.

— Le courant est fort, écrivait Mgr Clut, mais sans rapides. Je ne crois pas qu'il y ait, sur le globe terrestre, un fleuve plus beau et dont la navigation soit plus facile. On dirait que le Créateur l'a placé, dans ces rudes climats, pour en faciliter l'accès aux ouvriers apostoliques...

Vers midi, le 20 mai, ils arrivèrent au fort de Newklukayet, où les employés de la Compagnie américaine les reçurent avec la meilleure grâce du monde.

Tant d'empressement et de témoignages de respect, de la part des employés, fit impression sur les sauvages, qui, d'abord, s'étaient montrés un peu froids.

Après une semaine de séjour dans ce poste, Mgr Clut résumait ainsi ses impressions :

- Les indigènes paraissent, ici, moins inabordables que ceux du fort Yukon ; mais, cependant, les obstacles à leur conversion me semblent plus grands que ceux que nous avons rencontrés, au commencement, dans nos missions du Mackenzie. Des instincts matérialistes, une complète indifférence pour les choses de l'esprit, une morale des plus relâchées, la polygamie, etc... C'est contre ces obstacles que nos efforts viendront expirer, longtemps encore... Dieu veuille aplanir ces difficultés par sa grâce victorieuse !... En dépit de la puissance des ténèbres et de ceux qui lui servent d'instrument, je crois, néanmoins, que si un prêtre catholique pouvait résider ici, les infidèles finiraient par se présenter en nombre pour embrasser la foi... En attendant, nous sommes en pleine sauvagerie. Jamais je n'ai vu des hommes si peu civilisés !

Après deux semaines de séjour à Newklukayet, Mgr Clut, le 4 juin,

s'embarqua, de nouveau, sur le Yukon, pour continuer son voyage jusqu'aux rives de l'océan Pacifique.

Plusieurs fois il s'arrêta pour examiner le pays, et faire choix des emplacements où l'on pourrait fonder les futures Missions.

Il visita ainsi successivement Nulato, Anvik, Malemuts, Andronasky et Pastolik sur le bord de la mer, où il arriva, le 19 juin, après quinze jours de navigation.

De là, il se dirigea vers l'île Saint-Michel, à soixante kilomètres de la côte, au-dessus du soixante-troisième degré de latitude nord, où se trouvait établi le chef-lieu de la Compagnie commerciale de l'Alaska.

— Il fallait de l'audace, écrivait-il au T. R. P. Supérieur général, pour affronter la mer dans notre frêle esquif, sans s'inquiéter des glaces qui nous barraient le passage, ou qui dansaient autour de nous. Plusieurs fois, nous dûmes revenir en arrière, et, plus souvent, tirer de longues bordées au large ; mais la Providence vint à notre secours.

Le lendemain, le courageux prélat abordait à l'île Saint-Michel, où les employés de la Compagnie le reçurent avec honneur.

Il y resta un peu plus de deux semaines, et en repartit, le 7 juillet, pour recommencer ce long voyage en sens inverse, et revenir à son point de départ ; mais il laissa le P. Lecorre à Nulato, pour poser les premières bases des futures Missions de l'Alaska.

Nous ne décrirons pas les incidents qui se produisirent durant son retour. Par ce qui précède, on les devine, et, afin d'éviter d'inutiles redites, nous ne ferons qu'indiquer les dates de ses principales étapes.

Le 1er août, il arrivait au fort Yukon ; le 20, à *Pierre's House* ; le 26, au fort Mac Pherson ; le 6 septembre, à *Good Hope*, d'où il partait, le 11, pour rentrer, le 9 octobre, à la Mission de la Providence, sa résidence ordinaire.

Son absence avait duré plus d'une année, ou exactement treize mois et neuf jours.

Quelque temps après, par un examen très attentif des documents officiels émanés de la Propagande, on fut amené à conclure que cette partie de l'Alaska n'était pas comprise dans les limites, jusque-là assez imprécises, du vicariat apostolique du Mackenzie ; mais qu'elle se trouvait plutôt sous la juridiction de l'évêque de l'île de Vancouver.

Ce long et si pénible voyage n'eut donc pas de résultats immédiats, au point de vue de l'histoire de la Congrégation ; mais il en eut, dans la suite, comme nous aurons à le dire, plus tard.

CHAPITRE XVI

Perpétuels et dangereux voyages

1861-1892

§ 1

Poudreries.

Combien d'hommes de notre époque, durant leur adolescence, ont lu, avec un très vif intérêt, les nombreux volumes composés par Jules Verne, sous le titre général de *Voyages extraordinaires*, et, entre autres, un des plus palpitants : *Les aventures du capitaine Hatteras*, ou *Les Anglais au pôle nord !*

Dans ces romans, dévorés avec tant d'avidité par la jeunesse studieuse, tout est inventé.

Pour aider son imagination constamment à la recherche de faits nouveaux, Jules Verne passait presque toutes ses journées dans la bibliothèque publique d'Amiens, ville où il résidait, feuilletant, sans cesse, une foule de livres et de revues, pour y découvrir des péripéties, des anecdotes, des incidents et des accidents, des rencontres imprévues, des situations impressionnantes, bizarres, tragiques : en un mot, toutes sortes de détails, ou de scènes, dont il se servait ensuite pour agrémenter son récit, dans lequel il les insérait, en les modifiant à sa guise.

Que n'a-t-il parcouru ainsi les écrits de nos Missionnaires ?... Que de faits curieux, frappants, extraordinaires, non inventés, mais réels, n'y eût-il pas trouvés !...

Quelles magnifiques descriptions, par exemple, des terribles *poudreries*, dont, plusieurs fois, les vaillants apôtres ont failli être victimes !

Ces ouragans d'une violence extrême, et dont l'irrésistible impétuosité n'est arrêtée par aucun obstacle dans ces vastes déserts, durent des journées entières, parfois des semaines, sans trêve, ni répit.

Mais ce qui les rend très redoutables, plus encore que le vent déchaîné en tempête, c'est cette neige particulière qu'ils transportent : neige gelée, très fine, impalpable, comme les cendres vomies par les volcans : poussière glacée qui s'infiltre partout, même dans les vêtements et sous les couvertures !...

De tous côtés, elle forme autour du voyageur un voile blanc, impénétrable au regard. Elle lui cache sa route, l'égare, l'immobilise ; tend autour de lui et au-dessus de lui un linceul de tristesse, comme pour l'ensevelir vivant, et lui faire bien comprendre que, là où il s'arrêtera vaincu par la fatigue, là sera son tombeau.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, à ses pieds, sur sa tête, il ne voit que cette nuée blanche, monotone, uniforme, impitoyable. Non seulement il ne distingue pas le moindre coin du ciel, mais tous les accidents de terrain qui pourraient, dans sa marche devenue hésitante, lui fournir une indication, en lui rappelant des points de repère, ont disparu sous cette poudre blanche qui tombe sans cesse, et qui nivelle tout.

Parfois, elle se précipite en véritable avalanche, fouettant le visage, et se glissant sous les habits, jusque sur la peau qui frissonne à son contact.

Si, pour prendre durant la nuit un peu de repos, on s'est couché sur le sol, après s'être enveloppé d'épaisses couvertures, celles-ci ne constituent pas une défense suffisante contre le froid ; mais cette poussière de neige les traverse de part en part, s'accumule dans les moindres plis et replis, se tasse et les transforme en bloc rigide.

On grelotte, des pieds à la tête, et, quand on veut se lever, après une nuit sans sommeil, on se sent emprisonné dans ces couvertures, devenues comme une sorte de *pain de glace*, qu'il faut secouer en tous sens, agiter, briser, pour le ramollir, et retrouver la liberté des mouvements !...

Et quels merveilleux phénomènes, très dignes d'attention, accompagnent ces tourmentes si dangereuses pour le voyageur égaré, mais si instructives pour l'observateur et le savant !...

Ces vents soufflent par rafales. Ils bondissent sur les surfaces congelées des lacs, comme un galet, lancé par une main adroite, ricoche sur le miroir des eaux.

Les points que le vent touche de son aile, sont énergiquement balayés, débarrassés de toute neige, et la glace y apparaît à nu, noire, polie et veinée comme du marbre. Au contraire, les endroits que le vent épargne, en ricochant, reçoivent toute la neige des points dénudés. Il en résulte des ondulations, ou bancs de neige, assez semblables aux dunes, ou collines de sable, formées par le vent aussi, sur certains rivages des mers.

Sur ces éminences, les empreintes des pieds des hommes, des pattes des chiens, ou d'autres animaux, ne peuvent être bien profondes, à cause de la résistance opposée par cette neige amoncelée ; mais elles

sont beaucoup plus persistantes que si elles étaient faites dans une terre molle, car cette neige pressée se tasse et se durcit, sous le poids du corps des passants.

Tous ces vestiges sont aussitôt enfouis sous une multitude de couches fines, comme les feuillets d'un livre, constitués par la poussière glacée qui tombe constamment.

A quelque temps de là, après une période de calme, un autre vent souffle, enlève les couches superficielles de la précédente poudrerie, en reforme d'autres ailleurs, avec de nouvelles ondulations, ou dunes identiques ; mais il n'altère pas la partie inférieure, plus solide, parce que plus pressée. Alors apparaîtront très nets les vestiges laissés par les passants, plusieurs mois auparavant, peut-être.

En les voyant si nets, si précis, si bien dessinés, sans la moindre éraflure, on s'imaginera que, le matin ou la veille, il y a eu, là, des ruminants au pied léger, une bande de carnassiers voraces, une caravane de voyageurs, ou une horde de sauvages.

Erreur ! Ces empreintes sont formées depuis plusieurs mois. Le vent a tout emporté autour... tout rongé..., tout corrodé, excepté elles ; et, maintenant, les voici en relief, sur la glace, même les plus délicates. Vous y distinguez parfaitement, comme en des sculptures en ronde bosse, les sabots du renne ; le moule exact des pattes des chiens, des loups, des renards ; les larges pistes du carcajou, ou du lynx ; les traces des pieds d'hommes chaussés de mocassin, ou armés de raquettes ; les sentiers tracés par les traîneaux, etc.

En constatant ces faits curieux, le penseur n'est-il pas amené à se demander si quelque chose d'analogue, mais dans des proportions incomparablement plus grandes, ne s'est point produit, à l'origine des temps ?

A l'époque préhistorique où des cataclysmes gigantesques transformaient profondément la face de notre planète, les ouragans déchaînés par les variations énormes de température, eurent une violence inexprimable.

N'ont-ils pas été, durant ces périodes, pour lesquelles la science demande des milliers de siècles, une des causes principales de la superposition, par lits innombrables, des couches diverses dont se compose le sol que nous foulons aux pieds ?

Ne faut-il pas attribuer à ces vents d'une puissance irrésistible, mais tourbillonnants et capricieux, les ondulations, les brisures, les changements surprenants de direction, et les compénétrations inattendues qu'on découvre dans les séries de terrains ?

Leurs morcellements et leur présence, là où il semble qu'ils ne devraient pas être, embarrassent si souvent les géologues, qui ne savent comment expliquer cet apparent désordre, cette extraordinaire confusion, les mille détails imprévus qu'ils y rencontrent, et les empreintes, parfois si étranges, attestant, en ces endroits, où l'on s'étonne de les trouver, le passage d'animaux antédiluviens...

L'étude des poudreries dans les déserts arctiques, si on pouvait la faire à tête reposée, ne donnerait-elle pas la clef du mystère ?

§ 2

Rapides écumants et torrents impétueux.

Que de rivières et de torrents nos Missionnaires ont dû traverser, souvent au péril de leur vie !... sur un frêle esquif !.. sur un fragile canot d'écorce !...

Mgr Faraud eut le courage de s'aventurer, le premier, sur les redoutables rapides de l'Athabaska, où il n'échappa que par miracle à la mort. C'était en 1867, au mois de juin.

Les sauvages qui, sur promesse d'une alléchante récompense, avaient accepté de l'accompagner, y renoncèrent au dernier instant. Pâles de frayeur, ils déclarèrent qu'ils ne commettraient jamais une pareille folie... A la suite de supplications et de remontrances, quelques-uns seulement revinrent à de meilleurs sentiments, et consentirent à ne pas abandonner dans le danger le vaillant Évêque qui se dévouait tant pour eux.

En cet endroit, la rivière est au moins aussi large que le Rhône. De chaque côté s'élèvent jusqu'à trente et quarante mètres, ou parfois davantage, des falaises de pierres friables qui surplombent, et semblent menacer la tête du voyageur.

De gros blocs, minés par le temps et rongés par les glaces, ont constitué, au milieu de la rivière, en se détachant, une masse compacte, recouverte d'alluvion et de sable, où poussent des sapins. Cette île, en interceptant le cours de la rivière, a contraint l'eau à s'ouvrir violemment une issue, de part et d'autre.

Déjà très fort en amont, le courant s'irrite de l'obstacle, se brise sur les blocs énormes, se divise pour retomber en mugissant, et former des cascades qui se succèdent jusqu'au bas de l'île, où les deux bras de la rivière se réunissent, présentant, à leur confluent, des vagues de deux à trois mètres de hauteur. Les eaux s'entrechoquent, et, en déferlant contre les rochers, font un bruit assourdissant, plus retentissant, que celui d'une centaine de canons éclatant à la fois.

Tel est le redoutable passage où l'on devait s'engager pour remonter la rivière.

Impossible d'aborder aux deux rives qui s'élèvent à pic. Pour trouver un point d'appui, il fallait nécessairement atteindre l'île, au confluent des deux rapides, au milieu des flots bouillonnants.

On disposait de deux barques. L'une fut lancée dans le tourbillon, mais liée à une corde dont l'extrémité restait dans les mains de quelques robustes gaillards demeurés à terre. Ils s'efforcèrent, par ce moyen, de l'empêcher d'être entraînée par le courant contre les écueils, où elle se serait infailliblement réduite en miettes, ce qui eût causé la mort de ceux qu'elle portait.

Tantôt elle disparaissait dans le creux des vagues ; tantôt elle remontait sur leur crête, tandis que les hommes ramaient de toutes leurs forces, sans s'inquiéter des lames furieuses qui les fouettaient au visage.

Un moment on les crut perdus ; le courant était si violent que leurs efforts, pour lui résister et le vaincre, semblèrent impuissants. Mais, enfin, très difficilement ils en triomphèrent, réussirent à s'approcher de l'île, à s'y cramponner et à y fixer leur canot.

Maintenant c'était le tour de la seconde barque.

Elle s'élança dans la houle écumante, tandis que l'équipage ramait avec vigueur. Ceux qui étaient déjà sur l'île tiraient énergiquement deux cordes précédemment attachées à cette seconde barque, pour rendre à celle-ci qui portait Mgr Faraud, le service que la leur avait reçu durant sa traversée.

Au moment du plus grand danger, une corde cassa...

— Pour la première fois, je frémis, raconte Mgr Faraud. Mon front se couvrit d'une sueur froide... Nous ne tenions plus que par un fil au-dessus de l'abîme... S'il cassait, nous étions perdus... Mais ce fil, fortifié par une main divine, tint bon et, en quelques minutes, nous rejoignîmes nos compagnons de voyage... Nous étions sauvés et nous pouvions enfin respirer à l'aise.

Une journée fut nécessaire pour frayer aux barques un chemin à travers cette île, qui a de quinze cents à deux mille mètres de longueur. Ensuite on les remit à l'eau et le reste du trajet fut relativement facile.

Plus terribles que ceux de l'Athabaska sont les rapides de la rivière des Esclaves, près du fort Smith, car ils sont constitués non par de simples déclivités du terrain, mais par un chaînon secondaire des montagnes Rocheuses qui, se détachant du massif principal, se dirige obliquement vers le nord-est.

Comme nous en avons fait une description détaillée dans le second

volume de cette histoire, aux pages 211 et 212, nous y renvoyons le lecteur afin d'éviter des redites. Nous rappelons seulement que plusieurs de nos excellents Missionnaires y ont trouvé la mort, à un âge qui promettait encore, aux nobles et saintes causes de l'apostolat et de la civilisation, dans ces contrées reculées, de longs et précieux services.

Une rivière qui n'a pas meilleure réputation et que ses nombreux et violents rapides rendent particulièrement dangereuse, est celle qui fait communiquer le Grand lac de l'Ours avec le Mackenzie.

A certains endroits, son cours donne le vertige.

Le P. Petitot qui l'a souvent remontée et descendue, a écrit, à son sujet, des lignes impressionnantes dans son *Journal*, durant l'été de 1868 :

« Nous voici, dit-il, engagés au milieu des cataractes. Tout mugit autour de nous, tout tournoie, tout bouillonne. Je crie et nul n'entend mes ordres. Deux de mes sauvageons, la corde de touage attachée autour de leur ceinture, tirent du rivage le canot à l'avant duquel je me tiens debout, une grande perche à la main, pour faire éviter, à notre fragile embarcation d'écorce, les blocs énormes qui brisent les flots de la rivière sur un espace de plus de quinze kilomètres.

Le corps penché en dehors de l'esquif, l'intrépide Missionnaire courait grand risque d'être précipité dans ces eaux blanches d'écume, si sa perche se fût cassée, ou si elle eût simplement glissé sur les rochers.

Ceux qui faisaient la touée ne couraient pas moins de danger que lui, car le rivage se réduisait pour eux à une étroite bande d'une terre glissante, ou à un talus escarpé, entièrement composé de fragments détachés des roches situées plus haut.

En outre, pendant cinq ou six kilomètres, ils durent passer sous d'immenses banquises de glace suspendues sur le lit de la rivière, qui pouvaient, d'un moment à l'autre, s'écrouler et les écraser, eux et le Père aussi.

On était entré dans les rapides à quatre heures du soir ; mais à minuit l'obscurité obligea à interrompre le voyage, dans la partie la plus périlleuse de ce terrible passage.

— Nous gagnâmes, raconte le P. Petitot, un petit retrait de terrain suspendu sur les chutes comme l'aire d'un aigle, et nous y dormîmes au bruit de l'onde, tandis que notre pauvre embarcation dansait tristement sur les cailloux, car le talus du rivage était si raide que nous n'avions pu la mettre à sec entièrement.

Le lendemain, on retrouva la barque remplie d'eau avec de nombreuses déchirures et *dégommages* qu'il fallut réparer, vaille que vaille, avant de repartir.

On reprit la navigation, dans ces conditions de sécurité douteuse ; mais on ne sortit des écueils immobiles des rapides, que pour tomber au milieu d'écueils flottants plus redoutables encore, c'est-à-dire de gros blocs de glace que le vent d'est chassait avec force du Grand lac de l'Ours.

Dans ce lac, en effet, comme nous l'avons dit, les glaces sont perpétuelles, et la débâcle se produit vers le milieu de juillet, pour se prolonger jusqu'en août, quand se forment les premières glaces de l'automne.

Il fallut abandonner la barque, gravement endommagée par le choc incessant de ces glaces flottantes, et achever le voyage à pied, en portant sur le dos les bagages.

La route, si on peut appeler route une suite de talus escarpés où nul sentier n'existe... la route fut rude et fatigante. Au bout de quelques heures, les mocassins, ou chaussures en peau d'orignal à la mode sauvage, étaient réduits en loques, et bientôt les pieds, mis à nu, furent en sang.

Pour comble de malheur, les provisions s'épuisèrent vite, et le froid devint très intense. La rivière, toute fougueuse qu'elle était, gela, et une tasse d'eau que le P. Petitot avait déposée à son côté avant de s'étendre sur le sol pour dormir, se trouva congelée, le lendemain...

On était cependant au 7 juillet.

Après plusieurs jours de cette marche si pénible, on arriva enfin au Grand lac de l'Ours. Il n'était qu'une immense masse solide de glace d'une blancheur éblouissante, contrastant avec la verdure des forêts de sapins qui s'étendent sur ses bords...

Que d'incidents de ce genre nous pourrions rapporter ici !... mais il faut se borner. Les récits des Missionnaires, sous forme de journal, en sont pleins, et les scènes « vécues » dont ils nous parlent, sont toutes plus tragiques les unes que les autres.

§ 3

Bordillons, bourguignons et crevasses.

Plus encore que les rapides écumants et bouillonnants, sont redoutables les rivières ou les fleuves et les lacs congelés, car leur surface se hérisse de glaçons aux arêtes très aiguës, amoncelés dans un pêle-mêle inconcevable qui épouvante et remplit d'horreur.

C'est ce que les anciens coureurs des bois, dans un langage qui n'était pas toujours académique, appelaient des *bordillons* ou des *bourguignons*.

Lorsque la glace se fixe sur un fleuve ou sur une rivière, elle ne le fait que par gradation, en commençant par le nord. Le courant, cependant, n'est pas complètement interrompu, et l'eau monte au-dessus de la surface congelée, s'y congèle, à son tour, mais en accumulant les glaçons qu'elle transportait.

Ainsi se forment de véritables montagnes de glace, renversées les unes sur les autres. On ne saurait, sans les avoir vues, se faire une idée de ces créations fantastiques.

Et quelles difficultés, quelles souffrances pour se traîner au milieu de ces grandes dunes de glace, et se frayer un chemin à travers ces affreux *bourguignons*, présentant aux pieds du voyageur leurs arêtes tranchantes comme des lames de couteau !...

A la surface des lacs, le phénomène est identique dans ses effets, quoique un peu différent dans sa cause.

Sous les morsures d'un froid de quarante à cinquante degrés et même davantage, la voûte de glace, qui a déjà de trois à quatre mètres d'épaisseur, étant forcée à se dilater plus encore, se fendille et se déchire bruyamment.

Des *crevasses* longues, anguleuses et irrégulièrement ramifiées, apparaissent.

Par ces ouvertures les eaux inférieures, pressées par la masse glaciaire, bondissent et ne tardent pas à se congeler, déterminant à la surface une série de plissements glacés.

Mais, quand le froid, toujours de plus en plus rigoureux, descend à des températures de cinquante à cinquante-cinq degrés et même soixante, la dilatation croissante exerce une pression formidable à l'intérieur de la masse glaciaire elle-même. Il en résulte, non de simples jézardes, si vastes soient-elles, mais des dislocations profondes : crevasses gigantesques dont les bords, en s'écartant, sous l'effort d'une poussée violente, se soulèvent de plusieurs mètres, souvent de six à sept, et même de huit.

Ainsi se constituent subitement, à la surface du lac rigide, de vraies chaînes de collines de glace, très difficiles à franchir, soit à cause de leurs dimensions, soit à cause de leur structure singulière. Si l'un des versants (celui qui était l'ancienne surface du lac) ne présente qu'une inclinaison moyenne, avec des rugosités où le pied peut se poser, l'autre (celui qui correspond à la faille) affecte une forme rectiligne et presque verticale : obstacle d'autant plus insurmontable que les deux faces perpendiculaires se regardent.

Avant de trouver un col ou une passe, il faut errer des heures entières,

et, parfois, on n'a d'autre moyen, pour sortir de là, que de s'ouvrir un chemin à coups de hache.

Le voyageur n'est jamais sûr de ne pas rencontrer ce dédale d'éminences glacées et taillées à pic. Pour leur érection, en effet, ni des mois ni des semaines ne sont requises : il suffit d'un jour ou d'une nuit, même de quelques heures, tant le phénomène survient brusquement et comme instantanément. Il se renouvelle ensuite, diverses fois, ou s'accentue par poussées successives.

Ces plissements, brisements et ruptures ne s'observent pas seulement au large, par suite des soulèvements de la voûte glaciaire, mais, aussi, près des côtes, où les falaises granitiques opposent plus immédiatement leur résistance à la dilatation de la glace.

On voit, là, un amoncellement d'énormes glaçons accumulés dans une confusion des plus inexprimables. C'est l'image d'un épouvantable chaos, témoignage des gigantesques combats que se livrent entre elles les forces indomptées de cette nature terrible et sauvage. La marche est extrêmement pénible entre ces rochers de glace renversés les uns sur les autres, hérissés en tous sens de pointes aiguës et d'arêtes tranchantes.

Quand, durant la longue période hivernale, la lune pâle ou un jour douteux répand seulement quelques lueurs blafardes sur ces paysages désolés, alors ces vastes déserts de l'Extrême Nord apparaissent dans toute leur sublime horreur.

Notons également une particularité des plus curieuses.

Au fond des grands lacs, comme aussi au fond des grands fleuves, se trouvent toujours, en quantités notables, des matières organiques, végétales ou animales, en décomposition. Les gaz résultant de cette fermentation putride, ou ceux qui proviennent de sources minérales débouchant dans l'intérieur du lac ou du fleuve, ne pouvant plus se dissiper dans l'atmosphère, dès que la voûte est congelée, s'arrêtent sous la voûte solide et s'y accumulent.

Il en résulte souvent un bizarre phénomène.

En certains endroits, en effet, par suite d'une plus violente pression de ces gaz et d'une moindre résistance de la glace, celle-ci est subitement soulevée en forme de cône avec un orifice, au sommet, par lequel le gaz s'échappe, en détonnant parfois au contact de l'air : pics volcaniques en miniature.

Ils sont très nombreux et de dimensions remarquables à la surface gelée du Mackenzie, vu la pression énorme que les couches sous-jacentes, encore liquides, exercent contre la carapace de ce fleuve géant.

Le regard étonné en découvre, là, une multitude qui ont jusqu'à trois et quatre mètres de hauteur. C'est curieux, surprenant, extraordinaire ; mais que d'obstacles à la marche présentent ces multitudes de pics !...

Fréquemment aussi, sa surface se hérisse de nouvelles montagnes de glace.

Dès que la température s'adoucit un peu (ce qui arrive même en hiver), la force du courant brise la voûte qui s'est un peu amincie. Par ces crevasses l'eau, furieuse, se précipite, s'étend, mais se gèle également bientôt, entassant glaçons sur glaçons. Ceux-ci finissent par boucher toutes les fentes, ou édifient, un peu en aval, une digue formidable, opposant une barrière infranchissable aux flots qui s'arrêtent et se gèlent devant elle.

Après quelques jours très froids, en surviennent d'autres qui le sont moins. La croûte solide qui emprisonne le fleuve s'entr'ouvre encore. Les ondes écumantes se précipitent, échafaudant de nouveaux glaçons sur ceux précédemment formés. Et ainsi de suite, à diverses reprises.

Ce chaos de blocs de glace amoncelés les uns sur les autres, dans un désordre inexprimable, ne le cède en rien, pour la confusion et l'horreur, à celui qui s'étale à la surface des grands lacs gelés.

Dès la mi-octobre, le Mackenzie roule d'énormes glaçons, tandis que la neige tombe au-dessus en tourbillons épais. La surface du fleuve se gèle d'abord du côté de chaque rive, sur une largeur qui atteint rapidement un kilomètre et même davantage. Il ne reste bientôt plus, au milieu, qu'un étroit chenal navigable, lequel, à son tour, ne tarde pas à se couvrir d'une voûte solide.

Pendant huit mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de juin ou au commencement de juillet, le fleuve géant demeure ainsi obstrué.

§ 4

Égarés sur le lac glacé.

Un exemple, mieux que toute considération théorique, fera comprendre à quels terribles accidents sont exposés les Missionnaires durant leurs courses d'hiver entreprises pour le salut des âmes.

Le soir du 14 décembre 1863, Mgr Grandin, parti de la Providence, une semaine auparavant, avait presque entièrement traversé le Grand lac des Esclaves et se trouvait en vue de la Mission Saint-Joseph, au fort Résolution, dont il n'était plus séparé que par une distance de

quinze cents mètres environ. A côté de lui marchait son jeune serviteur, Jean-Baptiste Pépin.

La route avait été très pénible, car il avait fallu franchir de nombreux bancs de glace ; la fatigue était extrême, mais la certitude d'être près du terme soutenait les voyageurs.

Tout à coup, un vent très violent s'éleva. Il fit voler en épais tourbillons la neige dont le lac était recouvert, et la mêla à celle qui tombait en abondance.

Un voile blanc, impénétrable au regard, s'étendit de tous côtés, empêchant de rien distinguer. La Mission elle-même avait disparu ; on ne pouvait plus que s'avancer au hasard, mais sans que le moindre accident de terrain permît de s'orienter.

Comme le vent venait précisément du côté où était la Mission, on alla contre le vent, dans l'espoir d'être ainsi dans la direction vraie.

Mais rien n'est variable comme le vent, surtout en ces endroits et à cette époque de l'année.

— Nous marchâmes plusieurs heures au milieu d'une nuit très obscure, criant et écoutant si on répondait à nos cris, racontait, plus tard, Mgr Grandin ; mais seule la tempête se faisait entendre... Pensant que nos chiens, guidés par leur instinct, nous conduiraient vers un lieu sûr, nous les abandonnâmes à eux-mêmes ; mais toujours le lac se déployait devant nos pas, sans aucun horizon.

Comprenant que plus ils avançaient, plus ils s'exposaient à s'égarer davantage, les voyageurs, à bout de forces, résolurent de camper sur la glace en attendant le jour. Durant ces heures mortelles, ils essayèrent de se protéger contre le froid ; mais en vain : ils sentaient que le froid les envahissait... un froid de plus de quarante degrés centigrades !...

— Assis sur la glace, le dos appuyé contre le traîneau, continue Mgr Grandin, mon petit garçon assis sur moi et appuyé contre moi, tous deux enveloppés de nos couvertures que le vent soulevait, malgré toutes nos précautions, nous nous préparâmes à la mort, le pauvre enfant en se confessant à moi, et, moi, en faisant des actes de contrition et de soumission à la volonté de Dieu.

Le froid les gagnant de plus en plus, ils se relevèrent, quelque temps après, pour se réchauffer, en marchant, et fuir cette mort qui les poursuivait.

Ils s'avancèrent ainsi longtemps, s'arrêtant quand la fatigue devenait trop forte, et qu'ils étaient un peu réchauffés ; puis, reprenant leur marche, pour s'arrêter de nouveau bientôt après.

Ainsi se passa toute cette nuit affreuse, à lutter contre le froid, contre la fatigue, contre la mort envahissante...

Pendant ce temps, les Pères de la Mission Saint-Joseph étaient dans de cruelles angoisses. Des sauvages qui précédaient Mgr Grandin, et qui, moins fatigués que lui, avaient pu arriver à la Mission avant que la poudrerie éclatât, leur annoncèrent que le prélat et son petit serviteur étaient encore sur le lac.

Cette nouvelle fut pour eux un coup de foudre... et, à mesure que les heures s'écoulaient, leurs alarmes grandirent. Ils ne se faisaient aucune illusion, sachant trop bien qu'être égaré sur le lac, avec une pareille température, un vent qui dégénérait en tempête, une poudrerie épouvantable, une nuit des plus sombres, c'était être voué à une mort certaine.

Atterrés à cette pensée, mais non découragés, ils s'élancèrent sur le lac avec quelques sauvages employés au service de la Mission. Ils coururent longtemps à travers les bourrasques de neige, brandissant des tisons enflammés pour être vus des pauvres égarés ; puis, poussant de temps en temps de fortes clameurs, tirant même de nombreux coups de fusil pour être mieux entendus, tandis qu'auprès de la Mission on allumait de grands feux, en guise de phares, pour indiquer où était le port, et où était le salut...

Vains efforts !... rien ne répondit... rien ne se montra...

Après deux heures d'attente et de souffrances sous la tempête qui soufflait avec rage ; après deux heures d'espérances déçues, il fallut reprendre tristement le chemin de la Mission sans avoir rien aperçu.

Cette nuit, on ne dormit pas à la Mission Saint-Joseph. Ce fut une nuit d'angoisse impossible à décrire... Comment espérer encore après tant d'inutiles efforts ? Camper en plein lac, au mois de décembre, et sans feu, était regardé par tous les gens du pays expérimentés, non seulement comme un danger imminent de perdre la vie, mais comme la cause certaine d'une mort inévitable.

Après de longues heures d'insomnie, les Pères montèrent à l'autel, pour offrir le saint Sacrifice, avec la double intention de l'appliquer pour le repos de l'âme des malheureux égarés s'ils étaient morts, comme on n'avait que trop de motifs de le craindre ; ou bien (faible espoir) pour leur salut, s'ils étaient encore vivants.

En même temps, les employés de la Mission s'élancèrent de nouveau sur le lac, se dispersant dans toutes les directions, pour découvrir les agonisants ou les cadavres...

Par une protection toute spéciale de Dieu, Mgr Grandin et son petit compagnon vivaient encore, quoique très épuisés par le froid, la fatigue et la faim, n'ayant rien pu prendre depuis l'avant-veille.

On les rencontra... ils étaient sauvés...

Au moment où ils arrivèrent à la Mission, les Pères achevaient de célébrer la Messe pour eux.

Tous les gens du pays regardèrent le fait comme miraculeux, car, humainement, égarés sur le lac en de telles circonstances, ils auraient dû, certainement, dix fois périr...

Cette tragique scène ne fut pas un cas unique. Nous pourrions en raconter beaucoup d'autres à peu près semblables. Mais il faut savoir se borner... Des volumes n'y suffiraient pas.

Il est, cependant, un autre inconvénient de ces climats rigoureux, et dont il convient que nous disions ici un mot : c'est la transpiration coexistant avec le froid, durant les longues marches précipitées auxquelles on se condamne pour se réchauffer un peu.

Retournant du fort Raë et traversant le Grand lac des Esclaves, Mgr Clut, dans la nuit du 27 au 28 décembre 1884, eut à supporter un froid de quarante-huit degrés centigrades. Quoique enveloppé de couvertures, sentant sur son traîneau le froid terrible l'envahir, il prit le parti de marcher et très rapidement, pour se réchauffer un peu et échapper à la mort.

Cette marche, ou plutôt cette course très accélérée, l'ayant mis en transpiration, la sueur se gela sur son corps. Arrivé au campement, le soir, il se plaça près d'un grand feu : mais il brûlait d'un côté et gelait de l'autre. Ses habits, eux-mêmes, étaient imbibés d'une sueur qui se transformait en frimas. C'est par miracle que, lui aussi, échappa à la mort.

§ 5

Débâcle et printemps.

Quand, à la fin de mois de juin, la débâcle est sur le point de se produire sur le Mackenzie, des grondements sourds, puis des craquements sonores éclatent de toutes parts. De vraies banquises se détachent de la masse commune, se heurtent, se soulèvent, les unes sur les autres, dans un effort irrésistible, et retombent en se brisant en mille pièces avec un fracas épouvantable, semblable aux détonations réitérées de puissantes batteries d'artillerie pesante.

Malheur à qui se risquerait dans le voisinage. Entraîné par les colonnes d'air qu'elles déplacent, il serait saisi par un tourbillon, projeté sur le théâtre de ces titanesques combats, et écrasé comme un fétu de paille. Ces masses broient tout ce qu'elles rencontrent.

Se pressant les unes contre les autres, se compénétrant mutuellement, elles se soudent entre elles, et, en s'accumulant aux deux côtés du fleuve, y forment des murailles hautes de dix à douze mètres, constituées de moëllons glacés de deux à trois mètres d'épaisseur chacun. Cette bâtisse qui, parfois, s'élève jusqu'au dessus des falaises-remparts, est si solide, qu'il faut plus d'un mois aux rayons du soleil pour la dissoudre.

Du moment où commence la débâcle, le Mackenzie charrie incessamment d'énormes blocs de glace.

Un fait curieux et à noter, c'est que, lorsque la température s'adoucit un peu, le charriage des glaçons diminue. Il semble que cette chaleur, en fondant les couches superficielles de ces glaçons, les fasse adhérer davantage aux anfractuosités des rives, dont ils épousent mieux toutes les sinuosités ; ou encore les soude les uns aux autres, de manière qu'ils opposent une plus ferme résistance à la force du courant.

Quand revient la fraîcheur, cette adhérence s'affaiblit ; des fissures se produisent ; les gros blocs se subdivisent, et leurs fragments sont de nouveau entraînés par le courant, tandis que d'autres morceaux

Mission du Saint-Nom de Marie, reconstruite sur de très hautes berges, pour être mise à l'abri des grandes crues de quinze à dix-sept mètres.

tombent du haut des rives, sur le versant desquelles ils étaient suspendus.

Les mêmes phénomènes se reproduisent sur les affluents du grand fleuve.

A mesure que la belle saison approche, les glaçons arrondissent leurs angles par la fusion, quoique gardant encore des dimensions considérables.

Durant la dernière période de la débâcle sur le Mackensie, ce fleuve géant refoule encore sur ses rives des blocs de glace de sept à huit mètres de hauteur. Ils arrivent jusqu'aux arbres qui croissent sur le sommet des berges.

Par suite de la liquéfaction progressive des glaces, les eaux montent de quinze à dix-sept mètres. La Mission du Saint-Nom de Marie, située au confluent du Mackenzie et de la rivière Rouge arctique, par 67° 27' de latitude nord, à plus de cent kilomètres en dedans du cercle polaire, a dû être déplacée et reconstruite sur une éminence, pour être mise à l'abri de ces crues diluviennes.

Le printemps a donc, lui aussi, ses dangers spéciaux, à cause des phénomènes différents, mais non moins curieux, qui précèdent, accompagnent et suivent la débâcle.

Quand, par suite de la fonte des neiges qui répand sur les lacs une eau moins froide, et surtout par l'effet des rayons du soleil déjà chaud, la glace commence à perdre un peu de sa solidité, elle se perfore d'abord comme un tamis, et en arrive ensuite à ne plus se composer, sur de larges étendues, que de fines aiguilles entièrement disjointes, mais tellement enchevêtrées que l'ensemble offre encore assez de résistance pour que l'on puisse marcher dessus.

Seulement ce réseau aux mailles innombrables acquiert un tel degré de flexibilité, qu'il ondule sous les pieds du voyageur.

Ces mouvements de hausse et de baisse ne manquent pas d'être inquiétants.

En outre, les algues et autres plantes aquatiques, sortant de leur torpeur, lancent, à travers ce plancher mobile, leurs tiges verdâtres, longues et minces.

Assoiffées d'air et de lumière, elles percent, avec une étonnante facilité, des masses de glace qui ont encore de un à deux mètres d'épaisseur, et agrandissent les interstices entre les aiguilles dont le nombre se multiplie.

Les trous du tamis s'élargissent aussi, au point de devenir des gouffres béants, sur les bords desquels il serait bien dangereux de se risquer.

Plus menaçant encore est le péril dans les parties occidentales du lac Athabaska et du Grand lac des Esclaves, traversées par les rivières du même nom, prolongation l'une de l'autre. Les eaux courantes minent la glace par-dessous en s'ouvrant un chemin. C'est en ces endroits que la glace amincie commence plus tôt à onduler ; puis, elle se brise, et de lourds glaçons descendent à la dérive, se heurtant avec bruit.

Ce printemps du Grand Nord serait donc considéré comme un hiver fort triste et très rigoureux, dans les pays au climat tempéré.

Durant la seconde quinzaine d'avril, par exemple, et tout près de ce qu'on appelle le « beau mois de mai », il n'est pas rare que, sur le Grand lac des Esclaves, la neige fonde en plein midi, mais que, soir et matin, elle se recouvre d'une couche de glace qui n'est pas, cependant, assez résistante pour supporter le poids d'un homme.

Si alors on est obligé de voyager, on enfonce dans une neige molle qui mouille désagréablement les pieds. En outre, généralement, à cette époque, s'élèvent de la terre de légers brouillards qui bornent l'horizon, et on a, par suite, l'impression de s'avancer dans un océan de neige et de glace, sans rivage, comme la haute mer.

Puis, trop souvent, cette brume légère se change en nuages noirs qui laissent tomber sur les voyageurs, non pas la pluie, mais une neige abondante.

Soleil, nuages, horizon, tout alors disparaît : la surface du lac se confond avec le ciel aussi blanc qu'elle. Une vraie poudrerie éclate et l'on s'égare sous le vent glacé qui fouette le visage, en changeant à chaque instant de direction.

Même à la fin du mois de mai, de pareils accidents peuvent se produire.

Nous trouvons de nombreuses descriptions de ce genre dans les écrits de nos Missionnaires.

Le dégel commença après Pâques, raconte Mgr Clut, dans son *Journal*. Aussitôt l'épaisse couche de neige qui recouvrait la glace du lac se transforma en eau boueuse. Les traîneaux ne glissaient plus et nos pauvres chiens s'essoufflaient à les tirer. Ajoutez à cela un soleil ardent et une chaleur excessive, succédant sans transition au froid rigoureux, et vous aurez une idée de nos fatigues. J'étais souvent obligé, pour soulager un peu mes malheureux *coursiers* qui ne couraient pas du tout, de descendre et de marcher dans l'eau glacée. Des barques ou des pirogues nous auraient été plus utiles que des traîneaux...

§ 6

Campements nocturnes.

Après des journées si laborieuses, pouvait-on, du moins, espérer un peu de repos durant la nuit ?

Ce repos si nécessaire commençait d'abord par de nouveaux travaux bien pénibles qui achevaient d'épuiser les forces : c'était le coup de grâce de la journée ; une fin digne de tout ce qui précédait. On pouvait dire en toute exactitude : *finis coronat opus*, et la fatigue arrivait à son comble.

Il fallait abattre une vingtaine de gros sapins, creuser dans la neige avec la pointe des raquettes un trou profond et assez large pour y loger tous ceux qui faisaient partie de la caravane : hommes et chiens.

En hiver, la neige était fort dure. Soit pour la creuser, soit pour abattre les arbres à coups de hache, on était vite en transpiration, et l'on suait tout en gelant.

Avec des branches de sapin toujours vertes, on improvisait un lit au fond de la fosse ; puis, après les avoir détachées, toujours à coups de hache, on transportait, à dos, ces énormes troncs, et on les empilait à une des extrémités du campement pour y mettre le feu.

Ce feu, où brulaient des arbres entiers, ne suffisait pas toujours à donner aux dormeurs, ou du moins à ceux qui voulaient dormir, une température convenable.

Entouré de peaux de caribou et d'épaisses couvertures, couché entre des sauvages et serré contre eux pour se mettre mieux à l'abri du froid, on ne réussissait pas toujours à se réchauffer. On en était réduit, alors, à se traîner vers les cendres du foyer ; mais cet expédient n'aboutissait qu'à augmenter le mal et à multiplier la souffrance, car, tandis que du côté du feu, les vêtements de peau se recoquillaient et se brûlaient presque, on gelait du côté opposé.

Quelquefois, durant ces nuits sans beaucoup de sommeil, se produisait une étrange et désagréable surprise.

La neige qui était du côté du feu se fondait, et, en se liquéfiant, abaissait tellement le niveau du sol factice que, bien qu'on se fût couché dans une fosse, on se trouvait, au bout de quelques heures, sur une éminence, exposés à la bise glaciale qu'on avait cru éviter, en se terrant aussi profondément que possible. Le sépulcre devenait un piédestal sur lequel on recevait constamment, et bien malgré soi, les douloureuses caresses de l'aquilon.

Mais si, par aventure, on ne trouvait ni sapin, ni épinette, ni bouleau pour préparer ce lit rudimentaire, alors comment fermer l'œil ?

Dans son *Journal*, Mgr Clut parle d'une de ces nuits terribles :

— Nous dûmes camper, épuisés de fatigue, dans un terrain brûlé, et nous nous enveloppâmes de notre mieux dans nos couvertures, car il faisait un vent violent et un froid rigoureux de quarante-huit degrés centigrades... Le maigre feu que nous avions pu allumer n'était alimenté que par de la mousse. Il creusait le sol, s'y enfonçait continuellement et ne nous chauffait pas ; mais, en revanche, il nous envoyait une fumée si épaisse, qu'on ne pouvait rien distinguer et qu'on respirait à peine.

Si pénétrant était le froid que nul de nous ne put dormir. C'était à qui mieux mieux pousserait des gémissements, tout en grelottant des pieds à la tête... Personne ne pouvant plus y tenir, on se leva de bonne heure, *à neuf heures et demie du soir*, et l'on s'empressa de quitter ce campement horrible...

De telles nuits n'étaient pas de nature à réparer les forces...

Il fallait bien, cependant, bon gré, mal gré, continuer la route si on ne voulait pas s'exposer au péril de mourir de faim.

Les provisions qu'on pouvait porter sur un traîneau tiré par des chiens n'étaient pas, en effet, bien considérables. On en voyait vite la fin. Et, pourtant, les distances à parcourir étaient si grandes, et, par suite, les voyages si longs !...

On recueillait donc toutes les forces qui restaient encore, quoiqu'on se sentît épuisé ; on prenait son courage à deux mains ;... souvent une bonne partie des bagages sur le dos... et l'on tâchait d'aller encore en avant...

Ainsi, à la fatigue de la veille, s'ajoutait celle du lendemain... celle de chaque jour...

Le lecteur se demandera, sans doute, comment l'organisme humain peut résister à pareil genre de vie !...

Les Missionnaires se le demandaient eux-mêmes, sans pouvoir fournir une autre explication que celle d'un secours tout spécial de la Providence.

Dieu ne manque jamais à ceux qui espèrent en Lui et qui se sacrifient pour sa gloire.

Quand humainement tout est perdu, Il est encore là... et, Lui, supplée à tout.

C'est Lui qui renouvelle les forces épuisées de ses serviteurs... Lui

qui les décuple et les multiplie, comme, du néant, Il tire des mondes innombrables.

C'est ce que remarquait Mgr Grandin, au cours d'une immolation qui dura un demi-siècle :

— J'ai à remercier le Seigneur, disait-il, de ce que, malgré tant de difficultés, ma santé et mes forces me soient conservées. On dirait que les forces et la santé qui, quelquefois, m'abandonnent, sont cependant à ma disposition, puisque j'en ai toujours assez pour m'acquitter de la charge que le bon Dieu m'a confiée. Plus d'une fois, épuisé de fatigue et presque découragé, je me disais à moi-même : « *Oh ! maintenant, c'est fini... bien fini... je n'en puis réellement plus !...* » Or, l'expérience m'a convaincu qu'on en peut encore, et beaucoup... même lorsqu'il semble qu'on n'en peut plus...

§ 7

Longueur extraordinaire de ces voyages.

Et quelle fut la longueur de ces voyages si durs ?... On a peine à l'imaginer, tant les chiffres vrais dépassent la vraisemblance !...

A son retour du concile du Vatican, Mgr Clut voulut visiter le vicariat apostolique dont il était chargé. Il y employa *cinq ans*, sans manquer aucune occasion favorable ; et, cependant, en ces cinq années, il n'eut pas le temps d'aller jusqu'aux Missions établies dans le haut de la rivière La Paix.

Durant l'hiver de 1881 à 1882, dans un seul voyage, Mgr Clut se rendit du fort Dunvégan au fort Vermillon, puis à la Mission de la Nativité, sur le lac Athabaska, et, de là, à la Mission de la Providence, sa résidence ordinaire. Il parcourut ainsi mille huit cents kilomètres, soit trois mille six cents pour l'aller et le retour.

Dix ou onze randonnées de ce genre suffiraient pour achever tout le tour de la terre. Or, Mgr Clut en a fait plus de dix et de douze...

Quant à Mgr Grandin, qui fut chargé non seulement du Mackenzie, mais de tout le Nord-Ouest Américain, avant que ce pays immense ne fût divisé en plusieurs vicariats apostoliques, ce fut, dans toute la force du terme, un voyageur géant, un des plus grands voyageurs qui aient jamais existé...

On a calculé que, si l'on mettait bout à bout toutes ses expéditions sur terre et sur l'eau, en raquettes ou en traîneaux à chiens et en canot d'écorce, on obtiendrait un nombre de kilomètres équivalant, huit ou neuf fois, à celui du tour du globe terrestre...

Ses collaborateurs, ceux de Mgr Clut et de Mgr Faraud étaient dignes de tels chefs ! Ils rivalisaient d'endurance, de persévérance et de dévouement.

Malgré les nuits si pénibles et si peu reposantes dans les campements sur la neige et la glace, les jours étaient si courts, en hiver, et les distances à parcourir si considérables, qu'il fallait se lever de très bonne heure, généralement vers trois ou quatre heures du matin.

Après la prière et un modeste repas, on marchait, depuis quatre ou cinq heures du matin, jusqu'au soir, de manière à pouvoir, avant la nuit close, achever le campement. Or pour abattre les sapins, en détacher les branches, creuser la neige, tapisser le fond de la fosse de branchettes et de verdure, accumuler, les uns sur les autres, des arbres entiers pour que le feu durât toute la nuit, souvent, une heure ne suffisait pas... Quelquefois il en fallait deux, même trois...

Ce qu'il y avait de plus pénible encore que ces immenses déserts de glace, c'était le *désert des âmes*. La population, en effet, était loin de répondre, par le nombre, à l'étendue des espaces. Les sauvages vivaient, non pas agglomérés en villes ou villages, mais dispersés partout, à tel point que le rapport de la population à la superficie indiquait seulement un habitant par deux cent cinquante kilomètres carrés !...

C'est ce qui imposait à tous les Missionnaires des fatigues inouïes pour l'évangélisation de ces peuplades nomades, constamment en mouvement. Afin de les atteindre et les instruire des vérités de la religion, il fallait être perpétuellement en route, l'hiver comme l'été.

Dans son *Journal*, Mgr Clut le remarquait, non parfois sans une pointe de mélancolie et de tristesse, relevée bien vite par des considérations d'ordre surnaturel :

« - Ici, dans ces déserts du Nord, écrit-il, si le pays est vaste, immense, la population est presque nulle. Nous passons une grande partie de notre temps à courir après quelques âmes très abandonnées, disséminées çà et là... J'espère que le bon Dieu tiendra compte aux Missionnaires, qui se dévouent dans ces pays, de tous leurs sacrifices, de leurs privations sans nombre et de leurs peines de cœur, en présence de l'ingratitude de la plupart de leur ouailles... Notre joie et notre récompense assurément ne sont pas de ce monde. Nous les espérons dans l'autre... Amen !...

Ailleurs, Mgr Clut fait encore les réflexions suivantes :

« Tous nos Missionnaires sont bien dignes d'éloges et de remerciements. Malgré leurs privations de tout genre, même celle du pain et du vin ; malgré l'insuffisance d'une mauvaise nourriture, ils sont, néan-

moins, tous contents et fortement attachés à leur vocation. Ils ne voudraient pas, pour tout au monde, échanger leur mission en ces pays inhospitaliers, pour des résidences en pays civilisés où ils auraient moins à souffrir. S'ils étaient mis en demeure de choisir, ils n'hésiteraient pas et demanderaient à continuer à se dévouer, au même poste jusqu'à la mort...

§ 8

Ingratitude.

Dans un passage cité plus haut, Mgr Clut gémit sur la noire ingratitude de beaucoup de sauvages. On se dévouait jour et nuit pour eux ; on se privait de tout pour leur faire du bien ; mais, eux, n'auraient pas remué un doigt pour venir en aide à leurs Missionnaires. Au contraire, quand ils les voyaient dans l'embarras, ils les quittaient, ou profitaient de cette circonstance pour leur faire payer très cher le moindre service.

— Nous ne saurions trop demander des Frères convers, écrivait Mgr Clut, car nous en avons le plus pressant besoin. Il est presque impossible, au Mackenzie, de se procurer des serviteurs. Lorsqu'on en trouve, ils ont femme et enfants ; il faut donc loger et nourrir toute la famille. Aussi à quelles dépenses et à quels inconvénients cela conduit !... Si on en rencontre, parfois, qui ne soient pas mariés, il faut leur donner des prix énormes, et cependant ils sont généralement paresseux, indépendants et très exigeants... Alors, nos pauvres Pères s'en passent et travaillent comme des mercenaires. Ils préparent leurs aliments, coupent du bois, défrichent la terre, raccommodent leurs habits, lavent leur linge, bâtissent, etc.

Pourtant ces Pères si dévoués auraient bien eu besoin de leur temps, simplement pour apprendre les langues sauvages, si nombreuses, si différentes les unes des autres, et si difficiles !...

Mais comment étudier quand on doit travailler sans cesse de la hache et de la pioche, de la scie et même de l'aiguille ?...

Et Mgr Clut continue sur ce sujet :

— Tous nos Pères réclament, à grands cris, un Frère convers. Je ferais la même demande pour moi-même. S'il le fallait, je me mettrais à genoux, pour en obtenir un qui pût m'accompagner durant mes nombreux voyages...

Depuis sa consécration épiscopale, le 15 août 1867, jusqu'à l'époque où il écrivait ces lignes, en 1879, donc pendant douze ans, il n'avait jamais eu de Frère pour l'aider un peu, si ce n'est une fois, pendant six semaines...

Après cet exposé lamentable, il ajoute :

— Mais, me direz-vous, il y a des Frères dans votre vicariat, pourquoi n'en prenez-vous pas un à votre service ?... Je vous réponds : Ah ! j'ai eu souvent la tentation d'en agir ainsi ; mais, me sentant plus robuste que la plupart de nos Pères, et sachant, du reste, que je causerais un grand tort à la résidence dans laquelle je ferais mon choix, j'ai préféré m'en passer jusqu'ici, et, par suite, j'ai été, plusieurs fois, exposé à mourir de misère et de faim, ayant été abandonné par de vils mercenaires, durant mes longs voyages, aux moments les plus critiques... Sans une providence toute spéciale, j'aurais dû périr dans maintes circonstances, et uniquement parce que je n'avais pas avec moi un homme dévoué...

Faisant écho à ces paroles de son Évêque, un Missionnaire exprimait ces sentiments édifiants que tous ses confrères éprouvaient comme lui :

— Il n'y a pas que triomphe dans nos Missions... Que d'amertumes à dévorer !... que de peines à supporter aussi !... Fasse le ciel que les unes et les autres servent à notre sanctification et au salut de ces pauvres sauvages !... Pour m'encourager, je me dis qu'une âme est quelque chose de si précieux, que ce n'est pas trop d'en acheter trois ou quatre au prix de tant de sacrifices, le Fils de Dieu lui-même ayant donné sa propre vie pour elles... Peut-être entre-t-il dans les desseins de Dieu que la régénération de ces pauvres sauvages ne s'opère qu'à ces conditions difficiles... *Fiat !... fiat !...*

CHAPITRE XVII

Autres tourments, autres misères

1861-1892

§ 1

Mal de raquettes.

Tout n'est pas dit sur les difficultés de l'apostolat dans l'Extrême-Nord. Les Missionnaires ont dû parcourir des milliers et des milliers de kilomètres, pour atteindre leurs ouailles errantes, et leur porter les paroles de la vie éternelle, au sein des immenses déserts.

Chaque jour, ils marchaient, ou plutôt ils couraient au pas gymnastique, non pas seulement dix ou douze heures, mais quinze ou seize heures consécutives, depuis deux ou trois heures du matin jusqu'à six ou sept heures du soir, entraînant par la voix, le geste et l'exemple, les chiens, parfois paresseux, qui tiraient leur traîneau, et ne s'arrêtant qu'une petite demi-heure pour leur frugal repas.

De telles courses à pied durant des semaines, représentent déjà, à elles seules, une somme respectable de fatigues; mais le froid rigoureux de ces contrées, comme nous l'avons indiqué plus haut, augmentait ces fatigues et les changeait en souffrances.

La sueur, inévitable avec ces mouvements rapides et continuels, ruisselait sur tout le corps et s'y gelait ; elle imbibait les vêtements. Ceux-ci, en se gelant, se recoquillaient, se solidifiaient, et se transformaient en une sorte d'étau qui obligeait les voyageurs à marcher à demi-courbés.

Sous les pieds, à l'intérieur des souliers, c'était pire encore : la sueur se métamorphosait en aiguilles de glace, ou en granules aux arêtes aiguës, qui produisaient, en abondance, fortes ampoules, et plaies saignantes.

Mais ce n'était pas encore assez : à ce martyre s'ajoutaient d'autres douleurs, parfois atroces : celles du mal de raquettes.

La raquette ou chaussure pour la neige, *snow-shoe*, se compose essentiellement d'un cadre de bois, en forme d'ovale allongé, un peu relevé à son extrémité antérieure, et se terminant, à l'arrière, en queue de poisson. Ses dimensions augmentent, en proportion de la profondeur

de la neige molle sur laquelle on doit marcher. Cet ovale irrégulier peut donc avoir de un mètre à un mètre et demi de longueur, parfois même dépasser la taille d'un homme, et, alors, il a cinquante centimètres de largeur environ.

Sur ce cadre en bois, on adapte un treillis de lanières de peau.

Une lanière du même genre fixe le pied au milieu de la raquette, en passant entre les orteils et s'enroulant autour du talon.

Missionnaire en costume d'hiver, avec les raquettes.

Dans cet accoutrement, on ne peut marcher qu'en écartant les jambes plus ou moins, suivant les dimensions de la raquette, et en balançant, à chaque pas, et d'une façon rhytmée, le corps alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, plus ou moins aussi, suivant la grandeur de cette singulière chaussure, inventée pour empêcher le voyageur d'enfoncer dans la neige molle.

Chaussure utile, il faut en convenir, mais terrible instrument de supplice.

Après des années d'usage, on ne s'y habitue pas et on en souffre encore.

Quoiqu'il ne fût plus novice dans cet art, puisqu'il le pratiquait depuis huit ans, Mgr Grandin écrivait, le 9 avril 1862 :

— Dès la deuxième journée de marche, j'avais les pieds couverts d'ampoules ; à la fin de la troisième, ils étaient littéralement comme si on eût enveloppé les extrémités, dessus et dessous, avec des mouches vésicantes et perforantes... Quand, le matin, ou même simplement après quelques instants de repos, il fallait se remettre en route, c'était pour moi des souffrances inouïes que je ne pouvais dissimuler. Un bâton m'aurait bien rendu service si nous eussions marché sur la terre ferme ; mais, sur cette neige, il aurait fallu une troisième raquette pour mon bâton... Mon unique soulagement, une fois arrivé au campement, était de me déchausser et de me laver les pieds avec de la neige : il me semblait toujours que je les avais dans le feu.

Écoutons, maintenant, un des plus intrépides marcheurs et coureurs de l'Extrême-Nord, le P. Petitot :

— A deux heures après minuit, je chaussai mes raquettes, attelai mes chiens et partis. Il ne s'agissait de rien moins que de faire de deux cent quarante à deux cent soixante kilomètres à pied... Notre première étape fut de seize heures de marche, c'est-à-dire de deux heures du matin à six heures du soir, sans nous être arrêtés plus de vingt minutes, vers midi... Ce voyage me causa des fatigues incroyables... Ces énormes raquettes suspendues aux orteils par une ligature qui emprisonne la pointe du pied seule, et s'enroule ensuite au talon, causent des douleurs aiguës. Aussi, à la fin de la seconde journée, j'avais les pieds ensanglantés, et, au bout du voyage, mes ongles n'étaient plus en place : je les trouvai dans mes nippes... Quelles souffrances, grand Dieu ! de se traîner ainsi !...

Le mal de raquette est si douloureux, qu'on ne craint pas d'exagérer en le comparant au tourment que produiraient des tenailles serrant les tendons du pied et du jarret ; puis les tordant par saccades ; ensuite, disloquant les hanches, à cause de la nécessité où l'on est d'écarter les jambes pour marcher, en se balançant continuellement de gauche à droite et de droite à gauche.

Au dégel, le supplice augmente encore : le treillis composé de lanières de peau s'imbibe, et, avec l'eau, retient une plus grande masse de neige fondante. Alors les raquettes, déjà si pesantes, deviennent incomparablement plus lourdes : ce sont de vrais boulets de galérien qu'il faut traîner avec soi.

Imaginées pour faciliter la marche, les raquettes, dans ces conditions, quoiqu'on puisse moins que jamais s'en passer, sont un extrême embarras et une cause de souffrances inexprimables.

§ 2

Maladie des yeux.

Souvent la blancheur de la neige et celle des lacs glacés qui reflètent, comme d'immenses miroirs, en les multipliant, les moindres rayons du soleil, mettent les yeux des Missionnaires dans le plus déplorable état, surtout après des courses un peu longues.

C'est à tel point, qu'ils ont ensuite toutes les peines du monde à les ouvrir en face du feu, ou d'une lumière, même peu vive.

Dans une lettre du 2 décembre 1869, le P. Gascon raconte un accident de ce genre, dont il se ressentit longtemps :

— Le voyage du printemps au fort Raë aurait été assez agréable, si je n'avais pas souffert des yeux... Le troisième jour, ma vue me refusant son service, je fus obligé de me coucher dans le traîneau et de me résigner à fermer les paupières.

A mon arrivée, après la cérémonie d'usage qui consiste à toucher la main à tous, un enfant en danger de mort, déjà ondoyé, requit le secours de mon ministère. Je ne pouvais voir que très difficilement ; mais, craignant de contrister les parents, je fis les cérémonies du baptême, et la lueur de la chandelle acheva de m'enflammer la vue...

Dès lors, il fallut dire adieu à la lumière, fermer les yeux pendant deux jours et trois nuits, et me résigner à souffrir le martyre... Le troisième soir, mes yeux étaient tellement enflammés et me causaient de si grandes douleurs, que je crus réellement perdre la vue. Le moindre mouvement dans la maison, le moindre courant d'air suffisaient pour augmenter mes souffrances. La crainte, en devenant aveugle, d'être désormais incapable de travailler au salut de tant d'âmes délaissées, et de priver tant d'infidèles de la grâce du baptême, m'affecta beaucoup.

Tous les printemps, les sauvages eux-mêmes sont exposés à contracter le mal des yeux. Pour ce motif, je redoute beaucoup les voyages en cette saison. Mais, dans ce pays, comment s'en dispenser ?

Pendant plus d'un mois, je continuai à avoir des élancements dans les yeux, et j'eus de la difficulté pour offrir le saint Sacrifice...

Une maladie des yeux, susceptible de dégénérer en cécité complète, pouvait être contractée non seulement au cours des longs voyages

sur la neige et la glace éblouissante, mais aussi à l'intérieur des misérables demeures où devaient habiter les Missionnaires.

Au commencement, la pauvreté les priva longtemps d'un luminaire suffisant, et ils étaient contraints de réciter leur office ou de faire leurs lectures à la lueur tremblotante du foyer.

— J'ai cru devoir, écrivait Mgr Grandin, abolir cette coutume, extrêmement dangereuse pour les yeux... Malgré notre pauvreté, qu'on se serve de chandelle, quoique notre misère nous force à n'en brûler qu'une durant la célébration de la sainte Messe.

La question de l'éclairage était capitale pour ces pays aux nuits si longues ; et, pourtant, comment la résoudre d'une façon convenable à ces distances et dans ces déserts ?

Rares étaient les chandelles et bien vite épuisées.

On dut leur substituer des lampes à huile de poisson, qui ne donnaient qu'une flamme faible et fumeuse...

Durant le jour, on ne voyait pas davantage dans ces maisons si primitives.

Pas de vitres aux fenêtres. Comment s'en procurer ?

Il fallait les faire venir d'Europe ou de la province de Québec.

Mais, à la fin de si longs voyages, et après tant de transbordements, quoique très soigneusement emballées, elles arrivaient généralement en miettes.

On les remplaçait donc par des morceaux de parchemin faits de peaux de rennes ou de caribous, imparfaitement préparés, au moyen d'un raclage rudimentaire.

Restés relativement épais et mollement spongieux, ils ne laissaient passer que très peu de lumière et beaucoup de froid.

Pendant dix-sept ans, la maison de *Good Hope*, par exemple, et son église n'eurent aux fenêtres que ces grossiers parchemins.

La vue du P. Séguin en fut affectée à tel point qu'elle baissa de plus en plus, et il devint presque aveugle.

Inquiets, ses supérieurs l'envoyèrent en France pour consulter les docteurs ; mais les meilleurs oculistes ne réussirent pas à le guérir.

§ 3

Moustiques, maringouins et brûlots.

Depuis les premiers jours de mai, avant même que les glaces ne fondent, jusqu'à l'automne, pullule une terrible engeance, véritable fléau pour les Missionnaires.

Ce sont des millions et des millions de petites bestioles altérées de sang humain, qu'elles sucent incessamment, et le jour et la nuit.

Moustiques, maringouins et brûlots s'acharnent, pendant des mois entiers, contre la pauvre humanité. Ils sont légions : on a beau en détruire, il en naît toujours, et ils se précipitent en rangs pressés, bataillons innombrables, sur leurs malheureuses victimes.

Les animaux, dans les naseaux desquels ils pénètrent, en deviennent fous et se roulent par terre avec rage...

Les sauvages ne sont pas à l'abri de leurs coups ; mais leur peau est dure et ils en souffrent moins ; pour le même motif aussi, les moustiques les délaissent, quand ces voraces trouvent une nourriture plus appétissante, et que leurs dards peuvent plus facilement entamer.

C'est ce qui vaut aux blancs le privilège d'être choisis.

De loin, ces bourreaux ailés s'aperçoivent de leur présence. Ils accourent, avec des chants de triomphe, une musique monotone et lancinante, et se jettent sur eux avec fureur pour les dévorer.

Quel supplice d'être assailli par ces myriades d'ennemis insaisissables ! Chacun d'eux, en particulier, est la petitesse et la faiblesse même ; mais, considérés en masse, ils sont une puissance, la plus tyrannique et la plus irrésistible qui soit. Ils sont tellement nombreux que, parfois, le ciel en est obscurci.

Impossible de les fuir ; ils vous suivent, vous poursuivent, vous enveloppent, vous harcèlent, vous couvrent le visage et les mains ; ils pénètrent dans vos manches, dans vos habits ; vous entrent dans le nez, vous piquent à tous les endroits qu'ils peuvent atteindre, vous font continuellement une infernale musique, vous exaspèrent et se gorgent de votre sang.

C'est, de leur part, une guerre perpétuelle, sans trêve ni merci.

Les plus terribles sont les brûlots, dont la petitesse est telle qu'ils peuvent passer à travers les mailles les plus fines des moustiquaires les plus serrées, et même à travers les couvertures et les habits ; mais leur piqûre *brûle* comme un tison ardent ; de là vient leur nom.

Où naissent-ils ? on ne le sait ; mais ils surgissent, comme par enchantement, du feuillage, des recoins des rochers, de l'écorce des arbres. Ils apparaissent subitement en essaims nombreux, et l'air en est tout rempli. Aussi, en un clin d'œil, les mains, le visage, le cou sont en feu et en sang.

Pour se préserver de leurs morsures, durant les campements de nuit, on allume du feu avec certaines herbes mouillées, de manière à produire une fumée très épaisse ; mais les dormeurs en sont autant

incommodés que les moustiques, peut-être même davantage, et ils ont à supporter deux maux au lieu d'un.

D'autre part, sous l'effet du vent qui dissipe la fumée, le feu qu'on a allumé en se couchant, devient plus grand qu'on ne l'avait voulu ou qu'on l'avait prévu, et se communique aux effets des dormeurs.

— Un de mes compagnons, écrit Mgr Grandin, perdit, par un accident de ce genre, une portion de sa couverture, son bonnet de nuit, une partie de sa chemise, et, sans doute, une partie de sa peau. Pour moi, j'avais à regretter une partie de nos provisions détruites par le feu, ce qui, au cours de notre long voyage, allait nous exposer à jeûner.

Que de fois les récits des Missionnaires nous entretiennent de cet affreux tourment !

§ 4

La vermine.

Tel est le principal, ou plutôt l'unique présent des sauvages aux Missionnaires, en retour des bienfaits précieux, dans l'ordre naturel et surnaturel, que ceux-ci leur apportent, au prix de tant de fatigues et de dangers.

Ce cadeau repoussant, la vermine, est fréquemment renouvelé. Il est offert, imposé même, à tout instant du jour et de la nuit, durant l'hiver comme durant l'été.

— Quand il s'agit de se coucher sur un lit de glace et sous un édredon de neige, disait Mgr Grandin, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas sous les couvertures. J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et, parfois, il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

Or, rien n'égale la malpropreté des sauvages. Elle est hideuse, infecte... disons le mot : ils sont pleins de poux... Je ne puis leur faire partager mes couvertures qu'en risquant de partager leur vermine. C'est ce qui arrive, et, à la fin d'une course apostolique, j'ai des poux, et en quantité... Je m'en débarrasse dès que je peux... Néanmoins, quand il faut repartir, je repars : je me trouverais coupable, quand le salut des âmes est en jeu, de reculer même devant une armée de poux... Non seulement je ne retarde pas, pour ce motif, le moment du départ, mais, malgré ce genre de mortification que je prévois, j'attends avec impatience le moment de repartir.

Ce n'est pas seulement pendant les campements nocturnes, que les sauvages communiquent leur vermine avec tant de libéralité ; mais

aussi pendant les visites qu'on leur fait ou qu'ils font eux-mêmes... pendant les sermons qu'on leur prêche... pendant qu'on les confesse .. en un mot, à chaque instant, à chaque contact, à chaque rapprochement...

Le Missionnaire qui a la sainte ambition d'arracher les âmes à l'esclavage du démon, de les régénérer et de les enrichir des dons du Christ, n'est pas tenté de compter le nombre des pas qu'il lui faudra faire, ni celui des privations qu'il lui faudra endurer, ni celui des dangers qu'il aura à courir, ni, enfin, même la vermine à travers laquelle il devra passer et qui s'attachera sûrement à lui. Il s'y résigne par avance, puisqu'il ne peut qu'à cette condition atteindre les âmes.

C'est de l'héroïsme pour un homme civilisé, bien élevé et habitué aux délices de la propreté. Cette mortification n'est pas l'une des moindres : au contraire, c'est une de celles qui coûtent le plus à la nature.

N'importe ! elle est acceptée, même de bon cœur, le sourire aux lèvres et la joie dans les yeux.

Malgré cette vermine qui le dévore, il sera heureux, car il sauve les âmes et fait l'œuvre de Dieu.

Il détruira cette vermine, dès qu'il en aura la possibilité ; mais il l'entretiendrait avec un soin jaloux, comme un auxiliaire puissant, s'il pouvait avoir la conviction que cette cruelle souffrance, ajoutée aux autres, augmentera le nombre des âmes éternellement sauvées...

Les trafiquants en fourrures s'exposent au froid, aux privations, même à la vermine pour gagner de l'argent. Nul ne songe à les en blâmer. Aux yeux des gens du monde, même les plus délicats, le désir de faire fortune, l'assurance de gagner beaucoup d'argent excuse tout, explique tout, rend tout acceptable...

Et l'on blâmerait des Missionnaires, on les mépriserait, parce qu'ils s'exposent volontairement à ces tortures et à ces humiliations, non pour acquérir une fortune méprisable, dont ils espéreraient jouir eux-mêmes, mais pour procurer aux plus déshérités de la famille humaine les biens infinis et éternels.

Quel illogisme, et quelle injustice !...

Loin de les blâmer et de les mépriser, on devrait, au contraire, les en estimer davantage, les respecter, les vénérer et les saluer bien bas !...

Quel héroïsme ne faut-il point pour accepter, par amour des âmes, de vivre en contact perpétuel avec des sauvages que la vermine dévore, autant que la saleté les couvre !...

Autrefois, ils ne se lavaient jamais... Qu'on juge, par ce détail, de leur état de malpropreté inimaginable !... S'ils se nettoyaient parfois

les mains et le visage, c'était en les frottant avec de la graisse huileuse, ou avec un morceau de poisson faisandé, ce qui, selon eux, valait mieux encore, quoiqu'en fût augmentée l'odeur infecte qui se dégageait de leur corps.

Non seulement les sauvages étaient remplis de poux, des pieds à la tête, et ne s'en inquiétaient guère, car leur rude peau était peu sensible à leurs piqûres, mais, horreur ! ils les mangeaient gloutonnement et en faisaient leurs délices.

Souvent ces poux étaient une cause de dispute dans les ménages... non pas que le mari se plaignît que sa femme en eût trop ou réciproquement : mais parce qu'il s'apercevait que sa femme mangeait les poux qu'elle trouvait sur ses vêtements à lui... C'était, là, à ses yeux, une criante injustice, un véritable larcin, et il réclamait pour lui ce gibier comme capturé sur son propre domaine, et, par suite, lui appartenant incontestablement... de plein droit.

Un jour, durant une visite pastorale qu'il faisait au fort Raë, Mgr Clut vit venir à lui, pendant son repas, un chef de tribu.

Sans autre préambule, le chef lui demanda la solution d'un cas de conscience qui ne se trouve exposé, explicitement du moins, dans aucun Traité de théologie morale :

— Est-ce que manger des poux rompt le jeûne eucharistique ?...

Mgr Clut pria le sauvage de remettre sa question à un autre moment.

- Les Blancs, dit-il, n'aiment pas à s'entretenir de pareils sujets, quand ils prennent leur repas.

Stupéfaction du chef, qui ne pouvait en croire ses oreilles, lui qui, si souvent, s'était délecté à croquer ce fin gibier.

Il tint donc *mordicus,* et ne s'en alla que lorsqu'il eut reçu la réponse désirée.

§ 5

Famine et lutte pour la vie.

A tant de souffrances précédemment décrites, vient, trop souvent, s'ajouter le tourment de la faim. Ce pays, terriblement froid, ne produit presque rien. Quand manquent les produits de la chasse ou de la pêche, tout manque... Alors, c'est la famine... l'horrible famine dans toute la force du mot.

Dans ces Missions, les plus pauvres du monde, les soucis angoissants de la vie matérielle ne laissent pas aux Missionnaires un seul instant de répit. Au milieu du froid, de la neige, des frimas, au sein

d'espaces immenses et au cours d'incessants déplacements, c'est toujours le combat pour la vie : *struggle for life*. Il faut le livrer continuellement, et pour soi et pour les autres.

Les Pères n'ont dû qu'à leur énergie et à leur travail ininterrompu de n'être pas morts de faim. Sans eux, les sauvages aussi auraient bien des fois péri d'inanition, et ceux-ci se sont habitués à considérer les Missionnaires comme leur Providence visible.

Écoutons le P. Petitot nous raconter ses privations, durant une de ses expéditions apostoliques auprès d'un camp de sauvages, toujours en mouvement :

« - Les moindres journées sont de quatorze heures de marche, et quelle marche !... quels chemins !... Nous ne sommes plus sur la surface unie du lac ; mais il nous faut grimper par des rampes étroites et glissantes, descendre des pentes abruptes, nous faufiler dans des gorges à travers des bois épais, dont les branches nous fouettent constamment le visage.

Et quelle est la nourriture qui nous soutient dans ces longues et si rudes fatigues ?

Pendant quatre jours, j'ai pu manger de la viande *sèche* et *crue ;* mais, au bout de ce temps, il ne me restait *plus rien* : *mes sauvages avaient tout dévoré.*

Le matin de la cinquième journée, après avoir traversé les montagnes dont je viens de parler, le chef de la tribu consentit à me donner une *poignée* de viande pilée et un morceau de graisse de renne... Le soir, je reçus la même portion, et ce fut *tout* ce que je pus prendre ce jour-là.

Le lendemain, nous marchâmes toute la journée, mais, cette fois, complètement à jeun... Toute notre espérance, après Dieu, était dans le canon de nos fusils... Malheureusement, aucun gibier ne se présenta, et, le soir, je ne pus me nourrir que *d'un bout de chandelle*... La faim qui me torturait me faisait prendre tant de plaisir à absorber cette graisse nauséabonde, que je la suçai avec toute la délectation qu'aurait pu y trouver un cosaque.

Le surlendemain, nous marchâmes encore toute la journée ; mais nous étions harassés de fatigue et épuisés par la faim. Presque tous mes sauvages souffraient du mal de raquettes, et je ressentais moi-même ce mal au cou-de-pied gauche, de sorte que je ne pouvais marcher qu'avec peine, d'une seule raquette. Nos chiens qui, depuis le départ du fort, c'est-à-dire depuis sept jours, n'avaient eu, pour toute pâture, que quelques morceaux de parchemin passés à la flamme, ressemblaient à des ombres... Nous nous assîmes tristement, un instant ; puis il fallut nous résigner à marcher encore, sans savoir où aboutiraient nos

pas, et si nous rencontrerions quelque autre camp sauvage qui pourrait nous secourir un peu dans notre détresse.

Depuis trois jours, j'étais presque à jeun et je l'étais complètement depuis la veille !...

Enfin, dans la soirée, nous découvrîmes des pistes d'hommes ; nous les suivîmes et nous arrivâmes à un campement nombreux.

Toute la peuplade était réunie comme une fourmilière grouillante... De longues files de sauvages descendaient des rochers pour venir au-devant de moi... Mon humble personne fut littéralement prise d'assaut : c'était à qui me secouerait la main le plus fort... Après cette réception chaleureuse, je dus subir un examen minutieux de tout mon être .. On s'extasiait sur ma barbe rousse, sur mes lunettes, sur tout mon costume, principalement sur ma croix. Chacun faisait tout haut ses réflexions sur mon compte : c'était un *tohu-bohu* à casser la tête la plus dure. Je fis signe que je voulais parler, et aussitôt un vieillard corpulent, grand chef de cette tribu, fit asseoir tout le monde sur la neige. Je leur parlai assez longuement de religion, et tous témoignèrent par la voix et le geste, à de très nombreuses reprises, qu'ils étaient contents de mon discours, et seraient fidèles à observer les commandements de Dieu.

Cependant, si chacun cherchait à rassasier sa curiosité, en examinant à satiété ma personne, nul ne songeait à rassasier ma faim qui devenait intolérable.

Je dus exposer au vieux chef l'extrême besoin que j'avais d'un peu de nourriture... J'en reçus, pour toute réponse, la nouvelle qu'on n'avait rien dans le camp, mais que l'on attendait, pour le lendemain, l'arrivée de plusieurs jeunes gens envoyés, depuis deux jours, les uns à la chasse du caribou, les autres à la pêche...

Cette réponse si froide sembla redoubler ma faim... Il me trouvait l'estomac suffisamment lesté par le morceau de chandelle que j'avais mangé la veille, au matin !...

Pour tout repas, je dus converser encore deux heures avec les sauvages, exposé, sans feu, à une neige abondante... Ce ne fut que vers neuf ou dix heures du soir qu'il me fut possible d'avaler quelques bouchées, grâce à une queue de castor et à quelques bribes de poisson... Le lendemain, quelques rennes s'approchèrent de nous. On les tua et cette bonne fortune nous empêcha, pour cette fois, de mourir réellement de faim.

Ce récit nous montre à quelles privations extrêmes pouvaient se voir réduits les Missionnaires, durant leurs pénibles voyages à la recherche des âmes errantes.

La famine, cependant, ne les poursuivait pas seulement dans leurs interminables courses à travers les déserts glacés. Elle venait, parfois, et trop souvent, les surprendre dans leur demeure, et, pendant de longs mois, s'asseoir à leur foyer.

Épuisé par les fatigues et les privations, le P. Grollier disait, peu avant d'expirer, à la fleur de l'âge :

Si j'avais quelques pommes de terre et un peu de lait, il me semble que je pourrais me rétablir.

Mais comment lui offrir cette modeste nourriture ?... Pour la lui procurer, il aurait fallu alors un voyage de cinq à six mois.

Le voyant si fatigué, Mgr Grandin, en passant à *Good Hope*, lui avait proposé de l'envoyer dans une Mission moins dénuée de tout :

Monseigneur, lui répondit-il, je vous supplie de me laisser mourir ici. Je pourrai encore me rendre un peu utile, en prêchant et catéchisant, quand mon compagnon voyagera. Il m'en coûterait trop d'abandonner mes sauvages. Autant mourir ici qu'ailleurs. Lorsque mon heure sonnera, je partirai de ce monde sans regret et sans retard...

Peu avant qu'il expirât, le P. Séguin lui manifesta son intention de placer son corps à l'endroit où l'on se proposait de bâtir la future église.

Non, non, répondit-il, enterrez-moi avec les sauvages, entre les deux derniers qui sont morts, le visage tourné vers la croix, que j'ai été si heureux de planter dans ces contrées lointaines.

Il mourut, le 4 juin 1864, à la fleur de l'âge, dans ces beaux sentiments, à la suite de tant de privations héroïquement acceptées pour l'amour de Dieu et le salut des âmes les plus abandonnées.

Son tombeau devint un lieu de pèlerinage très fréquenté par les indigènes, frappés de tant de vertu. Ils s'y agenouillaient et priaient à leur arrivée et à leur départ. Mgr Faraud le constatait, plusieurs années après :

- La tombe du P. Grollier, que les sauvages ne manquent jamais de visiter, écrit-il, continue à leur parler : *defunctus adhuc loquitur*. Les fidèles y réchauffent leur zèle ; les païens s'y convertissent.

Trente ans plus tard, la dévotion des Indiens pour le P. Grollier n'avait pas diminué, et son tombeau était toujours visité par eux, avec des sentiments d'une piété manifeste.

Si les années, en se succédant, n'enlevèrent rien à la vénération des sauvages pour le P. Grollier, elles n'amoindrirent pas, non plus, les privations que les Missionnaires devaient endurer. La disette, la famine

même, se faisait toujours sentir en quelque endroit, et souvent, en même temps, presque partout.

Vers la fin du mois de mars 1881, Mgr Clut arrivait, harassé de fatigue, à la Mission Saint-Charles du fort Dunvégan, pour la visite pastorale.

Ordinairement l'apparition de l'Évêque est l'occasion d'une joie toute filiale de la part de ceux qui le reçoivent. Mais les Pères de cette Mission étaient dans une telle misère, que le prélat s'aperçut aussitôt du surcroît que sa présence allait ajouter à leurs privations déjà excessives. Il ne leur restait plus que quelques pommes de terre.

Parlant de ses nombreux voyages, Mgr Clut disait :

– Je dois avouer que j'ai, parfois, cruellement souffert de la faim, et mon pauvre estomac en est tout délabré... Une nuit, la souffrance fut telle, que je dus me lever pour prendre le seul petit morceau de chocolat qui se trouvait au fond de mon sac.

Que de faits de ce genre nous aurions à citer !...

§ 6

La soif au milieu des frimas.

Aux tourments précédemment décrits, il faut en ajouter un autre qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans les glaces du nord, et qui est peut-être le plus terrible de tous : celui de la soif.

Les longues courses à la raquette qui, malgré le froid si rigoureux, couvrent le corps de sueur, échauffent aussi le sang, le calcinent, pour ainsi dire, et causent une soif dévorante. C'est un vrai supplice de Tantale, car, pour l'apaiser, on voudrait, à chaque instant, se jeter sur la neige alléchante. Or, ce remède serait pire que le mal. Manger ou sucer de la neige, dans ces conditions, est fatal à la santé. Loin d'étancher la soif, la neige l'excite. Bien plus, les forces tombent aussitôt, la fatigue augmente, les entrailles sont bouleversées, on est à bout... exténué... épuisé !...

Peu avant de mourir, un de nos Missionnaires disait, dans une minute d'épanchement :

— J'ai connu le mal de raquettes, autant que personne, je crois..... Mais tout cela, et le reste, je l'ai enduré : je le pouvais, j'étais jeune, j'étais fort... Ce à quoi je n'ai pu me faire, ç'a été la soif... Oui, la soif, la pire des tortures... Ah ! que j'ai donc souffert, durant ces longues heures, où l'on ne pouvait s'arrêter pour faire fondre un peu de neige, et où il était impossible de casser une glace trop épaisse !... Que j'ai donc envié le sort des chiens, happant la neige pour se désaltérer ! Mais aussi,

il fallait voir, lorsqu'on apercevait un endroit où l'on supposait qu'un courant plus rapide amincissait la glace... Deux coups de hache faisaient jaillir l'eau vive... Je pouvais boire... Pourtant, que cette eau était froide ! A la première gorgée, il semblait qu'une boule de glace prenait la place du cerveau... Il a fallu bien aimer le bon Dieu et les pauvres âmes, pour supporter cela ! La soif, la soif dans les courses de l'hiver, ce fut le vrai sacrifice de ma vie de Missionnaire. Le seul, car, en comparaison de celui-ci, les autres ne comptent pas.

Puisse le bon Dieu qui va me juger bientôt, l'avoir eu pour agréable ! Je le lui ai offert, tant de fois, en union avec le *sitio* du Calvaire !...

Dans une de ses lettres, Mgr Clut nous raconte de quelle singulière façon il s'y prenait, pour étancher cette terrible soif.

La neige tombait avec abondance, et le vent soufflait avec rage. Néanmoins, malgré l'intensité du froid, le mouvement que je me donnais, dans cette course à la raquette, me mettait en nage, et j'étais dévoré de soif...

Dépourvu de chaudière pour faire fondre la neige, je pris un bloc de glace, je *l'embrochai*, le plaçai devant le feu que je réussis à allumer, et posai ma soucoupe dessous.

Elle fut vite pleine, je la vidai plusieurs fois avec délices, et il me semblait que je n'avais jamais rien bu d'aussi bon, dans toute ma vie...

Un quartier de glace à la broche!... Voilà bien, assurément, ce qu'on ne voit que dans l'Extrême Nord... Jamais cuisinier ni cuisinière de nos pays civilisés n'ont songé à préparer un pareil plat ! ou mieux un semblable régal !...

CHAPITRE XVIII

Les Missionnaires et la Science

§ 1

Aurores boréales et mirages polaires.

Le but principal de la vie du Missionnaire, celui auquel il doit tout sacrifier, et qu'il cherche avant tout à atteindre par ses fatigues innombrables et son immolation de chaque instant, est la gloire de Dieu par le salut éternel des âmes les plus abandonnées.

Cette vocation qui impose tant d'actes du plus pur héroïsme, et qui est si déterminée dans sa fin essentielle, n'empêche pas qu'au cours de ses longues pérégrinations dans des régions très reculées, dont souvent il est le premier explorateur, l'apôtre ne puisse faire bien des constatations qui sont de nature à étendre les limites du savoir humain.

Il peut ainsi favoriser les progrès scientifiques, et, par une suite logique, contribuer à la gloire de Dieu, en faisant mieux connaître l'œuvre admirable du Créateur, par conséquent Dieu Lui-même, comme l'enseigne saint Paul : *Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur ; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas* (*Rom.*, I, 20).

C'est en nous mettant à ce point de vue que, dans cette Histoire de l'Apostolat de notre chère Congrégation, nous ne croyons pas inutile d'insérer ce chapitre, qui, par son titre, semblerait mieux à sa place dans un ouvrage d'allure plus strictement apologétique. Il n'est pas, cependant, hors de propos ici, puisqu'il relate des observations faites par les Oblats eux-mêmes dans l'Extrême-Nord : observations personnelles sur des phénomènes incomplètement et imparfaitement étudiés par ceux qui officiellement se disent savants, mais qui, ayant surtout écrit en chambre, pourraient tirer profit de l'expérience d'autrui.

En ces matières, se réalise aussi le vers de La Fontaine :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Dans cet ordre d'idées, notons d'abord les constatations faites par nos Missionnaires au sujet des aurores boréales et des mirages polaires. Les particularités qu'ils ont remarquées ont leur importance scientifique.

Par une atmosphère froide et sèche, en effet, les aurores boréales sont accompagnées d'un bruissement singulièrement intense, comme le sifflement du vent dans les cordages d'un navire.

Les auteurs qui, *ex professo*, traitent des aurores boréales, nient ou taisent cette particularité, ou la présentent comme hypothétique.

Que de fois pourtant, elle a été constatée par nos Missionnaires, qui, en cette occasion, comme en plusieurs autres, quoique travaillant principalement au salut des âmes abandonnées, ont apporté un précieux concours aux recherches scientifiques, et ont contribué à fixer certains points discutés entre savants.

Ce bruissement est bien une confirmation de la théorie qui assigne une origine électrique à ces phénomènes, les plus beaux qu'il soit accordé à l'homme de contempler ici-bas.

N'est-il pas le résultat de la résistance opposée par l'air aux radiations électro-magnétiques, qui se dégagent de la terre dans le voisinage du pôle, et causent ces splendides illuminations ?

Notons également les constatations faites par nos Missionnaires au sujet des effets des mirages, non moins surprenants dans ces régions de l'Extrême Nord que dans les déserts du Sahara, aux sables surchauffés.

Lorque, après la longue nuit, le soleil verse une claire lumière sur les plaines neigeuses, ou à la surface des lacs glacés, on découvre devant soi, tout près, ce semble, des paysages fantastiques.

On s'imagine pouvoir arriver vite à des places de campement ou à des îles boisées que l'on aperçoit très distinctement à peu de distance. On les touche presque du doigt ; mais elles reculent, à mesure qu'on avance. Elles finissent par disparaître complètement, ou, du moins, on ne les atteint que fort longtemps après.

Les auteurs qui ont parlé des mirages dans les contrées septentrionales, n'ont enregistré, en général, que ceux qui ont lieu sur la mer redevenue liquide, mais non ceux qui se produisent en hiver sur les champs de neige, ou sur les grands lacs glacés.

En ce point encore, les savants en chambre, si fiers de leurs connaissances incomplètes, auraient trouvé avantage à consulter les Missionnaires. L'apostolat, qui peuple le ciel d'âmes régénérées, peut fournir à la terre des renseignements précieux pour le progrès des sciences humaines.

Il est évidemment plus commode, mais aussi moins instructif, de disserter tranquillement au coin du feu, les pantoufles aux pieds.

§ 2

Les phénomènes glaciaires sur les grands lacs de l'Extrême Nord, et les stratifications de l'écorce terrestre, durant les périodes géologiques.

L'épaisseur de la glace, à la surface des grands lacs, est de trois à quatre mètres, et même davantage au large.

Un phénomène sur lequel nous croyons devoir attirer en premier lieu l'attention du lecteur, car il n'est nulle part signalé, pas même dans les ouvrages les plus spéciaux ou les plus récents en ces matières, c'est que *cette glace si épaisse se compose fréquemment de diverses couches, séparées par des nappes liquides ou par des gaz emprisonnés.*

Pour nous en tenir d'abord à ce qui concerne les nappes d'eau liquides, il est clair que celles-ci finissent par se solidifier, en se congelant à leur tour ; mais elles gardent, alors, une couleur et une contexture particulières, qui permettent aisément de les distinguer.

En outre, l'orientation optique de leurs molécules et la direction des axes cristallographiques les caractérisent aussi.

C'est comme *une suite de stratifications différentes, rappelant d'une manière frappante celles que l'on remarque si souvent dans l'écorce terrestre, et qui se sont produites aux époques primordiales*, quand le noyau de notre globe, encore fluide ou incandescent, commençait à se refroidir, et se revêtait d'une croûte solide.

Les phénomènes des couches multiples, et, jusqu'à un certain point, hétérogènes, étagées dans l'épaisseur de la glace des grands lacs américains de l'Extrême Nord seraient donc une répétition, en petit, mais singulièrement instructive, de ceux dont fut le théâtre, sur une plus vaste échelle, la surface de la terre à l'origine de notre monde.

Les uns, plus récents, nous éclairent sur la nature des autres, plus anciens, *d'autant plus que les récents, comme les anciens, sont la conséquence du froid ou du refroidissement.*

Plusieurs causes contribuent à la superposition de ces couches diverses dans la glace.

Outre la rivière Athabaska et celle des Esclaves, ces lacs en reçoivent une foule d'autres, de moindre importance, il est vrai, mais, néanmoins, assez considérables, descendant le long des vallées, parfois très escarpées, et venant de loin.

Il suffit, en hiver, de quelques jours de clair soleil (ce qui n'est pas rare), pour que la température s'élève d'une façon appréciable. Cet afflux de chaleur n'est pas capable assurément d'entamer l'épaisse glace qui

recouvre le lac ; mais il est très apte à faire fondre, en quantité notable, la neige accumulée sur le flanc des collines, surtout quand celles-ci sont peu boisées.

L'eau, alors, coule de toutes parts, en innombrables ruisseaux et cataractes, pour se réunir dans le lit des rivières qui, subitement transformées en torrents fougueux, se précipitent violemment sur le lac, et étalent au large, à sa surface, de grandes nappes d'eau.

Que la température s'abaisse (ce qui ne tarde guère), et ces nouvelles nappes d'eau commencent à se congeler. Leur couche de glace est d'abord très mince. Elle ne suffirait pas, comme celle qui est plus bas, à porter un homme, moins encore son traîneau et ses bagages ; mais progressivement l'épaisseur augmente.

Plusieurs fois, dans le cours de ces longs hivers du Canada septentrional, le phénomène se réitère.

Au début, chaque nouvelle couche de glace est très lisse et excessivement glissante, comparativement à la précédente qui s'était recouverte de rugosités, comme nous l'avons dit plus haut. C'est ce poli exceptionnel qui met en éveil le voyageur soucieux d'éviter un accident ou une catastrophe.

Ce miroir luisant l'invite à s'arrêter ou à changer de direction ; car s'il continuait à s'avancer imprudemment, il sentirait bientôt cette glace neuve fléchir sous son poids, onduler, gémir, se craqueler et s'ouvrir sous ses pieds, l'exposant ainsi à un bain froid, très désagréable en cette saison.

Quelquefois le danger ne serait pas grave, quand l'eau n'est pas profonde, l'ancienne glace très résistante étant tout près : on en serait quitte pour être mouillé jusqu'aux genoux ou à la ceinture ; mais, en d'autres circonstances, le plongeon aboutirait à une noyade.

Il arrive aussi qu'entre les deux couches de glace, il n'y a pas d'eau. L'accident, en ce cas, se réduirait à une chute plus ou moins rude. Des espèces de *cavernes*, en effet, se rencontrent parfois entre deux couches de glace : soit quand la couche inférieure s'affaisse, au point que la quantité d'eau n'est plus suffisante pour remplir le vide ; soit lorsque, dans la couche inférieure, s'engendrent des fissures par lesquelles l'eau s'écoule.

Dans l'un et l'autre cas, la couche supérieure reste suspendue comme une voûte.

Cependant, ces sortes de cavernes, qui correspondent à celles que l'on trouve encore de nos jours, si souvent, au sein de l'écorce terrestre,

ne persistent pas longtemps, à moins que la couche supérieure de glace ne devienne extraordinairement épaisse.

En dehors de cette hypothèse, la voûte, même sans l'intervention d'un choc ou d'une masse étrangère s'appuyant sur elle, finit, grâce à la pesanteur, par s'affaisser dans sa partie centrale, tandis que les parties extrêmes, par répercussion du mouvement central, ont une tendance à se relever.

Il en résulte une suite de *collines en miniature*, bordant, de côté et d'autre, *des vallées* ou *des conques*, qui se creusent entre ces chaînes de mamelons, hérissés de pics et d'aspérités : nouvelle ressemblance entre les phénomènes qui se passent dans la croûte glacée des grands lacs, et ceux qui eurent lieu dans l'écorce terrestre, durant les périodes géologiques.

Nous avons déjà dit que l'intervalle entre deux couches de glace est, quelquefois, rempli par des gaz emprisonnés.

Au fond des grands lacs, en effet, se trouvent toujours en quantités notables des matières organiques, végétales ou animales, en décomposition.

Les gaz résultant de cette fermentation putride, ou ceux qui proviennent de sources minérales débouchant dans l'intérieur du lac, ne pouvant plus se dissiper dans l'atmosphère, dès que la surface du lac est congelée, s'arrêtent sous la voûte solide, et s'y accumulent dans des poches d'eau, transformées bientôt en poches de glace.

Quand leur tension est considérable, et que la voûte, suffisamment forte pour opposer un obstacle invincible à leur sortie, ne l'est pas, cependant, assez pour rester indifférente à leur pression croissante, ils la secouent, l'agitent et lui impriment des oscillations en tous sens, *accompagnées de mugissements sous-lacustres, analogues aux bruits souterrains qui précèdent ou accompagnent les tremblements de terre et les éruptions volcaniques*. On dirait, parfois, les détonations prolongées d'armes à feu et le fracas du tonnerre.

Ces grondements retentissants sont aussi causés par la pression même de la glace sur les gaz et par les déplacements qu'elle leur impose, lorsque, non encore immobilisée par son épaisseur, elle a, sous l'action du vent, des ondulations semblables à celles de la houle.

Bizarre phénomène d'acoustique !... Il se continue pendant plusieurs semaines, et, chose étrange, rejoint, durant la nuit, son maximum de fréquence et d'intensité.

Ni en Europe, ni ailleurs, rien de semblable n'a été signalé encore.

En certains endroits, par suite d'une plus violente pression des gaz et d'une moindre résistance de la glace, celle-ci est subitement soulevée en forme de *petits pics volcaniques*. On les rencontre très nombreux et de dimensions remarquables, nous l'avons dit précédemment, à la surface gelée du Mackenzie, vu la pression énorme que les couches sous-jacentes liquides exercent contre la carapace de ce fleuve géant. Il y en a là une multitude qui ont jusqu'à trois et quatre mètres de hauteur.

Par leur cratère, le gaz s'échappe, détonne parfois au contact de l'air, mais, néanmoins, rarement s'y enflamme de lui-même.

Jamais en Europe n'ont été observées ces boursouflures d'aspect volcaniques, ni ces grondements caractéristiques qui les accompagnent.

Mais, n'est-ce pas, en miniature, une image de ce qui s'est passé sur une très grande échelle, durant les périodes géologiques, sur toute la surface de la terre, quand surgirent tant de montagnes couronnées par de si nombreux volcans, dont quelques-uns seulement, à notre époque, restent encore en activité ?

La superposition de strates glaciaires ne se produit pas uniquement par l'apport extérieur de nouvelles masses d'eau qui se congèlent ensuite, mais également par des afflux de la couche inférieure encore liquide.

Sous les attaques d'un froid de plus en plus vif, la voûte de glace, forcée à se dilater, se fendille, puis se déchire bruyamment.

Des crevasses longues, anguleuses et irrégulièrement ramifiées, apparaissent. Dans ces ouvertures, l'eau du lac se précipite et ne tarde pas à se congeler, déterminant ainsi, dans la masse glaciaire, *de nouvelles sédimentations ayant leurs caractères distinctifs, et affectant parfois la forme des veines dans le marbre, ou des filons minéraux au sein des terrains.*

Ces *nouvelles sédimentations* sont produites, assez souvent aussi, par des sources thermales débouchant au fond du lac, ou dans la partie submergée de ses rives.

En vertu de leur légèreté spécifique, ces ondes chaudes montent jusqu'à la glace, la rongent, la fouillent et s'y introduisent.

Dans les longs boyaux ou cavernes qu'elles creusent, elles s'installent, mais s'y attiédissent, pour se refroidir bientôt et se congeler.

Comment ne pas voir encore, dans ces phénomènes, une analogie frappante avec ceux qui se sont réalisés, à l'origine, dans l'écorce terrestre, et qui ont entassé, mêlé, amalgamé, dans son sein, si capricieusement, au hasard, ce semble, et dans une extrême confusion, tant d'éléments divers ?

§ 3

La durée attribuée aux périodes géologiques n'a-t-elle pas été considérablement exagérée ?

C'est vraiment surprenant de constater avec quelle rapidité, aux endroits où la rivière Athabaska et celle des Esclaves se jettent dans les lacs des mêmes noms, surgissent des îlots, puis des îles, puis de nouveaux terrains, à cause de la grande quantité de matières sédimenteuses et de bois charriés par ces puissants cours d'eau.

On peut dire qu'en ces endroits le paysage change d'aspect presque à vue d'œil. Après quelques années, on ne le reconnaît plus.

C'est d'abord un bourbier mouvant et fluctuant au gré des vagues qui ne le recouvrent plus que de quelques centimètres d'eau. Malheur à la barque qui s'y aventurerait, car elle irait s'enliser dans cet égoût de la nature. Elle y demeurerait empâtée, comme ces innombrables troncs d'arbres entraînés jusque-là par ces rivières qui les entassent les uns sur les autres, entremêlant leurs branches de mille et mille façons. On voit leurs têtes chenues, émergeant des eaux limoneuses, sur des espaces immenses.

Mais, quelques années après, le voyageur étonné découvrira de nouvelles îles sur ces bancs meubles, que les gelées d'un hiver de neuf mois tendent toujours à tasser, à resserrer et à solidifier davantage.

Puis la végétation ne tardera pas à envahir ces nouveaux terrains : d'abord, des joncs, des prêles et d'autres plantes aquatiques ; ensuite, quelques représentants, moins flexibles et plus résistants, du règne végétal.

Un phénomène analogue se produit quotidiennement sur tout le parcours du vaste système fluvial, constitué par l'Athabaska, la rivière des Esclaves et le Mackenzie, depuis la source de l'Athabaska, au mont Brown, dans les montagnes Rocheuses de l'Alberta, jusqu'à l'embouchure du Mackenzie dans l'océan Glacial Arctique, quatre mille kilomètres plus au nord.

Ce phénomène se reproduit aussi sur les bords des multiples et volumineux affluents de l'Athabaska-Mackenzie, tels que la rivière La Paix, la rivière aux Liards, la rivière aux Foins, la Peel, etc.

Tout le long de ces nombreuses rivières qui, à l'exception du Mackenzie proprement dit, n'ont pas de rivages praticables aux piétons, les berges sont à pic et souvent presque en demi-voûte, car les eaux courantes ne cessent pas de les ronger à la base.

Aussi les éboulements y sont-ils très fréquents.

Des masses de terre, en glissant, laissent voir parfois d'importants dépôts de glace, sorte de glaciers souterrains, et, en se précipitant jusqu'au bas, élargissent le lit de la rivière d'un côté, pour le rétrécir de l'autre.

L'eau, en effet, après avoir englouti ces terrains, les délaye et va les déposer ailleurs sous forme de sédiments.

D'autres fois, elle entraîne sans la dissocier toute la masse tombée, avec son revêtement de verdure ; puis l'abandonne en l'immergeant plus ou moins, selon la profondeur de son lit en cet endroit.

La vase qui s'y amoncelle successivement tout autour, arrête bientôt au passage d'autres arbres que le courant fougueux charrie sans cesse en grande quantité. Ceux-ci enlacent mutuellement leurs branches, consolidant ainsi et immobilisant la base limoneuse.

L'année suivante, de nouveaux apports de sédiments feront atteindre à ce dépôt le niveau de la rivière, puis le lui feront dépasser. Là encore naîtra une jeune végétation vigoureuse : d'abord des prêles et des joncs ; puis des saules, puis des peupliers, des trembles, etc.

En se pressant et s'enchevêtrant, les racines de ces arbres achèvent de constituer à tout jamais un terrain émergé, capable d'imposer au courant une très sensible déviation.

Il ne faut pas un grand nombre d'années pour faire apparaître ces îles nouvelles, et déterminer ces changements considérables.

Bien des Missionnaires ont pu bivouaquer et prendre leur repas, sur des îles boisées de jeunes arbres touffus et élancés, là où, peu auparavant, leur barque avait passé sans difficulté aucune.

En Europe, les savants n'ont pas occasion de contempler d'aussi prodigieux entassements d'arbres de toute grosseur et de toute dimension, que le fleuve Athabaska-Mackenzie et ses nombreux affluents entraînent et accumulent constamment, en mille endroits différents, durant les trois mois qui s'écoulent depuis la débâcle jusqu'à la reprise des glaces.

Si ces savants avaient pu se familiariser avec les faits de ce genre, ils modifieraient très probablement plus d'une opinion communément reçue, plus d'une théorie ingénieuse, plus d'une hypothèse peu fondée, d'après lesquelles des milliers et des milliers d'années sont nécessaires pour la formation d'une houillère ou d'un terrain stratifié : théories et hypothèses qui, même vraies, ne sauraient porter aucune atteinte aux révélations de la foi ; mais théories et hypothèses qui, loin d'être des notions scientifiques démontrées, sont, au contraire, des assertions très discutables.

Ces causes d'érosions, de sédimentations, de formations de terrains nouveaux, qui opèrent si énergiquement, de nos jours, dans le bassin de l'Athabaska-Mackenzie, sont cependant très faibles, par rapport à celles, incomparablement plus violentes, des temps primordiaux.

Et si ces causes actuelles, quoique relativement faibles, changent si rapidement l'aspect d'un paysage, combien plus rapidement ont pu le transformer les causes autrement puissantes qui agissaient au commencement ?

Ces considérations n'invitent-elles pas les esprits réfléchis à admettre que les périodes géologiques n'ont pas eu cette durée de milliers de siècles qu'on leur a si généreusement concédés ?

Pour rester dans le vrai, ne faudrait-il pas les réduire sensiblement ?...

On arrive aux mêmes conclusions en méditant sur les cataclysmes qui se produisent, l'hiver, à la surface congelée du Mackenzie ou des grands lacs.

Nous avons déjà parlé de ces chaînes de montagnes de glace qui se forment par l'effet du froid progressif, et qui font tout naturellement penser aux soulèvements successifs de la croûte terrestre primitive, à cause de la similitude parfaite entre l'aspect de ces collines de glace et celui des chaînes de montagnes dont le globe terrestre est hérissé.

Mais que dire des prodigieux travaux de sauvage architecture produits par la débâcle, le long du Mackenzie, alors que des banquises gigantesques se poussent, se pressent, se soulèvent comme d'immenses monolithes, pour retomber avec fracas les unes sur les autres, en brisant et broyant tout ce qu'elles rencontrent, tandis qu'en se compénétrant et se soudant les unes les autres, elles se disposent en étages d'une hauteur stupéfiante !... Elles forment alors, le long du fleuve, de gigantesques murailles si solidement cimentées et d'une telle épaisseur, que les ardeurs du soleil ne peuvent les liquéfier qu'après un mois de travail.

N'est-ce pas d'une manière analogue que se sont produits, au commencement des temps, les soulèvements de l'écorce terrestre brisée, disloquée, tourmentée par les forces indomptées de la nature primitive ?

Ces phénomènes modernes dont le Mackenzie est encore le théâtre, semblent expliquer, avons-nous remarqué plus haut, la raison de cet amalgame extraordinaire de matériaux si différents, et de cette succession, en apparence capricieuse, de ces divers terrains qu'on observe avec étonnement dans l'épaisseur de la croûte terrestre.

Mais aussi la rapidité, parfois foudroyante, avec laquelle s'accom-

plissent ces amoncellements de blocs énormes sur le Mackenzie, n'incline-t-elle pas l'esprit à penser que souvent un cataclysme instantané a dû suffire pour réaliser des effets grandioses, que l'on s'est habitué à considérer comme le résultat de périodes extrêmement longues, parce qu'on a attribué ces effets à des causes faibles et lentes ?

Or, on ne peut en douter : les forces qui agirent aux époques primordiales dépassèrent incomparablement, en puissance, celles qui s'exercent encore de nos jours, maintenant que l'écorce terrestre a trouvé presque partout son assiette ordinaire, et que la plupart des volcans sont éteints.

Notre globe, après les agitations indescriptibles de sa jeunesse planétaire, est entré maintenant dans une période de calme et de repos relatifs.

Ont-ils suffisamment tenu compte de cette circonstance fondamentale ceux qui supposent aux périodes géologiques des milliers de siècles et des millions d'années ?

§ 4

Communication souterraine des lacs.

Entre le Grand lac des Ours et les rivages de l'océan Glacial arctique, se trouvent un certain nombre de lacs, aux dimensions même considérables, et qui sont le théâtre de curieux phénomènes généralement peu connus, car nos Missionnaires ont été des premiers à les constater.

Plusieurs de ces lacs ne reçoivent apparemment aucun cours d'eau et ne donnent naissance à aucun déversoir.

Leurs eaux, cependant, éprouvent des mouvements de hausse et de baisse assez sensibles.

Bien plus, à la surface de quelques-uns, se montrent parfois, et d'une manière subite, des pièces de bois flottants, sans que les Indiens qui habitent dans les environs puissent deviner d'où elles viennent.

Ces lacs ont des rivages étendus en pente douce, couverts de galets roulés et de sables, ce qui autorise à supposer qu'ils occupaient autrefois une étendue bien plus vaste, et faisaient même probablement partie alors du Grand lac des Ours, dont les rivages présentent les mêmes particularités.

Cet ensemble de circonstances semble une preuve certaine du retrait graduel des eaux dans ces lacs de l'Extrême Nord.

De nos jours encore, ce recul de l'élément liquide se poursuit, et le

niveau baisse, d'année en année. Les rivages se retirent en proportion, parfois d'une quarantaine de mètres par an.

Dans d'autres lacs on remarque, durant l'hiver, que le niveau des eaux tend à monter de six à sept mètres, et cela avec une telle énergie, que la glace, quoique fort épaisse, se déchire et se brise, sous l'effet d'une irrésistible pression venue d'en bas.

Enfin, dans ces lacs se rencontrent des îles plates, dénudées, couvertes de galets granitiques de toutes dimensions, ce qui démontre incontestablement qu'elles ont été récemment émergées.

Comment expliquer ces phénomènes multiples sans admettre que ces lacs sont en communications invisibles, soit entre eux, soit avec la rivière Anderson et quelques autres, par des *gaves* ou conduits souterrains ?

Or, que par ces galeries cachées de la nature ces lacs perdent une grande partie de leurs eaux, c'est ce que l'examen attentif de ces lieux permet d'affirmer, sans l'ombre d'un doute.

Quelques-uns de ces lacs sont maintenant entièrement à sec. Or, on aperçoit sur leurs parois qui, auparavant, en constituaient les bords, une ouverture béante, en forme d'entonnoir ou de grotte, qui a reçu leurs eaux et dans laquelle s'enfile encore un petit ruisseau venu d'ailleurs, et par lequel s'écoulent les eaux de lacs plus éloignés.

En peu d'années, ceux-ci seront vidés également, et de tristes vallons, pleins de galets et de vase, remplaceront ces lacs condamnés à disparaître, dans un avenir relativement prochain.

La vue de ces gouffres, ouverts, non pas au fond des lacs, mais contre leurs parois, ne suggère-t-elle pas l'idée que les cavernes à ossements des autres pays, et la généralité des grottes qui recèlent encore des mares d'eau, ou laissent échapper des ruisseaux fugitifs, pourraient bien avoir une origine identique.

Ne les voit-on pas, en effet, disposées le plus ordinairement dans les vallées, le long des gorges, dans l'épaisseur de terrasses naturelles, formées en retrait par l'abaissement successif du niveau des eaux primitives ?

Pourquoi donc ces ouvertures plus ou moins larges, continuées par des boyaux dont la longueur est inconnue aux géologues, et qui, en outre, contiennent souvent des puits naturels dont la profondeur, souvent, n'a pu être mesurée, n'auraient-elles pas servi, durant les périodes préhistoriques, à favoriser l'étanchement plus rapide des eaux qui remplissaient alors les vallées ?

Autre similitude.

Ces sombres et humides couloirs par lesquels tant de lacs de l'Extrême-Nord se transvasent et s'épuisent, recèlent des dépôts d'ossements anciens, semblables à ceux des cavernes d'Europe, mieux étudiées par les savants, parce qu'elles étaient mieux à portée de ceux dont les travaux ont contribué à fonder la géologie.

Oui, dans des grottes voisines des bords de l'océan Glacial, se trouvent des ossements de l'*elephas primigenius* et d'autres grands animaux antédiluviens. C'est là que les Esquimaux vont chercher l'ivoire qu'ils taillent et façonnnent.

Au cours de ses nombreux voyages, le P. Séguin, lui-même, a vu beaucoup de ces ossements.

§ 5

Contemporanéité des âges de la pierre taillée, de la pierre polie, de l'âge du cuivre, du fer, etc.

Ce paragraphe est une petite incursion dans le domaine de la paléontologie.

A notre époque, de prétendus savants incrédules, beaucoup plus incrédules que savants, dans la fausse espérance d'éliminer Dieu de la nature, car Dieu est très gênant pour les passions humaines, tâchent d'expliquer la création de l'homme par la simple évolution de la matière.

Selon eux, la vie dans ses premières manifestations rudimentaires, aurait apparu par génération spontanée, ce qui est absolument antiscientifique, comme l'ont démontré les célèbres expériences de Pasteur. Il est prouvé, archi-prouvé que la vie ne vient que de la vie : *omne vivum ex vivo.*

Oui, mais, alors, il faut de toute nécessité admettre, à l'origine des choses, un Dieu créateur, un Dieu éternellement vivant, infiniment vivant, *ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia.*

La vraie science aboutit inéluctablement à cette conclusion inévitable ; mais ces prétendus savants incrédules, beaucoup plus incrédules que savants, pour maintenir, coûte que coûte, leur incrédulité, répudient les faits les plus incontestablement démontrés par la science. *Périsse la science, pourvu que survive l'incrédulité !...* La science démontre très clairement qu'il n'y a pas de génération spontanée... N'importe, ces prétendus savants continueront à admettre la génération spontanée, parce que, sans elle, il leur est impossible d'étayer leur système de matérialisme athée.

Ah ! si les catholiques, pour soutenir les dogmes de la foi, faisaient ainsi fi des enseignements de la science et s'insurgeaient contre elle, que de sarcasmes, que de railleries méprisantes, que d'injures contre leur moyenâgeuse ignorance !... On en remplirait des volumes !

Au contraire, les catholiques ont démontré qu'il n'y a aucune opposition réelle entre les enseignements de la vraie science et les données de la Révélation divine. *La Foi est au-dessus de la raison ; mais elle n'est pas contre la raison.* Foi et raison sont des lumières qui émanent du même foyer : Dieu, quoique à des degrés différents.

Les incrédules ne peuvent pas en dire autant : sous des apparences qu'ils veulent rendre le plus scientifiques possible, leur incrédulité est toujours antiscientifique.

C'est incontestable pour l'origine de leur système matérialiste : la génération spontanée. Ce n'est pas moins vrai pour la suite du système : l'évolution et le transformisme.

Non seulement les incrédules accordent, généreusement et sans preuve, à la matière le pouvoir de produire la vie, pouvoir qu'elle n'a pas ; mais ils lui accordent, avec la même générosité et avec la même absence de preuves, le pouvoir de perfectionner la vie, et de la transformer, en la faisant évoluer dans des sphères de plus en plus parfaites, au point de produire, par elle-même, les innombrables espèces végétales et animales qui remplissent l'univers.

Si le Darwinisme et le Transformisme étaient scientifiquement démontrés, ils ne gêneraient nullement notre foi : l'Apologétique chrétienne l'a bien établi. Mais il est incontestable que le Darwinisme et le Transformisme, loin de s'appuyer sur la science, lui sont plutôt contraires.

De nos jours, soixante-dix ans après l'apparition du livre de Darwin, auquel l'incrédulité, par intérêt de parti, fit une si tapageuse réclame, les recherches les plus approfondies de la science impartiale ont montré la fausseté des mauvais arguments sur lesquels s'appuyait le Transformisme, et son impuissance radicale à expliquer la formation du monde vivant.

L'univers est un ensemble immense et merveilleux produit non par le hasard, ni par les forces brutales d'une matière aveugle, évoluant sans direction et sans but ; mais par une intelligence omnipotente, affirmant, à chaque instant et dans les moindres détails, sa présence, car il est manifeste qu'elle a tout prévu avec une incomparable sagesse, tout coordonné avec une puissance sans bornes et tout voulu dans ses décrets éternels. C'est sa volonté qui a donné la vie à la création ; c'est

sa volonté qui la lui maintient. *Ordinatione tua perseverat dies, quia omnia serviunt tibi* (Ps. CXVIII, 91).

Selon un mot de l'illustre Cuvier, « la naissance des êtres organisés, leur croissance et la continuation de leur existence sont parmi les plus impénétrables mystères de toute la nature ». Pasteur, que ses remarquables découvertes ont immortalisé, parlait de même.

La science, laissée à ses seules ressources, a pu inventer les chemins de fer et la machine à vapeur ; les tramways électriques, la télégraphie sans fil et la radiophonie : elle a pu calculer et évaluer, en milliers d'années de lumière, les formidables distances qui nous séparent de la constellation d'Orion, de celle de Cassiopée et de tant d'autres ; mais, touchant le problème capital de nos origines et de nos destinées, elle ne sait rien... absolument rien...

Elle ne sait ni d'où vient, ni où va l'humanité, dans sa marche si mouvementée à travers les siècles... Les plus grands savants ne rougissent pas de confesser leur ignorance à ce sujet.

Non ! la science, la vraie science, n'a jamais dit et ne dira jamais, car par elle-même elle ne peut le savoir, quelle place tient l'homme, dans l'infini de l'espace et du temps, qui l'entoure et l'enserre de toutes parts. A cette question si importante pour nous elle ne répond pas, car cette question l'embarrasse... Bien plus, elle est frappée de vertige, au sein de cette troublante immensité, et recule d'épouvante devant le mystère insondable de l'au delà, bien plus insondable encore, et, sans comparaison aucune, bien plus effrayant que le mystère du passé.

Scientifiquement, le Darwinisme et le Transformisme ont vécu (1).

Si donc les catholiques invoquaient le Darwinisme et le Transformisme en faveur de leurs croyances, il y aurait longtemps qu'au nom de la science, les incrédules auraient relégué le Darwinisme et le Transformisme au rang des hypothèses surannées et ridicules, dont un savant, digne de ce nom, aurait honte de se dire le partisan.

Mais le Darwinisme et le Transformisme sont utiles à l'incrédulité ; bien plus, ils lui sont indispensables pour éliminer Dieu de son œuvre :

(1) Cf. Louis VIALLETON, l'*Illusion transformiste*, in-8°, Paris, 1930, ouvrage de quatre cents pages, extrêmement remarquable, et dénotant une très vaste érudition. L'auteur, professeur d'histologie à la célèbre Faculté de médecine de Montpellier, possède, en ces matières, une compétence toute spéciale acquise par ses études personnelles, développée par le caractère de son enseignement, et officiellement reconnue par l'Académie des Sciences de Paris qui lui a décerné le grand prix d'embryologie. Il traite la thèse de l'origine de la vie avec toute l'ampleur qu'elle comporte. Après avoir examiné presque tous les êtres vivants, il montre que partout manque le chaînon qui indiquerait le passage d'une espèce à une autre. Il prouve ensuite clairement que l'*illusion transformiste* est condamnée absolument par les faits, par les données les plus certaines de l'Histoire naturelle, par celles de l'embryologie et par les travaux les plus récents des biologistes les plus distingués.

donc les incrédules défendront ces systèmes avec une opiniâtreté inébranlable et ils invoqueront, pour les soutenir, la science qui n'en peut mais, ou qui plutôt leur est contraire.

N'importe, une fois encore : Périsse la science, pourvu que survive l'incrédulité.

D'évolution en évolution, de transformation en transformation, nous arrivons maintenant au chef-d'œuvre du matérialisme athée. Un des animaux formés par la matière seule, le singe, a eu le privilège et l'honneur d'être l'ancêtre de l'homme, ou, plutôt, l'homme a l'insigne honneur d'être le petit-fils du singe !...

Oh ! science matérialiste, à quelle humiliation n'entraînes-tu pas la pauvre humanité !...

La foi chrétienne nous apprend que l'homme est fils de Dieu : *Pater noster qui es in cœlis !...* la science matérialiste voudrait nous persuader que l'homme est fils du singe !... Comme le démon jaloux se montre sous les belles phrases de ces faux savants !... et comme il doit rire de la profonde bêtise de ceux qui, orgueilleusement, se proclament les seuls dépositaires de la vérité.

Ils conviennent que, dans les commencements de cette extraordinaire transformation de la matière, par les forces seules de la matière, l'homme-singe ne se distinguait guère du singe « tout court ».

Combien de temps n'a-t-il pas fallu à l'homme-singe pour devenir homme ?... Des siècles, par centaines et par milliers !...

Et la science incrédule que rien ne déconcerte en fait d'énormités, prétend nous faire accroire que, pendant des siècles et des milliers d'années, l'homme, pour se procurer les instruments ou les outils dont il avait besoin, ne sut faire autre chose que de ramasser des morceaux de pierre, et, en les frappant l'un contre l'autre, de les casser et de les tailler plus ou moins parfaitement pour leur donner, soit une extrémité pointue, soit une arête un peu tranchante.

C'est ce que ces savants prétendus appellent triomphalement : l'âge de la pierre taillée ou *paléolithique*...

Ensuite, pendant des siècles et des milliers d'années, vint l'âge de la pierre polie, ou *néolithique*, durant lequel l'homme primitif, évoluant de plus en plus, fut capable de donner un certain poli aux grossiers instruments de l'ère précédente.

Puis vint l'âge des métaux, âge auquel nous avons la bonne fortune d'appartenir, par le bienfait de la matière évoluante. Cet âge ou cette période se chiffre également par siècles et par milliers d'années.

Au commencement très lointain de cette troisième période, l'homme

évoluant de plus en plus, s'aperçut qu'il n'y avait pas seulement des pierres dans le monde. Il découvrit quelques morceaux de métal : du cuivre surtout, qui peut plus facilement se trouver à l'état natif, presque à la surface du sol.

Après l'âge de la pierre polie, il y eut donc l'âge du cuivre, puis l'âge du bronze, puis l'âge du fer.

Combien de temps a-t-il fallu pour que l'homme arrivât de l'âge de la pierre taillée, ou paléolithique, jusqu'à l'âge du fer ?

Dans son humilité, la science incrédule n'ose pas dire, au juste, le nombre exact d'années (admirez sa réserve !) mais, dans son arrogance, elle affirme crânement qu'il a fallu des milliers de siècles, c'est-à-dire au moins de deux cent mille à deux cent cinquante mille ans, comme l'assurent, sans sourciller, M. de Mortillet, M. Hansen et d'autres.

Or, l'expérience démontre que ces divers âges de la pierre brute et polie, comme les âges des divers métaux, peuvent parfaitement coexister, et c'est ce que nos Missionnaires ont constaté, bien des fois.

Les Esquimaux, par exemple, et les Loucheux du bas Mackenzie en étaient encore à l'âge de la pierre taillée, car c'est avec des fragments d'une espèce d'ardoise grise et dure qu'ils fabriquaient des couteaux, des pointes de flèches, des grattoirs, des lancettes, des haches et des marteaux.

Leur fabrication très grossière indiquait une grande infériorité de goût et d'industrie ; mais ces objets sont, en tout, conformes aux spécimens réunis dans les collections du Musée de Saint-Germain-en-Laye, près Paris, et qui sont cotés comme appartenant à l'âge de la pierre taillée des hommes primitifs ayant vécu à une époque très reculée.

En même temps que ces Esquimaux et ces Loucheux n'étaient encore qu'à l'âge de la pierre taillée, d'autres tribus voisines, celles des Couteaux-Jaunes et des Chippewyans, qui avaient avec eux des relations commerciales, en étaient à l'âge de la pierre polie.

Ainsi est démontrée la contemporanéité de l'âge de la pierre brute, ou grossièrement taillée, et de l'âge de la pierre polie, chez des peuplades qui n'étaient pas bien éloignées, les unes des autres, et qui même se voyaient assez fréquemment.

Pas n'est besoin donc d'un nombre incalculable de siècles, pour passer de l'âge de la pierre taillée à l'âge de la pierre polie.

Bien plus, à la même époque, les Couteaux-Jaunes et les Plats-Côtés-de-Chiens connaissaient l'usage du cuivre natif qu'ils trouvaient sur les bords de la rivière Coppermine (ou mine de cuivre). Ils s'en fabri-

quaient des couteaux, d'où leur nom ; mais ils faisaient, en même temps, usage d'instruments en pierre polie.

Nous avons donc ici la contemporanéité de l'âge de la pierre brute, de l'âge de la pierre polie et de l'âge du cuivre.

De leur côté, les Peaux-de-Lièvres, qui ignoraient le cuivre et qui ne se donnaient pas la peine de polir leurs instruments de pierre brute, avaient découvert, sur les bords du Mackenzie, du fer oligiste, ou oxyde naturel de fer.

Ils en fabriquaient des aiguillettes, des poinçons et des alènes de dix à douze centimètres de longueur, qu'ils troquaient, avec des tribus des montagnes Rocheuses, contre des peaux d'élans, à raison de dix peaux pour une alène.

Néanmoins, il ne se servaient pas du fer pour tailler leurs pierres, et ils se contentaient d'enlever par frottement les aspérités de leurs haches granitiques.

D'autres Esquimaux que ceux du bas Mackenzie ne connaissaient ni le cuivre, ni le fer, et, cependant, on rencontrait chez eux les plus beaux spécimens de pierres dures, d'os et d'ivoires très bien façonnés et polis.

Donc, dans le même pays, à la même époque, chez des tribus voisines, en communications fréquentes les unes avec les autres, nos Missionnaires ont constaté la contemporanéité des âges de la pierre brute et de la pierre polie, et des âges du cuivre et du fer.

Que deviennent les deux cent mille ans et plus exigés par M. de Mortillet et consorts, pour la prétendue évolution de l'humanité, à partir de l'âge de la pierre brute jusqu'à l'âge du fer ?

Pauvre science matérialiste !... Que d'extravagances et d'énormités elle est obligée d'admettre, pour tout expliquer par les seules forces de la matière, en s'acharnant à nier l'esprit, et en tâchant, coûte que coûte, d'écarter Dieu !...

Si M. de Mortillet et ses semblables eussent fait des fouilles dans l'Extrême-Nord de l'Amérique, et qu'ils eussent découvert, par hasard, quelques-uns des instruments dont nous venons de parler, ils auraient déclaré, sur le ton le plus péremptoire, que les Esquimaux des bouches du Mackenzie avaient incontestablement vécu deux cent mille ans avant les Couteaux-Jaunes, et deux cent cinquante mille ans avant les Peaux-de-Lièvres et les Plats-Côtés-de-Chiens.

Et, cependant, tous ces sauvages sont bel et bien contemporains...

Allez donc croire aveuglément, maintenant, aux affirmations autoritaires et arrogantes de cette fausse science orgueilleuse qui, en commet-

tant de si colossales erreurs, prétend avoir le monopole de la vérité, et se flatte de résoudre, sans Dieu, le problème de nos origines !...

Certains catholiques ont un grand tort : celui de prendre au sérieux ces gens-là.

On leur fait bien trop d'honneur de les écouter...

§ 6

Le peuplement de l'Amérique avant Christophe Colomb et l'unité de l'espèce humaine.

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, fut, mais longtemps après lui, pour les matérialistes du XVIII^e^ siècle, l'occasion d'attaquer le dogme catholique de l'unité de l'espèce humaine.

Nous savons, en effet, par la Bible inspirée de Dieu, que tous les hommes descendent d'un couple primitif, et que, ayant tous péché dans le premier Adam, ils ont tous été rachetés par le second Adam, le Christ-Rédempteur, vrai homme et vrai Dieu, Fils de Dieu.

Ce dogme de l'unité de l'espèce humaine renferme donc, en germe, toute l'économie de la Rédemption.

On comprend que les matérialistes aient multiplié leurs efforts contre ce dogme de l'unité de l'espèce humaine, bien convaincus que, s'ils réussissaient à l'ébranler et à le détruire, ils saperaient dans sa base et détruiraient, du même coup, toute la religion catholique.

Une parole ridicule, tombée des lèvres sarcastiques de Voltaire, devint comme leur mot d'ordre et leur argument favori :

- Du moment que Dieu a pu créer des mouches en Amérique, pourquoi n'aurait-il pas pu y créer des hommes ?

Assurément Dieu pouvait créer des hommes en Amérique, mais la divine Révélation nous apprend qu'il ne l'a pas fait, et que, dans les décrets de sa sagesse, pour mieux manifester sa justice, son amour et sa miséricorde, il a préféré les faire tous descendre du premier Adam, et, prévoyant la chute originelle, les faire tous racheter par son divin Fils, devenu, par son incarnation, le nouvel Adam.

Néanmoins, la fausse science matérialiste croit trouver un argument irréfutable, d'après elle, contre ce dogme de l'unité de l'espèce humaine : c'est que l'Amérique étant un vaste continent absolument distinct et isolé de l'Ancien Monde, ceux qui l'habitaient, à l'époque de sa découverte, ne peuvent, en aucune manière, être considérés comme fils d'Adam. Ils sont une race autochtone, c'est-à-dire dont les premiers

ancêtres sont nés dans le pays même. Non pas Dieu, que les matérialistes n'admettent pas, mais la nature les a créés là, comme elle a créé ailleurs les autres hommes, par génération spontanée, puis par évolutions successives à travers les espèces animales, en passant finalement par le singe, ce respectable ancêtre du genre humain.

Nous ne reviendrons pas sur les faussetés antiscientifiques de la génération spontanée et de l'évolutionnisme, dont nous avons parlé plus haut ; mais l'objection d'ordre géographique soulevée par le matérialisme contre l'unité de l'espèce humaine, est réellement une *objection enfantine.*

En vérité, il faut que le matérialisme soit totalement aux abois, pour s'appuyer sur un si piètre argument, comme sur une planche de salut.

Elle est bien fragile, cette planche !... et ceux qui n'en ont pas d'autre sont sur le point de se noyer !

Cette objection ne repose que sur l'ignorance, en fait de géographie, des premiers matérialistes qui l'ont formulée ; et leurs successeurs, malgré la faiblesse et l'inanité de cette preuve, s'y sont cramponnés, faute de mieux.

Ce n'est qu'en 1728 que fut découvert le détroit de Behring, par un navigateur danois qui l'appela ainsi de son propre nom.

Voltaire, dans sa fatuité de philosophe, n'accordait aucune importance aux connaissances géographiques. Ce superbe dédain lui permit d'émettre cette énormité que le Canada, pourtant aussi grand que l'Europe, ne représentait que quelques pauvres arpents de neige. En outre, il n'a pas su, ou, par entêtement, n'a pas voulu convenir, que le détroit de Behring ne pouvait opposer un obstacle infranchissable aux peuplades de l'Asie septentrionale, pour s'avancer vers le nord de l'Amérique, s'y établir et s'y propager au loin.

Le détroit de Gibraltar a-t-il empêché les Maures d'envahir l'Espagne et de s'y fixer ?

Or, le détroit de Behring oppose à la marche des peuples un obstacle encore moins grand, attendu que, durant de longs mois, entièrement pris par la glace, il se confond avec la terre ferme. Pendant tout l'hiver polaire, c'est-à-dire pendant plus de la moitié de l'année, il est comme un prolongement naturel de l'Asie vers l'Amérique et de l'Amérique vers l'Asie.

Voilà ce qu'ignorait l'orgueilleux Voltaire.

Voilà aussi ce dont les matérialistes modernes qui ne peuvent l'ignorer, ne veulent, cependant, tenir aucun compte.

C'est toujours, chez eux, le même système, ou plutôt le même cri de rage :

- Périsse la science, pourvu que survive l'incrédulité.

Mais, nous le répétons, leur objection est enfantine.

Quelques kilomètres d'eau glacée ou liquide ne sauraient être un obstacle pour des Indiens qui, comme l'ont remarqué mille et mille fois nos Missionnaires, franchissent encore de nos jours des centaines de lieues à pied, à la raquette, en canots d'écorce ou en radeaux, simplement pour aller vendre aux traiteurs leurs pelleteries.

Pour fermer les yeux à cette évidence, il faut vraiment vouloir s'aveugler volontairement.

Conscients, malgré eux, et sans vouloir l'avouer, de la nullité absolue d'une pareille preuve, les matérialistes ont cherché autre chose. Ils ont donc allégué qu'il n'y avait, entre les peuplades de l'Asie septentrionale et celles du nord de l'Amérique, aucune analogie ou ressemblance, si petite fût-elle, que l'on pût invoquer en faveur de leur commune origine.

C'est sur ce point spécial que les études et les observations de nos Missionnaires de l'Extrême-Nord ont apporté un argument décisif pour tout homme de bonne foi.

Les écrits du P. Petitot, en particulier, démontrent par une foule de faits recueillis sur place, parmi les tribus du Mackenzie, que celles-ci, par leurs mœurs, leurs coutumes, leurs croyances, leurs traditions, leur langage, leurs armes et même par les traits du visage, sont incontestablement apparentées aux Asiatiques, et ont avec eux une commune origine ; d'où l'on peut conclure à l'inanité de l'objection proposée, à leur sujet, contre l'unité de l'espèce humaine.

§ 7

Comment la fausse science cherche et accueille la vérité, quand celle-ci lui déplaît.

Un congrès de prétendus savants se tint à Nancy, du 19 au 22 juillet 1875, pour étudier cette question de l'unité de l'espèce humaine, ou, plutôt, pour déclarer officiellement, en se basant sur le cas de l'Amérique, que cette unité n'existait pas, car cette non-unité était, selon eux, un dogme scientifique, devant lequel les dogmes de la foi chrétienne devaient disparaître à jamais.

Telle fut la thèse développée avec jactance par M. de Rosny, professeur à Paris ; soutenue par M. Madier de Montjau, avocat, député de la Drôme, matérialiste notoire ; et par quelques autres personnages, très fiers de leur haute situation dans l'aristocratie intellectuelle.

Catholiques convaincus, les habitants de Nancy qui, sur l'appel du comité, étaient venus assister aux séances du congrès, souffraient de la tournure que prenaient les délibérations.

Évidemment, les organisateurs avaient choisi un programme antichrétien, sans l'avoir dit clairement aux invités. Ils avaient accumulé des raisonnements d'une apparente érudition, et, dans l'auditoire pris au dépourvu, nul n'était prêt à leur répondre.

D'ailleurs, comment avoir le courage d'entreprendre de réfuter, en public, des professeurs d'université habiles à manier la parole et plus encore le sophisme ?

L'auditoire souffrait, se demandant avec angoisse si personne ne défendrait la bonne cause, quand un homme se leva.

Cet homme était le P. Petitot.

Il était justement venu en France pour faire imprimer des dictionnaires de diverses langues sauvages, composés par lui, et l'annonce du congrès qui devait se tenir à Nancy, sur une question qu'il connaissait plus que personne, l'avait amené dans cette ville.

— Messieurs, dit-il modestement aux membres du bureau, parce que vous n'avez, en Europe, aucun document pour attester que les premiers habitants de l'Amérique sont venus de l'Asie, ne vous hâtez pas de conclure par la négative. J'arrive, moi, des régions baignées par l'océan Glacial arctique, que j'ai parcourues pendant treize années. J'ai donc eu largement le temps de connaître pleinement leurs habitants. Si l'on veut me donner jusqu'à demain, pour classer mes notes, j'apporterai, ici, mes preuves, et l'on jugera.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette proposition.

Mais M. de Rosny qui, par ses belles phrases, son apparente érudition et son aplomb de professeur parisien, avait cru enlever la place d'assaut et rester, sans conteste, maître du terrain, s'écria, en proie à une violente colère qu'il ne pouvait maîtriser :

— Le Révérend Père veut la guerre : eh bien, la guerre est déclarée !...

Voilà avec quelle impartialité les matérialistes cherchent la vérité, et quel accueil ils sont prêts à lui faire, quand elle leur paraît ne devoir pas être de leur goût :

— Guerre à la vérité, si elle n'est pas ce que nous voulons qu'elle soit...

A la séance du lendemain, M. de Rosny qui, la veille, avait parlé avec tant d'assurance, mais qui avait épuisé tout son savoir, fut déconcerté en voyant arriver son adversaire avec une grosse liasse de papiers sous le bras.

Le P. Petitot.

— Voici, dit-il à un de ses voisins qui le répéta ensuite, voici le P. Petitot armé de ses documents, et je n'ai rien à lui répondre...

On le vit aussitôt sortir à la hâte, fuyant en quelque sorte la bataille qu'il avait provoquée. Il ne rentra que lorsque le Missionnaire avait lu déjà une partie considérable de son rapport.

En entrant, il s'aperçut, à sa confusion, que l'auditoire ne ménageait pas les applaudissements au conférencier.

Un docteur de Paris s'était fait inscrire, depuis longtemps, pour donner des renseignements sur les Esquimaux et leurs croyances. Mais ce savant de cabinet avait compté sans la présence d'un Missionnaire fraîchement arrivé des régions arctiques.

Aussi crut-il plus sage de ne pas répondre à l'appel du président, et

« D'imiter de Conrart le silence prudent ».

Dès le début, le P. Petitot s'était attiré la sympathie la plus bienveillante de tout l'auditoire.

Après avoir rappelé qu'il avait passé treize ans dans les régions arctiques, il promit de ne rien dire qu'il n'eût vu de ses yeux, ou entendu de ses oreilles.

- Ah ! s'écria un des auditeurs, enfin !... Voilà qui est positif et non un roman fantaisiste, ni des hypothèses en l'air, comme celles qu'on voudrait nous imposer, au nom d'une prétendue science...

Avec une logique irréfutable, le P. Petitot prouva fort bien par les traditions, les mœurs, les croyances, le langage, les armes, la physionomie même des Esquimaux et des autres tribus de l'Amérique septentrionale, que les uns et les autres ont une origine commune avec les Asiatiques et que, par conséquent, ils ne sont pas autochtones.

On l'écouta avec la plus vive attention, et, à de nombreuses reprises, il fut très applaudi.

Ce triomphe éclatant du Missionnaire et de la vérité catholique n'était manifestement pas du goût des matérialistes et libres penseurs qui avaient organisé la réunion et siégeaient au bureau. Ils voyaient avec dépit que la faveur du public leur échappait.

Pour éviter à leur parti une catastrophe plus grande, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen que de suggérer au président d'enlever la parole au P. Petitot, sous prétexte que le temps pressait, et qu'il fallait s'occuper d'autre chose.

Toujours le même système :

- Guerre à la vérité, si elle n'est pas ce que nous voulons qu'elle soit... Empêchons-la de se montrer, et jetons sur elle un voile !...

Donc, à l'instigation, ou plutôt sur l'injonction de M. Madier de Montjau, le président agita sa sonnette, et pria l'orateur de céder sa place à un autre.

Ainsi mis en demeure de se taire, le P. Petitot s'excusa d'avoir peut-être, par des longueurs qui, pourtant, lui paraissaient nécessaires, abusé de la si bienveillante attention du public et se retira.

A peine avait-il regagné sa place, qu'un homme se leva, du milieu de l'assemblée, et, s'adressant au bureau, s'écria :

- Messieurs, nous avons écouté, pendant plus d'une heure, et jusqu'au bout, la dissertation de M. de Rosny : ce serait justice d'entendre aussi le P. Petitot. Je crois me faire l'interprète de l'auditoire, en deman-

dant que le R. Père Missionnaire veuille bien achever la lecture de son rapport, qui nous a déjà si grandement intéressés.

Une salve d'applaudissements accueillit cette réclamation.

A leur cœur défendant, les membres du bureau ne purent faire autre chose que d'inviter le zélé Missionnaire à donner satisfaction au vœu si chaudement exprimé par toute l'assistance.

Son retour à la tribune fut salué par un tonnerre d'applaudissements.

Il continua donc son discours, et, à la fin, tira la conclusion logique de ses arguments irréfutables : communauté d'origine entre les peuples d'Asie et ceux d'Amérique ; par conséquent, unité de l'espèce humaine.

Quand il eut terminé, de nombreux assistants vinrent le féliciter et le remercier d'avoir mis en claire lumière la vérité injustement attaquée.

La foi chrétienne obtenait ainsi gain de cause, dans ce congrès convoqué pour la battre en brèche. Elle était hautement affirmée, prouvée, démontrée devant les incrédules matérialistes réduits au silence. Leurs efforts réitérés pour fermer la bouche au vaillant apôtre, accentuaient encore leur propre défaite.

En organisant cette réunion, les voltairiens et libres penseurs qui avaient affiché, au début de la première séance, des allures si antichrétiennes, n'avaient pas prévu un tel résultat. Ils en furent d'autant plus morfondus qu'ils s'y attendaient moins.

Une fois encore, se réalisait la formule : l'homme propose et Dieu dispose.

Eux qui se donnaient comme les mandataires de la science officielle, et qui, à ce titre, se targuaient de saper les fondements de la révélation, avaient vu leur congrès contribuer à l'affermissement de la religion qu'ils voulaient détruire.

Pour confondre leur fausse science et leur fol orgueil, le Seigneur s'était servi d'un humble religieux, Oblat de Marie Immaculée, Missionnaire des sauvages de l'Extrême-Nord.

Dieu ne change pas de méthode. Toujours sera vraie la parole de saint Paul : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (1) !

(1) *I Cor.*, I, 27.

LIVRE SIXIÈME

Dans l'Orégon et la Colombie britannique

1861 - 1892

CHAPITRE I

Sur les rives du Puget Sound

1861-1878

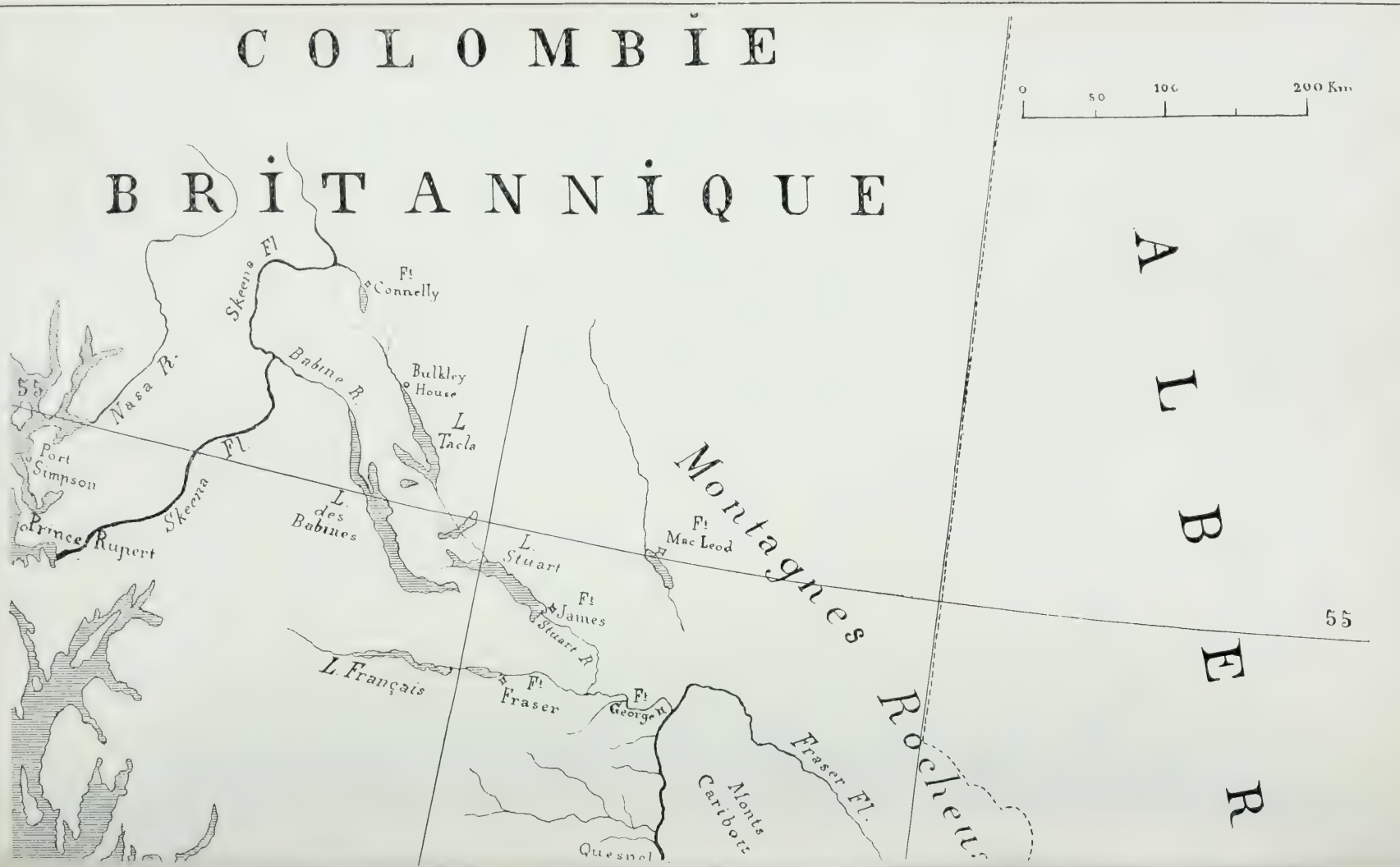
§ 1

Emigration vers le Nord.

Arrivés dans l'Orégon en 1847, les Oblats, grâce à leur dévouement inlassable et malgré d'innombrables difficultés, avaient fondé, en peu d'années, plusieurs Missions chez les Walla-Wallas, les Yakimas, les Indiens du Puget Sound et les Cayouses.

Nous avons décrit, dans le second volume de cette Histoire, la naissance et le développement de leurs établissements de Sainte-Rose, de l'Immaculée-Conception, de Saint-Joseph de Simcoé, de Sainte-Croix d'Attanem, d'Olympia, etc. ; la merveilleuse transformation opérée par leur zèle chez les sauvages naguère extrêmement grossiers, gloutons, voleurs et assassins ; puis, les ruines accumulés par des années de combats sanglants, de 1855 à 1858, quand les Américains des États-Unis, désireux d'implanter leur domination sur ces contrées où des mines d'or venaient d'être découvertes, voulurent parquer les antiques possesseurs du sol dans des espaces limités ou « réserves ».

Pour des Indiens, nomades d'instinct et d'habitude, ces restrictions posées à leur liberté, jusque-là sans bornes, avaient paru l'effet d'une insupportable tyrannie. Se considérant comme condamnés à l'escla-


COLOMBIE
BRITANNIQUE
ALBER
0
50
100
200 Km
Skeena Fl
Ft Connelly
Nasa R.
Babine R.
Bulkley House
L Tacla
55
Port Simpson
Fl.
Skeena
Prince Rupert
L. des Babines
L. Stuart
Ft Mac Leod
Montagnes Rocheu
Ft James
Stuart R.
55
L. Français
Ft Fraser
Ft George
Fraser Fl.
Monts Caribou
Quesnel

es
T A
Mt Brown
Columbia Fl.
L. Caribou
Quesnel R.
L. Quesnel
Ft Alexandre
Soda Creek
Chilcotim R
L. William
L. La Hache
Fraser Fl.
R.
Thompson du Nord
Bonaparte R
L. Bonaparte
L. Adam
L. Shoushouape
L. Kamloops
Kamloops
Thompson du Sud R
Shoushouape R
L. Seton
Lillouet
L. Anderson
Birkenhead R.
Lillouet R
Cayoosh R
L. Lillouet
Thompson R
Lytton
Squamish R
Squamish
Douglas
Seechelt
Burrard Inlet
L. Harrisson
Yale
Hope
New Westminst.
Ste Marie
Nanaimo
Vancouver
ILE VANCOUVER.
Ft Rupert
St Michel
50
L. Okanagan
Mission
Similkamin R.
Kootenay R.
L. Kootenay
Kootenay R
R Ste Marie
Fernie
50
Esquimalt
Victoria
Talalip
ÉTATS UNIS
Columbia Fl.
120
125

vage et réduits à mourir de faim, puisqu'on les empêchait de pourvoir à leur subsistance par la chasse, ils s'excitèrent les uns les autres, oublièrent leurs démêlés réciproques, et s'unirent contre les envahisseurs en poussant des cris de rage.

C'était la guerre !... guerre de race !... guerre implacable !... guerre de sauvages, luttant pour leur indépendance, et décidés à mourir plutôt que d'y renoncer.

Ceux qui étaient demeurés païens englobèrent les Missionnaires dans leur haine et leur réprobation. A leurs yeux, ces prêtres n'étaient que des étrangers, donc des ennemis qu'il fallait tuer sans pitié, en même temps qu'on détruirait leurs œuvres de fond en comble.

Ils tournèrent également leur fureur contre les sauvages convertis à la foi chrétienne, les regardant comme des traîtres, parce que, sur les conseils des Pères, ils avaient refusé de prendre les armes.

Pour soustraire leurs néophytes à tant de dangers, les Oblats les emmenèrent loin du théâtre de ces tragiques événements, sur les côtes septentrionales du Puget Sound, ou baie Puget, près de la frontière de la Colombie britannique.

§ 2

Tulalip.

L'emplacement choisi comme terme de cette émigration fut le lieu appelé Tulalip, à cent cinquante kilomètres au nord d'Olympia.

On y arriva durant l'été de 1858, et une maison-chapelle y fut rapidement construite, près de l'embouchure de la rivière des Snohomish, point qui paraissait plus accessible aux nombreux groupes disséminés tout autour, dans un vaste rayon. Les Pères se proposaient, en effet, non seulement de continuer les soins les plus dévoués à leurs néophytes, mais aussi de faire d'autres conquêtes, en travaillant sans relâche à la conversion des païens habitant ces parages.

Dans ce but, ils ne se contenteraient pas d'accueillir avec bienveillance ceux qui, répondant à leur appel, viendraient à eux. Ils s'élanceraient aussi à la poursuite de ceux qui, sourds à leurs pressantes invitations, sembleraient vouloir échapper à leur salutaire influence, et s'obstiner à vivre dans les ténèbres de l'erreur. On verrait les vaillants apôtres remonter les rivières sur des canots fragiles, gravir les montagnes les plus escarpées, s'enfoncer dans les forêts profondes, à la recherche des brebis perdues, parfois jusqu'à plus de trois cents kilomètres.

Longtemps, à Tulalip, comme dans toutes leurs autres Missions, la résidence des Pères fut des plus modestes. Ils eurent à y pratiquer la pauvreté religieuse de la façon la plus stricte, manquant de tout, exposés à la pluie, au vent, aux intempéries des saisons, au point d'y contracter de très douloureux rhumatismes.

Ils ne manquèrent jamais, cependant, de donner, chaque jour, une instruction sur les dogmes de la religion, ou sur les devoirs qu'elle impose.

Cette distribution quotidienne du pain de la parole divine était nécessaire pour soutenir la persévérance des sauvages, très enclins à revenir à leurs anciennes superstitions. Elle produisit les effets les plus consolants. De plus en plus, les sauvages s'attachèrent aux Pères et aux vérités surnaturelles qu'ils leur prêchaient avec tant d'affection.

Tous les dimanches et fêtes, ces néophytes chantaient, à pleine voix, la messe royale de Dumont qu'ils aimaient beaucoup, et s'en tiraient à merveille. Une douzaine de leurs enfants, revêtus de soutanes rouges et de blancs surplis, servaient à l'autel avec grâce et piété.

Le samedi et le vendredi, les confessions étaient nombreuses, et plusieurs communiaient non seulement une fois par semaine, mais plus fréquemment.

Dans les premières années, le contact des païens habitant dans les environs de Tulalip fut dangereux pour quelques convertis, qui, par versatilité de caractère et sous l'effet de mauvais exemples, retournèrent à leurs erreurs et à leurs égarements précédents.

Ce désordre ne dura pas, et, en 1865, le P. Chirouse pouvait écrire :

— Depuis deux ans, il n'y a presque plus de désertions parmi nos chrétiens, et les retours des renégats se multiplient. Nous sommes portés à croire que, maintenant, la foi est solidement plantée non seulement ici, autour de notre chapelle, mais parmi les tribus éloignées, et que nous visitons aussi souvent que cela nous est possible. Beaucoup sont des modèles de bonne conduite, et s'approchent de la sainte Eucharistie, aussi souvent qu'on veut bien le leur permettre. J'en connais qui, loin de nous, en contact journalier avec les *loups blancs et noirs*, c'est-à-dire avec des blancs perdus de mœurs et des sauvages encore païens, au milieu donc d'une corruption inexprimable, se conservent néanmoins sans souillure, et font souvent, au cours de l'année, jusqu'à cent kilomètres et même davantage, pour venir recevoir le divin Sauveur qu'ils savent bien appeler, dans leur langue, le pain de la vie éternelle.

Dans chaque tribu, les catholiques se distinguaient des infidèles en bien des manières, s'en tenant séparés autant que possible. Ils abandonnaient leur vie errante, se bâtissant des maisons, et, secouant leur

paresse naturelle, ils travaillaient la terre, élevaient des animaux domestiques et, de chasseurs autrefois vagabonds, devenaient d'honnêtes fermiers.

Chez eux, plus de jongleurs ni de sorciers. Plus d'ivrognes, non plus. Ils obligeaient ceux qui buvaient des liqueurs enivrantes, à payer une certaine somme destinée à soulager les malades et les vieillards, ou bien à décorer leur chapelle. Que n'agit-on ainsi, au sein des sociétés si fières de leur civilisation toute matérielle !... Que ne prélève-t-on un impôt sur le crime pour favoriser la vertu, au lieu de le prélever sur la vertu pour favoriser le crime ?...

Alors que, dans les nations modernes qui s'éloignent de la religion, les haines de partis s'enveniment, et que se multiplient, d'une façon effrayante, les vols et les assassinats, les sauvages de Tulalip et des environs, chrétiens depuis peu, savaient pardonner à leurs ennemis, prier même pour eux, et remplacer les amertumes de la rancune, ou les fureurs de la vengeance, par les délicatesses et les douceurs de la charité.

Nous constatons avec bonheur, écrivait encore le P. Chirouse, la persévérance de nos catholiques dans leur promesse de la tempérance. Ils ont horreur du whisky que les Américains leur présentent. Ces colporteurs de boissons frelatées, véritables destructeurs de la santé physique et morale, ne font plus fortune auprès de nos sauvages devenus chrétiens.

Quand les paroles ne suffisaient pas, ces fervents néophytes recouraient aux actes, pour éloigner d'eux et des leurs ce danger de l'ivrognerie aux conséquences si funestes.

Un navire chargé de cette marchandise malfaisante ayant abordé près d'un de leurs villages situé sur le rivage de la mer, y resta plusieurs jours à l'ancre. Pendant tout ce temps, le capitaine et un de ses hommes firent tous leurs efforts pour vendre leur cargaison. Quelques infidèles achetèrent de l'*eau-de-feu* et s'enivrèrent...

Craignant la contagion du mauvais exemple, les catholiques signifièrent à ces étrangers d'avoir à s'éloigner au plus tôt.

Ceux-ci s'obstinèrent...

Alors les chefs de la tribu, se prévalant des droits que le Gouvernement leur reconnaissait en ces circonstances, allèrent avec un nombreux cortège sur le bateau, s'emparèrent du capitaine et de son compagnon qu'ils lièrent fortement, brisèrent les barils contenant le liquide réprouvé, mirent le feu au navire, et conduisirent les deux captifs aux officiers de police, qui leur infligèrent trois mois de prison et une amende de plusieurs milliers de francs.

Qui osera condamner, comme intransigeants, ces sauvages, alors que, de nos jours encore, les représentants et les agents du Gouvernement des États-Unis sont si sévères contre les contrebandiers qui, sur terre ou sur mer, essayent d'éluder les prescriptions si formelles de la loi de prohibition ?

Durant les années suivantes, les progrès de la foi et l'amélioration des mœurs se développèrent d'une façon consolante.

Presque tous les sauvages du Puget Sound ont été baptisés, écrivait le P. Chirouse, au mois de novembre 1872. Il est surprenant de voir avec quelle constance les tribus que nous continuons à visiter régulièrement, demeurent solides dans la foi, malgré le déluge de mauvais exemples qui les entourent. Les bons augmentent en nombre et les méchants diminuent... Dieu en soit béni et remercié !...

§ 3

L'école.

Dès l'automne de 1859, les Pères de Tulalip avaient commencé à y établir une école. Elle prospéra et fut d'un immense avantage pour l'éducation chrétienne des nouvelles générations.

Afin de donner aux élèves une meilleure et plus complète formation, on les reçut comme pensionnaires et gratuitement, les parents ne pouvant ou ne voulant rien payer. Nourrir et habiller tous ces adolescents, constituait un gros souci et une lourde charge ; mais on n'hésita pas devant le grand bien à réaliser.

On les gardait même pendant les vacances, pour les préserver du contact des païens, toujours pernicieux à la jeunesse.

Ces élèves firent ainsi des progrès assez rapides, non seulement dans la lecture, l'écriture, le calcul et les travaux manuels, mais aussi dans la connaissance et la pratique des vertus chrétiennes.

Durant le temps des vacances, ils accompagnaient les Pères, dans la visite aux tribus dispersées en maints endroits, et ils édifiaient les sauvages par leurs paroles et leurs bons exemples.

A ce sujet, le P. Chirouse écrivait, le 27 août 1866 :

« Je suis en voyage le long des capricieuses sinuosités du Puget Sound, avec trente-six de mes écoliers qui prennent leurs vacances. Nous avons deux canots en cèdre creusé, pour transporter nos lits, nos provisions et nos personnes. Nous campons, chaque soir, à la belle étoile, excepté lorsque nous rencontrons un village de blancs ou de

sauvages qui nous prêtent un pauvre abri non occupé... Il y a un mois et demi que nous avons quitté la Mission des Snohomish, laissant en parfaite santé les Pères et les Frères. Depuis notre départ, j'ai baptisé cinquante enfants au berceau et quinze vieillards sur les bords de la tombe... Aujourd'hui, nous voici dans une petite île, à deux cents kilomètres de Tulalip, et nous y passerons trois jours. Nous continuerons ensuite notre route, pour visiter encore deux tribus sauvages et un village de blancs.

Quand il traçait ces lignes, le Missionnaire avait pour table à écrire une planche vermoulue, rejetée par la mer sur le rivage ; ses genoux servaient de pieds à ce bureau rustique ; sa chaise était une roche couverte de mousse jaunâtre et battue par les flots.

Sur les bords du Pacifique.

(Voir dans le t. II, p. 327, les environs de Tulalip.)

CHAPITRE II

Dans l'île Vancouver

1861-1874

§ 1

Esquimalt.

De l'Orégon, les Oblats étaient passés dans l'île Vancouver, sur les demandes pressantes et réitérées de Mgr Demers, qui s'était vainement adressé au clergé séculier pour évangéliser son vaste et difficile diocèse. A grand'peine, il avait pu trouver quelques rares prêtres, mais presque tous l'avaient abandonné, les uns après les autres. En 1858, deux seulement lui restaient.

Touché de cette pénurie d'ouvriers apostoliques dans une région où tant d'âmes vivaient dans les ténèbres de l'infidélité, Mgr de Mazenod consentit à y envoyer ses enfants.

Vancouver est une grande île de quatre cent cinquante kilomètres de long et de quatre-vingt-dix à cent vingt-cinq de large, avec une superficie de cinquante mille kilomètres carrés : le dixième de la France.

Entièrement montagneuse, à l'exception des plaines étroites du sud-est et du nord-ouest, elle a des pics s'élevant jusqu'à plus de deux mille mètres de hauteur, et dont quelques-uns sont couronnés de neiges éternelles.

Dans quelque baie que l'on pénètre, quelle que soit la rivière que l'on remonte, on n'a que des montagnes autour de soi. Ces montagnes sont couvertes de forêts épaisses, depuis le sommet jusqu'à la base qui plonge directement dans la mer, avec ses arbres dont les racines baignent dans l'eau.

De ses nombreux fleuves aucun n'est, à proprement parler, navigable. Ses côtes capricieusement échancrées sont profondément taillées en formes de fiords, et souvent se dressent en falaises rocheuses, contre lesquelles les vagues se brisent écumantes, quand le vent souffle violemment.

L'Évêque résidait à Victoria qui, d'abord, simple fort de traite, établi par la Compagnie de la baie d'Hudson en 1842, commença, en 1857, à prendre l'aspect d'une petite ville.

Trois kilomètres à l'ouest, le faubourg d'Esquimalt, à cause de sa rade excellente, était le quartier général de la flotte anglaise du Pacifique, avec arsenal, bassins de radoub et casernes. C'est là que Mgr Demers voulut fixer les Oblats. Ils y auraient un vaste champ à défricher, et, de ce point, rayonneraient dans toute l'île.

Arrivés durant l'été de 1858, les Pères se mirent, sans tarder, à l'œuvre. En moins de deux ans, ils bâtirent deux chapelles, se consacrant, avec un dévouement infatigable, à l'amélioration morale des nombreux soldats ou marins irlandais des navires de guerre, et à celle des catholiques blancs qui habitaient ce port de mer.

Esquimalt. — Église et presbytère.
(Voir les environs d'Esquimalt, t. II, p. 330.)

Le bien accompli se développa sensiblement, les années suivantes, à tel point qu'il fallut songer à agrandir la chapelle où s'exerçait ce ministère fructueux. Dans ce but, le P. Mac Guckin, qui en était chargé, ouvrit une souscription publique, dans les listes de laquelle s'inscrivirent des noms qu'on ne se serait pas attendu à y rencontrer.

J'ai reçu, écrivait-il, le 21 juillet 1865, des contributions de l'amiral, des capitaines, des officiers et des simples marins et soldats. Même le chapelain protestant qui est à bord, m'a donné vingt-cinq francs, et il continue à quêter pour moi parmi les officiers que je n'ai pu voir, le jour de ma visite aux vaisseaux. J'espère posséder, dans quelques semaines, une jolie collecte.

C'est avec bonheur que le P. Mac Guckin travaillait au salut éternel des Irlandais, ses compatriotes, dont quelques-uns ne s'étaient pas confessés depuis quatre, six, dix et même vingt ans. Mais ils avaient gardé la foi de leur enfance, aussi ardente que s'ils étaient partis récemment de leur chère île natale.

Grâce à ses prédications très soignées, des protestants anglais se convertissaient à la vraie foi, et entraient dans le sein de l'Église catholique. Il continuait à les instruire, les confessait régulièrement, chaque samedi, et les soutenait dans la voie, parfois si rude, qui mène au ciel.

Simultanément le P. Pandosy et le P. Lejac prodiguaient les soins spirituels aux sauvages des environs. Une lettre du P. D'Herbomez, à la date du 10 janvier 1863, nous donne de très intéressants détails à ce sujet :

Je ne peux terminer ce long Rapport, sans vous dire un mot d'une cérémonie qui m'a extrêmement touché : je veux parler de la première communion que plusieurs de nos sauvages d'Esquimalt ont faite dans la cathédrale de Victoria... Une bonne retraite les avait préparés à recevoir leur Dieu. Ils étaient au comble de l'allégresse, et ne pouvaient s'empêcher de laisser éclater les vifs sentiments de joie qui les animaient. On voyait que, chez eux, l'amour l'emportait sur la crainte. Un grand nombre de fidèles étaient accourus pour admirer ce spectacle... Tous se retirèrent émus et très édifiés de l'air modeste et recueilli de nos pieux sauvages. Le chant de leurs cantiques et les actes qu'ils récitèrent avant et après la communion, allaient au cœur et parlaient plus éloquemment que des sermons... Ce jour comptera au nombre des plus beaux de mon existence.

Au mois de mai 1865, le même Père écrivait encore :

- - Parmi nos chers néophytes, il y a d'excellents chrétiens. On en voit qui communient tous les mois et qui sont des modèles de vertu.

En même temps qu'ils se convertissaient à la vraie foi, ces sauvages commençaient à se civiliser. Ils se bâtissaient des maisons à l'instar de celles des blancs, cultivaient des jardins, ornaient leur église avec goût, et, durant les offices, chantaient avec un ensemble merveilleux. Plusieurs mêmes jouaient, non sans habileté, de divers instruments.

- - Vous auriez été charmés, écrivait encore le P. D'Herbomez, si vous aviez pu assister à leur grand'messe du premier janvier, et entendre leur chant du *Kyrie*, du *Gloria* et du *Credo*. On se croirait dans une de nos cathédrales de France... Et ils s'étaient levés dès l'aurore, car ils avaient voulu, pour la circonstance, orner leur église avec un soin tout spécial.

§ 2

Victoria.

La ville de Victoria se développait, chaque jour, et promettait de devenir un second San-Francisco. Néanmoins, ses accroissements furent assez lents, car elle n'eut que trois mille habitants en 1870, cinq mille en 1880, quinze mille en 1890, et vingt mille en 1900.

Pour la population blanche, les Oblats y bâtirent une église qu'ils dédièrent à saint Louis.

Je suis pasteur, et je n'avais pas d'église... comment réunir mes brebis ?... écrivait le P. Baudre, le 8 mars 1865. J'ai conçu le dessein d'en bâtir une et j'ai réussi, non sans peine. Le P. Mac Guckin m'a aidé. Nous nous sommes faits mendiants, frappant à toutes les portes, non seulement à celles des catholiques, mais aussi à celles des protestants, même à celles des juifs, et j'ai, aujourd'hui, une très jolie église, complète, en plein exercice, dotée d'un magnifique harmonium. Elle est très fréquentée... Chaque dimanche, la messe est chantée en musique, et des Anglais protestants unissent leurs voix à celles des catholiques... Jugez, par là, du zèle de chacun !...

L'église ne suffisait pas : il fallait une école, ou plutôt un collège, pour assurer l'avenir.

On en posa la première pierre, le 25 août 1863. Les constructions furent poussées rapidement, et on en prit possession vers la fin de cette même année. C'était un bel édifice tout bâti en briques, à l'épreuve du feu.

Le programme des études comprenait l'enseignement de toutes les branches de l'instruction littéraire et commerciale.

Dès l'ouverture, il y eut une cinquantaine d'élèves, et un succès très consolant couronna ces premiers efforts.

Notre collège réussit très bien, écrivait le P. D'Herbomez, le 14 juillet 1864 ; le mois dernier, il comptait déjà soixante-dix élèves.

Une question délicate, épineuse même, se posa, alors ; question qui, là, comme ailleurs, fut vivement et âprement discutée.

Fallait-il accepter les enfants indigènes dans le collège de Victoria, ou devait-on leur en interdire l'entrée ?

On sait toutes les susceptibilités, les préjugés et les antagonismes que la différence de couleur a suscités, dans plusieurs contrées du Nouveau Monde, entre les blancs et les Indiens, plus ou moins rouges, cuivrés, ou noirs...

Les Oblats de Victoria tranchèrent la question dans le sens le plus chrétien et le plus charitable. C'était aussi, pour eux, une occasion de mettre en pratique la belle devise de leur Congrégation : *Pauperes evangelizantur* : les pauvres sont évangélisés.

Une brochure publiée en anglais par le P. Fouquet, au mois de juin 1865, exposa, dans un style clair, succinct et raisonné, la doctrine catholique en matière d'éducation.

Græcis ac Barbaris debitor sum, je me dois aux Barbares aussi bien qu'aux Grecs, disait saint Paul dans son Épître aux Romains (I, 14), car cette question brûlante s'était déjà posée, dans toute son acuité, dès l'origine du christianisme. Les Grecs et les Romains étaient si fiers de leur brillante civilisation, qu'ils se jugeaient très au-dessus de ceux qui n'étaient ni Romains ni Grecs, et que, pour ce motif, ils appelaient dédaigneusement des Barbares.

Revenant sur ce dogme si contraire à l'orgueil de caste : l'égalité de tous les hommes, aux yeux de Celui qui les créa, et les racheta par l'effusion de son sang infiniment précieux, le grand Apôtre, dans son Épître aux Colossiens (III, 11), disait encore : Devant Dieu, il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni Barbare, ni Scythe, ni esclave, ni seigneur, mais tous sont égaux, dans le Christ.

Sur les rives du Pacifique, les Oblats, au milieu du XIX^e^ siècle, s'inspirèrent de ces paroles du Docteur des nations.

Cela n'empêcha pas l'établissement de prospérer de plus en plus. Le nombre des élèves dépassa bientôt la centaine.

« Grâces à Dieu, écrivait le P. Baudre, le 8 mars 1865, notre collège a obtenu un succès complet et plus grand que nous ne pouvions l'attendre... Il était passé en proverbe que les catholiques pouvaient très bien instruire les sauvages, mais qu'ils étaient incapables de donner une solide instruction aux blancs... Actuellement, nous avons déjà plus de cent élèves. Toutes les croyances sont représentées parmi eux : les protestants de toutes les sectes sont mêlés aux juifs et aux catholiques ; mais pas un enfant catholique ne fréquente aujourd'hui les écoles protestantes. Il n'en était pas ainsi, à notre arrivée. L'opinion publique est pour nous, et les élèves aiment notre école, parce qu'ils en aiment les maîtres. Nos enfants catholiques sont très bien disposés, remarquables en général par leur conduite morale, pieux et dévoués. Il n'y a pas ombre d'insubordination... Les plus légers ne voudraient pas nous causer de la peine.

Vous me demanderez peut-être si nous obtenons beaucoup de conversions, dans cette population scolaire si variée.

Voici ma réponse. Nous préparons les voies ; nous faisons tomber

les préjugés ; nous rapprochons les esprits. Je puis vous dire, en outre, que, si les enfants étaient libres, presque tous se feraient catholiques. Mais vous comprenez quelle prudence il nous faut, pour ne pas tout gâter, en voulant aller trop vite. ..

§ 3

Les Saanich.

Dans une presqu'île longue d'une trentaine de kilomètres et située au nord de Victoria, habitait la tribu des Saanich.

Au nombre de deux mille environ, ces sauvages corrompus, avides de l'*eau-de-feu*, s'enivraient fréquemment, et, dans cet état, commettaient des meurtres avec des raffinements de cruauté, dont le simple récit faisait frissonner d'épouvante.

Dès leur arrivée dans l'île Vancouver, les Oblats tâchèrent de les convertir. Par leur zèle et leur dévouement, ils acquirent une telle influence sur ces hommes, jadis si cruels, que ceux-ci, à la suite de leurs prédications, se corrigèrent de vices invétérés.

Non seulement ils renoncèrent à l'usage de liqueurs fortes, source de tant de désordres et de calamités, mais, quoique auparavant si cupides et si désœuvrés, ils s'imposèrent des privations, et travaillèrent de leurs mains, pour construire une chapelle capable de contenir un millier de personnes. Chaque dimanche, ils la remplissaient, à la grande surprise des protestants, stupéfaits d'un changement aussi merveilleux.

Cette conversion fut durable, et, comme gage de leur persévérance, ces fervents néophytes rejetèrent tous les signes de leurs superstitions ancestrales : amulettes, talismans, fétiches, etc. Ils se montrèrent constamment dociles à la voix de leurs pasteurs, et fidèles à leurs devoirs religieux.

§ 4

Courses apostoliques à travers l'île.

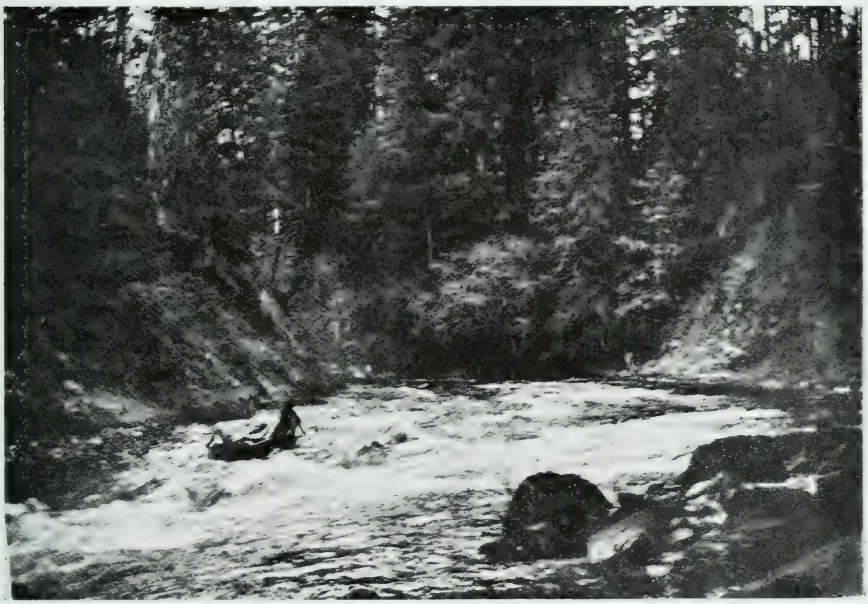
Après avoir raffermi le bien dans les environs de Victoria et d'Esquimalt, les Oblats employèrent plusieurs années à explorer, en tous sens, la grande île de Vancouver, dans le but d'y préparer des centres d'évangélisation, et de s'élancer ensuite jusqu'à l'archipel de la Reine Charlotte. La plupart des nombreuses tribus disséminées sur ces vastes espaces, étaient presque entièrement barbares ; quelques-unes même anthropophages.

Effrayés pour leurs Missionnaires qu'ils aimaient déjà beaucoup,

les Saanich avaient essayé, mais en vain, de les dissuader d'un voyage aussi périlleux.

A Victoria, les protestants admirèrent leur courage, et les comblèrent d'éloges. On se demandait, pourtant, si les vaillants apôtres reviendraient jamais d'une telle excursion. Ne seraient-ils pas assassinés, ou réduits en esclavage ? Des scènes sanguinaires qui avaient eu lieu, huit jours auparavant, autorisaient toutes les craintes.

Sans autres armes que la croix, les messagers de l'Évangile se présentèrent à ces peuplades qui n'avaient jamais vu de prêtres. Ils allèrent, d'abord, jusqu'à Nanaimo, où la Compagnie de la baie d'Hudson avait établi un poste, en 1833 ; puis, de stations en stations, atteignirent le fort Rupert, à l'extrémité nord-est de l'île, à plus de quatre cents kilomètres de leur point de départ, et s'avancèrent même plus loin !



A l'intérieur de l'île Vancouver.
(Autres vues, t. II, p. 333, 334.)

En certains endroits, ils coururent de vrais dangers.

— J'ai visité, en dix mois, une soixantaine de camps, ou de campements, écrivait le P. Fouquet... Trente jours, j'ai voyagé en canot, à la merci des vents et des tempêtes ; vingt à pied ; quatorze à cheval ; douze en bateau...

Peu après, les PP. Fayol et Durieu entreprirent un semblable voyage d'exploration, dans la partie occidentale de l'île. Les Saanich, tremblants pour eux, essayèrent encore de les détourner de la pensée d'exécuter ce projet, leur assurant que les sauvages de ces contrées, fort adonnés à la boisson, les recevraient très mal.

Néanmoins il partirent, intrépides et confiants dans la Providence. Le voyage fut long et très abondant en péripéties de tous genres, mais ils revinrent sains et saufs.

§ 5

Mission du fort Rupert.

Les dangers courus, les privations subies, les sacrifices constamment renouvelés n'empêchèrent pas les Pères de reprendre et de multiplier ces randonnées apostoliques, pour arracher au démon les âmes qu'il retenait dans la nuit du paganisme, et entraînait aux abîmes.

Au mois d'août 1863, les PP. Pandosy et Grandidier repartirent pour le fort Rupert, dans l'intention d'y fonder un établissement stable, afin d'instruire les Kouakouals, sauvages tellement dégradés et corrompus, qu'ils prostituaient leurs femmes et leurs filles pour de l'argent. Ils n'avaient, pour tout vêtement, qu'une couverture qu'ils rejetaient parfois, comme trop embarrassante. En outre, ils faisaient un abus effréné de liqueurs fortes, ce qui les rendait féroces et sanguinaires.

Malgré le zèle des Pères, ces malheureux ne voulurent assister ni aux prières, ni au catéchisme, ni même y envoyer leurs enfants.

Fallait-il se décourager, en présence d'une mauvaise volonté si manifeste ? Non, certes ; c'était plutôt un motif de persévérer, et de livrer de nouveaux combats à l'infernal ennemi du genre humain.

En février 1864, l'infatigable P. Fouquet repartit, et, naviguant jusqu'à plus de trois cents kilomètres au nord-ouest de l'île Vancouver, explora l'archipel de la Reine Charlotte, d'où il reporta des douleurs rhumatismales. Le P. Lejacq, non moins infatigable, l'accompagna jusqu'au fort Rupert, où il resta, afin d'y jeter une semence surnaturelle qui, plus tard, espérait-il, produirait des fruits de salut.

Après deux ans de séjour au fort Rupert, il écrivait, le 17 septembre 1865 :

En commençant cette lettre, je vous avertis que je n'ai rien d'édifiant à vous raconter de nos tristes Kouakouals. Ils sont encore bien loin du ciel, car ils aiment mieux les ténèbres que la lumière. Mais, s'il en est ainsi des sauvages parmi lesquels nous résidons, pensez ce

qu'il doit en être de ceux que nous ne pouvons visiter que de temps en temps !...

De cette Mission, en effet, les Pères rayonnaient sur quatorze villages disséminés sur une étendue de pays, aussi vaste que le plus grand diocèse de France. Ils allaient, en outre, sur la côte de la Colombie britannique située en face, et dans les nombreux îlots épars, le long du détroit.

Durant l'été de 1865, le P. Durieu et le Fr. Burn rejoignirent le P. Lejacq pour l'aider dans ce difficile et si pénible apostolat.

Partout, dans le nord de l'île Vancouver, ils trouvèrent le même état d'âme, chez les indigènes, également ignorants, superstitieux, extrêmement corrompus, ne recherchant que les joies du ventre, et n'ayant peur que d'une chose : la mort...

Si on leur parlait du bonheur du ciel, ils s'en moquaient ; si on leur dépeignait les tourments de l'enfer, ils ne voulaient pas y croire.

Essayait-on de leur rappeler la brièveté de la vie, ils se bouchaient les oreilles et s'écriaient :

– Cesse de parler, si tu n'as rien de meilleur à nous dire...

Que faire avec de pareils forcenés ? *Animalis homo non percipit quæ sunt Dei.* Cette parole de saint Paul aux Corinthiens (I, II, 14) est toujours vraie et le sera toujours : l'homme animal n'est pas ouvert aux choses de Dieu.

Sur la côte opposée de la Colombie britannique, les naturels se montrèrent moins hostiles et même assez accueillants.

Pour les atteindre, il fallait traverser le détroit, assez large en ces parages ; puis s'aventurer dans un dédale inextricable d'îlots boisés, réseau sans fin jeté entre la grande île et le continent.

En ces endroits, le voyage ne manque pas d'agrément.

A l'horizon, on aperçoit, parfois, des baleines se jouant au loin et lançant très haut, dans l'atmosphère, par leurs évents, des colonnes d'eau vaporeuse. Plus près, c'est quelque veau marin, élevant sur la surface des ondes son nez pointu, et semblant demander pourquoi l'on vient troubler la tranquillité de sa solitude. On voit aussi des bandes nombreuses de blancs goélands et de gracieuses mouettes, se reposant sur la crête des vagues, mais s'envolant éperdues à l'approche d'une embarcation, en agitant bruyamment l'air sous les coups répétés de leurs ailes vigoureuses.

Devant soi, on a la terre ferme avec sa chaîne de montagnes aux sommets couverts de neiges éternelles, et dont les ramifications puissantes plongent à pic dans la mer, constituant, comme en Norvège,

des fiords impressionnants, qui découpent la côte d'une façon des plus capricieuses.

Ces échancrures pénètrent dans l'intérieur jusqu'à trente, quarante, cinquante kilomètres et davantage encore : interminables et sinueux couloirs, dominés par des escarpements abrupts et verticaux de plusieurs centaines de mètres de hauteur, tandis que la sonde accuse, au-dessous de la surface de l'eau, des profondeurs considérables.

Nous avons joui nous-même de ce magnifique spectacle et admiré ces paysages grandioses, durant la traversée de plus d'un millier de kilomètres que nous fîmes, en 1912, de la ville de Vancouver à la cité naissante de Prince Rupert, le long des côtes de la Colombie britannique, dans le labyrinthe d'innombrables îles verdoyantes, qui, en se succédant, présentaient sans cesse des points de vue infiniment variés... Il nous en est resté un souvenir ineffaçable.

Mais, quarante-six ans auparavant, revenant d'une nouvelle tournée dans les divers campements déjà plusieurs fois visités, le P. Lejacq écrivait, le 29 juillet 1866 :

Tout ce que nous pouvons souhaiter, pour le moment, c'est d'acquérir de l'influence sur l'esprit de ces sauvages et détruire leurs préjugés... Impossible, à l'heure actuelle, d'entamer les questions de morale. Nous ne serions ni obéis, ni même simplement écoutés... Nous nous consolons en pensant que le monde n'a pas été créé en un seul jour !...

En effet, la science compte les siècles par milliers dans les périodes géologiques, au cours desquelles, de transformations en transformations, le globe terrestre et le monde physique sont parvenus à l'état où nous les voyons maintenant... mais combien de siècles faut-il, d'après le plan divin, pour que le monde surnaturel arrive à son complet développement ?... pour que les hommes de toute nation, de toute tribu et de toute race, sincèrement convertis et adhérents au Christ-Jésus, ne fassent plus, selon la parole du Maître, qu'un seul troupeau sous le même Pasteur ?...

Et pourquoi les uns, même sauvages et corrompus, embrassent-ils la foi chrétienne dès qu'elle leur est proposée, tandis que d'autres s'opiniâtrent dans leurs erreurs, et résistent persévéramment à la grâce ?..

C'est le secret de Dieu qui travaille pour l'éternité !...

Le monde physique est rempli de mystères, dont l'esprit humain ne peut soulever le voile... le monde surnaturel, lui aussi, abonde en mystères, plus nombreux et plus incompréhensibles encore.

Songeant à ce terrible et insoluble problème de la prédestination des âmes et des peuples, saint Paul s'écriait : *O altitudo divitiarum*

sapientiæ et scientiæ Dei !... Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !... Quis enim cognovit sensum Domini ? aut quis consiliarius ejus fuit !... (*Rom.*, XI, 33, 34.)

§ 6

Mission de Saint-Michel.

En présence du résultat entièrement négatif de leur apostolat auprès des Kouakouals, les Pères crurent plus sage, pour le succès de l'évangélisation, de transporter ailleurs leur établissement.

Ils choisirent donc, comme centre de leurs opérations, un emplacement qui leur sembla favorable à leur dessein. C'était Rarouaïs, petite île d'environ huit kilomètres de long sur quatre de large, entièrement inhabitée, mais toute couverte de beaux arbres. Elle est située entre la grande île de Vancouver et le continent, soixante kilomètres au sud-est de fort Rupert, mais toujours dans la partie septentrionale du détroit.

Ce n'est pas sans peine qu'ils y arrivèrent. Durant le trajet, ils faillirent faire naufrage, car les courants, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, déterminés par la marée et ses variations quotidiennes, sont très forts et presque irrésistibles, au milieu de cette multitude d'îles, et dans ces chenaux si tortueux qui les séparent.

— La marée tourna contre nous, écrivait le P. Lejacq, racontant cette odyssée, et je ne sais où ce mauvais courant nous aurait emportés, si nous n'étions parvenus, en réunissant tous nos efforts, à gagner un rocher solitaire, au milieu du chenal, vers le soir, par un froid terrible... Allions-nous passer ainsi la nuit, sans eau pour nous faire un peu de thé, et sans bois pour allumer du feu et réchauffer nos membres engourdis ! Fallait-il essayer encore de vaincre le courant, et n'était-ce pas folie de se confier encore aux eaux mugissantes avec un frêle esquif ?..

Ils résolurent de patienter, et, pour tuer le temps, de parcourir en toutes directions cet îlot qui les avait préservés du naufrage, mais qui constituait aussi pour eux une sorte de prison, dont ils ne pouvaient momentanément sortir.

La Providence n'abandonne jamais les siens... A force de recherches, ils trouvèrent de l'eau douce dans un creux de rocher, et, un peu plus loin, quelques branches de bois sec.

C'était plus qu'il n'en fallait pour ne pas mourir, ni de faim, ni de froid.

Leurs forces ainsi ranimées, ils recommencèrent la lutte contre les éléments.

« Nous attachons une corde au canot, raconte encore le P. Lejacq ; je saute dedans, et, avec ma rame, je l'empêche de se briser contre les écueils perfides, pendant que le P. Durieu le hale jusqu'à l'endroit où le courant, frappant le rocher, se divisait en deux. Là, je maintiens le canot en équilibre, pendant que le P. Durieu me rejoint dans ma nacelle, et quelques vigoureux coups d'aviron nous lancent hors de ce passage dangereux... Mais nous n'étions pas au bout de nos émotions... Le lendemain, je crus vraiment que notre dernière heure était sonnée !... Un vent de sud-est nous surprit en route, et se mit à souffler avec une force sans égale... Impossible d'aborder quelque part !... Nous dansions et, à chaque contredanse, l'eau nous fouettait au visage... Enfin, nous pûmes atteindre une méchante petite île, et nous y campâmes pour la nuit.

Ils étaient partis le mercredi des Cendres, et, après tant de péripéties tragiques, débarqués, au cœur de l'hiver, à Rarouaïs, ils y firent un rude carême, n'ayant rien pour s'abriter, ni une place pour dresser leur tente, car il leur fallut conquérir le terrain pied à pied, contre l'impénétrable forêt.

Nos successeurs jouiront du fruit de nos travaux, disait le P. Durieu, mais ne se douteront pas de ce qu'il nous en a coûté, pour rendre ces lieux habitables...

« Moi, ajoutait plus tard le P. Lejacq, dans cette bataille contre les géants du règne végétal, j'ai perdu ma soutane, mon chapeau, mes souliers, mon pantalon et une partie de ma peau... Ce qui m'en restait était saturé de sueurs, de poussière, de gomme et de poix...

Ce ne fut que lorsqu'on eut ainsi déblayé si péniblement un morceau de terrain, que l'on commença à y construire une pauvre hutte, en guise de maison. L'archange saint Michel fut choisi comme patron de cette Mission naissante, entourée de sauvages voleurs et assassins.

Peu de temps après, en effet, dans un de ses voyages d'exploration, le P. Durieu fut surpris par quelques-uns d'entre eux, complètement dévalisé, privé même de son canot, et laissé seul avec son compagnon, sans provisions, sur une île déserte. Ils y auraient immanquablement péri de misère et de faim, s'ils n'avaient réussi, le jour suivant, à intéresser à leur sort quelques autres sauvages qui passaient au large, et qui, sous promesse d'une grosse récompense, consentirent à les prendre dans leur barque, pour les ramener à Rarouaïs.

Mais, par cette aventure, le P. Durieu était volé deux fois !... Mieux valait encore cette double rapine que la mort elle-même. Entre deux maux, il faut choisir le moindre.

Rappelé, en 1868, dans un autre poste, le P. Durieu ne perdait pas cependant le souvenir de Rarouaïs, et il écrivait, le 20 juillet 1870 :

— A la Mission de Saint-Michel s'immolent le P. Fouquet, le P. Jayol et le bon Frère irlandais John Burn. Le cher P. Jayol, toujours souffrant, offre à Dieu sa maladie et ses peines, pour attirer la miséricorde divine sur cette portion si rebelle du troupeau. Tout le dévouement des Pères n'a pu encore toucher ces cœurs endurcis et plongés dans la fange. Veuillez recommander cette pauvre Mission aux prières des communautés religieuses et des âmes ferventes que vous rencontrerez...

Dans le Rapport présenté au Chapitre général de 1873, par le Vicaire des Missions de la Colombie britannique, nous lisons ces lignes significatives :

— Autour de Rarouaïs se trouvent un grand nombre de petites îles, dont l'ensemble forme un archipel, qui, avec la partie du littoral du continent situé en face, constitue le district de Saint-Michel. Mais les sauvages qui l'habitent sont méchants, et, en vérité, la plus lourde croix de nos Missionnaires. Les vices honteux, les boissons enivrantes continuent à décimer ces malheureuses populations, obstinément revêches à l'influence de l'Évangile. En ce moment, le Gouvernement du Canada semble vouloir prendre des mesures énergiques pour réprimer le mal. Ces mauvais sauvages commencent à avoir peur... En deviendront-ils meilleurs ?... On en doute ; mais espérons contre toute espérance.

Ces espérances ne devaient pas se réaliser de si tôt.

La position géographique du district de Saint-Michel entre l'île de Vancouver et les côtes maritimes de la Colombie britannique, le mettait sur le passage des navires de commerce qui le visitaient souvent, et contrebalançaient l'action salutaire des Missionnaires, en y renouvelant sans cesse les causes de démoralisation.

Des trafiquants sans conscience apportaient avec eux, dans le pays, trois grands fléaux : l'irréligion, les liqueurs fortes et les vices de la chair.

Certes ! les sauvages, déjà si dépravés, n'avaient pas besoin qu'on les encourageât au mal, pour lequel, depuis leur enfance, ils avaient une inclination invétérée et presque irrésistible. Mais les pernicieux exemples des blancs qui se prétendaient civilisés, ne pouvaient que stimuler leur tendance naturelle à l'immoralité la plus répugnante. Ils apprirent même, de ces blancs si corrompus, des excès et des raffinements dans la débauche, qu'ils avaient ignorés jusque-là...

Dans le champ du Père de famille, l'homme ennemi, à pleines mains, semait l'ivraie !...

Bien des fois donc la question se posa : n'était-il pas plus avantageux, pour le bien des âmes et la gloire de Dieu, d'abandonner ce district et de porter l'Évangile à des cœurs mieux disposés ?... Peut-être même cet abandon momentané serait, pour les populations qui en seraient l'objet, une salutaire leçon qui leur inspirerait quelque honte, quelque terreur, quelque regret !... Quoi qu'il en soit, les Missionnaires ne voulurent pas se retirer, sans avoir fait tout ce qui dépendait d'eux pour obtenir un résultat, si minime fût-il, mais qui serait un gage d'amélioration pour l'avenir.

Tels sont les sentiments qu'exprimait le P. Fouquet, dans une lettre de cette époque :

Je suis en train de tenter un dernier effort auprès de mes pauvres sauvages de Saint-Michel. Je n'ai pas plus d'espoir aujourd'hui que par le passé ; mais encore faut-il que je remplisse mon devoir... Pour convertir ces infortunés, un grand miracle serait nécessaire... Dieu daignera-t-il l'accomplir ? et, devant ce miracle, mes sauvages et leurs sorciers ne resteraient-ils pas aussi incrédules que Pharaon et les mages d'Égypte devant les miracles de Moïse, ou que les Juifs devant les miracles de Jésus, qu'ils attribuaient méchamment à Belzébuth ?...

Hélas ! le P. Fouquet n'avait que trop bien prévu l'avenir. Malgré ses efforts et ceux de ses confrères, les sauvages de ce district, visités de nouveau dans tous leurs campements, ne montrèrent pas plus d'empressement à recevoir la grâce de Dieu et à faire quelque acte de religion...

Ils demeurèrent voleurs, assassins, menteurs, ivrognes, anthropophages même, ne reculant pas devant l'infamie de trafiquer honteusement et publiquement de leurs femmes, adonnés eux-mêmes à la plus abominable luxure, et, dans toute la force du terme, suivant l'énergique expression de saint Paul, livrés totalement au sens réprouvé.

Après dix ans d'apostolat, pendant lesquels avaient été dépensées toutes les ressources les plus admirables du zèle, il ne restait plus aux Missionnaires, conformément au conseil du divin Maître, qu'à secouer la poussière de leurs pieds...

CHAPITRE III

New-Westminster

1861-1875

§ 1

Promotion du P. D'Herbomez à l'épiscopat.

Dans le Consistoire du 20 décembre 1863, le Souverain Pontife Pie IX préconisa le P. D'Herbomez évêque de Melitopolis, *in partibus*, et premier vicaire apostolique de la Colombie britannique, détachée, désormais, du diocèse de Vancouver. Le vaste pays, directement confié au nouveau prélat et au zèle de ses confrères, s'étendait, du sud au nord, depuis le quarante-neuvième degré de latitude jusqu'au soixantième, c'est-à-dire sur plus de douze cents kilomètres, et, de l'ouest à l'est, sur près de six cents kilomètres, depuis les rives de l'océan Pacifique jusqu'aux montagnes Rocheuses, qui le séparent de l'Alberta : c'est une contrée beaucoup plus grande que la France.

Le sacre eut lieu à Victoria, le 9 octobre 1864, dans la cathédrale, magnifiquement ornée, de cette ville, qui, pour la première fois, était témoin d'une des plus solennelles cérémonies de l'Église. Aussi l'assistance fut-elle des plus nombreuses. Bien avant l'heure fixée, l'édifice se trouva complètement envahi par la foule.

On y voyait non seulement des catholiques, mais des dissidents de toutes les sectes : méthodistes, presbytériens, épiscopaliens ; des wesleyens ; même des juifs et des infidèles, désireux de contempler les rites admirables qu'emploie la sainte liturgie, dans la transmission de la plénitude du sacerdoce. Leur attitude respectueuse et recueillie montrait qu'ils comprenaient l'importance et la sublimité de l'acte qui s'accomplissait sous leurs yeux.

Mgr Blanchet, archevêque d'Orégon-City, assisté de Mgr Demers, fut le consécrateur.

Après l'Évangile, le P. Mac Guckin monta en chaire, et, dans un discours que le journal de San Francisco qualifia de très éloquent et de profondément pathétique, rappela et mit en pleine lumière la divine mission du sacerdoce catholique, exprimée par ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Allez, enseignez toutes les nations, et voilà que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles.

§ 2

La ville épiscopale.

Huit jours après, Mgr d'Herbomez quittait Esquimalt qu'il avait habité jusque-là, et allait fixer sa résidence à New-Westminster. Il y fut solennellement intronisé dans l'église Saint-Charles, bâtie par les Oblats, et qui, bien pauvre encore, montait au rang de cathédrale.

La ville venait à peine de naître.

Jusqu'en 1859, le mamelon sur lequel elle s'appuie, était couvert d'une épaisse forêt, remontant probablement aux temps antédiluviens, avec ses arbres gigantesques de quatre-vingts à cent mètres de haut sur cinq ou six mètres de circonférence à la base. Déjà les Oblats avaient rencontré de ces représentants étonnants du règne végétal, et avaient dû en abattre un bon nombre, en Orégon, pour trouver l'emplacement nécessaire à leur établissement d'Olympia, comme nous l'avons raconté dans le second volume de cette Histoire.

Il en fut ainsi en Colombie britannique. La petite colline, dont nous parlons, domine la rive droite du Fraser, près du sommet d'un large delta que ce magnifique fleuve forme, avant de se perdre dans l'Océan. Là, en effet, il divise ses eaux en deux branches, longues d'une vingtaine de kilomètres, et assez profondes pour que les gros navires puissent y pénétrer.

Attirés par la beauté du site, quelques colons entreprirent, à cette époque, d'attaquer la forêt vierge, et de jeter les fondements d'une bourgade, qui, en se développant, devait, pendant quelques années, être la capitale de la Colombie.

Dans les environs erraient des milliers de sauvages. Pour ceux-ci, comme pour la population blanche qui affluait, les Oblats, le 13 septembre 1860, avaient créé une Mission permanente ; puis, afin d'assurer la continuation et l'augmentation du bien déjà accompli, avaient construit à New-Westminster, en 1861, deux églises, l'une pour les blancs, l'autre pour les sauvages, et un commencement d'hôpital, ce qui leur avait attiré l'admiration des protestants eux-mêmes.

Le courant d'émigration ne cessa de s'accentuer, les années suivantes.

Ces étrangers, accourus de plusieurs nations différentes, ne cherchaient qu'à réaliser une fortune, mais l'affaire de leur salut était, pour eux, très secondaire. Beaucoup n'y songeaient même pas.

Poussés par la curiosité, ils vinrent, assez nombreux, assister à l'intronisation du nouvel évêque.

Profitant de cette occasion, Mgr D'Herbomez, dans un discours en anglais, leur rappela que l'homme n'est pas fait uniquement pour la terre, et qu'il doit élever ses regards plus haut que les horizons si bornés de ce monde.

- Vous vous demandez, peut-être, leur dit-il, quel motif a porté mes compagnons et moi à nous expatrier... à quitter nos demeures, nos parents, nos amis... à sacrifier nos aises, nos plaisirs et tout ce qui

New-Westminster. — Cathédrale.
(Vue générale de la ville, t. II, p. 341.)

peut légitimement réjouir le cœur humain, pour venir dans la Colombie britannique ?... Ce n'était, vous répondrai-je, ni la soif de l'or, ni l'ambition des richesses ou des biens terrestres, mais le zèle du salut de vos âmes, auxquelles nous voulions faire connaître et aimer les bien supérieurs, dont Dieu vous réserve la possession après cette vie... En nous efforçant de remplir notre devoir, que de pénibles labeurs, que de privations, que d'épreuves n'avons-nous pas à endurer, quelquefois même jusqu'à l'épuisement complet de nos santés...

Après leur avoir exposé, en termes saisissants, l'importance du salut et l'affreux malheur, irréparable, de ceux qui perdent leur âme pour l'éternité, il concluait, en ces termes :

— Mes bien-aimés Frères, je demeurerai désormais au milieu de vous, jusqu'à la fin de mon existence terrestre. Dès à présent, je serai, jour et nuit, à votre disposition... Chacun de vous me trouvera toujours prêt à lui rendre service, selon les forces et le pouvoir que je tiens de Dieu.

Pour ces hommes qui se préoccupaient trop exclusivement des biens de la terre, l'hôpital bâti par les Oblats fut souvent le port du salut.

Combien y vinrent uniquement désireux d'y recouvrer la santé du corps, et qui, grâce au dévouement des Pères, y retrouvèrent celle de l'âme !... En présence de cette double apparition de la foi religieuse et de la charité divine dans la personne du prêtre, leur conscience se réveillait et un remords salutaire les rapprochait de Dieu. S'ils mouraient, ils étaient régénérés et absous, avant de comparaître devant le redoutable tribunal du souverain Juge ; s'ils revenaient à la santé, ils restaient généralement de meilleurs chrétiens.

La prison où des criminels subissaient leur peine, offrait aussi au zèle des Pères un champ d'action. Souvent le succès couronna leurs efforts, et donna à leur cœur d'apôtre la plus suave des consolations.

Mais surtout leurs prédications régulières à la population blanche, améliora sensiblement l'état général des esprits. L'église fut, de plus en plus, fréquentée. On l'orna avec goût, et elle devint comme une sorte de bijou, dans son genre. Bien des protestants y assistaient aux offices, et l'on compta un certain nombre de conversions parmi eux.

Les Oblats ne se contentaient pas de travailler au salut des blancs établis à New-Westminster même. De là ils rayonnaient jusqu'à une vingtaine de kilomètres, vers le nord-est, jusqu'à *Maple Ridge*, ou Colline aux érables, sur les bords du Fraser. Ils y visitaient de bons et pauvres Irlandais, qui les accueillaient toujours avec les témoignages de la plus vive reconnaissance et les marques du respect le plus chrétien.

Ils se rendaient, également, à quinze kilomètres vers l'ouest, sur les rives de la baie, appelée *Burrard Inlet*, où, vingt ans plus tard, devait naître et grandir si rapidement la ville de Vancouver, quand cet endroit fut choisi comme le point *terminus*, sur l'océan, du chemin de fer transcontinental du Canadien Pacifique. Il n'y avait, alors, que deux grandes scieries mécaniques pour débiter en planches, ou en billots, quelques-uns des arbres gigantesques de la forêt. Mais cette entreprise occupait de nombreux ouvriers, dont plusieurs étaient catholiques. C'était donc aussi pour les Pères un champ d'action important.

Comme à Victoria, les Oblats fondèrent, à New-Westminster, un collège pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse. Le programme des études y était identique : littérature, sciences, commerce, industrie.

Cet établissement fut fréquenté par un grand nombre d'externes, et reçut également des pensionnaires, dont les parents habitaient loin de la ville.

Quelques années après sa fondation, le P. Durieu écrivait :

« — C'est à la satisfaction générale que nos Pères et Frères s'acquittent de leurs fonctions de professeurs, et soutiennent cette œuvre, la gloire de notre sainte religion, en ces contrées. Les protestants, eux-mêmes, constatent que les élèves font de rapides et de sérieux progrès chez nous. Beaucoup d'entre eux nous confient leurs enfants, au lieu de les envoyer à l'école du Gouvernement qui, cependant, est gratuite. Le P. Horris forme cette jeunesse à la piété chrétienne, et la dispose à la réception des sacrements.

Dans son Rapport au Chapitre général, Mgr D'Herbomez écrivait :

« — La maison en bois qui servait de collège a été remplacée par une belle construction en pierres et en briques, digne de ce nom. Nos Pères et Frères continuent à y donner une éducation excellente, très appréciée des protestants, comme des catholiques. On peut dire qu'ils l'emportent de toutes manières sur leurs compétiteurs qui s'en montrent très jaloux.

New-Westminster. — Le collège.

Deux ans après, un Père de New-Westminster écrivait encore à ce sujet :

« Notre collège est toujours bien assis dans l'opinion publique. Les directeurs et professeurs ont l'estime des parents et des élèves. Bien que les écoles protestantes soient nombreuses, notre collège lutte avec avantage contre les difficultés de la concurrence. Les riches protestants nous envoient leurs enfants, parce que, disent-ils, ils sont désireux que leurs fils soient honnêtes et bien élevés. Je suis chargé de leur instruction religieuse, et je puis affirmer qu'ils ne me donnent que des consolations. Les enfants protestants, eux-mêmes, ne font pas tache dans ce bel ensemble : ils sont catholiques de cœur, et ils n'attendent que l'autorisation de leurs parents, ou leur majorité, pour embrasser la religion de leurs camarades.

Ce collège était donc une belle œuvre, pleine d'avenir. Il promettait d'être pour les contrées baignées par l'océan Pacifique, ce que le collège d'Ottava était pour la province de Québec et celle de l'Ontario.

Ce n'était pas encore assez pour le zèle des Oblats. Ils fondèrent une autre école, à New-Westminster, pour les enfants des sauvages convertis par eux, et qui habitaient un quartier de la ville. Leur but était d'empêcher ces enfants baptisés de courir les rues, et de se mêler à de mauvais garnements qui les auraient pervertis. On leur enseigna les prières et le catéchisme ; mais on leur apprit aussi à lire, à écrire, à calculer, et on les initia à des métiers qui devaient leur permettre, plus tard, de gagner honnêtement leur vie.

Dès son intronisation, Mgr D'Herbomez se préoccupa vivement aussi de l'éducation chrétienne des jeunes filles, si négligée jusqu'alors, et, pourtant, si nécessaire. Les Sœurs de Sainte-Anne, déjà établies à Victoria depuis plusieurs années, et avantageusement connues de nos Pères, acceptèrent de diriger, à New-Westminster, un pensionnat et une école pour les jeunes filles.

Cette œuvre bénie de Dieu prospéra. Les élèves furent très nombreuses, et leur formation ne laissa rien à désirer, à aucun point de vue.

Notons également, pour indiquer l'étendue du bien accompli, les Sœurs de Charité de Notre-Dame. A l'invitation du vicaire apostolique, elles ouvrirent un orphelinat et un refuge. Beaucoup d'âmes furent, par leur dévouement, préservées du mal, ou remises dans la bonne voie, et raffermies dans la pratique de la vertu.

§ 3

Évangélisation des sauvages du bas Fraser et du littoral.

Dans cette portion de la Colombie britannique, erraient plus de cinq mille sauvages, non moins dégradés, ivrognes et cruels que ceux de l'île Vancouver, dont nous avons parlé ; mais ils se montrèrent moins rebelles à la grâce que ceux du fort Rupert et de la Mission Saint-Michel. Promptement ils répondirent à l'appel divin, et leur conversion fut aussi complète que rapide. Sous ce rapport, ils ressemblèrent aux Saanich des environs de Victoria.

Dès le 19 décembre 1861, un de leurs Missionnaires pouvait écrire :

« Sur deux mille sauvages dont je suis chargé, plus de dix-huit cents ont accepté le *pledge* de la tempérance, et plus de seize cents l'ont gardé dans une seule localité, où l'ivrognerie, auparavant, était générale, et faisait les plus affreux ravages, causant, même entre proches parents, les disputes les plus violentes et des meurtres fréquents. Dans une réunion, j'ai compté trente-sept chefs, qui, après avoir assité aux pieux exercices et à la prière, ont, avec leurs gens, promis une nouvelle fidélité à la tempérance... Ce sont, là, de véritables triomphes remportés sur l'esprit du mal.

Entraînées par cet exemple, d'autres tribus que les Pères n'avaient pu encore visiter, prirent l'habitude de venir, les unes après les autres, à New-Westminster, se faire instruire des vérités religieuses, prier et adhérer à la société de la tempérance.

Ces bonnes dispositions, dans des hommes naguère si corrompus et si vicieux, se maintinrent bien mieux qu'on aurait osé le croire.

De son côté, en 1864, Mgr D'Herbomez écrivait :

« Malgré les efforts du démon, les sauvages du bas Fraser nous donnent de belles espérances, et ils fourniront un nombre respectable d'excellents chrétiens. La masse continue, depuis trois ans, à observer le pledge. Nous avons distribué plus de quatre mille cartes de la tempérance. On peut dire que l'ivrognerie a disparu. Il n'y en a plus que de rares cas, et dus, pour la plupart, à l'influence pernicieuse des mauvais blancs... Je ne pense pas, néanmoins, qu'il y ait, maintenant, un ivrogne sur cent hommes, tandis que précédemment il y en avait quatre-vingt-dix-neuf sur cent...

Les Oblats avaient traduit en cinq langues le catéchisme et les prières, pour les cinq tribus de cette région qui comptaient ensemble plus de soixante camps. On leur apprit aussi un certain nombre de cantiques, résumant et rappelant l'enseignement oral, pour qu'il fût plus profondément gravé dans leur mémoire et dans leur cœur.

Durant l'automne de 1864, le P. Durieu, chargé d'aller évangéliser ces tribus, en revint enthousiasmé :

— Ce fut pour moi, écrit-il, une suite ininterrompue d'ineffables consolations. La conduite si édifiante de ces sauvages, me reportait à ces premiers temps du christianisme, où les multitudes s'attachaient aux pas des Apôtres, pour recevoir la bonne nouvelle de l'Évangile. Quatre cents sauvages m'ont suivi constamment d'un village à l'autre !... Et, cependant, la nature ne se montra pas très encourageante !... Certains jours, nous voyagions sous une pluie battante ; d'autres jours, c'était par un de ces froids piquants qui couvrent les arbres de givre. D'autres fois, il nous fallait transporter notre canot, et nous frayer un chemin au milieu des forêts vierges, où les animaux féroces ont, eux-mêmes, de la peine à passer... Puis, on devait marcher dans l'eau, jusqu'au-dessus des genoux, pour traverser des marécages fangeux qui nous barraient la route...

Arrivé à l'extrémité de l'un de ces bourbiers, le P. Durieu rencontra un agent envoyé par le Gouvernement, pour explorer cette portion de la Colombie britannique.

Très étonné de voir un prêtre dans ces lieux à peine habitables pour des loups ou des ours, cet homme lui dit, en lui donnant une chaude poignée de main :

Votre dévouement me touche. Vous devez avoir quelque motif surhumain, pour embrasser un tel genre de vie. Si jamais je choisis une religion, car je n'en ai pas encore une, je n'en trouverai pas de meilleure que celle qui vous fait supporter avec joie de tels sacrifices, pour instruire et civiliser des sauvages aussi dégoûtants !...

Quand, sa tournée étant achevée, le P. Durieu repartit pour New-Westminster, tous les sauvages avaient les larmes aux yeux :

Il s'en va, notre père, disaient-ils ; il s'en va, notre chef, le prêtre, lui qui nous disait de si bonnes paroles... lui qui versait la joie dans nos cœurs... O notre père, ne tarde pas à revenir... En te perdant, nous perdons notre père, notre mère, nos frères... tout !... Oui, toi seul tu nous fais plus de bien que tous nos parents ensemble... toi seul tu nous parles la parole qui fait vivre pour le grand Chef d'en-haut !...

Les sauvages du bas Fraser et du littoral firent, sous le rapport de la religion et de la civilisation, des progrès si étonnants, que les sectes dissidentes ne purent s'empêcher de louer hautement les Missionnaires, dont les labeurs avaient opéré de si merveilleux résultats chez des êtres autrefois si mauvais et si dégradés.

Un bien, si heureusement commencé, se fortifia, les années suivantes, et ces sauvages devinrent vraiment de parfaits chrétiens.

CHAPITRE IV

Sainte-Marie

1861-1875

§ 1

La cathédrale des sauvages.

New-Westminster possédait la cathédrale pour les blancs et une chapelle pour les indigènes convertis, habitant un des quartiers de la ville ; mais il fallait aussi une sorte de cathédrale pour les sauvages, c'est-à-dire une église plus importante pour eux, où les nombreuses tribus du bas Fraser et même d'autres pourraient se réunir, du moins en certaines circonstances plus solennelles. Elles y entendraient, toutes ensemble, la parole de Dieu, et y feraient de pieux exercices qui laisseraient, dans les âmes et les cœurs, de salutaires souvenirs.

L'emplacement fut choisi avec soin, soit pour la beauté du site, soit pour la commodité de tous.

Quand on remontait le fleuve, au-dessus de New-Westminster, on n'apercevait, alors, que d'immenses forêts, s'étendant à perte de vue, sur les deux rives du Fraser, et, au loin, les dominant, des montagnes élevées, aux sommets toujours couverts de neige.

Çà et là, cependant, apparaissaient quelques villages des sauvages.

Le premier que l'on rencontrait était celui des Ketsi, sur la rive droite, à dix-neuf kilomètres de New-Westminster.

Avant l'arrivée des Oblats, ces sauvages étaient tous adonnés à la boisson, source de tant de crimes ; mais, grâce au zèle et au dévouement des Pères, ils abandonnèrent leurs erreurs et leurs vices, se soumirent aux prescriptions de la morale évangélique, et demandèrent le baptême. Ils allaient régulièrement à New-Westminster, les dimanches et fêtes, pour assister à la Messe et aux instructions dans la chapelle affectée aux sauvages.

A quatre-vingt-six kilomètres de New-Westminster, le Fraser reçoit les eaux de la rivière Harrisson, aussi large que la Seine, à Paris, et émissaire du lac du même nom. Ce confluent est le commencement de la route fluviale, par laquelle on peut pénétrer très avant dans l'intérieur des terres, et visiter les nombreuses tribus disséminées dans les vastes régions qui s'étendent à l'ouest du Fraser.

Le lac Harrisson est une magnifique et grande pièce d'eau. Après l'avoir traversée, on arrive à Port-Douglas ; puis, par un chapelet de petits lacs, entremêlés de portages, jusqu'à Lillouet.

Le lac Harrisson.

A cinquante-six kilomètres de New-Westminster et à trente kilomètres du confluent de la rivière Harrisson, fut choisi, sur la rive droite du Fraser, l'emplacement pour l'établissement projeté en faveur des sauvages.

Mais, là, comme ailleurs, il fallut, d'abord, conquérir, pied à pied, le terrain sur la forêt envahissante. Avec beaucoup d'efforts, beaucoup de peine, et non sans danger d'être écrasé par la chute de ces masses énormes, on dut abattre une armée de ces géants du règne végétal, dont nous avons déjà parlé.

Ce long et rude travail de défrichement achevé, on commença les constructions.

Ce furent plusieurs grandes maisons en bois, blanchies à la chaux, et une église assez vaste qu'on décora du nom de cathédrale des sauvages.

L'ensemble de ces divers bâtiments présentait un aspect agréable,

complété par un beau jardin, dont les arbres fruitiers attiraient tous les regards. On y joignit aussi un jardin potager, non moins utile et non moins remarquable.

Cet établissement sur lequel on fondait de grandes espérances pour l'évangélisation de nombreuses âmes, fut mis spécialement sous le patronage de la Mère de Dieu, et appelé Mission Sainte-Marie.

Sainte-Marie. — La Cathédrale des sauvages.

Bien avant que ces constructions et ces aménagements fussent terminés, les sauvages y accoururent en foules compactes.

Au jour de Pâques de l'année 1863, il y en avait trois mille, et ils y avaient passé toute la Semaine Sainte pour purifier leur âme.

Comme il n'y avait pas d'église pour contenir une telle multitude, la Messe fut célébrée en plein air.

Le temps était magnifique : une vraie journée de printemps.

— Des milliers de bras s'étaient généreusement offerts pour élever un temple de verdure, sous le dôme azuré des cieux, écrivait le P. Gendre. Au centre était l'autel, orné aussi bien qu'on l'avait pu... Une vingtaine d'oriflammes, arborées au sommet de hautes et belles perches, lui formaient une demi-couronne aux teintes variées, se balançant gracieusement au caprice d'un doux zéphir. Les chefs avaient tous leurs dra-

peaux qu'ils inclinaient devant l'autel, aux moments les plus solennels du saint Sacrifice.

Dans ce décor impressionnant, la Messe fut dite non sans émotion, et elle fut entendue avec un recueillement des plus édifiants.

Quand les voix claires des enfants eurent chanté l'*Alleluia*, tous le répétèrent à l'envi, non seulement durant la Messe, mais ensuite, à diverses reprises, presque continuellement jusqu'au soir.

— Je puis affirmer, ajoutait le P. Gendre, que chaque sauvage, en ce beau jour, a répété l'*Alleluia*, au moins un millier de fois !... Trois millions d'*Alleluia* sont donc montés vers le ciel, de cette plage où, quelques mois auparavant, on n'entendait que le chant des oiseaux ou le cri des animaux féroces. Je ne puis vous exprimer les sentiments de bonheur intime qui remplissait mon cœur.

Lorsque, à la Noël précédente, le P. Gendre, nouvellement débarqué en Colombie, avait vu arriver un millier de ces sauvages, il avait été abasourdi, ahuri de leur inimaginable accoutrement.

- Comment dépeindre, écrivait-il, le costume et la physionomie de ces Indiens, venus de deux à trois cents kilomètres !... Les deux tiers marchaient pieds nus ; les trois quarts n'avaient d'autre chapeau que la voûte des cieux !... La grande majorité, par une vanité des plus extravagantes et des plus grotesques, prétendaient embellir leur laide figure, en la barbouillant d'une couleur rouge de sang qui les rendait plus hideux et aussi repoussants que ridicules... Avec cela, une chevelure en broussailles ; le nez traversé par une baguette de bois, de fer, ou d'os qui perce les narines et déborde de chaque côté !... Pour vêtements, des peaux d'animaux féroces ou des couvertures noires, blanches, rouges, dans lesquelles ils sont drapés de la tête aux pieds. Quant aux sauvagesses, elles portaient, en outre, sur leurs épaules ou sur leur dos, leurs bébés joufflus, solidement ficelés dans un panier... Quelle pittoresque procession !...

La pauvreté de leur costume répondait à l'état misérable de leurs habitations, dans leurs campements : des huttes enfumées, sans porte ni fenêtres, mais ouvertes à tous les vents, et dans lesquelles on ne pouvait entrer qu'en se mettant à *quatre pattes*, et en rampant sur la terre, comme des serpents, ou autres reptiles... Dans ces taudis, une saleté indescriptible, et la vermine en abondance...

Le P. Durieu l'avait remarqué chez les sauvages du bas Fraser, et ce n'était pas mieux, ailleurs.

- Dans nos courses apostoliques, disait-il, une des choses qui nous importunent le plus, c'est la monnaie avec laquelle nos néophytes payent la fatigue extrême à laquelle nous nous soumettons, pour aller

jusqu'à eux et les instruire : je veux parler des insectes gros et petits, dont ils nous font cadeau avec une générosité sans pareille... Deux fois par semaine, j'étais obligé de m'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt, pour me débarrasser de cet insupportable fardeau.

Oui, ces sauvages étaient bien dégoûtants, suivant l'expression de l'agent du Gouvernement rencontré par le P. Durieu ; mais, sous ces dehors rebutants, se cachaient des âmes immortelles d'un prix infini, rachetées par le sang d'un Dieu. Pour elles, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même, n'avait pas hésité à donner sa vie.

Comment un Missionnaire, digne de ce nom, reculerait-il devant la souffrance et toutes les privations, pour coopérer au salut de ces âmes qui ont coûté si cher au divin Rédempteur ?

Dans ces sauvages que les mondains fuient et méprisent, il voit des frères. Il les aime... Par suite de cet amour surnaturel, il marche avec joie, non seulement à travers les épines et les marécages fangeux, mais même à travers la vermine, pour les atteindre et leur apprendre à connaître le Père commun à tous... le Père qui est au ciel...

Par des prodiges de dévouement, les Oblats réussirent à convertir ces sauvages, à les civiliser... à les proprifier...

§ 2

L'école industrielle.

Pour accomplir le bien sur une plus vaste échelle, et surtout pour imprégner plus complètement de l'esprit chrétien les nouvelles générations, Mgr D'Herbomez pensait à établir, à Sainte-Marie, une sorte de réduction modèle.

La fondation d'écoles, non seulement élémentaires, mais aussi industrielles et agricoles, lui paraissait indispensable pour atteindre ce but. Il joindrait, à cette œuvre, des orphelinats qui, après un certain nombre d'années, fourniraient d'excellents catéchistes, des instituteurs et des institutrices, dont l'action bienfaisante propagerait, parmi les tribus les plus éloignées, les principes et l'esprit de la civilisation évangélique.

Une école de ce genre fut ouverte, à Sainte-Marie, au mois de novembre 1863. A ce sujet, le P. Gendre, dans sa correspondance, nous donne des détails intéressants et circonstanciés :

Durant sept mois, je n'ai cessé d'étudier le caractère et les dispositions des enfants que nous avons admis à l'école, et je puis vous dire que j'ai été ravi au delà de toutes mes espérances. Je craignais, d'abord, que ces enfants qui aiment tant leur chaumière enfumée et

la liberté sans limite dont ils avaient joui jusqu'alors, ne voulussent rester à l'école, et surtout ne consentissent pas à renoncer à leur propre volonté, pour faire celle du directeur... Pas du tout, et que Dieu en soit béni, ainsi que notre Immaculée Mère ! Ces chers enfants sauvages se sont attachés à l'école d'une manière admirable ! Pas un n'a désiré regagner le foyer paternel avant l'heure des vacances. Tous se sont soumis, comme des agneaux, aux ordres de celui qu'ils regardent, non comme un maître, mais comme un père.

Dès cette première année scolaire, il y avait quarante-deux pensionnaires, bien différents, comme on le voit, des enfants Pieds-Noirs, élèves de l'école de Dunbow, près de Calgary, dans l'Alberta, qui ne songeaient qu'à s'échapper et prendre la clef des champs, favorisés, en cela, par la connivence de leurs parents et amis.

Quarante-deux, c'était un début plein de promesses. Un plus grand nombre, en effet, seraient venus volontiers partager le bonheur de ces privilégiés, si les ressources, trop restreintes encore, avaient permis de les recevoir, car ils restaient entièrement à la charge des Missionnaires.

Mais comme c'était beau de considérer ces quarante-deux petits sauvages, commençant une vie nouvelle, dans le second berceau de leur enfance : on aurait dit quarante-deux petits novices rivalisant de fidélité à la règle.

A genoux, au pied de l'autel, ils ne s'y ennuyaient pas ; mais ils aimaient à prier et à chanter, de toute leur âme, les bontés de ce Dieu d'amour, qui faisait briller à leurs yeux l'éternel flambeau de la foi.

La classe ne leur était pas pénible non plus. Ils s'y rendaient au son de la cloche et sa durée ne leur semblait pas trop longue. Le plupart montraient de très bonnes dispositions pour apprendre à lire et à écrire. Ils y réussirent, dès la première année, même pour la langue anglaise.

Assurément, en arrivant à l'école, tous ces enfants n'étaient pas des anges !... On prépara au baptême ceux qui n'avaient pas encore reçu cette grâce, et au sacrement de pénitence ceux qu'un Missionnaire avait autrefois baptisés.

A l'étude se joignait le travail manuel, chose difficile pour les Indiens, très enclins à la paresse. Mais les enfants de Sainte-Marie, avec quelques hésitations, pourtant, se plièrent sous le joug du travail. Ils aidèrent à défricher le terrain, à l'ameublir et à semer.

- Vers la fin de l'année scolaire, écrit encore le P. Gendre, nous nous sommes occupés, les enfants et moi, pendant trois semaines, moins des travaux de classe, que de ceux de l'agriculture... Nous avons planté des choux, des navets et des pommes de terre. Le chiffre des premiers

est bien de dix à douze mille... Ce sera un vrai régal pour les sauvages, l'hiver prochain, car ils sont friands de la soupe aux choux.

Quelque temps après, Mgr D'Herbomez, lui-même écrivait :

— Notre école de Sainte-Marie nous donne plus de consolations que nous ne pouvions en attendre : nos enfants font de véritables progrès.

Dix ans plus tard, il s'exprimait en ces termes :

— L'établissement de Sainte-Marie présente un aspect assez imposant pour le pays. Au centre s'élève l'église, la plus vaste du vicariat. Plusieurs fois par an, aux grandes solennités, s'y réunissent des foules nombreuses d'Indiens. A droite de l'église se trouve la maison des Missionnaires. Presque contigus à cette maison sont les bâtiments affectés à l'école : dortoirs, réfectoire, salles de classe ; ateliers pour les divers métiers qui doivent permettre aux élèves de gagner, plus tard, honnêtement leur vie, comme cordonniers, charpentiers, fermiers, forgerons, etc. De l'autre côté de l'église est l'école des filles indiennes, sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne. Ces écoles sont destinées à devenir des pépinières de familles chrétiennes.

Il ne manquait rien à l'école industrielle de Sainte-Marie, pas même une fanfare qui acquit, assez rapidement, une certaine renommée dans le pays. Les premiers instruments furent envoyés de France par un condisciple de Mgr D'Herbomez, M. le chanoine Delannoy, alors curé-doyen de la paroisse Saint-André, à Lille, et, depuis, évêque d'Aire.

Cette fanfare fut bientôt en état de paraître avec honneur, chaque année, à New-Westminster, devant les autorités gouvernementales à l'occasion de la fête de la reine. Plusieurs fois par an aussi, durant es grandes réunions des sauvages, elle rehaussait, par ses harmonies, l'éclat des cérémonies religieuses.

CHAPITRE V

Le long du Fraser

1861-1875

§ 1

Hope.

En l'absence de routes tracées par la main des hommes, la seule voie qui permît d'atteindre les tribus les plus éloignées, vers le nord, était constituée par le Fraser, qui descend des montagnes Rocheuses, et traverse toute la Colombie. On peut le comparer aux plus grands fleuves d'Europe. Les gros navires s'avançaient, sans crainte, sur les eaux profondes de son vaste delta, certains de trouver tous les avantages d'un excellent port, au pied de la colline, sur laquelle New-Westminster s'élève en amphithéâtre.

Si ensuite on remontait ce fleuve majestueux, on avait, sous les yeux, toujours le même spectacle : de part et d'autre, forêts immenses au milieu desquelles se détachaient quelques villages sauvages.

En approchant des montagnes, le courant devient plus rapide, car le lit du fleuve se resserre entre des falaises escarpées, et la déclivité du terrain s'accentue.

A cent trente kilomètres de New-Westminster, on rencontrait, sur la rive gauche, le fort Hope, situé sur un plateau magnifique dominant le fleuve, et s'étendant jusqu'à d'autres montagnes très élancées.

Ce poste avait été ainsi nommé, *Hope*, espérance, parce qu'on avait pensé, vers 1861, qu'il deviendrait l'entrepôt d'un commerce très actif avec les mines du district de Semilkamin et de celui d'Okanagan.

Mais ces espérances ne se réalisèrent pas, car on découvrit, plus au nord, les mines du Caribou, bien plus riches, de sorte que la foule des chercheurs de fortune se précipita dans cette direction, et Hope fut presque entièrement abandonné. On n'y voyait plus, avec quelques Chinois, que de rares blancs, persistant à espérer contre toute espérance.

Néanmoins, il y avait toujours un village indien, et, dans les environs, se dressaient des campements sauvages.

Au fort Hope, les Oblats possédaient une maison où le P. Grandidier avait résidé, les années précédentes. Elle servait encore de pied à terre aux Missionnaires de passage.

Le lit du Fraser.
(Autre vue, t. II, p. 339.)

Les indigènes avaient beaucoup profité du séjour prolongé du P. Grandidier et de celui de ses confrères. Ils se faisaient remarquer par leur fidélité à la prière et leur attachement à la religion. Dans la plupart

de leurs villages, ils avaient bâti de modestes églises ou des chapelles que Mgr D'Herbomez visita, en détail, les unes après les autres, en 1865, peu après sa consécration épiscopale.

Hope se releva, cependant, un peu de ses ruines, et devint une petite ville habitée par les blancs, quand on eut découvert, au sein de la montagne qui la domine, au midi, des mines d'argent, qu'on supposait devoir causer, cette fois, la prospérité du pays ; nouvelle espérance qui, elle aussi, ne tarda pas à être déçue, en partie du moins.

Ces alternatives de bonne et mauvaise fortune n'empêchèrent pas les indigènes de réaliser des progrès sensibles dans la pratique des vertus solides.

Le P. Eugène Chirouse, *junior*, et neveu du P. Chirouse de Tulalip, écrivait, à leur sujet, quelques années plus tard :

« Nos sauvages de Hope sont de rudes chrétiens. Chez eux, les liqueurs enivrantes sont inconnues. Pourtant, on en vend à leur porte ; mais ils résistent vaillamment. Qui leur donne la force de triompher de cette tentation ? L'Eucharistie !... Leur respect et leur amour pour le Saint Sacrement les ont rendus artistes. Sous la direction des Pères qui m'ont précédé, ils ont construit une église, objet d'admiration pour tous les blancs qui la visitent. Rien n'y manque : clocher de style gothique, maître-autel, table de communion ; même des sculptures à l'intérieur, ornements délicats qui encadrent avec grâce les statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Il n'y a pas jusqu'au tapis d'autel qui ne soit l'œuvre des sauvagesses.

C'était un spectacle édifiant, pendant la prédication des missions, de voir ces bons chrétiens se presser en foule, à l'église, pour entendre les instructions dont ils se montraient toujours avides, et pour adorer Notre-Seigneur, au salut solennel qu'on donnait tous les soirs. Ni la neige, ni le verglas qui couvrait et chemins et sentiers, ne pouvaient les arrêter. Tous ensemble, hommes, femmes et enfants, chantaient avec entrain les chants liturgiques : l'*O salutaris hostia*, le *Tantum ergo*, le *Laudate Dominum*.

A certains moments, le silence le plus impressionnant succédait au chant de la foule. Alors, le Missionnaire, à genoux au pied de l'autel, adressait à Notre-Seigneur, exposé sur le Thabor, une prière, ou une amende honorable, ou un acte de consécration, conforme, quant aux sentiments et aux expressions, à la manière de penser et de parler des sauvages : excellent exercice pour leur apprendre à prier Notre-Seigneur, et à s'entretenir pieusement avec Lui dans l'adorable Eucharistie.

Les jours de communion, ils prenaient leurs plus beaux habits, faits à la mode européenne, et conservés soigneusement dans une cassette,

pour cette circonstance. Dès le matin, au point du jour, ils étaient à l'église, se préparant, par de longues prières, à recevoir le pain des Anges. Durant la Messe, la ferveur redoublait, et l'on chantait des cantiques en l'honneur de la Très Sainte Eucharistie. Tous ensemble récitaient les actes avant la communion ; puis, très recueillis, ils s'avançaient en bon ordre, et s'agenouillaient pour recevoir, dans leur cœur, Celui qu'ils appelaient le *Grand Chef d'en haut.*

Du fort Hope, les Missionnaires rayonnaient, en toutes directions, pour apporter le bienfait de l'évangélisation aux autres campements de sauvages disséminés dans la contrée.

Un des mieux disposés était celui des Cheam, village à une trentaine de kilomètres plus bas, sur les bords du Fraser.

Dès que les messagers de Dieu étaient aperçus, une fusillade très nourrie, et répétée plusieurs fois en signe de joie intense, annonçait au loin leur arrivée. Le chef s'avançait le premier pour leur toucher respectueusement la main, et, après lui, tous ses gens.

On se serait cru dans un autre pays. Alexis, c'était le nom du chef, avait mis son fief sur un bon pied. Il se distinguait, parmi tous les camps échelonnés le long du fleuve, par ses progrès dans la civilisation : maisons à l'européenne, champs cultivés, bétail en abondance. En un mot, les habitants n'étaient pas désœuvrés, comme tant d'autres sauvages le sont naturellement.

La fille du chef, élevée à l'école des Sœurs de notre établissement de Sainte-Marie, avait ouvert une école dans le village ; habile musicienne, elle rehaussait la beauté des chants d'église par les accords de l'harmonium.

Ces sauvages, très dévôts à la Sainte Vierge, qu'ils appelaient la bonne *Malie*, étaient fidèles à la récitation quotidienne du chapelet et de l'*Angelus*.

§ 2

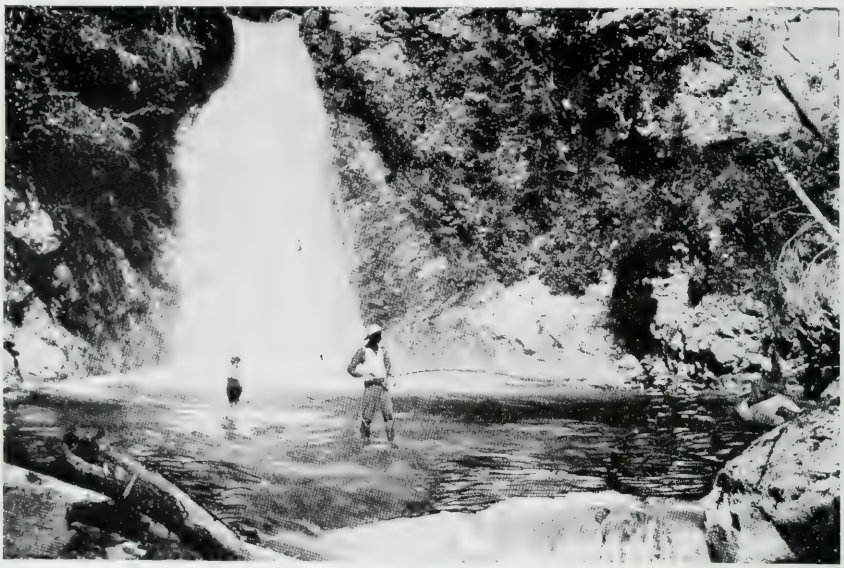
Yale.

En amont du fort Hope, le courant est d'une extrême rapidité ; et, un peu plus loin, c'est un véritable torrent impétueux, profondément encaissé entre de hautes montagnes très escarpées, qui resserrent son lit.

On se demande comment le fleuve a pu se frayer un passage à travers ces masses énormes de rochers qu'il a dénudés, tandis que leurs parties supérieures, ayant conservé la terre végétale, sont couvertes

de grands cèdres d'un vert sombre, et couronnées de neiges presque perpétuelles.

De leurs divers sommets bondissent, en de multiples endroits, des cascades fougueuses qui précipitent avec fracas leurs flots écumants dans les eaux bouillonnantes du Fraser.



Une chute d'eau près de Yale.

A vingt-cinq kilomètres du fort Hope, se trouve, sur la rive droite, la petite ville de Yale adossée à une chaîne de montagnes. Elle aussi passa par des alternatives d'espérances et de déceptions, de prospérité et de misère.

En 1865, on reportait sur Yale les espérances fondées sur Hope, les années précédentes. On pensait, en effet, que cette nouvelle ville naissante serait l'entrepôt nécessaire des marchandises de tout genre qu'on devait expédier aux mines d'or du Caribou, récemment découvertes.

Les habitants y étaient peu nombreux, mais on ne doutait pas que leur chiffre n'augmentât sensiblement dans un avenir prochain.

Quand Mgr D'Herbomez y fit sa première visite épiscopale, à cette époque, il n'y avait encore qu'une petite église en bois, bien pauvre ; mais les catholiques, quoique peu fortunés, l'ornèrent avec goût.

Non loin de la ville où résidaient les blancs se trouvait le village

des Indiens. Leur église était convenable, et, durant les cérémonies, des centaines de sauvages baptisés, chrétiens convaincus, chantaient avec entrain.

Plusieurs chefs des villages voisins accoururent pour prier l'évêque de vouloir bien les visiter aussi. Ainsi fut fait, et ces divers campements furent évangélisés avec grand profit pour les âmes. Le prélat eut la consolation de voir ces sauvages venir en foule aux instructions, puis s'approcher avec piété des sacrements.

Les Missionnaires continuèrent, les années suivantes, à semer la bonne parole dans ces contrées, où ils élargirent considérablement leur champ d'action, en atteignant de nouveaux campements. Ils devaient, pour cela, dans un pays aussi accidenté, monter, parfois, à des hauteurs vertigineuses, et longer d'effrayants abîmes, qu'on ne pouvait côtoyer sans frémir. Mais aucun danger n'arrêtait les vaillants apôtres, et Dieu se plut à bénir leurs travaux.

Rapide sur le haut Fraser.

CHAPITRE VI

A l'est du Fraser

1861-1880

§ 1

Sur les bords du lac Okanagan.

Dès le mois de juillet 1859, les Oblats, parvenus à Hope, s'étaient avancés, à l'est du Fraser, à une distance de plusieurs centaines de kilomètres, en traversant une chaîne secondaire de montagnes, par des sentiers à peine tracés et presque impraticables.

Quelques semaines de périlleuse chevauchée leur furent nécessaires, pour arriver en vue du lac Okanagan, belle, mais étroite pièce d'eau, s'étendant, du nord au sud, sur une longueur de cent douze kilomètres et une largeur moyenne de cinq kilomètres seulement.

Après de multiples recherches, ils choisirent, le 8 octobre 1859, pour l'établissement qu'ils se proposaient de fonder, un emplacement vers le milieu de la rive orientale du lac, à l'Anse au Sable, au bas d'une vallée des plus fertiles, en apparence. Ils élevèrent leur modeste demeure dans la plaine, contre une petite côte exposée au soleil et qui l'abriterait du vent. Leur chapelle fut dédiée à l'Immaculée-Conception.

La nouvelle de leur installation s'étant répandue, plusieurs familles canadiennes accoururent se fixer près d'eux.

Dans le courant de l'année suivante, leur chiffre s'accrut, car le bruit se propagea que des mines d'or venaient d'être découvertes dans les environs. Des centaines de catholiques se groupèrent ainsi bientôt autour des Pères.

Il y avait, en outre, dans un rayon relativement restreint, plus de deux mille sauvages, non moins dégradés que ceux dont nous avons parlé dans les chapitres précédents.

Pendant les cinq ou six premiers mois, il sembla aux Missionnaires prêcher dans le désert. Malgré leurs efforts et leur bonne volonté, ils voyaient à peine quelques sauvages s'approcher d'eux ; mais, enfin, ces indigènes s'apprivoisèrent peu à peu, et, moins effarouchés, se montrèrent plus traitables.

En 1863, par les consolations qu'elle apportait aux messagers de l'Évangile, cette Mission semblait vouloir leur faire oublier les tristesses et les peines du passé. Leur ministère était assez fructueux parmi les sauvages les plus rapprochés. Mais les Pères voulaient atteindre aussi les plus éloignés. Comme ceux-ci ne pouvaient pas commodément venir, à cause de la distance et de la difficulté des communications, leurs apôtres, à l'exemple du divin Maître, résolurent de courir à la recherche de ces brebis perdues. Ils visitaient les diverses tribus, les unes après les autres, et restaient un certain temps auprès de chacune d'elles pour leur annoncer la parole de Dieu.

Ces tribus parlant généralement des langues absolument différentes, il fallait ajouter aux fatigues de la route le travail d'apprendre ces nombreux idiomes.

A une journée et demie de l'Anse au Sable, se trouvait la tribu du Pied du Grand Lac. A l'instigation des Missionnaires, ces Indiens s'adonnèrent à la culture, y prirent goût et y réussirent d'une manière étonnante. La vente de leurs pelleteries leur permit d'acheter des outils de tout genre : pioches, bêches, pelles, etc. En peu de temps, ils eurent des jardins dont le riant aspect charmait le regard.

Quand Mgr D'Herbomez, en 1865, fit sa première visite pastorale à la Mission du lac Okanagan, la réception fut des plus solennelles. La cloche retentit au loin, et une belle procession de sauvages le conduisit à la chapelle, au chant des hymnes. Il fut agréablement surpris de leurs progrès dans la connaissance des vérités religieuses et dans la pratique des vertus. Durant les huit jours qu'il vécut parmi eux, il éprouva de grandes consolations. De même chez les autres tribus. Son passage fut comme un triomphe continuel.

Ce n'est pas à dire que tous ces sauvages fussent arrivés au sommet de la perfection. Hélas ! on ne devient point parfait, d'un seul coup, les sauvages encore moins que les autres. Mais l'influence de la religion était visible en eux ; la grâce les travaillait et un bon nombre, fidèles aux inspirations de l'Esprit-Saint, pouvaient être considérés déjà comme des chrétiens excellents.

Le 1er avril 1865, le P. Durieu qui se trouvait alors à Okanagan, écrivait :

— Je ne saurais résister au désir que j'éprouve de vous faire part des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur nos travaux... Que de consolations je goûte, en évangélisant nos pauvres sauvages !... On se sent comme transporté à la vue de l'empressement de ces enfants des bois à venir écouter le prêtre, et en constatant le respect filial qu'ils lui témoignent. Nous leur prêchons une morale tout opposée à leurs

précédentes habitudes. Comme il doit leur en coûter, pour plier leur vieille nature sous le joug de l'Évangile !... Et, pourtant, ils s'appliquent avec courage à cette pénible réforme. Je me les représente comme de jeunes enfants qui s'essayent à marcher. De temps en temps, ils trébuchent et tombent, mais ils se relèvent aussitôt et reprennent leur marche avec plus de vigueur. Si des chrétiens qui ont été élevés, dès leur bas âge, dans la religion de leurs parents et qui demeurent à quelques pas de l'église, ont à gémir de bien des misères, y aurait-il de quoi s'étonner de quelques chutes, de la part de ces frères venus plus tard dans la famille du Christ, et qui n'ont eu, dans leur jeunesse, d'autres instructeurs que leurs sorciers, et d'autres exemples que les débauches des anciens ?...

Outre les Indiens groupés autour de la Mission, ou disséminés à de grandes distances, les Pères avaient encore à diriger les blancs, Canadiens et Métis qui, venus s'établir auprès d'eux, formaient déjà une petite agglomération. Ces paroissiens menaient une conduite assez régulière, assistaient aux offices, les dimanches et fêtes, et recevaient fréquemment les sacrements. Pour l'éducation de la jeunesse, les Oblats ouvrirent une école.

A ces premiers arrivés se joignirent ensuite quelques Français, des Allemands et des Anglais, attirés par la douceur du climat et la fertilité

Le lac Okanagan.

du sol. La vallée de l'Okanagan, en effet, n'allait pas tarder à être considérée comme le jardin de la Colombie. A mesure que leur nombre augmenta, ils y fondèrent des fermes, s'échelonnant ainsi dans un rayon de quinze à seize kilomètres. Cette distance n'empêcha pas ces chrétiens d'être assidus aux offices des dimanches et des fêtes. Ils y venaient, soit à cheval, soit en voiture.

Mais le nombre des colons continuant à croître, les distances grandirent en proportion, et il en résulta cinq centres de blancs. Les Pères les visitèrent régulièrement, et dans chacun de ces centres une église fut bâtie.

§ 2

Les Shoushouapes.

Quatre-vingts kilomètres au nord du lac Okanagan, se trouve le curieux lac Shoushouape. Il affecte la forme d'une immense pieuvre, étendant ses longs bras dans toutes les directions. Par suite de cette configuration bizarre, le contour de ses rives dépasse trois cent vingt kilomètres.

De son extrémité occidentale sort la large rivière Thompson du Sud, qui déverse ses eaux dans le Fraser, après un parcours de trois cents kilomètres environ.

Rivière Shoushouape, qui alimente le lac du même nom.

Sur les bords du lac Shoushouape habitait une tribu de sauvages portant le même nom. Les Oblats les visitèrent de bonne heure, et ces premières visites ne restèrent pas sans fruit.

En 1862, le P. Richard y retourna, y séjourna près de deux mois, et fut très bien accueilli par la majorité. Certains chefs, cependant, et quelques visionnaires cherchèrent, mais vainement, à entraver son action. Beaucoup d'enfants reçurent le saint baptême ; l'usage de la prière en commun fut repris, et les sorciers, si nombreux dans ces contrées, perdirent de leur influence.

Le P. Richard renouvela ses visites, durant les années suivantes, et toujours avec profit pour les âmes.

En 1866, Mgr D'Herbomez y vint, fut accueilli avec tous les honneurs dus à sa dignité, mais faillit y perdre la vie, comme il le raconte lui-même.

« Vous savez, écrivait-il, le 12 septembre, au T. R. P. Supérieur Général, que mon vicariat nous réserve des dangers de plus d'un genre : dangers sur terre, dangers sur mer, dangers sur les fleuves, dangers dans les forêts. Dieu, néanmoins, dans sa bonté infinie, sait nous délivrer de tout mal. J'ai eu encore, récemment, une preuve de sa miséricordieuse Providence.

C'est sur le lac Shoushouape que se passa l'événement auquel Mgr D'Herbomez fait, ici, allusion. Il se trouvait sur ce lac avec le P. Richard. Un grand nombre de sauvages précédemment évangélisés l'accompagnaient, et plusieurs Shoushouapes étaient venus à sa rencontre, montés sur vingt à trente canots, consistant en troncs d'arbres de cinq à six mètres de long sur cinquante centimètres de large, creusés tant bien que mal, n'ayant qu'un équilibre très instable et jetés ainsi à l'eau.

L'évêque n'avait pas d'autre embarcation. Il y arbora une oriflamme avec les mots Jésus, Marie, et, autour de lui, sur deux lignes, s'avança la flottille des sauvages qui chantaient des cantiques, sur l'air *Je mets ma confiance* et sur celui de l'*Ave Maris stella*.

Tout d'abord, le vent fut favorable, et l'on en profita ; mais, ensuite, il changea brusquement de direction et souffla en tempête. Les vagues grossissaient et menaçaient, à chaque instant, ou de briser les frêles canots, les uns contre les autres, ou de les faire chavirer, et de lancer leurs occupants au milieu des lames écumantes, avec grand danger d'être noyés.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on accosta au rivage, sans autre accident que celui d'être trempés jusqu'aux os. En débarquant,

on aperçut un canot submergé qui fit mieux comprendre encore à quel péril pressant on avait échappé...

Après cette tragique traversée, Mgr D'Herbomez et le P. Richard furent reçus avec de grandes démonstrations de joie, dans les divers campements, dont les chefs revendiquaient toujours l'honneur de les loger chez eux. L'hospitalité que ceux-ci leur offraient n'était pas des plus luxueuses. Elle ne présentait ni le confortable, ni même la propreté. On devait, avec indulgence, fermer les yeux sur ces détails, si importants pour des hommes civilisés, et ne voir que les louables intentions dont ces enfants des bois étaient animés.

Chefs et subordonnés se montrèrent très désireux d'entendre la parole de Dieu, et furent très assidus aux instructions. Tous, sauf de rares exceptions, renoncèrent aux liqueurs enivrantes, à la pluralité des femmes, aux jeux passionnés et superstitieux.

Malgré les efforts des ministres protestants, qui, durant les années suivantes, essayèrent de les pervertir, les Soushouapes persévérèrent dans la bonne voie, et se construisirent, eux-mêmes, des chapelles dans leurs villages.

§ 3

Au fort Kamloops.

En langue indigène, le mot Kamloops signifie confluent. Il indique, en effet, l'endroit où se réunissent les deux rivières Thompson : celle du nord et celle du sud, à cent trente-cinq kilomètres à l'ouest du lac Soushouape. Un peu en aval de ce confluent, se trouve le lac Kamloops, qui a vingt-sept kilomètres de long sur une largeur de deux à trois kilomètres.

En même temps qu'ils évangélisaient les Soushouapes, les Oblats travaillèrent aussi à la conversion des sauvages habitant dans les environs du lac Kamloops et du fort du même nom. Ils trouvèrent chez eux les mêmes dispositions favorables, et goûtèrent bien des consolations, en constatant leur désir de s'instruire.

Pendant plusieurs années, ils continuèrent à les visiter régulièrement, mais ce ne fut que longtemps après, en 1878, qu'ils eurent la possibilité de fonder parmi eux une résidence fixe.

Cet établissement auquel fut annexée une école industrielle, acquit, dans la suite, une véritable importance.

Poussant toujours plus loin leurs excursions apostoliques, les Oblats, se dirigeant de Kamloops vers l'ouest, évangélisèrent avec succès les

sauvages fixés sur les bords de la rivière Bonaparte, affluent de la Thompson et ceux du lac Adam au nord du lac Shoushouape.

Simultanément, vers le sud, ils portaient la lumière de la foi aux Similkamins, dont les campements s'échelonnaient le long de la rivière du même nom, affluent de celle par laquelle le lac Okanagan se déverse dans la Columbia.

§ 4

Les Kootenays.

Plus de neuf cents kilomètres à l'est de New-Westminster, sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, près des bords de la rivière Sainte-Marie, affluent de la rivière Kootenay, les Oblats, au mois de juillet 1874, fondèrent une nouvelle Mission pour l'évangélisation de la tribu des sauvages Kootenays.

Rivière Kootenay.

Là aussi, habitaient quelques centaines de blancs et de Chinois, attirés par des mines d'or qui, bientôt épuisées, ne réalisèrent pas les espérances que, d'abord, elles avaient fait naître.

Pour évangéliser les Kootenays, il fallait apprendre une langue abso-

lument différente de celle que parlaient les Kamloops et les Shoushouapes: mais ces sauvages, par leurs bonnes dispositions et leur caractère moins rude, donnèrent à leurs Missionnaires de réelles consolations.

Cet établissement créé dans un climat très sain et sur un sol fertile, prospéra, sous tous rapports, assez rapidement.

Un camp de sauvages Kootenays.

— Décidément, écrivait l'un des Missionnaires, en 1880, nos Kootenays sont les Bas-Bretons de la Colombie britannique... des gens qui avancent toujours et ne reculent jamais... A vrai dire, c'est lentement qu'ils avancent, mais ils avancent... S'ils tombent, ils se relèvent, à part de rares exceptions, et regagnent promptement le terrain perdu... Le gros de l'armée n'a jamais reculé ; la nation ne cesse pas d'avancer sur le champ de bataille de la vie chrétienne. La preuve, c'est que les sacrements sont bien fréquentés. Presque tous nos sauvages se confessent et communient plusieurs fois par an ; quelques-uns plusieurs fois par mois... En somme, sans être des anges, ils deviennent véritablement d'excellents chrétiens.

CHAPITRE VII

Vers le nord

1861-1880

§ 1

Au lac William.

Dès 1861, les Oblats s'étaient avancés jusqu'au lac William, *William's lake*, cinq cents kilomètres au nord de New-Westminster ; mais, en 1866, ils réussirent à y fonder une Mission permanente, pour l'évangélisation des sauvages du haut Fraser, et pour celle des blancs attirés vers ces régions lointaines, par l'espérance aléatoire de s'enrichir, en travaillant aux mines d'or, récemment découvertes dans le district du Caribou.

Pour y parvenir, la route était des plus difficiles et des plus accidentées.

Après avoir remonté le Fraser jusqu'à Yale, où il cesse d'être navigable, on s'engageait sur un chemin étroit, le seul existant, à peine tracé sur le flanc de montagnes très escarpées, au-dessus de précipices béants.

On longeait ainsi le lit tortueux du Fraser, creusé à pic dans le roc, entre des falaises qui avaient jusqu'à trois ou quatre cents mètres de hauteur.

Non seulement à cause des effrayants abîmes que l'on côtoyait, mais pour d'autres motifs, la marche, en ces lieux, était dangereuse. Des blocs de rocher, ou des avalanches pouvaient soudainement se détacher des sommets de ces montagnes couronnées de neiges perpétuelles, et jeter, dans les eaux du fleuve mugissant, charrettes, chevaux et voyageurs.

Parfois, cette unique voie de pénétration était obstruée par des amas d'arbres déracinés par des tempêtes, renversés, enchevêtrés et entassés pêle-mêle, les uns sur les autres.

Tel était le chemin entre Yale et Lytton, où l'on quittait la vallée du Fraser pour suivre celle de la rivière Thompson, dont le courant est extrêmement rapide, puis celle de la rivière Bonaparte. L'aspect du paysage changeait. Moins grandiose, mais un peu plus agréable, il

offrait au regard une multitude de mamelons couverts de verdure et ressemblant, de loin, à de riants jardins.

Après de rudes journées, on prenait, le soir, un modeste repas, et, la prière faite, on couchait à la belle étoile, laissant aux chevaux qui avaient porté les bagages et les provisions, le soin de trouver leur nourriture dans les bois environnants, où on allait les rechercher, le matin.

Dans ces conditions, il fallait plus de quinze jours, pour arriver, de New-Westminster, aux bords du lac William.

Dédiée à saint Joseph, la nouvelle Mission fut établie entre deux collines plantées d'épinettes blanches. Au fond du vallon serpentait une petite rivière fournissant de l'eau en abondance. Site charmant, en vérité.

En 1868, néanmoins, les Oblats n'y possédaient encore qu'une humble hutte, servant, à la fois, d'église et d'habitation ; mais les Indigènes se montrèrent assez accessibles et profitèrent de leurs enseignements.

— J'ai été souvent en course, écrivait l'un des premiers Missionnaires, le 12 septembre 1869 ; j'ai voyagé à cheval, en berge, en canot, à pied... j'ai eu froid, j'ai eu chaud ; ... j'ai été malade et dans la disette ;... je me suis égaré dans les forêts, et j'ai été renversé de ma monture ; mais, partout, j'ai trouvé de bons sauvages, avides de la parole de Dieu, heureux de voir le prêtre et respectueux de sa personne... Que ne ferait-on pour de tels sauvages, et quels obstacles seraient capables d'arrêter l'apôtre de ces pauvres enfants des bois, qui demandent à connaître le chemin du ciel ? Mais, dans ces conditions, tous les jours, avec leur cortège de misères, ne sont-ils pas des jours de fête ?... Aussi, au retour de mes longs et pénibles voyages, je paraissais plus fort, plus frais, plus jeune qu'à mon départ !...

Quelques années après, le P. Guertin écrivait :

— Les sauvages de ces contrées se civilisent de plus en plus. Beaucoup parlent le français, et presque tous l'anglais. Ils vivent, autant qu'ils le peuvent, comme les blancs qu'ils voudraient imiter en tout ; mais, hélas ! l'imitation souvent ne vaut pas grand'chose. Ils ont, en effet, un grand défaut : la paresse. Ils travailleront bien, quelques jours, mais après, ils ne peuvent résister au plaisir d'aller se promener, à cheval, avec leurs familles...

Au mois de septembre 1871, les Pères prirent possession de leur nouvelle maison, qui leur avait coûté plus de deux ans de pénible travail.

Les années suivantes, ils en construisirent deux autres, assez grandes, pour servir d'écoles-pensionnats, l'une pour les garçons, l'autre pour

les jeunes filles. Celle des garçons fut ouverte, le 9 décembre 1873 ; celle des filles, au mois de septembre 1876, et confiée aux Sœurs de Sainte-Anne.

Les élèves, non seulement pour l'instruction et l'éducation, mais aussi pour la nourriture, l'entretien et même le vêtement, étaient entièrement à la charge des Pères, car les parents ne pouvaient ou ne voulaient rien donner.

Mission Saint-Joseph, au lac William (*William's lake*).

Ces deux établissements constituaient donc une très lourde charge pour la Mission ; mais il n'y avait pas de sacrifice qu'on ne fût prêt à faire pour les soutenir, car ils étaient considérés comme une pépinière de familles chrétiennes.

Ces enfants, en général, par leur docilité, leurs progrès, leur régularité, et la pratique des devoirs religieux, répondirent aux soins assidus qu'on leur prodiguait avec tant de dévouement et d'intelligence. Tous se confessaient, chaque mois ; un bon nombre, tous les quinze jours ; quelques-uns, chaque semaine.

Outre l'instruction primaire qu'ils recevaient, les garçons apprenaient divers métiers ou l'agriculture, suivant leurs aptitudes ; les filles étaient formées aux travaux de couture et de ménage.

Quand ces enfants nous arrivent, écrivait le P. Guertin, ils ne savent rien absolument, et cela se conçoit, car ils ont vécu jusque-là, en pleine liberté et sans contrainte aucune, comme des perdreaux dans la campagne ; mais ils ont des qualités qui les rendent vraiment

aimables. Leur obéissance, par exemple, est constante et à toute épreuve. Il a pu m'arriver, par erreur, d'en punir injustement. Ils m'ont regardé avec surprise, mais ils n'ont jamais laissé échapper une plainte... Ils ont le désir de bien faire et tiennent à honneur de servir la Messe. Si vous voyiez comme ils soupirent après les jours de communion, vous avoueriez, comme nous, qu'ils ne se montrent ni ingrats, ni indignes des soins dont nous les entourons... Si, maintenant, vous considérez ce qu'ils étaient avant de venir chez nous, vous comprendrez quel bien immense nous pouvons accomplir avec notre collège.

Les Sœurs de Sainte-Anne obtenaient les mêmes résultats consolants auprès de leurs élèves. Quand ces jeunes filles leur arrivaient, elles avaient passé les huit ou les quinze premières années de leur existence à faire toutes leurs volontés, ne connaissant d'autre loi que leurs caprices, allant et venant sans contrainte ni surveillance, exposées à tous les dangers et à toutes les tentations.

C'est au sortir de cet état de vagabondage qu'elles entraient à l'école-pensionnat. Pour la plupart, les premiers jours de cette demi-réclusion, étaient des jours de tristesse, d'ennuis, de larmes et de colère. Le changement, pour elles, était si radical !... Mais un an ne s'était pas écoulé, que, grâce au tact et au dévouement des Sœurs, la métamorphose était complète.

Ces créatures, jusque-là indolentes, paresseuses, maussades, malpropres, jalouses et parfois vicieuses, se trouvaient transformées en enfants gentilles, proprettes, studieuses, habiles dans tous les travaux de leur âge et de leur sexe, polies, obéissantes et, par-dessus tout, pieuses comme des anges. Les mauvaises habitudes avaient disparu. Elles aimaient leurs compagnes comme des sœurs et chérissaient les religieuses comme des mères.

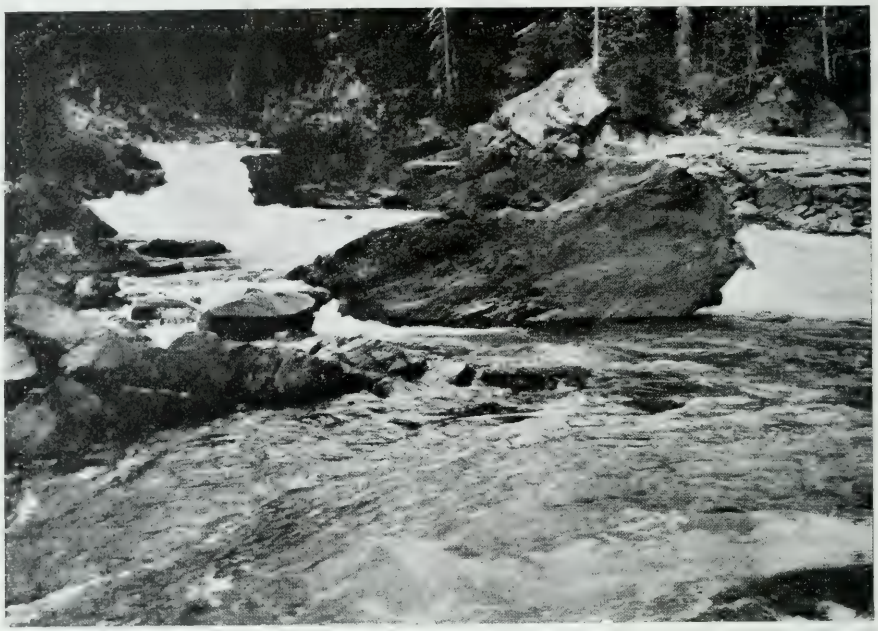
Après avoir achevé la construction de ces deux écoles-pensionnats et les avoir mises en plein exercice, les Oblats ne s'arrêtèrent point en si beau chemin, mais remplacèrent la chapelle provisoire des premières années, par une église solidement bâtie et aux dimensions assez vastes pour qu'elle prît rang parmi les plus spacieuses du vicariat.

Simultanément ils s'occupaient de la conversion des autres sauvages, disséminés en plus de trente villages ou campements, dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, du nord au sud, et de l'est à l'ouest.

Parmi ces centres secondaires d'évangélisation, nommons simplement les principaux : Quesnel, le fort Alexandre, Soda-Creek, la vallée de la rivière des Chilcotins, etc., etc.

Les obstacles étaient nombreux : d'abord, la multiplicité des dialectes parlés par les diverses tribus, et très différents, les uns des autres ; puis, la longueur des distances, et aussi l'extrême difficulté des communications.

Les langues de ces sauvages sont très malaisées à apprendre, et encore plus à parler, non seulement à cause de leur prononciation qui renferme



La rivière Quesnel.

des sons bien étranges pour des oreilles européennes, mais aussi à cause de la complexité de leur mécanisme, et surtout la variété incroyable de leurs conjugaisons.

Dans celle des Chilcotins, par exemple, non seulement les verbes, mais aussi les adjectifs et même les prépositions se conjuguent...

En outre, ces conjugaisons, déjà si multipliées, changent entièrement, selon que l'on affirme ou que l'on nie ; qu'on s'adresse à un individu ou à plusieurs ; que le verbe se rapporte à un pronom personnel, ou à un nom de chose.

Bien plus, ces sauvages parlaient en chantonnant, et, chez eux, se réalisait parfaitement le proverbe, selon lequel « le ton fait la chanson » ; de manière que, la même phrase, avec les mêmes termes, avait un sens totalement différent, suivant la modulation sur laquelle on la chantait.

Pour eux, la musique constituait une partie intégrante de la grammaire.

Les distances considérables qui séparaient ces tribus et leurs campements, imposaient aux Pères des voyages qui duraient plusieurs mois, féconds en accidents de tous genres et en retards imprévus.

Souvent, quand le Missionnaire, après mille péripéties, arrivait, les sauvages avaient pris leur vol pour des destinations inconnues. Ils étaient partis « sans laisser d'adresse », à la recherche du gibier ou du poisson, leur nourriture quotidienne et leur approvisionnement d'hiver.

Il aurait fallu être partout à la fois ; ne pas les perdre de vue ; les suivre pas à pas dans leurs pérégrinations constamment changeantes, et les évangéliser au moment qui leur convenait le mieux.

Plus encore que la distance, le Fraser, à certaines époques, constituait pour les Missionnaires une barrière infranchissable, entre eux et les peuplades établies à l'ouest.

En ces endroits, le fleuve n'était plus qu'un dangereux torrent, d'une rapidité extrême. Pour le traverser, on devait se confier à un fragile canot, portant hommes et bagages, tandis que les chevaux suivaient à la nage, en grand péril d'être noyés.

En raison de la nature extrêmement montagneuse du pays et des énormes couches de neige qui s'amoncellent sur les hauteurs, le fleuve est sujet à des crues fréquentes, subites et considérables qui emportent les canots qu'on avait cru bien amarrés, la veille, et qu'on ne retrouve plus, le matin.

Il fallait, alors, faire un long trajet à pied, à la recherche d'un gué, ou d'un canot. On se frayait difficilement un chemin entre les broussailles, les ronces et les épines ; on gravissait maintes collines escarpées ; on redescendait dans maints ravins ; on s'aventurait, à cheval, dans d'impénétrables forêts, s'exposant à avoir le visage constamment fouetté par les branches d'arbres, malgré les inclinations incessantes qu'on était obligé de faire, à droite et à gauche, presque sans interruption.

Mais quand, après force détours, on parvenait à découvrir un gué, ou quelque habitant possédant un canot, il n'était pas rare, en hiver, de se voir arrêté par des banquises qui formaient, de chaque côté, comme des remparts de glace de quatre à cinq mètres de hauteur. On ne pouvait les franchir qu'en s'y taillant un passage à coups de hache ; puis, quand on s'aventurait sur l'eau, la fragile embarcation sur laquelle on était monté, risquait, à chaque instant, d'être brisée ou tournée sens dessus dessous, par les nombreux glaçons que le courant charriait.

Après une chevauchée plus ou moins longue, selon la grandeur de l'écart imposé par l'accident relaté, on apercevait, des hauteurs auxquelles on était parvenu, de l'autre côté du fleuve, à cinq ou six cents mètres de profondeur, une vallée arrosée par une rivière qui, de là, ressemblait à un filet d'argent. C'était la vallée de la Chilcotin, rivière non moins rapide que le Fraser, encaissée très souvent, comme lui, entre de hautes montagnes formant, à droite et à gauche, de gigantesques falaises presque perpendiculaires.

Ce n'est pas sans danger qu'on réussissait à descendre ces pentes abruptes, par des sentiers à peine visibles et véritables casse-cou.

Tant de peines et de fatigues pour atteindre les Chilcotins, sauvages les plus mal famés de la région, gens de sac et de corde, voleurs et assassins !...

Toutes les tribus, en effet, ne furent pas, dès les commencements, aussi bien disposées que celles qui habitaient les environs immédiats du lac William.

Parmi elles, que de barbares, mauvais et intraitables !...

A force de dévouement et de patience, les Oblats en convertirent un grand nombre, les civilisèrent, les arrachèrent aux dangers de la vie nomade, leur firent aimer l'agriculture, leur enseignèrent à se bâtir des maisons, et, en les fixant dans des demeures permanentes, leur apprirent à tirer du sol tout ce qui était nécessaire à leur subsistance.

Dans la plupart des campements, devenus, désormais, de vrais villages par la stabilité, s'introduisit la louable coutume de réciter régulièrement en commun, dans l'église, les prières du matin et du soir. En l'absence du prêtre, le chef ou le plus ancien présidait ce pieux exercice.

§ 2

Mines d'or du Caribou.

Les montagnes du Caribou que l'on avait cru recéler de l'or en abondance, se trouvent entre le lac Quesnel et la courbe septentrionale du Fraser. Leur région aurifère était à environ deux cent quarante kilomètres du lac William.

On se demandait, en 1861, s'il y avait réellement de l'or, et la chose était douteuse ; mais il y avait certainement des âmes à sauver, et cette considération détermina les Oblats à pousser leurs excursions apostoliques jusqu'à ces contrées reculées.

Au mois de juillet 1861, le P. Grandidier entreprit, de New-Westminster, ce pénible voyage de douze cents kilomètres pour l'aller et

le retour. Cette randonnée dura trois mois et demi, et fut fertile en péripéties de tout genre.

Pour éviter d'avoir à remonter le courant du Fraser qui, en amont de Yale n'était pas navigable, il prit la route plus calme, formée par la rivière Harrison, le lac du même nom, Port-Douglas et une série de lacs se terminant par les lacs Anderson et Seton. Cette voie le conduisit au pied de la chaîne secondaire de montagnes qui longe le lit du Fraser, à l'ouest. Il la gravit et arriva ainsi jusqu'à Lillouet.

Les lacs Anderson et Seton, près de Lillouet.

Pendant ce trajet, il fut, bien des fois, obligé de coucher à la belle étoile, et n'eut pour sa nourriture que ce que la divine Providence voulut bien lui faire rencontrer dans les bois. Souvent un simple morceau de pain sec constitua son unique repas pour toute la journée...

Il traversa de vastes forêts avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, et maints torrents impétueux n'ayant d'autres ponts qu'un fragile tronc d'arbre.

De Lillouet, par un terrain mauvais et pierreux, il gagna la vallée de la rivière Bonaparte, distante de quatre-vingts kilomètres.

Là encore, la disette fut sa compagne quotidienne. Que de fois, comme il le raconta plus tard lui-même, il fut contraint de faire un

nœud à sa ceinture, pour que son estomac qui criait famine, eût l'illusion de n'être pas entièrement vide !...

A ce tourment de la faim, s'ajoutèrent un froid glacial durant la nuit et une chaleur étouffante durant le jour, car il fallait s'engager, parfois, dans des forêts de sapins brûlés qui fumaient encore.

En ces endroits, au cœur de l'été, il faisait terriblement chaud, écrivait le P. Grandidier, et l'on cuisait littéralement dans son jus. Souvent, j'ai failli rester sur place, tant j'étais à bout de force, et ces variations si grandes de la température m'accablaient. Mon sang bouillonnait dans mes veines, ma tête était en feu... Une fois, ma vue se troubla soudain, mes oreilles bourdonnèrent, je fus pris de vertige, je tombai, et je crus que ma mission allait se terminer dans ce désert... Mais, grâces à Dieu, peu à peu tout rentra dans son état normal, et je pus continuer ma route, interrompue, de temps en temps, par des accidents semblables.

A moitié mort de fatigue, le messager de l'Évangile arriva, enfin, à Quesnel. Un peu au delà commençait le district minier, pays montagneux et pluvieux par excellence. Aussi la route, la seule qui existât, était extrêmement boueuse.

Cette route, si on peut lui donner ce nom, n'était qu'un étroit sentier, à l'usage du *pack-train*. On appelait ainsi les longues files de chevaux et de mulets portant les provisions aux mineurs du Caribou, et conduites par des hommes appelés *packeteurs*.

S'avançant à la queue leu leu, ces troupes d'animaux se taillaient des escaliers dans la route montante, en posant tous, instinctivement, le pied à la même place. Il en résultait des dépressions qui devenaient de petits réservoirs, dans lesquels les eaux de pluie s'amoncelaient et demeuraient. Pour marcher à pied sec, les piétons étaient obligés de sauter d'éminence en éminence ; mais souvent des racines d'arbres les faisaient trébucher, ou bien le pied glissait à cause de l'humidité du sol gluant, et l'on se précipitait dans la fange. On ne se relevait que crotté jusqu'aux épaules.

Si peu attrayante par elle-même, cette route était, en outre, semée de carcasses de chevaux, morts dans la boue des marécages, d'où on n'avait pu les tirer, ou tombés épuisés de fatigue, ou empoisonnés pour avoir mangé des plantes vénéneuses qui croissaient, en abondance, dans ces lieux où le fourrage était rare.

Dans ces conditions, pour une vingtaine de kilomètres, il fallait toute une journée.

Sur le terrain des mines, le ministère évangélique se heurtait à de très grandes difficultés. Les hommes qui s'aventuraient dans ce pays,

y venaient non pour pratiquer la religion, mais pour trouver de l'or et faire fortune. L'or, l'or était le Dieu de l'endroit. Pour lui, tous les travaux, toutes les fatigues et tous les sacrifices. Ce qui n'avait pas rapport à l'or, ne méritait aucune attention.

Et, cependant, ils étaient bien misérables, ces futurs millionnaires !... Leurs procédés pour découvrir le précieux métal et l'extraire des entrailles du sol, étaient bien primitifs !... Ils fouillaient, fouillaient le terrain, et ne s'arrêtaient que lorsque des couches de roc les empêchaient d'aller plus bas.

Alors, ils prenaient la terre, la passaient au tamis pour la séparer des cailloux, puis la lavaient, l'agitaient pour la tenir en suspension dans l'eau, rejetaient prudemment la boue, et regardaient au fond de leur baquet, si de l'or, par l'effet de son poids spécifique, ne s'y était pas déposé, en poudre ou en petits grains... Ce travail durait de six heures du matin à six heures du soir, et ces ouvriers, dans l'eau jusqu'à mi-corps, avaient à peine de quoi manger, tant les vivres étaient rares et chers au Caribou.

L'opinion générale était qu'il y avait réellement de l'or dans ces montagnes ; mais que, pour l'en retirer, il faudrait beaucoup de peines et de souffrances.

Mines d'or du Caribou.

Pendant le séjour qu'il fit auprès de ces chercheurs d'or, le P. Grandidier, essaya d'élever leur esprit un peu au-dessus de ce vil métal, objet de tant de convoitises. Il n'obtint d'eux que de vagues réponses :

— Maintenant, disaient-ils, nous n'avons pas le temps de remplir nos devoirs religieux ; plus tard, nous ne refuserons pas.

Au ton de leur voix, il était manifeste que ce « plus tard » se prolongerait indéfiniment.

Le P. Grandidier visita d'autres centres miniers, mais sans plus de succès. Il dut retourner de sa longue et si pénible expédition, n'ayant confessé que trois personnes qu'il eut le bonheur de communier.

Ce fut sa seule consolation, avec celle d'avoir évangélisé quelques sauvages, en cours de route, et d'avoir baptisé leurs enfants.

Il revint à Quesnel et à fort Alexandre, seul, sans guide, sans compagnon, par un petit sentier fréquenté seulement des Indiens et des ours.

Là, il fut, encore une fois, témoin du rapide changement que quelques heures apportent à la température. Après une chaleur excessive, trois orages terribles éclatèrent dans la même journée : pluies torrentielles, grêlons gros comme des œufs de pigeon, tonnerres effrayants : rien ne manquait à cette lugubre et tragique scène. Les chemins, en un clin d'œil, se changèrent en torrents. Surpris par la tempête et sans abri, le Père fut, en un instant, trempé jusqu'aux os.

Après avoir erré, plusieurs journées, par monts et par vaux, sans avoir rien autre à manger que des fruits agrestes, il s'engagea dans les chemins affreux qui surplombaient presque verticalement le lit du Fraser, dont les flots impétueux tournoyaient, en bas, à des profondeurs vertigineuses, en se couvrant d'écume.

Parfois, il devait se pencher sur l'abîme pour contourner un rocher qui s'avançait sur le chemin ; parfois il devait grimper sur les flancs d'une montagne à pic, où le sentier n'était formé que par des plaques d'ardoise, lesquelles glissaient sous ses pieds, et allaient se perdre dans le gouffre béant : un seul faux pas eût été mortel ; le voyageur, entraîné par ces éboulis, serait tombé avec eux.

En certains endroits, le chemin s'abaissait vers les eaux mugissantes du fleuve ; il était alors si étroit, que les sauvages avaient creusé des trous dans le flanc de la montagne ; mais juste assez pour y mettre le pied. On ne pouvait descendre ce dangereux escalier qu'en se collant, autant que possible, contre la falaise abrupte, sans la moindre branche, ou le plus petit brin d'herbe pour s'appuyer, risquant, à chaque instant, d'être précipité à cent mètres plus bas, dans les ondes tourbillonnantes du Fraser.

Malgré tant de périls et si peu de succès, les Oblats, ne consultant que leur zèle pour le salut des âmes, revinrent au Caribou, les années suivantes, et y firent des séjours, de plus en plus prolongés, qui ne furent pas sans consolations spirituelles. Ils construisirent même, à Richfield, une chapelle que Mgr D'Herbomez bénit, en 1868, et dédia à saint Patrice.

Pendant une dizaine d'années, les mines du Caribou connurent alternativement des périodes d'agitation et de calme, de prospérité relative et de profonde misère. De temps en temps, les ouvriers y accouraient en grand nombre ; puis, bien vite, ils s'en allaient découragés.

En 1875, il y eut un renouveau d'activité. Des hommes d'affaires, soit par conviction, soit pour des motifs plus ou moins honorables, répandirent le bruit, par tous les organes de la publicité, que les montagnes du Caribou n'étaient rien moins que des masses de quartz enrichi de pépites d'or et d'argent, à tel point que le premier venu était assuré de devenir millionnaire, en achetant une concession. Si les mineurs précédents n'avaient pas profité de cette richesse immense, c'est, disait-on, qu'ils n'avaient pas su s'y prendre, en n'employant que des moyens primitifs et insuffisants ; mais, par l'emploi de machines perfectionnées, telles qu'on en possédait, alors, on ne pouvait manquer d'arriver à des résultats merveilleux.

Aussitôt, comme par enchantement, des compagnies se formèrent ; les montagnes, arpentées en tous sens, furent divisées en lots. On désigna même l'emplacement des villes futures, qui n'allaient pas tarder à s'élever dans ces lieux encore si déserts. Des troupeaux immenses d'animaux domestiques et de bêtes de somme furent achetés et revendus, au grand profit des spéculateurs. Un outillage des plus modernes, pour un poids de plusieurs milliers de tonnes, fut acheminé vers le Caribou, à très grands frais.

Mais cette agitation, sans précédent, ne répondait pas à la réalité des choses. Au bout d'un an, elle se terminait par un désastre financier colossal et désastreux.

Si quelques rares individus, plus heureux, ou plus rusés, tirèrent leurs épingles du jeu et acquirent une petite fortune, la plupart, au contraire, retournèrent volés et ruinés. Ce fut plus qu'une déception ; ce fut une calamité universelle ! Les machines restèrent abandonnées sur le flanc des montagnes ou dans le fond des ravins, exposées au vent, à la pluie, à la neige, à toutes les intempéries des saisons.

Abattus par tant de malheurs, les cœurs aigris étaient mal disposés pour recevoir la divine semence de l'Évangile, et la faire fructifier en eux. Les Oblats, cependant, ne négligèrent rien pour panser tant de

plaies saignantes, et orienter les esprits vers Dieu, le suprême Consolateur.

§ 3

Au lac Stuart.

De *William's lake*, les Oblats s'avancèrent aussi beaucoup plus au nord que les montagnes du Caribou, théâtre de tant de mésaventures pour les pauvres chercheurs d'or. Ils allèrent jusqu'au lac Stuart, *Stuarts' lake*, à quatre cent quatre-vingts kilomètres de distance.

Ce long trajet présentait aussi de nombreuses et grandes difficultés.

Il fallait, d'abord, traverser le Fraser, près de Quesnel, sur des canots rudimentaires, faits de troncs d'arbres creusés, et traînés par des chevaux à la nage. Comme le courant était extrêmement rapide, on n'arrivait, sur la rive droite du fleuve, que très copieusement mouillé par les vagues écumantes.

Après une course de quinze à vingt kilomètres, la première halte avait lieu, le soir, dans une petite prairie, dite *des Castors*, mais qu'on aurait dû appeler plus exactement prairie *des maringouins et des brûlots*, car des myriades de ces insectes venaient y assaillir les voyageurs, les empêchant de fermer l'œil durant la plus grande partie de la nuit. Comment dormir, en effet, quand on est constamment enveloppé de ces nuées de bestioles ailées, assoiffées de sang humain. Ce supplice n'était pas réservé uniquement à cet endroit, mais il se renouvelait très souvent dans ces régions, augmenté par celui de grosses mouches noires et jaunes, vraiment insupportables.

On devait ensuite chevaucher des journées entières, sans rencontrer une âme ; mais des rivières assez importantes barraient, de temps en en temps, le passage, et retardaient la marche déjà si lente.

Impossible de les traverser à cheval, car le courant était trop fort ; impossible aussi de les traverser en canot, car on n'en avait pas. Il ne restait d'autre ressource que de fabriquer, sur place, un radeau, et de l'abandonner ensuite après s'en être servi, avec la perspective peu agréable d'être bientôt obligé d'en fabriquer un autre.

On coupait des arbres ; on les liait fortement ensemble; on lançait sur l'eau ce navire d'un nouveau genre ; on y entassait provisions et bagages ; on y montait aussi, et l'on se confiait à la fureur des flots.

Il y avait, parfois, des moments de terrible anxiété, quand, malgré tous les efforts pour maintenir le radeau dans la direction voulue, on le sentait entraîné par l'irrésistible courant. On se penchait, le plus possible, pour saisir, pendant cette course folle, quelque branche plus

longue des arbres croissant sur l'autre rive ; mais, quand on réussissait à l'atteindre, quelle force de poignet ne fallait-il pas pour arrêter brusquement la vitesse acquise !... et, à ce moment précis, quelles secousses, quelles embardées ; quel danger pressant de perdre l'équilibre ; de voir provisions et bagages violemment projetés à l'eau, et de les suivre dans un involontaire plongeon !...

Après plusieurs scènes de ce genre, on devait parcourir un pays de montagnes boisées et parsemées de lacs ; mais, ensuite, quels affreux chemins !...

— Je me sentais défaillir, écrivait Mgr D'Herbomez, en racontant sa visite épiscopale en ces contrées. Un soir, au campement, je me trouvai si mal que je craignis de ne pouvoir continuer ma route... Une autre fois, je faillis rester sur le terrain. J'avais à passer sur un pont, c'est-à-dire sur quelques pièces de bois non équarries et fixées, tant bien que mal, aux rives par leurs deux extrémités. Mais, au beau milieu, mon cheval fit un faux pas, et me précipita avec lui dans un profond bourbier, où je demeurai à moitié engagé sous l'animal, jusqu'à l'arrivée du secours de mes deux compagnons. J'en fus quitte, cette fois, sans blessure. Moins heureux, quelques pas plus loin, je me heurtai douloureusement contre un arbre, en voulant éviter une autre de ces mares fétides.

Ce n'est qu'après de nombreux accidents de ce genre qu'on arrivait à la rivière Stuart, déversoir du lac du même nom. Il fallait trois ou quatre jours, parfois une semaine, pour la remonter sur un de ces canots faits d'un tronc d'arbre creusé, ayant de cinquante à soixante centimètres de large, sur cinq ou six mètres de long. Dans un esquif à dimensions si restreintes, on entassait jusqu'à sept personnes et leurs bagages. La marche était lente avec une telle charge, d'autant plus qu'il fallait constamment lutter contre un courant très rapide, et que de très pénibles portages de plusieurs kilomètres interrompaient la navigation.

Le lac Stuart est une belle pièce d'eau de quatre-vingts kilomètres de long et dix à douze de large. Sur ses bords, les Pères bâtirent une chapelle, d'abord provisoire, que Mgr D'Herbomez bénit, durant l'été de 1868, et qu'il dédia à saint Paul.

Les Oblats y revinrent, les années suivantes, et poussèrent même leurs excursions apostoliques très au nord du lac Stuart, jusqu'à *Bulkley House*, à l'extrémité septentrionale du lac *Tacla*, trois cents kilomètres au nord-ouest du fort James, et jusqu'au fort Connelly, cent kilomètres encore plus loin, au-dessus du cinquante-sixième degré de latitude.

Pour y arriver, il fallait escalader une série de hautes montagnes

escarpées, couvertes de neige, même au mois d'août, et côtoyer d'affreux précipices, le long desquels le pied n'avait pour appui que du gravier et des pierres roulantes. Au delà s'étendaient des plaines marécageuses, où l'on pataugeait, des journées entières, dans les eaux glaciales provenant de la fonte des neiges, tandis que la tête était grillée par les rayons étincelants d'un brûlant soleil.

Mgr D'Herbomez.

Au printemps de 1873, fut fondée la Mission permanente, désormais connue sous le nom de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Non loin du fort James, les Pères défrichèrent une partie de la forêt, et bâtirent une assez belle église. Elle devint le centre d'évangélisation d'un vaste district s'étendant, tout autour, dans un rayon de trois cents kilomètres, borné, à l'est, par les montagnes Rocheuses, et, au nord, par la Skeena, fleuve qui se jette dans l'océan Pacifique, près de Prince Rupert.

Dans cette région, d'une superficie égale à la moitié de celle de la France, habitaient des sauvages appartenant à quatre tribus bien distinctes, et parlant chacune un dialecte différent.

Mais leurs dispositions étaient généralement bonnes.

A la voix des Missionnaires, ils renoncèrent aux boissons enivrantes, aux jeux de hasard, aux jongleries et à leurs vices invétérés.

En peu d'années, une quinzaine de leurs campements ou villages eurent leur chapelle terminée et bénie. Ils étaient fidèles à s'y réunir, pour la prière en commun, le matin et le soir. De voleurs qu'ils étaient,

Le fort James, au lac Stuart.

ils devinrent honnêtes, et leurs progrès dans la pratique de la morale chrétienne furent, de tous points, remarquables.

Auparavant, ils étaient éparpillés, une grande partie de l'année, dans les bois ou le long des rivières, pour la chasse et la pêche. Sur le conseil des Pères et à leur exemple, ils commencèrent à se bâtir des maisons, modestes mais commodes, et les groupèrent autour de leurs églises. Ils commencèrent aussi à s'adonner à l'agriculture, et à demander à la terre les produits nécessaires à leur existence.

Ces bonnes dispositions se maintinrent, et se développèrent, au cours des années suivantes.

Dans son Rapport au Chapitre général de 1879, Mgr D'Herbomez pouvait dire :

« Les Pères de la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance vivent pauvrement, très pauvrement même. Mais ils n'en sont pas, pour cela, ni moins contents, ni moins heureux. Dieu ne cesse de bénir

leurs labeurs apostoliques, et ils recueillent, avec abondance, des fruits de salut et des consolations.

Parmi les postes rattachés à la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, citons ici les principaux :

D'abord, le fort George, situé sur la rive droite du Fraser, au confluent de la rivière qui sert de déversoir au lac Stuart ; puis, le fort Fraser et plusieurs postes autour du grand lac des Babines, jusqu'à la Skeena ; enfin, le fort Mac Leod, sur le lac du même nom, dans les contreforts des montagnes Rocheuses.

Fort Mac Leod, sur le lac du même nom.

Dans ces divers postes, comme dans les nombreux campements et villages qui en dépendaient, les Pères trouvèrent les sauvages généralement animés de dispositions favorables. Les germes surnaturels semés dans ces âmes neuves, n'ayant pas eu encore de contact avec des blancs corrompus, se développèrent sous l'influence de la grâce. La conduite régulière de ces néophytes dédommagea leurs apôtres des fatigues supportées et des sacrifices accomplis pour eux.

CHAPITRE VIII

Progrès de la foi

1875-1892

§ 1

Élévation du P. Durieu à l'épiscopat.

L'étendue si vaste du territoire confié au zèle des Oblats, dans la Colombie britannique, et la santé chancelante de Mgr D'Herbomez poussèrent ce vénéré prélat à demander un coadjuteur. Consultés, les évêques du Nord-Ouest Américain désignèrent le P. Durieu, qui, avec l'agrément du T. R. Père Supérieur général, fut présenté au choix du Souverain Pontife.

Préconisé dans le consistoire du 2 juin 1875, le P. Durieu reçut le titre d'évêque de Marcopolis, *in partibus*.

Devant une très grande affluence de fidèles et même de protestants, le sacre eut lieu, le 24 octobre 1875, dans la cathédrale de New-Westminster, magnifiquement décorée.

Mgr Taché n'ayant pu accepter l'invitation qui lui avait été adressée de présider cette cérémonie, Mgr D'Herbomez, entouré de Mgr Seghers, évêque de Victoria, et de Mgr Loatens, vicaire apostolique de l'Idaho, communiqua, lui-même, la plénitude du sacerdoce à son bien-aimé coadjuteur.

Les rites liturgiques s'accomplirent avec solennité ; les nombreux assistants, catholiques blancs et sauvages des environs, ainsi que les protestants, en gardèrent longtemps le précieux et salutaire souvenir.

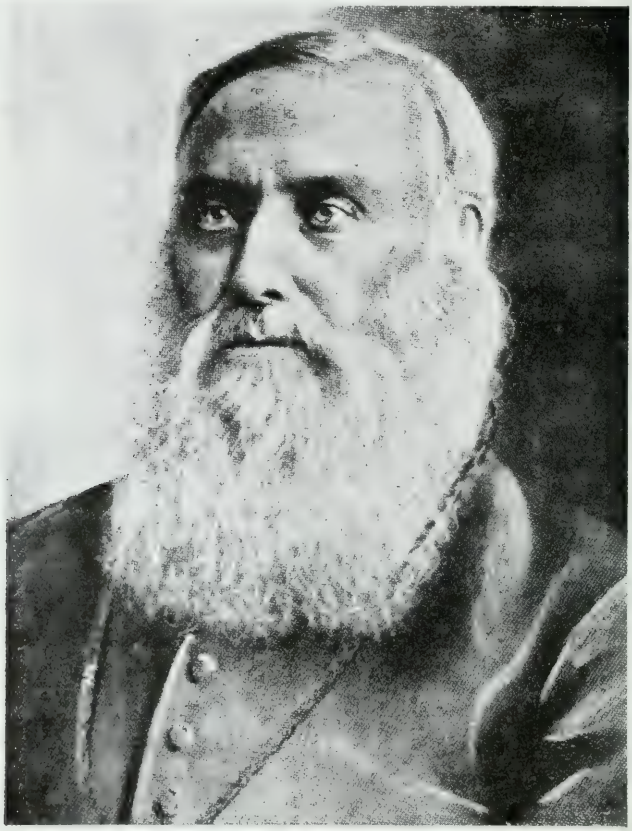
§ 2

Les grandes réunions chez les sauvages du bas Fraser.

Nous avons déjà dit comment les sauvages du bas Fraser, dès les premières années, se montrèrent dociles à la voix de leurs Missionnaires. Beaucoup, après avoir largement profité, pour leur âme, des visites régulières que les Pères faisaient aux divers campements de chaque tribu, prirent l'habitude de se rendre, chaque année, plusieurs fois, à notre établissement de Sainte-Marie, pour se préparer, par des retraites

de plusieurs jours, à la célébration solennelle des principales fêtes et à la réception des sacrements.

Leur amour tendre et profond pour la sainte Eucharistie donna naissance à ces réunions imposantes, pleines d'édification, fertiles en consolations surnaturelles et en fruits de salut.



Mgr Durieu.

Ne pouvant avoir le prêtre constamment chez eux, ces enfants des bois, brûlant du désir de s'unir au divin Maître par la communion sacramentelle, quoiqu'ils fissent, chaque jour, la communion spirituelle, accouraient, à des époques déterminées d'avance. Ils s'approchaient de la sainte Table, et honoraient tous ensemble Notre-Seigneur, dans son sacrement d'amour, par des processions et des cérémonies, en plein air, impressionnantes et remplissant les cœurs des plus suaves émotions.

En ces occasions, les Missionnaires avaient des semaines du plus

rude labeur. Ils devaient prêcher en sept ou huit langues différentes, et entendre des milliers de confessions, car tous ces fervents néophytes demandaient à communier, plusieurs fois par semaine, et multipliaient, dans ce but, leurs confessions. Mais, si le travail était grand, la joie surabondait dans les âmes.

Une des cérémonies qui touchait davantage l'esprit et le cœur des sauvages, était la procession représentant la passion et le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle avait pour but d'exciter une vive douleur et un profond regret des fautes commises, avec la ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir. Dans ce but, on avait appris aux indigènes un cantique rappelant toutes les souffrances du divin Rédempteur, cantique que chaque tribu devait chanter en sa propre langue.

Au signal donné, la procession déroulait sa chaîne vivante, chaîne interminable à travers la prairie et sous les bois. Les tribus marchaient à la file, les unes après les autres, conduites chacune par leur Missionnaire respectif.

L'air retentissait, tour à tour, du chant du *Miserere*, du cantique *Mon doux Jésus, enfin, voici le temps*, et du cantique de la passion : *Au sang qu'un Dieu va répandre*, en sept idiomes différents. L'âme en était remuée jusqu'à ses plus intimes profondeurs.

Cette longue procession se dirigeait vers un calvaire monumental : mais, le long du chemin, de distance en distance, on rencontrait des groupes vivants, représentant les diverses scènes de la passion.

Ici, c'était Jésus, les mains garrottées de cordes tenues par deux soldats, et qui comparaissait devant Ponce-Pilate, entouré de licteurs romains, et assis à son tribunal.

Puis venait la scène de la flagellation. Notre-Seigneur apparaissait aux regards attaché à une colonne, les vêtements rougis de sang, tandis que deux bourreaux, armés de fouets, élevaient les bras comme s'ils allaient frapper...

On voyait ensuite successivement Jésus couronné d'épines et tourné en dérision par les soldats ; Jésus portant sa croix, et tombant sous le poids qui s'écrase ; la pieuse Véronique, essuyant le visage auguste du Sauveur tout couvert de sang.

A la vue de Notre-Seigneur ainsi maltraité, bien des larmes coulaient, et, plus d'une fois, les tribus suspendaient leurs chants, la voix étouffée par l'émotion et les sanglots.

Enfin, on arrivait au Calvaire.

Sur une estrade très haute, afin que toute la foule pût le voir, en même temps, était plantée une grande croix, avec un Christ de gran-

deur naturelle. Au pied de la croix, Marie-Madeleine prosternée, abattue, les cheveux épars, les yeux baignés de pleurs, étreignait de ses bras, avec force et amour, la croix sanglante.

Tout autour, la sainte Vierge debout ; saint Jean, à côté d'elle ; les saintes femmes éplorées ; le soldat Longin avec sa lance.

La foule immense se groupait autour du calvaire et restait à genoux ; mais, soudain, le sang jaillissait des plaies du Christ ; il descendait du front, du cœur, des mains, des pieds...

Un Missionnaire, à la voix prenante, commentait cette scène en faisant remarquer que ce sont les pécheurs qui ont cloué Jésus-Christ à la croix. On écoutait dans le recueillement... on méditait... un silence profond planait sur l'auditoire... ; puis, un acte de contrition prononcé à haute voix par chaque tribu, en sept langues différentes, terminait cette impressionnante cérémonie.

Le soir, les confessions étaient plus nombreuses ; et, le lendemain matin, les communions plus ferventes.

Ces grandes assemblées, si édifiantes et si sanctifiantes, se clôturaient par deux processions très solennelles : l'une en l'honneur du Saint-Sacrement, l'autre en l'honneur de la Sainte Vierge.

De magnifiques reposoirs étaient dressés, de distance en distance.

La procession en l'honneur du Saint-Sacrement avait lieu le matin, à neuf heures, après la messe. Les tribus, chacune à leur place, marchaient sur deux rangs, précédées par les longues files d'enfants : les garçons costumés en rouge, et les filles en bleu.

Des fanfares, répandues un peu partout, soutenaient, de leurs accords puissants, les cantiques chantés par la foule en l'honneur de la sainte Eucharistie.

Sous un magnifique dais, l'évêque portait le Saint-Sacrement.

A droite et à gauche, une vingtaine de prêtres l'entouraient. Au devant, de nombreux thuriféraires et fleuristes, en surplis, faisaient monter des nuages d'encens et descendre une pluie de fleurs.

Dans l'après-midi également, à la procession, le chant des cantiques alternait avec la voix des fanfares. La Sainte Vierge, escortée par les statues des saints des différentes tribus et des campements, apparaissait comme une Reine au milieu de sa cour, venant visiter son peuple bien-aimé.

Le soir, illumination féerique. Des guirlandes de lanternes vénitiennes et japonaises couraient d'arbre en arbre, le long des allées, et même dans la profondeur des bois. Les reposoirs dressés pour la procession du matin n'étaient plus qu'un bouquet ravissant de gerbes de lumières.

Près de la grève, au bord de l'eau, sur un trône resplendissant de mille feux que reflétaient les eaux tranquilles, la statue du Sacré-Cœur étendait ses bras bénissants. Devant elle, comme une escadrille, défilaient de nombreux canots, ornés, eux aussi, de lanternes vénitiennes.

Parallèlement, sur le rivage, se déroulait une procession aux flambeaux. La fusillade éclatait en signe de joie intense ; le canon même grondait, les fanfares jouaient leurs plus beaux morceaux ; des milliers d'indigènes chantaient les louanges du divin Cœur, auquel les chefs venaient, ensuite, consacrer leurs tribus respectives par un Acte solennel d'offrande totale, prononcé à haute et intelligible voix.

Ces grandes réunions, si bien préparées et organisées par les Pères, laissaient une impression ineffaçable dans le cœur des sauvages. Elles jetaient, en même temps, dans leur esprit, des semences qui n'étaient pas perdues, mais qui, germant sous l'influence de la grâce, produisaient, en abondance, des fruits de conversion, de sanctification et de salut.

Un vieux chef qui, adonné à tous les vices, avait résisté à tous les arguments et n'avait jamais consenti, même en danger de mort, à recevoir le baptême, ayant assisté, après sa guérison, à une de ces inoubliables cérémonies, dit au Missionnaire :

— Père, que je suis heureux d'être venu ici. Je ne regrette ni mon temps, ni mon argent. Je ne donnerais pas pour mille piastres le bonheur que j'ai eu de voir ce que j'ai vu. Quand tu retourneras chez moi, nous causerons, cette fois, pour tout de bon.

Les protestants eux-mêmes, témoins de ces choses, ne revenaient pas de leur étonnement.

Un ministre presbytérien s'écria, dans sa stupéfaction :

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, en fait de démonstration religieuse !

Plus d'une fois aussi, des journaux protestants publièrent des comptes rendus très élogieux, exaltant l'extraordinaire ascendant que les Pères avaient su acquérir sur ces sauvages, autrefois si grossiers et si vicieux, et maintenant, grâce au zèle des Missionnaires, devenus chrétiens et civilisés.

Citons, en particulier, le *News Advertiser*, journal protestant de la cité naissante de Vancouver. Dans son numéro du 22 juin 1888, il s'exprimait ainsi :

— Tous ceux qui ont eu affaire avec les Indiens, savent de quel succès a été couronnée l'action de l'Église catholique dans ses rapports avec eux, et quels progrès remarquables ces sauvages ont réalisés sous la tutelle de leurs guides spirituels. Un nouvel exemple de cette toute puissante influence vient d'être mis sous nos yeux.

Une des fanfares indiennes.

Après cet exorde si sympathique, l'écrivain, en termes pleins d'admiration, décrit l'une de ces fêtes religieuses, et termine par ces considérations :

— On a rarement vu un spectacle plus frappant. Les multitudes de fidèles rangés à genoux ; l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre du crépuscule ; les riches ornements du pontife et de ses assistants : tout se combinait pour former un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt ou d'un Murillo. L'effet produit par les chants était également grandiose. Le soprano aigu des femmes et des enfants, alternant avec la basse puissante des hommes, avait quelque chose de solennel et de saisissant. Ensuite, venait le tour des fanfares, et, après elles, les sauvages reprenaient des strophes sur ces mêmes airs. C'était merveille que ce dialogue dans le silence de la nuit !...

§ 3

Les Sischelles.

Quatre-vingt-dix kilomètres à l'ouest de New-Westminster, se trouve la presqu'île de Sischelle, ou *Seechelt*. Placée au pied de montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'à deux mille mètres, elle ne tient au continent que par une langue de terre très étroite. Autour d'elle une pléiade d'îles, de toutes grandeurs et de toutes formes, se baignent dans les eaux du Pacifique.

Sur cette presqu'île, la tribu sauvage des Sischelles avait fixé sa résidence. L'une des premières à se convertir à la foi chrétienne, grâce au zèle des Oblats, elle fut une des premières aussi à entrer, sur leurs conseils, dans la voie de la civilisation.

En peu d'années, elle remplaça ses huttes traditionnelles de branchages et d'écorces d'arbres, par de jolies maisons en bois, rangées sur les bords d'une baie charmante au sud de la presqu'île.

Vu de cette baie, le village offre une gracieux tableau.

Dans le lointain, se perdant dans l'azur du ciel, les pics neigeux des montagnes Rocheuses, avec leurs contreforts profondément taillés et couverts, ça et là, de bouquets de cèdres et de sapins.

Plus près, en arrière du village, une forêt d'arbres géants forme comme un large rideau de verdure, sur lequel se détache la couleur blanche d'une centaine de maisons, alignées sur deux rues.

Au centre est une belle et grande église, construction romane avec deux tours qui couronnent sa façade, et, à l'intérieur, des peintures représentant les principaux faits de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge.

Elle fut solennellement bénie par Mgr Durieu. A cette occasion, eut lieu une de ces grandes réunions de sauvages de diverses tribus. Il en arriva de Lillouet, de la vallée de la rivière Thompson, des bords du lac Shoushouape, du lac William, du lac Stuart, même de la contrée des Chilcotins.

Église des Sischelles.

La plupart de ces sauvages appartenant à des tribus lointaines, n'avaient encore jamais rien vu de semblable. Ils en étaient dans l'admiration la plus vive. On espérait que leur contact avec les pieux Indiens du littoral et du bas Fraser, durant ces belles fêtes, contribuerait beaucoup à les animer d'une pieuse rivalité pour les pratiques religieuses.

Ces grandes réunions, où les bons sauvages se rencontraient, s'encourageaient et s'édifiaient mutuellement, avaient, en outre, pour résultat, de relever notre sainte religion dans l'esprit des pauvres sauvages moins fervents, ou encore infidèles. Retournés chez eux, ils parlaient avec enthousiasme de ce qu'ils avaient vu ; dépeignaient avec emphase ces scènes extraordinaires, comme quelque chose de merveilleux. Le souvenir réveillait en eux les profondes émotions ressenties et les rendait meilleurs. Sans le savoir, ils se transformaient en apôtres, et faisaient germer dans le cœur de leurs auditeurs plus d'un bon désir, accompagné de généreuses résolutions.

§ 4

Les Squamish.

Dignes émules des Sischelles, les Squamish habitaient la rive septentrionale de *Burrard Inlet.* Leur village s'élevait juste en face de l'endroit choisi pour être le point terminus du chemin de fer transcontinental, là où allait croître avec tant de rapidité la ville de Vancouver, destinée à devenir la Marseille du Pacifique.

Il n'en était séparé que par un bras de mer, large de quatre à cinq kilomètres.

Frère de celui des Sischelles, le village des Squamish vu de la baie offre un coup d'œil charmant. Adossé à une forêt séculaire qui le protège contre le vent du nord, il se prolonge jusqu'au bord de l'eau. Toutes les maisons, bien alignées et peintes en blanc, ont un air de coquetterie et de propreté qui charme le regard.

Ce qui frappe surtout, c'est l'église surmontée d'un magnifique clocher. Entourée d'une verte pelouse, elle occupe le milieu du village.

Les rues sont régulières, avec des trottoirs en planches. De distance en distance, on rencontre des réverbères.

Dans l'intérieur de l'église, sur le maître-autel, une belle statue du Sacré-Cœur. Sur les deux autels latéraux, les statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Sur le parvis du santuaire, un tapis aux vives couleurs. De la voûte descend une jolie lampe jusque en face du tabernacle. Elle donne une douce lumière, très aimée des Indiens. Un grand chemin de croix décore les murailles.

Au bas de l'église, au-dessous de la tribune, un confessionnal, un baptistère, et un bénitier formé d'un piédestal sculpté soutenant une vasque marine.

Si l'on entre dans les maisons, on est agréablement surpris de constater l'ordre et la propreté qui règnent partout. Chacun est habillé convenablement à la mode des blancs. Les enfants ont les cheveux bien peignés et le visage lavé. Le poêle est luisant, la table recouverte d'une toile cirée, le parquet balayé avec soin, chaque objet à sa place. On ne voit rien traîner.

Dès que le prêtre paraît sur le seuil de la porte, tous se lèvent par respect, vont à sa rencontre, pour lui toucher la main, et se disputent l'honneur de lui présenter une chaise.

Ces menus détails ont leur importance. Ils montrent ce que sont devenus, sous l'influence bienfaisante des Missionnaires, ces sauvages naguère errants dans les forêts, sur les lacs et les rivières, vivant sans gîte et au jour le jour.

Quel merveilleux changement s'est opéré, depuis l'apparition du premier Oblat parmi eux !... La transformation est si grande et si complète, que ceux qui les avaient connus auparavant, avaient peine à en croire leurs yeux. Oui, ces sauvages, autrefois si grossiers, si vicieux même, étaient vraiment civilisés et surtout foncièrement chrétiens.

On en jugera par la façon dont ils recevaient leur évêque, quand il venait les visiter.

Une flottille de cinquante canots, disposés en demi-cercle, et tous ornés à profusion de drapeaux, de rubans, de banderoles et d'oriflammes de diverses couleurs, s'avançait à sa rencontre.

Au devant de la flottillle, voguaient quatre gros canots, avant-garde de cette pacifique armée navale. L'un était monté par des groupes de jeunes filles costumées en bleu ; l'autre par des garçons revêtus de rouge ; le troisième portait la fanfare ; le dernier, dans lequel se trouvait un siège d'honneur réservé pour Sa Grandeur, amenait les chefs et les sous-chefs de la tribu.

L'ensemble constituait un tableau des plus pittoresques, et les habitants de la ville naissante de Vancouver accouraient en grand nombre sur le quai, pour être témoins de ce curieux et touchant spectacle.

Au moment précis où l'évêque mettait le pied dans le canot qui lui était destiné, un coup de canon partait du village indien, et ébranlait tous les échos de la vaste baie. Aussitôt, dans le canot voisin, la fanfare attaquait un de ses meilleurs morceaux, et la flotte entière se dirigeait vers le village avec une lenteur majestueuse.

Durant le temps de la traversée, un coup de canon retentissait, toutes les cinq minutes. Quand l'évêque accostait au rivage, trois nouveaux coups de canon le saluaient.

Sur le rivage, un arc de triomphe avait été dressé avec un trône pour le prélat et des chaises pour les prêtres, ses assistants. Tous les habitants défilaient, alors, courbant respectueusement les genoux devant le premier pasteur pour baiser son anneau, et se relevaient ensuite pour toucher la main des prêtres. Cette cérémonie durait longtemps ; mais elle était chère aux sauvages qui y tenaient beaucoup. Personne n'aurait voulu manquer ; depuis les enfants jusqu'aux vieillards, tous venaient à la file, heureux de montrer ainsi à l'envoyé de Dieu leur vénération profonde et leur filial amour.

Quand tous, par cette démonstration extérieure, avaient satisfait les désirs si légitimes de leur cœur, on se rendait à l'église pour adorer ensemble la divine Eucharistie et recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Fait-on mieux dans les villes qui se croient les plus civilisées ?

§ 5

Chez les autres tribus.

Des réunions dans le genre de celles des sauvages du bas Fraser et du littoral eurent lieu également, dans la suite, sur le territoire d'autres tribus : chez les Shoushouapes, chez les Kamloops et jusque chez ceux qui habitaient plus loin encore, autour du lac Stuart.

Nous croyons inutile de les décrire ici, afin d'éviter les redites ; mais ce furent partout le même entrain, les mêmes joies surnaturelles, la même piété, les mêmes résultats consolants pour la conversion des infidèles, l'amélioration des tièdes, le raffermissement des bons.

§ 6

Maladie et sainte mort de Mgr D'Herbomez.

Pendant l'année 1882, Mgr D'Herbomez fit, pour la dernière fois, la visite générale du vaste vicariat apostolique confié à sa vigilance. Cette visite le remplit de consolations, tant il aimait les âmes, et tant il se réjouissait de leurs progrès dans les voies de la vertu ; mais, comme sa santé se trouvait déjà bien ébranlée, les fatigues inévitables, au cours d'un voyage de plusieurs mois, dans des contrées si montagneuses, lui furent particulièrement pénibles, et il s'en ressentit longtemps.

Néanmoins, il n'hésita pas à traverser l'océan et à se rendre en Europe, pour assister au Chapitre général de la Congrégation, tenu à Rome, en 1887. Rentré en France, après les assises capitulaires, très indisposé par le voyage et la chaleur, il reprit la mer, dès qu'il eut espérance de supporter la traversée sans mourir en route.

Mais, en arrivant à New-Westminster, sa faiblesse était telle qu'il ne s'en releva plus. Il resta près de trois ans dans un état voisin de l'agonie, achevant de se sanctifier dans la souffrance et la prière.

C'est sur son lit de douleurs qu'il célébra, le 1er juillet 1889, ses noces d'argent, à l'occasion de ses vingt-cinq ans d'épiscopat. Mgr Grandin et le P. Lacombe vinrent d'au delà des montagnes Rocheuses, pour prendre part à cette fête de famille. Presque tous les Missionnaires de la Colombie britannique étaient réunis à New-Westminster, pour leur retraite annuelle que leur prêcha le P. Célestin Augier, provincial du Canada.

Mgr Durieu, coadjuteur, Mgr Grandin, tous les Pères et Frères présents passèrent successivement devant le vénéré malade, toujours alité, se mirent à genoux, lui prirent la main, baisèrent son anneau pastoral et furent bénis par lui.

Il n'y eut pas de discours, mais les larmes des visiteurs parlèrent avec éloquence.

Quelqu'un, cependant, à travers les sanglots, émit des vœux pour la guérison du prélat.

— Non, non, répondit-il, ne demandez pas mon retour à la santé. Demandez seulement que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi et rien autre chose.

Le lendemain matin, Mgr Grandin célébra une Messe solennelle, à laquelle assistèrent de nombreuses personnes et beaucoup de sauvages accourus de loin, pour donner cette marque de reconnaissance et d'amour à celui qu'ils chérissaient comme leur père. Tous communièrent à son intention.

Mais leur piété filiale n'était pas satisfaite. Ils voulurent revoir, une fois encore, leur évêque malade. N'étaient-ils pas, eux, sa famille d'adoption ?... N'était-ce pas pour eux, que, jeune prêtre, il avait laissé ses parents, sa patrie, pour leur apporter la lumière de la foi et les saintes espérances du ciel ?

Toujours bon, et malgré l'extrême fatigue qu'il devrait en éprouver, Mgr D'Herbomez acquiesça au désir de ses enfants bien-aimés.

Soutenu par Mgr Durieu et par le R. P. Lejacq, il sortit de sa chambre et s'avança, à pas pénibles et lents, dans la cour du collège que les sauvages avaient ornée de verdure et d'arbustes tirés de la forêt voisine.

Trois tribus étaient là : celle des Sischelles, celle des Douglas, et celle des Stalos, hommes, femmes et enfants, attendant, avec impatience, l'arrivée de leur Père. Dès qu'il parut, les fanfares le saluèrent de leurs plus belles harmonies.

Le jubilaire prit place sur une estrade, et autour de lui se rangèrent les évêques, le P. Augier provincial, tous les Pères et tous les Frères qui avaient assisté à la retraite.

Alors, un chef sauvage se détacha de la foule, s'approcha de l'estrade, et, avec une gravité qui en imposait, parla au nom de tous :

— Notre bon Père l'évêque, dit-il, vois tes enfants réunis, ici, en grand nombre... Ils sont accourus pour te voir encore une fois, et te remercier pour tout le bien que tu leur as fait... C'est à toi, bon Père, que nous devons de connaître Dieu et sa parole. Malgré tes incessantes souffrances, tu t'es dépensé pour nous rendre bons. Tes fatigues n'ont pas été vaines. Regarde tes enfants, ici présents ; vois comme ils sont bien vêtus et tenus proprement. Nous n'étions pas ainsi, quand tu es venu au milieu de nous, pour la première fois. C'est toi qui nous as transformés, et nous as amenés à être propres comme les blancs. Nous te remercions pour tout le bien que tu nous as fait. Nos cœurs sont à

toi. C'est pour toi que nous avons prié et communié, ce matin. Nous avons voulu te rendre un peu de ce que tu nous a donné si largement... O Père bien-aimé, bénis encore une fois tous tes enfants, afin qu'ils se maintiennent dans ce bien que tu as commencé... Que Dieu te garde longtemps à notre amour ; mais, quand le Maître du ciel t'appellera près de Lui, continue ton ouvrage, là-haut, et attire-nous près de Dieu, dans la céleste patrie.

A ce discours, Mgr Durieu répondit, au nom du malade, trop faible pour répondre lui-même... Il les remercia de leurs sentiments de si filiale affection. Puis, il leur dit que le meilleur moyen de réjouir le cœur de leur Père souffrant, était de l'assurer de leur ferme volonté, de continuer à être d'excellents chrétiens, et d'avancer dans les voies de la civilisation.

— Ce que vous êtes aujourd'hui, ajouta-t-il, prouve que vous pouvez monter plus haut encore... Ces beaux airs que vos deux fanfares viennent de jouer, montrent que vos jeunes gens sont capables de réussir dans ce qu'ils entreprennent... Votre Père bien-aimé les remercie d'avoir si bien joué pour lui. Selon vos désirs, il va vous bénir, et vous toucher la main, comme témoignage qu'il ne cessera jamais de vous aider à être bons, et à gagner le ciel où il vous donne rendez-vous.

A ces mots, les fanfares reprirent de plus belle, tandis que les sauvages, sans aucune exception, vinrent tous successivement serrer et baiser la main de leur évêque. Les hommes, d'abord ; puis, les femmes.

Les plus vieilles arrivaient avec un bâton sur lequel elles s'appuyaient en tremblant. Les plus jeunes marchaient, escortées de leur progéniture, plus ou moins nombreuse. Une mère portait un bébé dans un berceau de paille tressée ; une autre soutenait, de ses deux mains, les pas chancelants des tout petits, et ceux-ci n'étaient pas les moins empressés à baiser la main du prélat.

En rentrant dans ses appartements, Mgr D'Herbomez, attendri, avait les larmes aux yeux.

— Je ne regrette pas de mourir, disait-il ; mais, si une chose pouvait me coûter, ce serait de me séparer de ces chers enfants des bois, qui se montrent si affectueux et si reconnaissants.

Ces noces d'argent d'épiscopat, célébrées au bord de la tombe, sans éclat et sans pompe, mais avec des larmes de gratitude et d'amour, ne sont-elles pas, au plus haut degré, touchantes et belles ?...

Vers dix heures du matin, le 3 juin 1890, le premier vicaire apostolique de la Colombie britannique rendait sa sainte âme à Dieu, après avoir édifié tout son entourage par sa piété, sa patience admirable et

sa résignation, pendant trois ans de continuelles souffrances. Il allait recevoir la récompense due à ses labeurs et à ses vertus.

Durant quarante ans, il avait dépensé sa vie et versé ses sueurs sur une terre qu'il avait trouvée plongée dans les ténèbres de l'infidélité.

Après vingt-cinq ans d'épiscopat et quarante ans d'un dévouement ininterrompu, il laissait un vicariat relativement florissant, avec un collège pour les garçons et un pensionnat pour les jeunes filles à New-Westminster ; une dizaine de résidences fixes ; soixante-dix églises ou chapelles ; des écoles élémentaires dans toutes les stations occupées par ses Missionnaires ; plusieurs écoles industrielles pour les Indiens ; un hôpital dans sa ville épiscopale, et plusieurs autres œuvres de zèle.

Les sauvages qui, à son arrivée, étaient païens, à demi cannibales, avides de sang humain, toujours empressés au meurtre, au pillage, à la rapine, étaient, maintenant, complètement changés, presque tous chrétiens, et marchaient résolument dans la voie de la civilisation.

Trois mois après sa mort, le 2 septembre 1890, le souverain Pontife Léon XIII, érigeait en diocèse le vicariat apostolique de la Colombie britannique, qui, désormais, devenait le diocèse de New-Westminster. Cette érection était comme le témoignage officiel de la satisfaction du Saint-Siège pour tout le bien accompli dans ces régions, où naguère dominaient les plus grossières erreurs et les vices les plus abominables.

C'était un honneur décerné aux Missionnaires qui avaient ainsi étendu les frontières du royaume de Dieu ; mais cet honneur remontait vers celui qui les avait quittés, depuis peu, pour un monde meilleur, et qui, pendant si longtemps, les avait guidés, éclairés, encouragés, soutenus. C'était comme une palme déposée sur la tombe du défunt par la main même du Vicaire de Jésus-Christ.

Le gouvernement de Mgr D'Herbomez fut empreint d'un caractère de bonté qu'on aurait été porté, parfois, à regarder comme excessive, si on ne s'était pas rappelé qu'elle était essentiellement paternelle. Il savait, par expérience, combien est vrai l'axiome : plus fait douceur que violence ; et il avait souvent médité la parole du Maître, affirmant que les doux posséderont la terre (*Matth.*, v, 4).

Malgré son amabilité habituelle et cette douceur inaltérable qui réglait tous ses rapports avec le prochain, il y avait, cependant, une limite de tolérance qu'il ne franchissait pas. Quand sa conscience l'y obligeait, il admonestait avec une loyale franchise ; il parlait ou écrivait avec une autorité ferme ; mais, même quand il lui fallait être sévère, on sentait vibrer son cœur, et, s'il était contraint d'adresser quelque reproche, il le faisait toujours avec bonté ; on pourrait dire avec tendresse.

Dès que Mgr D'Herbomez eut exhalé le dernier soupir, son corps fut exposé dans un appartement de sa modeste demeure transformé en chapelle ardente. Mais ce local était trop étroit pour satisfaire la piété filiale des sauvages chrétiens, accourus en très grand nombre à la nouvelle de sa mort. Ils le transportèrent dans leur propre église, et y passèrent la nuit, en le veillant, ne cessant de prier pour lui, avec tous les témoignages d'une douleur qu'il serait difficile d'exprimer.

Plusieurs tribus étaient justement alors réunies chez les Sischelles. La triste nouvelle s'étant rapidement répandue jusque-là, y produisit les mêmes regrets. Les larmes étaient dans tous les yeux ; le deuil sur tous les visages, les gémissements sur toutes les lèvres, et l'affliction dans tous les cœurs. C'étaient vraiment des enfants pleurant un Père bien-aimé.

Il ne leur suffit pas de le pleurer. Malgré la distance, ils vinrent, en foule, assister à ses obsèques qui eurent lieu le lendemain. On transporta le corps de l'église des sauvages à la cathédrale, dont les murs disparaissaient sous les draperies noires et les guirlandes de verdure. Catholiques et protestants, blancs et sauvages se pressaient et formaient une véritable multitude. A des places réservées, on remarquait le premier ministre de la province, le maire de la ville, des juges et autres personnages de distinction.

Après l'Évangile, le R. P. Dontenwill, directeur du collège, monta en chaire, et prononça, en anglais, l'oraison funèbre du prélat. Il fit ressortir le zèle admirable et le dévouement sans bornes dont le pontife défunt avait donné tant de preuves, durant sa vie d'apôtre. En termes émus il raconta les longues souffrances de sa dernière maladie, parla de sa patience inaltérable, de son esprit de sacrifice et de son détachement absolu des choses d'ici-bas.

— D'autres, comme lui, s'écria l'orateur, avaient traversé l'océan, et étaient venus de fort loin, dans ces contrées ; mais c'était pour chercher de l'or dans les sables de la Californie, ou dans le sein des montagnes Rocheuses... Combien, dans ce dur travail, ne trouvèrent que la misère, la maladie et la mort !... Le vénéré pontife, lui aussi, venait de très loin, d'au delà des mers. Il avait laissé sa patrie, ses parents, ses amis : tout ce qu'il avait de plus cher. Ce n'était pas pour chercher de l'or qu'il dédaignait, mais pour chercher des âmes infiniment plus précieuses que l'or. Ces âmes désirées, il les trouva nombreuses, mais plongées dans les ténèbres de l'infidélité. Il fit luire à leurs yeux la lumière divine, les baigna dans l'eau du baptême, les purifia de toutes leurs souillures, les régénéra et les enfanta à la vie surnaturelle. Maintenant, elles sont là, accablées de tristesse autour de ses restes inanimés ;...

plus tard, elles seront pour lui une couronne resplendissante dans le ciel éternel.

Au sortir de la cathédrale, les principaux citoyens de la ville se disputèrent l'honneur de porter le cercueil magnifiquement orné. Le cortège était des plus imposants. Trois fanfares de tribus différentes, échelonnées de distance en distance, remplissaient l'air des mélancoliques accords de leurs marches funèbres.

Pour le lieu de sa sépulture, Mgr D'Herbomez avait choisi la Mission Sainte-Marie. Il n'avait pas voulu être séparé, après sa mort, de ses chers enfants des bois pour lesquels il avait tout quitté. C'est là, qu'il repose, dans un humble caveau, en attendant la résurrection glorieuse.

§ 7

Mgr Durieu et sa méthode d'évangélisation.

Successeur de Mgr D'Herbomez, et, depuis quinze ans, son coadjuteur, Mgr Durieu, à cause de la longue maladie de son prédécesseur, administrait, en fait, depuis plusieurs années, le vicariat apostolique de la Colombie britannique avec, du reste, une clairvoyance et une sagacité remarquables, unies à un réel talent d'organisation.

Son influence sur les Indiens fut prépondérante, et très grands les fruits de son ministère auprès d'eux.

L'incontestable succès qui couronna ses efforts tient, en majeure partie, à la méthode d'évangélisation qu'il adopta, pour transformer, en parfaits chrétiens et en peuple civilisé, ces sauvages, autrefois si vicieux et si rustres.

On peut le considérer comme le principal créateur de cette méthode si féconde en heureux résultats ; non pas qu'il en ait trouvé lui-même tous les éléments, mais parce qu'il les a réunis dans un ensemble coordonné, en profitant de l'expérience de ses devanciers, à laquelle il ajouta la sienne propre.

Cette méthode était basée sur la connaissance profonde de la nature des indigènes, de leur caractère, de leurs défauts, de leurs aptitudes.

Le principe primordial était que les Indiens diffèrent des blancs, plus encore par leur mentalité que par leurs apparences extérieures. Ils ont des manières de voir et de juger très dissemblables des nôtres. Prétendre les conduire comme les prêtres chargés de paroisses, depuis longtemps constituées, dirigent leurs fidèles, serait s'exposer à un échec certain.

Les sauvages, à tout âge, sont encore des enfants. Les raisonnements les plus décisifs pour un homme intelligent, n'ont aucune prise sur eux.

La logique leur est presque totalement inconnue, et ses conclusions les plus irréfutables ne s'imposent nullement à leur esprit.

Pour les convaincre, il faut, avant tout, frapper leur imagination et toucher leur sensibilité. L'axiome, si souvent répété par la scolastique, que, chez l'homme, rien ne vient dans l'intelligence qui n'ait passé, d'abord, par les sens, *nihil in intellectu quin fuerit prius in sensu*, est surtout vrai des sauvages, qui sont des êtres incomparablement plus matériels que le commun des hommes civilisés.

Non seulement les sauvages ont besoin de se servir des sens pour comprendre, mais, chez eux, les sens comprennent mieux que l'intelligence. Avec eux, l'éloquence la plus élevée, qui, ailleurs, électriserait des foules, est une arme absolument impuissante, et les meilleurs raisonnements ne sont que le vain bruit de cymbales retentissantes qui peuvent ébranler leur tympan, mais n'arrivent nullement à leur cœur.

Il est même à craindre que, par cette mentalité si défectueuse, ces grands enfants des bois tirent, de principes certains, ou de notions très justes, des conclusions absolument fausses, renversantes et déconcertantes pour un esprit cultivé.

Enfant jusque dans la vieillesse, le sauvage doit donc être l'objet d'une surveillance attentive et de chaque instant. Pour ce motif, il faut à celui qui a la mission de le former, une grande bonté et une patience inaltérable, sans doute, mais aussi une fermeté qui ne fléchisse pas, unie à la perspicacité, à la prévoyance, à la prudence et à l'observation des moindres détails.

Tels furent les traits essentiels de la méthode de Mgr Durieu.

Personne ne fut plus vigilant que lui, et d'une vigilance qui allait jusqu'à la méfiance. Personne, non plus, ne fut plus ferme dans la bonté, ni plus attentif aux moindres détails qui, peu importants en apparence, pouvaient trop souvent entraîner des conséquences les plus répréhensibles.

La vigilance primait toutes les autres qualités. Elle était nécessitée, en effet, par la faiblesse native de l'indigène qui répugne à tout effort, et a horreur de tout ce qui gêne la nature. Même quand il a compris les prescriptions de la morale chrétienne et qu'il en apprécie la beauté, il lui en coûte trop de faire ce qui est bien et d'éviter ce qui est mal.

Pour traduire en actes ses convictions, il a besoin d'être stimulé par la présence du maître. C'est bien à lui que, dans toute la rigueur des termes, s'applique la parole de saint Paul « *ad oculum serviens* »

Avec sa perspicacité, Mgr Durieu avait saisi ce faible, et il dirigea contre lui ses principaux efforts.

Autant que possible, il cherchait à se rendre compte de tout ce qui se passait dans les camps ou les villages. Mais comment, à lui seul, parvenir à tout connaître ? C'était d'autant plus difficile que le Missionnaire, ayant beaucoup de postes à visiter, ne restait que peu de temps dans chacun.

Pendant son absence, que se passait-il ? Avait-on été fidèle aux règlements promulgués ? Les prières publiques du matin et du soir se faisaient-elles, en commun, après que la sonnerie de la cloche avait annoncé l'heure du lever et du coucher ? Les réunions pour les répétitions du catéchisme avaient-elles lieu régulièrement, ainsi que celles de la coulpe, où l'on devait s'accuser des fautes extérieures, et recevoir du chef une pénitence proportionnée ?

Comment savoir tout cela, attendu que le sauvage, par sa nature dégradée, est essentiellement menteur ?

Pour obvier à cet inconvénient, Mgr Durieu choisit, dans chaque village, ou campement, un homme de confiance qu'il institua *watchman*, c'est-à-dire gardien ou surveillant.

Si le chef civil du groupe était recommandable par sa conduite et par sa piété, le prélat le choisissait pour cette fonction ; sinon, il n'hésitait pas à paraître l'ignorer, et lui préférait un simple particulier présentant les garanties désirables.

Par ce choix de l'évêque, le *watchman* devenait une sorte de chef spirituel, à la fois surveillant, guide et censeur moral du camp.

A lui incombait la tâche de répéter le catéchisme et les instructions que le Missionnaire avait données, lors de sa dernière visite. Il devait aussi veiller à ce que les pénitences publiques précédemment imposées à certains coupables, fussent exactement accomplies. Il avait le droit d'en imposer lui-même, si, en l'absence du prêtre, certaines fautes plus graves étaient commises.

Au retour du Missionnaire, le premier devoir du *watchman* était de venir lui rendre un compte fidèle de tout ce qui s'était passé depuis son départ.

Par surcroît de prudence et de méfiance, afin d'écarter la possibilité d'être trompé par le *watchman* lui-même, Mgr Durieu avait établi, à son égard, un contrôle perpétuel, par l'institution d'un agent secret, chargé de le renseigner sur la conduite du *watchman*. Cet agent secret était, parfois, une femme dont la conduite était irréprochable.

Combien de désordres furent ainsi révélés à Mgr Durieu, quoique les sauvages se fussent bien proposé de les lui cacher absolument !... Aussi, quand on se fut aperçu qu'il connaissait tout, on craignit de

Réunion des chefs sauvages, sous la présidence de Mgr Durieu au mois de mai 1890.

le tromper. Les *watchmen* eux-mêmes avaient cette crainte salutaire à un haut degré, car ils savaient que l'évêque casserait impitoyablement de leurs fonctions ceux qui auraient abusé de sa confiance, et jamais plus il ne les choisirait pour un emploi de ce genre.

Au *watchman* Mgr Durieu donnait des aides dont le rôle était de faire la ronde du village, surtout la nuit, pour constater si tous étaient bien dans leur habitation, car nul ne devait sortir après le couvre-feu. Ces aides *watchman* avaient été nommés « coureurs ». Dans une ville moderne on les appellerait la brigade mobile. Ils renseignaient le chef *watchmen* et exécutaient ses ordres.

Par ces moyens, Mgr Durieu et ses Missionnaires pouvaient, en pleine connaissance de cause, combattre tous les désordres, déraciner tous les abus et porter remède à tous les maux.

En outre, pour les diverses classes : catéchumènes, néophytes et parfaits chrétiens, Mgr Durieu avait édicté des règlements très minutieux, dans le détail desquels le cadre de cet Ouvrage ne nous permet pas d'entrer, mais dont les résultats furent des plus heureux pour la réforme des mœurs et le progrès dans la vertu.

§ 8

Le Canadien-Pacifique.

Malgré son éloignement, la Colombie britannique allait participer à la prodigieuse transformation opérée dans tout le Canada par le chemin de fer transcontinental, à mesure qu'il progressait vers l'ouest.

Tandis que les Oblats de l'Alberta, comme nous l'avons raconté, se dévouaient généreusement à l'évangélisation des nombreux ouvriers travaillant à la construction de la ligne, depuis Calgary jusqu'aux montagnes Rocheuses, les Pères de Kamloops déployaient le même zèle en faveur de ceux qui étaient disséminés, sur des centaines de kilomètres, depuis le versant occidental des montagnes Rocheuses jusqu'à la vallée si accidentée du Fraser.

Les courses apostoliques de ce genre présentaient d'énormes difficultés, et n'avaient des résultats consolants qu'au prix d'extrêmes fatigues.

On n'arrivait aux campements des ouvriers, espacés de distance en distance, que par des sentiers à peine tracés, sur les déclivités abruptes des contreforts escarpés de la grande chaîne de montagnes, et en côtoyant des précipices effrayants.

Dans ces campements, on trouvait des irlandais, des anglais, des américains des États-Unis, des italiens, des polonais, des suédois, des autrichiens, des allemands, etc. Il fallait savoir diverses langues pour être compris de la majorité.

Ces hommes étaient généralement aigris par le dur travail qu'on leur imposait, le jour et la nuit, même le dimanche. Ils étaient aussi démoralisés par les graves dangers auxquels ils étaient constamment exposés. Beaucoup de leurs camarades avaient péri, victimes de la fièvre typhoïde, ou écrasés par des blocs de rochers projetés par l'explosion de la dynamite, employée en quantités considérables pour chaque mine.

Les survivants étaient logés, ou, plutôt, entassés par vingtaines, dans des espèces de tanières si basses qu'un homme avait souvent peine à s'y tenir debout.

Les unes étaient construites en grosses pièces de bois arrondies, placées les unes sur les autres. Un peu de boue, en guise de mortier, bouchait, tant bien que mal, les interstices. Quelques-unes de ces tanières étaient creusées dans le flanc de la montagne ; d'autres avaient pour parois deux ou trois gros rochers, et pour toit quelques planches recouvertes de cinquante centimètres de terre, pour empêcher l'eau de pluie de passer, et pour arrêter les violents courants d'air.

Si ces tanières différaient entre elles par le mode de construction, elles se ressemblaient toutes par le genre d'ameublement et par l'absence de fenêtres. Les tables et les lits étaient formés de quelques planches grossières taillées à la hache et soutenues par des piquets.

La misère de ces pauvres ouvriers était si grande et si générale, qu'on n'entendait presque partout que des plaintes et des regrets amers d'avoir quitté sa famille et son pays, où, sans être riche, on vivait, du moins, heureux et tranquille ; tandis que, dans ces montagnes, loin des parents et des amis, on souffrait, et souvent on mourait sans aucun soin, sans aucune assistance, sans consolation d'aucune sorte.

En entendant ces plaintes si motivées, les Pères s'efforçaient de remonter le courage de tous par des paroles d'espérance, et bientôt ils avaient gagné la confiance de ces malheureux. Ils en profitaient pour faire du bien à leurs âmes, les purifier par le sacrement de pénitence, et les fortifier par la réception de la divine Eucharistie, le Pain vivant.

Combien de retardataires qui n'avaient pas communié depuis de nombreuses années, furent ainsi réconciliés avec leur Dieu et remis sur le chemin du ciel !...

— Le dévouement du prêtre catholique fait notre admiration,

disaient les protestants eux-mêmes. Il n'y a que lui que nous voyons, dans ces pays affreux, apporter le bonheur par sa présence et par sa franche gaîté.

Ce ne fut, en effet, qu'après l'achèvement du chemin de fer et l'installation de stations confortables, qu'on aperçut les ministres de toutes les sectes, visitant ces contrées en touristes, et cherchant s'il n'y avait pas quelque argent à ramasser.

§ 9

La ville de Vancouver.

Sur le bord méridional du magnifique golfe appelé *Burrard Inlet*, s'élève actuellement la grande ville de Vancouver, le long d'une vaste presqu'île, entourée, de trois côtés, par la mer.

Jusqu'en 1885, il n'y eut, en cet endroit, que deux scieries mécaniques, occupant un certain nombre d'ouvriers ; mais, dès que ce lieu fut choisi pour être le *terminus* du chemin de fer Canadien-Pacifique, une agglomération plus importante commença à s'y former.

Durant l'été de 1886, cette ville naissante avait déjà plus de six cents habitants, quand elle fut totalement détruite par un terrible incendie. Le feu, sorti de la forêt voisine, et poussé par un vent impétueux, progressa avec une telle rapidité, qu'en moins de deux heures, la ville entière, dont les maisons étaient en planches, ne fut plus qu'un brasier ardent.

Surpris par les flammes, les habitants ne purent sauver que les vêtements qu'ils portaient sur eux.

Néanmoins, malgré l'immensité du désastre, la ville, semblable au phénix de la Fable, ne tarda pas à renaître de ses cendres, pour croître sans arrêt, et devenir, sur les rives du Pacifique, la rivale de San Francisco qui avait été également, plusieurs fois, la proie du feu, jusqu'à ce que les ingénieurs, instruits par cette douloureuse expérience, eurent pris la résolution de construire les maisons, non pas en bois, mais en briques.

Il en fut ainsi pour la nouvelle ville de Vancouver, que l'on rebâtit à l'épreuve du feu.

Un an après, à l'automne de 1887, elle comptait déjà quatre mille habitants ; en 1888, de huit à neuf mille ; en 1891, plus de treize mille. Elle n'allait cesser de grandir dans des proportions étonnantes. En peu d'années, la population montait à cinquante mille âmes, avec une tendance à toujours augmenter.

Ville de Vancouver. — Vue générale et rue Hamilton. (Autre vue, t. II, p. 343.)

Par un désintéressement qu'on ne saurait trop admirer, Mgr D'Herbomez, ne voulant pas retirer ses Missionnaires des postes difficiles où ils se sacrifiaient et où nul ne les aurait remplacés, avait d'abord confié cette paroisse naissante à un prêtre irlandais, M. Fay ; mais bientôt la charge de tant d'âmes devint trop lourde pour un seul, et les Oblats trouvèrent, dans cette ville toujours grandissante, un vaste champ d'action pour leur zèle et leur dévouement.

Nous aurons à le raconter plus tard. Disons seulement, ici, que le siège épiscopal, vu ces circonstances, fut transféré par le Souverain Pontife, de New-Westminster à Vancouver, peu après érigé en archevêché, dont Mgr Dontenwill, coadjuteur et successeur de Mgr Durieu, fut le premier titulaire.

Ville de Vancouver. — Hôtel des postes.

Table des Illustrations

PORTRAITS

Le T. R. P. Fabre 7
Mgr Taché..... (t. II) 185
Grandin 219
Faraud 225
Clut..... 304
D'Herbomez 434
Durieu 438
Les PP. Gendreau 22
Grenier 37
Mangin 63
Camper 102
Lacombe ..... (t. II) 203
Ducot 271
Petitot 366

VUES

Dans l'Est du Canada

Bethsiamits. — Chapelle et maison des Pères 13
Témiskamingue. — Vue générale 19
— Maison des Pères 20
Université d'Ottawa. — La chapelle 26
— Salle pour les séances littéraires 30
Montréal. — Intérieur de l'église Saint-Pierre..... 40
— Maison des Pères et clocher de l'église 47
Lachine. — Maison du noviciat 48
— Chapelle du noviciat 49
Hull. — Le grand incendie 53
— Église et maison des Oblats avec ses dépendances..... 55
Mattawa. — Église et maison des Pères 58
Archeville. — Ottawa-Est. — Scolasticat 62
La Pointe-Bleue. — Maison des Pères 65
Ottawa. — Juniorat 68
Église du Sacré-Cœur 69

Dans le Nord-Ouest Canadien

Le fort Garry 80
Saint-Boniface en 1880 87
Winnipeg. — Église Sainte-Marie 91
Saint-Laurent. (Lac Manitoba.) — Église 102
Kenora. — Eglise et maison des Pères 109
Qu'Appelle. — Église de la Mission 116
— Vue d'ensemble..... 118
— École industrielle 121

Mission de l'Ile-à-la-Crosse, en 1865 125
Sauvages Cris traversant le lac de l'Ile-à-la-Crosse, en face de la Mission.... 129
Mission du lac La Biche. — Église et école 156
Saint-Albert. — Cathédrale construite en 1870 161
Rivière de l'Arc, près de Dunbow 171
Calgary. — Église Sainte-Marie 174
Montagnes Rocheuses dans l'Alberta 176
Dans les environs de Lethbridge 189
Batoche. — Église paroissiale 197
Saint-Boniface. — Résidence archiépiscopale de Mgr Taché, durant les dernières années de sa vie..... 215
Missionnaire dans son traîneau à chiens 229
Près du fort Vermillon 232
Sauvagesses se reposant sur la neige, dans la forêt 236
Traiteur recevant des sauvages qui lui apportent les peaux des animaux tués par eux 239
Sur les bords du Grand Lac des Esclaves..... 243
La route vers le Grand Lac. — Un rapide 245
Commencements des constructions 247
Campement d'été des sauvages du fort Raë 250
Barques de la Compagnie de la baie d'Hudson, sur le Mackenzie..... 260
Missionnaire visitant un campement de sauvages, sur les bords du Mackenzie, en été 264
Good Hope. — Chapelle et dépendances 277
Intérieur de la chapelle 278
Campement de Loucheux, en été, près de la Mission du Saint-Nom de Marie.. 281
Esquimau paré de ses affreux bijoux, avec la poitrine labourée de coups de couteau 284
Esquimau dans son kayak 286
Mission du Saint-Nom de Marie, à plus de cent kilomètres en dedans du cercle polaire 322
Missionnaire en costume d'hiver, avec les raquettes..... 332

Dans l'Orégon et la Colombie britannique

Sur les rives du Pacifique 376
Esquimalt. — Église et presbytère 378
A l'intérieur de l'île Vancouver..... 383
New-Westminster. — La cathédrale 393
Le collège..... 395
Le lac Harrisson..... 400
Sainte-Marie. — La cathédrale des sauvages 401
Le lit du Fraser 407
Une chute d'eau, près de Yale..... 410
Rapide sur le haut Fraser 411
Le lac Okanagan 414
Rivière Shoushouape qui alimente le lac du même nom 415
Rivière Kootenay 418
Un camp de sauvages Kootenays 419
Mission Saint-Joseph, au lac William *(William's lake)* 422
Rivière Quesnel..... 424
Les lacs Anderson et Seton, près de Lillouet 427
Mines d'or du Caribou 429

Le fort James, au lac Stuart 435
Le fort Macleod, sur le lac du même nom 436
Une des fanfares indiennes, réunie autour de Mgr Durieu 442
Église des Sischelles 444
Réunion des chefs sauvages, sous la présidence de Mgr Durieu 455
Ville de Vancouver. — Vue générale et rue Hamilton 459
— Hôtel des postes 460

CARTES

Canada (Est) 10
Manitoba, Saskatchewan et Alberta. (Carte d'ensemble.) 78–79
Du lac des Bois à la vallée de la Qu'Appelle 98
De Batoche à Mac Murray 124
Du lac Caribou à la baie d'Hudson 134
D'Edmonton au fort Vermillon et au fort Jasper 158
Le sud de l'Alberta 166
Athabaska-Mackenzie 222
Yukon et Alaska 296
Orégon et Colombie britannique 370–371

ERRATA

Par suite d'un changement de pagination durant l'impression du volume, le chiffre de la page indiquée dans les notes, qui, parfois, entre les pages 144 et 268, renvoient aux cartes géographiques, **doit être augmenté de 4.**

Exemples : p. 144, note : Voir la carte, p. 124, *au lieu de p.* 120 ;
p. 234, note : Voir la carte, p. 158, *au lieu de p.* 154 ; etc.

Table des Matières

LIVRE QUATRIÈME. — DANS L'EST DU CANADA (1861-1892)

Chapitre I. — Notre-Dame de Bethsiamits (1861-1870). — 1. Consolants progrès de la Foi chez les Montagnards de l'est. — 2. Au Labrador. Esquimaux et Naskapis. — 3. Un Muséum d'Histoire naturelle sur les bords du Saint-Laurent 9

Chapitre II. — Témiskamingue (1862-1880). — 1. Ville-Marie. — 2. La colonisation 19

Chapitre III. — Université d'Ottawa (1866-1889). — 1. L'acte du Parlement. — 2. L'acte du Saint-Siège. — 3. Le P. Tabaret. — 4. Église Saint-Joseph 23

Chapitre IV. — Québec. Église Saint-Sauveur (1866-1889). — 1. Gigantesque incendie. — 2. Réédification et amélioration. — 3. Le P. Grenier. 32

Chapitre V. — Montréal. Église Saint-Pierre (1866-1889). — 1. Œuvres de zèle. — 2. Dans le diocèse et au delà. — 3. La maison des Oblats, résidence du Délégué apostolique..... 39

Chapitre VI. — Lachine. — Noviciat de Notre-Dame des Anges (1867-1889) 48

Chapitre VII. — Hull. Notre-Dame de Grace (1870-1890). — 1. Commencements et premiers développements. — 2. Incendie et reconstruction. 51

Chapitre VIII. — Mattawa. Paroisse Sainte-Anne (1871-1890)..... 57

Chapitre IX. — Archeville. — Ottawa-Est (1885-1892). — 1. Scolasticat Saint-Joseph. — 2. Le P. Mangin..... 60

Chapitre X. — Notre-Dame de la Pointe-Bleue (1887-1892). — 1. Autour du lac Saint-Jean. — 2. Progrès de la colonisation..... 64

Chapitre XI. — Ottawa. Juniorat (1891-1892). — 1. Les débuts. 2. Nouvelle bâtisse. — 3. Église paroissiale du Sacré-Cœur..... 67

Chapitre XII. — Albany (1892). — 1. Sur les côtes de la baie d'Hudson. — 2. Mission des Saints-Anges 71

LIVRE CINQUIÈME. — DANS LE NORD-OUEST CANADIEN

(1861-1892)

CHAPITRE I. — SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE ROUGE (1861-1887). — 1. Situation politique de la Colonie. — 2. Incendie de la cathédrale et de l'évêché de Saint-Boniface. — 3. Reconstruction. — 4. Winnipeg. — 5. Saint-Charles. — 6. Selkirk. — 7. Troubles politiques..... 77

CHAPITRE II. — ÉVANGÉLISATION DES SAUTEUX (1861-1887). — 1. Saint-Laurent. (Lac Manitoba.) — 2. Notre-Dame des Sept-Douleurs. (Baie des Canards et rivière aux Épinettes.) — 3. Sainte-Rose du Lac. (Lac Dauphin.) — 4. Fort Alexandre. (Lac Winnipeg.) — 5. Kenora, ou Portage du Rat. — 6. Fort Frances. (Lac La Pluie)..... 97

CHAPITRE III. — DANS LA VALLÉE DE LA QU'APPELLE (1865-1889). — 1. Saint-Florent. — 2. Le Sacré-Cœur. — 3. Courses apostoliques à longues distances. — 4. L'école industrielle indienne modèle ; *Indian industrial School* 112

CHAPITRE IV. — AU NORD DE LA SASKATCHEWAN (1861-1889). — 1. Ile-à-la-Crosse. — 2. Grand Portage La Loche. — 3. Lac Canot. — 4. Lac Vert. — 5. Lac Froid. — 6. Lac Caribou. — 7. Détroit du Pélican (*Pelican-Narrow*). — 8. Pakitawagan et fort Nelson. — 9. Lac Cumberland..... 123

CHAPITRE V. — ENTRE LES DEUX SASKATCHEWAN (1870-1889). — 1. Prince-Albert. — 2. Battleford. — 3. Saint-Laurent (Grandin). — 4. *Duck lake* (Lac Canard). — 5. Notre-Dame de Pontmain, au lac des Marais *(Maskeg lake)*. — 6. Saint-Eugène à Carlton..... 144

CHAPITRE VI. — AU SUD DE LA SASKATCHEWAN (1867-1890). — 1. Batoche. — 2. Saint-Louis de Langevin. — 3. Regina..... 152

CHAPITRE VII. — AU NORD DE L'ALBERTA (1861-1887). — 1. Lac La Biche. 2. Lac Sainte-Anne. 3. Edmonton (ancien fort des Prairies). — 4. Saint-Albert et divers postes secondaires : lac Lanone, fort Saskatchewan, Morinville, Rivière-qui-Barre, Stony plain, Hobbema, fort Jasper. 5. Saint-Paul des Cris. — 6. Fort Pitt et autres postes secondaires : lac d'Oignon, lac La Grenouille, lac En-Long et lac des Roches..... 154

CHAPITRE VIII. — DANS LE SUD DE L'ALBERTA (1865-1889). — 1. Pieds-Noirs, Piéganes et Gens-du-Sang. — 2. Commencements d'évangélisation. — 3. École industrielle de Dunbow. — 4. Calgary. — 5. Les Pieds-Noirs et le chemin de fer du Canadien Pacifique. — 6. Macleod. — 7. Lethbridge. — 8. Pincher Creek..... 165

CHAPITRE IX. — INSURRECTION DANS LA SASKATCHEWAN (1884-1885). — 1. Mécontentement des Métis et des sauvages. — 2. Préparatifs à la lutte. 3. La révolte. — 4. Répression. — 5. Action pacificatrice des Oblats. — 6. *Sanguis martyrum, semen christianorum*..... 192

CHAPITRE X. — LA QUESTION SCOLAIRE (1870-1892). — 1. Organisation de l'instruction publique au Manitoba. — 2. Premières menaces contre les écoles catholiques. — 3. Déclaration de guerre. — 4. Résistance. — 5. Dans les Territoires..... 209

Chapitre XI. — Dans l'Athabaska (1861-1890). — 1. Mission de la Nativité. Élévation du P. Faraud et du P. Clut à l'épiscopat. — 2. Notre-Dame des Sept-Douleurs (Fond-du-Lac). — 3. Saint-Henri (Fort Vermillon). — 4. Saint-Charles (Fort Dunvégan), et postes secondaires : Saint-Augustin (Rivière Boucane) ; Grande Prairie ; Saint Pierre et Notre-Dame des Neiges, dans les montagnes Rocheuses. — 5. Saint-Bernard (Petit Lac des Esclaves), et postes secondaires : Saint-François-Xavier (lac Esturgeon) ; Saint-Antoine (rivière du Cœur) ; lac au Poisson-Blanc ; Saint-Joachim (extrémité orientale du Petit Lac des Esclaves) ; lacs Wabaska et lac La Truite ; Athabaska-landing ; lac de l'Ours ; lac de l'Orignal ; lac Kitow, etc. — 6. Saint-Isidore (Fort Smith) 223

Chapitre XII. — Au Grand lac des Esclaves (1861-1890). — 1. Saint Joseph (Fort Résolution), et postes secondaires : Sainte-Anne (rivière au Foin) ; Saint-Vincent de Paul, etc. — 2. Saint-Michel (Fort Raë)... 243

Chapitre XIII. — Au Mackenzie (1861-1892). — 1. Mission de la Providence. — 2. Sacré-Cœur de Jésus (Fort Simpson). — 3. Saint-Raphaël (Fort des Liards). — 4. Saint-Paul (Fort Nelson). — 5. Saint-Cœur de Marie (Fort Wrigley). — 6. Sainte-Thérèse (Fort Norman). — 7. Notre-Dame de Bonne-Espérance (Fort *Good Hope*). — 8. Saint Nom de Marie (Fort Mac Pherson, rivière *Peel* et rivière Rouge arctique)..... 255

Chapitre XIV. — Sur les rives de l'Océan Glacial Arctique (1865-1892). — 1. Les Esquimaux. — 2. Premières tentatives d'évangélisation chez les Esquimaux de l'est, — 3. Dans le delta du Mackenzie. Chez les Esquimaux de l'ouest — 4. Autres essais 283

Chapitre XV. — Au Yukon (1861-1873). — 1. Premières excursions vers l'Alaska. — 2. Nouveaux efforts. — 3. Voyage d'exploration fait par Mgr Clut au Yukon et jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique..... 297

Chapitre XVI. — Perpétuels et dangereux voyages (1861-1892). —

1. Poudreries. — 2. Rapides écumants et torrents impétueux. — 3. Bordillons, bourguignons et crevasses. — 4. Égarés sur le lac glacé. 5. Débâcle et printemps. — 6. Campements nocturnes. — 7. Longueur extraordinaire de ces pénibles voyages. — 8. Ingratitude des âmes ... 309

Chapitre XVII. — Autres tourments, autres misères (1861-1892). — 1. Mal de raquettes. — 2. Maladie des yeux. — 3. Moustiques, maringouins et brûlots. — 4. Vermine, — 5. Famine et lutte pour la vie. — 6. La soif au milieu des frimas..... 331

Chapitre XVIII. — Les Missionnaires et la Science. — 1. Aurores boréales et mirages polaires. — 2. Les phénomènes glaciaires sur les grands lacs de l'Extrême-Nord et les stratifications de l'écorce terrestre, durant les périodes géologiques. — 3. La longueur attribuée aux périodes géologiques n'a-t-elle pas été considérablement exagérée ? — 4. Communication souterraine des lacs. — 5. Contemporanéité des âges de la pierre taillée, de la pierre polie, des âges du cuivre, du fer, etc. — 6. Le peuplement de l'Amérique, avant Christophe Colomb, et l'unité de l'espèce humaine. — 7. Comment la fausse science matérialiste cherche et accueille la vérité, quand celle-ci lui déplaît..... 345

LIVRE SIXIÈME. — DANS L'ORÉGON ET LA COLOMBIE BRITANNIQUE (1861-1892)

Chapitre I. — Sur les rives du Puget Sound (1861-1878). — 1. Émigration vers le nord. — 2. Tulalip. — 3. L'école 369

Chapitre II. — Dans l'île Vancouver (1861-1874). — 1. Esquimalt. — 2. Victoria, église et collège. — 3. Les Saanich. — 4. Courses apostoliques à travers l'île. — 5. Mission du fort Rupert. — 6. Mission de Saint-Michel 377

Chapitre III. — New-Westminster (1861-1875). — 1. Promotion du P. D'Herbomez à l'épiscopat. — 2. La ville épiscopale, églises et collège. — 3. Évangélisation des sauvages du bas Fraser et du littoral..... 391

Chapitre IV. — Sainte-Marie (1861-1875). — 1. La cathédrale des sauvages. 2. L'école industrielle..... 399

Chapitre V. — Le long du Fraser (1861-1875). — 1. Le fort Hope. — 2. Yale 406

Chapitre VI. — A l'est du Fraser (1861-1880). — 1. Sur les bords du lac Okanagan. — 2. Les Shoushouapes. — 3. Au fort Kamloops. — 4. Les Kootenays 412

Chapitre VII. — Vers le nord (1861-1880). — 1. Au lac William. — 2. Mines d'or du Caribou. — 3. Au lac Stuart..... 420

Chapitre VIII. — Progrès de la foi (1875-1892). — 1. Élévation du P. Durieu à l'épiscopat. — 2. Les grandes réunions chez les sauvages du bas Fraser. — 3. Les Sischelles. — 4. Les Squamish. — 5. Chez les autres tribus. — 6. Longue maladie et sainte mort de Mgr D'Herbomez. — 7. Mgr Durieu et sa méthode d'évangélisation. — 8. Le Canadien-Pacifique. — 9. La ville de Vancouver..... 437

Table des illustrations 461

Table des matières 465

IMPRIMÉ EN FRANCE,
PAR L'IMPRIMERIE DE
L'EST, A BESANÇON, LE
5 SEPTEMBRE 1932.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
MAR 2 4 2006